Does Not Circulate

the presence of this book

in

the J.M. Kelly Library
has been made possible
through the generosity

of

Stephen B. Roman

From the Library of Daniel Binchy

REVUE CELTIQUE

TOME I

of Ireland. Folio. 15*s*. 1876. (H. 1.)

1826. *REVUE CELTIQUE PUBLIÉE AVEC LE CONCOUES DES PRINCIPAUX SAVANTS DES ILES BRITANNIQUES ET DU CONTINENT ET DIRIGÉE PAR H. GAIDOZ.* VOLS. I (1870) TO XXVIII, IN 22 VOLUMES. £32 10*s*. A FINE SET.

REVUE CELTIQUE

PUBLIÉE

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX SAVANTS

DES ILES BRITANNIQUES ET DU CONTINENT

ET

DIRIGÉE PAR

H. GAIDOZ

Professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des Sciences Politiques* de Paris, Membre de la *Cambrian Archæological Association* et de la *Royal Archæological Association of Ireland*, etc.

Tome I

LIBRAIRIE A. FRANCK (F. VIEWEG PROPRIÉTAIRE)

67, rue de Richelieu, PARIS

TRÜBNER AND C°

8 and 60, Paternoster Row, E. C., LONDON

—

1870-1872

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/revueceltiqu01pari

AU LECTEUR.

Il y a trois ans, lorsque nous appelions sur notre entreprise l'attention du public savant, nous nous exprimions en ces termes sur le but que nous nous proposions d'atteindre :

« L'étude des langues, des littératures et des antiquités celtiques appelle l'attention du philologue, du lettré et de l'historien par l'importance du rôle que les Celtes ont joué dans l'ancienne histoire d'Europe et aussi par les richesses des littératures néo-celtiques. La période gauloise de notre histoire n'est pas la moins importante pour être la moins connue; Arthur et les Romans de la Table-Ronde défrayent une bonne partie de la littérature du moyen-âge; le Purgatoire de saint Patrice et le Voyage de saint Brendan ont été racontés dans presque toutes les langues de l'Europe; on sait quelle vogue, au commencement de ce siècle, s'attacha pour un temps au nom d'Ossian. La vive et charmante imagination des races Celtiques a laissé dans leur littérature des trésors inappréciés de poésie. Des écrivains de talent ont levé en partie le voile qui dérobait à nos regards la Bretagne Française; mais par la date récente et par le petit nombre de ses monuments, la littérature Bretonne est de beaucoup inférieure en importance aux littératures Irlandaise et Galloise. Les langues Celtiques n'ont pas une moindre valeur pour la Grammaire Comparée; il suffit de citer les grands travaux que leur consacrent les philologues de la savante Allemagne.

» Il existe pourtant un grand obstacle au progrès des Études Celtiques, c'est l'absence d'union entre les savants qui les cultivent. On travaille isolément et comme dans l'obscurité. Pour les savants du continent, les Iles Britanniques, ce principal refuge des races celtiques, sont presque en dehors du monde. Le vers de Virgile est encore vrai :

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

Sur le continent on ne peut que difficilement savoir quels textes se publient, quels travaux se poursuivent là-bas. De leur côté, les savants des pays celtiques qui ont à leur disposition les monuments, les manuscrits, les traditions et la langue de leurs pays, cherchent souvent en vain des points de repère et de comparaison; les travaux les plus importants de l'Europe savante n'arrivent qu'à grand'peine jusqu'à eux. Vienne une alliance entre les celtistes de tous les pays, et le jour se fera peu à peu sur l'histoire et la littérature d'une grande race. Cette alliance, nous espérons la réaliser. »

Grâce au concours bienveillant des érudits dont les travaux remplissent ce volume, cette alliance a pu se réaliser. A eux le mérite et l'honneur de cette entreprise! Nous croyons interpréter fidèlement les sentiments des lecteurs de la Revue en les remerciant de leur collaboration active et dévouée. Nous devons également des remerciements aux revues et journaux qui, en Europe et en Amérique, ont fait un accueil favorable à notre publication.

Par suite de circonstances indépendantes de notre volonté, la *Revue Celtique* a paru à de très-longs intervalles, et de revue trimestrielle qu'elle devait être, s'est trouvée transformée en annuaire. Nous avons la ferme intention d'activer la publication de ses fascicules et de la rendre désormais plus régulière. Mais en même temps nous réclamons l'indulgence pour les difficultés que rencontre l'impression d'un recueil semblable : Aucun article ne paraît sans que les épreuves en aient été envoyées une ou deux ou même trois fois aux auteurs ; en outre l'impression d'articles polyglottes se fait plus lentement que toute autre. D'autre part, l'exécution typographique, due aux soins d'un excellent imprimeur, est au-dessus de toute critique. Il nous semble qu'un recueil scientifique comme la *Revue Celtique*, destiné à réunir les matériaux d'une science désintéressée, ne doit pas être astreint à une publicité aussi périodique que les recueils littéraires ou politiques : le principal est qu'il apporte à son heure des travaux originaux et instructifs, et qu'il tienne le lecteur au courant du progrès des études celtiques. Nous consacrons tous nos efforts à cette ambition.

H. G.

Paris, le 1er août 1872.

TABLE DES MATIÈRES.

Au lecteur v
Liste des collaborateurs x
Liste des souscripteurs. xi
De la Divinité gauloise assimilée à Dis Pater à l'époque gallo-romaine, par M. Anatole de Barthélemy 1
La miniature irlandaise, son origine et son développement, par M. F. W. Unger. 9
Un Évangéliaire à miniatures d'origine irlandaise, dans la Bibliothèque princière d'Œttingen-Wallerstein, par M. W. Wattenbach . . . 27
The ancient Irish Goddess of War, by W. M. Hennessy, Esq.; with a postcript by Dr C. Lottner 32
Un manuscrit irlandais de Vienne, par M. C. Nigra 58
Les Gloses irlandaises de Milan, par le même 60
Etude phonétique sur le breton de Vannes, par M. d'Arbois de Jubainville 85, 211
Koadalan, conte populaire breton, recueilli et traduit par M. F. M. Luzel 106
Observations sur le conte précédent, par M. Reinhold Kœhler. . . 132
The name of the Danube, by Prof. Max Müller 135
Le vrai nom de Gargantua, par M. F. Liebrecht. 136
De la disparition de la langue gauloise en Galatie, par M. G. Perrot. 179
Fionn's Enchantement : a popular tale of the Highlands of Scotland, with a translation by J. F. Campbell. Esq 193
Welsh Phonology, by the Rev. John Peter 203
Sainte Tryphine et Hirlande, par M. R. Kœhler 222
Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne, par M. R. F. Le Men 226, 414
Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne, recueillis et traduits par M. L. Sauvé 243, 400
Mythological Notes, by Wh. Stokes, Esq 256
Un autographe de Marianus Scottus, par M. Wattenbach 262
Un opuscule grammatical de Sedulius, par M. Ch. Thurot 264
Le nom d'Abélard, par M. E. Renan 265

Zeuss et le manuscrit de Cambrai de l'Histoire Ecclésiastique des Francs, par M. H. d'Arbois de Jubainville 269
Note à l'article de M. Hennessy (H. G.) 269
Légendes des monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy . . . 291
La Racine Dru dans les noms celtiques des rivières, par M. A. Pictet 299
L'Ex-voto de la Dea Bibracte, par M. J. G. Bulliot. 306
Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine, dans les documents latins de l'époque mérovingienne, par M. d'Arbois de Jubainville. 320
The manumissions in the Bodmin Gospels, by Wh. Stokes, Esq. . . 332
The Luxembourg Folio, by John Rhys, Esq. 346
— See Corrigenda et Addenda 503
Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans. . 376
Le Catholicon de J. Lagadeuc, par M. Wh. Stokes. 395
La véritable Histoire de Bretagne de Dom Lobineau, par M. P. Levot 436
Chronique, par M. H. Gaidoz 167, 284, 494
Corrigenda et Addenda. 501

BIBLIOGRAPHIE.

Belloguet (Roget de), Glossaire Gaulois (H. d'A. de J.). 457
Bottrell, Traditions and Hearthside stories of West Cornwall (Gaston Paris) 483
Charnock, Patronymica Cornu-Britannica (H. G.) . . . , . . 486
Davies, Gwaith (H. G.) 282
Dicuili liber de mensura orbis, ed. Parthey (H. G.) 161
Ebrard, Haudbuch der mittel-gælischen Sprache 479
Flechia, di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore (H. G.). 460
Gaidoz, Gargantua (F. Liebrecht) 136
Georgievski, Gally v epochu Kaïa Julia Cesaria 456
Glennie, Arthurian Localities (H. G.) 461
Hingant, Éléments de la Grammaire Bretonne (H. d'Arb. de J.) . . 160
Holmboe, Om Çivaisme i Europa (F. Liebrecht) 136
— Om Vildssviintypen paa galliske og indiske mynter . . . 999
Hucher, L'Art Gaulois (H. d'A. de J.) 999
Joyce, The origin and history of Irish names of places (H. G.) . . 999
Kennedy, The fireside stories of Ireland (H. G.) 276
Knobelsdorff (O. von), Die Keltischen Bestandtheile in der Englischen Sprache (H. G.) 489
Lageniensis, Irish Folk Lore (H. G.) 276
Mac Coy, Miscellaneous poems translated into Gaedhlic (H. G.) . . 277
Martin (Henri), Études d'Archéologie Celtique (H. G.) 464
Merlin, Ed. by Wheatley (H. G.) 162

Meyer (Hugo), Abhandlung über Roland (F. Liebrecht). 136
Mowat, Études philologiques sur les Inscriptions gallo-romaines de Rennes (H. d'A. de J.) 272
Nigra, Reliquie Celtiche (H. d'A. de J.) 477
Ossian, the poems of, ed. by Clark (H. G.) 479
Palliser, Brittany and its Byways (H. G.). 283
Perrot, de Galatia provincia Romana (H. G.). 145
Peutinger, la table de, Ed. Desjardins (H. G.) 143
Revon, Inscriptions antiques de la Haute-Savoie (H. G.) 271
Richey, Lectures on the history of Ireland. 493
Rowlands, Llyfryddiaeth y Cymry (H. G.). 281
Saulcy (F. de). Lettres à M. de Longpérier sur la numismatique gauloise (H. d'A. de J.). 463
Saxton, *vide* Terrien 999
Spurrell, Gramadeg o Iaith y Cymry (H. G.) 280
Stokes, l'Archéologie Irlandaise et Mme (H. G.) 274
Stokes (Whitley), The life of St Meriasek, ed. by (H. G.) 486
— Goidelica, ed. by (C. N.) 504
Terrien and Saxton, Liherieu hag Avieleu (H. d'A. de J.) 278
Thomas (R. D.), Hanes Cymry America (H. G.) 490
Wocel, Pravek Zeme Ceske (L. Leger) 147
Zeuss, Grammatica Celtica, ed. altera, I (C. Nigra) 148
— — — II (H. d'A. de J.) 468

LISTE DES COLLABORATEURS

AU PRÉSENT VOLUME.

MM.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, correspondant de l'Institut, à Troyes (Aube).

Anatole de BARTHÉLEMY, membre de la Société des Antiquaires de France, à Paris.

J. G. BULLIOT, président de la Société Éduenne, à Autun (Saône-et-Loire).

J. F. CAMPBELL, Esq., (of Islay), London.

The Rev D. Silvan EVANS, B. D., Editor of the *Archæologia Cambrensis*, Llanymawddwy, Merionethshire, North Wales.

Henri GAIDOZ, professeur à l'École des Sciences Politiques, à Paris.

W. M. HENNESSY, Esq., Member of the Royal Irish Academy, Dublin.

Reinhold KŒHLER, conservateur de la Bibliothèque Grand-Ducale, à Weimar.

Louis LEGER, docteur ès-lettres, à Paris.

R. F. LE MEN, archiviste du Finistère, à Quimper (Finistère).

P. LEVOT, bibliothécaire de la Marine, à Brest (Finistère).

F. LIEBRECHT, professeur à l'Athénée, à Liége (Belgique).

Dr C. LOTTNER, à Dublin.

F. M. LUZEL, à Plouaret (Côtes-du-Nord).

Max MÜLLER, associé étranger de l'Institut de France, professor of Comparative Philology at Oxford.

C. NIGRA, ministre d'Italie, à Paris.

Gaston PARIS, professeur au Collége de France, à Paris.

G. PERROT, un des directeurs de la *Revue Archéologique*, à Paris.

The Rev. John PETER, Bala, North Wales.

Adolphe PICTET, à Genève (Suisse).

Ernest RENAN, membre de l'Institut, professeur au Collége de France, à Paris.

John RHYS, Esq., Fellow of Merton College (Oxford), Rhyl, North Wales.

L. SAUVÉ, à l'Abervrac'h (Finistère).

Whitley STOKES, Esq., Secretary to the Government of India in the Legislative Department, Simla (India).

Charles THUROT, membre de l'Institut, à Paris.

F. W. UNGER, professeur à l'Université de Gœttingue.

W. WATTENBACH, professeur à l'Université d'Heidelberg.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

AU PRÉSENT VOLUME.

Les noms des souscripteurs décédés pendant la publication du présent volume ont été conservés, mais sont précédés du signe †.

ÉDITION SUR PAPIER DE HOLLANDE.

MM.

W. Ewing, Esq., Glasgow, Scotland.
The Rev. R. Jenkin Jones, M. A., Aberdare, South Wales.
Lemoigne, libraire, à Paris.
C. Nigra, ministre d'Italie, à Paris.
The Rev. C. W. Saxton, D. D., Newport, Shropshire.

ÉDITION ORDINAIRE.

MM.

C. Appleton, Esq., London.
H. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'Institut, à Troyes (Aube).
Asher et Ce, libraires, à Berlin (3 ex.).
Audran, notaire, à Quimperlé (Finistère).
Baer, libraire, à Paris.
J. Bahaux, à Paris.
L. Bamberger, à Paris
The Rev. John Bannister, LL. D., St Day's Vicarage, Scorrier, Cornwall.
Bardonnet, à La Crèche (Deux-Sèvres).
The Rev. E. Barnwell, M. A., Melksham, Wiltshire.
Anatole de Barthélemy, à Paris.
Barthès et Lowell, libraires, à Londres (2 ex.).
† Belamy, lieutenant au 1er régiment de Tirailleurs Algériens.
† Le baron de Belloguet, à Nice (Alpes-Maritimes).
Eug. Benoist, professeur à la Faculté des Lettres, à Aix (Bouches-du-Rhône).
Bibliothèque de l'Institut de France, à Paris.
Bibliothèque de l'École Sainte-Geneviève, à Paris.
Bibliothèque de l'Université, à Paris.

Bibliothèque municipale de Moulins.
Bibliothèque municipale de Rennes.
Bibliothèque municipale de Strasbourg.
Bibliothèque de la ville de Francfort-sur-le-Main.
Bibliothèque royale de Munich.
Bibliothèque de l'Université de Tubingue (Wurtemberg).
A. de Blois, à Quimper (Finistère).
Borrani, libraire, à Paris.
Bossange, libraire, à Paris (2 ex.).
Boucherie, professeur au Lycée, à Montpellier (Hérault).
The very Rev. Ulick J. Bourke, president of St Jarlath's College, Tuam, Ireland.
M. Bréal, professeur au Collége de France, à Paris.
The Rev. W. K. B. Briscoe, Fellow and Tutor of Jesus College, Oxford.
H. L. L. Brown, Esq., Fellow of Queen's College, Oxford.
J. G. Bulliot, à Autun (Saône-et-Loire).
J. F. Campbell, Esq., London.
The Rev. T. L. Carey, O. S. F., Dublin.
P. du Cassel, à Lassay (Mayenne).
The Hon. Mrs Henry Caulfield, Hockley, Armagh, Ireland.
A. Chassaing, juge au tribunal civil, au Puy (Haute-Loire).
Le comte Arthur de Circourt, à Paris.
E. Claverie, à Tarbes (Hautes-Pyrénées).
Lord Clermont, Newry, Ireland.
M. Cohen et fils, libraires, à Bonn (Prusse Rhénane).
G. Comont, curé de St Pierre-le-Viger, par Fontaine-le-Dun (Seine-Inférieure).
Le Comptoir de Londres, chez MM. Hachette, libraires, à Paris.
H. Courel-Groult, à Lisieux (Calvados).
Mrs Eliz. Kerr Coulson, Cors y Gedol, Dyffryn, Merionethshire.
Alex. J. Cranston, Esq., Schloss Gayen, Meran, Tirol (Autriche).
The Rev. F. Crawford, Cookstown, Ireland.
Mgr A. David, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).
The Rev. A. Davies, London.
A. Debrie, libraire, au Havre.
† Delaitre, sous-lieutenant au 1er régiment de Tirailleurs Algériens.
G. Stirling Home Drummond, Esq., Ardoch, Braco, Scotland.
† Earl of Dunraven, Adare, Limerick, Ireland.
A. Dürr, libraire, à Leipzig (Saxe).
Dr H. Ebel, à Schneidemühl (Prusse).
Messrs S. and O. Edwards, Liverpool.
E. Ernault, à Arcueil, près Paris.
The Rev. D. Silvan Evans, B.D., Llanymawddwy, Dinas Mawddwy, Merionethshire.

S. Ferguson, Esq., Keeper of the Public Records of Ireland, Dublin.
The colonel A. Lane Fox, London.
D. A. Freeman, Esq., London.
Frommann, libraire à Iéna (Saxe).
Galette, libraire, à Paris.
The Rev. Richard Galvin, P.P., Rathdrum, Co Galway, Ireland.
Gariel, conservateur de la Bibliothèque, à Grenoble (Isère).
Ch. de Gaulle, à Paris.
Mr Thomas Gee, Publisher, Denbigh, North Wales.
The Rev. G. C. Geldart, London.
H. Georg, libraire, à Genève (3 ex.).
Gerold et Ce, libraire, à Vienne (Autriche), (2 ex.).
E. Goumy, professeur au Collége Rollin, à Paris.
The Rev. James Graves, Stoneyford, Co Kilkenny, Ireland.
R. Griffith, Esq., principal of the Benares College, Benares, India.
Dr Edw. Guest, Master of Caius College, Cambridge.
Guilmet, libraire.
Le Dr Halléguen, à Chateaulin (Finistère).
Hauvette-Besnault, à Paris.
W. M. Hennessy, Esq., M.R.I.A., Dublin.
Le vicomte Hersart de la Villemarqué, membre libre de l'Institut, à Quimperlé (Finistère).
Hucher, au Mans (Sarthe).
G. Hudson, Esq., librarian to the Liverpool Free Public Library, Liverpool.
Rev. Joseph Hughes, B.D., professor of Welsh at St David's College, Lampeter, North Wales.
The Rev. A. Hume, Liverpool.
Husson, à Paris.
The Library of the Royal Irish Academy, Dublin.
Me Ve Jacquin et ses fils, à Paris.
Rev. T. James, F.S.A., F.G.H., F.G.H.S., Huddersfield.
Yves Jégou, vicaire de Callac-en-Bretagne (Côtes-du-Nord).
Walter D. Jeremy, Esq., Barrister-at-Law, London.
The Ven. W. Basil Jones, M. A., Archdeacon of York, York.
Miss Marianna Jones, Penmaen Dovey, Machynlleth.
John William Jones, Esq., Jesus College, Oxford.
A. Jourdain, à Paris.
P. W. Joyce, Esq. Dublin.
B. Jullien, à Paris.
Jung-Treuttel, libraires, à Paris (2 ex.).
M. J. C. Juta, Bookseller, Cape Town, Cape of Good Hope.
D. H. Kelly, Esq., Dublin.
Carle de Kerret, à Braspartz (Finistère).
Le vicomte René de Kerret, à Thoissey (Ain).

Kramers, libraire, à Rotterdam (Pays-Bas).
Kymmel, libraire, à Kiev (Russie).
De La Saussaye, à Paris.
Lecoz, ingénieur civil, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).
André Lefèvre, à Paris.
† Rév. Père Marc Le Gall, S. J., à Paris.
L. Leger, à Paris.
R. F. Le Men, archiviste du département, à Quimper (Finistère).
Mgr Le Nouvel, évêque de Quimper et de Léon, à Quimper (Finistère).
Loescher, libraire, à Florence.
A. de Longpérier, membre de l'Institut, à Paris.
Lorenz, libraire, à Paris.
Louriou, avocat, à Bourges.
F. M. Luzel, à Plouaret (Côtes-du-Nord).
Robert Mac Adam, Esq., Belfast, Ireland.
Henry Mac Cormac, Esq., Belfast, Ireland.
The Rev. Edw. Mac Coy, Raford, Kiltulla, Athenry, Ireland.
J. Macdonald, Esq., London.
James Mac Knight, Esq. L.L. D. Londonderry, Ireland.
The Rev. Dr Th. Mac Lauchlan, Edinburgh.
The Manchester Free Public Libraries, Manchester.
Henri Martin, à Paris.
The Rev. Williams Mason, Llantrisant Rectory, Llangefni, Anglesey.
The Rev. Donald Tolmie Masson M.A., M.D., minister of the Gaelic Church, Edinburgh.
John Meredith, Esq., M. D., Calcutta.
Messrs Mohun and Bestor, booksellers, Washington, United States of America.
Gabriel Monod, à Paris.
L. A. de Montluc, à Paris.
J. Muir, Esq., LL.D., Ph. D., Edinburgh.
Prof. Max Müller, Oxford.
The Rev. Eug. Murphy, Kenmare, Co Kerry, Ireland.
Lord Charles Neaves, Edinburgh.
C. Nigra, ministre d'Italie, à Paris.
Noiriel, libraire, à Strasbourg (2 ex.).
Henri Norton, Esq., Norwich.
Nutt, libraire, à Londres (5 ex.).
Odobesco, conseiller d'Etat, à Bukarest (Roumanie).
The Very Rev. Dr O'Rorke, P.P., Callooney, Co Sligo, Ireland.
Gaston Paris, à Paris.
Parker et Ce, libraires, à Oxford (2 ex.).
Penlou, chez MM. Schulz et Thuillié, libraires, à Paris.
Pernolet, ingénieur, à Paris.

The Rev. John Peter, Bala, North Wales.
A. Peyrot, professeur au Lycée, à Nantes.
G. Philipps, chez M. Baer, libraire, à Paris.
† Sir Thomas Philipps, Cheltenham.
Messrs Philip, son and nephew, booksellers, Liverpool.
B. M. Pickering, Esq., London.
A. Pictet, à Genève (Suisse).
C. Piquenard, à Quimper (Finistère).
Le Dr Plicot, à la Fère-Champenoise (Marne).
Ch. Ploix, ingénieur hydrographe, à Paris.
Thomas Powell, Esq., Jesus College, Oxford.
† Rajat, capitaine au 32e de ligne.
Le général J. Meredith Read, consul-général des Etats-Unis d'Amérique, à Paris.
Reinwald, libraire, à Paris (5 ex.).
E. Renan, membre de l'Institut, à Paris.
Llywarch Reynolds, Esq., Jesus College, Oxford.
Owen Richards, Esq., M. D., Bala, North Wales.
Rivett-Carnac, Esq., Allahabad, India.
The Rev. John Roberts, Conway, North Wales.
E. William Robertson, Esq., London.
Ronarc'h, avocat, à Quimper (Finistère).
L. Sauvé, à l'Aber Vrac'h (Finistère).
Sayvé, à Versailles.
E. Schuré, à Paris.
† Mgr Sergent, évêque de Quimper et de Léon, à Quimper [1] (Finistère).
T. C. Shairp, Esq., Principal of the United College, St Andrew's University, Scotland.
Sidot, libraire, à Metz (2 ex.).
W. F. Skene, Esq., Edinburgh.
Messrs Smith and Son, booksellers, Glasgow.
John Stuart, Esq., for the Society of Antiquaires of Scotland, Edinburgh.
Miss Stokes, Dublin.
Whitley Stokes, Esq., Simla, India.
F. Szarvardy, à Paris.
Tavernier, à Taninges (Haute-Savoie).
Le comte de Tertu, à Tertu, par Trun (Oise).
The Right Rev. Dr Connop Thirlwall, Bishop of St David's, Carmarthen.
E. Thomas, à Marseille.
Thonnelier, à Paris.
Treuttel et Wurtz, libraires, à Strasbourg (2 ex.).
Le colonel Troude, à Brest (Finistère).

1. L'abonnement de Mgr Sergent a été continué par son successeur, Mgr Le Nouvel.

Nic. Trübner, Esq., London.
Turettini, chez M. Delondre, à Paris.
Van der Kindere, à Uccle (Belgique).
Vuillemin, lieutenant au 1er régiment de Tirailleurs Algériens.
His Excellency M. Van de Weyer, London.
Wattenbach, professeur à l'Université d'Heidelberg (Grand Duché de Bade).
Messrs Wiley and son, Booksellers, New York.
Messrs Willis and Sotheran, booksellers, London.
Williams et Norgate, libraires, à Londres (9 ex.).

DE

LA DIVINITÉ GAULOISE

ASSIMILÉE A *DIS PATER*

A L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE.

Les lecteurs de la *Revue Celtique* me permettront de célébrer l'apparition de ce recueil en leur faisant connaître un bronze qui représente le dieu considéré par les Gaulois comme le père de leur race. J'hésitais depuis longtemps à publier les notes recueillies sur ce sujet, tant je crains, en fait de mythologie celtique, de me laisser séduire par quelque illusion; mais j'y suis aujourd'hui encouragé par l'assentiment de plusieurs archéologues en qui j'ai grande confiance, et aussi par ce fait que le Musée de Saint-Germain, dans ses vitrines, a adopté mon système d'interprétation. Je me décide donc à en parler, me réservant de publier ultérieurement une monographie qui comprendra les nombreux monuments relatifs à ce personnage mythologique.

I

La statuette dont je donne ici la gravure est la seule qui révèle l'objet sur lequel le dieu s'appuie; c'est ce bronze qui m'a permis de déterminer l'attribution de toute une série de monuments sur lesquels je crois que mes devanciers n'avaient proposé que des assimilations forcément erronnées. Si j'ai eu la bonne fortune de trouver la solution du problème, il me reste cependant un regret, c'est de ne pouvoir dire maintenant le nom gaulois du dieu. Le hasard fera peut-être retrouver un jour, dans quelque inscription inédite, ce vocable mystérieux.

Le bronze en question, trouvé à Prémeaux (Côte-d'Or), dans des fouilles dirigées par M. Ch. Aubertin, a figuré à l'Exposition universelle, et fait partie du Musée de la ville de Beaune. Il représente un homme barbu, vêtu d'une tunique serrée à la taille par une ceinture, les jambes couvertes d'un vêtement collant; les dessins figurés au simple trait sur la tunique et les braies dénotent l'intention d'indiquer des étoffes brodées ou enrichies d'ornements en métal appliqué [1]; de la main droite

1. Ces statuettes me serviront utilement, dans un autre travail, à étudier le costume des Gaulois et à établir que la forme de leurs vêtements se conserva traditionnellement pendant un long espace de temps.

il tient un vase; de la main gauche il s'appuie sur une masse pourvue d'un long manche.

Le même personnage est gravé d'une manière identique sur une pierre formant le chaton d'une bague d'argent massif, trouvée, au siècle dernier, à Vendeuil-Caply (Oise), dans des fouilles entreprises au siècle dernier par ordre du duc de Luynes[1].

Des statuettes de bronze de différentes grandeurs, mais analogues à celle de Prémeaux, ont été découvertes à Besançon, à Vienne, en Suisse, près de Saint-Paul-trois-Châteaux, dans la Bresse, à Mâcon, à Metz, etc. On en conserve plusieurs exemplaires dans les musées de Saint-Germain, de Lyon, de Nimes, d'Avignon, de Lausanne. Seulement, aucune de ces nombreuses statuettes n'a conservé le long marteau qui en est l'attribut spécial; cet instrument, simplement passé dans la main gauche, et jamais fixé, a été facilement égaré, ou rongé par l'oxide.

Ce dieu n'a pas été seulement représenté en statuettes de bronze : on le voit aussi sculpté sur des autels de pierre, au Musée de Strasbourg, à Sulzbach, dans le grand-duché de Bade et à Lyon. Si les bronzes nous le montrent avec une perfection d'art plus ou moins complète, les sculptures le représentent presque toujours grossièrement; mais elles nous apprennent positivement qu'à l'époque gallo-romaine ce dieu était assimilé à Pluton.

Sur l'autel du Musée de Strasbourg, provenant d'Ober-Seebach (Bas-Rhin), le dieu, appuyé sur son long marteau, est à côté d'une femme qui est Ærecura ou Proserpine; à ses pieds on voit Cerbère, reconnaissable à ses trois têtes[2]. L'autel de Sulzbach est analogue[3]. Sur les autels du Musée de Lyon, le dieu, toujours isolé, est, une fois, accompagné d'un chien[4]; quelquefois le marteau paraît tantôt seul,

1. Cf. Grivaud de la Vincelle, pl. XVII, n° 3.
2. Cf. *Revue archéologique*, 1854, pp. 309 *et seq.* art. de M. F. Chardin.
3. Brambach, *Baden unter rœmischer Herrschaft.* — *Revue crit.*, 1867, 2e sem., p. 387.
4. [Si, dans l'autel du musée de Lyon, la présence du chien n'est pas comme dans l'autel d'Oberseebach une réminiscence du Cerbère grec, et s'il est bien l'expression indigène du symbolisme gaulois, ce serait une raison de plus de reconnaître à la divinité qu'il accompagne la signification proposée par M. A. de Barthélemy. Le plus souvent, en effet, le chien est, en mythologie, le compagnon des dieux sombres de la nuit. En Grèce, à côté du mythe bien connu de Cerbère, qui garde les portes du δῶμα Ἀΐδαο, nous voyons le chien consacré à Hécate (Preller : *Griechische Mythologie*², tome I, p. 248). Au moyen-âge, le démon revêtait souvent la forme d'un chien (A. Maury : *Essai sur les légendes pieuses du moyen-âge*, Paris, 1843, in-8°, pp. 165-7, cf. J. Grimm, *Deutsche Mythologie*², p. 948). C'est aussi sous cette forme, comme on sait, que dans le *Faust* de Gœthe, Méphistophélès apparaît pour la première fois. Dans les traditions populaires des Highlands d'Écosse, le chien semble avoir quelque chose de diabolique, comme le remarque M. J.-F. Campbell (*Popular Tales of the West Highlands*, vol. I, p. LXXXIX) et, d'après Pennant, cité par Brand (*Popular Antiquities*, Bohn's Ed. vol. II, p. 170), les Highlanders prennent bien garde, dans la célébration d'un mariage, qu'un chien ne passe entre les deux fiancés. De même, en Irlande, la rencontre d'un chien, dans des circonstances que je ne me rappelle malheureusement pas d'une façon précise, est regardée

tantôt accompagné du vase que le dieu tient ordinairement de la main droite.

La représentation la plus curieuse que je connaisse de cette divinité est une statuette de 22 centimètres 1/2 de hauteur, faisant partie d'un laraire trouvé à Vienne en 1866. Le dieu, avec ses attributs habituels, a les pieds posés sur un piédestal; derrière lui était fixée une tige aujourd'hui détachée, mais dont on peut reconnaître la place; cette tige était terminée par un véritable maillet d'assez grande dimension, et dans la masse étaient fixés sept autres maillets, plus petits, disposés en rayons, et qui formaient une sorte d'auréole derrière la tête du dieu [1].

Dans ces statuettes, Montfaucon voit tantôt Esculape, tantôt un druide, tantôt un victimaire; d'autres archéologues, anciens et modernes, tiennent pour Jupiter, Neptune et Hercule. Grivaud de la Vincelle et M. F. Chardin ont proposé *Dis pater* ou *Taranis* : ils ont entrevu la vérité, mais ils n'ont pas approfondi la question.

Nous devons remarquer que les statuettes dont nous nous occupons n'ont pas toutes la tête nue : quelques unes, — ce sont celles qui ont fait penser à Hercule, — ont une peau de bête fauve sur les épaules; la tête sert de coiffure, et les pattes sont croisées sur la poitrine. Mais il ne s'agit pas ici de la dépouille du lion de Némée; le museau pointu et les oreilles indiquent plutôt l'hyène ou le loup.

Après avoir décrit sommairement la caractéristique de ce dieu gaulois, que dès à présent nous pouvons considérer comme ayant été confondu avec Dis Pater ou Pluton à l'époque gallo-romaine, je vais essayer de coordonner les notes que j'ai recueillies jusqu'ici pour aider à fixer sa personnalité et la valeur de ses attributs.

II

« Les Gaulois se prétendent tous issus de Pluton (Dis Pater); c'est, disent-ils, une tradition des druides. En vertu de cette croyance, ils mesurent le temps écoulé, non par le nombre des jours, mais par celui

comme un signe de mauvais augure. Dans l'île de Man, le château de Peel a longtemps été hanté par un fantastique chien noir, Moddey Dhoo (J. G. Cumming, *The Isle of Man*, Londres, 1848, pp. 197 et suiv.). Le hurlement nocturne des chiens a généralement été considéré comme un présage de mort (Brand, *Pop. Ant.* Bohn's Ed., vol. III, pp. 184 et suiv.); Virgile témoigne de la tradition romaine à cet égard : « obscenæque canes..... signa dabant. » (*Georg.* I, 470). Il est aussi curieux de remarquer que les chiens ont souvent été réputés voir des « esprits » que les yeux des hommes ne devinaient pas, et cette croyance se trouve déjà dans Homère (Odyssée, XVI, 160, cf. Grimm, *Deut. Myth.* [2], p. 632). — H. G.]

1. *Bull. de la Soc. imp. des antiquaires de France*, 1866, pp. 99 *et seq.*, et 109, notes de MM. Allmer et de Witte.

des nuits; et de même, pour compter la date des naissances ou les commencements de mois ou d'années, c'est toujours la nuit qu'ils prennent pour point de départ. »

Ainsi parle César qui fait allusion à une ancienne légende druidique [1]. Dans le paragraphe précédent, il rappelle le culte dont les Gaulois honoraient Mercure, Apollon, Mars, Jupiter et Minerve, donnant ainsi les noms de divinités romaines, à cause de l'analogie des attributs, à des dieux et à des génies gaulois : Jupiter et Mercure sont donc bien distincts de Dis Pater; or, nous venons de voir que la statuette de Prémeaux, par suite de la comparaison des monuments, devait être assimilée à Dis Pater; il faut donc renoncer, à l'avenir, à lui donner un autre nom. Ce fait me semble acquis, et aussi que la divinité principale des Gaulois avait, pour les Romains, quelque analogie avec Pluton et les dieux infernaux.

Il nous est donc permis d'affirmer que dans la Gaule romaine, alors que l'ancien culte était proscrit, on garda encore le souvenir et le culte de l'ancienne divinité, d'une manière plus ou moins déguisée.

Pendant que dans des laraires, conservés dans les maisons, des Celtes attachés à l'ancienne croyance glissaient des statuettes qui, à la rigueur, pouvaient rappeler Jupiter, Hercule ou Vulcain, d'autres, sur des autels de pierre, faisaient en sorte que le chef de la race gauloise pût être pris pour Pluton; ils se contentaient même quelquefois de graver ses attributs isolés.

M. A. de Longpérier a rapproché les statuettes qui nous occupent en ce moment du Ζεὺς φίλιος, honoré à Mégalopolis d'Arcadie, et qui, suivant Pausanias, était chaussé de cothurnes, tenait d'une main un vase à boire et de l'autre un thyrse [2]. Mais, du moment où il est établi que notre dieu gaulois tient un marteau à long manche, nous ne pouvons le comparer au Jupiter auquel Polyclète d'Argos avait donné les attributs de Bacchus. Je ne retrouve guères le marteau, comme symbole d'une divinité infernale, que chez les Etrusques et dans le nord de l'Italie; or, notre dieu avait un caractère infernal puisque les Gallo-Romains eux-mêmes l'assimilèrent à Pluton [3].

1. César, *Bell. gall.*, VI, 17 et 18.
2. *Notice des bronzes antiques exposés dans les galeries du Louvre*, p. 5.
3. [J. Grimm nous apprend dans sa *Deutsche Mythologie* [2] (p. 951) que le démon est quelquefois comparé à un marteau dans les traditions germaniques, et qu'il est même désigné chez saint Jérôme sous le nom de *Malleus*. — Le marteau (parfois remplacé par une massue) est aussi un des attributs du dieu scandinave Thôrr; mais ce marteau merveilleux qui, lorsque le dieu l'a lancé contre un ennemi, revient dans sa main après avoir porté coup, n'est autre chose que la foudre et doit originairement n'avoir été qu'une arme de jet. En effet *hamar*, nous dit Grimm, a primitivement signifié « pierre » avant

Le marteau est porté par *Charu*, dont les Romains ont fait leur Charon. *Charu* est représenté, tantôt habillé et chaussé, tantôt nu; il a quelquefois sur les épaules une peau de bête dont la tête lui sert de coiffure: lorsqu'il est habillé, on aperçoit parfois sur ses vêtements des ornements qui ne sont pas sans analogie avec ceux que j'ai signalés sur le *sagum* du dieu gaulois. En Etrurie, le gardien des portes de l'enfer, accompagné de Cerbère sur quelques monuments, tient toujours un marteau ou une masse, dont il se sert pour assommer ceux qui sont voués à la mort. La grande différence qui existe entre le Charon étrusque et le dieu gaulois, c'est que le premier est représenté sous des traits hideux qui rappellent les diableries du moyen-âge, tandis que le *Dis pater* des Celtes a un type noble et majestueux.[1]

Cette idée du marteau, en Etrurie, se retrouve dans une légende conservée dans les *Parallèles* de Plutarque; j'emprunte la traduction de ce passage à Ch. Lenormant qui voulait que ce marteau fût assimilé à l'*ascia*. Cette hypothèse ne peut se soutenir puisque l'*ascia*, ayant la forme d'un pic, carré d'un côté, pointu de l'autre, n'a aucun rapport avec le marteau. Voici la légende : « La peste ayant frappé les habitants de Faléries, l'oracle annonça que le mal prendrait fin si l'on sacrifiait tous les ans une vierge à Junon; la superstition avait maintenu ce sacrifice barbare, lorsque le sort tomba sur une jeune fille nommée Valeria Luperca. Celle-ci ayant tiré le glaive allait s'en frapper, quand un aigle se précipitant dans son vol, enleva l'instrument du sacrifice, et, en même temps qu'il déposait sur les offrandes un marteau emmanché dans un bâton court, il jeta l'épée sur une génisse qui paissait dans le voisinage du temple. La vierge s'en étant aperçue, sacrifia la génisse, et ayant pris le marteau, elle s'en alla de maison en maison, réveillant les malades en les frappant avec douceur, et disant à chacun de se bien porter. Cette cérémonie mystérieuse se pratique encore à Faléries[2]. »

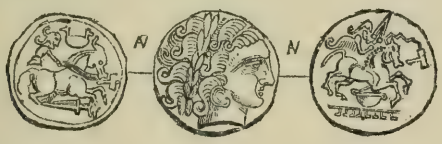
de s'appliquer à des instruments faits de pierre. Chez les Romains, le silex, *Jovis lapis*, était également considéré comme un symbole de la foudre et recevait les serments : « *Lapidem silicem* tenebant juraturi per Jovem hæc verba dicentes : « si sciens fallo, tum me Dispiter salva urbe arceque bonis ejiciat, uti ego hunc lapidem! » *Pauli Epitome*, p. 115, dans l'édition de Festus donnée par C. O. Müller (Leipzig, 1839), cf. Polybe, III, 26, et Tite-Live, I, 24 et IX, 5. Voyez Grimm, *Deut. Myth.*[3], pp. 164-166 et 1171, et Preller, *Rœmische Mythologie*[3], pp. 218-223. Remarquons à ce propos qu'on croit encore aujourd'hui en Cornwall à la présence réelle du tonnerre dans des objets de même nature : « Rheumatism is attempted to be cured by a « boiled thunderbolt », in other words, a boiled celt, supposed to be a thunderbolt. This is boiled for hours and the water then dispensed to rheumatic patients. » J. O. Halliwell : *Rambles in Western Cornwall* (Londres, 1861, in-8°, p. 205). Des superstitions analogues se rencontrent aussi en France; voir Cochet : *La Seine-inférieure* (Paris, 1864, in-4), p. 15, n. 4. — H. G.]

1. J. Ath. Ambrosch, *de Charonte Etrusco comm. antiq.* (Breslau, 1837).

2. *Nouv. Ann. de l'Institut archéol.*, t. II, p. 143, Mém. de Ch. Lenormant sur les deniers romains portant le nom de L. Valerius Acisculus.

Cette légende paraît indiquer la fin de l'ancien culte étrusque et des sacrifices humains : le marteau de *Charu* devient un instrument de guérison après avoir été un instrument léthifère. Chez les Romains, le souvenir du dieu étrusque se conserva longtemps. C'était un personnage muni d'un marteau qui était chargé d'enlever les cadavres des gladiateurs tombés dans les combats du cirque, et ce personnage, au dire de Tertullien, était appelé *Dis Pater* : « Risimus et meridiani ludi de deis lusum, quo Dis Pater, Jovis frater, gladiatorum exequias cum malleo deducit [1]. » A la rigueur on pourrait croire que Tertullien a pensé au dieu gaulois, car il parle de *Dis pater* et non pas de *Charon*, et ce texte est en quelque sorte expliqué par le bas-relief d'Ober-Seebach qui nous a donné le sens de toute la série de statuettes dont je m'occupe en ce moment.

La numismatique gauloise vient aussi nous fournir la preuve que le marteau jouait un certain rôle dans les croyances de nos ancêtres. Voici deux statères d'or de très-bon style, par conséquent d'une date reculée, que l'on a retrouvés sur le territoire jadis occupé par les Baiocasses. Sur le premier, le marteau est gravé devant le cheval attelé; le personnage qui guide ce dernier tient un de ces petits navires analogues à celui qui a fait partie de la collection de feu M. Houbigant, et qui est aujourd'hui au Musée de Beauvais; sous le cheval est une épée. Le second statère représente l'*auriga* tenant de la droite une épée et de la gauche une lanière au bout de laquelle est le marteau qu'il semble avoir lancé; sous les pieds du cheval est une sorte de vase ou de lampe.



Je crois que nous avons ici une représentation vraiment gauloise du dieu au marteau; je dis *vraiment gauloise*, parce que les statères sont antérieurs à la conquête, tandis que les autels et les statuettes sont postérieurs à l'époque où cessa l'indépendance gauloise.

1. Tertullien, *Ad Nationes*, I, 10.

Les Etrusques ont-ils emprunté leur *Charu* aux Gaulois? je ne veux pas aujourd'hui aborder ce côté de la question. Je me borne, après avoir constaté des faits qui me semblent certains, à faire remarquer que des découvertes archéologiques récentes permettront de constater les rapports internationaux qui, à une époque où la tradition historique fait défaut, existaient entre la Gaule et l'Étrurie.

Je note aussi que la rareté, sur notre sol, des inscriptions portant le nom de DIS PATER semble indiquer que les Gallo-Romains ne cherchaient pas à nommer le dieu mystérieux que les Romains appelaient Pluton.

Anatole DE BARTHÉLEMY.

LA

MINIATURE IRLANDAISE,

SON ORIGINE ET SON DÉVELOPPEMENT.

Les initiales ornées dont les enlumineurs du moyen-âge ont embelli nombre de manuscrits n'attirent pas seulement l'attention par la variété de l'invention, la délicatesse de l'exécution et le goût qui se montre dans le dessin aussi bien que dans le coloris ; elles sont aussi instructives pour ceux qui s'intéressent au développement historique de l'art. Elles ont même pour ces études d'autant plus d'importance qu'elles réunissent deux avantages déjà rares par eux-mêmes : remarquable conservation et date certaine. Aussi bien garanties de l'influence de la lumière, de l'air et de l'humidité que des accidents, elles ont souvent gardé une fraîcheur qu'on ne retrouve dans aucune peinture d'une époque aussi reculée. Elles sont en outre généralement accompagnées de renseignements exacts sur l'âge de leur composition, et, lorsque par hasard ces renseignements nous manquent, la diplomatique nous fournit sur cet âge des renseignements exacts par l'examen des caractères de l'écriture. L'importance de ces miniatures, pour les époques antérieures au onzième siècle, est d'autant plus grande que ce sont presque les seuls monuments qui nous restent de la peinture d'alors.

Les manuscrits irlandais, je veux dire les manuscrits, soit rédigés en langue irlandaise, soit copiés par des moines irlandais ou dans des couvents irlandais, appellent d'une façon spéciale l'attention par le style tout particulier de leurs initiales, et même ce style se distingue à tel point des autres styles que l'on connaît au moyen-âge, que quelques personnes ont été amenées à lui supposer un rapport étroit avec les formes artistiques les plus éloignées. On a cru lui trouver des ressemblances avec les productions de l'ancien art égyptien. La vague assertion que des moines égyptiens avaient paru dans les Iles Britan-

niques arrivait pour confirmer l'hypothèse que des relations de ce genre avaient introduit l'influence de l'art égyptien dans les monastères de l'Irlande. Mais, d'autre part, la comparaison des miniatures anglo-saxonnes, françaises et allemandes, montre entre celles-ci et les miniatures irlandaises une certaine parenté, et jusqu'au XIIe siècle et même au-delà, on peut suivre un développement continu du style de ces miniatures auquel les initiales irlandaises servent de point de départ. Les initiales irlandaises ont donc, pour l'histoire du développement de la peinture un double intérêt : d'abord leur origine, et ensuite, leurs rapports avec ce qu'on appelle l'ornementation byzantino-romane. C'est pour ces motifs que je leur ai consacré quelque attention, et j'accède volontiers au désir que m'a exprimé le Directeur de la *Revue Celtique* en consignant ici mes observations et mes réflexions sur ce sujet. Sans avoir la prétention d'élucider complétement cette intéressante question, je voudrais du moins en provoquer l'étude.

I

L'usage d'orner de miniatures les livres d'Église régnait déjà dans les Iles Britanniques au VIIe et peut-être même au VIe siècle de notre ère. Moines et ecclésiastiques pratiquaient cet art avec une infatigable patience et avec un goût tout particulier. Ils donnaient une attention toute spéciale aux initiales qu'ils dessinaient à la plume, avec un soin merveilleux et d'une façon tout-à-fait artistique, et ils les enluminaient de couleurs bigarrées et éclatantes. Ils composaient ces lettres de rubans plus ou moins larges; ils les ornaient de lignes artistement entrelacées et y introduisaient des figures d'hommes ou, plus souvent, d'animaux.

Ces entrelacs forment ordinairement l'extrémité des rubans, mais ils servent aussi à en orner la surface comme des fils de couleur fixés sur un fond noir; tantôt ils s'étendent sur toute la superficie des rubans, tantôt ils remplissent des parties isolées des lettres. Les spirales, ou volutes, aux enroulements pressés caractérisent surtout ce genre d'initiales où l'élégance du dessin suppose une longue pratique et une grande habileté. Ces mêmes ornements s'ajoutent comme fioritures aux traits qui forment les lettres ou bien remplissent l'espace entre eux. Un grand nombre d'initiales n'ont que ces lignes en spirale pour tout ornement. Les figures d'hommes et d'animaux sont autrement employées. Le plus souvent, les extrémités des rubans sont ornées de têtes d'hommes ou d'animaux. Il arrive aussi qu'un semblable ruban se termine en haut par

une tête et en bas par un pied, qu'il reçoit même quelquefois des mains ou des ailes, de sorte que les lignes et les lettres même se transforment en hommes, dragons, oiseaux, de formes fantastiques, avec un corps atrophié et souvent singulièrement contourné. Ils donnent surtout aux figures un aspect grimaçant. Des figures isolées se rencontrent rarement, surtout dans les plus anciens manuscrits. Mais là où elles se rencontrent, elles ont également un aspect grotesque. Mais ce ne sont, en aucune façon, des essais grossiers et naïfs de représenter des êtres réels; ces figures sont exécutées dans un style traditionnel et, en quelque sorte, d'après un type donné. Quelques unes mêmes sont formées par des fioritures calligraphiques qui ont évidemment pour but de montrer l'habileté du dessinateur et de prêter au dessin un attrait tout particulier.

On a appelé les miniatures de cette espèce tantôt irlandaises, tantôt anglo-saxonnes. Les plus anciennes proviennent en partie d'Irlande, en partie de la Grande-Bretagne septentrionale, et il n'est pas douteux qu'elles sortent d'une école irlandaise ou, tout au moins, celtique. On sait qu'en 596 le pape Grégoire le Grand envoya saint Augustin en Grande-Bretagne pour prêcher l'Évangile aux Anglo-Saxons, et l'on sait aussi à quelle circonstance la légende rapporte cette mission. Le Pape, traversant à Rome le marché consacré à la vente des esclaves, y avait remarqué quelques beaux jeunes gens et, apprenant leur nationalité, s'était écrié : « *Angli sunt; angeli forent, si christiani essent.* »

Augustin vint donc en Grande-Bretagne, mais dans une réunion d'ecclésiastiques, il rencontra grande résistance; on ne reconnut pas les livres sacrés qu'il avait apportés, et on ne voulut pas se soumettre à quelques unes des prescriptions de l'Eglise de Rome; car il existait déjà une Église Britannique[1] qui s'était conservée du temps de la domination des Romains. Déjà vers 430, peu après le départ des Romains de Grande-Bretagne, saint Patrice avait apporté le christianisme en Irlande; et des cloîtres irlandais qui, isolés comme ils étaient, voyaient fleurir en paix les études théologiques, sortirent, au VIe siècle, de nombreux apôtres qui parcoururent le continent. Bien avant même le voyage de saint Augustin en Angleterre, saint Columba avait, en 565, quitté l'Irlande pour la Grande-Bretagne septentrionale, dans le but de prêcher

1. [Pour éviter la confusion qui existe en français lorsqu'on parle de *Bretons* ou de choses *bretonnes*, à moins qu'on ne dise si l'on a en vue la Grande-Bretagne ou la Bretagne armoricaine, nous réserverons dans cette *Revue* le nom de *Bretons* aux Bretons de France. Nous désignerons par le nom de *Britannes* (forme francisée du latin *Britanni*) les Bretons d'outre-Manche, et nous emploierons *Britannique* comme adjectif de *Britanne*. Que les puristes nous pardonnent ce néologisme pour l'amour de la clarté! — H. G.]

l'Évangile aux Pictes, et il avait fondé dans l'île d'Hy[1] un monastère plus tard fameux. On attribuait à saint Columba un évangéliaire qui venait de la cathédrale de Kells, en Irlande, mais dont on perd la trace en 1632. Ce qu'on appelle aujourd'hui « Manuscrit de Kells » ou de saint Columba[2] est un Évangéliaire qui possède les plus splendides initiales que l'on connaisse en ce genre. Elles sont d'un art si riche que M. Digby Wyatt a, de désespoir, renoncé à les dessiner. Pourtant M. Westwood, dans sa récente publication[3], a rempli quatre pages de reproductions de ce manuscrit. Il est fort douteux que le « Manuscrit de Kells » remonte au temps de saint Columba, et probablement il n'est pas plus ancien que le célèbre « Manuscrit de saint Cuthbert[4], » appelé aussi « Manuscrit de Durham » parce que, dans le transfert du siége épiscopal de Lindisfarne à Durham, il a été transporté dans la cathédrale de cette dernière ville. Après le « Ms. de Kells, » c'est ici que nous trouvons les plus belles et les plus riches initiales de cette espèce[5]. Ce manuscrit provient de l'école qu'avait fondée l'irlandais Aidan, premier évêque de Lindisfarne. Saint Cuthbert fut le sixième évêque de Lindisfarne (684-688) et, d'après d'anciens témoignages, était aussi un Irlandais[6]. Mais le ms. a reçu le nom d'évangile de saint Cuthbert parce qu'il a été copié en l'honneur de Dieu, de saint Cuthbert et de tous les saints de l'île Lindisfarne. C'est ce qui résulte d'une note ajoutée par le prêtre Aeldred qui a, entre les lignes de ce texte latin des Évangiles, écrit une traduction anglo-saxonne. D'après le même témoignage, ce ms. est de la main de l'évêque Eadfrith ou Egbert (698-721) et c'est aussi celui-ci qui, sans nul doute, a exécuté les miniatures, car Aeldred ne nomme comme s'étant occupé aussi du ms. que l'évêque Aethilwald qui en fabriqua la reliure, et l'anachorète Billfrith qui l'orna

1. [Cette île est plus connue sous le nom d'Iona, mais *Iona* est une forme relativement moderne et sortie d'une erreur paléographique. Voyez : W. Reeves : *Adamnan's Life of St Columba* (Dublin, 1857, in-4°, publ. par l'*Irish Archæological Society*), pp. 258-262 et 413. — H. G.]

2. Ce ms. se trouve dans la bibliothèque de *Trinity College*, à Dublin.

3. *Miniatures and Ornaments of Anglo-Saxon and Irish Manuscripts*, Oxford, 1868, fol.

4. Ce ms. se trouve au *British Museum* de Londres (*Cotton. mss.*, *Nero, D*, IV).

5. On en trouvera des *fac-simile* dans Westwood : *Palæographia sacra pictoria* (Londres, 1843), pl. 1 ; par le même auteur : *Miniatures and Ornaments of Anglo-Saxon and Irish Manuscripts*, pl. 12 ; Humphreys, *Illuminated Books*, pl. 2 ; Digby Wyatt, *The art of Illuminating* (Londres, 1860), pl. 3 et 4 ; *The Lindisfarne and Rushworth Gospels* (Publications of the Surtees Society).

6. [Le savant Lanigan (*Ecclesiastical History of Ireland*, vol. III, pp. 88 et suiv.) ne considère pas Cuthbert comme un Irlandais. Mais la nationalité de Cuthbert importe peu dans la question présente puisqu'il avait été élevé dans des couvents irlandais du Northumberland, et qu'à cette époque le Northumberland subissait dans une certaine mesure l'influence de la civilisation irlandaise. — H. G.]

d'or, d'argent et de pierres précieuses[1]. La Bibliothèque impériale de Paris possède un semblable évangéliaire que l'apôtre anglo-saxon des Frisons, saint Willibrod (+ 730), apporta d'outre-Manche[2].

Des miniatures de même style se rencontrent aussi dans les mss. des couvents qui ont été fondés sur le continent par des Irlandais dans les VIe et VIIe siècles. Mais ces miniatures sont, d'une part, exécutées avec moins de soin et ont, en quelque sorte, dégénéré (citons celles du cloître de St-Gall publiées par M. Keller[3]); d'autre part elles trahissent déjà une influence franque (on le voit par exemple dans l'évangéliaire plus récent de la bibliothèque de Wolfenbüttel[4], qui vient du cloître de Kronweissenburg, en Alsace). Mais la parenté de ces miniatures avec les miniatures anglo-saxonnes, qui sont plus anciennes, nous permet de désigner comme irlandais, ou au moins comme celtique, le style qui s'y rencontre.

Quand on se demande quelle est l'origine de cette ornementation, rien ne semble plus invraisemblable au premier coup-d'œil que la pensée d'un rapprochement avec l'art des Romains, et, en fait, des connaisseurs anglais jugent qu'il n'y a ici aucun élément dont l'origine soit dans l'antiquité classique. Et pourtant, on ne peut entièrement nier que cet art n'ait quelques points de contact avec l'art romain. Des rubans entrelacés auxquels se mêlent des figures d'hommes et d'animaux forment aussi partie intégrante de la décoration antique, et pouvaient se combiner d'une manière fort variée; et parmi les rubans et les entrelacs des mss. irlandais quelquefois se rencontre une ressemblance frappante avec les formes antiques du méandre. L'histoire des Iles Britanniques justifie la supposition que le goût des Romains peut avoir laissé quelques traces chez les Britannes. L'écriture que saint Patrice introduisit en Irlande était, dans ses caractères essentiels, l'écriture romaine du temps, et la coutume d'orner de dessins les livres d'Eglise a dû probablement être adoptée de bonne heure par les Romains. On attache aussi de l'importance à ce fait que saint Augustin apporta avec lui en Angleterre des livres qui *peut-être* étaient ornés de miniatures, et on dit que, plus

1. Voyez *The Lindisfarne and Rushworth Gospels*, dans les *Publications of the Surtees Society*, vol. 48, 1865, p. XLIV. — Dugdale s'est trompé lorsqu'il a dit qu'Aethilwald avait chargé Billfrith de l'exécution des miniatures, et cette erreur a été répétée par MM. Westwood et Wyatt.

2. *Suppl. lat.*, n° 693. — [Il n'est pas inutile d'observer que saint Willibrod venait *directement* d'Irlande, où il avait passé douze ans, quand il se rendit chez les Frisons. — H. G.]

3. Ferd. Keller : *Bilder und Schriftzüge der Irischen Manuscripten*, dans les *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft zu Zürich*, Band VII.

4. *Mss. Weissenb.*, n° 61. De toutes les initiales qu'on a publiées, je n'en connais pas qui soient aussi caractéristiques que celles-ci.

tard, un évêque de Canterbury, le savant grec Théodore de Tarse (668-692) peut avoir, au moyen de mss. byzantins, répandu en Angleterre la connaissance de l'ornementation antique. Nous trouvons en effet dans les mss. byzantins comme un souvenir de l'ornementation des mss. irlandais. Le fameux ms. de Dioscorides conservé à Vienne, qui a été écrit vers l'an 500 pour une parente de l'empereur Justinien, présente quelques ornements assez simples et en soi insignifiants dont la méthode est aussi mise à profit dans les initiales irlandaises; elle consiste à former les lettres avec des lignes de points et à terminer les traits de l'écriture par des paraphes en forme de spirales. On trouve des rubans entortillés qui se terminent en têtes d'animaux dans un ms. grec qui contient en outre des *Lectiones evangeliorum* [1] et que l'écriture nous fait rapporter au VIIe ou au VIIIe siècle. Ce ms. a généralement dans l'Є le trait horizontal en forme de main; et, dans le Τ, le trait perpendiculaire est entouré d'un serpent, ou se termine en haut par une main qui saisit et tient le trait horizontal. Sans doute ce ne sont que de faibles ressemblances qui indiquent tout au plus une source commune et ce n'est que dans des mss. byzantins d'une époque beaucoup plus récente que s'est développée davantage la composition artistique d'initiales où entrent des figures d'hommes et d'animaux. Mais le ms. de saint Cuthbert renferme aussi une preuve irréfutable que des prototypes byzantins ont été mis en usage. Non-seulement les images des Evangélistes sont dans le style byzantin, mais, avant leurs noms, se rencontre trois fois « o agios » et une fois « o agius, » transcription du grec ὁ ἅγιος.

Les plus anciens mss. d'une partie du continent occidental, les mss. des Wisigoths, des Burgondes et des Francs, méritent de fixer notre attention. Tous emploient, aussi bien que les mss. irlandais, des lignes entrelacées et des rubans avec des formes d'animaux; ils emploient en outre des ornements empruntés au règne végétal, ce qui manque aux mss. irlandais. Mais, d'un autre côté, nous ne retrouvons pas ici les spirales irlandaises, et les figures d'animaux se bornent presque exclusivement aux oiseaux et aux poissons, ce qui peut s'expliquer par une allusion à l'Esprit-Saint et au symbole bien connu de l'ἰχθύς. Mais chaque peuple a développé cette ornementation d'une façon différente, bien que tous emploient les mêmes éléments antiques. Les initiales des Wisigoths que le comte Bastard et après lui Wyatt (pl. 8) ont publiées d'après un Ms. qui se trouve à la Bibliothèque Impériale de Paris, se distinguent par un puissant feuillage et, par là, se rapprochent le plus

1. Bibliothèque de Munich.

de la décoration antique. Particulièrement remarquables sont les initiales Burgondes dont nous ne connaissons qu'un petit nombre. Des spécimens en ont été publiés récemment à Genève[1], et de plus remarquables encore se rencontrent à Wolfenbuttel dans un des mss. de Kronweissenburg. Ces initiales ne renferment ni entrelacs ni rubans, mais retiennent les poissons et les oiseaux au moyen de couronnes et de guirlandes. Le dessin et le coloris en sont exécutés à la légère et superficiellement; et elles ne peuvent se comparer aux initiales irlandaises, tandis qu'elles rappellent davantage et d'une façon plus directe les éléments de la décoration antique. Enfin, les plus anciennes initiales franques sont plus simples et se rapprochent davantage de celles des Wisigoths, mais ont peut-être aussi subi l'influence de l'art des cloîtres irlandais.

Si donc nous reconnaissons partout un fonds commun d'art antique, nous observons pourtant un caractère particulier dans l'ornementation irlandaise. Ce qui distingue cette dernière, c'est d'abord l'absence de plantes, puis une façon de traiter les figures qui témoigne d'un penchant particulier à l'extraordinaire, au grotesque et au baroque, et enfin deux éléments dont ailleurs on ne rencontre (et bien rarement encore) que de faibles traces, à savoir la spirale, et sinon une imitation grossière, du moins l'indication de l'entrelacement tressé d'une corbeille ou d'une natte, que les scribes emploient quelquefois pour remplir le fonds. Cet entrelacement *sui generis* se rencontre assez souvent en Irlande sur des croix de pierre[2] avec d'autres décorations qui ressemblent à celles des mss.

Les spirales et l'entrelacement tressé forment donc l'élément national dans l'ornementation irlandaise : elles remontent jusqu'à l'époque payenne où elles étaient en usage chez les Celtes et aussi chez les Germains, et formaient presque les seuls ornements des ustensiles que nous trouvons dans les tombes païennes de l'époque de bronze. Là, cet entrelacement revêt tout particulièrement les urnes funéraires, accompagné aussi de spirales et de cercles concentriques. Mais la spirale domine dans les agrafes, les boucles d'oreilles et autres objets de parure, formés de fils de bronze, et surtout dans un ornement à deux spirales bien connu, qui était sans doute attaché sur la cuirasse et servait en même temps à protéger la poitrine. Les deux spirales de cet ornement sont quelquefois disposées en forme de lunettes ou de pince-nez, quelquefois en forme

1. *Études paléographiques et historiques sur des papyrus du VIe siècle, en partie inédits, renfermant des homélies de saint Avit et des écrits de saint Augustin.* Genève, 1866.

2. [Il se rencontre souvent aussi sur des monuments de pierre de l'Écosse, de l'île de Man et quelquefois du pays de Galles. — H. G.]

d'S [1]. On trouve quelquefois ces doubles spirales dans les initiales du ms. de saint Cuthbert. Le fac-simile du signe XP dans l'édition de la *Surtees Society* en donne l'exemple le plus intéressant. Un semblable usage de ces spirales se comprend parfaitement quand on pense qu'elles constituaient depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'époque d'Eadfrith l'ornement favori sur les ustensiles et les vêtements des Britannes et des Irlandais. Il faut aussi remarquer les énigmatiques cercles concentriques qu'on rencontre sculptés sur des rochers dans l'Irlande du Sud, dans l'Angleterre du Nord, en Ecosse et dans les Iles Orkneys. Dans le Northumberland seul, on a, sur 53 rochers et pierres, compté environ 350 de ces figures [2]. Leur signification est entièrement inconnue, mais il est permis de supposer qu'elles ont pu avoir un sens religieux. Elles offrent une certaine ressemblance avec les spirales, et si elles avaient eu autrefois une signification mystique, on s'expliquerait par là comment elles ont pu être admises dans les livres sacrés des chrétiens d'Irlande.

A cette hypothèse on peut pourtant objecter que les spirales, comme élément décoratif, ne sont nullement étrangères à l'art grec et romain. Mais la spirale irlandaise peut tout au plus se comparer à la volute des chapiteaux ioniques, et il est impossible que celle-ci ait donné l'idée d'introduire dans le système de l'ornementation irlandaise une forme aussi difficile à manier, tandis qu'aucun des peuples qui s'établirent sur le sol romain ne pensa à en faire usage. D'autre part, on ne peut nier un certain rapport entre la volute ionique et la spirale irlandaise. On sait en effet que la décoration propre aux temples ioniques vient d'Asie et qu'on en trouve des traces dans les anciens monuments de l'Assyrie et de la Perse. Bien plus, on a souvent fait remarquer la ressemblance frappante qui existe entre les spirales des tombeaux païens du nord et l'ornementation que W. Gell a découverte sur les fragments d'une demi-colonne, près de ce qu'on appelle « la chambre du trésor d'Atrée » à Mycènes [3]. Ce monument est, au plus tard, de l'époque héroïque grecque; peut-être même appartient-il à l'antique peuple des Pélasges, et la même ornementation se retrouve sur quelques monuments d'un âge aussi reculé, dans les musées de Paris et de Leyde [4]. On pourrait donc croire que la décoration qui a pour principe la spirale a été portée aux popula-

1. On trouvera un exemple de la combinaison de spirales en forme d'S dans le second fac-simile qui accompagne plus loin l'article de M. Wattenbach.
2. *Anthropological Review*, vol. III (Londres, 1865), p. 293.
3. W. Gell : *Argolis* (Londres, 1810).
4. Je dois la communication de ce fait à mon savant ami M. Fr. Wieseler.

tions germaniques et celtiques, avec des objets de toutes sortes en argile et en métal, par des marchands phéniciens, et cette opinion trouvera faveur auprès des personnes qui donnent une origine asiatique aux travaux métallurgiques chez ces populations. Ce serait pourtant un sujet d'étonnement que justement sur les côtes de la Méditerranée la spirale joue un rôle si secondaire. De plus, les produits de l'industrie étrusque qu'on a découverts sur plusieurs points de l'Allemagne fournissent une preuve que Germains et Celtes n'ont point dessiné et orné leurs ustensiles d'après des modèles étrangers.

Il faut bien plutôt admettre que la spirale est un ornement propre à la race indo-celtique et spécialement aux Celtes, aux Germains, aux Pélasges et aux Perses; que cet ornement s'est, après la séparation des races, surtout conservé chez les peuples dont la civilisation ne s'est guère élevée au-dessus de l'état primitif, tandis que son emploi s'est restreint aussitôt que chez ces peuples en particulier se développait une culture plus élevée.

Il est vrai que les Assyriens, chez qui nous trouvons des traces de la volute ionique, paraissent appartenir à la race sémitique et non à la race indo-celtique. Mais la race sémitique semble avoir manqué d'originalité plastique, et les monuments de Ninive décèlent partout l'influence des idées religieuses et de l'art des Perses. Chez d'autres peuples, tels que les Égyptiens, les Mexicains et les Péruviens, la spirale ne semble jouer aucun rôle notable dans la décoration.

L'emploi prédominant de l'entrelacement et de la spirale est tout ce qu'on peut rattacher à un art indigène plus ancien. Car si étrangement dessinées que soient les figures dans les mss. irlandais, on cherche en vain, sur les monuments païens des Celtes et des Germains, une figure d'homme ou d'animal, à plus forte raison, quelque chose qui annonce ces miniatures. Au contraire, la chute complète de l'art antique et l'état primitif de la civilisation des Britannes et des Irlandais eurent pour résultat que les enlumineurs en furent réduits à une méthode de dessin qui ne reposait que sur une tradition artistique très-imparfaite. Mais là où Britannes et Irlandais ont inventé, la tendance nationale de leur fantaisie a gardé la haute main et imprimé aux dessins et aux ornements ce caractère original qui distingue le style irlandais de tout autre. Mais, à un sens très-décidé pour des formes régulières et précises, la race celtique joint une fantaisie débordante et qui incline au baroque, tandis que la race germanique dédaigne trop facilement la forme pour la poésie et la profondeur du fonds. Cette originalité des Celtes se rencontre dans leurs plus anciennes créations poétiques, dans la forme presque archi-

tecturale des triades galloises, et dans l'imagination luxuriante des contes irlandais. L'esprit celtique a également imprimé sa marque aux miniatures irlandaises; son imagination exubérante et primesautière y a répandu ses trésors à pleins flots, et il a réussi à transformer les éléments les plus étrangement combinés en un style d'une merveilleuse régularité, comme à leur donner, à force de soins, la forme la plus gracieuse.

II.

On peut à peine croire qu'un art de cette nature ait pu servir de point de départ au développement si haut d'un système d'ornementation, tel que fut le système roman qui régna aux XIe XIIe siècles, non-seulement dans les miniatures, mais aussi dans les autres décorations de l'architecture et de la peinture. Il en a pourtant été ainsi et il ne sera pas sans intérêt de considérer dans un court aperçu les différentes phases que les miniatures ont parcourues avant d'arriver au sommet de l'art roman.

Ce qui donna l'impulsion à ce développement, ce fut la fusion du style irlandais avec le style franc. Nous avons remarqué plus haut que les initiales franques du VIIIe siècle trahissent déjà en partie une influence de la calligraphie irlandaise, influence sortie, sans aucun doute, des cloîtres qu'avaient fondés, surtout dans l'empire des Burgondes, des missionnaires tels que saint Columban. A cette époque, comme on sait, les traits de l'écriture ont, sur le continent, pris quelque chose de la forme des lettres irlandaises et anglo-saxonnes. Mais ce n'est qu'au temps de Charlemagne qu'on saisit d'une manière certaine la fusion des styles irlandais et franc. G.-F. Waagen, qui était peut-être de son temps le meilleur connaisseur des miniatures répandues dans toutes les bibliothèques d'Europe [1], remarque que dans les miniatures des mss. qui furent exécutés pour Charlemagne, l'élément antique a été fondu avec l'art irlandais en un système d'ornementation manié avec une admirable perfection technique; que dans ce système la plus grande magnificence se réunit à un goût aussi original qu'attrayant et que déjà s'y fait remarquer le sentiment du style architectural qui, plus

1. Il les a décrites dans ses livres : *Kuntswerke und Künstler in Deutschland* (Leipzig, 1843-5); *Kunstwerke und Künstler in England und Paris* (Berlin, 1837-9); *Treasures of Art in Great Britain* (Londres, 1854). Il a résumé ses travaux sur cette matière dans son livre : *Handbuch der Geschichte der Malerei* dont il existe une traduction française : *Manuel de l'histoire de la Peinture*, trad. par MM. Hymans et J. Petit (Bruxelles, 1863). Dans ce dernier ouvrage, voir tome I, pp. 1-20.

tard, s'est développé d'une façon si brillante dans les constructions du Moyen-âge. On peut admettre que ce style s'est surtout formé dans l'école de l'anglo-saxon Alcuin. Alcuin était élève de l'archevêque Ecbert d'York et d'Aelbert, parent d'Ecbert. Lui-même devint, en 766, directeur de l'école d'York, en remplacement d'Aelbert, quand celui-ci s'assit dans la chaire épiscopale. Charlemagne fit connaissance avec lui à Parme, comme Alcuin revenait d'un voyage à Rome, et l'appela à sa cour pour développer une culture intellectuelle plus élevée dans l'empire des Francs. A partir de 782, non-seulement il créa l'École du Palais (*schola palatina*), bien plus, il fonda ou réorganisa des écoles monastiques par toute la France et, après qu'il eut quitté le service de la cour, en 801, il enseigna dans l'école de l'abbaye de Saint-Martin, à Tours, qu'il avait organisée en 796 sur le modèle de celle d'York. La pratique des arts, — et la miniature comptait parmi les premiers, — était dans ces écoles un objet d'importance, auquel on exerçait particulièrement les jeunes ecclésiastiques. Il ne fallait pas s'attendre à ce qu'on y adoptât simplement la manière irlando-anglo-saxonne ; car l'enseignement d'Alcuin ne tombait pas sur un sol sans préparation, et il y avait dans le peuple des Francs une force vive qui laissait son empreinte à ce qu'elle touchait. Le fonds indigène et l'élément étranger se mêlèrent, et de ce mélange sortit un style franc particulier qui, à la cour des souverains francs, prit des formes non moins grandioses qu'élégantes, et nous paraît particulièrement imposant dans les mss. écrits pour Charles le Chauve, par exemple, la fameuse bible qu'il donna à l'église de Saint-Paul, à Rome, et qui, depuis l'incendie de cette dernière, est conservée dans une autre église de Rome, celle de Saint-Callisto[1]. Là se montrait déjà cet amour des formes arrêtées et précises qui devait se faire jour dans la littérature française, comme dans les triades galloises. Les initiales carolingiennes en ont même acquis une certaine sévérité qui les distingue aussi bien des miniatures irlandaises que de celles des âges postérieurs. Cette sévérité se montre tout particulièrement dans l'alphabet que Jorand[2] a publié d'après une bible de Charles le Chauve, conservée à la Bibliothèque impériale de Paris. Mais ce style n'est pas défiguré par la tendance au baroque et au grotesque qui règne à un si haut degré dans les créations irlandaises, et il est adouci par l'influence de l'art antique qui se montre, dans l'imitation du règne végétal, à côté des rubans entrelacés. Les enlumineurs ont plus

1. Une magnifique initiale tirée de ce ms. se trouve dans Seroux d'Agincourt : *L'Histoire de l'art par les monuments. — Peinture* (table 45).
2. B. J. Jorand : *Grammatographie du neuvième siècle*, Paris, 1837.

de goût pour un arrangement vraiment pittoresque de l'ensemble que pour cette exécution patiente et laborieuse des détails qui fait notre admiration dans les initiales irlandaises. Aussi, ce qu'il y avait de baroque et de grotesque dans le dessin des hommes et des animaux tombe en grande partie; la spirale même devient rare et on ne l'emploie plus que simplifiée à l'extrême.

Ce style carolingien, à son tour, a lui-même exercé une influence favorable sur l'art anglo-saxon et l'art irlandais. Nous avons déjà cité un ms. de Kronweissenburg, aujourd'hui à Wolfenbuttel, où le style irlandais apparaît comme ennobli. Dans ce ms., nous n'avons pas l'élément tiré du règne végétal, le feuillage, et l'on n'a pas encore réussi à se défaire de l'élément baroque; néanmoins, ces initiales sont d'une forme élégante et sévère qu'on peut comparer aux initiales carolingiennes. L'influence carolingienne se montre avec plus de bonheur encore dans les mss. anglo-saxons depuis le temps d'Alfred le Grand. On le reconnaît tout d'abord dans le *Coronation Book*[1] qui, par l'exubérance de la fantaisie et le fini du travail se rapproche des anciens mss. britanniques, tels que l'évangile de saint Cuthbert, mais par l'élégance de la forme rivalise avec les mss. carolingiens. Ici a déjà pénétré l'élément emprunté au règne végétal, et, dans les mss. anglo-saxons d'une époque postérieure, cet élément prend tellement le dessus que les autres éléments de l'ancien fonds national sont mis au second plan. Cependant les mss. anglo-saxons conservent encore, dans le dessin des figures, quelque chose de poncif, de telle sorte qu'ils ne s'élèvent pas à une véritable représentation de la nature humaine. Ils dessinent les hommes, les animaux, les arbres, d'une manière qui sent l'école; les doigts ont souvent une longueur démesurée; les plis sont rangés sans goût et peints d'une tout autre couleur que les vêtements. Beaucoup de détails ne sont qu'indiqués et, dans l'ensemble on reconnaît un essai gauche et mal réussi de représenter la réalité plutôt que l'intention d'obtenir par les fioritures calligraphiques un ornement contraire à la nature. Le style baroque irlandais se retira en quelque sorte de l'Angleterre. Nous retrouvons ses traces sur des croix de pierre et d'autres débris d'ornementation architecturale en Irlande, et nous verrons qu'il a produit comme une arrière-saison en Scandinavie et sur les côtes septentrionales de la France.

1. Ce ms. se trouve au *British Museum* de Londres. Voir Humphreys : *Illuminated Books* (pl. 4). Humphreys pense que ce ms. a été exécuté en Allemagne. C'est sur ce ms. que, jusqu'à Henri VI, paraît-il, les rois anglo-saxons ont prêté serment dans la cérémonie du sacre.

Le développement que prit par la suite le style carolingien se laisse surtout étudier en Allemagne, tandis qu'en France il se dégrade après la disparition des Carolingiens. Les éléments qui servaient à former les initiales restent encore à peu près les mêmes en Allemagne, mais l'exécution perd en finesse, en élégance et en grandeur, en même temps qu'en raideur et en sévérité, et gagne au contraire en richesse et en variété. Les formes sont plus grossières, mais développées avec plus d'ampleur. L'antique élément emprunté au règne végétal regagne du terrain; les rubans entrelacés se terminent souvent en feuilles et en fleurs, ou bien serpentent dans des feuilles ou dans des fleurs. Dans l'arrangement des entrelacements se développe sans limites une fantaisie luxuriante qui ne paraît presque jamais reproduire un patron ou un modèle donné, mais toujours inventer à nouveau. La bibliothèque de l'Université de Gœttingue possède un missel[1], écrit vers l'an 900; cette date résulte de la forme des lettres et de la date de la fête de Pâques qui se trouve dans le calendrier ajouté au ms. Ce ms. abonde en initiales dont quelques unes sont parmi les plus belles qu'on puisse voir. Comme preuve de l'inépuisable force d'invention de l'enlumineur, disons que l'initiale *D*, qui se rencontre plus de 350 fois, est variée à l'infini et ne se reproduit jamais deux fois de la même façon. Çà et là, on voit lignes et rubans se terminer en feuilles et en fleurs, et on se sert de petites fleurs pour remplir les espaces vides.

A mesure que ce style se développe, les initiales gagnent de plus en plus en aisance, en richesse et en goût. L'élément végétal règne aussi davantage : les feuilles et les fleurs se rattachent d'une manière plus organique aux lignes des lettres; les rubans, artistement entrelacés, forment un ornement qui peut se comparer à un cep de vigne dont le branchage s'enroule en enlacements gracieux et variés. L'élément animal ne manque pas non plus. Des animaux de toute sorte font leur apparition : serpents et dragons se tordent entre les branches et se combinent même d'une façon fantastique avec des animaux à quatre pieds dont la queue se termine par une sorte d'ornement végétal. Il semble que deux éléments nouveaux et étrangers exercent une influence heureuse. D'abord les modèles que fournissaient les tissus orientaux. Ces tissus furent de bonne heure connus dans l'occident par le commerce de Venise, puis par les Croisades et aussi par les Arabes d'Espagne et de Sicile; et sur ces tissus on voyait très-souvent des animaux et des plantes dont l'union produit les arabesques les plus originales. Puis, il faut, sans

1. *Missale Ecclesiæ S. Salvatoris Fuldensis.* — Cod. Theol. 231.

aucun doute, faire une certaine part d'influence aux antiques modèles d'arabesques que conservaient maintes ruines antiques d'Italie et de France, et auxquelles on recommençait peu à peu à donner quelque attention. Ces deux éléments se mêlèrent de différentes façons avec les éléments anciens, et le génie de la race germanique se plaisait à prêter un sens symbolique aux figures employées dans la décoration. On va pourtant trop loin quand on croit, malgré tout, devoir trouver une signification symbolique à ces combinaisons fantastiques; car on a bien certainement assez souvent employé des figures d'animaux dans l'ornementation sans avoir d'autre intention que de les faire servir à une simple décoration.

Les anciens et les nouveaux éléments ne sont pas toujours mêlés. Naturellement, l'élément antique avait gardé la prédominance dans les pays où le souvenir de la vie de l'antiquité était conservé par des monuments et des ruines, tandis que dans d'autres contrées le retour à l'art antique ne trouvait pas facilement accès. Même, la connaissance de modèles byzantins n'a pas pénétré également partout. On peut donc distinguer deux courants qui, sortis de sources différentes, coulent l'un près de l'autre sans se mêler. Ici, ils semblent s'unir, là se séparer, comme deux fleuves dont les ondes, de nature diverse, si elles se réunissent pour un temps dans un même lit, restent plus loin différentes les unes des autres. Ce n'est que dans l'art gothique du XIIIe siècle que les deux courants sont tellement mêlés qu'on ne peut plus les distinguer. Bien plus, il s'est alors formé quelque chose de nouveau où on ne peut plus reconnaître les sources génératrices.

Le premier courant qui se rattache à l'art irlandais, anglo-saxon et carolingien l'emporte dans le nord de l'Europe; le courant byzantino-roman dans le sud et dans l'ouest de l'Europe. L'ancienne ornementation irlandaise pénètre en effet jusqu'en Scandinavie où les rubans entrelacés et les figures grotesques d'animaux sont très-répandus dans les sculptures en bois destinées à l'ornementation des vieilles églises (également construites en bois) et dans les ornements des pierres tombales. Les inscriptions runiques de ces dernières sont généralement gravées sur de semblables rubans, et, d'ordinaire, cette ornementation scandinave ne présente pas un caractère moins baroque que les mss. irlandais et anglo-saxons; elle est même exécutée avec moins de soin et avec un moindre sens de la régularité des formes. L'art irlandais atteint ici quelquefois le dernier degré de l'abâtardissement. Ce courant se fait aussi sentir dans le nord de l'Allemagne et en France, et dans les miniatures et les autres monuments d'art dominent les formes régulières des mss. anglo-saxons d'une période plus récente.

Il faut encore considérer le fameux « tapis de Bayeux[1] » comme un ouvrage anglo-saxon, car c'est le travail d'une princesse anglaise de la maison de Normandie. La bataille d'Hastings y est représentée tout à fait dans le style de l'art anglo-saxon. Dans le même style sont aussi traitées les miniatures de quelques mss. qui appartiennent à la France du nord[2]. Dans le nord de l'Allemagne, je signalerai particulièrement deux remarquables monuments dessinés avec un égal goût, à savoir : le grand relief taillé dans un rocher connu sous le nom de « pierre d'Eggester » ou « d'Egster[3], » près de la petite ville de Horn, en Westphalie, et les portes de bronze, dans la cathédrale d'Hildesheim, fondues par l'évêque Bernward. Le bas-relief en pierre représente une descente de croix, et la figure qui soulève de la croix le corps du Seigneur ne repose pas, comme c'est ordinairement le cas, sur une échelle, mais sur un siége tout ornementé qui ressemble presque à un palmier courbé à terre. Sous la descente de croix, se trouve un dragon qui est plus encore dans le caractère de l'art irlando-anglo-saxon; il enlace un couple agenouillé et levant les regards au ciel. Sa langue et sa queue offrent une forme assez bizarre et tout à fait ornementale. Dans les portes de l'évêque Bernward, le style anglo-saxon se montre en partie dans la façon dont les figures sont traitées et encore plus évidemment dans les formes régulières des accessoires, surtout des arbres qui ressemblent beaucoup à ceux du tapis de Bayeux. On a conservé aussi à Hildesheim deux candélabres, fabriqués de la main de Bernward, dont le pied est formé d'artistiques entrelacs avec des figures fantastiques. Je rappellerai en outre le candélabre de la cathédrale de Prague qui passe pour le candélabre du temple de Jérusalem, et celui de la cathédrale de Milan. Des formes de ce genre bizarre et fantastique se rencontrent çà et là dans la décoration des monuments dont on peut prouver les rapports avec les Iles Britanniques ou qui du moins ont subi l'influence du voisinage de cloîtres irlandais ou anglo-saxons. A cette classe appartiennent le « Schottenkloster » de Ratisbonne[4] et le « Grossmünster » de Zurich[5].

1. Ce tapis se trouve dans le trésor de la cathédrale de Bayeux et a été publié par Montfaucon, Lancelot, Seroux d'Agincourt et Achille Jubinal. Voir principalement l'ouvrage de ce dernier : *Les anciennes tapisseries historiées; gravures d'après les dessins de Victor Sansonetti*, Paris, 1838.

2. Quelques spécimens tirés de la bibliothèque de Rouen ont été publiés dans Langlois : *Calligraphie du moyen-âge.*

3. On en trouvera une représentation dans H. F. Massmann : *Der Egstertein in Westfalen*, 1846.

4. Sur ce couvent de Ratisbonne, qui est de fondation irlandaise, voir un travail de M. Wattenbach : *Die Schottenklœster in Deutschland* dans la *Zeitschrift für christliche Archæologie und Kunst* de MM. von Quast et Otte, tome I (traduit en Anglais dans l'*Ulster Journal of Archæology*). — Le remarquable portail septentrional de ce cloître a été représenté dans : Gailhabaud : l'*Architecture du Vᵉ au XVIᵉ siècle*, tome II.

5. Sur le « Grossmünster » de Zurich, voir surtout un travail de M. Vœgelin dans les

Ce courant gagne même l'Italie. En Lombardie, à côté du candélabre de Milan, la porte de bronze de *S. Zenone maggiore*, à Vérone, mérite d'être particulièrement citée; nous trouvons jusqu'en Sicile, dans la cathédrale de Monreale, une porte de bronze dont le style a la plus grande ressemblance avec celui des portes de Bernward à Hildesheim. Elle a été fondue en 1186 par le pisan Bonano. La grande porte de la cathédrale de Pise, qui provenait du même Bonano, a malheureusement été détruite dans un incendie en 1596. D'autre part, dans l'aile méridionale de la même cathédrale, on voit une petite porte de bronze, généralement appelée la porte de Saint-Rainerio, qui a été évidemment fondue à l'aide des mêmes moules que celle de Monreale. Nous rencontrons un ruban runique sur le lion que les Vénitiens ont enlevé du port du Pirée et qui a été placé devant la Darsena à Venise. Le ruban s'étend sur le dos du lion et se termine sur l'omoplate et la cuisse postérieure en enlacements gracieux et assez mêlés. Il semble qu'un Varègue, qui servait dans l'armée byzantine, a gravé ce ruban sur l'antique monument comme il décorait encore l'entrée du port d'Athènes.

Le courant byzantino-antique se montre bien moins en Italie que ne l'aurait fait supposer l'introduction de nombreux monuments byzantins. Les sculptures de l'époque romane que nous rencontrons en Italie sont pour la plupart encore si grossières qu'on ne peut les attribuer à aucun style en particulier. Plus tard seulement, la peinture prit dans ce pays quelque importance; alors s'était déjà développé en France et en Allemagne ce style gothique qui n'apparut que plus tard en Italie. En Allemagne le courant byzantin se fait surtout remarquer dans les pays rhénans où les traditions antiques avaient conservé quelque vitalité. Ce courant se reconnaît également dans d'autres parties de l'Allemagne. Même dans le relief d'Eggesterstein, sa trace est indiquée par la façon dont les vêtements sont traités. On est surtout frappé par la valeur de quelques sculptures du nord de l'Allemagne, particulièrement la porte dorée de la cathédrale de Freiberg, dans le Erzgebirge, le rétable de l'autel dans l'église de Wechselburg, près de Chemnitz, et la tombe d'Henri le Lion et de son épouse, dans la cathédrale de Brunswick. Ces monuments décèlent une connaissance de travaux antiques ou byzantins de la meilleure époque. Nous ignorons comment cette connaissance est arrivée aux artistes. Les relations qui existaient alors entre les différentes parties de l'Europe offraient des circonstances favorables. On peut supposer que les artistes voyageaient, et nous savons que des chefs-d'œuvre de l'art étranger ont été apportés

en Allemagne, surtout sous le règne des empereurs saxons[1].

L'effet simultané des deux courants irlando-anglo-saxon et byzantino-antique se présente d'une façon remarquable dans la cathédrale de Monréale, où, à côté de la porte de bronze de Bonano que nous avons déjà signalée, se trouve une plus petite, dans le portail latéral, qui a entièrement le caractère d'une imitation de modèles antiques ou byzantins. Elle offre les mêmes caractères que deux portes analogues à Trani et à Ravello, dans l'Italie méridionale. Une inscription sur l'une de ces dernières nous apprend qu'elle a été fondue par un certain Borisanus de Trani, et il semble établi que celui-ci florissait à peu près à la même époque que Bonano. Deux photographies, dans le magnifique ouvrage de Gravina[2] sur la cathédrale de Monreale, montrent très-bien la différence dans le style des deux portes, et fournissent un tableau frappant des différences des deux courants.

Du mélange de ces deux courants provient la richesse de l'ornementation romane. Le style roman se rapproche, à un certain point de vue, du système de la décoration antique; mais s'il n'atteint pas la beauté du dessin que la feuille d'acanthe avait atteinte dans l'art grec et romain, il a pourtant, sur l'ornementation antique, l'avantage d'une plus grande variété, et nous rencontrons quelques exemples isolés où il s'est développé avec une beauté et un éclat surprenants. Parmi les initiales des mss., on peut citer comme une des plus riches et des plus délicates le fameux *A* de la *Mater Verborum*, dans la bibliothèque du musée Bohème, à Prague. Cette lettre a été plusieurs fois publiée[3]. Mais ces diverses imitations n'en donnent pas une idée exacte, parce qu'on a employé, en la copiant, des contours tranchés et élégants, tandis que l'original est esquissé avec abandon et laisser-aller. Sur l'âge de cette œuvre remarquable plane une étrange incertitude. Dans une des initiales les moins importantes sont représentés deux moines agenouillés qui sont désignés, l'un, Waceradus, comme le scribe, l'autre Mirozlaus, comme l'enluminneur du ms. A côté de ce dernier nom a été ajoutée la date MCII, et la beauté des miniatures donne à penser que le trait au dessus du C, dans cette date, équivaut à la répétition de cette lettre, et que Mirozlaus a

1. C'est ainsi qu'il existe dans l'église de Saint-Géréon, à Cologne, un chapiteau d'une composition analogue aux chapiteaux du VIe siècle qui se trouvent à Ravenne, et lors de la construction de l'ancienne salle du chapitre à Magdebourg, de semblables chapiteaux ont été employés pour servir de base aux colonnes de granit qui supportent les voûtes.

2. Dom Bened. Gravina : *Il duomo di Monreale*, Palerme, 1859.

3. Cette lettre a été publiée, dans des proportions réduites, dans la *Zeitschrift für Christliche Archæologie und Kunst* de MM. von Quast et Otte (Band I). Elle a été publiée dans les dimensions de l'original par la Société archéologique de Saint-Pétersbourg, dans ses comptes-rendus de 1857.

exécuté son travail en l'an 1202. Une pareille abréviation n'est pas ordinaire, et, si on n'avait d'autres raisons pour adopter une date aussi récente, on pourrait dans le trait voir seulement un signe pour indiquer que les lettres sont employées comme chiffres. Du reste, les traits de l'*A* majuscule trahissent déjà certain caractère anguleux dans les lignes et montrent un penchant pour ce goût qui, au XIIIe siècle, a donné à l'art gothique son caractère tout à fait nouveau.

A ce monument remarquable, qui se place comme à la limite entre l'époque romane et l'époque gothique, nous arrêterons ces observations. Dans le développement postérieur de la décoration, il n'y a plus rien qui se rapporte au style particulier des initiales irlando-anglo-saxonnes. Ce qui règne encore, c'est ce sentiment du style architectural qui s'est déjà fait jour dans les initiales carolingiennes et qui atteint sa perfection dans le style gothique, style que la France peut être fière d'avoir inventé, et l'Allemagne de l'avoir porté à sa dernière conséquence dans la cathédrale de Cologne, tandis que l'Angleterre, en s'appropriant ce style, a montré de nouveau qu'elle savait mieux en exploiter, avec sa fantaisie luxuriante et exubérante, le côté décoratif qu'en pénétrer l'esprit.

F.-W. Unger.

SUR UN

ÉVANGÉLIAIRE A MINIATURES

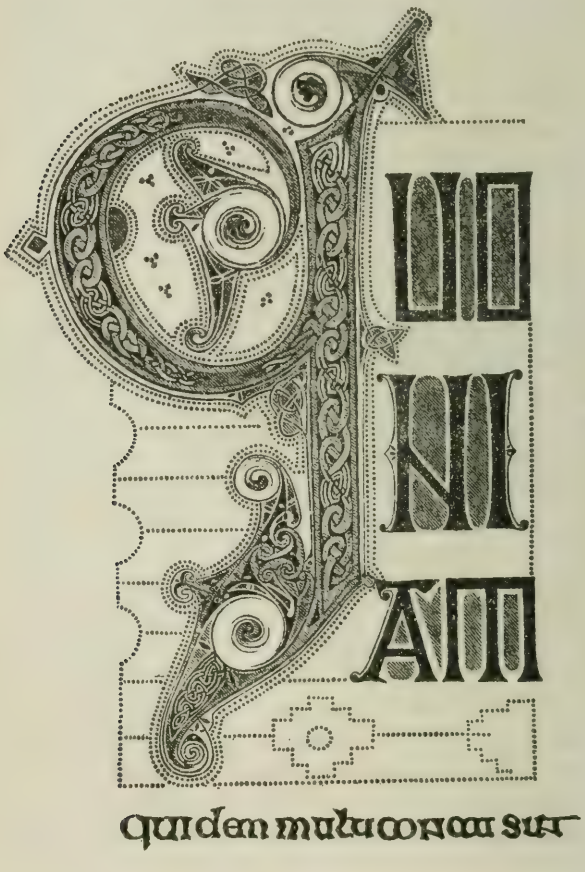
D'ORIGINE IRLANDAISE,

DANS LA BIBLIOTHÈQUE PRINCIÈRE D'OETTINGEN-WALLERSTEIN [1].

Aux manuscrits d'origine irlandaise, si remarquables par leurs miniatures, que l'on connaît déjà, il faut ajouter un magnifique évangéliaire qui appartient à la bibliothèque des princes d'Oettingen-Wallerstein, à Maihingen, et qui a été déposé pour quelque temps au Musée Germanique de Nuremberg où j'en ai pris connaissance. Aux initiales Q et I que nous reproduisons et qui commencent les Évangiles de saint Luc et de saint Jean, on reconnaît immédiatement les caractères particuliers de la miniature irlandaise : les spirales, les têtes d'oiseaux et l'entourage de points rouges. Le texte montre cette belle écriture ronde qui se rapproche encore de l'écriture onciale, mais s'en distingue en ce que les lettres sont plus petites et liées davantage. Les lettres sont même liées au point que la clarté en souffre, bien que l'œil se plaise à une écriture uniforme par tout le ms. La lecture est surtout rendue difficile par l'extrême ressemblance des lettres *n* et *r*. Le parchemin est excellent et fort, sans être trop blanc, l'écriture brillante et d'un noir admirable. Les initiales présentent les couleurs ordinaires : violet, vert, jaune et rouge qui, en quelques endroits, ont gardé leur fraîcheur première. Un détail pourtant ne s'accorde pas avec les autres caractères de l'écriture, c'est

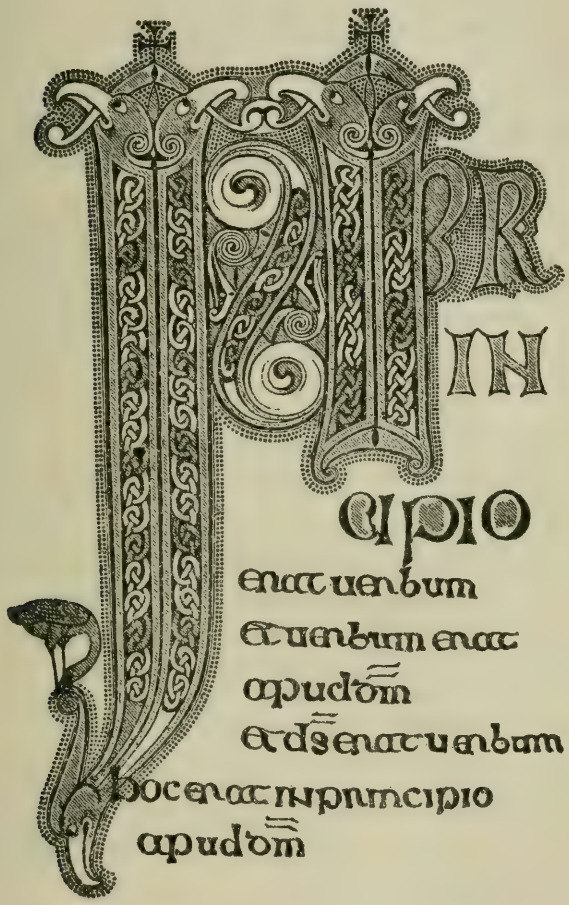
1. [Nous nous proposons de ne publier dans cette revue que des travaux INÉDITS : nous avons pourtant cru pouvoir reproduire la présente notice de M. Wattenbach, parce que le recueil où elle a paru, l'*Anzeiger für Kunde der Deutschen Vorzeit* (n° d'Octobre 1869), qui s'occupe spécialement d'antiquités germaniques, est peu répandu hors d'Allemagne. Nous espérons que nos abonnés nous pardonneront cette infraction à la règle que nous nous sommes posée. — Nous saisissons cette occasion pour remercier le directeur de la revue allemande, M. Essenwein, qui a bien voulu mettre à notre disposition les bois dont cet article est accompagné. — H. G.]

l'emploi, étranger aux Irlandais, d'or et d'argent dans une écriture qui appartient à l'époque carolingienne, je veux dire une sorte de capitales ornées très-aimées au IXe siècle. Mais cette énigme se résout à un examen plus approfondi. Entre les lignes qui terminaient l'évangile de



saint Luc : *Expl. evang. secundum Lucam Deo grat. felic.*, on a, en écriture d'argent, intercalé la répétition : *Explicit liber Sci. Evangelii secundum Lucam Deo gratias.* Le titre, en écriture d'or : *Evangelium secundum Lucam*, doit aussi être une addition d'une époque postérieure, et nous

pouvons conclure que l'or qui, contrairement à l'usage, orne les initiales, est un prétendu embellissement de l'époque carolingienne. Nous pouvons dès lors attribuer le ms. à une époque ante-carolingienne, disons au VIIe, sinon au VIe siècle.



D'où provient ce ms. ? Une feuille qu'on y a collée nous renvoie au couvent de Saint-Arnoul de Metz. En voici le texte : *Lapidibus contexti codicis scriptura est uncialis Merovingica de sæculo sexto desinente; alter de eodem circiter tempore scriptus scriptura Anglo-Saxonica ad uncialem*

accedente; uterque codex ingentis raritatis ac valoris numerarii si venderentur. qui valor deberet excedere 125 *Ludovicos aureos pro uno quoque. Dom Maugerard in Mon. S. Arnulphi Magni Franciæ Eleemosinarii bibliothecarius, regiæ academiæ Met. socius, in camera Episcopali Regularium commissarius.* L'auteur de cette note a, par une confusion assez fréquente, appelé « anglo-saxonne » l'écriture irlandaise du ms., mais il en a exactement donné l'âge. La reliure était sans doute un objet de prix, si même elle n'était pas, comme c'est le cas pour l'autre ms., ornée de pierres précieuses. Quoi qu'il en soit, elle a disparu, et le précieux ms. est aujourd'hui recouvert d'une simple demi-reliure. La mention : *Ex libris A.* (ou *H.*) *Gaertler a.* 1809, nous mène à un plus récent possesseur du ms.

Le copiste du ms. s'est nommé. A la dernière page, nous voyons un lion grossièrement peint au-dessus duquel est écrit, en caractères plus récents peut-être : *Ecce leo stat super euangelium.* Au dessous du lion, dans un encadrement de lignes vertes, se trouvent des vers; car le second est bien un hexamètre, et les autres doivent être considérés comme tels :

*L*ux mundi laeta deus, hœc tibi celeri curs	*U*
*A*lme potens scribsi soli famulatus et un	*I*
*U*t te vita fruar teque casto inveniam cult	*U*
*R*ectaque per te ad te ducente te gradiar ui	*A*
*E*xcelse cernis deus quœ me plurima cingun	*T*
*N*ota et ignota tuis male nata zezania sati	*S*
*T*u sed mihi certa salus spesque unica uita	*E*
*I*mmeritum licet lucis facias adtingere lime	*N*
*U*erba nam tua ualida imis me tolluat avern	*I*
*S*ola haec misero mihi te vitam dabunt seruul	*O*

Les lettres du commencement et de la fin des vers, écrites en rouge dans le ms., donnent : *Laurentius vivat senio.* C'est vraisemblablement le nom du scribe, nom qui n'est pas irlandais : c'est probablement un nom pris en entrant dans le cloître[1].

Je laisse aux théologiens le soin d'examiner la valeur critique de ce texte des Évangiles, et je continue la description extérieure du ms. Au

1. [*Laurentius* se rencontre comme forme latinisée du nom de *Lorcan*, archevêque de Dublin, au XIIe siècle, et généralement connu sous le nom de Laurence O'Toole. Dans la *Martyrology of Donegal* (*Printed for the Irish Archæological Society*, Dublin, 1864), p. 202, il est fait mention d'un « Diacre Laurentius » probablement un Irlandais. — H. G.]

verso de la première feuille, sous le titre : *Kanon euangeliorum,* se trouvent des vers sur ce canon qui commencent ainsi :

Quam in primo speciosa quadriga
Homo leo vitulus et aquila
LXX unum per capitula
De domino conloquntur paria
In secundo subsequente protinus, etc.

La page suivante nous représente deux oiseaux merveilleux sur une table qui renferme les lettres *Euangelia veritatis* dans un arrangement plein d'art. Le verso contient les mots : *Prologvs qvattvor euangeliorum bono lect. felicit.* en grands caractères d'une écriture onciale très-pure; les lignes sont alternativement rouges et noires; çà et là on les a ornées de jaune. Tous les titres sont également écrits dans cette antique manière. Le prologue commence par une ligne (*plures fuisse*) ornée d'une façon tout à fait irlandaise. Le texte est écrit sur deux colonnes, le format est grand in-quarto. Dans tout le ms. chaque paragraphe est désigné par une initiale ornée. D'abord vient une lettre de saint Jérôme à saint Damase, puis les *Canones evangeliorum,* par colonnes, comme c'est l'usage, et enfin les évangiles précédés de leur sommaire. Les évangiles eux-mêmes commencent par des initiales richement ornées. Avant l'évangile de saint Jean se trouve une page de figures pour ainsi dire mathématiques [1], comme il s'en rencontre souvent dans les mss. irlandais, mais celles-ci ne se font pas remarquer par la beauté. Le texte est écrit « per cola et commata, » c'est-à-dire qu'au lieu de ponctuation chaque membre de phrase remplit une ligne. S'il reste quelque part un espace vide de quelque étendue, il est rempli à l'aide de groupes de points rouges qui vont trois par trois. Les passages cités ont devant chacune de leurs lignes une sorte de guillemet avec un point au milieu, le tout en rouge. A la fin du quatrième évangile se trouvent les mots : *Expl. Evang. Sec. Johann. Uiue et fruere.* C'est également par ce souhait que je terminerai.

W. Wattenbach.

1. J'entends par là ces ornements qui remplissent des pages entières et qui se composent de spirales et d'autres lignes de différentes couleurs, diversement entrelacées, mais ne représentant aucun objet déterminé.

THE ANCIENT

IRISH GODDESS OF WAR.[1]

The discovery of a Gallo-Roman inscription, figured in the *Revue Savoisienne* of 15th November, 1867, and republished by M. Adolphe Pictet in the *Revue Archéologique* for July, 1868, forms the subject of one of those essays from the pen of the veteran philologist for which the students of Celtic languages and archæology cannot be sufficiently thankful[2].

1. The substance of this paper was read before the Royal Irish Academy on the 25th of January, 1869.

2. [Nous devons à la bienveillance de la *Revue Archéologique* de pouvoir reproduire ici la représentation du monument original qui accompagnait l'article de M. Pictet. Cette copie est une réduction au dixième, obtenue par le pantographe sur un estampage.—H. G.]

The inscription, the initial letter of which has been destroyed by an injury to the stone on which it is cut, reads: *athubodua Aug[ustæ] Servilia Terentia [votum] s[olvit] l[ibens] m[erito]*.

M. Pictet's essay is entitled "*Sur une Déesse Gauloise de la Guerre*"; and if he is right in his suggestion (which is very probable) that the letter destroyed was a *c*, and that ATHVBODVÆ should be read CATHVBODVÆ, the title is not inappropriate; and in the CATHVBODVÆ of the inscription we may recognise the *badb-catha* of Irish mythology.

The etymology of the name *athubodua*, or *cathubodua*, as we may venture to read it, has been examined with great industry by M. Pictet, who has managed to compress within the narrow limits of his essay a great mass of illustrative facts and evidences drawn from all the sources accessible to him. The first member of the name (*cathu*, = Irish *cath*, «bugna») presents but little difficulty to a Celtic scholar like M. Pictet, who would however prefer finding it written *catu*, without aspiration, as more nearly approaching the rigid orthography of Gaulish names, in which it is very frequently found as the first element; but the second member, *bodua*, although entering largely into the composition of names amongst all the nations of Celtic origin from the Danube to the islands of Aran, is confessedly capable of explanation only through the medium of the Irish, with its corresponding forms of *bodb* or *badb*, aspirated *bodhbh*, *badhbh* (pron. *bov* or *bav*), originally signifying rage, fury, or violence, and ultimately implying a witch, fairy, or goddess, represented by the bird known as the scare-crow, scald-crow, or royston-crow, not the raven, as M. Pictet seems to think.

The etymology of the name being examined, M. Pictet proceeds to illustrate the character of the *Badb*, and her position in Irish fairy mythology, by the help of a few brief and scarcely intelligible references from printed books, the only materials accessible to him, but finds himself unable to complete his task, "for want of sufficient details," as he observes more than once. The printed references, not one of which has escaped M. Pictet's industry, are no doubt few, but the ancient tracts, romances, and battle pieces preserved in our Irish MSS. teem with details respecting this *Badb-catha* and her so-called sisters, *Neman*, *Macha*, and *Morrigan* or *Morrigu* (for the name is written in a double form), who are generally depicted as furies, witches, or sorceresses, able to confound whole armies, even in the assumed form of a bird.

Popular tradition also bears testimony to the former widespread belief in the magical powers of the *Badb*. In most parts of Ireland the royston-crow, or *fennóg liath na gragarnaith* ("the chattering grey *fennóg*"),

as she is called by the Irish-speaking people, is regarded at the present day with feelings of mingled dislike and curiosity by the peasantry, who remember the many tales of depredation and slaughter in which the cunning bird is represented as exercising a sinister influence. Nor is this superstition confined to Ireland alone. The popular tales of Scotland and Wales, which are simply the echo of similar stories once current and still not quite extinct in Ireland, contain frequent allusion to this mystic bird. The readers of the *Mabinogion* will call to mind, amongst other instances, the wonderful crow of Owain, prince of Rheged, a contemporary of Arthur, which always secured victory by the aid of the three hundred crows under its command[1] : and in Campbell's *Popular Tales of the West Highlands* we have a large stock of legends, in most of which the principal fairy agency is exercised by the hoody or scare-crow.

It may be observed, by the way, that the name hoody, formerly applied by the Scotch to the hooded crow, or scare-crow, from its appearance, is now generally applied to its less intelligent relative the common carrion crow. But the hoody of Highland fairy mythology is, nevertheless, the same as the *badb* or royston crow.

I have referred to *Neman*, *Macha*, and *Morrigu*, as the so called sisters of the *Badb*. Properly speaking, however, the name *Badb* seems to have been the distinctive title of the mythological beings supposed to rule over battle and carnage. M. Pictet feels a difficulty in deciding whether there were three such beings, or whether *Neman, Macha*, and *Morrigu* are only different names for the same goddess; but after a careful examination of the subject I am inclined to believe that these names represent three different characters, the attributes of *Neman* being like those of a being who confounded her victims with madness, whilst *Morrigu* incited to deeds of valour, or planned strife and battle, and *Macha* revelled amidst the bodies of the slain.

The popular notions regarding the identity of the battle furies with the royston-crow are accurately given in the Irish Dictionary compiled by the late Peter O'Connell, an excellent Irish scholar, who died some 60 years ago, and the original of whose excellent vocabulary is preserved in the British Museum. Thus :

Badb-catha is explained by " *Fionóg*, a royston crow, a squall crow ".

" *Badb*, i. e. *bean sidhe*, a female fairy, phantom, or spectre, sup-

1. See the *Dream of Rhonabwy*, in the *Mabinogion*, part. V, pp. 385 and 410.

posed to be attached to certain families, and to appear sometimes in the form of squall crows, or royston crows ".

" *Macha;* i. e. a royston crow ".

" *Morrighain;* i. e. the great fairy ".

" *Neamhan;* i. e. *Badb catha nó feannóg;* a *badb catha*, or a royston crow ".

Similar explanations are also given by the other modern glossarists.

The task of elucidating the mythological character of these fairy queens has not been rendered easier by the labours of the etymologists, from Cormac to O'Davoren. Thus, in Cormac's glossary *Nemain* is said to have been the wife of *Neit*, " the god of battle with the pagan Gaeidhel ". In the *Battle of Magh-Rath* (O'Donovan's ed. p. 241) she is called *Be nith gubhach Neid*, " the battle terrific *Be-Neid* ", or " wife of *Neid* ". In an Irish MS. in Trin. Coll., Dublin (class. H, 3, 18, p. 73, col. 1), *Neit* is explained " *guin duine* .i. *gaisced; dia catha. Nemon a ben, ut est Be Neid;* " *i. e.* " man wounding; valour; god of battle. Nemon [was] his wife; ut est *Be Neid* ". A poem in the *Book of Leinster* (fol. 6, a2), couples *Badb* and *Neman* as the wives of Neid or Neit : —

Neit mac Indui sa di mnai,
Badb ocus Nemaind cen goi,
Ro marbtha in Ailiuch cen ail,
La Neptuir d'Fhomorchaibh.

" *Neit* son of *Indu*, and his two wives,
Badb and *Nemain*, truly,
Were slain in *Ailech*, without blemish,
By Neptur of the Fomorians ".

At folio 5, a2, of the same MS., *Fea* and *Nemain* are said to have been *Neit*'s two wives; and if *Fea* represents *Badb*, we have a good notion of the idea entertained of her character, for Cormac states that *Fea* meant " everything most hateful ".

But in the poem on Ailech printed from the Dinnsenchus in the " *Ordnance Memoir of Templemore* " (p. 226), *Neman* only is mentioned as the wife of *Neit*, from whom Ailech was called *Ailech-Neit;* and it is added that she was brought from *Bregia*, or Meath.

In the Irish books of genealogy, *Fea* and *Neman* are said to have been the two daughters of Elcmar of the *Brugh* (Newgrange, near the Boyne), who was the son of Delbaeth, son of Ogma, son of Elatan, and the wives of Neid son of Indae, from whom *Ailech-Neid* is named.

Badb, *Macha*, and *Morrigan* (who is also called *Ana*, are described as the three daughters of Delbaeth son of Neid. And it is stated that Ernmas, daughter of Ettarlamh, son of Nuada Airged-lamh (king of the Tuatha-de-Danann), was the mother of the five ladies [1].

In other authorities, however, *Morrigan* is said to have been *Neit*'s wife. For instance, in the very ancient tale called *Tochmarc Emhire*, or Courtship of Emir, fragments of which are preserved in the *Lebor na hUidhre* and the Book of Fermoy, *Morrigan* is described as " *an badb catha, ocus is fria idberiur Bee Neid, i. e. bandea in cathae, uair is inan Neid ocus dia catha;* " *i. e.* " the *badb* of battle; and of her is said *Bee Neid*, *i. e.* goddess of battle, for Neid is the same as god of battle ". A gloss in the *Lebor Buidhe Lecain* explains Machæ thus: " *badb, no asi an tres Morrigan; mesrad machæ, .i. cendæ doine iar na nairlech;* " *i. e.* " a scald crow; or she is the third *Morrigan* (great queen); *Macha*'s fruit crop, *i. e.* the heads of men that have been slaughtered ". The same explanation, a little amplified, is also given in the MS. H. 3. 18. Trin. Coll., Dublin(p. 82, col. 2) where the name *Badb* is written *Bodb*, as it is elsewhere, and it is added that *Bodb*, *Macha*, and *Morrigan* were the three *Morrigna*. In the same glossary, under the word *beneit*, we have the further explanation : — " *Neit* nomen viri, *Nemhon a ben; ba neimnech in lanomuin ; be ben* i. e. *in badhb, ocus net cath, ocus olca diblinuib;* inde dicitur *beneit fort* ". *i. e.* " *Neit* nomen viri; *Nemhon* was his woman (wife); venemous were the pair; *be* a woman, *i. e.* the *badhb*, and *net* is battle; and both were evil; inde dicitur *beneit fort* (" evil upon thee "). Another gloss in the same collection, on the word *gudomain*, bears on the subject under consideration. It is as follows: — *Gudomain, .i. fennoga no bansigaidhe;* ut est *glaidhomuin goa, .i. na demuin goacha, na morrigna; no go conach demain iat na bansigaide go connach demain iffrinn iat acht demain aeoir na fendoga; no eamnait anglaedha na sinnaigh, ocus eamnait a ngotha na fendoga;* " *i. e.* " *gudomain, i. e.* scald-crows, or fairy women; ut est *glaidhomuin goa*, the false demons, the *morrigna;* or it is false that the *bansigaidhe* are not demons; it is false that the *fendoga* (scald crows) are not hellish but aery demons : the foxes double their cries, but the *fennoga* double their sounds ". To understand this curious gloss it is necessary to add that in a previous one the word *glaidomuin* is explained as signifying *sinnaig*, or *maic tire* (foxes, or wolves), because in barking they double the sound; *glaidomuin* being understood by the glossarist as *glaid-emain*, *i. e.* " double call ", from *glaid*, " call ", and

1. Mac Firbis, *Geneal.*, p. 79.

emain, " double, " while the crow only doubles the sound, *guth-emain*, " double-sound ". Cormac explains *guidemain* as *uatha ocus morrigna*, *i. e.* " spectres and great queens ".

Let us take leave of these etymological quibbles, and examine the mythological character of the *badb*, as portrayed in the materials still remaining to us.

As mostly all the supernatural beings alluded to in Irish fairy lore are referred to the Tuatha-de-Danann, the older copies of the *Lebor Gabhala*, or " Book of Occupation ", that preserved in the Book of Leinster for instance, specifies *Badb*, *Macha*, and *Ana* (from the latter ot whom are named the mountains called *da cich Anann*, or the Paps, in Kerry), as the daughters of Ernmas, one of the chiefs of that mythical colony. *Badb ocus Macha ocus Anand, diatat cichi Anand ul-Luachair, tri ingena Ernbais, na ban tuathige;* " *Badb*, and *Macha*, and *Anand*, from whom the " paps of Anann [1] " in Luachair are [called], the three daughters of Ernbas, the *ban-tuathaig* ". In an accompanying versification of the same statement the name of *Anand* or *Ana*, however, is changed to *Morrigan* : —

> " *Badb is Macha mét indbáis,*
> *Morrigan fotla felbáis,*
> *Indlema ind ága ernbais,*
> *Ingena ana Ernmais* [2] ".

> " *Badb* and *Macha*, rich the store,
> *Morrigan* who dispenses confusion,
> Compassers of death by the sword,
> Noble daughters of *Ernmas* ".

It is important to observe that Morrigan is here identified with *Anann*, or *Ana* (for *Anann* is the gen. form); and in Cormac's Glossary *Ana* is described as " Mater deorum Hibernensium; *robu maith din rosbiathadsi na dee* de cujus nomine *da cich Anainne iar Luachair* nominantur ut fertur; " *i. e.* " Mater deorum Hibernensium; well she used to nourish the gods de cujus nomine the ' two paps of *Ana* ' in west *Luachair* are named ". Under the name *Buanand* the statement is more briefly repeated. The historian Keating enumerates *Badb*, *Macha*, and *Morrighan* as the three goddesses of the Tuatha-de-Danann; but he is silent

1. It is rather an interesting fact that near the mountain called *Da-Cich-Anann*, there is a fort called *Lis-Babha*, or the fort of Badb.
2. Book of Leinster fol. 5, b 2.

as to their attributes. It would seem, however, that he understood *Badb* to be the proper name of one fairy, and not a title for the great fairy queens.

In the Irish tales of war and battle, the *Badb* is always represented as foreshadowing, by its cries, the extent of the carnage about to take place, or the death of some eminent personage. Thus in the ancient battle-story, called *Bruidhen da Choga*, the impending death of Cormac Condloinges, the son of Conor Mac Nessa, is foretold in these words : —

> " *Badb bel derg gairfid fon tech ;*
> *Bo collain bet co sirtech.* "

> " The red-mouthed *Badbs* will cry around the house,
> For bodies they will be solicitous. "

And again —

> " *Grecfaidit badba banae.* "
>
> " Pale *badbs* shall shriek. "

In the very ancient tale called *Tochmarc Feirbe*, or the " Courtship of Ferb ", a large fragment of which is preserved in the Book of Leinster, the Druid Ollgaeth, prophesying the death of Mani, the son of Queen Medb, through the treachery of King Conor Mac Nessa, says : —

> " *Brisfid badb,*
> *Bid brig borb,*
> *Tolg for Medb* ;
> *Ilar écht,*
> *Ar for slúag,*
> *Trúag in deilm* [1].

> " *Badb* will break;
> Fierce power will be
> Hurled at Medbh;
> Many deeds —
> Slaughter upon the host —
> Alas! the uproar. "

In the account of the battle of Cnucha (or Castleknock, near Dublin), preserved in a 14th century MS., the Druid Cunallis, foretelling the slaughter, says : — " *Biadh bádba os bruinnibh na bfear* " " *Badbs* will be over the breasts of the men [2]. "

1. *Book of Leinster*, fol. 189, b1.
2. See also the reference to *badbs* and furies in the *Battle of Magh-Lena*, pp. 130-1, sq.

In the description of the battle of Magh-Tuiredh it is said that just as the great conflict was about to begin, the "*badbs*, and *bledlochtana*, and idiots shouted so that they were heard in clefts, and in cascades, and in the cavities of the earth;" "*ro gairsed badba ocus bledlochtana, ocus amaite, go clos anallaib, ocus a nesaib, ocus a fothollaib in talman*[1]."

In the battle of Magh-Rath it is the "gray-haired *Morrigu*" (scald-crow), that shouts victory over the head of Domhnall son of Ainmire, as Dubhdiadh sings (O'Donovan's ed. p. 198): —

"*Fuil os a chind ag eigmigh*
Caillech lom, luath ag leimnig
Os eannaib a narm sa sciath,
Is i in Morrigu mongliath."

"Over his head is shrieking
A lean hag, quickly hopping
Over the points of their weapons and shields —
She is the gray haired *Morrigu.*"

In the account of the massacre of the Irish Kings by the Aithech-tuatha, preserved in the Book of Fermoy, it is stated that after the massacre "*ba forbhailidh badhbh derg dasachta, ocus ba bronach banchuire don treis sin;*" "Gory *Badb* was joyful, and women were sorrowful, for that conflict."

In the enumeration of the birds and demons that assembled to gloat over the slaughter about to ensue from the clash of the combatants at the battle of Clontarf, the *badb* is assigned the first place. The description is truly terrible, and affords a painful picture of the popular superstition at the time. "*Ro erig em badb discir, dian, denmnetach, dasachtach, dúr, duabsech, detcengtach, cruaid, croda, cosaitech, co bai ic screchád ar luamain os a cennaib. Ro eirgetar am bananaig, ocus boccanaig, ocus geliti glinni, ocus amati adgaill, ocus siabra, ocus seneoin, ocus demna admilti aeoir ocus firmaminti, ocus siabarsluag debil demnach, có mbatar a comgresacht ocus i commorad aig ocus irgaili leo.*"

"There arose a wild, impetuous, precipitate, mad, inexorable, furious, dark, lacerating, merciless, combative, contentious *badb*, which was shrieking and fluttering over their heads. And there arose also the satyrs, and sprites, and the maniacs of the valleys, and the witches, and goblins, and owls, and destroying demons of the air and firmament, and

1. Ms. Trin. Coll. Dublin, H. 2, 17, fol. 97, a.

the demoniac phantom host; and they were inciting and sustaining valour and battle with them." — "*Cogadh Gaedhel re Gallaibh*," Todd's ed., p. 174.

So also in the account of the battle fought between the men of Leinster and Ossory, in the year 870, contained in the Brussells "Fragments of Irish Annals," the appearance of the *badb* is followed by a great massacre: "*As mór tra an toirm ocus an fothrom baoi eturra an uair sin, ocus ra togaibh badbh cenn eturra, ocus baoi marbhadh mór eturra san cán;*" *i. e.* "great indeed was the din and tumult that prevailed betwen them at this time, and *Badbh* appeared among them, and there was great destruction between them to and fro."

But the *Badbs* could do more than scream and flutter. Thus we read in the first battle of Magh-Tuiredh, that when the Tuatha-de-Danann had removed to the fastnesses of Connacht, to Sliabh-Be gadain, or Cenn-duibh-slebhe, that *Badb, Macha*, and *Morrigu* exercised their magical powers to keep the Fir-bolgs in ignorance of the westward movement. The text is from H. 2. 17, T. C. D., fol. 93, col. 2. "*Is annsin do chuaidh Badhbh ocus Macha ocus Morrighu gu cnoc gabala na ngial, ocus gu tulaig techtairechta na trom sluag, gu Temraig, ocus do feradar cetha dolfe draigechta, ocus cith nela cotaigecha ciach, ocus frasa tromaidble tened, ocus dortad donnfala do shiltin asin aeor i cennaib na curad, ocus nir legset scarad na scailed do feraib Bolg co cenn tri la ocus tri naidche.*" "Then *Badb*, and *Macha*, and *Morrigu* went to the hill of hostage-taking, the tulach which heavy hosts frequented, to Temhair (Tara), and they shed druidically formed showers, and fog-sustaining shower-clouds, and poured down from the air, about the heads of the warriors, enormous masses of fire, and streams of red blood; and they did not permit the Fir-Bolgs to scatter or separate for the space of three days and three nights." It is stated, however, that the Fir-Bolg druids ultimately overcame this sorcery. And in the battle of Magh-Tuiredh they are represented as assisting the Tuatha-de-Danann. Thus, in the account of the third day's conflict we read. — "*Is iad taisig ro ergedar re Tuathaib de Danann isin lo sin* .i. *Ogma ocus Midir ocus Bodb derg ocus Diancecht, ocus Aengaba na hiruaithe. Rachmaitne lib ar na ingena* .i. *Badb ocus Macha, ocus Morigan, ocus Danann;*" *i. e.* "The chieftains who assisted the Tuatha-de-Danann on that day were Ogma, and Midir, and Bodb Derg, and Diancecht, and Aengabha of Norway. 'We will go with you,' said the daughters, viz: — *Badb*, and *Macha*, and *Morrigan*, and *Danann* (or *Anann*)." H. 2. 17, fol. 95, col. 2.

Another instance of the warlike prowess of these fairies is related in a

curious mythological tract preserved in the Books of Lismore and Fermoy. I refer to the Hallow-eve dialogue between the fairy Rothniab and Finghen Mac-Luchta, in which the fairy enumerates the several mystical virtues attached to that pagan festival, and amongst others the following, referring to an incident arising from the battle of the Northern Magh-Tuiredh, or " Magh-Tuiredh of the Fomorians. " " *Ocus cidh buadh aile, for Fingen. Ni ansam, for in ben. Ata ann cethrar atrullaiset ria Tuathaib de Danann a cath Muigi tuiredh, corrabatar oc coll etha ocus blechta, ocus messa, ocus murthorad .i. fer dib a slemnaib Maigi Itha .i. Redg a ainmsidé; fer dib a sléib Smóil .i. Grenu a ainmsidé; fer aile a ndromannaib Breg .i. Bréa a ainm; fer aile dib hi crichaib cruachna .i. Tinel a ainmsidé. Indocht rosruithéa a hErinn .i. in Morrigan ocus Badh Síde Femin, ocus Migir Brig Leith, ocus Mac ind óc, cona beth foglai Fomóir for hErinn cu b·ath.* "

" ' And what other virtue, ' asked Finghen. ' Not difficult to tell, ' said the woman. There were four persons who fled before the Tuatha-de-Danann from the battle of Magh-Tuiredh, so that they were ruining corn, and milk, and fruit-crops, and sea produce; viz : one of them in Slemna-Maighe-Itha, whose name was *Redg;* one of them in Slaibh-Smoil, whose name was *Grenu;* another man of them in Dromanna-Bregh, whose name was *Bréa;* and another of them in the territories of Cruachan, whose name was *Tinel.* This night [*i. e.* on a similar night] they were expelled from Eriu by the *Morrigan,* and by *Badh* of Sidh-Femhin, and by *Midir* of Brig-leith, and *Mac-ind-oig,* so that Fomorian depredators should never more be over Eriu. " Book of Fermoy, 24, b2.

In the grand old Irish epic of the *Tain Bo Cuailnge, Badb* (or *Bodb*) plays a very important part. *Neman* confounds armies, so that friendly bands fall in mutual slaughter; whilst *Macha* is pictured as a fury that riots and revels among the slain. But certainly the grandest figure is that of *Morrigu,* whose presence intensifies the hero, nerves his arm for the cast, and guides the course of the unerring lance. As in this epic the first place in valour and prowess is given to Cuchullain, the Hector of the Gaeidhel, it is natural to expect that he should be represented as the special favourite of the supernatural powers. And so it is; for we read that the Tuatha-de-Danann endowed him with great attributes. In that passage of the Tain where Cuchullain is described as jumping into his chariot to proceed to fight Firdia Mac Demain, the narrative says (*Book of Leinster,* fol. 57, b2) " *ra gairestar imme boccanaig, ocus banánaig, ocus geniti glinni, ocus demna aeoir, daig dabertis Tuatha de Danann a*

ngasciud immisium, combad móti a grain, ocus a ecla, ocus a urûaman in cach cath ocus in cach cathróí, in cach comlund ocus in cach comruc i teiged; " " the satyrs, and sprites, and maniacs of the valleys, and demons of the air, shouted about him, for the Tuatha-de-Danann were wont to impart their valour to him, in order that he might be more feared, more dreaded, more terrible, in every battle and battle-field, in every combat and conflict, into which he went. " So, when the forces of Queen Medb arrive at Magh-Tregha, in the present county of Longford, on the way to Cuailnge, *Neman* appears amongst them. " *Dosfobair tra ind Nemain .i. in Badb lasodain, ocus nipsísin adaig bá samam doib la budris ind fathaigh .i. dubthaig triana chotlud. Foscerdat inna buidne focedoir, ocus focherd dirna mór dint slógh conluid Medbh dia chosc* " " Then the *Neman, i. e.* the *Badb*, attacked them, and that was not the most comfortable hight with them, from the uproar of the giant Dubtach through his sleep. The bands were immediately startled, and the army confounded, until Medb went to check the confusion. " *Lebor na hUidhre*, fol. 46, a1.

And in another passage, in the episode called "Breslech Maighe Muirthemhne," where a terrible description is given of Cuchullain's fury at seeing the hostile armies of the south and west encamped within the borders of Uladh, we are told (Book of Leinster, fol. 54, a2, and b1):

" *Atchonnairc seom uad gristaitnem na narm nglan orda os chind chethri noll choiced nErend refuiniud nell na nona. Do fainig ferg ocus luinni mor icanaiscin re ilar a bidbad, re immad a namad. Rogab a da shleig, ocus a sciath, ocus a chlaideb. Crothais a sciath, ocus cressaigis a shlega, ocus bertnaigis a chlaidem, ocus do bert rem curad as a bragit cororecratar bananaig ocus boccanaig, ocus geniti glinni, ocus demna aeoir, re uathgrain na gare dosbertatar ar aird, co ro mesc ind Neamain .i. in Badb forsint slog. Dollotar in armgrith cethri choiced hErend im rennaib a sleg ocus a narm fadessin, conerbaltatar ced laech dib d'uathbas ocus chridemnas ar lar in dunaid ocus in longphoirt in naidchisin.* " " He saw from him the ardent sparkling of the bright golden weapons over the heads of the four great provinces of Eriu, before the fall of the cloud of evening. Great fury and indignation seized him on seeing them, at the number of his opponents and the multitude of his enemies. He seized his two spears, and his shield and his sword. He shook his shield, balanced his spears, and brandished his sword, and uttered from his throat a warrior's shout, so that sprites, and satyrs, and maniacs of the valley, and the demons of the air responded, terror-stricken by the shout which he had raised on

high. And the *Neman, i. e.* the *Badb*, confused the army; and the four provinces of Eriu dashed themselves against the points of their own spears and weapons, so that one hundred warriors died of fear and trembling in the middle of the fort and encampment that night."

Of the effects of this fear inspired by the *Badb* was *geltacht* or lunacy, which, according to the popular notion, affected the body no less than the mind, and, in fact, made its victims so light that they flew through the air like birds. A curious illustration of this idea is afforded by the history of Suibhne, son of Colman Cuar, king of Dal-Araidhe, who became panic-stricken at the battle of Magh-Rath, and performed extraordinary feats of agility. Another remarkable instance will be found in the Fenian Romance called *Cath-Finntragha* (battle of Ventry Harbour), where Bolcan, a king of France, is stated to have been seized with *geltacht* at the sight of Oscur, son of Oisin, so that he jumped into the air, alighting in the beautiful valley called *Glenn-na-ngealt* (or "the Glen of the Lunatics"), twenty miles to the east of Ventry Harbour, whither, in the opinion of the past generation, all the lunatics of the country would go, if unrestrained, to feed on the cure-imparting water cresses that grow there over the well called *Tobar na ngealt*, or the "well of the lunatics". In the same tale it is also said that those who heard the shouts of the invading armies on landing were surprised that they were not carried away by *the wind and lunacy: "ba hiongna le gach dá gcúalad na garrtha sin gan dol re gaoith agus re gealtachus doib."* Persons are also represented as frightened to madness on observing the fight between *Cuchullain* and *Ferdia*, which forms the chief episode in the *Tain Bo Cuailnge*.

Again, in the battle of Almha (or the Hill of Allen, near Kildare), fought in the year 722, between Murchadh, king of Laighen, and Ferghal, monarch of Ireland, where "the red-mouthed, sharp-beaked, *badb* croaked over the head of Ferghal," ("*ro lao badb belderg biorach iolach um cenn Fergaile*"), we are told that nine persons became thus affected. The Four Masters (A. D. 718) represent them as "fleeing in panic and lunacy," (*do lotar hi faindeal ocus i ngealtacht*). Other annalists describe them in similar terms. Thus, Mageoghegan, in his translation of the "Annals of Clonmacnoise," says they "flyed in the air as if they were winged fowle." O'Donovan (in notes to the entries in his edition of the Four Masters, and Fragments of Annals) charges Mageoghegan with misrepresenting the popular idea; but Mageoghegan represented it correctly, for in the *Chronicum Scotorum* the panic-stricken at this battle are called "volatiles," or *gealta*. May we not therefore

seek, in this vulgar notion, the origin of the word " flighty " as applied to persons of eccentric mind?

But although, as we have seen, the assistance given to Cuchullain by *Neman* was both frequent and important, the intervention of *Morrigu* in his behalf is more constant. Nay, he seems to have been the object of her special care. She is represented as meeting him sometimes in the form of a woman, but frequently in the shape of a bird — most probably a crow. Although, apparently, his tutelary goddess, the *Morrigu* seems to have been made the instrument, through the decree of a cruel fate, in his premature death. The way was thus :

In the territory of Cuailnge, near the Fews Mountains, dwelt a famous bull, called the *Donn Cuailnge* (or Brown [Bull] of Cuailnge), a beast so huge that thrice fifty youths disported themselves on his back together. A certain fairy, living in the cave of Cruachan, in the county of Roscommon, had a cow, which she bestowed on her mortal husband, *Nera*, and which the *Morrigu* carried of to the great *Donn Cuailnge*, and the calf that issued from this association was fated to be the cause of the *Tain Bo Cuailnge*. The event is told in the tale called *Tain Be Aingen*, one of the prefatory stories to the great epic, which thus speaks of the *Morrigan*. " *Berid in Morrigan iarum boin a mic sium cen bai seom ina cotlad, condarodart in Donn Cuailgne tair i Cuailgne. Do thaet cona boin doridise anair. Nostaertend Cucullain i Mag Murthemne oc tuidecht tairis, ar ba do gesaib Conculaind ce teit ban as a thir manib urdairc les.* . . . . . *Da thairthe Cuchullain in Morrigan, cona boin, ocus isbert ni berthar in nimirce, ol Cuchullain,* " *i. e.*, " The *Morrigan* afterwards carried off his [*Nera*'s] son's cow, so that the Donn Cuailnge consorted with her in the east in *Cuailnge*. She went westwards again with the cow. Cuchullain met her in Magh-Muirthemhne whilst crossing over it; for it was of Cuchullain's prohibitions that even a woman should leave his territory unless he wished. . . . . Cuchullain overtook the *Morrigan*, and he said : the cow shall not be carried off. " But the *Morrigan*, whom Cuchullain probably did not recognise in the form of a woman, succeeds in restoring the cow to her owner.

All the while, however, *Morrigan* seems to watch over the interests of the Ultonians. Thus when, after the death of Lethan at the hands of Cuchullain, Medbh endeavoured, by a rapid and bold movement, to surround and take possession of the *Donn Cuailnge*, we find her acquainting the *Donn Cuailnge* with the danger of his position, and advising him to retire into the impenetrable fastnesses of the Fews.

" *Is he in la cetna tanic in Dond Cuailnge co crich margin, ocus coica*

samseisce immi do samascib..... is e in la ce'na tanic in Morrigu, ingen Ernmais a sidaib [in deilb euin] comboi for in chorthi i Temair Chualnge ic brith rabuid don Dund Chualnge ria feraib hErend, ocus rogab ac a acallaim; ocus maith, a thruaig, a duind Cuailnge ar in Morrigu, deni fatchius daig ardotroset fir hErenn, ocus not berat dochum longphoirt mani dena faitchius; ocus ro gab ic breith rabuid do samlaid, ocus dosbert na briathrasa ar aird." — " It was on that very day the Donn Cuailnge came to Crich-Margin, and fifty heifers of the heifers about him. . . . . It was the same day *Morrigu*, the daughter of Ernmas, from the Sidhe, came [in the form of a bird — *Lebor na hUidhre*] and perched on the pillar stone in Temair of Cuailnge, giving notice to the *Donn Cuailnge* before the men of Eriu; and she proceeded to speak with him, and said, ' Well, thou poor thing, thou *Donn Cuailnge;* take care, for the men of Eriu will come to thee, and they will take thee to their fortress if thou dost not take care. ' And she went on warning him in this wise, and uttered these words aloud. ". . . . . [Here follows a short and very obscure poem to the same effect], *Book of Leinster*, fol. 50, a1.

Immediately after the foregoing incident the narrative, as preserved in the *Lebor na hUidhre*, represents Cuchullain and *Morrigu* as playing at cross purposes. I have suggested that Cuchullain did not appear to recognise the *Morrigu* when she met him in the form of a woman, in the scene quoted from the *Tain Be Aingen*. He seems similarly ignorant of her identity on other occasions, when she is said to have presented herself before him in female shape. Let us take, for example, the episode entitled " *Imacallaim na Morigna fri Coincullain,* " — " Dialogue of the *Morrigan* with Cuchullain, " which precedes his fight with Loch, son of Ernonis.

" *Conacca Cu in nocben chuci conetuch cach datha impe, ocus delb ro derscaigthe fuirri. Ce taisiu or Cu. Ingen Buain ind rig, or si; do deochadh cuchutsa; rotcharus ar thairscelaib, ocus tucus mo seotu lim, ocus mo indili. Ni maith, em, ind inbuid tonnanac, nach is olc ar mblath oinmgorti. Ni haurusa damsa dana comrac fri banscail cein nombeo isind nith so. Bid im chobairse daitsiu (.i. do gensa congnom latt) oc sudiu. Ni ar thoin mna dana gabussa inso. Bi ansu daitsiu, or si, in tan doragsa ar do chend oc comrac fris na firu; doragsa irricht escongan fot chossaib issind ath co taithis. Dochu lim, on, oldas ingen rig; notgebsa, or se, im ladair commebsat t'asnai, ocus bia fond anim sin co ro secha brath bennachtan fort. Timorcsa in cethri forsind ath do dochumsa irricht soide glaisse. Leicfesa cloich daitsiu as in tailm co commart do suil it cind, ocus bia fond anim co ro secha brath*

bennachtan fort. To rach dait irricht samaisci maile derce riasind eit, comensat forsnai lathu, ocus fors na hathu, ocus fors na linniu, ocus nimaircechasa ar do chend. Tolecubsa cloich deitsiu or se, commema do fergara fot, ocus bia fo ind anim sin co ro secha brath bennachtan fort. Lasodain teit uad. "

" Cu saw the young woman dressed in garments of every hue, and of most distinguished form, approaching him. ' Who art thou ? ' asked Cu. ' The daughter of Buan, the King, ' said she; ' I have come to thee; I have loved thee for thy renown, and have brought with me my jewels and my cattle. ' ' Not good is the time thou hast come, ' said he. ' It is not easy for me to associate with a woman whilst I may be engaged in this conflict. ' ' I will be of assistance to thee therein, ' replied she. ' Not by woman's favour have I come here, ' responded Cuchullain. ' 'Twill be hard for thee, ' said she, ' when I go against thee whilst encountering men. I will go in the form of an eel under thy feet, in the ford, so that thou shalt fall. ' ' More likely, indeed, than a king's daughter; but I will grasp thee between my fingers, ' said he, ' so that thy ribs shall break, and thou shalt endure that blemish for ever. ' ' I will collect the cattle upon the ford towards thee, in the shape of a grey-hound, ' said she. ' I will hurl a stone at thee from the sling, ' said he, ' which will break thine eye in thy head; and thou shalt be under that blemish for ever. ' I will go against thee in the form of a red hornless heifer before the herd, and they shall defile the pools, and fords, and linns, and thou shalt not find me there before thee ' ' I will fling a stone at thee, ' said he, ' which will break thy right leg under thee; and thou shalt be under that blemish for ever. ' With that she departed from him. "

In some MSS. the foregoing dialogue forms the principal feature in a romantic tale called *Tain Bo Regamhna,* which, like the *Tain Be Aingen*, is one of the prefatory stories to the great Cattle Spoil. Like the *Tain Be Aingen*, also, it introduces the *Morrigu* in the character of a messenger of the fate that had decreed the death of Cuchullain when the issue of the *Donn Cuailnge* and the Connacht cow should have attained a certain age. But the *Tain Bo Regamhna* is further important, as connecting the *Morrigu* with Cuchullain, in the position of protector. The tale, which is too long to quote *in extenso*, represents Cuchullain as one morning meeting the *Morrigu* in the form of a red-haired woman, driving a cow through the plain of Murthemne, as related in *Tain Be Aingen.* Cuchullain, in his quality of guardian of the border district, tries to prevent her from proceeding; and after a great deal of argument, during which Cuchullain seems not to know his opponent, the woman

and cow disappear, and Cuchullain perceives that she has become transformed into a bird, which perches on an adjacent tree. Cuchullain, as soon as he becomes aware that he had been contending with a supernatural being, confident in his own might, boasts that if he had known the character of his opponent, they would not have separated as they did; whereupon the following exchange of sentiments takes place : —

" *Cid andarignisiu, ol si, rodbia olc de. Ni cuma dam ol Cuchullain. Cumcim eicin ol in ben; is ac* [*do*] *diten do baissiu, atusa ocus biad, olsi. Do fucus in mboinsea a sith Cruachan, condarodart in Dub Cuailnge lim i Cuailnge .i., tarb Dairi mic Fiachna. Ised aired biasu imbeathaid corop dartaig in laegh fil imbroind na bo so, ocus ise consaithbe Tain Bo Cuailnge. Bid am ardercusia de din tain ishin, ol Cuchullain. Gegna a nanrada, brisfe a mor chatha, bid a tigba na tana.* "

" ' What hast thou done? ' asked she ; ' evil will ensue to thee therefrom, ' ' I care not, ' said Cuchullain. ' But I do, ' said the woman (*i. e.* the bird, or *badb*); it is protecting thee I was, am, and will be, ' said she. ' I brought this cow from Sidh-Cruachna, so that the *Dubh Cuailnge*, *i. e.* Daire Mac Fiachna's bull, met her in Cuailnge. The length of time you have to live is until the calf that is in this cow's body will be a yearling; and it is it that shall lead to the Tain Bo Cuailnge. ' ' I will be illustrious on account of that Tain, ' observed Cuchullain; I shall wound their warriors, break their great battles, and will be in pursuit of the Tain. ' " (*Lebor Buidhe Lecain* col. 648). Then the *Morrigu* threatens to act to Cuchullain in the way detailed in the dialogue which I have just quoted; and, as the tale concludes, " the *Badb* afterwards goes away. " (" *luid ass in Badb iarum* ").

The *Morrigu* puts her threats into execution during Cuchullain's fight with Loch, son of Ernonis. The narrative in *Lebor na hUidhre* describes the encounter in the following manner : —

" *O ro chomraicset iarom ind fir for sind áth, ocus o rogabsat oc gliaid ocus oc imesorcain and, ocus o ro gab cach díb for truastad a chéli, focheird in escongon triol* (.i. *tri curu*) *im chossa Conculaind combói fáen fotarsnu isind áth ina ligu. Dauautat* (.i. *buailis*) *Loch cosin chlaidiub combu chroderg int ath dia fuilriud. . . . Lasodain atraig, ocus benaid in nescongain comebdatar a hasnai indi, ocus comboing in cethri dars na slúaga sair ar ecin, combertatar a puple innan adarcaib lasa torandcless darigensat in dá lathgáile isind ath. Tanautat som ind sod mactire do imairg na bú fair siar. Léicid som cloich as a tailm co mebaid a suil ina cind. Téite irricht samaisce mdile derge, muitte rias na buaib forsna linni ocus na háthu. Is and asbert som ni airciu* (.i. *ni rochim*) *anáthu la linni. Leicidsom cloich dont samaisc*

máil déirg comemaid a ger gara foi." *Lebor na hUidhre*, fol. 37, a1.

"When the men met afterwards in the ford, and when they commenced fighting, and assaulting, and when each man began to strike the other, the escongon (eel) made a triple twist round Cuchullain's legs, so that he was lying down prostrate across in the ford. Loch struck him with his sword, and the ford was gory-red from his blood. . . . . Thereupon he arose and struck the eel, so that her ribs broke in her. And the cattle rushed violently past the army, eastwards, carrying the tents on their horns, at the sound made by the two warriors in the ford. He (Cuchullain) drove to the west the wolf-hound that collected the cows against him; and cast a stone out of his sling at it, which broke its eye in its head. Then she (*Morrigu*) went in the shape of a short hornless red heifer before the cows, and advanced into the linns and fords; when he said — 'I see not the fords with the pools.' He cast a stone at the red hornless heifer, and broke her leg." It is added that "it was then truly that Cuchullain did to the *Morrigu* the three things which he had promised to accomplish, in the Tain Bo Regamna;" (*is andsin tra do géni Cucullainn frisin Morrigain a tréde do rairngert di hi tain bó Regamna;*" ib).

With respect to the instances of transformation already referred to it may be pertinent to quote the following, which is given in an account of the battle alleged to have been fought at Tailte between the Milesian forces and Eire, queen of Mac Greine, king of the Tuatha-de-Danann, who acted in the capacity of a war goddess. The Milesian chiefs are represented as having advanced as far north as the hill of Uisnech, when it is added "*go facadar in en mnai minderg moir malach dhuibh in deilb desi . . . . da ninsaigidh. Ingantaigsed na sluaigh re sirdechsain ahinnell ocus a habaise. In darna huair ann ba rigan roisclethan ro alainn; ocus in uair aill . . . . na baidb biraigh banghlais. . . . . Suidhis ar inchaib Eremoin; snaidmis a heinech ar Emir. Ca crich as ar cemnigis ocus ca cele ca clechtaidh do comluigí, ocus ca hainm is raiti rît a ingin, ar Eremon. O tuathaib digraisi de Danann do dechadhus am, bar isi, 7 mac gréni gaiscedhach mfher cele, 7 Eriu mainmse, bar in ingen.*" "They saw the one woman, smooth-red, large, black-browed, in the shape of two . . . . . approaching them. The hosts wondered with constant observation of her behaviour and changfulness. At one moment she was a broad-eyed, most beautiful queen, and another time . . . . . a beaked, white-grey *badb*..... She sits down in the presence of Eremon; she enjoins her protection on Emir. 'What country hast thou come from, and what companion dost thou associate with, and what name is to be addressed to thee, o

woman, asked Eremon. ' From the ardent Tuatha de Danann I have come, truly, ' said she, ' and Mac Greni, warrior, is my husband, and Eriu is my name, ' said the woman. " Ms. H. 4. 22. p. 120.

And Aimhirgin asks, immediately after the preceding dialogue, " *ca ni chuingi etir, a ingin ilrechtach;* " what do you request, o woman of many shapes, " the latter epithet being used in allusion to the frequent transformations referred to before. The account further represents her as fighting a battle with the chiefs in question, in the form of a *badb*.

The next meeting between Cuchullain and the *Morrigan* is very curious. It is thus related in the *Book of Leinster* fol. 54, a2.

" *Andsin tanic in Mórrígu ingen Ernmais a sidaib irricht sentainne, corrabi ic blegu bó trí sine na fiadnaisse. Is immi tainic si sin ar bith a forithen do Choinchullaind; daig ni gonad Cuchullainn nech ara térnád combeth cuit dó fein na legus. Conattech Cuchullain blegon fuirri iar na dechrad dittaid. Do brethasi blegon sini dó. Rop slán a neim damsa so. Ba slán a lethrosc na rigna. Conattech som blegon sini fuirri, do brethsi dó; ineim rop slán intí doridnacht. Conaittecht som in tres ndig, ocus dobrethasi blegon sine dó. Bendacht dée ocus ándee fort a ingen (batar é a ndee int aes cumachta, ocus andee int aes trebaire); ocus ba slan ind rigan.* "

" Then the *Morrigu*, daughter of *Ernmas*, came from the Sidhe, in the form of an old woman, and was milking a three-teated cow in his presence. The reason she came was, in order to be helped by Cuchullainn; for no one whom Cuchullainn wounded could recover unless he himself had some hand in the cure. Cuchullain asked her for milk, after having been troubled with thirst. She gave him the milk of one teat. " May I be safe from poison therefor. " The queen's eye was cured. He asked her again for the milk of a teat. She gave it to him. " May the giver be safe from poison. " He asked for the third drink, and she gave him the milk of a teat. " The blessing of gods and men be on thee, woman (the people of power were their gods, and the wise people were their *andée* "non divine"); and the queen was cured."

When the time approached in which Cuchullainn should succumb to the decree of fate, as previously announced to him by *Morrigan*, the impending loss of her favourite hero appears to have affected her with sorrow. The night before the fatal day when his head and spoils were borne off in triumph by Erc Mac Cairpre, *Morrigan*, we are told, disarranged his chariot, to delay his departure for the fated meeting.

Thus we read in the " *Aided Conchullainn*, " or " Tragedy of Cuchullainn, " contained in the *Book of Leinster* (fol. 77, a1) that when

he approached his horse, the *Liath Macha*, in the last morning of his existence, this faithful companion of his many victories " thrice turned his left side " towards his master, as an augury of the doom so soon to await him; and he found that " the *Morrigan* had broken the chariot the night previous, for she liked not that Cuchullainn should go to the battle, as she knew that he would not again reach Emain Macha. "

" *Teite Cuchullainn adochum* [*in Leith Macha*], *ocus ro impa int ech a chle friss fothri, ocus roscail in Morrigu in carpat issind aidchi remi, ar nir bo ail le a dul Conculainn dochum in chatha, ar rofitir noco ricfad Emain Macha afrithis.* "

Then follows a curious scene between Cuchullainn and the *Liath Macha*, or " grey horse of Macha, " the hero reminding his steed of the time when the *Badb* accompanied them in their martial feats at Emain Macha, or Emania (*rodonbai badb in Emain Macha*), and the *Liath*, becoming so affected at the impending fate of his master, " *co tarlaic a bolgdera móra fola for a dib traigthib,* " " that he dropped his big tears of blood on his (Cuchullain's) two feet. "

The grief of the *Liath Macha*, and the arts of *Morrigu*, were of no avail; Cuchullain would go to the field of battle, impelled by the unseen power which ruled his destiny. But before he approaches the foe, he meets with three female idiots, blind of the left eye, cooking a charmed dog on spits made of the rowan tree; creatures of hateful aspect and wicked purpose.

Cuchullain's strength must be annihilated, or the fates will have decreed in vain; and this can only be done through his partaking of the horrid dish, which he resolves to do rather than tarnish his chivalrous reputation by refusing the request of the witches, although aware of the tragic results about to ensue. The strenght of the hero is paralyzed by the contact with the unclean food handed to him from the witch's left hand; and Cuchullainn rushes headlong to his doom. But still the *Morrigan* does not abandon him, although apparently quite powerless to assist him; for as he comes near to the enemy, " a bird of valour " is seen flying about over the chief in his chariot (*en blaith*, i. e. *lon gaile, etarluamnach uasa erra oen charpait*). And after he has received his death-wound she perches beside him awhile, before winging her flight to the fairy palace beside the Suir, from which she came. The following is the description of Cuchullainn's proceedings after receiving his mortal wound, extracted from the *Book of Leinster* (fol. 78, a2).

" *Do dechuid iarum crich mór ond loch* (Loch Lamraith in Magh Muirthemne) *slar, ocus rucad a rosc airi, ocus téit dochum coirthi cloiche file*

isin maig cotarat a choimchriss immi, narablad na suidiu, nach ina ligu, conbad ina sessam atbalad. Is iarsin do dechatar na fir immacuairt, ocus ni rolamsatar dul a dochum. Andarleo ropo beo. Is mebol duib, ol Erc Mac Cairpre, cen cend ind fhir do thabhairt lib in digail chind m'atarsa rucad leis co ro adnacht fri airsce Echdach Niafer. Rucad a chend assaide co fil i síd Nenta iar nusciu. . . . Iarsin tra do dechaid in Liath Macha co Coinculaind dia imchoimét in céin robói a anim and, ocus ro mair in lon laith ass a étan. Is iarum bert in Liath Macha na tri derg ruathar immi ma cuairt, co torchair l. leis cona fiaclaib, ocus xxx *cach crui do issed romarb dont sluag. Conid de ata nitathe buadremmend ind leith Macha iar marbad Conculainn. Conid iarsin dolliud ind ennach for a gualaind. Nir bo gnáth in corthe ut fo enaib ar Erc mac Carpre."*

"He (Cuchullainn) then went westwards, a good distance from the lake (Loch Lamraith in Magh Muirthemne), and looked back at it. And he went to a pillar stone which is in the plain, and placed his side against it, that he might not die sitting or lying, but that he might die standing. After this the men went all about him, but dared not approach him, for they thought he was alive. 'It is a shame for you,' said Erc Mac Cairpre, 'not to bring that man's head in retaliation for my father's head, which was borne off by him, and buried against Airsce Echdach Niafer. His head was taken from thence, so that it is in Sidh-Nenta.... Afterwards, moreover, the *Liath Macha* went to Cuchullain, to guard him whilst his spirit lived in him, and whilst the *lon laith* (bird of valour?) continued out of his forehead. Then the *Liath Macha* executed the three red routs about him, when fifty men fell by his teeth, and thirty by each shoe, all of the enemy's host; and hence the proverb — 'Not more furious was the victorious rout of the Liath Macha, after the killing of Cuchullain.' — Thereupon the bird went and perched near his shoulder. "That pillar stone was not usually the resort of birds," said Erc Mac Cairbre, who supposed the *Morrigan* to be a mere carrion crow awaiting the feast prepared by his hand. Then they advance and cut off Cuchullain's head, and the *Morrigan* disappears from the scene.

The exact meaning of the expressions *en blaith*, and *lon gaile* (called also *lón* or *lúan-laith*) which occur in the preceding sentences have not been well defined. Some writers have understood *en blaith* as a veritable "bird of valour," whilst others deem the words as a title for a particular kind of frenzy. I have not met with any statement identifying the bird of valour with the scare-crow, or, indeed, with any bird in particular, although the principal heroes in the Irish battle pieces, from Cuchullain to Murchadh, son of Brian, have each his "bird of valour"

flying over him in the thick of the fight. In the account of the battle of Magh-Rath, we are told that Congal Claen, excited to fury and madness by the exhortations of one of his servants, in the banquetting hall at Dun-na-ngedh, " stood up, assumed his bravery, his heroic fury rose, and his ' bird of valour ' fluttered over him, and he distinguished not friend from foe at the time[1] ". So when Murchadh, son of Brian, after the repulse of the Dal-Cais by the Danes, at the battle of Clontarf, prepares to assail the enemy, it is said that " he was seized with a boiling terrible anger, an excessive elevation and greatness of spirit and mind. A bird of valour and championship rose in him, and fluttered over his head and on his breath. " But this *lon laith, en gaile*, or bird of valour (?) which hovered about Cuchullain, not only excited his mind to fury, as is represented, but also produced a strange bodily transformation, from which he obtained the sobriquet of the *Riastartha*, or transformed. Thus, in a passage in the tale from which I have so often quoted already, where King Ailill deems it advisable to beg Cuchullain's permission for the Connacht army to retire from a position of danger, the following account of the effects of this paroxysm of fury is given :

" *Denaid comarli for Ailill. Gudid Conculainn im for lecud asind inudsa ar ni ragaid ar ecin tairis uair rodlebaing a lon laith, ar ba bes dosom intan no linged a lon laith ind imreditis a traigthi iarma ocus a escada remi, ocus muil a orcan for a lurgnib, ocus in dala suil inachend, ocus araili fria chend anechtair; do coised fer chend for a beolu. Nach findae bid fair ba hathithir delca sciach, ocus banna fola for cach finnu. Ni aithgnead coemu na cairdiu. Cumma no slaided riam ocus iarma. Is desin dober fir nolnecmacht in riastarthu do animm do Coinculainn.* (*Lebor na hUidhre*, fol. 34, b1.)

" ' Take counsel together, ' said Ailill; ' entreat Cuchullain that he may permit you to leave this place, since you cannot pass by him forcibly, because his *lon laith* has sprung. ' — For it was usually the case with him when his *lon laith* started in him, that his feet turned backwards and his hams forward, and the calves of his legs were transferred to his shins, and one of his eyes sank deep into his head, whilst the other was protruded, and a man's head would fit in his mouth. Every hair on his head was sharper than the thorns of whitethorn, and a drop of blood stood on each hair. He would not know friends nor relations, and he slew equally backwards and forwards. Hence it was that the men of Connacht applied the name of ' Riastartha ' to Cuchullainn. "

It has been already observed that the name of the goddess, or fury,

1. *Battle of Magh-Rath*, p. 33.

whose identity we have been endeavouring to connect with *Cathu-bodua*, is written *badb* and *bodb*, just as the adjectives derived therefrom are written *badba* and *bodba*, and the deriv. subst. *badbdacht* and *bodbdacht*.

The term *bodba* (terrible) is applied to the *Morrigan* in an old tract in the *Book of Leinster*, where Conor Mac Nessa is represented as directing Findchad to summon auxiliaries to assist Cuchullainn : " *ardotrai cosin nuathaig mbodba, cosin Mórrigain co dún Sobairche;*" "go to the terrible fury, to the *Morrigan*, to Dun-Sobairche (Dunseverick, co. Antrim). "

The name *Morrigan* is also varied, as we have seen, to *Morrigu*; but as the genitive form is *Morrigna*, the proper nom. would seem to be *Morrigan*.

In the Irish mythological tracts a well-marked distinction is observable between the attributes of the scald-crow and those of the raven; the scald-crow, or cornix, being represented in the written as in the spoken traditions of the country, not alone as a bird of ill omen, but as an agent in the fulfilment of what is " in dono " *in dan*, or decreed for a person, whilst the raven is simply regarded as a bird of prey, that follows the warrior merely for the sake of enjoying its gory feast. Just as the German myths describe Odin and Zio as accompanied by ravens and wolves, which follow them to the battle-field, and prey upon the slain, so the Irish poets, in their laudations of particular heroes, boast of the numbers of ravens and wolves fed by their spears. Odin, especially, had two ravens, wise and cunning, which sat upon his shoulders and whispered into his ears, like Mahomet's pigeon, all that they had heard and seen[1]. In this latter respect the raven of German mythology stands in the same relation to Odin that the raven of Greek mythology does to Apollo. The Scandinavians, like their German relatives, considered the raven in a sacred light.

The *Anglo-Saxon chronicle* (at the year 878) records the capture from the Norse of a banner called the Raven, of which a more particular account is in Asser's *Life of Alfred*, at the same year. After describing the defeat of the Pagan Norse before Kynwith castle, in Devonshire, the writer adds, " and there they (the West Saxons) gained very large booty, and amongst other things the banner called the Raven; for they say that the three sisters of Hingwar and Hubba, daughters of Lodbrok, wove that flag and got it ready in one day. They say, moreover, that in every battle, wherever that flag went before them, if they were to gain the victory, a live crow would appear flying on the middle of the

1. Grimm, *Deutsche Mythologie*[2], p. 134.

flag; but if they were doomed to be defeated it would hang down motionless; and this was often proved to be so." Earl Sigurd also is said to have had a raven banner at the battle of Clontarf, which his mother had woven for him with magical skill[1].

This idea of the raven banner is probably connected with the tradition given in the Vœlsûnga-Saga, which represents Odin as sending the Valkyria Oskmey, in the form of a crow, on a mission to Friga, to entreat that the wife of King Reris might become fruitful[2]; and the prayer being heard, a son (Sigmund) was born, whose son Sigurd married Brunhilt, a Valkyria, who was called Kraka, or the crow, and who was the wife of Ragnar Lodbrok, and mother of Ivar Beinlaus.

The *Morrigan* has some dim connection with the pagan festival of *Samhain*, or Allhallowtide. *Macha Mongruadh*, the fabled foundress of Ard-Macha (Armagh) whose sword (*claidhem Macha Moingruadh*) is described as a very powerful weapon, is sometimes called *Morrigan*; as is also Mongfind, a great queen of the 3rd cent., in whose honour the festival of *Samhain* was anciently called "*Feil-Moing*," "when the vulgar and women asked requests of her." (*Book of Ballymote.*)

The name of the *Morrigan* is found connected with many of the *fulachts*, or Kitchen Middens, particularly with the larger ones, which are called "*Fulacht na Morrigna*," the "Morrigan's hearth," whilst the smaller ones are named "*Fulacht Fian*. One of these great *fulachts* at Tara would cook three kinds of food at the same time. Some account of it will be found in Petrie's "Antiquities of Tara," pp. 213-14 (where, however, Petrie should have considered it rather a cauldron than a spit). In the tract called the *Agallamh beg*, or "Little Dialogue," contained in the "*Book of Lismore*," mention is made (fol. 196 a2) of another *Fulacht-na-Morrigna* which existed near the fairy mound of *Sidh-Airfemhin*, in the present county of Tipperary.

"*Ba hiat fein do rinde both doibh ind oidchi sin, ocus do rinded indeonadh leo, ocus teid Cailte ocus Findchadh do indlad a lámha cum int srotha. Inad fulachta so ar Findchad, ocus is cian o do rinded. Is fir ar Cailte, ocus fulacht na Morrighna so, ocus ni denta gan uisce.*" "It was they who made a hut for themselves that night; and *indeonad* (cooking places) were made by them. And Cailte and Finchadh went to the stream to wash their hands. 'Here is the site of a fulacht,' said Finchadh and it is a long time since it was made.' 'True,' said Cailte; 'and this is

1. Todd's "*Danish Wars*," introd. p. clxxxiij, note 1.
2. *Fornaldar Sœgur*, Copenhagen, 1825, pp. 117-118.

a *fulacht-na-morrighna* which is not to be made without water ' " (*i. e.* there should be a supply of water near at hand).

The name of the *Morrigan* enters not a little into the composition of Irish topographical names. In the present county of Louth there is a district anciently known by the name of *Gort-na-Morrigna*, or the "*Morrigan*'s field, " which her husband, the Dagda, had given to her (" *Book of Fermoy*, " fol. 125, a2). The " *Book of Lismore* " (fol. 196, b1) mentions a *Crich-na-Morrigna*, as somewhere in the present county of Wicklow. Among the remarkable monuments of the Brugh on the Boyne were *Mur-na-Morrigna* (the mound of the *Morrigan*); two hills called the *Cirr* and *Cuirrel* (or comb and brush) of the Dagda's wife, which Dr. Petrie has inadvertently transformed into two proper names; and *Da cich na Morrigna*, or the " *Morrigan*'s two paps. " The name of the *Morrigan* is also probably contained in that of Tirreeworrigan, in the county of Armagh.

W. M. Hennessy.

P. S. — Mr. Hennessy's preceding paper is a valuable contribution to the comparative mythology of the Germans (chiefly Scandinavians) and Celts. More than one element of the Badhbh-story is common to both races. I mention briefly the chief coincidences.

I. To the ancient Irish goddesses of war correspond the Norwegian (and, in general, Germanic) Valkyrias.

II. These Irish goddesses appear either by themselves, or (when more than one) three in number. In a similar way the Norns appear three together, and the youngest of them, Skuld, is at the same time a Valkyria. Very often too, three Valkyrias fly together (*Vœlundarquidha*, 1, 2).

III. One of these goddesses is often the special companion of *one* hero, assists and warns him and, when his hour has come, leaves him with a cry. Instances of love-stories of a supernatural character are numerous in Germanic mythology. « Sigurd and Brynhild » furnish one. But the finest of these stories is in the Older Edda, in the songs

of Helgi. I do not find however that in Germanic tales the approaching death is announced by the divine bride leaving her husband with sorrow. Perhaps there may have been something of that kind in Sigurd's murder committed at the instigation of Brynhild. The dying Helgi too says to his Valkyrian bride : « Do you not sorrow, you have been destruction. » Herein seems to lurk a conception more stern than the Irish, namely that the Valkyrian herself is, when time arrives, the instrument of her lover's death. The simply divine Valkyrias that live with Odhinn and are not attached to any particular man, are sent by him for the special purpose of calling the heroes « home ». Hence in fact the name *Valkyria*, « the chooser of the slain » (Norse *val-r*, strages; *kiosa*, eligere).

IV. The Irish goddesses appear in the form of a bird, which is more especially considered as the « bird of valour » of the hero. It is not always easy to find out what exact form they assume, but it is generally that of a scaldcrow. The Germanic Valkyrias generally appear as swans. Yet the *Vœlsunga Saga* tells of love between one of Sigurd's ancestors and a Valkyria, who assumed the figure of a crow, and Aslaug, daughter of Sigurd, who accompanies Ragnar Lodbrok after the fashion of the Valkyrias, calls herself also « crow » (*kraka*).

V. The names of the Irish goddesses, as far as can be ascertained, are Badb (or Badb-catha) Fea, Ana, Morrigu (or Morrigan) Macha, Neman. Perhaps we might he justified in comparing the name of Macha with gr. μάχη. As far as the first of these names is concerned it is certainly identical with M. Pictet's [C]*athubodua* and it has its counter-part in Germany. Tacitus tells us (*Ann.* IV, 73) that, in the eventful campaign of the Romans against the Frisians, nine hundred Romans were slain « apud lucum quem *Baduhennæ* vocant. » This must be understood « near the wood which is consecrated to *Baduhenna*. » Now *badu* is a Germanic word for « strife » (Anglo-Saxon *beado*, Old-Norse *boedhr*). Indeed it does not appear as the name of a Valkyria; but when one thinks that by the side of names in *-hild* decidedly derived from the Valkyrias such as *Mahthild, Gundhild, Svanhild,* there appears an Old-High German woman-name *Baduhild* which indirectly confirms the statement of Tacitus, it becomes most probable that there was an ancient Germanic goddess of war, named *Badu*.

Such similarities between German and Celtic traditions cannot be accidental. Not even the historical connection of the Scandinavians and the Irish can explain them. It seems that we must go much further back, to those times when along the Rhine Celts and Germans mixed together, sometimes as friends, sometimes as foes, when the king of the Mar-

comans, *Maroboduus*, a German by birth, assumed a Celtic name, in the same way as in later times *Cormac, Nial*, went over to the Scandinavians from Celtic lips. The old Gaulish names *Caturix*, *Toutiorix, Segomaros*, *Albiorix*, have their Germanic corresponding words (some of which are still in use) in the names *Hedrich, Dietrich, Sigmar, Alberich*.

All these instances of resemblance indicate a long intercourse, and songs and traditions, as well as names and words, may have been interchanged from one side of the Rhine to the other and have strengthened the old bonds which united Celts and Germans in the time of the Indogermanic unity.

C. LOTTNER.

UN

MANUSCRIT IRLANDAIS

DE VIENNE *.

Le manuscrit de la Bibliothèque Impériale de Vienne, coté : *Cod.* 16, est d'origine irlandaise et il renferme trois gloses irlandaises anciennes. Il provient de la bibliothèque de l'ancien couvent de Bobbio, en Piémont, fondé par saint Colomban. Le ms. est en parchemin. Il contient un texte latin de « Probus et Eutychius ». Les feuilles de ce ms. ne sont pas d'une égale dimension et elles ne semblent pas écrites toutes à la même époque. La partie qui contient « Probus » paraît être du VIIIe siècle, celle qui contient « Eutychius » du IXe. C'est cette seconde partie qui contient les gloses irlandaises. Très-probablement, chacune des deux parties formait anciennement un livre séparé, et elles ont été réunies plus tard en un seul corps. Dans quelques feuilles, au dessous de l'écriture du VIIIe et du IXe siècle, on aperçoit une écriture plus ancienne en lettres capitales. Grâce à la courtoisie de la Direction de la Bibliothèque de Vienne, nous pouvons transcrire ici les gloses irlandaises de ce ms.

Cod. 16. — Bibliothèque Impériale de Vienne.

Fol. 57 b.

lin. 5. baritona (gl. *ettorsondi* [1])

Fol. 58 a.

lin. 1. quae adhaerentia nominibus non minus trisyllabis absque pio pias et hio hias .i. penultimam nulla sequen

2. te consonante semper habentibus in omni genere ut nuntius nuntio .as. socius socio .as. saucius saucio .as. curia (gl. *airect* [2])

* [Un romaniste distingué de Montpellier, M. A. Boucherie, en m'envoyant son adhésion à la *Revue Celtique*, avait appelé mon attention sur un passage où Lindemann, (*Corpus Gramm. Lat. Vet.*, vol. I, p. 152) parlant d'un « codex bobiensis in quo habetur Eutychius, » y signalait des gloses écrites en une langue à lui inconnue : « Comparent in his aliquot monstra verborum quæ ad quem mortalium sermonem pertineant non habeo dicere. » Aux exemples cités par Lindemann, je reconnus aussitôt des gloses irlandaises, si étrange qu'il puisse paraître que cette indication ait échappé à Zeuss et à ses disciples. Je communiquai immédiatement ce renseignement à M. Nigra ; de là cette notice.—H. G.]

3. decurio .as. fiducia fiducior .aris. repudium repudio .as. tripudium tripudio .as. radius radio .as. consilium

. . . . . .

15. ambio .bis. (gl. ambitus) superbio bis (gl. —bia l. —bus) sancio sarcio farcio expedio impedio fastidio condio custodio erudio oboedio uagio

16. praesagio salio sepelio stabilio micturio (gl. mictus) prurio (gl. *merbigim*[3]) parturio (gl. partus) haurio (gl. haustus) inretio sentio gestio uestio

. . . . . .

NOTES.

1. — *ettorsondi* (baritona). C'est un nominatif ou accusatif pl. neut. ou bien un datif sing. fémin. d'un adjectif en *ia*, composé de *ettor* (= *etar*, inter) et de *son* (vox, sonus), avec le suffixe *de* (= *the* = orig. TJA).

2. — *airect* (curia). Cf. *airech* (gl. primas) Sg. 50 [a]; *airechas* (principatus) Wb. 1 [b], 3 [d]; Sg. 174 [a]; *Gr. C.* 67, 233, 750, 778; *Ir. Gl.* p. 147. Ces formes sont dérivées, d'après Zeuss (*Gr. C.* 67) de *air* (oriens, *i. e.* regio anterior).

3. — *merbigim* (prurio). Ce verbe qui présente ici la forme que Zeuss appelle dénominative, mais qui a souvent la signification causative, est très-probablement un déponent. Je crois que le *m* radical représente un *b* et que *merbigim* est pour **berbigim*. La forme active simple se trouve dans le ms. de Milan : *mani berba* (gl. nisi decoxerit) 46 [c]; dans le glossaire de Cormac : *oc berbad* (smelting) ad v. *Prúll;* dans Lh. et O'R. : *bearbhaim* (I boil). Les formes britanniques présentent le changement de la seconde labiale en *v :* Gall. *berwi* (to boil) Ow., Spur.; Br. *bervi*, *birvi* (bouillir) Le Gon. Les dialectes celto-italiques ont conservé cette racine : Piém. Can. *brüvar* (bollire). Toutes ces formes supposent une racine celtique ancienne **berv*, correspondant au latin FERVEO. Les formes celt. *berv*, lat. FERV-, semblent secondaires. La racine originaire simple est BHAR, scr. bhar, frigere, assare).

C. NIGRA.

P. S. — UN AUTRE MANUSCRIT IRLANDAIS DE VIENNE. Le savant Dr E. Birk, premier conservateur de la Bibliothèque Impériale de Vienne, a eu l'obligeance de nous informer qu'on vient de découvrir des gloses irlandaises sur quatre feuillets en parchemin d'un manuscrit du XIe siècle, conservé dans la dite bibliothèque et contenant des fragments de l'ouvrage de Bède le Vénérable : « de ratione temporum. » Ce manuscrit est coté : Ms. in-fol. suppl. 2698. C. N.

GLOSES IRLANDAISES

DU MANUSCRIT DE MILAN.

La Bibliothèque Ambrosienne de Milan possède plusieurs manuscrits d'origine irlandaise provenant de l'ancien couvent de Bobbio fondé par saint Colomban au commencement du VIIe siècle. Parmi ces manuscrits, celui désigné par la cote C. 301 offre le plus grand intérêt aux celtistes par le nombre considérable de gloses écrites dans l'ancienne langue irlandaise et insérées entre les lignes du texte latin et sur les marges. Ce ms. a été mentionné et décrit par Vallarsius (dans la préface à l'appendice du tome VII de son édition des œuvres de saint Jérôme), par Muratori (*Antiq. Ital.* III, p. 858), par Peyron (*M. T. Ciceronis orationum fragmenta inedita*, etc. p. 188), et par Zeuss dans la préface de sa *Grammatica Celtica*, p. XXIX. Tout en renvoyant les lecteurs à ces différentes sources, je crois utile de donner ici une description sommaire de ce précieux document.

Le manuscrit C. 301 de la Bibliothèque Ambrosienne est écrit sur parchemin. La reliure est la même que le ms. avait lorsqu'il a été décrit dans l'inventaire de la bibliothèque de Bobbio au XVe siècle. Bien qu'elle soit en mauvais état, elle a été sagement conservée telle quelle. La dimension des feuilles est de 34 centimètres de hauteur sur 23 centimètres de largeur. Toutefois plusieurs feuilles ont une dimension moindre soit en hauteur soit en largeur. La feuille 52 n'est composée que d'un fragment de parchemin de la dimension d'environ 14 centimètres de largeur sur 10 de hauteur. Mais ce fragment contient, au recto, une glose irlandaise de 11 lignes au psaume XXXIII, écrite avec beaucoup de netteté, que M. Stokes a publiée (*Goid.*, p. 20), très-fidèlement, à l'exception du premier mot latin qui est IPSI et non PS. Au pied de cette glose une main du XVIIe siècle a écrit « Lingua Cambro britannica ». Une main moderne a ajouté plus bas « Charactere ad Anglo-Saxonicum accedente ». Le nombre des feuilles est de 146. Les feuilles n'ont pas de numération. Mais une main récente a marqué à

l'encre noire, en chiffres arabes très-menus et déliés, une feuille sur dix, depuis le commencement jusqu'à la fin du ms. Une autre numération, au crayon noir, et aussi en chiffres arabes, a été faite pour l'usage de la bibliothèque ; cette numération est faite par pages, et elle comprend aussi quelques feuilles écrites sur papier par des mains récentes et ajoutées entre la couverture et la première feuille du ms. Il y a une faute dans cette dernière numération. Après la page 59 on a inscrit sur la page suivante le chiffre 62. Enfin pour faciliter les recherches et les comparaisons des gloses, j'ai dernièrement marqué la numération exacte au simple crayon rouge, en chiffres arabes, sur chaque cinquième feuille, au pied des feuilles au recto. Chaque feuille est composée de quatre colonnes, deux au recto et deux au verso, excepté la première feuille qui n'est écrite qu'au recto, et la feuille 52 précitée qui n'étant composée que d'un fragment de parchemin, n'a qu'une courte colonne, en irlandais, au recto, et une colonne égale, en latin, au verso. La notice suivante est écrite sur un papier adhérent à l'intérieur de la couverture de gauche : « Hunc codicem commentariorum S. Hie» ronymi in Psalmos, longobardis characteribus conscriptum ac notis » viri docti adspersum, scito ex bibliotheca Bobii a S. Columbano insti» tuta prodiisse ac Rmo. Cardinali Federico Borromaeo, dum Ambrosia» nam bibliothecam Mediolani instrueret, libros manuscriptos undique » conquireret, a religiosissimis S. Benedicti patribus oblatum fuisse anno » 1606 Antonio Olgiato, qui primus eam bibliothecam tractavit, prae» fecto ». Cette notice est écrite de la main d'Olgiato, qui a été le premier préfet de l'Ambrosienne, et elle indique la provenance du ms. et la date de son admission à la bibliothèque. La première feuille porte l'inscription suivante au milieu de la page, au recto : « In hoc uolumine con» tinetur hieronymi presbiteri expositio super psalterium non tamen a » primo psalmo prius sed quosdam alios indirecte prius exponere uide» tur. deinde ad psalmorum ordinem id est a primo incipiens et demum » subsequenter procedens usque ad finem psalterii. » Cette inscription est de beaucoup postérieure à la compilation du ms., mais elle ne saurait être en tout cas postérieure au xve siècle, époque de la formation du catalogue de la bibliothèque de Bobbio, publié par Peyron (*op. cit.* p. 26), et portant textuellement cette même inscription. Dans cette première page de la première feuille se trouvent, en deux colonnes, deux compositions irlandaises en vers rimés, dont les lettres sont tellement effacées ou raclées que la lecture en est extrêmement difficile. Deux tentatives de transcription de ces pièces curieuses ont été faites, l'une par Zeuss (*Gr. C.* p. 930), l'autre par M. Stokes (*Goid.* p. 17). Dans la première de ces com-

positions est racontée la naissance miraculeuse d'un garçon enfanté par un homme. La seconde contient la description d'une maison symbolique qu'une glose latine explique par URBS FORTITUDINIS NOSTRAE. Le verso de la première feuille ne contient que ces mots SUP[ER] PSALTERIU[M]. En tête de la deuxième feuille, au recto, on lit, en une écriture qui date de l'époque de la compilation du ms. : LIBER SC̄TI COLUMBANI DE BOBIO INCIPIT PRAEFATIO PSALMORUM IN XP̄O IHŪ DN̄O NŌ. Une main plus récente a ajouté après PRAEFATIO le mot HIERONIMI. En tête de la feuille 38, au recto, on lit IN NOE IHU ET SCAE BRIGITAE (in nomine Ihesu et sanctae B.). En tête de la feuille 46 au verso on lit O EMMANUEL. A la feuille 131[c], dans un endroit que le glossateur irlandais semble avoir eu quelque difficulté à lire et à interpréter, ce dernier a ajouté à la glose irlandaise ces mots latins SUDET QUI LEGET, expression que l'on trouve également dans le ms. de Priscien de Saint Gall (*Gr. C.* p. XIII).

Le ms. contient 1° les deux pièces irlandaises en vers rimés que j'ai déjà mentionnées, au recto de la première feuille; 2° la préface publiée de saint Jérôme sur les psaumes, commençant « Psalterium Romae, etc. ». 3° Le prologue « David filius Jesse » publié parmi les œuvres de Bède; 4° le « prologus Hieronymi ad Sophronium »; 5° une espèce d'exposition sommaire des psaumes XVII, XVIII, XXI, XXV, XXVIII, XXIX, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXIX; 6° un commentaire de tout le psautier, depuis le premier psaume jusqu'au dernier. Mais le commentaire sur le dernier psaume n'est pas complet. La dernière ou peut-être les deux dernières feuilles manquent au ms. Les matières indiquées ci-dessus par les numéros 2, 3, 4 et 5 sont contenues en treize feuilles, depuis la deuxième feuille jusqu'à la quatorzième. Le commentaire commence à la quatorzième feuille et il va jusqu'à la cent quarante-sixième, qui est la dernière du ms. Les gloses irlandaises sont insérées dans une partie des feuilles 2 et 3, et ensuite dans toutes les feuilles du ms. à partir de la feuille 14. Zeuss a publié dans l'appendice de sa *Grammatica Celtica* les gloses des feuilles 2 et 3, ainsi que celles des feuilles 14 et 15. Il en a cité, en outre, dans le cours de son ouvrage, un certain nombre, principalement choisi dans la première partie du ms. M. Stokes publia de son côté (*Goid.* p. 20 et s.) un choix de gloses extraites pour la plupart de la dernière partie du ms. depuis la feuille 130[b] jusqu'à la fin.

Le commentaire latin sur les psaumes qui forme le fond principal du ms. n'est pas de saint Jérôme comme il est faussement indiqué par l'inscription ainsi que par l'inventaire de la bibliothèque de Bobbio fait

en 1461 et publié par Peyron (*op. cit.*). Ce commentaire est attribué avec raison à saint Colomban par Muratori, par Vallarsius et par Zeuss. Ce qui a contribué à faire croire que le commentaire était de saint Jérôme, c'est la préface, qui est placée en tête du ms. à la deuxième feuille, et qui est de saint Jérôme. Il est difficile de conjecturer à quelle époque cette erreur peut remonter. Elle existait au xve siècle, ainsi qu'il est démontré par l'inscription du ms. sur l'inventaire précité de 1461. Mais au xe siècle le commentaire était encore attribué à son véritable auteur saint Colomban, et voici ce qui me porte à le croire. Muratori a publié dans le tome III des « *Antiquitates Italicae* », p. 818 et s., un « Index » des manuscrits de Bobbio, compilé au xe siècle. Or ce catalogue du xe siècle indique parmi les manuscrits existant à cette époque dans la bibliothèque du couvent les livres de saint Colomban sur les psaumes « Libros sancti Columbani in Psalmos », ce qui ne peut s'appliquer, selon moi, qu'au manuscrit de Milan. Si cette induction est exacte, nous avons ici la preuve positive, 1° que le commentaire sur les psaumes du ms. de Milan est bien de saint Colomban; 2° que le manuscrit de Milan est antérieur au xe siècle; 3° que l'attribution du commentaire à saint Jérôme est postérieure à cette époque. Le glossateur irlandais qui insérait ses gloses dans le ms. au viiie ou ixe siècle ne devait pas attribuer le commentaire à saint Jérôme, parce que le nom de ce dernier est mentionné dans une glose de façon à laisser conjecturer que le glossateur le considérait comme un auteur différent de celui dont il avait l'ouvrage sous les yeux. Voici du reste les mots du glossateur, 44^b^ : « UT DICITUR IN TRACTATU LIBRI MARCI SECUNDUM HIR[ONYMUM] ». Cette citation qui se refère au commentaire de saint Jérôme sur l'évangile de Marc, me semble exclure dans l'esprit du glossateur la persuasion qu'il eût sous la main un écrit de saint Jérôme.

Quant au contenu et au style du texte latin du commentaire, Muratori en porte un jugement peu favorable et il n'hésite pas à déclarer que cet ouvrage est bien loin du goût, du savoir et de l'élégance de saint Jérôme et qu'il n'est pas digne d'être compris dans les ouvrages d'un si grand docteur[1]. L'opinion de Vallarsius est bien différente. Cet éditeur de saint Jérôme croit que le commentaire n'est pas de ce Père de l'Eglise; mais il ajoute qu'il pourrait fort bien figurer avec honneur parmi ses œuvres[2]. Je n'ai pas à entrer dans ce débat, dont la solution n'a guère

1. « Illud quidem statuo, subsequentes in eo Codice Commentarios longe abire a Sancti Hieronymi gustu, doctrinâ et elegantiâ, et nil continere tanto Doctore dignum. » *Antiq. Ital.*, III, p. 858.

2. « Est igitur in toties laudata Ambrosiana Mediolani Bibliotheca antiquissimus

d'importance au point de vue des études celtiques. Il suffira de faire remarquer à ce sujet que la différence très réelle entre le style du commentaire et celui de saint Jérôme, confirme, au surplus, d'une façon indirecte, l'attribution de cet écrit à saint Colomban. Entre saint Jérôme et saint Colomban il y a la distance de deux siècles. On ne doit pas s'étonner que les écrits de saint Colomban portent les traces de plus en plus visibles de la décadence des études latines, qui à la fin du VIe siècle et au commencement du siècle suivant avait fait partout de rapides progrès. Il ne faut pas oublier non plus, que d'après Jonas de Bobbio, le biographe, presque contemporain, de saint Colomban, ce dernier aurait composé le commentaire sur les psaumes dans sa première jeunesse « ut » intra adolescentiae aetatem detentus psalmorum librum elimato ser- » mone exponeret » (Mabill. *Acta Bened.* saec. 2, 6. cité dans *Gr. C.* praef. p. XXX). Néanmoins le commentaire dénote dans son auteur une érudition peu commune pour les temps où il a été rédigé. Evidemment l'auteur ignorait l'hébreu ou il n'en savait que quelques mots. Mais il cite assez souvent des mots grecs. Il devait avoir une connaissance exacte des différentes versions de la Bible, puisqu'il a soin d'en marquer constamment les divergences par la formule bien souvent répétée « *debe tintuda, debe canone* » (discrimen interpretationis, discrimen canonis).

L'âge du ms. est fixé par Muratori, par Peyron et par Zeuss au VIIIe siècle de notre ère. Les gloses irlandaises ont été ajoutées un peu plus tard, mais elles ne peuvent être en tout cas postérieures au IXe siècle. Le contenu des gloses prouve d'une manière évidente que le glossateur n'est pas la même personne qui a transcrit le texte latin, car dans plusieurs endroits il ne lit pas bien le texte, et dans d'autres il donne une double traduction irlandaise d'un mot latin, lorsque ce mot peut être lu de deux façons différentes. Ainsi, par exemple, au mot du texte « alligat », qu'il ne sait s'il doit lire « allegat », le glossateur donne une double traduction pour indiquer les deux significations : *conrig. .i. asindet*, 23c (i.e. alligat vel allegat).

L'orthographe du texte latin transcrit sans doute par un moine irlandais d'après un manuscrit antérieur, prouverait à elle seule le degré de décadence où était tombée l'étude de la langue latine au VIIIe siècle, même dans les cloîtres où elle avait trouvé alors l'un de ses principaux

calamo exaratus liber, qui plane aliam ab his, quæ hactenus innotuerunt, eamque sane elegantiorem, sub Hieronymi nomine Expositionem in Psalmos contineat : ut si qua alia inter S. Patris opera locum non immerito obtinere visa est, hæc supra cæteras etiam cum dignitate stare possit. » Vallars. *S. Eus. Hieronymi op.*, Tom. VII. in admonit. ad append.

refuges. Non seulement la prononciation irlandaise appliquée au latin a transfiguré les mots dans le texte presque constamment et quelquefois d'une façon étrange, ce qui est du reste commun aux manuscrits irlandais de cette époque [1], mais il y a en outre beaucoup de fautes de grammaire et d'orthographe et plusieurs omissions qui ne doivent pas être mises au compte de la prononciation irlandaise. En outre les abréviations sont en nombre extrêmement considérable, ce qui ajoute encore à la difficulté de la lecture.

Mais ce qui rachète largement ces défauts du ms., ce qui donne à ce vieux livre, dix fois séculaire, une valeur inappréciable, ce sont les gloses irlandaises, importantes par leur nombre et par leur contenu, écrites en général en traits nets et fins, sans ratures, avec peu d'abréviations, et, sauf plusieurs endroits malheureusement maculés ou oblitérés, d'une parfaite conservation. M. Stokes a dit avec raison (*Goid.* p. 17) que ces gloses pourraient à elles seules fournir la matière d'une grammaire et d'un dictionnaire suffisamment complets de l'irlandais ancien.

Je suis heureux de pouvoir annoncer aux lecteurs de la *Revue* que la publication complète de ces gloses sera faite prochainement par le savant professeur de Milan, M. G. J. Ascoli. Cette nouvelle sera accueillie, nous n'en doutons pas, avec le plus vif intérêt par tous les celtistes. En attendant la publication de l'illustre linguiste milanais, je donne ici un premier spécimen de celle que j'avais l'intention d'entreprendre lorsque j'ignorais le projet de M. Ascoli, et qui n'aurait pu être aussi complète que la sienne.

1. Voyez W. Reeves, *Adamnan's Life of St. Columba*, p. XVI; Zeuss, *Gr. C.*, p. XXI; et *Gl. Taur.*, p. XXV.

FOL. 55c. PSALM. XXXV.

[1] temperasset.. sublato tamen scipho [2] et [3] has
ta pro manifestatione negotii [4] more
suo opus [5] ad uerba retulit. ⁊ tere cum
Dixit [6] iniustus usque ipso.. pro [7] putat [8] sé [9] la
peccat.. non est timor dei usque eius.. pro ne
que [10] est timor domini ante oculos eius.. an ita non [11] esse
saltim timorem dei ante oculos eius [12] incre
patorie [13] legendum est.. ac si diceret
fallat licet uniuersos homines de
miens * est tamen qui nec timore dei fre
natur [14] a scelere quem nulla potest
latere quamuís [15] secreta molestio [16].. quoniam dolo
se usque odium.. pro [17] ut desidiria sua
de mé interficendo [18] impleat [19]. síc ait es
saias in ieiunis uestrís inueniu
ntur uoluntates uestrae id est [20] copu
lentur.. Uerba oris eius usque dolus.. cum
filium [21] uocaret quem obtabat
et studebat occidire.. noluit in
tellegere usque ageret.. absoluit
profeta [22] cur peccator in uirtutem
non adsurrexerit. noluit [23] inquit non
potuit.. Iniquitatem [24] meditatus est
usque suo.. id est augenter [25] etiam tempus
quieti datum prauis et noxíis
cogitationibus occupabat.. adstet
it omni uiae non bonae.. prauas mol
litiones in opus [26] aduxit.. maliti
am non odiuit.. consequentes [27] causas in

* leg. demens.

FOL. 55c.

1. *is ed scél foraithminedar is indi siu diluid dd.** *forlongais resaul.. luide iarum dia thosansom co sluag 7 gabthe dunad les fris a ri noillus. dluid dd. iar aidchi roboi cucu innan dunad 7 luid co port imbói in rí ind sainriud 7 ꝺoscaig eredig ind ríg 7 ꝺoscaig in gae. 7 saidsi lialalecúinn** saul hitalmain 7 luid iarũ intí dd. hitelaig banessam dind slog 7 aregart doib disui*** nant maith ꝺroitatar arnríg déccud a eredig 7 aarma cia indas rundgabsat in aimsir in tindnaculsin dī dunecomnacht dia inní saúl inna lamasom rogabsom in salmso..*
2. *ind eridech* .i. *as in magin imbatar*
3. .i. sublata.
4. .i. operis
5. .i. *is argním an* dixit *asrubart intí dd. sechis darigni int anfirían*
6. .i. *sechis darigni són huagnim*
7. *taraesi*
8. *forsani as* dilinquat *trachtaid anísiu*
9. .i. *ꝺnach fessed dia*
10. .i. *fo diltud inso*
11. *inní nadndignigedar*
12. iniusti
13. .i. *inchuarsachthid* .i. *no is cursachad fil is indí as.* non .i. non est .i. *iní nadndíxnigider* .i. *nate ni fil homun dáe les issuaichnid 7 ata* tra *cid diltud is indisin*
14. *nachidfrithgaib*
15. *cid*
16. *nachtochrechad* .i. *ní ꝺfel ní dugáitha adi..*
17. *forsaní as* iniquitas 7 odium *trachtid sosís*
18. *bed airdbidi*
19. .i. *noch is co farfia són*
20. uel complentur
21. .i. *ainm maicc asbered saul dú dd.*
22. dauid
23. sic disponitur ideo non potuit .i. peccator quia noluit .i. *denum ndegnima*
24. .i. *cid intan nombíth innaligiu ba oc imradud chloine nobíth*
25. .i. *intormachtid* .i. *doformaig cech peccad foralaile ndo beus intan asmbeir* iniquitatem
26. *diaforbu ingním*
27. uel [consequen]ter .i. *in chomimmaircid*

* *dd.* = *dauid*
** leg. *lialalécuinn*
*** leg. *disiu?*

FOL. 55 d. PSALM. XXXV.

tulit. quia [1] adstetit omni uiae non
bonae quia scilicet non fuerat [2] auersatus ma
litiam id est non oderat [3].. domine usque tua..
id est pro usque [4] in caelum.. altitudine caelorum
quantitatem exaggerauit [5] mise
ricordiae.. ad laudes dei cum ad
meratione conuertitur [6].. quo et in [7] saul is [8] mitis
sit. [9] et in sua defensione sollici
tus.. Et ueritas usque ad nubes.. more
suo [10] misericordiae sociauit [11] ue
ritatem [12] ut certam circa sé indul
gentiam dei esse mansuram [13] adserat..
iustitia tua sicut montes dei.. pro tui.. per haec [14]
quae nouit. alta atque [15] magna profundas quo
que diuinas uirtutes [16] extulit.. iudicia
usque multa [17].. pro [18] incomprehensibilia. haec dicit propter
surgentem de superiori uorsu quaesitio
nem refferri [19] enim poterat si iustitia
dei reddens singulis pro merito tam [20]
magna est cúr contra [21] meritum tú aduersa
perpeteris [22]. profundum [23] ergo iudiciorum
dei sé ignorare profitetur.. homines
usque domine.. ignorarem [24] licet qua libra [25]
iudicii. homanorum actuum concer
tationes [26] et inmeritas erumnas [27]
dispensas [28] licet [29] tamen haec te facere prouiden
ter.. cuius erga statum rerum [30] consulentia [31]
ab hominibus usque in pecudes porre
gitur [32].. sicut multiplicasti misericordiam tuam deus.. non est ergo [33]
uerisi
mile ut tu homines neglegas qui mutís
animalibus consules [34].. filii hautem hominum.

FOL. 55 d.

1. uel quibus
2. *air ní roadbartaigestar*
3. .i. saul
4. .i. *rosiacht corrici nem atrocaire*
5. *rodumaigestar* .i. *ɔrudelc són* 7 *roaitrūmaigestar*
6. .i. dauid
7. .i. malis
8. .i. *robói duchénsi dd. ɔnarogaid do dia digail forsaul innan olc dorigeni side fris acht rogáid ho dia ɔidnderoimed di lamaib sauil.*
9. uel fuit
10. .i. *trocaire dilgutha dosom fessin*
11. dauid
12. .i. *achometa* 7 *asoertha di lamaib* saulis
13. *inforcometar ón*
14. .i. elimenta..
15. uel usque ad
16. .i. *cotarodelc* 7 *roscosmailigestar fris na duli huaisli.*
17. .i. *am̄ duberad nech hi ceist do dd. huare is moir sleb firinne dde cid arafodmaisiu dd. dī an du imnedaib* 7 *frithoirenib fodaimi air it firianu ícaid som dī anisin anasmbeir* iudicia domini. abisus multa .i. *ataat mesai dde nephchomtetarrachti am̄ abis* 7 *am̄ fudumain. is ed insin fodera inn erigim cid arafodaim int ais firian inna fochaidi* 7 *cid arambiat in pecthaig isnaib soinmechaib*
18. *tar aesi*
19. *l. is medontestimin inso*
20. *der*
21. .i. *huare nadnairillisiu buith hi cotarsnaib* 7 *fochaidib*
22. *fodaimisiu*
23. *l. is iartestimin inso*
24. adit licet tamen
25. *cio thomus*
26. uel coartationes .i. *inna timmairenea* .i. *inna cathigthiu* .i. *inna immargala*
27. .i. *huare is forais firian dobertar*
28. *adae*
29. *is adílmainsiu* .i. *adde* .i. *ata dliged remdeicsen ar àndenisiu anuilese fris na doini cenidfetarsa andliged nisin*
30. *innan dule*
31. .i. *is du remdeicsiu su adde*
32. *roichthir*
33. .i. *ní fil chosmailius fír do neuch asber nadmbed dliged remdeicsen dde du doinib sech remideci dia dunaib anmandib amlabrib.*
34. .i. *remideci*

FOL. 74 c. PSALM. LV.

uerba mea exacerbantur [1].. exacrabilia [2] fa
ciebant creminando [3] insidiosos malos ani
mos speculari solitos uerba simplicia
ut in execrationem [4] uertirent.. et abhomi
nabiles [5] facerent sermones innoceuos [6]
per quae haec hodia eorum iurgiaque inter
hostes augerent et inpugnationes ac
cenderent.. Aduersum mé omnia consilia
eorum in malum.. hostium in nós [7] ani
mum [8] aspernabant [9].. Inhabitabunt ut
abscondant.. congregabuntur oculte..
Et uestigia mea custodiebant.. exspec
tantes animam meam.. pro eo ut di
ceret in fraudes mihi quasi ad hoc [10] conuenir
ent. occultissimas instruebant [11]. ac
tiones speculando meas.. sperantes [12] quo [13]
ipsum animae meae [14] exitium possint
uidere.. Ipsi [15] cal[ca]neum obseruabunt sicut exspec
tauit anima mea.. Pro nihilo saluos.. id est non saluabis..
Deus uitam meam usque tibi.. omne sec
retum curarum [16] mearum tamquam
potenti auxiliatori [17] commisi [18].. Po
suisti lacrimas meas usque et in pro
m[is]sione tua.. distinasti [19] mé lacrimis [20]
et calamitatibus.. de absalon.. Conuertan
tur inimici mei retrorsum.. quum
igitur uitam [21] meam tota [22] tibi [23] com
misi deuotione et aduersa nostra
[24] secundum tuam promisionem constant
inpleta iustum est iam ut et inimici nostri sub
eant [25] ultionem [26] uel síc [27] poterit habere
ad superiora [28] contextum tunc uidilicet dis
pertientur [29] inimici mei retrorsum
cum ego me tibi tota mente commis
sero et ea quae praedixisti circa nós futura

FOL. 74c.

1. .i. *duacradat.*
2. .i. *adéitchidi* .i. mea uerba
3. .i. *lasse nollochtaigtis* .i. *nolochtaigtis* 7 *nupectaigtis* 7 *asientis amenma* * *fadesin tri aitched* 7 *ingabail innambriathar ndiuit nurad inse*
4. *in adeitched*
5. *adítchidi*
6. *nepherchoitecha*
7. uel [anim]os
8. uel aspirabant
9. *duacratis*
10. .i. *dungnim inmraith*
11. uel instituebant
12. *trachtad lesom anisiu forsa* exspectantes *fil riam*
13. .i. *co*
14. .i. *aptu dũanim*
15. *ní trachta som* tra *forsanisiu*
16. *di cech fochaid*
17. .i. *do*
18. .i. *conrairleicius*
19. .i. deus
20. *sechis conũíctha iarum*
21. .i. *hi foirbdetaid* 7 *noibi*
22. *adde*
23. .i. *ol dd.*
24. .i. *huare rocomallada inna imneda* 7 *fonairmed cenn forsnaib cotarsnaib durairngirtsiu is fíririen* ** tra *fuanindassin tabart diglae foraib sõ*
25 .i. in
26. a deo
27. .i. *is frisedlutair* 7 *issi ciall fil and*
28. .i. in ira populus *** confringis
29. uel patientur

* leg. *amenmana*
** leg. *fírien*
*** leg. populos confringes

Fol. 74 d. Psalm. LV-LVI.

finem iam suae aduersitatis acci
perint.. In quacumque die té in
uocauero.. ut diceret [1] cognosca
nt rebus [2] quoniam tú sis [3] meus protec
tor potiarque eo adiutorio quod
sedulus peccator [4] exambio [5].. Ecce
agnoui quoniam deus meus usque sermonem..
ipse mihi inquit mirabiles ostend
it sermones cum [6] petitionibus [7] me
ís largitur [8] effectum [9] laudumque
suarum praebebit uberem materiam.. In
domino sperabo. Non timebo usque homo..
qui utique sit mortalis fragilis
que mecum [10] condicionis.. in me sunt deus
uota tua usque tibi.. non abieci [11] eorum
me[m]oriam quae promisi neque succiden
te securitate [12] studium tibi de
catae [13] deuotionis omisi ut scilicet li
bertatis debitae [14] te gratulationis [15]
conlaudem.. quoniam eripuisti animam
meam a morte.. hoc est [16] quod supra dix
erat.. In mé sunt uota tua usque tibi..
interiectis [17] cœteris quae spectabant [18]
ad beneficia praestita ista sunt inquit [19]
uota [20] complacere deo. sine dubuio *
[21] probatae [22] uitae bene etiam conuersa
tionem [23] et emendationem uitae etiam
uotum uocauit [24] quasi qui [25] sciret sé pro
pter peccata hostibus traditum et
in nulla ré magis quam correptionis
promisione indignationem dei pos
se [26] molliri [27].. Pedes meos a lapsu us
que uiuentium.. ut diceret quandiu
in hac uita sim semper gratus et
emendatus existam. ꝓ inscriptio
[28] In finem ne disperdas dauid [29] tituli

* leg. dubio.

FOL. 74 d.

1. .i. homines
2. .i. operibus
3. deus
4. uel precator .i. *gessid*
5. .i. cupio
6. *lam*
7. .i. *aṁ duntluchur biid sālaid*
8. .i. deus
9. .i. operis boni
10. .i. *inunn folud techtmae ní duine dī infoluidsin adnagursa acht is dia ol dd.*
11. .i. *ar rocomallus duthnae* * *cid isna foch-*
12. .i. post persequtionem
13. *cossecarthae*
14. uel [debi]ta
15. uel [gratulation]es uel [gratulatio]ne
16. .i. *ised inso* .i. *is inunn á* quoniam eripuisti rl. *asbersō 7 ani remiérbart* .i. in me sunt uota rl. .i. *is inunn inne fil indib diblinaib* .i. *is follus rundgabsat terchoiltisiu indiumsa. is indí arndamroichlisse hua bás*
17. .i. *alaili degnimai*
18. uel [spec]tant
19. dauid
20. *it he ind aerchoilti asbersom toltanugud* dō *7 buith imbethid noib foirbthiu*
21. uel prauitate uiuendi uel pro breuitate uel inprobitate
22. .i. sanctae uitae
23. perfectam
24. dauid
25. *intisin*
26. dauid
27. *nommoithiged*
28. .i. *ní berae siu hua dd. in salmso air is du dd. immeairic insalmso is ed tadbat 7 foilsigedar intitul mad la cirine im. issí ciall dumber side assindísiu* .i. *ni malartae siu. hua inscribiunt ītituil* .i. *ol inspiurt noib trigium infatho frí pont phelait. ní derlegaesiu intitul roscribais huas in chroich du dílsigud cesta críst* .i. hic est rex iudeorum .i. *dī ní derlegusiu anim* ** *dd. as intitul sechis ní derlegae anm cr̄..* ut praediximus *air nanní immairc du dd. immeairc du críst*
29. titulus i. e. psalmus
30. dati[uus]

* leg. *duthimnae.*
** leg. *ainm.*

TRADUCTION ET NOTES.

Fol. 55c.

1. (Est haec historia quae memoratur ibi, ex eo quod ivit Davides in exilium ante Saulem; ivit iste postea ad ejus habitationem cum exercitu et constitutum fuit castrum ab eo adversum..... Ivit Davides postea nocte, fuit ad eos in eorum castro et ivit ad locum in quo erat rex separatim et amovit scyphum regis et amovit hastam; et fixit eam apud alteram genam Saulis in terrâ et ivit postea Davides in verticem qui erat proximus exercitui et clamavit eis inde : non bene custodiverunt nostrum regem; videte ejus scyphum et ejus arma; quid ea sunt? In tempore igitur gratiae hujus qua tradidit deus Saulem in ejus manus cecinit ipse psalmum hunc). — *diluid* (littér. ex quo ivit). — *luid-e,* prétérit avec le pronom suffixe. — *dia thosansom* (ad ejus mansionem); *tosan* = *do-fosan;* cf. *araossa* (= *ar-a-fossa,* gl. quae manet) Ml. 134d — *dunad* (castrum, locum munitum) Gr. C². 24. — *fris a ri noillus* doit répondre au passage de la Bible « et castrametatus est Saul in Gabaa Hachila, quae erat *ex adverso solitudinis in via* » Reg. I, XXVI, 3. Mais je ne sais expliquer ces mots. — *aidchi* (nocte) Gr. C². 253.—*conoscaig* (amovit) Gr. C. 843; cf. *connoscaigfesiu* (gl. ammoueris) Ml. 61d; *lase conroscaig* (gl. submouendo) 45c. — *in gae* (hastam) Gr. C². 52. — *saidsi,* prétérit avec le pronom suffixe. Gr. C². 463. — *lialalécuinn* (apud alteram genam) cf. *lecco, leconn* (gena) Corm. Gl. — *conroitatar* (custodiverunt) 3e pers. plur. du prétérit en *t.* cf. *connôi, cotaóei* (qui servat, qui servat illud) Wb. 29d, Gr. C². 431. — *déccud* (videte), 2e pers. pl. impératif de *déccu* (video, specto) Gr. C². 429. — *cia indas* (quid? littér. quis status?) Gr. C². 357. — *rondgabsat,* 3e pers. pl. prétérit en *s* de *gaibim* employé comme verbe substantif, avec le pronom infixe. Gr. C. 895. — *intindnaculsin* (gratiae hujus), forme de génitif, comme plus haut *saul* (Saulis), remarquable par l'absence de la voyelle de la terminaison.

2. *ind eridech* (scyphus), thème fém. en *a;* accus. sing. *eredig;* acc. pl. *inna eirithcha* (gl. pocula) Ml. 101d. — *as in magin imbatar* (e loco in quo erant).

5. *is argním an* dixit *asrubart intí dd.* (est pro opere τό « dixit» quod protulit Davides). — *sech is darigni int anfírian* (id est quod fecit injustus) — *sech is*, formule très fréquente signifiant « id est, nempe, scilicet ». — *anfírian*, leg. *anfírian*, de *fírian* (justus) avec la particule négative. Gr. C. 998.
6. *sechis darigni són huagnim* (id est fecit hoc opere). — *darigni* = *do-an-ri-gni*, de *dogníu* (facio), rac. *gen.* Gr. C². 428.
7. *taraesi* (pro), prép. nominale. Gr. C. 616.
8. *forsani as* dilinquat *trachtaid anísiu* (super id quod est « delinquat » tractat hoc).
9. *connach fessed dia* (ne sciat deus). — *fessed*, 3ᵉ pers. sing. conj. secondaire en *s*, de la rac. *fid*, orig. VID.
10. *fo diltud inso* (in negatione hac). — *diltud*, *díltud* (negatio), thème masc. en *u*. Gr. C. 768, 982; Gl. Taur. IV. I. 6.
11. *inní nadṅdignigedar* (an id non est?). leg. *nadndixn* —, cf. inf. gl. 13; *cia hé nundixnaigthersiu* (gl. qui sis) Ml. 75ᶜ; *cate ṅdixnigedar* (gl. quae est) 80ᶜ.
13. *inchuarsachthid* etc. (increpatorie; i. e. vel increpatio est in eo quod est « non »; i. e. « non est »; i. e. an non est id? i. e. non est, non est timor dei in illo, est significatio et est igitur etiam negatio ibi). — Cf. *occúrsagad* (gl. corripientem) Wb. 30ᵇ, Gr. C. 1056. — *nate* (non est), particule négative en réponse. Gr. C. 710. — *issuaichnid*, cf. Gr. C. 1001.
14. *nachidfrithgaib* (eum non frenat), 3ᵉ pers. sing. prés. act. de *gabim, gabaim* (capio, teneo, th. en *a*) avec le préf. *frith*, précédé de la particule négative et du pronom infixe. Cf. Tr. *nephfrithgabthe* (gl. effrenata) IV. I. 27.
15. *cid* (quamvis, etsi, etiam, quamvis sit) Gr. C. 672.
16. *nachtochrechad* (nulla molestia). cf. *óntechrechad* (gl. molimine) Ml. 19ᵃ; *duchrechat* (gl. moliuntur) 30ᵇ; *an durochrechsat* (gl. mentiti falsa) 47ᵈ. — *ní confel ní dugáitha adi* (nihil est quod eum fallat; littér. non est res quae eum fallat). — *ní* (res, aliquid) Gr. C². 364. Exemple curieux de cette forme au dat. sing.: *cia er niu* (gl. quam ob rem) Ml. 47ᵇ. — *dugáitha*, cf. *dogaitha* (gl. quae frustretur) Ml. 31ᵃ; *it hesi dugaithatar* (gl. qui circumueniuntur) 31ᶜ; *dugaithfiter* (gl. fallentur), *dungaithar* (gl. frustrentur) 54ᵃ.
17. *forsaní* etc. (de eo quod est « iniquitas » tractat hoc infra).
18. *bed airdbidi* (gl. interfic[i]endo). Participe de nécessité; rac. *be* avec les préf. *air-di-*
19. *noch is co farfia són* (nempe est ut perficiat hoc). Cf. *forfen* (gl.

perficiat) Ml. 64c ; *ani forfenar* (gl. quod consummatur) Tr. II. I. 15.

21. *ainm* etc. (nomen filii dabat Saul Davidi). — *ainm* (nomen) est un thème neut. en *n*, = * *anmin*, Gr. C². 268, que M. Stokes rattache aux formes grecques et latines par la forme originaire *â-gnâmant*. Ir. Gl., p. 115. — *asbered*, 3e pers. sing. prés. séc. act. de *biur* (fero), rac. *ber*, avec le préf. *as*.

23. *denum ndegnima* (facere bonum opus. Littéralement : actionem boni operis). — *denum-n*, substantif verbal ou infinitif à l'accus. — Gr. C. 461. — *degnima* = *deg-gníma*, génitif sing. masc. du composé *dag-gním*, *deg-gním* (bonum opus, benefactum) Gr. C. 826. 988.

24. *cid intan* etc. (etiam quum erat in cubili suo, erat in meditatione iniquitatis in qua erat). — *nombíth*, 3e pers. sing. prés. second. du verbe substantif, avec le signe de relation infixe. — *inn-a-ligiu* (in cubili suo) ; *ligiu*, dat. sing. de *lige*, thème en *ia*, probablement neutre, qui était, d'après M. Stokes, originairement un thème en *s* ; Ir. Gl. p. 98. — *imradud*, dat. sing. de *imrádud* (cogitatio, meditatio). Cf. *imradim* (gl. tracto, i. e. cogito) Gr. C. 996 ; *am̃ immeradad* (gl. quasi deliberans) Ml. 68c; *niradi ní tríthalmadchi am̃ dundchuirethar inna beulu acht asrochoili* 7 *imradi odib sainemail nanní labrathar* (gl. qui loquitur veritatem in corde suo : a quo abest studium fallendi non prout fors tulerit sed ex decreto mentis atque propossito. i. e. non cogitat quid repentine prout adsciscit in labia sua, sed decernit et meditatur ut sit præclarum omne quod loquitur) 35 d. — *chloine* (iniquitatis), gén. sing. de *clóine*, thème fém. en *ia*.

25. *intormachtid* etc. (augenter ; i. e. auget quodque peccatum super alterum ei etiam quum dicit iniquitatem). — *do-for-maig*, rac. *mag*, avec les préf. *do-for-* ; Gr. C. 855. Ir. Gl. p. 93.

26. *diaforbu ingnim* (ad ejus perfectionem, complementum in opere). — *forbu*, dat. sing. de *forbe* (perfectio executio), Gr. C. 15, 1068. Ir. Gl. p. 156.

27. *in chomimmaircid* (consequenter). Adverbe en forme de datif ; rac. *arc* (stringere, congregare, cf lat. arc-to, co-erc-eo) avec les préf. *com-imm-*

FOL. 55 d.

2. *air ní roadbartaigestar* (gl. quia non fuerat adversatus). — *roadbartaigestar*, 3e pers. sing. prét. en *s* déponent ; rac. *bart* =

* vert ; cf. *ní adbartaigedar acht cotautaing* 7 *arasmuinethar feid* (gl. non paupertatem eorum auersatur. i. e. non adversatur, immo eam protegit et eam honorat) Ml. 36[a].

4. *rosiacht* etc. (ascendit usque ad cœlum misericordia ejus). — *rosiacht*, 3e pers. sing. prét. en *t*. Gr. C[2]. 455. — *trocaire* (misericordia). Cf. *tróg*, *truag* (miser) Gr. C[2]. 23. 62. Gr. C. 929. On trouve des traces de la racine de ces mots dans les dialectes celto-italiques : Piém. Can. *droga* (mendicité), *drogás* (mendiant).

5. (exaggeravit; i. e. comparavit hoc et æquiparavit). — *rodumaigestar*, cf. *rodumagestar* (gl. exaggerauit). Ml. 83[d] ; 3[e] pers. sing. prét. en *s* déponent. — *corudelc*, cf. Gr. C[2]. 61. — *roaitrummaigestar* (æquiparavit, exæquavit), 3[e] pers. sing. prét. en *s* déponent, dénominatif de *tromm* (ponderosus, onerosus). Gr. C. 585, préf. *aith*; cf. *cutrummus* (similitudo), *cutrummi* (similes) Gr. C. 751, 843 ; *co chutrummaigidir* (gl. ut.. exæquet) Ml. 25[c]; *ní chutrummaichthersa* (gl. nullius pretii dignus ap[p]endor) 44[c].

8. (fuit propter moderationem Davidis quod non petivit a Deo ultionem super Saulem malorum quae iste fecit ei, sed petivit a Deo ut ipsum eriperet de manibus Saulis). — *duchénsi* (propter moderationem), dat. sing. de *cénse* (mansuetudo, modestia, quies), thème fém. en *ia*. Gr. C[2]. 42, 247. Cf. *ar incensai* (gl. propter modestiam) Ml. 31[c]. — *conarogaid* (quod non petivit), *rogaid*, 3[e] pers. sing. prét. redoublé de *guidim*, *-guidiu* (precor, oro) Gr. C[2]. 429. 449. — *digail* (vindictam), nom. sing. *digal*, gén. *digle*. Gr. C[2]. 243 ; cf. *tabair digail* (gl. ultor adsiste. i. e. da ultionem) Ml. 27[c]. — *innan olc* (malorum), gén. pl. de *olc* (malus, malum), adj. et subst. Gr. C. 252, 457, 354, 676. Ir. Gl. p. 86. La racine de ce mot se trouve également dans les mots latins « ulcus, ulcer, ulciscor. » — *conidnderoimed* (ut eum eriperet), 3[e] pers. sing. conj. second. avec le pronom infixe du verbe *arfoimim* (recipio); cf. *arafóim* (quod accipit) Gr. C[2]. 430; *arfemasiu* (gl. accipito) Ml. 68[d].

10. (misericordia remissionis ei ipsi). — *dílgutha*, gén. sing. de *dílguth* (remissio), thème masc. en *u*. Gr. C[2]. 239.

12. (ejus servationis et ejus liberationis de manibus Saulis). — *cometa*, gén. sing. de *coméit*, thème fém. en *i*. Gr. C[2]. 250. — *soertha*, gén. sing. de *sóerath*, *sóirad*, thème masc. en *u*, de *sóer*, *sóir*. Gr. C[2]. 31. — *lamaib* (manibus), dat. pl. de *lám*, thème fém. en *a*. Gr. C[2]. 241.

13. *inforcometar ón.* Cf. *forcomét* (observatio, conservatio). Gr. C². 250.

16. (eas comparavit et eas assimilavit rebus excelsis). — *roscosmailigestar*, 3ᵉ pers. sing. prét. en *s* déponent, dénominatif de *cosmil* (similis) Gr. C². 51, avec le pronom infixe.

17. *aṁ duberad nech hi ceist do dd.* (ac si diceret quis in quaestione Davidi). *duberad*, 3ᵉ pers. sing. conj. second. de *dobiur* (profero), th. en *ă*, rac. *ber*, orig. BHAR. — *huare is moir sleb fírinne dáe* (quia est magnus mons justitiae dei). — *moir* (magnus), cf. *már*, *mór*, *móor*. Gr. C². 16, 17. — *sleb* (mons), que l'on écrit aussi *sliab*, gén. *sleibe*, semble être un thème neutre originairement terminé en *s*. Gr. C². 270. — *cid arafodmaisiu* (cur pateris). *ci-d ar-a*, littéralement, quid est propter quod. — *fodmai*, 2ᵉ pers. sing. prés. ind. de la rac. *dam*, th. en *ă*, avec le préf. *fo*. Gr. C². 430. — *imnedaib* (tribulationibus), dat. pl. de *imned*, th. neut. en *a*. Gr. C². 224. — *frithoircnib* (afflictionibus), dat. pl. de *frithorcon*, gén. *frithoircne*, th. fém. en *a*. Gr. C². 242. Gr. C. 846, 1000, 1006-7. — *ataat*, etc. (sunt judicia dei incomprehensibilia sicut abyssus et profunditas; est hoc quod efficit querelam : cur patitur gens justa aerumnas et quare sunt peccatores in prosperis ?). — *mesai* (judicia), nom. pl. de *mess*, de la rac. *mid*; cf. *midiur* (puto), *midithir* (dijudicat), *miastar*, *miastir* (judicabit). Gr. C². 438-9, 468; *ammiastar* (gl. examinans) Ml. 56ᶜ; *cotí lae messa* (donec veniat dies judicii) 26ᵃ. — *nephchomtetarrachti* (incomprehensibilia), partic. pas. de nécessité, de la rac. *arc*, avec les préf. *neph-chom-do-etar*; cf. *doretarracht* (gl. comprehensum) Ml. 33ᶜ. — *fodera* (efficit), 3ᵉ pers. sing. prés. ind.; th. en *ā*. Gr. C². 434. — *soinmechaib* (prosperis) Gr. C. 832 ; cf. *ar sóinmiche* (gl. nostra prosperitas) Ml. 43ᵈ ; *nongaib format friu dia soinmichi* (gl. aut cum aliorum certe prosperitate torquemur. i. e. nos capit invidia in eos de eorum prosperitate) 43ᵃ; *inna sóinmech* (gl. rerum ubertate) 45ᵇ.

19. *l. is medontestimin inso* (vel est in medio textus hoc).

20. *der* (tam). Forme souvent employée dans le ms. de Milan.

21. (quia non mereris esse in adversis et passionibus). — *airilli* (mereris), 2ᵉ pers. sing. prés. ind. cf. *co adroilliusa* (gl. ad merendum) Ml. 75ᵃ; *indi assidroilisset* (gl. meriti) 61ᵇ. — *buith*, infinitif du verbe substantif. — *cotarsnaib*, dat. pl. de *cotarsne* (adversus, contrarius) Gr. C. 740; cf. *huand enartai chotarsnai* (gl. adversa ualitudine) Ml. 43ᵈ.

23. *l. iartestimin inso* (vel post textum hoc).

25. *cio thomus* (quo pondere). *ci-o*, pronom interrogatif avec la préposition *ó* entre ce même pronom et le substantif. Cf. *cio retaib* (gl. quibus rebus) Ml. 35[c]; *ciho fothaib són* (gl. quibus facibus) 16[b]. — *tomus* (pondus), dat. sing. th. masc. en *u*. Gr. C[2]. 238.

26. *inna timmaircnea* (coarctationes), rac. *arc;* cf. *timmarte* (coartatus) Gr. C[2]. 68; *duimmaircthese* (gl. coartabar) Ml. 73[c]. — *inna cathigthiu* (concertationes); cf. *cath* (pugna) Gr. C[2]. 71. — *inna immargala* (jurgia); cf *in immargail* (gl. in lite), *in immar.* (gl. in iurgia) Ml. 16[b].

27. (quia super justos feruntur). — *for ais firian,* littér. super aetatem justam.

28. *a dae* (o deus), vocatif sing. de *dia*, th. masc. en *a*, Gr. C[2]. 222.

29. (est hoc quod est licitum tibi, i. e. o deus; i. e. est lex providentiae ut facias omne hoc hominibus quamvis nesciam legem hanc). — *dilmain* (licitus), Gr. C. 25, 733, 739. — *dliged* (lex, regula, sententia), th. neut. en *a*. Gr. C[2]. 222; cf. *duber fudí andliged sa* (gl. iteratur haec sententia) Ml. 77[b]. — *remdeicsen* (providentiae), gén. sing. de *rem-deicsiu*, th. fém. en *n*. Gr. C[2]. 264. — — *ar an* (ut, propter hoc, quod, propter quod) Gr. C. 679. — *deni* (facias, litt. facis) 2[e] pers. sing. prés. ind. de *denim* (facio). Gr. C[2]. 435. — *an uile se* (omne hoc) Gr. C[2]. 229. — *fris na doini* (littér. adversus homines). *doini*, acc. pl. de *duine* (homo), th. masc. en *ia*. Gr. C[2]. 229. — *cenidfetarsa* (etsi non scio). *fetar* (littér. scivi, novi), 1re pers. sing. prét. en *t* déponent, de la rac. *fid* (= orig. VID). Gr. C[2]. 488.

30. *innan dule* (rerum), gén. plur. de *dúil* (res creatura), th. fém. en *i*. Gr. C[2]. 249.

31. (est tua providentia, o deus).

32. *roichthir* (porrigitur), 3e pers. sing. prés. ind. pass. de *roiccu* (adeo). Gr. C[2]. 429; cf. *roichther* (gl. exseri) Ml. 44[a].

33. (non est verosimile ut quis dicat, littér. cuiquam qui dicit, quod non est lex providentiae dei pro hominibus, dum providet deus mutis animalibus). — *remideci*, 3[e] pers. sing. prés. ind. de *déccu* (video, specto), th. en *ă*, avec le préf. *remi-* (prae, ante); cf. *remdeicsiu* (consulentia, providentia), sup. gl. 28.

34. *remideci* (consulis); même verbe que celui de la gl. précédente, à la 2[e] pers. sing. prés. ind.

FOL. 74[c]

1. *duaccradat* (exacerbant), 3[e] pers. pl. prés. ind. cf. infra gl. 9 :

duacratis (gl. aspernabant, leg. asperabant), *doaccradi* (gl. exasperat) Ml. 18[d]; *doracráid* (gl. exacerbauit) 28[a].

2. *adéitchidi* (execrabilia), partic. à l'acc. plur.; cf. inf. gl. 4 : *in adeitched* (gl. in execrationem); 5 : *adítchidi* (gl. abhominabiles); Corm. Gl. *aidetchide,* ad v. *Groma; adeitchethar* (gl. detestatur) Ml. 50[d]; *ar ind adéitched* (gl. detestatione) Ml. 50[b]; *aideitchide* (gl. detestanda) 36[a].

3. (criminando; i. e. qui criminabant et peccabant et inquinabant suos ipsorum animos per vituperationem et speculationem verborum simplicium quae loquitur ipse). — *lasse nollochtaigtis* (litt. quum criminabant), 3[e] pers. pl. prés. second. de * *lochtaigim* (O'R. *lochdaigim* « I blame, reprove »), précédée de la conj. *lasse* (quum) Gr. C. 683; cf. *loigthiu* (gl. perpetrato, operi) Ml. 48[c]. — *aslentis* (inquinabant), même forme que la précédente, de *aslenaimm, aslennim* (gl luo, gl. ceno) Gr. C[2]. 434; cf. *lase asrulensat* (gl. profanando) Ml. 74[a]. — *menma,* leg. *menmana* (animos), acc. pl. de *menme* (mens, animus), th. en *n*. Gr. C[2]. 264. — *fadesin,* formule pronominale. Gr. C[2]. 366. — *innam briathar* (verborum), gén. plur. de *briathar* (verbum), th. fém. en *a*, Gr. C[2]. 241, de la même racine que le lat. verbum, le goth. vaurd, le lit. warda. — *diut* (simplicium), adj. au gén. pl., th. en *i* d'après Gr. C[2]. 233. — *nurad* (quae loquitur), 3[e] pers. sing. prés. ind. de *raidim* (I say), Stok. Corm. Gl. 16, précédée du signe de relation *nu*. cf. *inna briathra radas* (verba quae dicit) Ml. 42[c]; *intan radas nech insci abelrai fesin frinech nachidetargéuin* (gl. quae, oratio, frequenter cum sonauerit ab alienae ling[u]ae hominibus ignoratur. i. e. quum dicit quis orationem suae ipsius linguae ad aliquem qui eam non intelligit) 42[c].

6. *nepherchoitecha* (innocuos), acc. pl. de l'adj. *erchoitech* (noxius) th. en *a*, précédé de la particule privative *neph*. cf. *erchoitig* (gl. nocentes). Ml. 68[c].

10. (ad opus meditationis).

12. (tractatio apud eum ibi super τό « exspectantes » quod est antea).

13. *co* (ut, quo), conj. cf. Gr. C. 682. 1131.

14. *aptu dumanim* (exitium animae meae). *aptu* (exitium), nom. sing. d'un th. fém. en *n*; acc. sing. *apthin* (perniciem) Gr. C[2]. 266.— *du-m-anim* (animae meae), dat. sing. de *anim* (anima), th. en *n*, Gr. C[2]. 264, avec le pronom possessif infixe.

15. (non tractat ipse igitur de hoc).

16. (de omni tribulatione).

17. *do*, préposition indiquant le datif.

18. *conrairleicius* (commisi), 1re pers. sing. du prét. en *s* de * *léiccim*, th. en *ia*, avec les préf. *con-air-*. cf. *conairleicther* (gl. admitti), *conrairleic* (gl. permisit) Ml. 32c, 32d; *conairleicter* (gl. quae cum dimittuntur) 62b; *ni dia dudgni son acht is hé bairleci* (gl. permis[s]ioni ergo eius non operi inputat factum. i. e. non deus id facit, sed ipse est qui permittit) 44 . La racine irlandaise est identique aux racines sscr. rić, lat. linqu-o.

20. *sechis conumíctha iarum* (id est ut salvatus essem postea). — *co-nu-m-íctha*, sing. du prés. second. conj. passif, avec le pron. de la 1re pers. sing. infixe. cf. *íc, íce* (salus), gall. *iach* (sanus), *iechuit* (sanitas) Gr. C². 21; *íccaid* (he healed) Fiacc's Hymn, 34; *íccfe* (gl. salvum facies) Gr. C². 459; *icfaitir* (salvabantur) Ml. 54a.

21. (in perfectione et sanctitate).

22. (o deus).

23. (dixit Davides).

24. (quia impletae sunt tribulationes et supputatus est finis adversitatibus quas promisisti est justum igitur nunc ferre vindictam super eos ipsos). — *rocomallada* (impletae sunt), pl. du prétérit primaire passif, de la racine *lán*, avec le préf. *com-* (implere). cf. *rocomalnada* (gl. inpleta, omnia) Ml. 44 d. – *fonairmed* (supputatus, enumeratus est), sing. du prétérit primaire passif, de *airmim*, *airmiu* (enumero) Gr. C². 435, avec le préf. *fo* et le signe de relation infixe. — *cenn* (finis, prop. caput). — *durairngirt siu* (quas promisisti), 2e pers. sing. du prét. en *t*, de la rac. *gar*, avec les préf. *do-air-con*. Ebel, Beitr. III. 280; Gr. C². 455; Gl. Taur. p. 65. — *fu-an-indas-sin* (littér. in hoc statu).

27. (est, hoc, cui connectitur et est hic sensus qui est ibi). — *frisedlutair*, 3e pers. sing. du prés. passif, de *fris-dlúth-*, avec le pron. infixe. cf. *dlúthsit* (gl. infigerunt) L. Arm. Ir. gl. 166; *rundlúth* (gl. quas densauerat) Ml. 33a, *co dluthit* (gl. ut stipent) 69d; *tri beulu dlútai* (gl. fixis labris) Gr. C. 1015. — *ciall* (sensus intellectus), thème fém. en *a*. Gr. C². 241.

FOL. 74d.

4. *gessid* (precator), subst. th. masc. en *i*. Le verbe est *guidim*, *-guidiu* (precor, oro). Gr. C². 429. cf. Gl. Taur. p. 52. cf. *diangessid si dia aṁ nundguidemni* (gl. si fueritis consortes officii.

i. e. si oraveritis deum sicut nos eum oramus); *cech óin gessid* .i. *giges dia* (gl. supplicem) Ml. 53[b], 53[c].

6. *lam* (gl. cum). Cette forme, avec la signification donnée par la glose, m'est obscure. Au-dessus de la lettre *m* il y a un point dans le ms. Si ce point est ici le signe ordinairement employé pour signifier que la lettre au-dessus de laquelle il est placé doit être effacée, on devrait lire *la*. La préposition *la* signifie en effet « cum, apud ». Gr. C. 602. Peut-être faut-il lire *lase*.

7. (sicut peto, sit ita). — *du-n-tluchur*, 1re pers. sing. prés. ind. déponent, avec le signe de relation infixe. Cf. *todlaigthe* (gl. petitum) Ml. 21[b]; *duthluchedar* (gl. postulare, i. e. postulat) 38[d]. — *biid*, 3[e] pers. sing. imp. du verbe substantif.

10. *inunn folud* (eadem conditio). cf. *isinnunn fúad folid leu* (gl. figura substantiae eius. i. e. est eadem figura substantiae apud eos) Wb. 32[b]; Gr. C[2]. 223-4, où *folid* est traduit moins exactement, « significationis ». Cf. O'R. Suppl. *folaidh* (conditions; substance). — *duine* (homo), th. masc. en *ia*, Gr. C[2]. 229. — *ad-n-agur-sa* (quem timeo), 1re pers. sing. ind. prés. déponent, avec le signe du pron. relatif infixe. cf. *ní agetar* (gl. non uerentur) Ml. 39[b]; *adagainse* (gl. uerebar) 63[d]; *carcidadaichfer sa* (gl. ut quid timebo) 68[c]; *nadnagursa* (gl. quod neminem me timere... profeteor), *nadnagatar* (gl. non timere) 74[a]; *ní aichfetar* (gl. non timebunt) 80[b]. — *acht is dia ol dd.* (sed est deus, dicit Davides).

11. (quia implevi tua praecepta etiam in tribulationibus). — *rocomallus* (implevi), 1re pers. sing. du prét. en *s*. cf. sup. gl. 74[c]. 23. — *timne*, acc. pl., ou acc. sing. de *timne* (praeceptum), th. neut. en *ia*. Gr. C[2]. 229.

13. *cossecarthae* (dicatae), adj. ou part. fém. en *ia*. La forme superlative offre la terminaison en *mem* : *cossacarthimem* (gl. sacratissimae, apparationis) Ml. 50[c].

16. (hoc est; i. e. est idem τό « quoniam eripuisti, etc. » quod dicit ipse et id quod antea dixit; i. e. in me sunt vota, etc. i. e. est eadem significatio quae est in ambobus; i. e. est manifestum quod sunt vota tua in me, propterea eripuisti me a morte). — *inne* (significatio), th. fém. en *ia*. Gr. C[2]. 247. Gr. C. 969. — *indib diblinaib* (in ambobus, in utroque), formule pronominale. Gr. C[2]. 367. — *t-erchoilti-siu* (tua vota), nom. pl. de *erchoiliud* (decretum, votum), th. masc. en *u*. Gr. C[2]. 238. — *is indí arndamroichlisse* (propterea eripuisti me), 2e pers. sing. du prét. en *s*, avec le pron. de la 1re pers. infixe. cf. *arcelim* (gl. aufero)

Gr. C². 429. — *hua bás* (a morte), dat. sing. de *bás* (mors), th. neut. en *a*. Gr. C². 222.

17. (alia bona opera).

20. (sunt haec vota quae dicit ipse : complacere deo et esse in vitâ sanctâ perfectâ). — *toltanugud* (complacentia, complacere, litt. voluntatem facere), th. masc. en *u*. — *im-bethid* (in vitâ), dat. sing. de *bethu* (vita), th. masc. en *u*. Gr. C². 255; = sscr. ǵīvitá, lat. vīta pour *guivita. — *noib* (sanctâ), adj. au datif sing. th. masc. en *a*. — *foirbthiu* (perfectâ), partic. passif au dat. sing. masc.

25. *intisin* (gl. qui). Littér. iste, qui.

27. *nommoithiged* (gl. molliri. Littér. quod molliretur); forme second. passive d'un verbe dénominatif de *moith* (mollis) = lat. mītis. Cf. Corm. Gl. Stok. ad v. *Maoth*.

28. (ne auferas a Davide psalmum hunc, quia ad Davidem directus est hic psalmus; hoc est quod demonstrat et manifestat titulus si sit etiam a Cyrenaeo. Est hic sensus quem praebet ipse ex hoc, i. e. ne quid mutes ab inscriptione tituli, i. e. dicit spiritus sanctus per os prophetae Pontio Pilato; ne deleas titulum quem scripsisti super cruce ad certificationem passionis Christi, i. e. hic est rex Judæorum; i. e. ergo ne deleas nomen Davidis e titulo, scilicet ne deleas nomen Christi, ut praediximus, quia omne quod directum est ad Davidem, id directum est ad Christum). — *ní berae* (ne auferas, ne tollas), *ni malartae* (ne mutes), *ní derlegae* (ne deleas); formes du conj. 2ᵉ pers. sing. — *tadbat* = *do-aithbat* (demonstrat), 3ᵉ pers. sing. prés. ind. act. Gr. C. 852. — *foilsigedar* (manifestat), 3ᵉ pers. sing. prés. ind. déponent, dénominatif de *follus* (apertus, manifestus). — *inspiurt noib* (spiritus sanctus). Dans *in-spiurt*, pour *in spirut*, il y a retrocession de la voyelle de dérivation, provoquée par la pondération de l'accent. Cf. Gl. Taur. p. 48. — *tri giun* (per os). Cette forme ferait supposer un thème en *u*. Cf. Corm. Gl. ad v. *gin* et *urnaigthe;* le génitif sing. se trouve dans le ms. de Ml. : *ī geno deeid* (gl. per signitiem securi oris) 82 ᶜ. — *in fatho* (prophetæ), gén. sing. de *fáith*, th. masc. en *i*. Ir. Gl. p. 36. Gr. C². 233. Cf. *assain ind fiugor fuandrogab in faith 7 ind rún fuantaibret in suuischelaichthi* (gl. euangelista hautem in deo pro rerum similitudine hoc testimonio usus est. i. e. est diversa figura de qua cecinit propheta et mysterium de quo loquuntur evangelistae) Ml. 45ᵃ. — *roscribais* (quem scripsisti), 2ᵉ pers. sing. prét. en *s*. — *du dílsigud* (ad

certificationem), dat. sing. d'un thème masc. en *u*, dérivé de *díles* (proprius, certus). — *cesta* (passionis), gén. sing. de *cessad*, th. masc. en *u*. Gr. C². 239. Cf. *dintuidecht dundechuid crist hitech inna sacard* .i. *hitegdais annae* 7 *cafae* 7 *ditecht do dochum po*[*nt*] *felait iaf is in matain res in chessad is dae rogab dd. insalmsa* 7 *dinchesad roces iar sin ītí cr.* ut dicitur in tractatu librì marci secundum hir[onymum] (gl. in finem pro susceptione matutina) Ml. 44ᵇ; *as du chesad ches christ rogad dd. inso* (gl. domini ultima in cruce oratio docuit ad quem debeat hic psalmus refferri. i. e. pro passione quam passus est Christus oravit Davides hoc) ib. — *immairic* (refertur, pertinet, directus est). Cf. *intan cita roichet insalmsa is immaircide do dd. oc ergim re abisolon maddu stoir* (gl. qui, psalmus, tamen suis temporibus habuit figuram illius historiae quae narrat dauid coniuratione abisolon in erumnas coactum in quibus possitus hoc carmen uice orationis cecinit. i. e. cum primum decantatus est psalmus hic directus fuit ad Davidem querelantem ante Absalonem secundum historiam) Ml. 44ᵇ.

C. Nigra.

ÉTUDE PHONÉTIQUE

SUR LE DIALECTE BRETON DE VANNES.

(PREMIER ARTICLE.)

Dans le breton armoricain on distingue quatre dialectes : ceux de Léon, de Tréguier, de Cornouailles et de Vannes [1]. Le dialecte de Léon est le mieux connu, celui de Vannes le moins. Cette inégalité n'est pas un fait nouveau. Dès 1744 Larmery s'en plaignait dans la préface de son *Dictionnaire français-breton ou français-celtique du dialecte de Vannes*. Il rappelait qu'en 1732 on avait publié aux frais des états de Bretagne un gros dictionnaire français-breton (celui de Grégoire de Rostrenen), et il constatait combien ce dictionnaire était insuffisant pour l'étude de l'idiome breton parlé dans le diocèse de Vannes. Le XIXe siècle n'a pas réparé cette injustice du XVIIIe. Je ne veux pas dire que Le Gonidec ait dans ses dictionnaires négligé le breton de Vannes : mais sa grammaire le laisse à peu près complètement de côté ; on n'y trouve aucune vue d'ensemble sur ce dialecte, si différent des trois autres et qui constitue presque une autre langue : comme cette grammaire a été la seule base des travaux publiés depuis quinze années en Allemagne ou dans les Iles Britanniques sur le breton armoricain moderne, ces travaux, qui ont créé la philologie celtique, gardent sur le dialecte de Vannes un silence à peu près absolu. Larmery se plaignait du dictionnaire de Grégoire de Rostrenen il y a cent vingt-six ans. Que dirait-il aujourd'hui s'il lisait la *Grammatica Celtica* de Zeuss ?

Il est cependant possible d'étudier le breton de Vannes, sans aller sur les lieux l'apprendre de la bouche des paysans. Dès 1723 avait paru le *Dictionnaire breton-français du diocèse de Vannes, composé par feu Monsieur de Châlons, recteur de la paroisse de Sarzeau, grand vicaire de feu Mon-*

1. Sur les circonscriptions géographiques auxquelles correspondent ces dialectes, voir une notice de M. Troude dans son excellent *Nouveau dictionnaire pratique français et breton du dialecte de Léon*, Brest, 1869, in-8°, p. XXV.

seigneur François d'Argouges, évêque de Vannes[1]. Nous venons de citer le *dictionnaire français-breton* de Larmery[2] publié vingt-et-un ans après. Une partie considérable des mots contenus dans ces vocabulaires a été insérée dans les *Dictionnaires* de Le Gonidec, avec une orthographe nouvelle qui rend la prononciation plus claire pour les étrangers; on retrouve la plupart de ces mots et quelques autres encore écrits suivant le même système orthographique dans le *Nouveau dictionnaire pratique français et breton* du colonel Troude. Le libraire Galles, de Vannes, a publié en 1836 une *Grammaire française bretonne contenant tout ce qui est nécessaire pour apprendre la langue bretonne de l'idiome de Vannes*, par l'abbé Guillome[3]. La même maison a fait paraître toute une collection de livres de piété écrits dans ce dialecte. Nous citerons aussi quelques chansons dans le *Barzaz Breiz* de M. de La Villemarqué, la traduction de Saint Mathieu en breton de Vannes, *Aviel revé St. Maheu*, par Christoll Terrien, publiée à Londres par le prince Louis-Lucien Bonaparte en 1857[4] et les « Géorgiques bretonnes », ou *Livr el labourer*, par l'abbé Guillome[5].

Nous allons dans le présent travail comparer la phonétique du dialecte de Léon à celle du dialecte de Vannes.

Afin qu'on puisse apprécier la valeur des formes du dialecte de Vannes, nous rapprocherons autant que possible des formes actuelles de ce dialecte et de celui de Léon celles de l'ancien armoricain, telles que Zeuss les a fait connaître, celles du moyen armoricain telles qu'on les trouve dans l'abrégé du *Catholicon* de Jean Lagadeuc, publié par M. Le Men en 1867 d'après l'édition de 1499, enfin celles des autres dialectes néo-celtiques.

Nous donnons les mots du dialecte de Léon d'après le dictionnaire de M. Troude. Pour ceux de Vannes nous reproduisons autant que possible, outre l'orthographe de M. Troude, celle de Châlons et celle de Larmery. Quand pour les mots des autres langues néo-celtiques nous ne citons pas d'autorité, nous avons pris les mots gallois dans les dictionnaires de Spurrel, les mots corniques dans celui de Robert Williams, les mots irlandais modernes dans le dictionnaire d'O'Brien, les mots du gaelique d'Écosse dans ceux de Macleod et Dewar.

1. Vannes, chez Jacques de Heuqueville, in-12, 176 pages, dont les six dernières ne sont pas numérotées.
2. Leide, par la Compagnie, in-8°, xx et 466 pages, dont les deux dernières ne sont pas numérotées. Les 56 dernières pages contiennent un supplément.
3. In-12, 149 pages.
4. In-16, 127 pages.
5. *Livr el labourer groeit dre en eutru Guillom, person Kergrist.* — (*Géorgiques bretonnes*, par M. Guillome, recteur de Kergrist,) Vannes, Lamarzelle, 1849, in-12, 229 pages.

Ce mémoire sera divisé en deux parties, l'une traitera des voyelles, l'autre des consonnes. La première se composera de deux sections consacrées l'une aux voyelles proprement dites, l'autre aux diphthongues.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYELLES.

1e *Section, voyelles proprement dites.*

On a souvent déjà disposé les voyelles en triangle de la manière suivante.

a
o — e
ou — u — i

I et les voyelles qui s'en approchent sont les sons préférés du dialecte de Vannes. Il change les voyelles du dialecte de Léon, savoir, *e* et *u* en *i*, *a* en *e*, *ou* en *o* et en *u*. Quand le phénomène contraire se produit, c'est ordinairement parce que le dialecte de Vannes conserve une ancienne voyelle que celui de Léon a perdue, ou c'est que la voyelle du dialecte de Vannes subit l'influence d'une consonne voisine qui, dans ce dialecte, favorise à côté d'elle la production d'une voyelle plus pleine et plus sonore qne la voyelle primitive. Nous ne prétendons pas présenter cette théorie comme absolue, mais on trouvera dans ce mémoire les faits sur lesquels elle s'appuie, et nous ne chercherons pas à soustraire aux regards du lecteur les faits qu'elle n'explique pas.

Nous suivrons l'ordre alphabétique des voyelles du dialecte de Léon.

§ I. A.

A du dialecte de Léon devient *e* dans les mots suivants du dialecte de Vannes :

1. *da* « à » — en vannetais *de* (Troude; Larm.; Guillome, *Gramm.*, p. 90) *dë* (Le Gon.). La plus ancienne forme connue de cette préposition dans les langues celtiques est *do* (*Gr. C.*, p. 597) (slave *do*, gothique *du*) qu'on trouve en ancien irlandais, en ancien gallois et en ancien armoricain (*ibid.* p. 627). L'*o* de cette préposition est devenu en gallois ancien *i*, en gallois moderne *y*, conformément à la règle qui

veut que l'*o* primitif, quand il n'est pas conservé, devienne en gallois *e* ou *y* = *i* (*Gr. C.*², p. 90-91); en gallois moderne le *d* initial ayant été supprimé, *y* seul est resté (*Gr. C.*, p. 628). En armoricain, l'*o*, quand il n'est pas conservé, devient *e* ou *eu*. Cette règle s'applique en vannetais, où l'ancienne préposition *do* se prononce aujourd'hui *de*, comme notre préposition « de; » on trouve *de* en cornique comme en vannetais. Le léonnais *da* ne peut s'expliquer par le primitif *do*; l'expliquer par la forme plus rare de l'ancien irlandais *du* (*Gr. C.*, p. 597) est également impossible, car *u* ancien devient en armoricain moderne *ou*, *e*, *i*. Peut-être provient-il d'une source plus ancienne. On peut consulter à ce sujet un travail récent de M. Bréal dans la troisième livraison des *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*.

2. *Tano* « mince, » *tanao* dans Le Pel., *tanau* (Lag.) — en vannetais *teno* (Troude), *tenau* (Larm.), *tenaü* (Châl.); en gallois moderne, *teneu*. Le vannetais et le gallois semblent avoir adopté la voyelle du latin *tenuis*. Le cornique *tanow*, l'irlandais moderne *tanaidhe*, le gaelique *tana* ont, avec l'armoricain, gardé l'*a* primitif qui se reconnaît aussi dans le sanscrit *tanu* et le grec τανυ- (Ebel, *Beitr.*, II, 165; *Gr. C.*², p. 109, cf. Curtius, *Gr. Etym.*², p. 196).

3. *Aneval* « animal » (Troude et Lag.). — en vannetais *eneval* (Troude), *énevale* (Larm.) — *enéval* (Châl.), en gallois moderne *anifail*, du latin *animal* (Ebel, *Beitr.*, II, 140).

4. *Chatal* « bétail » (Troude et Lag.) — en vannetais *chetal* (Troude), *chétal* (Larm.), *chétat* (Châl.), du vieux français « chatel, » aujourd'hui « cheptel, » en latin *capitale*.

5. *Arar* ou *alar* « charrue, » *ararz*, lisez *arazr* (Lag.); — en vannetais *arer* (Troude), *araire* (Larm.), *arêre* ou *arraire* (Châl.); gallois moderne, *aradr*; cornique, *aradar* (*Voc.*); latin, *aratrum*.

6. *Ozach* (Troude, Lepel.) « chef de famille, » *ozech* (Lag.); en vannetais *oc'hec'h*, *oec'h* (Troude), *ohec'h*, *oheh* (Lepel.), *ohéeh* (Châl.).

7. *Tra-ou*, pluriel de *tra*, « chose; » — en vannetais *tre-eu* (Troude), *treu* (Larm., Châl.).

8. *Darvoedenn*, « dartre; » — en vannetais *derouidenn* (Troude), *deerouideen* (Larm.), *derhouidenë* (Châl.).

9. *Starda*, « serrer; » — en vannetais *sterdein* (Troude), *steerdein* (Larm.).

10. *Gant*, « avec » (la même orthographe dans Lag.); — en vannetais *get* (Troude), *guet* (Guillome), *guett* (Larm.), *guët* (Châl.); en vieux gallois *cant* (*Gr. C.*, p. 648), en gallois moderne *can* et *gan*, en cornique *gan* et *gans*, du gaulois *com*.

11. *Koumanand*, « ferme, » *coumannat* (Lag.); — en vannetais *koumenand* (Troude).

12. *Skiant*, « esprit, » *squient* (Lag.); — en vannetais *skient* (Troude), *squient* (Châl.), *squiênntt* (Larm.); en latin *scientia*.

13. *Balan*, « genêt; » *balaznen* (Lag.); — en vannetais *belan* (Troude), *belann* (Larm.); gallois moderne *banadl*, cornique *banathel* (*Voc.*)[1], gaelique *bealaidh*.— Diez, *Wœrterbuch*[2], t. II, p. 208, en tire le français « balai. » M. Littré a accepté cette étymologie; elle n'est pas sans difficulté cependant, comme l'a fait observer M. Whitley Stokes, *Beitr.*, V, 445-446.

14. *Manac'h*, « moine, » *manach* (Lag.); — en vannetais *menac'h* (Troude), *menah* (Larm.); en gallois moderne *mynach*, du latin *monachus* (Ebel, *Beitr.*, t. II, p. 148).

15. *Teval*, « obscur; » — en vannetais *tiouel* (Troude), *tihouêle* (Larm.), *tiouele* (Châl.); en vieil irlandais *temel* « obscurité » (*Goid.*, p. 33; *Gl. Taur.*, p. 46); en gallois moderne *tywyll;* cf. n° 84.

16. *Ma* ou *va*, pronom possessif de la première personne; — en vannetais *me* (Guillome, *Gramm.*, p. 34), ancien irlandais *mu*, *mo* (*Gr. C.*[2], p. 336), moyen gallois *my*, moyen armoricain *ma* (*Gr. C.*[2], p. 383), comparez le sanscrit *mama*, génitif singulier du pronom de la première personne.

17. *Ann, ar*, « le, » article; — en vannetais *enn, er*. Le thème paraît avoir été en vieil irlandais *sind* (*Gl. Taur.*, p. 45; *Gr. C.*[2], p. 209); la plus ancienne forme galloise est *ir* = *in* (*Gr. C.*[2], p. 217). On trouve en cornique *an* ou *en*, en moyen armoricain *an* (*ibid.*, p. 218-219)[2].

18. *Galloud*, « puissance, » *galloet*, « pouvoir, » infinitif (Lag.), — en vannetais *gellout* (Troude), *guellett* (Larm.); en gallois moderne *galluedd*, cornique *gallos*, lithuanien *galiu* (Ebel, *Beitr.*, II, 178).

19. *Pa* (quand); — en vannetais *pe* (Troude), *pé* (Larm., Châl.); gallois, cornique et moyen armoricain *pan* (*Gr. C.*, p. 695-697), comparez le latin *quando; qu* = *p*.

20. *Ann anaoun* « les trépassés », *anauon* (Lag.); — en vannetais *enn*

1. On dit aussi en Vannetais *banal*, *benal*, *bonal*, sans métathèse.

2. Il s'est produit ici deux phénomènes dont les langues romanes nous offrent des exemples. Le *d* final de *sind* s'est assimilé à l'*n* précédent (Diez, *Grammatik*[2], p. 220, c'est ce que Zeuss appelle *infectio nasalis*, 2e éd., p. 147); il est resté *sinn* ou *sin*. L'*n* final de *sin* s'ést changé en *r* (Diez, *Gramm.*, p. 203). Cette substitution est en armoricain de date toute récente. Quant à la suppression de l'*s* initial, bien que rare en irlandais, elle n'y est pas inconnue (*Gr. C.*[2], p. 51). Dans les diverses branches du breton l'*s* initial se change souvent en *h* (*Gr. C.*[2], p. 122), et cet *h* se conserve ordinairement; il y a cependant des exemples de la suppression de cet *h*. Ainsi l'irlandais *amal* = *samal* « instar » a pour correspondant en armoricain *evel* = **hevel* = **sevel*, en gallois *mal* = **samal*, en cornique *avel* (*Gr. C.*, p, 694-695).

enan (Troude et Larm.). C'est un pluriel du mot qui veut dire *âme*, vieil irlandais *anam*, *anim*, gaelique *anam*, cornique *enef*, gallois moderne *enaid* (*Ir. gl.*, p. 64, n° 288; *Goid.*, p. 47; Ebel, *Beitr.*, II, 156).

Peut-être ces faits peuvent-ils être en partie expliqués de la manière suivante : l'*a* primitif a en breton une tendance à fléchir en *e* (*Gr. C.* [2], p. 84-85). Une tendance inverse se produit quand *i*, *e*, *o* sont suivis d'*n*, d'*r*, d'*l*, de *c'h*; les mots sur lesquels cette tendance a exercé son action ne sont pas les mêmes dans le dialecte armoricain de Vannes et dans celui de Léon. C'est l'influence de la nasale, de l'*r* et de l'*l* suivant qui sont cause que l'*o* s'est changé en *a* dans 10 *gant* pour *com*, 14 *manac'h* pour *monachus* [1], l'*e* en *a* dans 12 *skiant* pour *skient* de *scientia* [2], dans 15 *teval* pour *temel* [3], l'*i* en *a* dans 17 *ann*, *ar*, pour *sind* [4]. Les mots correspondants du dialecte de Vannes sont plus conformes aux lois générales de la langue : *o* = *e* dans 10 *get*, 14 *menac'h* (cf. *Gr. C.* [2], p. 90-91), *e* est conservé dans 12 *skient* et dans 15 *tiouel* (cf. *Gr. C.* [2], p. 87), *i* = *e* dans 17 *er*, *enn* (cf. *Gr. C.* [2], p. 89).

L'*a* primitif s'est conservé, par l'influence de l'*n* suivant, dans les mots du dialecte de Léon que voici : 3 *aneval*, en Vannes *eneval*; 19 *pa*[*n*], en Vannes *pe*; 20 *anaoun*, en Vannes *enan*; — par l'influence de l'*r* : 5 *arar*, en Vannes *arer*; — par l'influence de l'*l* : 13 *balan*, en Vannes *belan*, 18 *galloud*, en Vannes *gellout*.

Mais aucune influence de consonne ne peut expliquer pourquoi le premier *a* de 4 *chatal* qui s'est conservé en Léon est devenu *e* en Vannes, pourquoi 1 *da*, 7 *traou*, sont devenus en Vannes *de*, *treeu*.

L'étude que nous ferons plus loin de la diphthongue *oa* nous fournira d'autres exemples de l'emploi de l'*e* par les Vannetais, là où les Léonais se servent de l'*a*.

A du dialecte de Léon devient *i* en vannetais dans les deux mots suivants :

21. *Gwenanenn* « abeille » *guenanenn* (Lag.); — en vannetais *gwirinenn* (Troude), *guirinenn* (Larm.), en gallois moderne *gwenynen*. L'*i* me semble être ici la lettre primitive. Il s'est changé d'abord en *e*, et cet *e* est resté dans le cornique *guenenen* (*Voc.*) et dans le dialecte de quel-

1. Comparez le français « dame » de *domina*, « nennil » (prononcez *nani*) de *non illud*.
2. Comparez le français « jaloux » de *zelosum*, « féal » de *fidelem*.
3. Comparez le français « cent » (prononcez çant) de *centum*, « viande » de *vivenda*, « repentance » de *pœnitentia*, « chance » de *cadentia*, « ayant » d'*habentem*.
4. Comparez le français « en » (prononcez *an*) de *in*, « sans » de *sine*, « langue » de *lingua*, « quarante » de *quadraginta*, « dans » de *deintus*, « sangle » de *cingulum*, « dimanche » de *dominica*.

ques localités vannetaises où l'on dit *guinénene*, *guerenene* (Châl.).

22. *ranket* « falloir, » *rencout* (Lepel.); — — en vannetais *rikein* (Troude), *riquein* (Larm.). Je pencherais à croire que l'*i* est la lettre primitive. L'*a* du léonnais dans ce mot comme dans le précédent serait dû à l'influence de l'*n* qui suit.

A du dialecte de Léon devient *o* en vannetais dans les mots que voici :

23. *Manac'h* « moine, » *manach* (Lag.); en vannetais *monac'h* (Lepel., Le Gon., Troude), du latin *monachus*. L'*o* est la lettre primitive.

24. *Amanenn* « beurre » (Troude et Lag.); — en vannetais *amonenn* (Troude), *amoneen* (Larm.), *amonen* (Châl.); vieil irlandais *imb*, vieux gallois *emmeni*, moyen gallois *emenyn*, gallois moderne *ymenyn*, cornique *amenen* (*Gr. C.* [2], p. 82, 111; *Ir. gl.*, p. 96, n° 784; *Thr. Ir. gl.*, p. XXX). Il n'y a pas d'obstacle qui nous empêche d'admettre que, comme dans le mot précédent, *o* soit primitif. Toutefois, la preuve manque.

25. *Anezhan* « de lui » « lui » (régime), *anezaff* en moyen armoricain (*Gr. C.* [2], p. 382); — en vannetais *anehon* « de lui » (Le Gon., Troude). Ce mot se décompose ainsi : 1° *an*, préposition signifiant « de » (*Gr. C.*, p. 623); 2° *eh*, en léonnais *ez*, identique au pronom infixe et suffixe irlandais *d*, *id* (*Gr. C.* [2], p. 330, 334); 3° *hon* qui serait peut-être le même mot que l'irlandais *som* (*Gr. C.* [2], p. 326-327, 334-335). Sur la variante *hou*, *anehou* (Guillome, *Gramm.*, p. 33, Châl., cf. Larm., p. 122) voir plus bas, n° 97.

§ 2. E.

E a été conservé en vannetais à l'infinitif de deux verbes qui l'ont perdu dans le dialecte de Léon.

26. *Dont* « venir, » autrefois *donet* (Lag.); — en vannetais *donet* (Troude), *donnétt* (Larm.), *donnét* (Châl.). Sur l'étymologie de ce mot voir *Goid.*, p. VII, 70, et Whitley Stokes, *Middle Breton irregular verbs*, p. 34-35.

27. *Mont* « aller, » autrefois *monet* (Lag.); — vannetais *monet* (Troude), *monétt* (Larm.). Sur l'étymologie de ce mot voir Whitley Stokes, *Middle Breton irregular Verbs*, p. 41).

E du dialecte de Léon est devenu *ea* par l'influence de la consonne suivante dans un grand nombre de mots vannetais :

28. *Trenk* « acide; » — en vannetais *treank* (Troude), *tréang* (Larm.), *tréanq* (Châl.); en cornique *trenc*.

29. *Ene* « âme, » *eneff* (Lag.); en vannetais *inean* (Troude, Larm., Châl.) ; vieil irlandais *anim, anam*, gaelique *anam*, cornique *enef* (*Ir. gl.*, p. 64, n° 288; *Goid.*, p. 47). La voyelle primitive de la seconde syllabe est-elle un *i* comme dans le vieil irlandais *anim* et dans le latin *anima?* Est-ce un *a* comme dans le vieil irlandais et le gaelique *anam?* Le léonnais *enaoui* « animer » pour *anami* (*m* = *ou*) nous ferait pencher pour la seconde hypothèse; cf. n° 67.

30. *Env*, mieux *nenv* « ciel, » *eff* pour *neff* (Lag.); — en vannetais *ean* (Troude), *nean* (Larm.), *ean* (Châl.); vieil irlandais *nem*, cornique et gallois *nef*. La voyelle primitive dans les langues celtiques paraît être *e* comme dans le grec νέφος « nuage, » le slave *nebo* « ciel; » comparez le sanscrit *nabhas* « nuage, poussière, atmosphère. » Le vannetais n'est pas la seule langue néo-celtique où cet *e* soit devenu *ea* : on dit en irlandais moderne et en gaelique *neamh* (*Gr. C.* [2], p. 88; Ebel, *Beitr.*, t. II, p. 178, *Ir. gl.*, p. 98; Glück, K. N., p. 75; *Gl. Taur.*, p. IX; Curtius, *Gr. Etym.* [2], p. 265).

31. *Kre*, *krev*, *kren* « fort, » *creff* (Lag.); — en vannetais *Krean* (Troude), *crean* (Larm., Châl.), cornique *crif* (*Voc.*), *cref*, *crev*; moyen gallois *craff* (*Gr. C.* [2], p. 163), gallois moderne *cryf*.

32. *Hen* « lui, » sujet, *eff* (Lag.; — en vannetais *ean* (Troude, Larm., Châl., Guillome); en ancien gallois *em*, plus tard *ef*, en cornique aussi *ef* (*Gr. C.* [2], p. 371).

33. *Prenv*, *prev* « ver, » *preff* (Lag.); en vannetais *preanv* (Troude), *prean* (Larm., Châl.), cornique *prif* (*Voc.*), *pref*, vieux gallois *prem* (*Thr. Ir. gl.*, pp. XVI, 9), gallois moderne *pryf*, vieil irlandais *cruim* (*Gr. C.* [2], p. 66); latin *vermis*, grec ἕλμις, sanscrit *kṛmis* pour *karmis* (Ebel, *Beitr.*, II, 60; Curtius, *Gr. Etym.* [2], p. 485-486).

Dans les mots qui précèdent, la diphthongue *ea* du dialecte de Vannes doit son existence à la nasale qui la suit. Dans le suffixe *eac'h* ou *eah* suivant l'orthographe généralement usitée chez les Vannetais, son introduction est provoquée par la gutturale spirante *c'h* ou *h* qui s'appuie sur elle. Le suffixe vannetais *eac'h*, *eah* est identique au suffixe léonnais *ez* pour *ed* étudié par Zeuss, *Gr. C.*, p. 802-803 (cf. 752, 753).

Voici quelques exemples empruntés à la *Buhe er sænt* « Vie des Saints, » publiée à Vannes chez Galles en 1839 :

34. *Silvidigez* « salut, » se dit en vannetais *salvedigneah* (p. III).

35. *Pinvidigez* « richesse » [1], — en vannetais *pihuidigueah* (p. IV).

1. On remarquera que dans ces deux mots le suffixe est écrit *aez* par Lagadeuc. — Le suffixe *-idig-* qui précède le suffixe *ez* est identique au suffixe latin *-atico-* qui a donné en français « -age. »

36. *Tiegez* « ménage; » — en vannetais *tyegueah* (p. IV).
37. *Madelez* « bonté, » — en vannetais *madeleah* (p. 6).
38. *Santelez* « sainteté » — en vannetais *santeleah* (p. 8).

Dans la diphthongue *ea* l'*e* spécial au dialecte de Léon se trouve à côté de l'*a* que l'influence de la consonne suivante a introduit dans le dialecte de Vannes. Dans les mots que nous allons étudier maintenant, on remarquera l'absence complète de l'*e* léonnais; il n'y a plus dans ces mots de diphthongue en vannetais, l'*a* seul y existe.

Ce sont d'abord des infinitifs de verbes qui, en léonnais, ont assimilé l'*a* primitif de la racine à l'*e* de la flexion. Cette assimilation ne s'est pas produite en vannetais.

39. *Genel* « enfanter, » *guenell* (Lag.), participe *ganet;* — en vannetais *ganein* (Troude), *gannein* (Châl.), gallois moderne *geni* « naître, » *gan* « naissance, » irlandais moderne *geinim* « j'engendre, » cornique *geny* « naître, » en sanscrit racine *g'an.*

40. *Sevel* « lever, » *sevell* (Lag.), participe *savet;* — en vannetais *saouein* (Troude, Larm.), *sauein* (Châl.); en gallois moderne, verbe : *sefyll*, substantif : *saf*; cornique, verbe : *sevel* ou *saval.*

41. *Gervel* « appeler, » *guervell* (Lag.), participe *galvet;* — en vannetais *galvein* (Troude), *galhuein* (Larm.), *galüein* (Châl.); cornique *gelwel* à l'infinitif, *galwy* à la seconde personne de l'impératif; gallois moderne *galw.* L'*a* de la racine a été aussi conservé dans le latin *garrio, garrulus, gallus*, dans l'anglais *to call* (W. Stokes, *Beitr.*, V, 223; *Misc.*, p. 33, Curtius, *Gr. Etym.*[2], p. 162). Voir plus bas, nº 85.

42. *Lemel* « ôter, » *lemmel* (Lepel.), participe *lamet;* — en vannetais *lamein* (Troude, Larm., Châl.). Ce mot dont l'origine est incertaine est peut-être un dérivé de *lam* « main, » en vieux gallois *lau* (*Gr. C.*[2], p. 114). L'*m* primitif serait, par exception, conservé dans ce mot comme dans quelques autres (*Gr. C.*[2], p. 111). *Lam* « main » s'explique lui-même par la racine sanscrite *labh* « prendre » dont le *bh* serait ici devenu *m* comme dans *nem* « ciel, » cf. sanscrit *nabhas.* Peut-être devrait-on supposer pour *lemel* une racine renforcée par nasalisation *lamb*, cf. le grec λαμβάνω. Le *b* se serait assimilé à l'*m* antécédent (*Gramm. celt.*[2], p. 147), qui, étant redoublé, se serait conservé suivant la règle (*Gramm. celt.*[2], p. 114).

Dans tous ces verbes, la voyelle primitive est celle du dialecte de Vannes.

Dans d'autres mots qui ont un *e* dans le dialecte de Léon, le dialecte de Vannes emploie l'*a* à cause de la la consonne qui suit : *n, r, v.*

43. *Kefnidenn* « araignée, » *queffnidenn* (Lag.); — en vannetais *kanivedenn* (Troude), *canivédenn* (Larm) ; gallois moderne *cyffiniden.*

44. *Bemdez* « chaque jour, » *pemdez* (Lag.); — en vannetais *bamde* (Troude, Larm.), de *pep* « chacun » (*Gr. C.* ², p. 404-405) et de *deiz, dez, dé* « jour ; » en moyen gallois *peunyd* (*Gr. C.*, p. 573). — On dit aussi *bemnos* « chaque nuit, » en vannetais *bamnos* (Troude), *bamnoss* (Larm.), moyen gallois *peunoeth.*

45. *Kenderv* « cousin, » *quenderv* (Lag.); — en vannetais *kanderv* (Troude), *candêrhuë* (Larm.), *canderhu'ë* (Châl.); gallois moderne *cefnder.*

46. *Keniterv* « cousine, » *queniterv* (Lag.); — en vannetais *kaniterv* (Troude), *caniterhuë* (Châl., Larm. écrit *quenitêrhuë*), gallois moderne *cyfnither.*

47. *Kleze* « épée, » *clezeff* (Lag.); — en vannetais *klean* (Troude), *cléan* (Larm.), *clean* (Châl.), vieil irlandais *claideb*, moyen gallois *cledyf*, gallois moderne *cleddyf* et *cledha*, cornique *cledhe* et *cledha* ; latin *gladius.* M. Ebel se trompe quand, *Gr. C.* ², p. 38, il présente ce mot comme un exemple du changement de la moyenne en ténue dans les langues celtiques. Ce sont les langues celtiques qui ont gardé la consonne initiale primitive : le latin a changé cette consonne en moyenne (Corssen, *Kritische Beitræge zur lateinischen Formenlehre*, p. 97 ; Curtius, *Gr. Etym.* ², p. 142). De la forme vannetaise on pourrait conclure que le suffixe armoricain au lieu d'être un *b* comme en irlandais, était un *m* (*Gr. C.* ², p. 139, 142, cf. 116-117).

48. *Adre* « derrière, » *adren* (Lepel.), *adreff* (Lag.); — en vannetais *adran* (Troude, Larm., Châl.).

49. *Tersienn* « fièvre » *terzyenn* (Lag.); — en vannetais *terc'hiann* (Troude), *derhian* (Larm.. Châl.), *darhian, terhian* (Chal.), du latin *tertiana* (Lepel., Whitley Stokes, *Beitr.*, V, 219). Ici, la voyelle qui, dans le dialecte de Vannes, précède l'*n*, est plus ancienne que la voyelle correspondante du dialecte de Léon.

49. *Largentez* « largesse, » *larguentez* (Lag.) ; — en vannetais *largante* (Troude), *larganté* (Larm., Châl.). Comparez le même suffixe dans *paourentez* « pauvreté ; » — en vannetais *peurante* (Troude), *peuranté* (Larm., Châl.), voir sur ce suffixe *Gr. C.*, p. 804.

50. *Menez* « montagne » (Lag. donne la même orthographe) ; — en vannetais *mane* (Troude), *manné* (Larm., Châl.) ; moyen gallois *minid*, gallois moderne *mynydd*, moyen cornique *menit* (*Voc.*), gaelique *monadh*, irlandais moderne *moin*, gén. *monadh;* comparez le latin *mon*[*ti*]-*s* et *minere* dans *prominere, eminere, imminere* (*Gr. C.* ², p. 218 ; Ebel, *Beitr.*,

II, 158; *Ir. gl.*, p. 60, nº 237; Corssen, *Kritische Nachtræge*, p. 79).

51. *Arne, aneo, arnev* « orage; » — en vannetais *arnan* (Troude), *harnan* (Larm., Châl.); gallois moderne *arnwyf* « vigueur, esprit, » *ernwy* « vivacité. »

52. *Dienez* « pauvreté; » — en vannetais *dianez* (Troude), *dianness* (Larm.).

53. *Henvel* « semblable; » — en vannetais *hanoual* (Troude), *hanval* (Larm.), *hanual* (Châl.), *haval* (Larm., Châl.); vieil irlandais *samal*, irlandais moderne *samhail*, gallois moderne *hafal*, cornique *haval*, grec ὁμαλος, lat. *similis*. Ce mot se trouve, moins le suffixe final, dans le sanscrit *samas* et avec un suffixe différent dans le gothique *sama*, thème *saman*, *Gl. Taur.*, p. 67; *Ir. gl.*, p. 83, nº 609, p. 108, nº 904; Curtius, *Gr. Etym.*², p. 288-289). Dans ce mot le vannetais donne l'exemple de la conservation de l'*a* non-seulement devant une nasale, mais aussi devant *l*.

54. *Trederenn* « tiers; » — en vannetais *terderann* (Troude), *derderann* (Larm.), *derderanë* (Châl.); moyen gallois *trederran* (*Gr. C.*². p. 323). La forme vannetaise est la plus ancienne, car ce mot est un composé déterminatif dont le second terme est le substantif armoricain *rann* « partie » (Lag.) qui se trouve avec la même orthographe en ancien irlandais (*Gr. C.*², p. 40). On disait en ancien gallois *rannam* « je partage » (*Gr. C.*², p. 81), en moyen gallois *rhan* « partie » (*Gr. C.*², p. 112). La forme cornique de ce dernier mot est *ran* (cf. *Ir. gl.*, nº 6, p. 37-38).

L'*e* léonnais qui est remplacé par un *a* en vannetais est suivi d'un *r* dans :

55. *Ere* « lien » (Troude et Lag.); — en vannetais *ari* (Troude et Lag.); — en vannetais *ari* (Troude et Châl), *arri* (Larm.). Serait-ce le vieux gallois *ruim*, gallois moderne *rhym*, qui se trouverait ici précédé d'un préfixe (cf. Whitley Stokes, *Beitr.*, IV, 404)?

56. *Serch* « serge » *cerg* (Lag.); — en vannetais *charj* (Troude), *charge* (Larm.), du français *serge* qui est lui-même issu du latin *serica* (Diez, *Wœrterbuch*², t. I, p. 364).

Le même phénomène s'observe dans les mots suivants où l'*e* léonnais est suivi de *v* :

56 A. *Evit* « pour » (Troude, Lag.); — en vannetais *aveit* (Troude), *aveitt* (Larm.). Sur l'origine de cette préposition, voir une hypothèse de Zeuss, *Gr. C.*², p. 653-654.

57. *Dievez* « téméraire, » composé possessif formé du préfixe négatif *di* et du substantif *evez* « attention; » — en vannetais *diaviz* (Troude),

diaviss (Larm.), *diavis* (Châl.). On pourrait croire que le second terme de ce composé est identique au français « avis. » La comparaison avec le mot léonnais y met obstacle : Zeuss, avec raison, reconnaît dans le breton léonnais *evez* (en vannetais *eueh*) un dérivé du gaulois AVI, en vieux cambrien *egui*, mot dans lequel l'*a* initial s'est assimilé à l'*i* de la seconde syllabe (*Gr. C.* [2], p. 82 *n*, 128). La forme primitive de l'armoricain *evez*, *eueh* serait *avid* dont la dentale se serait par exception changée en sifflante en vannetais comme dans *noz*, *nos*, « nuit » de *nocht ;* et dans les nombres cardinaux *douzek*, « douze ; » *trizek*, « treize, » etc., pour *daoudek*, *tridek*.

L'ordre alphabétique nous a fait arriver aux mots dans lesquels l'*e* léonnais devient *i* en vannetais. Nous commencerons par une observation. Zeuss a remarqué que dans un nombre de cas très-considérable l'*i* bref primitif s'est changé en *e* dans l'armoricain moderne. Le vannetais a souvent obéi à cette tendance, en voici des exemples :

58. Le substantif gaulois BITU-S « monde » en vieil irlandais *bith*, en moyen gallois *byt* (*Gr. C.* [2], 12, 88), en léonnais *beth* (Lag.), *bed* (Troude), en vannetais *beti*, *bét* (Châl., Larm.).

59. L'adjectif gaulois LITANO-S, LITANA (« large, » en moyen gallois *litan*, en vannetais comme en léonnais *ledan* (Troude, Larm., Châl.), voir *Gr. C.* [2], p. 88.

60. Le substantif gaulois VIDU-S, « arbre, » en vieil irlandais *fid*, en vieil armoricain *guid*, en moyen cornique *guid-en*, en léonnais *guez-enn* (Lag.); *gwez-enn* (Troude), en vannetais *gué-nn* (Larm.), voyez *Gr. C.*[2], p. 12, 88; Glück, K. N., p. 116; Ebel, *Beitr.*, II, 178.

61. L'adjectif gaulois VINDO-S, « blanc, » en vieil irlandais *fin*, vieil armoricain *guin*, cornique et gallois moderne *gwyn ;* en léonnais *guenn* (Lag.), *gwenn* (Troude), en vannetais *guenn* (Larm.), voyez *Gr. C.* [2], p. 53, 89; Glück, K. N., p. 74.

62. L'adjectif gaulois CINTU-S « antérieur, » en moyen gallois *kynt*, « avant, » moyen armoricain léonnais *quent*, léonnais moderne *kent* [1], vannetais *quennt* (Larm.), *quent* (Châl.), voyez *Gr. C.* [2], p. 89, 307, 308, 322, cf. Glück, K. N., p. 60.

63. Le thême gaulois ITU « froment, » en vieil irlandais *ith*, vieux gallois *it*, gallois moderne *yd;* léonnais *eth* (Lag.), *ed* (*Vie de Sainte Nonne*), vannetais *ett* (Larm.), *et* (Châl.) ; voyez *Gr. C.* [2], p. 12, 89,

1. Dans la prononciation nasalisée d'aujourd'hui : *kainte*, l'*i* primitif a reparu. Voyez Troude, p. 73.

147, 238; Ebel, *Beitr.*, II, 157; Stokes, *Beitr.*. IV, 394; *Ir. gl.*, p. 119, n° 1038; *Misc.*, p. 38. Je signalerai comme une singularité un passage de la vie de saint *Gwenole* cité par Lepel. au mot *eus*, col. 291; *an yth eus an grynol* « le blé du grenier. » La forme de l'article montre que ce passage est emprunté à un texte écrit en moyen armoricain et en un autre dialecte que celui de Vannes, et l'*i* primitif est conservé. Enfin le savant archiviste M. Le Men nous apprend que l'on continue à prononcer *it* aux environs de Quimper.

Il résulte de ces exemples que le dialecte de Vannes a plus d'une fois changé l'*i* primitif en *e*. Il a cependant une tendance marquée à préférer l'*i* à l'*e* du dialecte de Léon. Les exemples suivants le démontreront. Nous commençons comme plus haut par les mots léonnais.

64. *Beo* « vif, » *beu* (Lag.) ; — en vannetais *bihue* (Larm.), *biv* (Châl.), vieil irlandais *bíu*, vieux gallois *biu*, gallois moderne *byw*, moyen cornique *biu* (*Voc.*), comparez la racine sanscrite *g'îv* « vivre, » le gothique *quius* « vif, » le grec βίος « vie, » le latin *vivus* (*Gr. C.*², p. 35, 54, 109; Ebel, *Beitr.*, II, 160; Curtius, *Gr. Etym.*², p. 418).

65. *Gwenanen* « abeille, » *guenanenn* (Lag.); — en vannetais *gwirinen* (Troude), *guirinenn* (Larm.), gallois moderne *gwenynen*, cornique *guenenen* (*Voc.*).

66. *Ankenia* « affliger, » *anquen* « douleur, » (Lag.), — en vannetais *ankinein* (Troude), *anquinein* (Larm.; Châl. dit *anquenein* avec un *e*, comme en léonnais).

67. *Ené* « âme, » *eneff* (Lag.); — en vannetais *inean* (Troude, Larm., Chal.), vieil irlandais *anam*, *anim*, gallois moderne *enaid*; cf. n° 29.

68. *Ebrel* « avril, » *ebrell* (Lag.); — en vannetais *imbril* (Troude et *Buhé er sænt*), *embrill* (Larm.), *embril* (Châl.); gallois moderne *ebrill*, cornique *ebral*, du latin *aprilis*.

69. *Steredenn* « étoile, » *sterenn* (Lag.); — en vannetais *stiren* (Troude, Châl.), *stireen* (Larm.), vieux gallois *stirenn* (*Gr. C.*², p. 120), moyen cornique *steren* (*Voc.*) pour *stiren*. Dans les langues germaniques comme dans les langues celtiques, la voyelle de la racine a été primitivement un *i*; l'*ai* du gothique *stairno*, l'*ë* du vieux haut-allemand *stërno*, du vieux saxon *stërro*, remplace un *i* primitif par suite du phénomène que Grimm appelle *brechung* (*Deutsche Grammatik*, t. I³, p. 50, 77, 233). Cet *i* celtique et germanique est lui-même issu d'un *a* plus ancien, comme le prouve le thème grec α-στερ, le latin *stella* et le sanscrit védique *star* (Curtius, *Gr. Etym.*², p. 187; Bopp, *Grammaire comparée*, § 87, traduction de M. Bréal, I, 131).

70. *Kreski* « croître; » *cresquadur* « accroissement » (Lag.); — en

vannetais *kriskein* (Troude), *crissquein* (Larm.; Châl. écrit *cresquein* avec un *e* comme en léonnais); du latin *crescere* dont le second *c* est resté dur; ce mot peut être comparé aux mots allemands d'origine latine qui ont conservé le *c* dur devant *e* et *i* (Corssen, *Aussprache*², t. I, p. 45); voir plus haut le n° 12.

71. *Kened* « beauté, » *quenet* (Lag.); — en vannetais *kinet* (Troude), *quinaitt* (Larm.), *quinêt* ou *quenêt* (Châl).

72. *Ber* « bierre, » — en vannetais *bir* (Troude et Châl.), *bire* (Larm.). Ce mot est d'origine incertaine (Diez, *Wœrterbuch*², t. I, p. 69).

73. *Eva* « boire, » *evaff* (Lag.); — en vannetais *ivein* (Troude, Larm., Châl., Guillome, *Gramm.*, p. 60); vieil irlandais *ibimm* « je bois, » moyen gallois *evet* « boire, » en gallois moderne *yfed*; le *p* initial a été retranché, comparez le védique *pibâmi*, le latin *bibo* (pour *pipo*), le grec πί-νω (Wh. Stokes, *Thr. Ir. gl.*, p. XXIX; *Beitr.*, II, 396; Ebel, *Beitr.*, III, 281; Curtius, *Gr. Etym.*², p. 252).

74. *Gwadegenn* « boudin; » — en vannetais *gwedigenn* (Troude), *goaidigueenn* (Larm.), *goediguenn* (Châl.).

75. *Evorenn* « bourdaine, » — en vannetais *ivoenn* (Troude), *ivo* (Larm.).

76. *Beuzel* « bouse de vache, » — en vannetais *bouzil* (Troude, Chal.), *bouzile* (Larm.).

77. *Ber* « broche » (Troude et Lag.); — en vannetais *bir* (Troude, Châl.), *bire* (Larm.), vieil irlandais *bir*. L'*i* est devenu *e* dans la plupart des langues néo-celtiques : moyen cornique *ber* (*Voc.*), gallois moderne *bêr*; en latin *veru* (*Ir. gl.*, p. 149, n° 152; Ebel, *Beitr.*, II, 156; *Gr. C.*², p. 54) que M. Corssen, d'accord avec M. Benfey, tire de la racine *ghvar* « tourner » (*Krit. Nacht.* p. 85-87)[1].

78. *Merenn* « collation » (Troude et Lag.); — en vannetais *mirenn* (Troude), *mireenn*, gallois moderne *meryn* « goutte, particule; » du latin *merenda*.

79. *Redek* « courir, » *redec* (Lag.), *red* « course; » — en vannetais *ridek* « courir » (Troude), *rideec* (Larm., Châl.); *rid* « course » (Larm.), *rit* (Châl.), gaulois RITO-, dans *petor-ritum*, vieil irlandais *rith*, gallois moderne *rhed*, *rhid*. — Est identique le gaulois *rito* « gué, » dans *Augusto-ritum*; en vieux gallois *rit*; en cornique *rid* (*Voc.*), *red*; en gallois moderne *rhyd*. Ainsi le latin *vādum* « gué, » et *vādo* « je vais, »

1. La consonne initiale de ces mots celtiques nous donnerait donc l'exemple d'un changement de *g* en *b*, et non de *v* en *b*, comme le suppose M. Ebel. M. W. Stokes a déjà fait cette observation.

sont tous deux dérivés de la même racine *ga* (*Gr. C.*², p. 12, 39, 63, 71, 88; *Gl. Taur.*, p. 40; cf. Corssen, *Kritische Beitræge*, p. 59; Curtius, *Gr. Etym.*², p. 415-416).

80. *Enez* « île, » *enesenn* (Lag.); — en vannetais *iniz* (Troude), *iniss* (Larm.; Châl. écrit *enesen*), vieil irlandais *inis*, moyen gallois *ynys* (*Gr. C.*², p. 88, 89).

81. *Levenez* « joie; » — en vannetais *lehuine* (Troude), *léhuiné* (Larm.), *lehuiné* (Châl.), vieux gallois *leguenid*, gallois moderne *llawenydd*. cornique *lawenez, lawene*, irlandais moderne *lainne* (pour *lavinne*), gaelique *loinn* (Stokes, *Beitr.*, t. IV, p. 419, *Gr. C.*², p. 128).

82. *Bevenn* « lisière » (Troude et Lag.); — en vannetais *bihuen* (Troude, Larm.).

83. *Begel* « nombril, » *beguel* (Lag.); — en vannetais *begil* (Troude), *beguil* (Larm., Châl.), gallois moderne *bogail*, cornique *begel*.

84. *Teval* « obscur, » *teffhal* (Lag.); — en vannetais *tiouel* (Troude), *tihouêle* (Larm.), *tiouele* (Châl.), gallois moderne *tywyll*, moyen cornique *tivulgou* « tenebræ, » cornique moderne *tewal* « obscur, » vieil irlandais *temel* « obscuritas; » comparez le sanscrit *tamas* « obscurité » (Ebel, *Beitr.*, II, 165; Stokes, *Beitr.*, IV, 405; *Gr. C.*², p. 107; *Gl. Taur.*, p. 40); cf. nº 15.

85. *Ger* « parole, » *guer* (Lag.); — en vannetais *gir* (Troude), *guirr* (Larm.), *guir* (Châl.) « cri, » gallois moderne *gair* « parole, » moyen cornique *ger* (*Voc.*). En irlandais moderne et en gaelique *gair* signifie « cri; » en sanscrit *gir* « voix, » racine *gar*, d'où *gṛnâmi* « crier. » *Gervel* est dérivé de la même racine, voir plus haut, nº 41.

86. *Pesk* « poisson, » *pesq* (Lag.); — en vannetais *pisk* (Troude), *pissque* (Larm.; Châl. écrit cependant *pesque*); gallois moderne *pysg*, moyen cornique *pisc* (*Voc.*), cornique moderne *pysc* ou *pesc*; irlandais moderne et gaelique *iasg*, latin *piscis*, gothique *fisk*[*a*]-*s* (*Ir. gl.*, p. 38, nº 13; Ebel, *Beitr.*, II, 168).

87. *Mesk* « mélange; » — en vannetais *misk* (Troude), *missque* (Larm., qui écrit aussi comme Châl. *mesquein* « mesler »); gallois moderne *mysgu* « mêler, » et *mysg* « milieu, » cornique moderne *mysg* « milieu, » irlandais et gaelique moderne *measg* « milieu, » *measgadh* « mélange. » Comparez les verbes suivants : sanscrit *miçrajâmi*, grec μίσγω, latin *misceo*, ancien haut-allemand *miskiu* (Curtius, *Gr. Etym.*², p. 300).

88. *Bena* « tailler la pierre, » *benaff* (Lag.); — en vannetais *binein* Troude, Larm., Châl.; ce dernier admet aussi *benein*).

89. *Perenn* « poire » (Troude et Lag.); — en vannetais *pirenn*

(Troude), *pirænn* (Larm.), *pireenn* (Châl.), cornique et gallois moderne *perann*, latin *pirum*.

90. *Pebr* « poivre » (Troude et Lag.); — en vannetais *pibr* (Troude, Larm.), *pibre* (Châl.); gallois moderne *pubyr;* latin *piper*.

91. *Kegeliad*, « quenouille, » *queiguel* (Lag.); — en vannetais *kegiliad* (Troude) *quegile* (Larm.) *quegil* (Châl.); gallois moderne *cogail*, moyen cornique *cigel* (voc.), moyen irlandais *cuigel*, gaelique *cuigeal*, du bas latin *conucula* pour *colucula*, diminutif de *colus*. L'allemand *kunkel*, le français « quenouille » n'ont pas d'autre origine (*Ir. gl.*, p. 80, n° 567; Diez, *Wœrterbuch*², I, 138).

91. *Kemener*, « tailleur, » *quemener* (Lag.); — en vannetais *keminer* *queminérr* (Troude), *queminér*, (Larm.), *quemenér* (Châl., qui admet aussi l'orthographe *quemenér*), gallois moderne *cymmynwr* (tailleur de pierre ou de bois), de *com* et de *bena*, *binein* (*Gr. C.*, p. 874).

92. *Tener*, « tendre » (Troude, Lag.); — en vannetais *tiner* (Troude), *tinerr* (Larm.), *tinér* (Châl.); gallois moderne *tyner*, latin *tener*.

93. *Dena*, « téter, » *denaff* (Lag.); — en vannetais *dinein* (Troude, Larm., Châl.); gallois moderne *dyfnu*, irlandais moderne *dinim*, cornique moderne *dena* (probablement pour *dina*). L'*i* remplace un *a* primitif, sanskrit *dhajâmi*, gothique *daddja* (Curtius, *Gr. Etym.*² p. 227).

94. *Gwener*, « vendredi »; — en vannetais *gwiner* (Troude), *guinérr* (Larm.); gallois moderne *didd gwener;* cornique *de gwenar*, du latin *veneris*.

95. *Gwer*, « verre, » *guezr* (Lag.); — en vannetais *gwir* (Troude), *guirr* (Larm.), *guir* (Châl. qui admet aussi *guer*); gallois moderne *gwydr*, cornique *gweder*, du latin *vitrum* lequel paraît dérivé de la racine *vid* « voir, savoir » (Curtius, *Gr. Etym.*², 217).

96. *Lez*, « cour, » *les* (Lag.); — en vannetais *liss* (Larm.), vieil armoricain *lis*, moyen gallois *lys*, gallois moderne *llys;* cornique *lis* et *les;* vieil irlandais *lis;* comparez le français « lice, » « lisière » et le vieux haut allemand *lista*, « bordure, limite, » irlandais moderne *lios*, « maison »; gaelique *lios*, « jardin » (*Gr. C.*², p. 89, 114, 137; *Misc.*, p. 28; Diez, *Wœrterbuch*², I, 251, 253; Littré, *Dictionnaire*, t. II, p. 298, 320; Ducange, v. *licia*, *liciæ*, éd. Henschel, IV, 105). Suivant nous, MM. Diez et Littré n'expliquent pas exactement l'origine des mots français *lice* et *lisière* qui nous semblent d'origine celtique.

97. *Eno*, « là » (Troude, Lag.); — en vannetais *inou* (Troude, Larm.); gallois moderne *yno*, moyen gallois *endau* « in eo » (*Gr. C.*², p. 381); cornique *ynno* « in him or it » (*Corn. Dict.*, p. 389), cf. *Gr. C.*², p. 382). Il y a dans cet adverbe deux éléments : 1° la prépo-

sition *in* de l'irlandais et du vieux gallois (*Gr. C.*, p. 579, 635), *en, enn* en léonnais ; 2° le pronom suffixe de la troisième personne *dau* en moyen gallois, *do* en cornique, *dou* en vannetais. Dans le cornique *ynno* le *d* initial de ce pronom s'est assimilé à l'*n* final du pronom (voir la règle *Gr. C.*, p. 147). Dans le vannetais *inou*, mieux *innou*, il y a eu aussi nasalisation de la dentale, tandis que la dentale s'est changée en gutturale spirante ou en simple aspiration dans les mots vannetais *de-hou* « à lui, » *ane-hou* « de lui » (Guillome, *Gramm.*, p. 33), suivant une loi spéciale au dialecte de Vannes. Le cornique a, conformément à son génie propre, remplacé la dentale par *z* ou *th* dans *dozo, dotho* « à lui, » *anozo, anotho* « de lui » (*Gr. C.*², p. 142, 382). Le pronom suffixe *dou* aurait en léonnais *do* pour correspondant régulier. On ne le trouve que dans *eno* pour *enno* = *en-do*. Ailleurs il est remplacé par *daff, dan ;* exemple *dezaff, dezhan,* « à lui ; *anezaf, anezhan,* « de lui » (*Gr. C.*², p. 382; Troude, p. 549). Voir plus haut n° 25.

98. *Enep,* « contre, » signifiait « face, visage, » en moyen armoricain ; — en vannetais *inep* (Guillome, *Gramm.* p. 90, Larm. écrit *einep*); vieux gallois *enep,* « face » ; moyen cornique *enep,* « page » (Stokes, *Beitr.*, IV, 422).

99. *Enor,* « honneur » (Troude, Lag.); — en vannetais *inour* (Larm., Châl.), du latin *honor.*

100. Le dialecte de Vannes fait en *it* et non en *et* les participes passés passifs de certains thèmes terminés par des voyelles : ainsi le léonnais *deuet,* « venu, » a pour équivalent vannetais *deit; roet,* « donné, » *reit; koveseet,* « confessé, » *covesseit* (Guillaume, *Gramm.* p. 60, 68-70, 86-87). Le cornique fait ses participes passés passifs en *is*. L'ancien irlandais place aussi quelquefois un *i* devant la dentale du suffixe : le gallois n'emploie que l'*e* dans cette circonstance (*Gr. C.*, p. 472, 528-529; *Gr. C.*², p. 479).

Dans un certain nombre de ces exemples, l'*i* vannetais est plus ancien que l'*e* du dialecte de Léon; dans d'autres c'est le contraire qui a lieu; en plusieurs cas la question doit, ce nous semble, rester indécise.

E du dialecte de Léon a pour équivalent en vannetais la voyelle *o* dans des mots où cette dernière lettre est primitive, savoir l'infinitif de certains verbes :

101. *Terri,* « briser, » *terriff* (Lag.), part. *torret;* — en vannetais *torrein* (Troude, Larm., Châl.) ; gallois moderne *tori,* cornique *torry ;* comparez la racine grecque et latine *ter* dans τείρω, *tero,* et la racine sanscrite *tar* dans *tar-una-s* (Curtius, *Gr. Etym.*², p. 201).

102. *Rei,* « donner, » *reiff* (Lag.), part. *roet*; — en vannetais *roein* (Troude); moyen gallois *rhodom* « dederimus »; gallois moderne *rhoddi* « donner » (*Gr. C.*², p. 139).

103. *Kregi,* « saisir »; *creguiff* (Lag.), part. *kroget*, — en vannetais *krogein* (Troude), *croguein* (Larm., Châl.).

104. *Skei,* « frapper »; *squeiff* (Lag.), part. *scoet;* — en vannetais *skoein* (Troude), *scoein* (Larm.).

105. *Leski,* « brûler, » *lesquiff* (Lag.), part. *losket;* — en vannetais *loskein* (Troude), *lossquein* (Larm.), *losquein* (Châl.); gallois moderne *llosgi,* cornique *loscy*. Comparez le vieil irlandais *loscad* et le moyen cornique *losc.* (*Voc.*), mots qui signifient « brûlement » (*Gr. C.*², p. 121; *Ir. gl.*, p. 91, n° 737).

106. *Regi,* « déchirer, » part. *roget, roguet* (Lag.); — en vannetais *rogein* (Troude), *ronguein* (Larm., Châl.). Peut-on comparer le français « loque »? Diez, *Wœrterbuch*², II, 351, donne une autre étymologie.

107. *Digeri,* « ouvrir, » part. *digoret;* — en vannetais *digorein* (Troude, Larm.); gallois moderne *agori, egori*; cornique *ageri,* prétérit *agores*.

108. *Seni,* « sonner, » part. *sonet;* — en vannetais *sonein* (Troude), *sonnein* (Larm.); gallois moderne *son,* « bruit, » *sonio,* « faire du bruit, parler »; vieux gallois *sain,* pl. *seiniau,* « son, » gallois moderne *seinio,* « faire du bruit »; cornique *son,* « bruit, parole »; vieil irlandais *son,* « son, » *sen,* « faire du bruit, » *senm,* « son » (*Gr. C.*², pp. 86, 181, 228). Comparez le latin *sonus, sonare,* de la racine *svan* d'où en sanscrit *svanâmi* « je fais du bruit, » *svan-a-s* « son. »

Viennent ensuite des noms dans lesquels la voyelle primitive est un *o* suivi d'une nasale.

109. *Ejenn,* « bœuf »; — en vannetais *ejonn* (Troude), *eijonn* (Larm.), *ejon, ijónn* (Châl.); moyen cornique *odion* (*Voc.*), moyen gallois *eydyon,* gallois moderne *eidion* (*Gr. C.*², p. 90).

110. *Dremedal,* « dromadaire »; — en vannetais *dromedal* (Troude). Lag. conserve aussi l'*o* et écrit *dromeder*.

111. *Merienenn,* « fourmi, » *meryenenn* (Lag.); — en vannetais *merionenn* (Troude), *merionneenn* (Larm.), *merionnene* (Châl.); moyen cornique *menwionen* (*Voc.*), gallois moderne *mywionen*.

112. *Kelienen* « mouche, » *quelyenenn* (Lag.). — en vannetais *kelionenn* (Troude), *quelionnenn* (Larm.), *quelionen* (Châl.), gallois moderne *cylionyn*.

113. Le suffixe *ien* est un de ceux au moyen desquels on forme le pluriel dans le dialecte de Léon (Le Gon., *Gramm.*, éd. de 1850, p. 18).

La désinence correspondante dans tous les monuments gallois et cornuiques est *ion* ; on a signalé aussi deux exemples du suffixe *ion* dans les monuments du dialecte de Léon qui représentent pour nous le moyen armoricain (*Gr. C.*², p. 289-290). C'est le suffixe *ion* qui est usité à l'exclusion de *ien* en vannetais (Guillome, *Gram.*, p. 10-11).

E léonnais paraît avoir pour équivalent *ou* en vannetais au singulier du suffixe léonnais *-er*, *-erien*, qui est en vannetais *-our*, *erion* dans un grand nombre de mots (Guillome, *Gramm.*, p. 10-11).

115. *Treic'her* « passeur; » — en vannetais *treic'hour* (Troude), *treihourr* (Larm.), *tréhour* (Châl.).

116. *Arer* « conducteur de charrue » (Troude et Lag.); — en vannetais *arour* (Troude), *aroure* (Larm.).

117. *Kourrezer* « corroyeur » (Troude et Lag.); — en vannetais *korreour* (Troude), *correour* (Châl.).

118. *Kigner* « écorcheur; » — en vannetais *kignour* (Troude), *quignour* (Larm.).

119. *Farser* « farceur; » — en vannetais *farsour* (Troude), *farçour* (Larm.).

120. *Falc'honer* « fauconnier; » — en vannetais *falc'honour* (Troude), *falhannour* (Larm.).

121. *C'hoarier* « joueur, » *hoarier* (Lag.); — en vannetais *c'hoariour* (Troude), *hoariourr* (Larm.), *hoariour* (Châl.).

122. *Barner* « juge » (Troude et Lag.); — en vannetais *barnour* (Troude et Larm.).

123. *Gourinner* « lutteur; » — en vannetais *gourinnour* (Troude), *gorinourr* (Larm.), *gourénour* (Châl.).

124. *Debrer* « mangeur; » — en vannetais *debrour* (Troude), *daibrourr* (Larm.).

125. *Pecher* « pécheur » (qui commet des péchés), *pechezr* (Lag.); — en vannetais *pec'hour* (Troude), *pehourr* (Larm.).

126. *Pesketaer* « pêcheur » (qui prend du poisson), *pesquezr* (Lag.); — en vannetais *pisketour* (Troude), *pisquour* (Larm.), *pesquatour*, *pesquetaour* (Châl.).

127. *Plunjer* « plongeur, » *pluncher* (Lag.); — en vannetais *plunjour*, *plujour* (Troude), *plujourr* (Larm.).

128. *Alc'houezer* « serrurier, » *alhuezer* (Lag.); — en vannetais *alc'huezour* (Troude), *alhuéour* (Larm.).

Zeuss a établi que la voyelle primitive du suffixe léonnais *er* est un *a* long. Cet *a* long est devenu *au* en gallois ancien, *aw* en gallois moderne,

o en cornique, *e* en léonnais (*Gr. C.*, p. 797-798). il n'y a pas, que je sache, d'exemple que l'*a* long primitif soit devenu *ou* en vannetais. Doit-on en conclure que le suffixe du dialecte de Vannes soit différent de celui qui est usité dans le dialecte de Léon ? Le suffixe léonnais peut, ce semble, s'expliquer par deux suffixes primitifs, identiques l'un au latin *-ârius*, l'autre au latin *-âtor*; le premier serait le plus fréquent, cependant 125 *pec'her* « pêcheur, » en moyen armoricain *pechezr*, suppose un primitif *peccat[o]r*. Le vannetais aurait donné la préférence au suffixe *-ator* et l'aurait traité comme l'a fait la langue française, en supprimant les deux premières lettres et en faisant d'*o* une longue : *-atôrem* = « -eur. » Or, *-eur* français égale « *-our* » dans le vannetais *inour* « honneur. » Nous dirions donc : 116 *arer*, léonnais « laboureur, » = *arârius; arour*, vannetais, = *ar[at]orem*; 125 *pec'her*, léonnais, = *pecca[to]r; pec'hour*, vannetais, = *pecc[at]orem*.

Cette explication du suffixe vannetais n'est qu'une hypothèse. Peut-être le suffixe vannetais est-il tout simplement le suffixe gallois *ur, wr*, par un *u* bref (*Gr. C.*, p. 796) qui se prononce *ou* en armoricain (*Gr. C.* ², p. 92).

E léonnais paraît être remplacé par *oue, oui*, dans deux mots vannetais :

129. *Grek* « femme; » — en vannetais *grouek* (Troude), *grouic* (Châl.). Le mot léonnais *grek* est une forme contractée de *gruec* (Lag. et *Gr. C.* ², p. 134) dont l'*u* se prononce *ou* en vannetais. La présence de cet *u* = *ou* après l'*r* est le résultat d'une métathèse qui s'était déjà produite dans le moyen cornique *grucc* (*Voc.*). Le vieux gallois *gurehic*, le vieil irlandais *fracc* (*Gr. C.* ², p. 53) en donnent la preuve. Le *gu* initial du gallois, l'*f* irlandais remplacent un *v* primitif.

130. *Eet* « allé; » — en vannetais *oueit* (Guillome, *Gramm.*, p. 84). *Eet* se dit par assimilation pour *aet* (Stokes, *Middle breton irregular verbs*, p. 41). Je ne prétends pas essayer une explication que le savant celtiste n'a osé donner.

E léonnais est remplacé en vannetais par *u* dans les mots que voici :

131. *Bugel* « berger, » *buguel* (Lag.); — en vannetais *bugul* (Troude, Larm., Châl.), gallois moderne *bugail*, vieil irlandais *bochail*, moyen cornique *bugel* (*Voc*). dérivé probablement d'un thême gaulois *bou-* identique à celui du grec βοῦς ou du latin *bos* (Ebel, *Beitr.*, II, 156; Stokes, *Ir. gl.*, p. 81, nº 583; *Gr. C.* ², 23).

132. *Gleb* « humide; » — en vannetais *glub* (Troude, Châl.), *glubb*

(Larm.). Les deux formes s'expliquent par une plus ancienne *glueb* (Lag.) dont le léonnais moderne a gardé l'*e* tandis que le vannetais préférait l'*u*. Il y a eu dans ce mot métathèse de l'*l* comme dans n° 129 métathèse de l'*r*. On dit en effet en vieux gallois *gulip* et en irlandais *fliuch* (Stokes, *Ir. gl.*, p. 87, n° 675; *Beitr.*, IV, 495; *Gr. C.*², p. 133, 148).

133. *Teurel* « jeter, » *teurell* (Lag.); — en vannetais *turul* (Troude, Châl.), *turull* (Larm.).

134. *Em* dans *en em* « se; » — en vannetais *hum* (Guillome, *Gramm.*, p. 33). C'est une préposition qui indique la réciprocité. La voyelle primitive est *a*; elle est devenue, 1° *i* en vieil irlandais et en vieux gallois, 2° *o* en vieux gallois, 3° *y* en gallois moderne (*Gr. C.*, p. 847, 870; *Gr. C.*², p. 90). Cette préposition paraît identique au gaulois AMBI (*Gr. C.*², p. 5).

La présence de l'*u* dans le premier et les deux derniers mots vannetais serait probablement due à l'influence de la consonne qui suit.

On peut expliquer par l'influence de la consonne précédente la diphthongue qui se remarque en vannetais dans le mot suivant :

135. *Pemp* « cinq, » (Troude et Lag.); — en vannetais *puemp* (Troude, Larm.; Châl. et Guillome disent *pemp*), gaulois PEMPE, vieux gallois *pimp* (*Gr. C.*², p. 317; *Ir. gl.*, p. 95, n° 776; Cuno, *Beitr.*, IV, 104).

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

KOADALAN.[1]

IEZ TREGER.

Ur wez a oa daou denig hag a defoa ur mab digwet gant he bemzek pe c'houezek vloaz. Ha 'vel ma oant paour hag ho defoa poan braz o vewa, un dez a larjont d'éhan : — Rèd a vo did, ma faotr, mont un tu bennag da c'honid da voued. — Ma! a lâras ar paotr, mont a rin.

Ewenn Koadalan a oa he hano, ével hé dad.

He dad a ro d'éhan tric'houec'h diner, he vamm, un anter-dousenn grampoez, hag ec'h a-kuit ar paotr.

Pa oa o vont gant ann hent, a tigwezas gant-han un aotro gwisket kaer, pini a laras d'ehan :

— Pelec'h ec'h ez ével-se, ma faotr?

— Da vale-bro ; da glask da c'honid ma boued.

— Mar kares dont ganen?

— Ia a-walc'h, na ran ket a forz gant piou.

— Goud a rez lenn?

— Un tammig, met nann kalz.

— Neuzé na out ket ann hini a glaskan, mar ouzoud lenn.

Hag ec'h eaz ann aotro a-rok.

— Sell! a laras neuzé Koadalan d'ehan he-unan, na tléjenn ket bea lâret a ouzoun lenn; me a vije bet mad gant aotro-se. Rèd eo d'in trei ma chupenn war ann tu-gill ha mont d'hen diarbenn; na anaveo ket an-hon.

Ober a ra ével-se, lakad he chupenn war ann tu-gill, redek dré ar parko hag em gavoud aré diarok ann aotro war ann hent.

1. Ce conte est un de ces nombreux récits populaires, transmis par la tradition orale, et qui font le charme de nos chaumières et de nos manoirs bretons durant les veillées d'hiver. Il a été recueilli sous la dictée du conteur et traduit avec une grande fidélité sur le texte authentique.

KOADALAN.

DIALECTE DE TRÉGUIER.

Il y avait une fois deux pauvres gens qui avaient un fils âgé de quinze ou seize ans. Comme ils étaient pauvres et qu'ils avaient beaucoup de peine à vivre, ils dirent un jour à leur enfant : — Il te faudra, mon fils, aller gagner ton pain quelque part.

— C'est bien, répondit le gars, j'irai.

Il s'appelait Yves Koadalan.

Son père lui donna dix-huit deniers, sa mère, une demi-douzaine de crêpes, et le gars partit.

Comme il s'en allait, sur la route, il rencontra un seigneur bien mis, qui lui dit : — Où vas-tu comme cela, mon garçon ?

— Voyager, pour chercher à gagner mon pain.

— Veux-tu venir avec moi ?

— Je veux bien; peu m'importe avec qui.

— Sais-tu lire ?

— Un peu, mais pas beaucoup.

— Tu n'es pas celui que je cherche, si tu sais lire.

Et le seigneur poursuivit sa route.

— Tiens! se dit alors Koadalan, je n'aurais pas dû dire que je sais lire; j'aurais été bien avec ce seigneur-là. Il faut que je retourne ma veste, pour aller au-devant de lui; il ne me reconnaîtra pas.

Il fait ainsi; il met sa veste à l'envers, court à travers les champs et se retrouve sur la route au-devant du seigneur.

Le nom de Koadalan, traduit en français, serait Bois-Allain; — mais je doute fort que ce soit là le nom primitif, car nos conteurs populaires ont la fâcheuse habitude de changer arbitrairement les noms, ceux des personnages comme ceux des lieux, et de leur substituer d'autres noms, généralement connus de leur auditoire.

— Pelec'h ec'h ez ével-sé, ma faotr? a lâr aré ann aotro d'ehan.

— Da vale-bro, da glask bara da c'honid.

— Dont a raes ganen?

— Ia a-walc'h.

— Goud a rez lenn?

— Na ouzoun ket da! Ma zud a zo re-baour ewit ma c'hass d'ar skôl.

Neuzé a krogas ann aotro en-han hag a savas gant-han en er, uhel, uhel. Diskenn a eure gant-han e-kichenn ur c'hastell-kaer, en un âle vraz, lec'h ma oe souezet o welet skrivet war delio ar gwez : — Ann hini a antré aman, na sorti kén. — Ma teuas c'hoant d'ehan mont-kuit, met penoz? Antren a reont ho daou bars ar c'hastell; debri hag eva a reont, ha goudé koan, a kousk mad en ur gwélé-plun.

Ann dewarlerc'h ar beuré a lâr ann aotro d'ehan :

— Arsa ma faotr, me a ha breman en hent, wit un dro am euz da ober, hag a renki chomm da unan aman épad un dez hag ur bloaz. Na vanko netra d'id en ti-ma; sell aman ur zerviedenn, ha p'as bo c'hoant a un dra bennag da debri pé da eva, n'as bo netra da ober nemet lâret d'ehi : — Serviedenn, gra da dever; digass d'in ann dra-ma-dra! — Ha kerkent a tigwezo ar pez as bo goulennet. — Deuss ganen breman, ma tiskouezin d'id da labour bemdé.

Hag hen kassas d'ar geginn, lec'h ma oa ur pot-houarn braz-braz war ann tan : — Sell azé ur pot-houarn hag a renki dewi indan-han diou gordenngoad bemdez; ha na euz forz petra a glewi en-han, na selaou ket, ha gra tan bépred. Eomp breman d'ar marchosi. Sell azé ur gazek treut, hag ur fagodenn-spern dira-z-hi, el lec'h melchon. Met ur pred-all a défé c'hoaz. Sell aman ur vaz gargal ewit hi dorna, ken a c'houezi. Kommer ar vaz, ha gwelomp ha te a oar skei.

Ha Koadalan da skei war al loen-paour euz he wella.

— Mad, mad, na skoës ket fall. — Breman a weles aman un eubeul iaouank, hag a vo rèd d'id rei melchon ha kerc'h d'ehan, kement ha ma karo debri. — Eomp breman d'ar c'hambrjo. Sell aman unan ha na digori ket, ha homan-all ken-neubeud. Sell mad, rag mar tigwezfé d'id digori unan ann diou gambr-se, gwaleur d'id! Ar re-all holl a c'halli da digori ha bâle dré ar c'hastell ével ma kâri.

Pa hen doe lâret kement-se holl, ec'h eaz-kuit.

— Arsa en ti biou on-mé aman iwe? En ti ann Diaoul, martézé. Met gwelomp da genta hag a ve gwir ar pez hen euz lâret euz he zerviedenn. — Serviedenn, gra da dever! Digass d'in kig-moc'h, ha rost, ha gistr mad ha gwinn! — Ha kerkent a em gavas ann treo-sé holl war ann daol.

— Où vas-tu comme cela, mon garçon? lui dit encore celui-ci.

— Voyager, pour chercher à gagner mon pain.

— Voudrais-tu venir avec moi?

— Volontiers.

— Sais-tu lire?

— Non certainement; mon père est trop pauvre pour m'envoyer à l'école.

Le seigneur le saisit alors et s'éleva avec lui en l'air, très-haut. Il descendit près d'un beau château, dans une grande avenue, où Koadalan fut bien surpris de voir écrit sur les feuilles des arbres : — *Celui qui entre ici, n'en sort plus.* Ce qui lui donna l'envie de s'en aller; mais comment? Ils entrent ensemble dans le château; ils mangent ensemble et, après le souper, Koadalan dort bien dans un lit de plume.

Le lendemain matin, le seigneur lui dit :

— Or ça, mon garçon, je vais partir maintenant pour un voyage que j'ai à faire. Tu resteras seul ici pendant un an et un jour. Rien ne te manquera dans cette maison. Voici une serviette et, quand tu voudras manger ou boire, tu n'auras qu'à lui dire : « Serviette, fais ton devoir; apporte-moi telle ou telle chose ! » et aussitôt arrivera ce que tu auras demandé. Maintenant, suis-moi, pour que je te montre ton travail de chaque jour.

Et il le conduisit d'abord à la cuisine, où il y avait une grande marmite sur le feu. — Voilà une marmite sous laquelle il te faudra brûler deux cordes de bois par jour, et n'importe ce que tu y entendras, n'écoute pas et fais toujours du feu. Allons maintenant à l'écurie. Voilà une jument maigre qui a devant elle un fagot d'épine, en guise de trèfle. Mais on lui donne encore un autre régal. Voici un bâton de houx avec lequel tu la battras, jusqu'à ce que tu sues. Prends le bâton, et voyons si tu sais frapper.

Et voilà Koadalan de battre la pauvre bête, de toutes ses forces.

— Bien, bien! tu ne frappes pas mal. Tu vois ici, à présent, un jeune poulain auquel il faudra donner du trèfle et de l'avoine autant qu'il en voudra manger. Allons maintenant voir les chambres. En voici une que tu n'ouvriras pas; ni cette autre non plus. Regarde bien, car si tu venais à ouvrir une de ces deux chambres, malheur à toi! Toutes les autres, tu pourras les ouvrir et te promener partout dans le château.

Après avoir fait toutes ces recommandations, le seigneur partit.

— Or ça, chez qui donc suis-je ici? se dit alors Koadalan; chez le Diable, peut-être? Mais, voyons d'abord si ce qu'il m'a dit de sa serviette est vrai. — Serviette, fais ton devoir! apporte-moi du lard et du

— Hola! a-vad, a laras neuze, mad eo ann dro! Em vezwi a reaz, hag a chommas kousket war ann daol. Pa dihunas, en-bezr : — Poent braz eo d'in, éméhan, ober ma labour!

Ha setu-han da ober tan, un tan-ifern, indan ar pot-houarn-braz. Hag a klewé ebars un drouz vraz ével huanado ha klemmo ineo en poan. Met na rez ket a galz van, hag ec'h eaz neuzé d'ar marchosi. — Rei a ra melchon ha kerc'h d'ann eubeul iaouank, ha goudé a lem he chupenn, a krog er vaz gargal, hag a em laka da dorna Théréza euz he wella. (Théréza a oa hano ar gazek treut.)

— Paoues, den-fall! bez truez ouzin! a lâr ar gazek.

— Petra, c'hui a gomz iwé?

— Ia, rag me na on ket bet a bep-amzer ur gazek evel ma 'z on breman, siouas!

— En ti biou ec'h on aman iwé éta, ma komz al loened ével ann dut?

— En ti brasa majisian a zo war ann douar, ha mar na gares diwall, a-benn un dez hag ur bloaz a c'hoarvezo ganid evel ganen, ha martéze gwasoc'h c'hoaz.

— Ha na ve ket gallet kavoud ann tu da em denna a-c'han?

— Diez a vé; ha koulzgoudé ma karfes ober holl evel ma lârin d'id, ec'h halfemp martézé em denna c'hoaz euz a grabano ann Diaoul-sé.

— Lâret d'in buhan, rag me a zo prest da ober holl ewit mont a-c'hann.

— Ké prim d'ann diou gambr a zo difennet ouzid ho digori, hag a kavi eno tri levr ruz, daou en unan, unan en ében. Digass ganid ann tri levr-se, hag evel ma ouzoud lenn, a vi gant-he brasa majisian a zo war ar bed, ha mestr ar c'hastell-man a gollo gant-hé he holl c'halloud.

Mont a ra Koadalan d'ann diou gambr difennet, hag a tigass gant-han ann tri levr ruz.

— Mad! émé Dereza; lenn breman al levrio.

Lenn a ra, ha dre ma lenné, a wélé treo spontuz, heuzuz; met deski a re iwe a bep-seurt treo, ha dreist-holl ann tu da em drei er stumm hag en doaré ma karjé.

— Bréman, émé Déréza, a zo un aigl azé war ann tour brasa, hag hennès, pa hon gwelo o partia, a em lako da ober kement a drouz gant he diou-eskel, ha da griał ken krenv, ma klewo ar majisian, na euz forz pelec'h a vo, hag a teuio d'ar gèr kerkent. Rèd a vo did erreï d'ehan he diou-eskel hag he benn etre he diouskar. Kousket eo breman.

rôti, et de bon cidre et du vin! Et aussitôt tout cela se trouva sur la table.—A merveille! dit-il alors, tout va bien. Et il s'enivra et s'endormit sur la table. Quand il se réveilla : Il est grand temps, se dit-il, que je me mette à l'ouvrage!

Et le voilà de faire du feu, un feu d'enfer, sous la grande marmite. Et il y entendait un bruit étrange, comme des soupirs et des plaintes d'âmes en peine. Mais il s'en inquiéta peu, et il se rendit à l'écurie. Il donna du trèfle et de l'avoine au jeune poulain, puis il ôta sa veste, prit le bâton de houx et se mit à battre Thérèse de son mieux. (C'était le nom de la jument maigre.)

— Arrête, méchant, aie pitié de moi! cria la jument.

— Comment, vous parlez donc aussi, vous?

— Oui, car je n'ai pas été toujours une jument, comme je le suis maintenant, hélas!

— Chez qui donc suis-je ici, où les bêtes parlent comme les hommes?

— Chez le plus grand magicien qui soit sur la terre, et si vous ne voulez prendre bien garde, il vous arrivera comme à moi-même, et peut-être pis encore.

— Et ne peut-on donc sortir d'ici?

— C'est difficile; et pourtant si vous voulez faire comme je vous dirai, peut-être pourrions-nous échapper tous les deux à la griffe de ce démon.

— Dites-moi, vite, car je suis prêt à tout faire pour sortir d'ici.

— Allez aux deux chambres qu'on vous a défendu d'ouvrir, et vous trouverez là trois livres rouges, deux dans une des chambres, un seul dans l'autre. Prenez et emportez ces trois livres, et, puisque vous savez lire, avec eux, vous serez vous-même le plus grand magicien du monde, et, en les perdant, le maître de ce château perdra aussi tout son pouvoir.

Koadalan se rendit aux deux chambres défendues et prit les trois livres rouges.

— Bien! dit Thérèse; lisez à présent ces livres.

Koadalan se mit à lire, et, à mesure qu'il lisait, il voyait des choses effrayantes, horribles; mais il apprenait aussi toutes sortes de secrets, et surtout la manière de prendre telle forme et telle ressemblance qu'il lui plairait.

— Maintenant, reprit Thérèse, il y a là un aigle au sommet de la plus grande tour, et celui-là en nous voyant partir fera un tel vacarme avec ses ailes et poussera des cris si retentissants, que le magicien l'en-

Mont a ra Koadalan da glask kerdenn da erreï he diou-eskel hag he benn d'ann aigl, hag a teu aré da gavoud Thérésa.

— Breman a vo rèd d'id lakad ann tan en ur bern-koad a seiz-ugent kordenn a zo azé bars ar porz.

Lakad a ra ann tan er c'hoad, ha setu un tan-ifern!

— Breman a zo azé ur c'hloc'h, hag a zôn anehan he unan, pa c'hoarve un dra-bennag a newez er c'hasteil, hag a vo rèd d'id hen dideoda hag hen stoufa neuze gant stoup.

Dideoda a ra Koadalan ar c'hloc'h, hag hen stoufa gant stoup.

— Breman, ewit dont da vea ur Prinz kaer, kerz da walc'hi da benn en ur feunteun a zo azé en traon ar porz.

Gwalc'hi a ra he benn er feunteun, ha kerkent he vleo a deu da vea alaouret holl.

— Breman stag d'in plouz ha stoup indan ma zreid, 'wit na rin ket a drouz war bave ar porz, o vont-kuit.

Ober a ra se aré.

— Tap bréman ann éponj, ann torch-plouz hag ar skrivell, — ha dreist-holl na ankouaz ket ann tri levr ruz. — Gret eo.

Pign war ma c'hein breman hag eomp-kuit buhan.

Ann aigl na hell ket kriall, ar c'hloc'h na zôn ket iwé, ha setu-int o vont d'ann daou-lamp ruz!

Pa oant êt ur pennad, a lâr Theresa da Koadalan.

— Sell war da lerc'h; na weles netra o tont?

— Eo; ur bagad chass; hag a réd, hag a réd!

— Tol buhan ann torch-plouz wa da lerc'h.

Teurrel a ra ann torch-plouz, hag ar chass a lamp warnehan hag a réd d'hen kass d'ar gèr.

— Sell war-da-lerc'h, — a lâr aré Thérésa ur pennadig goudé, na weles netra?

— Nann sur, met ur goummoulenn a deu war-n-omp, hag a zo ker du, ma téféla ann dé gant-hi.

— Ar majisian a zo en kreiz ar goummoulenn-se! tol buhan ar skrivel.

Teurrel a ra ar skrivel, hag ar majisian a ziskenn euz ar goummoulenn, he zap hag ec'h a d'he c'hass d'ar gèr.

— Sell c'hoaz war da lerc'h, a lâr aré Thérésa, ur pennadig goudé, na weles netra?

— Eo! ur bagad brini, hag a deu war-n-omp a denn-askel!

— Tol buhan ann éponj!

tendra, n'importe où il sera, et il accourra aussitôt. Il faut lui lier les ailes et la tête entre ses jambes. Il dort à présent.

Koadalan alla chercher des cordes, pour lier les ailes et la tête de l'aigle, puis il revint vers Thérèse.

— Maintenant il faut mettre le feu à un tas de bois de cent quarante cordes qui est là dans la cour.

Koadalan mit le feu au tas de bois, et voilà un feu d'enfer!

— Il y a encore là une cloche qui sonne d'elle-même, quand il y a quelque chose de nouveau au château; il faut lui enlever la langue (le battant), puis la bourrer d'étoupe.

Koadalan enleva la langue de la cloche et la bourra d'étoupe.

— Maintenant, pour devenir un beau prince, allez vous laver la tête dans l'eau d'une fontaine qui est là au bas de la cour.

Il se lava la tête à la fontaine, et aussitôt ses cheveux devinrent d'or.

— Maintenant, garnissez mes pieds de paille et d'étoupe, pour que je ne fasse pas de bruit sur le pavé de la cour, en partant.

Il fait encore cela.

— Prenez maintenant l'éponge, le bouchon de paille et l'étrille, et surtout n'oubliez pas les trois livres rouges. — C'est fait. — A présent, montez sur mon dos, et partons, vite.

L'aigle ne peut plus crier, ni la cloche sonner, et ils partent au triple galop (littéralement : galop rouge).

Au bout de quelque temps, Thérèse dit à Koadalan :

— Regardez derrière vous; ne voyez-vous rien venir?

— Si, une meute de chiens; et ils courent, ils courent!

— Jetez, vite, le bouchon de paille derrière vous.

Il jette le bouchon de paille, et les chiens sautent dessus et courent le porter au château.

— Regardez encore derrière vous, dit Thérèse un moment après; ne voyez-vous rien?

— Je ne vois qu'un nuage qui vient sur nous, et il est si noir que le jour en est obscurci?

— Le magicien est au sein de ce nuage! Jetez, vite, l'étrille derrière vous.

Il jette l'étrille; le magicien descend du nuage, la prend et la porte au château.

— Regardez encore derrière vous, dit encore Thérèse un moment après, ne voyez-vous rien?

— Si, une bande de corbeaux qui viennent sur nous à tire d'aile.

— Jetez, vite, l'éponge!

Teurrel a ra ann éponj, hag ec'h a ar brini d'hen kass d'ar c'hastell.

Skuiza a ré Thérésa baour; met leun a oa a galon.

— N'hon euz ken nemet c'houezek lew da ober, emehi, ewit tapout ar ster, ha mar gallomp hi zrémenn, ez omp zalwet, rag n'hen défo galloud a-bed neuzé ar majisian war-n-omp; met sell bepred war da lerc'h; na weles nétra?

— Eo, ma Doué! ur c'hi-barbet du war hon zeulio!

Pa oa Thérésa o lampad bars ar ster, a oa iwe ar c'hi-barbet du o kregi en hé lost, ken a chommas gant-han leiz he c'heno a reun. Met un tammig re-divezad a oa!

— Un tol mad eo d'id, eméhan, o skrigna he dent, bea êt diwar ma douar!

— Ia, met breman me a ra goap anout, ha da dri levr ruz a zo ganen!

— Ia, siouas! met ar re-se a deuio c'hoaz d'ar gèr.

— Gwelet a vo!

Hag ar majisian d'ar gèr neuzé, fuloret braz hag oc'h ober tan ha kurun!

Ann daou-man a dalc'h da vont bépred, met war ho fouez breman, hag hep néc'hamant a-bed. Pa oent digwêt en ur c'hoad, e-kichenn ur roc'hell vraz-vraz, Thereza a gromzas évelhenn :

— Bréman a vo rèd d'id ma lac'ha.

— Jezuz! petra a laret? bikenn n'am bô a galon da ober-se.

— Rèd a vô hen ober, pa laran d'id, pé na dalveo netra holl kement hon euz gret bété vréman. Diwad an-hon dré ma gouk, digor neuzé ma c'hôf, hag a weli petra a c'hoarveo.

Lac'ha a ra Koadalan Thereza, digerri a ra d'ehi he c'hôf, ha kerkent a well o tont e-meaz hag o sével en hé gichenn ur brinses ar gaera.

— Mé, éméhi, a zo merc'h d'ar roue Naplez; met mé n'oun ket ewit-oud; kaeroc'h ewit-on a tlé bea da bried, merc'h ar roue Spagn. Met na euz forz pegoulz as po ezomm a zikour, deuss aman étal ar roc'hell-man, lâr ter gwez: Théréza! Théréza! Théréza! hag a teuin kerkent.

Kimiadi a reont neuzé ann eill euz égilé, en ur oela. Met lezomp breman ar brinses, ha heuillomp Koadalan.

— Ar pez am euz da ober, a laras neuzé d'ehan he-unan, eo mont étrézeg ar Spagn, pa eo gwir eman eno danvez ma fried. Met dré bélec'h? pa na ouzon hent a-bed.

Hen em wiska a ra evel ur prinz (gant hé dri levr ruz, a oa chommet

Il jette l'éponge; et les corbeaux vont la porter au château.

Cependant la pauvre Thérèse était bien fatiguée; mais elle était pleine de courage.

— Nous n'avons plus que seize lieues à faire, dit-elle, pour atteindre la rivière, et si nous pouvons la passer, nous serons sauvés, car alors le magicien n'aura plus aucun pouvoir sur nous; mais regardez encore derrière vous, ne voyez-vous rien?

— Si, mon Dieu! un chien barbet noir qui est sur nos talons!

Au moment où Thérèse sautait dans la rivière, le barbet noir mordait à sa queue, si bien qu'il lui en resta des crins plein la bouche! Mais il était un peu trop tard!

— Tu es bienheureux, dit-il, en montrant les dents, d'être sorti de mes terres!

— Oui, répondit Koadalan, mais maintenant je me moque de toi, et j'ai tes trois livres rouges.

— Oui, malheureusement; mais ces livres-là reviendront à la maison.

— Nous verrons bien cela.

Et le magicien partit en fureur, faisant feu et tonnerre!

Koadalan et Thérèse continuent leur chemin, mais tout à leur aise maintenant, et libres de tout souci. Arrivés près d'une grande pierre, dans un bois, Thérèse parla ainsi :

— Maintenant il vous faudra me tuer.

— Dieu! que dites-vous là? Je n'aurai jamais le courage de faire cela.

— Il faudra me tuer, vous dis-je, ou tout ce que nous avons fait jusqu'à présent, sera peine perdue. Saignez-moi au cou, ouvrez-moi ensuite le ventre, puis vous verrez ce qui arrivera.

Koadalan tue Thérèse, il lui ouvre le ventre et est bien surpris d'en voir sortir une princesse d'une beauté merveilleuse!

— Je suis, lui dit celle-ci, la fille du roi de Naples; mais je ne vous suis pas destinée; une autre, bien plus belle que moi, sera votre femme, la fille du roi d'Espagne. Mais n'importe en quelle occasion vous aurez besoin de secours, venez ici et dites trois fois : « Thérèse! Thérèse! Thérèse! et j'arriverai aussitôt.

Ils se font alors leurs adieux, les larmes aux yeux. Mais laissons maintenant la princesse, et suivons Koadalan.

— Ce que j'ai de mieux à faire à présent, se dit-il à lui-même, c'est de me diriger vers l'Espagne, puisque c'est là que se trouve celle qui doit être ma femme. Mais quel chemin prendre?

Il s'habille alors en prince (avec ses trois livres rouges, qu'il avait

gant-han, a ré ével ma karé) hag a tigwez hep-dalé er Spagn. Mont a ra raktal d'ar palès, hag a c'houlenn komz gant ar roue. Ar roue hen digommer mad, dré ma sonjé gant-han a oa mab ar roue Franz, he niz, a behini hen defoa kommerret ar strumm hag ann neuz.

Daou pe dri dé goudé ma oa oa digwêt, pa oa un dez o valé dre ar jardinn gant ar Roue, a c'houlennas diout-han :

— Petra, ma eontr, me a sonjé d'in penoz ho poa ur verc'h iwé ?

— Nann a vad, ma niz, n'am euz merc'h a-bed.

Bea hen defoa unan, met na c'houlenné ket a vijé gouvéet, hag hen defoa hi dastummet en un tour, gant ur plac'h ar gambr. Ur wez bemdez ec'h ee da welet he verc'h, met na ee den a-bed nemet-han.

Ann dewarlec'h pa oa Koadalan o valé aré bars ar jardinn gant he éontr, a oe souezet o welt ur voul-aour o ruillal war ann ale hag o tont da stoka euz beg he votez.

— Petra eo ar voul-aour-man, éméhan ?

— Netra, emé ar roue.

— Boul aour he verc'h a oa, péhini a oa o c'hoari war lein ann tour gant he flac'h ar gambr, hag a defoa tolet he boul d'ann traon, pa defoa gwelet ur prinz kaer o vale er jardinn gant he zad. Koadalan hen defoa gwelet anehi iwé. — N'euz forz, éméhan, abred pe diwezad me a gavo ann tu da gomz gant-hi.

Sével a ra ann noz-se da anter-noz, ha gant he levrio a kav ann tu da vont béteg he dor, hep bea gwelet na klevet gant nikun. Skei a ra war ann or : tok! tok! tok!

— Aman na ve digoret da den; piou oc'h-c'hui ?

— Mab ar roue Franz.

— Mab ar roue Franz, ma c'henderv! neuzé a vo digoret d'ac'h.

Hag a tigoras dehan, hag a em bokjont evel kenderv ha keniterv, hag a chommas gant-hi en he c'hambr bete ma tarzas ann dé. Hag a boe, a teué bebnoz, bebnoz, ha den na wié netra. Setu ma em gav dougéres ar brinses. Ar roue ac'h ée bemdez iwé d'hi gwelet hag evel ma kavé a wellaë, a lâras dehi un dé :

— Vad a ra ho poued d'ac'h, ma merc'h.

— Ia sur, ma zad ; ha neuzé n'am euz morc'hed gant netra.

Dont a ra ann amzer iwé ma renk gwillioudi, hag a c'han ur mab bihan ar c'haera. Met setu pa deu a roue, evel bemdez, ha pa wel ur bugel bihan en ur c'hawel, hag he verc'h klanv en hé gwélé, ez eo terrupl fuloret, hag

conservés, il faisait tout ce qu'il voulait), et il se trouve sans tarder en Espagne. Il se présente aussitôt au palais du roi et demande à lui parler. Le roi lui fait bonne réception, parce qu'il le prend pour son neveu, le fils du roi de France, dont Koadalan avait pris la mine et les manières.

Deux ou trois jours après son arrivée, comme il se promenait un jour avec le roi dans son jardin, il lui demanda :

— Comment, mon oncle, je croyais que vous aviez une fille ?

— Non, mon neveu, je n'ai pas de fille.

Il en avait une, mais il ne voulait pas qu'on le sût, et il la tenait enfermée dans une tour avec une femme de chambre. Il allait la voir une fois par jour; mais il allait toujours seul.

Le lendemain, quand Koadalan était encore à se promener dans le jardin avec son oncle, il fut tout étonné de voir une boule d'or rouler sur l'allée et venir heurter contre son pied.

— Qu'est-ce que cette boule d'or ? dit-il.

— Ce n'est rien, répondit le roi.

C'était la boule d'or de sa fille, qui jouait aux boules avec sa femme de chambre sur la plateforme de sa tour et qui avait jeté cette boule à dessein dans le jardin, quand elle avait vu le beau prince qui s'y promenait avec son père. Koadalan aussi avait remarqué la princesse. — Tôt ou tard, se dit-il, je trouverai moyen de lui parler.

Il se lève à minuit, et, grâce à ses livres, il arrive à la porte de la chambre de la princesse, sans être vu ni entendu de personne. Il frappe à la porte : tok! tok!...

— Ici on n'ouvre à personne. Qui êtes-vous ?

— Le fils du roi de France.

— Le fils du roi de France, mon cousin ! alors l'on va vous ouvrir.

Et la princesse lui ouvrit, et ils s'embrassèrent comme cousin et cousine, et il resta avec elle dans sa chambre jusqu'au point du jour. Et, dans la suite, il y revint chaque nuit, sans que personne en sût rien. Mais la princesse se sentit bientôt mère. Le roi continuait de la visiter tous les jours et, remarquant qu'elle prenait de l'embonpoint, il lui dit un jour :

— Votre nourriture vous profite, ma fille.

— Oui, sûrement, mon père; et puis, je n'ai souci de rien.

Le temps arrive où il lui faut accoucher, et elle donne le jour à un fils, un enfant superbe. Quand vient le roi, selon son habitude, et qu'il voit l'enfant dans son berceau, et sa fille malade dans son lit, il entre dans une colère terrible, et il part en jurant. Malgré tout, il n'en dit

ec'h a-kuit, o toui-Doué. Na lâr netra wit-sé d'he niz. Met vel ma oa dèut da vea trist ha morc'heduz, heman a lâras d'ehan un dé :

— Perag ma eontr, ma 'z oc'h evel-se trist ha morc'heduz ur pennad 'zo?

— Allas! ur verc'h am euz, hag am boa hi c'huzet euz ann holl; den na wélé anehi, német-hon hag he flac'h ar gambr, ha kolzgoudé a deûz ganet ur mab!

— Ia, ma eontr, ha me eo tad ar bugel, hag a c'houlennan diganac'h he vamm da bried.

— Ma! pa eo gret ann tol, gwella am euz da ober, eo hi rei d'id, ha gwelloc'h eo ganen a ve te ewit un-all.

Ma oe gret ann eured raktal. Met ar roue koz na rez ken joa a-bed, goude se. Prestig goudé a teuas da werwel, hag a oe laket Koadalan da roue en he lec'h. Met hema na blije ket kaer ar vuhe-se d'éhan, hag a-benn ur bloaz a c'hoantaas distrei d'he vro. Evel ma oa hè levrio gant-han bepred, a c'houlenn ur c'haronz kaer, péhini a diskenn kerkent euz ann er. Mont a reont ho zri ebars, he vroeg, he vugel hag hen, hag ar c'haronz a sav aré en èr, uhel, evel un aigl. Ma tigwez d'éhan trémen abiou da gastell ar majisian braz Foukes. Heman a oa o chomm en ur c'hastell-aour dalc'het gant péder chadenn aour ha péder chadenn arc'hant étré ann env hag ann douar. Foukes a oa en he brennestr, ha pa wel Koadalan o trémen en he garonz, a ped anéhan da diskenn un tammig. Foukes hen defoa esaët iwé kaout merc'h ar roue Spagn, met n'hen defoa ket gallet, ha pa hi gwelas o tremen, hen defoa hi anavéet raktal. Koadalan, pehini n'hen defoa disfianz a netra, a diskennas gant plijadur en kastell Foukes, hag heman hen degommerras mad. Goudé koan, a oe laket da gousket gant he bried en ur gambr kaer, hag ar bugel a oe roët da ur vagéres. Met allas! a-rok mont en he wélé ec'h ankouaas lakâd he levrio indan he bluek, ha pa dihunas, ann dewarlec'h ar beure, a oant laeret gant Foukes! setu-han glac'haret, ar paour kez. Foukes hen tolaz en ur punz dôn-dôn (ouspem ul lew a donder hen defoa), hag a koueas dre eno en kreiz ur c'hoad braz.

— Arsa ma Doue, a lâras neuzé, pelec'h on-mé aman? Ha petra a rin-mé breman, pa eo kollet ganen ma levrio? Hag ar pez a zo gwasa, ma groeg ha ma bugel a zo chommet invé gant Foukes, ann trubard milliget! kollet sur 'on ar wez-man. Mar am bijè gallet c'hoaz kavoud ar c'hoad lec'h ma kimiadis euz Thérésa! Met pelec'h eman ar c'hoad-sé?

Bâlé a ra dre ar c'hoad, ha na wel na den na loen. Digwezoud a ra ann noz, hag a kousk, harp he benn euz ur roc'hell-vraz goloët a spoen. Pa deu

rien à son neveu. Mais, comme il était devenu triste et soucieux, celui-ci lui demanda un jour :

— Pourquoi, mon oncle, êtes-vous ainsi triste et soucieux, depuis quelque temps ?

— Hélas ! j'ai une fille que j'avais dérobée à tous les yeux ; elle ne voyait que moi et sa femme de chambre, et cependant elle a donné le jour à un fils.

— Oui, mon oncle, je le sais, et c'est moi qui suis le père de l'enfant, et je vous demande de m'accorder la main de sa mère.

— Eh ! bien, puisque la chose est arrivée, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de te la donner ; et j'aime mieux que ce soit toi qu'un autre.

Et on fit la noce tout de suite. Mais le vieux roi ne donna plus aucune marque de joie. Il mourut peu de temps après, et Koadalan lui succéda sur le trône. Celui-ci ne goûtait guère ce nouveau genre de vie, et, au bout d'un an, il voulut retourner dans son pays. Comme il avait toujours ses trois livres rouges, il demanda un beau carrosse ; et aussitôt il en descendit un du ciel. Ils y montèrent tous les trois, sa femme, son fils et lui, et le carrosse s'éleva avec eux en l'air, très-haut, comme un aigle. Il passa par hasard devant le château du grand magicien Fouques. Celui-ci habitait dans un château d'or, retenu par quatre chaînes d'or et quatre chaînes d'argent entre le ciel et la terre. Fouques était à l'une des fenêtres de son château, et, en voyant passer Koadalan, il le pria de descendre un peu, pour lui faire visite. Fouques avait aussi essayé d'avoir la fille du roi d'Espagne, mais il n'avait pas réussi. En la voyant passer, il l'avait reconnue tout de suite. Koadalan, qui ne se défiait de rien, s'arrêta avec plaisir au château de Fouques, et celui-ci lui fit bon accueil. Après souper, il le conduisit, avec sa femme, dans une belle chambre, pour passer la nuit, et leur enfant fut confié à une nourrice. Mais, malheureusement, avant de se mettre au lit, Koadalan oublia de placer ses trois livres rouges sous son oreiller, et quand il se réveilla, le lendemain matin, Fouques les lui avait dérobés. Le voilà perdu, le pauvre homme ! Fouques le précipita dans un puits très-profond (il avait plus d'une lieue de profondeur) et il tomba au milieu d'un grand bois.

— Où donc suis-je ici, mon Dieu ? se dit-il, et que ferai-je maintenant que j'ai perdu mes trois livres rouges ? Et, ce qui est encore pis, ma femme et mon fils sont restés aussi au pouvoir de Fouques, le maudit traître ! C'en est fait de moi, cette fois ! Encore si j'avais pu retrouver le bois où je fis mes adieux à Thérèse ! Mais où est ce bois-là ?

Il se met à parcourir le bois, et ne rencontre ni homme ni bête. La nuit vient, et il dort, la tête appuyée sur une grande pierre couverte

ann dez, a sell en-dro d'éhan, hag a anvez ar rochell e-kichenn pehini a kimiadas Théreza digant-han.

— Hola! a lâras neuzé, n'eo ket kollet holl c'hoaz!

Hag a c'halvas ter gwez : Théréza! Théréza! Théréza! Ha kerkent a em gavas Théréza.

— Ezomm a t'euz an-hon, emehi, Koadalan?

— Ia sur, prinses, rag néc'hamant a-walc'h am euz aman!

— Goûd a rann holl : kollet a t'euz da levrio, ha da vroeg, ha da vugel! Met mar kares ober penn-da-benn evel ma lârin d'id, me a raio d'id ho c'haout c'hoaz.

Hen kass a ra da gichenn kastell Foukes, hag a lâr d'ehan neuzé :

— Kousket int holl bréman bars ar c'hastell. Kè goustadig, goustadig da gambr Foukes, hag a weli anehan kousket war he wélé, hag war un daol vihan, étal he wele, ann tri levr-ruz. Tap an-he, ha deus-kuit gant-hé, hag e-keit-sé, me a gavo d'id da vroeg ha da vugel.

Mont a ra Koadalan bete kambr Foukes, pehini a diroc'hé, astennet war he wélé; tapout a ra ann tri levr-ruz, hag a teu-kuit gaut-he neuzé, buhan-buhan. Thérésa a oa euz hen gortoz, ha gant-hi he vroeg hag he vugel. Ma pokas d'hè, hag a oelé gant ar joa.

— A-rok mont-kuit, a lâras neuzé Thereza : Pétra a vo gret da Foukes?

— Ma fé! p'am euz brema ma levrio, ma groeg ha ma bugel, na ioullan drouk-abet d'éhan kén.

— Ma! eomp-kuit neuzé, buhan.

Pa oent digwêt en kreiz ar c'hoad, a lâras c'hoaz Théréza d'éhan!

— Breman a kimiadan ouzid ewit bikenn, rag na em welfomp ken.

Hag a savas neuzé en er, ha prestig a kollas ar gwel anehi.

Koadalan, he vroeg hag he vugel a bignas neuzé en ho c'haronz, pehini a deuas kerkent ha ma oe goulennet, hag a em gavjont hep-dâle en bro Koadalan, en Plouaret. Ma oe souezet braz ann holl o welet ur prinz hag ur brinses ker kaer, rag nikun n'ho anavéé, zoken tad Koadalan hag he vamm, péré a oa deut da vea koz, ha paour bepred. Ma savjont ur c'hastell kaer ar c'haera. Met ann daou goz a chommas en ho zi bihan-plouz, welloc'h a em gavent eno, hag ho mab n'ho lezé en ezomm a bed, hag a roë d'hé arc'hant, kement ha ma karent.

Un dez a laras Koadalan d'he dad :

de mousse. Quand le jour revient, il regarde autour de soi, et reconnaît le rocher près duquel il avait fait ses adieux à Thérèse.

— Hola ! se dit-il alors, tout n'est pas encore désespéré !

Et il cria trois fois : « Thérèse ! Thérèse ! Thérèse ! » et aussitôt Thérèse arriva et dit :

— Vous avez besoin de moi, Koadalan ?

— Oui, certainement, princesse, car me voici bien embarrassé !

— Je sais tout : vous avez perdu vos livres, et votre femme et votre fils ; mais si vous voulez faire exactement ce que je vous dirai, je vous les ferai retrouver encore.

Puis elle le conduit devant le château de Fouques, et lui dit :

— Tout le monde dort en ce moment dans le château. Rendez-vous tout doucement à la chambre de Fouques, que vous trouverez dormant sur son lit, et sur une petite table, près du lit, vous verrez les trois livres rouges. Prenez-les, revenez vite, et, pendant ce temps, je vous retrouverai votre femme et votre fils.

Koadalan se rend à la chambre de Fouques, qui ronflait, étendu tout de son long sur son lit ; il prend les trois livres rouges, et s'enfuit aussitôt. Thérèse l'attendait, avec sa femme et son fils. Il les embrassa, en pleurant de joie.

— Avant de partir, dit alors Thérèse, que voulez-vous que je fasse à Fouques ?

— Ma foi ! à présent que j'ai retrouvé mes livres, ma femme et mon fils, je ne lui veux plus de mal.

— Partons alors, et vite.

Quand ils furent au milieu du bois, Thérèse lui dit encore :

— Maintenant je vous fais mes adieux pour toujours, car nous ne nous reverrons plus jamais.

Et elle s'éleva en l'air, et il la perdit bientôt de vue.

Koadalan, sa femme et son fils remontèrent alors dans leur carrosse, qui revint aussitôt qu'il le redemanda, et ils arrivèrent sans tarder au pays de Koadalan, à Plouaret. Tout le monde y fut bien étonné de voir arriver un si beau prince et une si belle princesse. Personne ne reconnaissait Koadalan, pas même son père et sa mère, qui étaient vieux alors, et toujours pauvres. Ils firent bâtir un château magnifique. Mais les deux vieux (le père et la mère) continuèrent d'habiter leur chaumière ; ils s'y plaisaient mieux, et leur fils ne les laissait manquer de rien et leur donnait de l'argent autant qu'ils en voulaient.

Un jour Koadalan dit à son père :

— Warc'hoaz, ma zad, a zo ur foar gaer en Lanhuon, hag a vo rèd d'ac'h mont d'ehi.

— Da bétra mont d'ar foar, pa n'am euz na marc'h, na buc'h, na porc'hell?

— N'ho pêt morc'hed, warc'hoaz ar beuré a kavfet un ijenn kaer en ho kraou. It gant-han d'ar foar ha goulennet out-han ar pez a garfet, hag a ve mill-skoed, hag a vo roët d'ac'h; met na lest ket ann nask da vont gant ann ijenn; bêt sonj mad a-zé, pé n'am gwelfet ken.

— Ma! émé ar paotr koz.

Ann déwarlerc'h ar beuré ec'h a da welet d'he graou, hag ez eo souezet braz o welet eno un ijem ar chaera, ével n'hen defoa gwelet biskoaz. Lakâd a ra un nask d'ehan war he c'houk, hag ec'h a gaut-han da Lanhuon. Ann holl a lâré, penn-da-benn war ann hent : — Kaera da ijenn! da biou eo? — hag a oa stad er paotr-koz.

Kerkent ha ma 'c'h arruas er foar-lec'h, a teuas ann holl en dro d'éhan.

— Pégement aun ijenn ? — a lâré kigerrienn Lanhuon ha Landreger.

— Mill-skoed! — a lâré Koadalan goz. — Hag ec'h ent-kuit.

Paotred Montroulez, ha Leon, memeuz tra. Na oa den 'wit sevel ann ijenn.

Ma tigwezas en-bezr tri varc'hadour braz, leun ho godello a arc'hant, ha na anavéé den an-he (Tri diaoul a oant).

— Pégément ann ijenn?

— Mill-skoed!

— N'eo ket ewit netra, tad-koz; met na euz forz, ul loen-kaer eo, plijout a ra d'imp, ha gret ê ar marc'had; ha setu aman arc'hant raktal.

Ar paotr-koz a laka ann arc'hant en he c'hodell hag a ro ann ijenn d'ann tri varc'hadour, met a vir ann nask.

— Roët iwé ann nask, tad koz.

— N'am euz goerzet nemet ann ijenn, ha na roïn ket ann nask.

— Ann nask ac'h a atao da-heul ar vuc'h hag ann ijenn.

— N'am enz ket goerzet ann nask, ha na roïn ket anehan.

— Rèd eo d'imp kaout un nask; roët anehan, hag ho pô mill-skoed all.

— Na roïn ket, ha pa ve ewit dek-mill.

Hag a laka ar paotr koz ann nask en he c'hodell, hag ec'h a-kuit.

Ann tri marc'hadour a bign neuzé war gein ho ijenn. Heman a em laka kerkent da vléjal, da redek ha da bennfolli, hag ho stlej ho zri d'ann douar.

— Demain, mon père, il y a une belle foire à Lannion, et il vous faudra y aller.

— Pourquoi aller à la foire, puisque je n'ai ni cheval, ni vache, ni pourceau?

— Ne vous inquiétez point de cela; demain matin vous trouverez un bœuf superbe dans votre étable. Menez-le à la foire, et demandez-en le prix que vous voudrez, et quand ce serait mille écus, vous les aurez. Mais ne donnez pas la corde avec le bœuf. Faites-y bien attention, ou vous ne me reverrez plus.

— C'est bien, dit le bonhomme.

Le lendemain matin le vieux Koadalan se rend à son étable, et est bien étonné d'y trouver un bœuf magnifique, comme il n'en avait jamais vu. Il lui passe une corde au cou, et se rend avec lui à Lannion. Tout le monde disait, sur le chemin, en le voyant passer : « Le beau bœuf! à qui est-il? » Et le vieillard en était tout fier.

Dès qu'il arriva dans le champ de foire, la foule s'empressa autour de lui.

— Combien le bœuf? demandaient les bouchers de Lannion et de Tréguier.

— Mille écus! disait le vieillard. Et ils s'en allaient.

De même pour les marchands de Morlaix et de Léon. Nul n'enlevait le bœuf.

Arrivèrent alors trois grands marchands inconnus, les poches bourrées d'argent et que personne ne connaissait : (C'étaient trois diables.)

— Combien le bœuf? dirent-ils.

— Mille écus!

— Ce n'est pas pour rien, grand père. N'importe, c'est une belle bête; il nous plaît, et nous sommes d'accord. Voici de l'argent comptant.

Le vieillard met l'argent dans sa poche et livre le bœuf aux trois marchands; mais il garde la corde.

— Donnez aussi la corde, grand père.

— Je n'ai vendu que la bête, et je ne donnerai pas la corde.

— La corde suit toujours la vache et le bœuf.

— Je n'ai pas vendu la corde et je ne la donnerai point.

— Il nous faut cependant une corde; donnez-la et vous aurez encore mille écus.

— Je ne la donnerai pas, même pour dix mille!

Et le vieillard met la corde dans sa poche, et part.

Les trois marchands montent alors sur leur bœuf. Mais celui-ci commence aussitôt à beugler, à courir, comme une bête affolée, et jette les

— Ha kerkent a tro ann ijenn en ki, ha da redek trezeg ar gèr. — Hag ann tri varc'hadour war he lerc'h, troët en tri bleiz! — Ar c'hi a arru da genta e-toull-dor ti Koadalan, hag a lamp ebars. Ha kerkent setu-han en den, rag Koadalan he-unan a oa. — Ann tri bleiz, deut da vea are tri varc'hadour, a chomm e-kichenn ann or :

— Re-diwezad un tammig paotred! a lâr d'he Koadalan, euz he di.

— Poent a oa d'id! met na euz forz, kregi a reomp c'hoaz en da golier un de!

— Gwelet a vo!

Hag hi kuit, ho zri, ha drouk en-he!

Pa digwezas Koadalan goz e ger :

— Ac'hanta! ma zad, gret oc'h euz foar vad?

— Ia vad! Mill-skoed! hag ann nask a zo deut ganen; sell.

Ur pennadig goudé a lâras are Koadalan d'he dad :

— Warc'hoaz, ma zad, eman foar-ann-nec'h, en Montroulez, ur foar gaer, hag a vo rèd d'ac'h mont.

— Gant petra?

— Gant ur marc'h a gavfet er marchosi warc'hoaz ar beuré, kaera marc'h oc'h euz gwelet biskoaz. Daou-vill skoed a c'houlennfet out-han, hag ho pô an-he aré, met na roët ket ar c'habestr; tolet-pled mad da se.

Ann dewarlerc'h ar beuré a kav Koadalan goz ur marc'h ar c'haera en he varchosi, vel m'hen defoa lâret d'ehan he vab, hag ec'h a gaut-han da Vontroulez. Ann holl a oa souezet o welet vel ma oa kaer ar marc'h-se. — Pégement? pégement? a c'houlenne ar varc'hadourienn. Met pa glewent : daou-vill skoed! a souzent holl adré.

En-bezr a tigwez aré tri varc'hadour Lanhuon.

— Pégément ar marc'h, tad koz?

— Daou-vill skoed!

— Skoët aze, d'imp eo. — hag a em skojont en ho daoudorn. — Eomp en un hostaleri da gonta ann arc'hant, ha da eva ur bannac'h.

Mont a reont en hostaleri nesa; ar paotr koz a ev muioc'h wit neubeutoc'h, ha setu-han mezw, ha na sonj ket goulenn ar c'habestr. Mont a ra ar marc'h gant ann tri marc'hadour, hag he gabestr gant-han en he benn. Pignad a reont ho zri war gein ar marc'h; ma oa souezet ann holl euz ho gwelet. — A be-lec'h è ann tri diot-man? a lârent. — Mont a rent war gè Leon, hag ar ganfarded a grié war-n-he, ha zokenn a stlapé mein gant-hè.

— Petra, tri genaouek, a lâras un den koz, sotoc'h oc'h ewit ho loen! Diskennit daou bépred; n'oc'h euz ket a vez?

trois marchands à terre. Puis aussitôt le bœuf se change en chien; et de courir vers la maison! Et les trois marchands de courir aussi après lui, sous la forme de trois loups! Mais le chien arrive le premier à la porte du château de Koadalan, et y saute d'un bond. Et aussitôt il redevient homme, car c'était Koadalan lui-même! Les trois loups, redevenus trois marchands, s'arrêtent à la porte.

— Un peu trop tard, les gars! leur dit Kaodalan de sa maison.

— Il était temps! mais n'importe, nous te prendrons encore au collet.

— C'est ce que nous verrons bien!

Et ils partirent, fort en colère.

Quand le père Koadalan arriva à la maison :

— Eh! bien, mon père, avez-vous fait bonne foire?

— Oui sûrement : mille écus! et j'ai rapporté la corde; la voici.

Quelque temps après, Koadalan dit encore à son père :

— C'est demain la foire-haute à Morlaix, mon père; une belle foire! il vous faudra y aller.

— Et avec quoi?

— Avec un cheval, que vous trouverez dans votre écurie demain matin, le plus beau cheval que vous aurez jamais vu. Vous en demanderez deux mille écus; et vous les aurez encore. Mais ne donnez pas la bride; prenez-y bien garde!

Le lendemain matin, le père Koadalan trouve un cheval magnifique dans son écurie, comme le lui avait dit son fils, et il va avec lui à Morlaix. Tout le monde admirait le cheval. « Combien? combien? » demandaient les marchands. Mais quand ils entendaient : « Deux mille écus! » tous se retiraient.

Tantôt arrivèrent encore les trois marchands de Lannion.

— Combien le cheval, grand père?

— Deux mille écus!

— Topez-là; il est à nous! Et ils se frappèrent dans les mains.

— Allons à l'auberge, pour compter l'argent, et boire un coup. Ils vont à l'auberge la plus voisine. Le vieillard boit un coup de trop, et s'enivre, si bien qu'il oublie de retenir la bride.

Les trois marchands emmènent le cheval, avec sa bride en tête. Ils montent tous les trois dessus. Tout le monde les regardait avec étonnement.

— D'où sont ces trois imbéciles? se disait-on. Ils longeaient le quai de Léon, et les gamins criaient dessus et leur lançaient même des pierres.

— Comment, trois imbéciles, leur dit un vieillard, vous êtes plus

Diskenn a reont o zri. Ar marc'h a lamp kerkent bars ann dour, ha setuhan troët en zilienn. — Ann tri varc'hadour a lamp war he lerc'h hag a deu da vea tri fesk braz, ewit tapout ar zilienn. — Met homan a deu neuze da vea ur goulm, hag a nij uhel, dreist tier kèr.

Ann tri fesk braz ac'h a neuzè en ter sparfell, hag a nij war he lerc'h.

Ar goulm, skuiz o nijal, ha prest da vea tapet, pa oa o tremen a-uz d'un noblanz, a wel ur vates o karga dour en ur varac'h e-kichenn ur feunteun. Em lezel a ra da goueza er varac'h, ha kerkent ez eo troët en goalennaour. Ar vatez a denn ar walenn-aour euz ar varac'h, hag he laka war he biz, hag a dired d'ann noblanz. Ann ter sparfell a zo troët kerkent en tri zôner péré a ha da zôn gant pep a violonz dirag ann noblanz. Aotronez hag itronezed a deu d'ho selaou er prennestro, hag a dol arc'hant d'he.

— Trugare! a lâr ar re-man, na c'houlennomp ket a arc'hant.

— Petra a c'houlennet eta!

— Ur walenn-aour a zo bet kavet gant ar vatez, o vont da gerc'had dour d'ar feunteun.

— Bea ho pô anehi.

Klasket eo ar vatez. Homan a oa êt d'he c'hambr, da zellet euz he gwalenn-aour. A greiz-holl a oe fromet o welet ur prinz kaer en he c'hichenn, hag ar walenn êt diwar he biz.

— Na spontet ket, a lâras d'ehi ar prinz; me eo ar walenn-aour ho poa war ho pîz. Ann aotro a zo o tont da c'houlenn diganac'h ar walenn-aour (rag bremaïg a zistroin are en gwalenn-aour war ho piz). Met n'he roët ket d'ehan, ken hen defo gret ar pez ec'h han da lâret d'ac'h : Lâret d'ehan ober lakâd ann tan en ur bern-koad a zo er porz; pa wo krog mad ann tan, a tolfet ar walenn en he greiz, hag a lârfet d'ar zonerrienn mont d'he c'hlask ébars.

P'hen defoe lâret kement-se, ec'h eaz are en gwalenn-aour war viz ar vatez.

Ann aotro a deuas kerkent, hag a lâras :

— Pelec'h eman ar walenn-aour oc'h euz kavet o vont da gerc'had dour d'ar feunteun?

— Setu-hi aman, aotro.

— Roët d'in anehi.

— Salv-ho-kraz, lâret a zo d'in n'he rojenn ket ken ho po gret ar pez ec'h an da lâret d'ac'h. Gret lakâd ann tan er bern-koad a zo en ho porz; pa vo

dépourvus de raison que votre bête; descendez au moins deux; n'avez-vous pas de honte ?

Ils descendent tous les trois. Le cheval saute alors dans la rivière, et se change aussitôt en anguille. Les trois marchands y sautent après lui, et se changent en trois grands poissons, pour poursuivre l'anguille. Mais celle-ci s'envole alors, sous la forme d'une colombe, et s'élève très-haut dans l'air, au-dessus de la ville. Les trois grands poissons la poursuivent encore, sous la forme de trois éperviers. La colombe, fatiguée de voler, et se voyant sur le point d'être prise, voit, en passant au-dessus d'un château, une servante, près d'une fontaine, occupée à remplir d'eau un baquet. Elle se laisse tomber dans ce baquet, sous la forme d'une bague d'or. Aussitôt la servante retire la bague de l'eau, la met à son doigt et court au château. Alors les trois éperviers se changent en trois musiciens, et vont, portant chacun un violon, faire de la musique sous les fenêtres du château. Des seigneurs et des dames viennent les écouter aux fenêtres et leur jettent de l'argent.

— Merci! disent les musiciens, mais ce n'est pas de l'argent que nous demandons.

— Que voulez-vous donc ?

— Une bague d'or que la servante a trouvée, en allant puiser de l'eau à la fontaine.

— Vous l'aurez.

On cherche la servante. Celle-ci était dans sa chambre, occupée à admirer sa bague. Elle fut effrayée de voir tout à coup un beau prince à côté d'elle, et la bague disparue de son doigt.

— Ne vous effrayez pas, lui dit le prince, je suis la bague d'or que vous aviez au doigt. Votre maître vient pour vous demander cette bague d'or (car je vais à l'instant redevenir bague d'or à votre doigt). Mais ne la lui donnez pas, jusqu'à ce qu'il ait promis de faire ce que je vais vous dire. Dites-lui de mettre le feu à un grand tas de bois qui est dans la cour; puis, quand le feu sera au plus fort, vous y jetterez la bague d'or, et direz aux trois musiciens de l'y aller chercher.

Quand il eut dit ces paroles, il redevint bague d'or au doigt de la servante. Le seigneur arriva aussitôt, et dit à la servante :

— Où est la bague d'or que vous avez trouvée, en allant puiser de l'eau à la fontaine ?

— La voici, monseigneur.

— Donnez-la-moi.

— Sauf votre grâce, on m'a bien recommandé de ne vous la donner que lorsque vous aurez fait ce que je vais vous dire. Faites mettre le

krog mad ann tan, a tolin en he greiz ar walenn-aour, o lâret d'ar zonerrienn: it d'hi c'hlask!

Laket eo ann tan er bern-koad, hag ar vatez a dol ar walenn-aour en he greiz, hag a lâr d'ar zonerrienn : it d'hi c'hlask! Ar re-man a lamp kerkent en tan, hag a glask, evel diaoulienn a oant.

Met ar walenn-aour a zo troët neuze en ur gorbonenn e-touez ur bern-braz a winiz a oa en zolier ar c'hastell, hag ann tri all, en tri c'hôg, péré a em laka da glask ar gorbonenn er bern-gwiniz. Met ar gorbonenn a deu neuze da vea ul louarn, pehini a dag ann tri c'hôg.[1]

Ha setu aze vel ma trec'has Koadalan war ann tri diaoul, hag a chommas gant-han he dri levr ruz.

Goudé kement a boanio, a tistroas are d'ar gèr. He dad a oa marwet; he vroeg hag he vugel a deuas iwé da verwell, prestig goudé, hag a chommas he unan; met hé dri levr-ruz a oa gant-han bépred. Gant ar re-se a c'helle ober holl ar pez a garé, nemet tec'hel diouz ar Maro. Deut a oa da vea koz, hag hen defoa aoun-braz ouz ar Maro. Bemdez a studie mui-ouz-mui he levrio, o klask penoz ober ewit galloud em inkarni ha bewa da virwikenn. Hag un dez a sonjas hen defoa kavet ann tu, ha setu penoz

Dastum a ra holl dut he di, hag a lâr d'he : Sentet ouzin, na euz forz petra a lârin d'ac'h, arc'hant ho po kement ha ma karfet. It da genta da glask d'in ur vagerez gant he bugel kenta newe ganet, hag ho digasset aman buhan.

Digasset a zo d'éhan ur vageres gant he bugel kenta newé-ganet, ha kalz a leaz gant-hi. Homan a tlee chomm c'houec'h miz er c'hastell hep gwelet den a-bed, zokenn he fried. Kant-skoed ar miz a vije paeet, lâret a ra neuze d'ehi: Me a vo lac'het breman, draillet munud evel kig-silzig, ha neuze laket en ur boudez. Ar boudez-se a vo laket en-kreiz ur bern teill-tomm, ha diou-wez bemdez, epad c'houec'h miz, da greiz-de ha da der-heur, a renkfet dont, un antér-heur bep gwez, da skuill leaz ho pronno a-uz d'ar boudez lec'h ma vin a bezio. Met diwallit mad a kouskfac'h epad ma véet o skuill ho leaz. A-ben c'houec'h miz, mar gret mad evel ma lâran, a savin em fez euz ar boudez, ha

1. Cette série de métamorphoses du héros de notre conte rappelle la poursuite de Gwion par Keridwen dans le *Hanes Taliesin* :

« Vraiment, s'écria Keridwenn, c'est Gwion le nain qui est le ravisseur. » Ayant pro-
» noncé ces mots, elle se mit à sa poursuite. Gwion, l'apercevant de loin, se transforma
» en lièvre, et redoubla de vitesse; mais Keridwenn aussitôt changée en levrette le
» dépassa et le chassa vers la rivière.

» Se précipitant dans le courant, il prit la forme d'un poisson; mais son implacable
» ennemie, devenue loutre, le suivit à la trace; si bien qu'il fut obligé de prendre la
» figure d'un oiseau et s'envola dans l'air.

» Cet élément ne lui fut pas un refuge; car la dame, sous la forme d'un épervier,
» gagnait sur lui, et allait le saisir de sa serre.

feu au grand tas de bois qui est dans votre cour; quand le feu sera au plus fort, je jetterai la bague d'or au milieu, en disant aux musiciens : Allez l'y chercher !

On met le feu au tas de bois, puis la servante jette la bague d'or au milieu, et dit aux musiciens : Allez l'y chercher !

Aussitôt ceux-ci se jettent dans les flammes, et se mettent à y chercher la bague d'or, comme de vrais diables; ce qu'ils étaient en effet.

Mais la bague d'or est changée alors en un grain charbonné, dans un grand tas de froment qui était dans le grenier du château. Et aussitôt les trois autres deviennent trois coqs, qui se mettent à chercher le grain charbonné dans le tas de froment. Mais le grain charbonné devient aussitôt un renard, qui croque les trois coqs !

Et voilà comment Koadalan remporta la victoire sur les trois diables, et comment ses trois livres rouges lui restèrent.

Après tant d'épreuves, Koadalan revint chez lui. Son père était mort; sa femme et son fils moururent aussi peu après, et il se trouva seul. Mais il avait toujours ses trois livres rouges. Avec eux il pouvait faire tout ce qu'il voulait; tout, excepté éviter la mort. Et il était déjà vieux, et il avait grand' peur de la mort ! Chaque jour il étudiait de plus en plus ses livres et y cherchait le secret de devenir immortel. Un jour il crut l'avoir trouvé, et voici comment.

Il assemble tous les gens de sa maison, et leur dit :

— Obéissez-moi ponctuellement, n'importe ce que je vous commanderai, et je vous donnerai de l'argent et de l'or autant que vous en voudrez. Allez d'abord chercher une femme allaitant son enfant premier né et amenez-moi sur-le-champ et la mère et l'enfant.

On lui amène une mère allaitant son enfant premier né, et ayant du lait en abondance. Celle-ci devait rester six mois au château, sans voir aucun homme, pas même son mari. Elle aurait cent écus par mois. Koadalan lui dit : — Moi, je serai à présent mis à mort et haché menu comme chair à saucisses; puis, mon corps, ainsi réduit en morceaux, sera mis dans une grande terrine. Cette terrine sera enfouie dans un tas de fumier chaud, et, deux fois par jour, pendant six mois, à midi et à trois heures, il vous faudra venir, une demi-heure chaque fois, répandre le lait de vos seins sur le fumier, à l'endroit où se trouvera la terrine. Mais prenez

» Tremblant de la terreur de la mort, il aperçut un tas de blé, sur une aire, et se glissa » au milieu, semblable à un simple grain.

» Kéridwenn prit la forme d'une poule noire à la crête élevée, ouvrit en grattant le tas » de blé, distingua le grain et l'avala, etc... »

Traduction donnée d'après la traduction anglaise d'Ed. Davies (*Celt. Myth.*, p. 229 et suiv.), par Jules Leflocq, *Etudes de mythologie celtique*, p. 69.

iac'h mad, ha krenvoc'h ha koantoc'h ewit biskoaz; ha neuze na varwin bikenn ken. Ober a reet? lâret d'in. Kant-skoed ar miz ho pô.

— Ia, emehi, ober a rin.

Gervel a ra neuzé he vewelienn, hag a lâr d'he.

— Breman a vo rèd d'ac'h ma lac'ha, ha lakâd ma c'horf holl a bezio, ker munud ha kig-silzig. Neuzé a lakafet ann holl bezio-se, gant ar gwad, en ur boudez, pehini a c'holofet gant ul lienn gwenn, hag ar boudez-se a lakafet en kreiz ur bern teïll-tomm, lec'h ma renko chomm epad c'houec'h miz. Goude ar c'houec'h miz-se, ma gwelfet o sevel a-c'hané em fez, beo ha iac'h, ha krenvoc'h ha koantoc'h ewit biskoaz. Ha n'ho pêt nep aoun, rag pep-tra a c'hoarveo ével ma lâran d'ac'h. Ober a reet?

— Ia, a lâras ar mewelienn.

Holl a zo gret evel m'hen euz lâret. Lac'het eo, draillet-munud evel kig-silzig, ha laket ann tammo holl, gant ar gawd, en ur boudez, pehini a zo plantet e-kreiz ur bern teill-tomm.

Mont a ra ar vageres diou-wez bemdez, épad un anter-heur bep-gwez, da skuill leaz he bronno war ann teill, a-uz d'ar boudez. Bet eo pemp miz oc'h ober evel-se, bet eo pemp miz hanter; na vanké kén nemet tri dé d'ar c'houec'h miz, pa vanas kousket wr ar baern teill, épad ma oa o skuilla leaz a-uz d'ar boudez. Allas! ha neuzé a varwas Koadalan! Pa oe dizoloët war-n-ehan, a oe kavet he gorf en he bez, ha kazi deut e-meaz ar boudez; a oa o vont da zével; tri de c'hoaz, hag a vije deut he dol da vad. Met allas! marw a oa, ha marw mad, ewit bea c'hoantaët na varwjé bikenn!

Kontet gant Iann-Mari GWEZENNEC,
Kalvez en Plouaret,
dastumet gant F. M. ANN HUEL.

Gwenveur 1869.

---

bien garde de vous endormir, pendant que vous répandrez le lait de vos seins ! Au bout des six mois, si vous faites exactement ce que je vous recommande, je me relèverai tout entier de la terrine, plein de vie et de santé, et plus fort et plus beau que je ne fus jamais ; et alors je ne mourrai plus jamais. — Ferez-vous cela, dites-moi ? Vous aurez cent écus par mois. — Oui, dit-elle, je le ferai.

Alors il fait venir ses domestiques et leur dit :

— Maintenant il vous faudra me mettre à mort, et hacher tout mon corps en morceaux menus comme chair à saucisses. Puis, vous mettrez tous ces morceaux, et le sang aussi, dans une grande terrine, que vous recouvrirez d'un linge et enfouirez ensuite dans un tas de fumier chaud, où elle devra rester pendant six mois entiers. Les six mois accomplis, vous me verrez me relever de là, plein de vie et de santé, et plus fort et plus beau que je ne le fus jamais. Et n'ayez aucune crainte, car tout arrivera comme je viens de vous dire. M'obéirez-vous ?

— Oui, répondirent les domestiques.

On fait chaque chose comme il a recommandé. On le met à mort, on le hache en morceaux menus comme chair à saucisses. Puis tous les morceaux, et le sang aussi, sont mis dans une grande terrine, que l'on enfouit dans un tas de fumier chaud.

Deux fois par jour, pendant une demi-heure chaque fois, la nourrice va répandre le lait de ses seins sur le fumier, au-dessus de la terrine. Elle l'avait fait pendant cinq mois, cinq mois et demi ; il ne s'en fallait plus que de trois jours que les six mois ne fussent accomplis, quand elle s'endormit sur le tas de fumier, en répandant le lait de ses seins au-dessus de la terrine.

Hélas ! alors mourut Koadalan !

Quand on découvrit la terrine, on retrouva son corps tout entier, sorti du vase et sur le point de se relever. Encore trois jours, et il aurait réussi !

Mais, hélas ! il était mort, bien mort, pour avoir voulu se rendre immortel !

Conté par Jean-Marie Guézennec,
Charpentier à Plouaret,
Et recueilli par F.-M. Luzel.

Janvier 1869.

OBSERVATIONS SUR LE CONTE PRÉCÉDENT.

Ce conte est en grande partie composé de différents contes que l'on rencontre ailleurs séparément. On peut comparer :

I. Le conte de l'enfant qui sert chez le Diable dans l'enfer, et doit attiser le feu sous les chaudières où se trouvent les pauvres âmes, et auquel il est défendu d'en lever le couvercle. Voyez mes observations sur ce conte dans le *Jahrbuch für Romanische und Englische Literatur*, tome VII, p. 268;

II. Les contes que j'ai réunis dans le même recueil, tome VIII, p. 256 et suiv., où l'on retrouve la chambre défendue, la coloration dorée que revêtent les cheveux du héros et sa fuite à l'aide d'un cheval enchanté;

III. Le conte du sorcier et de son apprenti qui après différentes métamorphoses tue son maître qui s'était aussi diversement transformé : *Siddhi-kür*, trad. allem. d'Jülg, p. 1; Benfey : *Pantschatantra*, tome I, p. 410; *Les Quarante Vizirs*, trad. all. de Behrnauer, p. 195; von Hahn: *Griechische Mærchen*, nº 68; Wuk Stephanowitsch Karadschitsch: *Volksmærchen der Serben*, nº 6; Straparole: *Notti*, VIII, 5; Schott: *Walachische Mærchen*, nº 18; Grimm: *Kinder und Hausmærchen*, nº 68; Müllenhoff: *Sagen, Mærchen und Lieder der Herzogthümer Schleswig, Holstein, und Lauenburg*, nº 27 des *Mærchen;* Prœhle: *Mærchen für die Jugend*, nº 26; Schœnwerth, *Aus der Oberpfalz*, tome III, p. 211; Waldau, *Bœhmisches Mærchenbuch*, p. 116; *Polnische Mærchen*, traduit de Woycicki par Lewestam, p. 110; Glinski : *Bajarz Polski*, tome I, p. 188; Etlar : *Eventyr og Folkesagn fra Jylland*, p. 36; Grundtvig : *Gamle danske Minder i Folkemunde*, tome I, pp. 228 et 231; Asbjœrnsen et Moë : *Norske Folkeeventyr*, nº 57. Dans tous ces contes, à l'exception du conte kalmouck du *Siddhi-kür*, lors de la vente du bœuf ou du cheval dans lequel s'est transformé l'apprenti sorcier, la corde ou la bride ne doit pas être livrée à l'acheteur. Dans le conte des *Quarante Vizirs*, dans les contes grec et serbe, le jeune sor-

cier se transforme aussi en une maison de bains ou en une boutique dont l'acheteur ne doit pas recevoir la clef. Un des contes danois (Grundtvig, tome I, p. 231) commence tout-à-fait comme le conte breton. Le gars qui cherche à entrer en service rencontre un seigneur qui lui demande s'il sait lire. Sur la réponse affirmative du gars, le seigneur lui dit qu'il ne peut le prendre à son service. Le gars fait alors comme Koadalan, retourne sa jaquette, rencontre de nouveau le seigneur, et lorsque celui-ci lui adresse la même question, il répond qu'il ne sait point lire. Dans un conte allemand (Grimm, tome III, p. 117) le sorcier demande : « Sais-tu lire et écrire? — Oui, dit le gars. — Alors, fait le sorcier, si tu sais lire et écrire, je ne puis t'employer. — Vous parlez de lire et d'écrire? reprend le gars. Je vous ai donc mal compris, je croyais que vous me demandiez si je sais manger et crier, et je sais le faire consciencieusement, mais je ne sais ni lire ni écrire. » Dans le conte bohême également, le sorcier demande au gars s'il sait lire, mais celui-ci répond négativement. Entre le conte breton et celui des *Quarante Vizirs* existe sur un point une très-curieuse ressemblance. Dans le conte breton le diable transformé en musicien demande au seigneur du château comme récompense de sa musique la bague que la servante a trouvée : Dans le conte des *Quarante Vizirs* le sorcier, également transformé en musicien, demande au roi comme récompense la rose dans laquelle l'apprenti s'est métamorphosé. Le conte grec mérite aussi quelque attention. Bien que s'éloignant fort du conte breton en certains endroits, sur d'autres points il s'en rapproche plus que tous les autres contes. Il y a dans la chambre du diable, une chambre que l'apprenti ne doit pas ouvrir : il en rencontre par hasard la clef et l'ouvre. Il y trouve une jeune fille prisonnière qui lui donne le conseil d'apprendre par cœur, en cachette, le livre magique du diable, et de s'enfuir avec elle. Ils s'échappent ensemble après qu'elle s'est transformée en jument. Sur son conseil il a pris un plat avec du sel, un morceau de savon et un peigne; et en jetant ces différents objets, il retarde le diable qui les poursuit; car le sel se transforme en un vaste incendie, le morceau de savon en fleuve, et le peigne en marais.

IV. En ce qui concerne l'essai malheureux fait par Koadalan pour revivre et rajeunir, on peut comparer la légende de l'enchanteur Virgile. Voyez Edelestand Du Méril : *Mélanges archéologiques et littéraires*, p. 433. Virgile se fait hacher en morceaux par son serviteur, se fait saler, mettre dans un tonneau et fait mettre ce tonneau sous une lampe, de sorte qu'elle y dégoutte neuf jours et neuf nuits. Le septième jour l'Empereur demande à voir Virgile, force le serviteur à le con-

duire dans le château, et lorsqu'il voit en morceaux le cadavre de Virgile, il tire son épée et tue le serviteur. « Tout aussitôt, devant l'empereur et toute sa cour, un petit enfant nu tourna » trois fois en courant autour du tonneau et s'écria : Maudits soient le » jour et l'heure où tu es venu ici! — Après quoi le petit enfant disparut. » Personne ne l'a plus revu, et Virgile resta mort dans le tonneau. » On raconte la même histoire d'Albert le Grand, de Roger Bacon, et d'Agrippa de Nettesheim. Voyez Græsse : *Der Tannhæuser und der Ewige Jude*, 2e éd. p. 112. Il court encore aujourd'hui sur Théophraste Paracelse une légende d'après laquelle il aurait chargé son serviteur de le hacher en morceaux, de le mettre dans un tonneau, de le saupoudrer avec une poudre, ou de l'arroser avec un baume, et de n'ouvrir le tonneau qu'au bout de neuf mois. Mais le serviteur ouvrit le tonneau après sept mois, et y trouva un enfant de sept mois qui mourut aussitôt. (Voyez : Alpenburg : *Mythen und Sagen Tirols*, p. 309; Zingerle : *Sagen, Mærchen und Gebræuche aus Tirol*, p. 346; Peter : *Volksthümliches aus Oesterreichisch-Schlesien*, tome II, p. 29).

Reinhold Kœhler.

MÉLANGES.

THE NAME OF THE DANUBE.

The Danube was known to the Greeks since the days of Hesiod (*Theog.* 338), but not under the name of Δανούβιος or Δάνουβις, but as Ἴστρος. They knew, in fact, the lower Danube only, and it is to this part of the river that the name of *Ister* or *Hister* properly belongs. The upper course, and the sources of the Danube did not become known before the second century B. C. It was related indeed that the river came from the extreme West, and that its sources were among the Celts, but no ancient Livingstone ever traced its course to its beginning. Roman armies discovered the upper Danube, and through them the name of *Danuvius* was first introduced to the knowledge of geographers. Even then, the name of *Ister* continued to prevail. Nævius, Sallust (except in a fragment), Varro, all speak of *Ister;* and Cæsar (*Bell. Gall.* VI, 25) seems the first who uses *Danuvius* as the familiar name of the river. Strabo (VII, 304) restricts the name of *Danuvius* to the river as far as the cataracts, leaving to the lower Danube the name of *Ister*.

If then *Danuvius* was originally the name of the upper Danube only, and if it received that name in a country then inhabited by Celts, it was but natural that Celtic scholars should have assigned to it a celtic etymology. Zeuss (*Gr. C.* p. 994, n.) proposes to connect it with « hodiern. hibern. gael. adj. *Dána*, *dàn* (fortis, intrepidus, audax) et subst. *dánachd*, *dánadas* (audacia) ex quo ob fortem, citatum cursum facile interpretationem invenerit Dânubius ». Cf. Glück : K. N., p. 91.

It should be observed, however, that the ancients themselves have preserved an etymology of *Danuvius*, and Lydus (*De Magistr. P. R.* III, 32) quoting from a Roman historian Samonicus, who lived at the time of Diocletian, says that it was the Thracians who gave that name to the river, and that in their language *Danuvius* meant « cloudy » (Δανούβιον δὲ τὸν νεφελοφόρον ἐκεῖνοι καλοῦσι πατρίως). Other writers declare *Ister*

to be a Celtic, *Danuvius* a Thracian word, and Jornandes (*De Rebus Geticis* l. 37, c. 12) affirms that « Danuvius de nive nomen accepit ». Here we may also recall the remarks of Herodotus (IV, 50) : τοῦ μὲν χειμῶνός ἐστι ὅσος περ ἐστὶ, ὀλίγῳ τε μέζων τῆς ἑαυτοῦ φύσιος γίνεται· ὕεται γὰρ ἡ γῆ αὕτη τοῦ χειμῶνος πάμπαν ὀλίγῳ, νιφετῷ δὲ παντα χρέεται. If then the name was a Thracian name and meant cloudy, or misty, or snowy, an easier derivation may be suggested. The Thracians are Aryans, and their consonantal system is the same as that of the classical languages. Now in the Vedic Sanskrit *dánu* means « rain » or « moisture »

yávam ná vrishtíh divyéna dánunā (*RV.*, X, 43, 7).

« As the rain [increases] the corn with its heavenly moisture ». *Dánukitra*, as applied to the dawn, means « bright with dew or mist ». *Danuvius* therefore (for this is the right reading and not *Danubius*, see Corssen's *Krit. Beitr.* p. 158) would have been formed like *Dánava* or *dánavya*, in the sense of « carrying moisture », or « fed by clouds or snow ».

In Zend, *dānu* occurs in the sense of « river »; the Ossetic *don*. *Asdānu*, as an adjective, means « flowing rapidly » (see Justi's *Handbuch der Zendsprache*, s. v.). Professor Bopp identified *ash* in *as-dānu* with the Sanskrit *ati*. The transition of Sanskrit *t* into Zend *sh*, between two vowels, might be supported by *mesha* = *mrita*, *peshu* = *peretu*, *asha* = *rita*. Professor Windischmann identified Zend *ash* with Greek ἀρι and ἐρι : Professor Kuhn (*Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, I, p. 368) identified Sanskrit *ati* with Greek ἀρι or ἐρι. Yet, even we accepted all these identifications, we should only arrive at a Greek form ἐριδανος, as corresponding to the Zend *asdānu*, « the rapid river »; but we could hardly venture to trace the sources of the mysterious Ἠριδανός back to the Zend *asdānu*.

MAX MÜLLER.

LE VRAI NOM DE GARGANTUA.

I. **Abhandlung über Roland,** von Dr Hugo MEYER (Programm der Hauptschule zu Bremen) Breme, 1868, 22 p. in-4°. — Prix : 2 fr.

II. **Om Çivaisme i Europa,** af C. A. HOLMBOE (Saerskilt aftrykt af Vid. — Selkskabets Forhandlinger for 1866). Christiania, 1866, 41 p. gr. in-8°.

III. **Gargantua; essai de mythologie celtique;** par H. Gaidoz. (Extrait de la *Revue Archéologique* de septembre 1868.) Paris, 1868, 20 p. gr. in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

Ces trois dissertations, nées sans se connaître l'une l'autre, ont pourtant plusieurs points de contact qu'une simple analyse va montrer au lecteur, et les renseignements divers qu'elles apportent se confirment les uns par les autres, en même temps que leur réunion ouvre des perspectives nouvelles. Écoutons d'abord M. Meyer :

I. Les dieux germaniques Tyr, Heimdall, Freyr et Balder sont des divinités solaires. Le rayon de soleil étant envisagé comme un glaive, ainsi qu'il arrive le plus souvent dans l'histoire des mythes, ce sont en même temps des dieux armés du glaive et par suite des dieux de la guerre. Mais les trois derniers, Heimdall, Freyr et Balder, n'étaient originairement que des surnoms de l'antique dieu Tyr. D'un autre côté le dieu bienfaisant du soleil printanier (et ils étaient parfois considérés sous cet aspect spécial), était aussi regardé comme un dieu de l'amour et de l'hymenée. Bien plus, il est très vraisemblable que Tyr eut encore un autre surnom, à savoir, dans le Nord *Hrodr* [1], en Allemagne *Hrodo*, *Rode* [2]. M. Meyer cherche ensuite à prouver que les symboles de Freyr comme dieu de la guerre et de l'hymenée (et aussi des tribunaux), de même que sa disparition finale dans « le crépuscule des dieux » furent transportés plus tard à Roland, dont le nom semblait se confondre avec le sien. Ce nom, formé, ce semble, de *hrôdr* gloire, originairement *Chrodoland*, *Hruodland*, *Hrodland*, est déjà au xe siècle *Ruoland*, et devient plus tard *Roland* ou *Ruland*. Tel est en résumé le travail de M. Meyer; nous y reviendrons tout à l'heure.

II. M. Holmboe qui recherche les traces du culte de Çiva en Europe, montre d'abord, d'après une dissertation de M. Gaujal [3] qu'en Gaule, à Rodez et à Rouen, on adorait une divinité dont le nom *Roth* ou *Ruth* se laisse peut-être surprendre dans le nom de ces villes *Civitas Rutenensis* (Rhodez) et *Rothomagus* (Rouen) [4]. En Flandre également, à Saint-Guislin, on trouve les traces d'un culte analogue à celui de Ruth [5].

1. Cf. *Hrôdsvitnir* « le persécuteur ou l'ennemi de Hrôdr, » c'est-à-dire le loup Fenris.

2. Cf. *Hrêdhe* (Beda : *De temporum ratione*, XIII, cité par J. Grimm : *Deutsche Mythologie* [2], p. 266), sans doute aussi une divinité masculine, bien que Bède en parle comme d'une divinité féminine.

3. Dans les *Mémoires de la Société Royale des Antiquaires de France*. Tome IX, p. 91. et suiv.

4. [Etymologies douteuses. — H. G.]

5. Je remarquerai en passant qu'il y a dans le Brabant septentrional une localité appelée *Roysel*, c.-à-d. « la demeure de Roy», et dans ce *Roy* M. Meyer croit retrouver

D'après Gaujal, le dieu gaulois *Roth* ou *Ruth* était une divinité de même espèce que Vénus, c'est-à-dire était une divinité masculine de l'amour, et (s'il ne lui était identique) il se rapprochait du moins du Rudra indou, lequel n'est autre que Çiva. M. Holmboe qui se range à cette opinion de M. Gaujal, tâche d'apporter de nouvelles preuves et cherche des traces du culte de Rudra dans d'autres pays, surtout en Allemagne et dans le Nord. En ce qui touche le nom de *Roth, Ruth, Ruda.* M. Holmboe remarque que la chute de l'R est fréquente en Prâcrit [1], il croit en outre retrouver ce nom dans un grand nombre de noms de lieu de l'Allemagne et du Nord, soit simples tels que *Rhoden* (rectè *Roden*), *Rhode* (rectè *Rode*), *Roda*, *Roten*, etc., soit composés tels que *Rodheim*, *Rodtland* (en Allemagne), *Rotvold*, *Rotnaes* (en Norwège)[2]. C'est aussi l'opinion de M. Meyer : « Comme non loin de Rodesbrook, près de Visselhœvede (en Hanovre) se dressait le *Iodutenbom*, qui était dédié à Tio, on peut de même voir *Hruodo* dans *Rodesbrook*, près Rode [3]. » La « Mesnie furieuse [4] » du Rothenthaler dans l'Argovie, du Rodensteiner dans la Hesse, et de Rods en Hanovre, rappellent à M. Holmboe la course furieuse de Rudra à la tête des Maruts [5]; et M. Meyer [6], d'après J. Grimm [7], observe que Roland porte la bannière dans la « Mesnie Furieuse ». D'après M. Holmboe, Rudra, comme dieu solaire, est aussi un dieu de la destruction et de la génération, et en cette dernière qualité il a pour organe le *lingam* (φαλλος) si universellement adoré. M. Holmboe remarque que ce symbole ne se retrouve pas seulement dans la statue de Freyr à Upsal [8], mais que dans le Nord son culte s'était très-développé : là il s'appelait sans doute *rot* et on en trouve encore de nombreuses représentations [9]. Chez Roland même se montrent d'évidentes allusions à des qualités phalliques, comme l'indique M. Meyer [10]. Comme dieu de la guerre Freyr apparaît aussi sous le même jour que Rudra, et

Rod (p. 10 de son essai).

1. Ex. *Inda* pour *Indra*. Holmboe, p. 20.
2. Holmboe, p. 19 et suiv.
3. Meyer, p. 10.
4. [On a donné le nom de *mesnie* ou *armée furieuse* (en allemand *wüthendes Heer*) et aussi de *chasse* ou *chasseur sauvage* (en allemand *wilde Jagd*, *wilde Jæger*) à une bande d'esprits ou d'êtres fantastiques qui d'après la croyance populaire courait de nuit forêts et campagnes avec mille cris semblables au bruit lointain d'une chasse. L'origine et le caractère de cette tradition ont été expliqués dans un remarquable essai de M. Liebrecht, publié à la suite de son édition des *Otia Imperialia* de Gervaise de Tilbury (Hanovre, 1856, in-8°). — H. G.]
5. P. 21 et 23.
6. P. 10.
7. *Deutsche Mythologie*², pp. 893 et 894.
8. Cf. J. W. Wolff : *Beitræge zur Deutschen Mythologie*, I, p. 106 et suiv.
9. Holmboe, pp. 34-37.
10. Meyer (p. 17).

comme ce dernier commande à l'orage et à la lumière [1]. Laissant de côté d'autres analogies entre le culte de Rudra et celui de Çiva, je ne citerai encore (d'après M. Holmboe) que l'adoration de vaches sacrées en Scandinavie, tandis que d'autre part la vache est l'animal favori de Çiva et paraît toujours en relation avec le *lingam*.

III. J'ai déjà parlé ailleurs de la dissertation de M. Gaidoz [2]; mais j'y reviens parce que je n'ai reçu que plus tard les deux autres essais mentionnés plus haut et que je veux relever les points communs de ces différents travaux. M. Gaidoz croit que le géant Gargantua était originairement un dieu celtique, « peut-être un dieu solaire », dieu qui dans les inscriptions gallo-romaines paraîtrait sous le nom d'Hercule, mais dont le nom véritable se serait perdu, tandis que se serait conservé son surnom *Gargant*, « le dévorant »; et ce surnom aurait pour origine les sacrifices humains qu'on lui offrait. Des réminiscences de ce dieu se trouvent, entre autres endroits, à Rouen et dans les environs de cette ville. Près de Rouen se trouve un *Mont Gargant* [3], et sur Rouen même M. Gaidoz nous communique un fait très-curieux : « J'apprends, dit-il, » de M. Fr. Lenormant, qu'à Rouen, le jour de la fête de saint Romain » (23 octobre), on vendait de petites figures (de deux ou trois centi- » mètres de hauteur) représentant des hommes grotesques pourvus de » l'insigne de Priape. On appelait ces figures des Gargans; et les jeunes » filles en achetaient qu'elles mettaient dans leurs corsages dans l'espoir » de trouver plus facilement un mari. Il y a une quinzaine d'années, la » vente de ces objets indécents a été interdite par la police. Dans le » louable désir de conserver aux archéologues le souvenir de cette cou-

1. Holmboe (pp. 9 et 37).

2. Dans les *Heidelberger Jahrbücher*, 1869, pp. 817-820.

3. Gaidoz, p. 7. [Aux localités du nom de *Mont Gargant* que j'ai signalées dans l'essai en question, j'en ajouterai aujourd'hui une autre située à Houdivillers, arrondissement de Beauvais (Oise); elle est signalée comme un « lieu d'apparitions » dans la *Notice Archéologique sur le département de l'Oise* (1856, in-8°, Beauvais, impr. d'A. Desjardins). — La même *Notice* mentionne (pp. 12-13, 23) deux monuments mégalithiques auxquels est encore attaché le nom de Gargantua. Ils s'ajoutent à la liste que j'ai donnée, *op. cit.* — Depuis la publication de mon essai, a paru dans la *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou* (25 juin 1869) un article intitulé *Gargantua en Poitou*, où l'auteur, M. L. Desaivre, a rassemblé les traditions gargantuines du Poitou. La plus intéressante est celle-ci : « Une légende chère au *maraîchins* nous montre sainte Macrine fuyant devant Gargantua, montée sur une mule ferrée à l'envers. La bête, harassée de fatigue, s'arrête dans l'île de Magné, près d'un champ où des paysans sèment de l'avoine. Se fiant en la miséricorde divine, Macrine les prie de dire à tout venant qu'elle a passé le jour où ils mettaient leur grain en terre. Grand étonnement des laboureurs en trouvant le lendemain leur avoine mûre; ils reconnaissent à ses œuvres l'envoyée du Seigneur; et quand survient Gargantua, ils se hâtent de lui apprendre que l'avoine n'était pas née lors du passage de sainte Macrine. Le géant abandonne sa poursuite; mais avant de revenir sur ses pas, il nettoie ses sabots; alors, le tertre de la Garette et celui où s'éleva depuis la chapelle de sainte Macrine, apparurent pour la première fois au-dessus de la vallée. » L. Desaivre, *loc. cit.* p. 345. — H. G.]

» tume, M. Fr. Lenormant a donné un exemplaire de ces *Gargans* au » musée de Saint-Germain. — Je ferai remarquer en outre que l'exem- » plaire qu'il a eu l'obligeance de me communiquer était, outre l'appen- » dice priapique, muni d'une double paire d'yeux » [1]. Cette divinité phallique adorée à Rouen correspond au dieu Ruth, cité plus haut, qui avait également un temple à Rouen, de même que le village du nom de *Mont de Roth* près de Rouen [2] s'ajoute au *Mont Gargant*. En ce qui concerne l'identité de Ruth et de Çiva, je remarquerai que dans l'Inde, dans la nuit consacrée à ce dernier [3], on vend de petits *lingams* comme amulettes, de même qu'à Rouen on vendait des *Gargans*; ces *Gargans* avaient quatre yeux : Çiva a, comme on sait, trois yeux. On peut donc se demander si le moderne *Gargant* ne serait pas sorti du Ruth gaulois. Que ce nom de « Gargant » qui est originairement un surnom, fasse supposer un dieu destructeur, cela ne doit pas nous arrêter, car nous avons vu que la destruction et la génération sont souvent représentées par la même divinité. Il n'est donc pas nécessaire que ce nom se rapporte à des sacrifices humains, bien qu'on en offrît à toutes les divinités de ce genre. Ces sacrifices n'étaient pas non plus étrangers au culte orgiastique des dieux de l'amour et de la génération; le culte d'Astarté en est un exemple. Comme dieu de la destruction et aussi de la guerre, le Ruth gaulois pouvait facilement être conçu comme géant; c'est ainsi qu'aux environs de Rouen nous trouvons au XIIe siècle une *cathedra gygantis*, qui s'appelle aujourd'hui *chaise de Gargantua* [4], et dans la ville de Rhodez même se trouvait une statue de grandes dimensions comme le prouve un ancien chant d'Eglise :

Stabat ingentem referens colossum
Saxeum, tota regione sacrum,
Numen, etc. [5]

De toutes ces recherches il semble résulter qu'autrefois une partie de la race indo-celtique a adoré une divinité solaire qui présidait à la destruction aussi bien qu'à la génération, et dont le nom se retrouve dans les formes RUDRA (Ruda), HRODR, HRODO, RODE, RUTH, ROTH, etc. — On peut peut-être y ajouter le dieu slave Radegast, dieu de la lumière, de la génération et de la guerre [6].

F. LIEBRECHT.

1. Gaidoz, p. 5. n.
2. Holmboe, p. 17
3. Au mois de mars; c'est la *Çivarâtri*.
4. Gaidoz, pp. 4 et 8.
5. Holmboe, p. 15.
6. On trouve aussi en Angleterre trace de l'adoration d'une divinité phallique. Je laisse

[P. S. — Il est prudent, pensons-nous, d'éliminer de cette discussion l'idole de Rhodez renversée par saint Amand, car aucun texte ne nous en dit le nom, et elle n'a été identifiée par M. Gaujal avec le *Roth* de Rouen, que par suite d'une étymologie fantaisiste du nom de la ville de Rhodez. Bornons donc à Rouen le champ de l'hypothèse. Là on trouve en effet certaine tradition d'une divinité appelée *Roth*, divinité dont l'image aurait été renversée par saint Mellon, le premier apôtre de Rouen († vers 314). Cette tradition nous a été conservée dans la *Vie de saint Mellon* publiée par les Bollandistes (22 octobre). Les Bollandistes placent la composition de cette vie au XIe siècle et portent sur elle le jugement que voici :

« Antiquam imo et primævam iis contineri putamus ecclesiæ Rotho-
» magensis traditionem, sed pluribus vestitam seu potius delibutam et
» immersam fabulosis narratiunculis quales procudere solebant legen-
» darii, nominatim in Britannia Armorica et Normannia sæculo IX et X,
» ad quod satis probabiliter ex notis seu characteribus scriptionis intrin-
» secis... Vita S. Melloni refertur »[1]. Le « Templum *Rothi* » est cité deux fois dans la vie de saint Mellon. Les Bollandistes font suivre cette vie de l'office de saint Mellon (probablement composé dans la seconde moitié du XIVe siècle d'après les Bollandistes[2]), et dans cet office se trouve un hymne dont une strophe commence par le vers

Exstirpato Roth idolo....

Les Bollandistes, suivant en cela un des historiens de Rouen, Th. Licquet, ne croient pas à l'existence de Roth : « Quid sibi vult
» idolum Roth? quod profecto nunquam exstitit nisi in phantasia illius

de côté les noms de lieu (Rutland, Ruthwel, Rudgede, et Ruthin) cités par M. Holmboe (p. 20) et aussi cette pierre *Rudston* haute de 24 pieds, située près de l'église dans le village de ce nom, en Yorkshire (Holmboe, p. 27. — Comparez aussi les fioles en forme de phallus trouvées dans les tombeaux anglo-saxons, ibid. p. 32). Mais j'appellerai l'attention sur deux passages que M. Kuhn (dans ses *Westphælische Sagen*, II, pp. 137 et suiv.) emprunte à Kemble, et qui montrent le culte du phallus existant encore aux premiers temps du Christianisme. L'un de ces passages montre même qu'à Pâques le prêtre, en portant ce symbole, ouvrait la danse dans un chœur de jeunes filles, tradition évidente de l'époque païenne. Quelque chose d'analogue se rencontre dans un conte islandais (Jón Arnason : *Islenskar Thjódhsœgur og Aefintyri*, Leipzig, 1864, II, pp. 6 et s.). A la veillée de Noël, le curé et sa paroisse, se tenant tous par la main, dansent en chantant autour de l'église jusqu'à ce que pour leur punition la terre s'ouvre sous leurs pas : le prêtre pourtant peut échapper. C'est la version islandaise qui nous présente la forme la plus ancienne de ces danseurs maudits dans laquelle le prêtre chrétien joue plus tard un rôle tout différent (cf. Pauli : *Schimpf und Ernst*, chap. 388, avec la note de M. Œsterley, ainsi que mon article sur cette publication dans les *Heidelberger Jahrbücher*, 1867, p. 71.)

1. Acta SS. Boll. Oct. T. IX, p. 555, § 4.

2. *Ibid.* p. 566. — M. Lever (p. 14 de l'opuscule cité page suivante) en reporte la composition au XIe siècle.

» qui illud procudit; nec agnitum fuit nisi a credula multitudine[1]. » Il est en effet étrange que le nom de Roth ne nous soit pas connu par aucune autre source et qu'il soit absent des monuments épigraphiques. Mais comment ce nom aurait-il été introduit dans cette ancienne Vie de saint Mellon? Serait-il né d'une fausse étymologie du nom de Rotomagus, bien que dans la Vie de saint Mellon on ne trouve aucune allusion à cette étymologie? Aurait-il été apporté de Scandinavie par les Normands, et faudrait-il l'attribuer à la mythologie germanique au lieu d'y voir un reste de la mythologie gauloise? Quoi qu'il en soit, dans le camp opposé aux Bollandistes se trouve un des archéologues les plus distingués de la Normandie, M. l'abbé Cochet, qui ne met pas en doute l'existence du culte de Roth[2]. Il hésite sur un point : Est-ce saint Mellon, ou est-ce saint Romain qui a détruit le temple et l'idole de Roth[3]? La confusion en effet est ancienne et s'explique facilement. Saint Mellon avait le premier prêché le Christianisme à Rouen; mais saint Romain porta le dernier coup au paganisme et fit détruire plusieurs monuments profanes ou mal famés[4]. Cela nous explique comment la tradition populaire a mêlé les actes des deux saints, et comment les *Gargans* dont il est question plus haut se vendaient le jour de saint Romain. Remarquons aussi que « le dragon symbolique, que le moyen-âge reconnaissant a donné aux conquérants chrétiens» et que d'après la légende saint Romain aurait vaincu, porte à Rouen le nom particulier de *Gargouille*.

H. G.]

1. *Ibid.*, p. 573, note g.

2. *La Seine-Inférieure historique et archéologique*, par M. l'abbé Cochet (Paris, 1864, in-4°), p. 506.

3. « Tout le monde a parlé de l'Idole et du temple de Roth, que les uns font détruire par saint Mellon, d'autres par saint Romain. Sans pouvoir donner de motifs déterminants nous penchons pour le premier. — On est allé jusqu'à indiquer la place du temple de ce dieu gallo-romain. On désigne ordinairement le terrain occupé, au moyen-âge, par l'église et l'abbaye de Saint-Lô. Ce point, en effet, est couvert de débris antiques d'une haute importance et d'une grande profondeur. Parmi ceux qui tiennent pour cette tradition, nous citerons : M. Rondeaux, *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. III, p. 591-92. — Servin, *Histoire de la ville de Rouen*, t. Ier, p. 42-47. — Périaux, *Dictionnaire indicateur des Rues et Places de Rouen*, p. xiv-xv, 141, 275.— [Lever] *Dissertation sur l'abolition du culte de Roth*, in-8° de 52 p. Paris, 1829. » *Ibid*, p. 506. n. 1. — Le titre complet de la brochure anonyme publiée par le marquis Lever est : *Dissertation sur l'abolition du culte de Roth, soit par saint Mellon, 1er évêque, soit par saint Romain, 9e évêque de Rouen.*

4. Cochet, *ibid.* p. 513.

BIBLIOGRAPHIE.

La Table de Peutinger, d'après l'original conservé à Vienne; précédée d'une introduction historique et critique et accompagnée : 1° d'un index alphabétique des noms de la carte originale avec les lectures des éditions précédentes; 2° d'un texte donnant, pour chaque nom, le dépouillement géographique des auteurs anciens, des inscriptions, des médailles, et le résumé des discussions touchant son emplacement; 3° d'une carte de redressement comprenant tous les noms à leur place et identifiés, quand cela est possible, avec les localités modernes correspondantes; 4° d'une seconde carte établissant la conformité des indications générales de la table avec les connaissances présumées des Romains (*orbis pictus* d'Agrippa); par Ernest Desjardins. Livraisons 1, 2, 3, 4 et 5. In-folio à 3 col., VI-84 p. et 5 pl. Paris, lib. L. Hachette et Cie, 1869, 10 fr. la livraison.

L'antique carte de l'*Orbis Romanus* connue sous le nom de Table de Peutinger, paraît enfin dans une édition splendide, correcte et définitive, qui, confiée aux soins de M. E. Desjardins, se fait aux frais du Ministère de l'Instruction Publique de France. L'édition la plus récente comme la plus autorisée de la Table de Peutinger, publiée en 1824 par le célèbre géographe Mannert, péchait par mainte erreur et par mainte omission. Ainsi, en ce qui concerne la Gaule, huit tracés de voie étaient omis, et plusieurs noms de lieu avaient été mal lus. Il y a quelques années, M. A. Maury, comparant l'édition de Mannert avec l'original de la Table conservé à Vienne, avait découvert un bon nombre des erreurs touchant la Gaule, et avait consigné ses corrections dans la *Revue Archéologique* (janvier 1864). Continuant et poussant plus loin l'examen commencé par M. Maury, M. E. Desjardins releva dans l'édition entière de Mannert trois cent quatre-vingt-sept erreurs graves. Il était évident qu'une nouvelle édition de la Table de Peutinger devenait nécessaire, et le Ministre de l'Instruction Publique ne pouvait confier cette tâche à une personne plus compétente que M. Desjardins. Le titre de l'œuvre, que nous avons transcrit en entier, en dit d'avance le contenu; ajoutons qu'il y sera joint onze cartes, reproduisant en *fac-simile* et en couleur les onze segments de la carte originale.

De ce grand ouvrage qui ne sera peut-être pas complété avant quelque

temps, cinq livraisons ont paru. Ce sont celles qui intéressent le plus les lecteurs de cette *Revue*, car ce sont celles qui renferment la Gaule. Elles comprennent : le rapport au Ministre où M. D. explique la nécessité d'une nouvelle édition et le plan qu'il suivra dans son travail ; les planches des segments I, II, III, IV et V de la carte originale ; et le commentaire sur la nomenclature de ces segments, c'est-à-dire qu'à l'occasion de chacun des noms de la Table de Peutinger, M. D. donne le dépouillement géographique de tous les textes grecs et latins, des inscriptions des monnaies et des auteurs du moyen-âge ; puis il résume les discussions qu'a provoquées l'identification du nom ancien avec un nom actuel ; quand l'identification est douteuse, il mentionne les diverses opinions. On trouve là, réunis avec une patience et un labeur qu'on ne saurait trop louer, les renseignements les plus divers sur l'ancienne topographie de la Gaule et sur l'histoire particulière des localités ; et la philologie fera son profit de toutes les formes d'un même nom groupées et chronologiquement disposées.

Après ce commentaire sur les noms de lieu de la Gaule donnés par la Table, viennent des *Observations particulières sur la Gaule d'après la Table de Peutinger*. Dans cette longue et intéressante dissertation, M. D. étudie « les vénérables débris de la géographie celtique » et les renseignements qu'on peut tirer de la Table pour la restitution géographique de la Gaule au temps d'Auguste. Il donne une liste des villes et des localités dont les noms sont certainement antérieurs à la mort d'Auguste, et un tableau comparatif des provinces et des cités de la Gaule, 1° à la mort d'Auguste (an 14 après J.-C.) ; 2° au milieu du IIe siècle de notre ère ; 3° à la fin du IVe. L'examen auquel M. D. soumet la partie gauloise des segments, et ses recherches sur l'origine de la Table, l'amènent aux conclusions suivantes : « On voit, dit-il, que le dépouille-
» ment de la Gaule d'après la Table de Peutinger étant opéré, de telle
» sorte que nous puissions attribuer à l'époque d'Auguste tous les noms
» qui sont antérieurs à cette date d'après les preuves historiques,
» archéologiques ou philologiques que nous avons rapportées, il ne res-
» tera que bien peu d'éléments imputables au IVe siècle. Sauf le réseau
» des routes dont une petite partie seulement remonte avec certitude
» au temps d'Agrippa, on peut dire que les provinces, les régions, les
» peuples, sauf deux noms au delà du Rhin, tous les chefs-lieux de cité
» sans exception, presque tous les *oppida* et les *vici* et un nombre consi-
» dérable de localités secondaires sont certainement antérieurs à l'an 14
» de notre ère, et font de la Table de Peutinger le monument de beau-
» coup le plus précieux, le plus authentique et le plus complet que nous

» possédions pour la restitution, et de notre vieille géographie celtique, » et, à la fois, de l'organisation de la Gaule par Auguste au lendemain » de la conquête » (p. 79, col. 3).

Il est à désirer que M. E. Desjardins détache de son grand ouvrage ce qui a spécialement trait à la Gaule, pour que le public archéologique ait à sa disposition, dans un format plus maniable et pour un prix moins élevé, un travail aussi utile, pour ne pas dire indispensable, à l'historien de nos origines nationales.

H. G.

De Galatia provincia romana, thesim proponebat Facultati litterarum Parisiensi G. Perrot. Lutetiæ Parisiorum, apud E. Thorin, 1867, 184 p. in-8°. Prix : 3 fr.

On peut dire sans exagération que M. Perrot a fait sienne, par l'érudition, cette partie de l'Asie Mineure que nos ancêtres ont autrefois conquise par les armes. Il l'a explorée en tous sens [1], et il a eu la bonne fortune d'y découvrir, sur un monument d'Ancyre, le texte le plus complet que l'on connaisse du testament de l'empereur Auguste. Sa dissertation *De Galatia* est une excellente et complète monographie de l'histoire politique de cette province. Elle est divisée en quatre parties. Dans la première, l'auteur résume les événements qui se sont succédé dans cette partie de l'Asie Mineure depuis l'invasion des Gaulois jusqu'à sa réduction en province romaine. Dans la seconde, il indique les limites et les divisions de la province de Galatie; les inscriptions et les monnaies lui fournissent ici des renseignements certains. La troisième, consacrée à l'organisation de la province, repose également sur les documents épigraphiques; et c'est principalement à l'aide de ces documents que M. P. a pu reconstituer aussi complétement que possible la série des légats romains en Galatie. La quatrième et dernière partie comprend l'administration de la Galatie sous l'Empire. M. P. termine en discutant le passage souvent cité de saint Jérôme, d'après lequel la langue gauloise aurait subsisté en Galatie jusqu'au IVe siècle de notre ère. M. P. avait omis de citer les témoignages ajoutés par M. Diefenbach à celui de saint Jérôme. Heureuse omission! dirions-nous volontiers; car elle nous vaut une communication de M. Perrot qu'on trouvera plus loin [2], et qui, nous l'espérons, mettra fin à un préjugé accrédité

1. Il a consigné les résultats de ce voyage scientifique dans son livre intitulé : *Exploration archéologique de la Galatie, de la Bithynie*, etc.

2. Nous nous apercevons au dernier moment que le manque d'espace nous force à remettre à la prochaine livraison la lettre de M. Perrot.

depuis longtemps sur la foi de saint Jérôme. — N'oublions pas de dire que la dissertation de M. P. est écrite dans une exquise latinité et se lit avec autant de plaisir que de fruit.

H. G.

Gally v epochu Kaïa Julia Cesaria. Sotchinenie Alexandra Georgievskago. [Les Gaulois au temps de César, par M. Alexandre Georgievski.] X-525 p. in-8°. Moscou, 1865.

Nous ne parlerions point d'une œuvre vieille déjà de cinq ans, si elle n'était, malgré son ancienneté, une nouveauté pour l'Europe Occidendentale. Elle n'a point été, malgré sa haute valeur, signalée par la presse savante d'Europe; c'est un peu la faute de l'auteur ....*Russicum est, non legitur.* Longtemps professeur d'histoire aux universités d'Odessa et de Charkow, aujourd'hui directeur du « Journal du Ministère de l'Instruction publique » à Saint-Pétersbourg, M. Georgievski apporte dans ce livre le résultat de longues et consciencieuses recherches. Joignant à l'étude des textes anciens la connaissance des travaux modernes sur la Gaule, il a écrit un livre qui n'est pas seulement un excellent tableau de la civilisation et de l'histoire des anciens Gaulois, mais où abondent les observations originales et les vues nouvelles. La partie la plus originale de son ouvrage est celle qui traite de la religion des Gaulois, sujet ardu et obscur que l'on commence à peine à étudier d'une façon critique par l'examen simultané et comparé des monuments figurés, des inscriptions votives et des traditions populaires. L'opinion de M. G. est que les croyances des Gaulois tenaient de plus près à celles des Germains qu'à celles de tout autre peuple de l'unité indo-celtique, et il s'appuie surtout sur la mythologie germanique pour expliquer les débris mutilés de la mythologie gauloise. Dans un sujet aussi neuf, l'hypothèse est chose permise — et ordinaire; nous croyons pourtant qu'il est trop hardi d'admettre *a priori* entre les mythes celtiques et germaniques une parenté intime, un lien fraternel qui en fasse un groupe à part. Mais si la thèse de M. G. nous semble exagérée dans son principe, nous devons reconnaître qu'il y a dans les détails maint rapprochement ingénieux, et peut-être serait-il bon de publier ici quelques extraits de cette partie du livre de M. Georgievski.

Nous félicitons la littérature historique de la Russie de posséder une œuvre aussi remarquable, mais en même temps nous adjurons les savants slaves d'écrire en français ou en allemand (langues qu'ils savent tous), lorsqu'ils traitent de matières d'un intérêt général. C'est le seul moyen de rendre leurs livres accessibles au public spécial et compétent, en

même temps que de faire profiter la science de leurs recherches et de leurs observations. Nous désirons vivement que le livre de M. Georgievski soit traduit en français : il ferait bonne figure auprès des meilleurs ouvrages que l'on ait encore consacrés à l'antiquité gauloise.

***

Pravek Zeme Czeske. [La Bohême anté-historique, par M. Jean-Erasme Wocel, professeur à l'Université de Prague, etc.] Un volume in-8° (en deux parties) de 576 pages (avec 194 figures et une carte). Ouvrage publié aux frais de la Société Royale des Sciences de Bohême. Prague, librairie Tempsky, 1866-68.

M. Wocel a déjà publié en tchèque et en allemand d'importants travaux littéraires et historiques. L'ouvrage écrit en tchèque que nous annonçons aujourd'hui a, ainsi que l'indique le titre, l'honneur d'être publié par la Société des Sciences de Prague, et a valu à son auteur le titre de docteur de l'Université de Saint-Pétersbourg. Ce sont là de sérieuses recommandations. Cet ouvrage, dit M. Wocel dans la préface, est le résultat de plus de vingt ans de recherches archéologiques. Il se divise en deux parties : l'une comprend la période antérieure à l'apparition des Tchèques dans l'histoire; l'autre étudie la Bohême slave jusqu'à l'avénement du christianisme (du VI° au X° siècle après J.-C.). Cette partie est fort estimée. Mais la première seule intéresse les lecteurs de la *Revue*. On sait que la Bohême a été pendant un certain temps occupée par un peuple celtique, les Boïens. Après avoir dans les chapitres I et II signalé les monuments que l'âge de pierre et l'âge de bronze ont laissés en Bohême, M. Wocel s'occupe dans les chapitres III, IV, V, VI et VII de la période celtique de l'histoire bohême. Ces chapitres occupent près de 100 pages in-8°. Étudiant l'époque où les Celtes ont dû occuper le sol de la Bohême actuelle, M. Wocel constate ce fait que partout où se rencontre l'élément celtique les objets de bronze sont fort abondants : il démontre que les Boïens faisaient partie des émigrants gaulois conduits par Sigovèse et qu'ils ont occupé le pays depuis l'an 600 avant J.-C. jusqu'à l'an 60 de notre ère. — Cette thèse est contraire à l'opinion généralement reçue qui fait arriver les Celtes en Bohême en 388 et leur fait quitter ce pays en l'an 12 de notre ère[1].

Le chapitre IV expose d'après les sources connues la religion, les mœurs, les usages des Gaulois.

1. [M. Wocel avait déjà développé cette thèse avec une grande force d'argumentation dans un travail écrit en allemand, *Ueber den Zug der Kelten nach Italien und zum hercynischen Walde* et publié dans les mémoires de la « Société Royale des Sciences » de Prague pour 1865. — H. G.]

Le chapitre V traite des fortifications celtiques d'après César et recherche les traces que ce genre de fortifications a laissées en Bohême. M. Wocel signale des fortifications de pierres et de briques en plusieurs endroits de la Bohême et en reproduit la configuration. Ces dessins qui, croyons-nous, sont pour la plupart inédits, ont un grand intérêt pour les archéologues, et peut-être la *Revue* aura-t-elle l'occasion d'en reproduire quelques-uns.

Dans le chapitre VI M. Wocel étudie les noms des montagnes et des fleuves bohêmes que l'on trouve dans les anciens, les *oppida* celtiques que Ptolémée place dans le Bojohemum et les pays environnants ; enfin les noms de lieu. Il compare les monuments celtiques des différents pays à ceux qui se trouvent en Bohême, et recherche quelles pouvaient être les voies commerciales des Boïens. M. Wocel signale l'existence en Bohême de quelques monuments mégalithiques, etc.

Le chapitre VII étudie les monnaies celtiques trouvées en Bohême, et dont un grand nombre est conservé soit au musée national de Prague, soit dans les collections particulières du pays. De nombreuses figures donnent un intérêt tout particulier à cette partie de l'ouvrage. Signalons notamment un sanglier de bronze qui se trouve au musée de Prague.

Sans être compétent pour apprécier les interprétations de M. Wocel, il m'est permis de dire que son travail me paraît consciencieusement fait. Espérons que l'auteur voudra bien communiquer quelquefois à la *Revue Celtique* le résultat de ses doctes recherches.

LOUIS LEGER.

Grammatica Celtica e monumentis vetustis tam hibernicæ linguæ quam britannicarum dialectorum Cambricæ, Cornicæ, Aremoricæ, comparatis Gallicæ priscæ reliquiis; construxit J. C. ZEUSS. Editio altera. Curavit H. EBEL. Fasciculus I. Berolini apud Weidmannos, MDCCCLXVIII. 480 p. gr. in-8. Prix : 4 th. (15 fr.).

M. Ebel vient de publier à Berlin la première partie de la seconde édition de la Grammaire Celtique de Zeuss. Cette publication doit être reçue avec reconnaissance non-seulement par ceux qui ont fait des langues et des littératures celtiques l'objet spécial de leurs études, mais aussi par tous ceux qui s'occupent de linguistique et de grammaire comparée. La glossologie celtique ne date pas de bien loin. Elle a été inaugurée, en quelque sorte, il y a un peu plus de 30 ans, par la publication du mémoire *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit,* par M. Adolphe Pictet, qui eut le mérite de signaler, le premier, la bonne voie, et de deviner pour ainsi dire la nouvelle science. Le mémoire de M. Pictet fut publié à Paris en 1837. Deux travaux remarquables sui-

virent cette première et heureuse tentative de M. Pictet, un de M. Bopp, publié à Berlin en 1839, sous le titre de *Die Celtischen Sprachen*, l'autre de M. Diefenbach, publié à Stuttgart en 1839 et 1840, sous le titre de *Celtica*. Mais l'honneur d'avoir fondé sur une méthode rigoureuse et sur une base solide la glossologie celtique, appartient incontestablement à M. Zeuss. Après de longues études faites sur les anciens manuscrits irlandais et britanniques, Zeuss publia, tout à coup, en 1853, à Leipzig, sa *Grammatica Celtica*, qui fut, je n'hésite pas à le dire, l'un des grands évènements philologiques de ce siècle. Ce qu'il fallut à cet illustre savant de patience, de sagacité, d'intelligence, je dirais même de génie, pour construire cet admirable monument qu'il a nommé *Grammatica Celtica*, ceux-là seulement peuvent l'imaginer qui se sont trouvés dans le cas de consulter les vieux parchemins d'où Zeuss a tiré les éléments principaux de son ouvrage. La Grammaire de Zeuss, écrite en latin, embrasse à la fois la langue irlandaise et les dialectes de la branche britannique ; elle contient la phonologie, les flexions, la syntaxe, et de précieux spécimens des langues celtiques des deux branches, extraits des anciens manuscrits. La partie phonétique et celle concernant la composition et la dérivation des mots sont tout spécialement remarquables et on peut dire qu'elles ont été une véritable révélation.

Toutefois, la Grammaire de Zeuss, comme toute œuvre humaine, avait des défauts et des imperfections. Le défaut le plus grave consistait dans la classification des déclinaisons et des conjugaisons irlandaises, qui n'était pas faite d'après la méthode basée sur la terminaison des thèmes primitifs. La distribution des temps des verbes était également défectueuse et bien incomplète. Peut-être, s'il avait vécu, Zeuss aurait corrigé lui-même cette partie de son ouvrage dans une seconde édition qu'il semblait avoir en vue. Mais il mourut trois ans après la publication de la *Grammatica Celtica* [1], et cette tâche échut au plus illustre de ses disciples, à M. Ebel, qui était peut-être le seul en mesure de s'en charger et de la mener à bonne fin. M. Ebel s'y était du reste préparé par des travaux considérables, dont plusieurs ont paru successivement dans les différentes livraisons du recueil publié par MM. Kuhn et Schleicher, qui a pour titre : « *Beitræge zur vergleichenden Sprachforschung auf dem Gebiete der Arischen, Celtischen und Slavischen Sprachen.* » Mettant à

1. [La vie de G. Zeuss a été racontée par son ami et disciple Chr. W. Glück dans une biographie qui suit une republication d'une dissertation de Zeuss : *Die Herkunft der Bayern von den Markomannen*, Munich, 1857, in-8°. Le savant irlandais O'Donovan a aussi consacré à Zeuss dans l'*Ulster Journal of Archæology*, vol. VII, une notice que rend encore plus intéressante le récit d'une visite faite à Zeuss, peu avant sa mort, par Siegfried. — H. G.]

profit ces travaux, et tenant compte de ceux publiés dans le même recueil par MM. Schleicher et Lottner, ainsi que des publications importantes et nombreuses faites avec un zèle infatigable par M. Whitley Stokes, M. Ebel s'est mis à l'œuvre avec courage et il a entrepris avec une attention intelligente, patiente et en même temps respectueuse pour l'œuvre du maître, la révision et la correction de la *Grammatica Celtica.* C'est la première partie de ce vaste travail qui vient de paraître, sous le titre ci-dessus indiqué, dans un gros volume de 480 pages. M. Ebel suit l'ordre des matières qui avait été fixé par Zeuss. La préface n'a pas encore paru. Cette première partie comprend :

I. Le livre Ier : « de sonis » divisé en : 1er chap., « de sonorum seriebus, natura, infectione ; 2e chap. : « de consonis voces inchoantibus, earumque infectione. »

II. Le livre 2e : « de nomine et pronomine » divisé en : 1er chap., « de tribus generibus veteris linguæ et articulo ; » 2e chap. : « de nominis flexione ; » 3e chap. : « de numeralibus ; » 4e chap. : « de pronominibus. »

III. Le livre 3e : « de verbo, » divisé en : 1er chap., « de systemate verbi et particulis verbalibus ; » 2e chap. : « de verbi flexione. »

Ce chapitre n'est pas terminé. La publication s'arrête au présent secondaire passif du verbe irlandais.

Je voudrais pouvoir indiquer ici toutes les améliorations et toutes les additions faites à la Grammaire de Zeuss par son nouvel éditeur. Mais le temps et l'espace, et j'ajoute aussi les études nécessaires, me manqueraient pour cela. Je me bornerai, dans les limites qui me sont permises, à donner à ce sujet quelques indications sommaires. D'abord M. Ebel a fait dans tout le cours de l'ouvrage des corrections dans la transcription et dans la traduction des gloses citées par Zeuss. Un nombre considérable de nouvelles gloses, spécialement dans la partie irlandaise, a été inséré dans tout l'ouvrage. Nous citons particulièrement les gloses irlandaises empruntées aux publications de M. Stokes, *Three Irish Glossaries* et *Goidilica.* Des exemples trop douteux de transpositions de lettres dans les mots celtiques, que Zeuss avait accueillis sans un fondement suffisant (V. la note à la p. 45, *Gr. C.*), ont été éliminés dans la nouvelle édition. Les gloses nouvellement ajoutées, ainsi que celles citées dans la première édition, que Zeuss laissait quelquefois sans traduction, sont accompagnées ici, presque constamment, de la traduction latine, ce qui est d'une grande utilité pour le lecteur. A la fin du premier chap. du premier liv., M. Ebel a ajouté, sous le titre de « *varia quaedam,* » des remarques intéressantes sur l'inconstance des accents marquant la

quantité, sur l'élision et l'interposition des voyelles et la transposition des consonnes, sur le zétacisme, sur quelques changements de consonnes, et sur les syllabes finales. Peut-être aurait-il été désirable qu'il fît une plus large part aux recherches sur l'influence que l'accent tonique exerce sur la phonologie irlandaise, dans la composition des mots, dans l'élision et la transposition des lettres, et dans les phénomènes de prolongation et de diphthongaison des voyelles qui en sont la conséquence.

Mais j'ai hâte de signaler l'amélioration la plus importante, celle qui fait de la nouvelle édition de la *Grammatica Celtica* un ouvrage presque nouveau, et qui marque un véritable progrès dans la science. M. Ebel a distribué les déclinaisons des noms et les conjugaisons des verbes irlandais selon les terminaisons des thèmes primitifs, ce qui n'avait pas été fait par Zeuss. Les déclinaisons sont divisées en deux « ordres, » l'un pour les thèmes terminés en voyelles, l'autre pour ceux terminés en consonnes. Le premier « ordre » contient trois séries de thèmes masculins et neutres terminés : 1° en *a* et *ja*; 2° en *i*; 3° en *u*, et deux séries de thèmes féminins terminés : 4° en *a* et *ja*; 5° en *i*[1]. Le second « ordre » contient, en six séries, les thèmes terminés en consonnes. Une septième série est réservée pour les thèmes terminés originairement en diphthongues, mais M. Ebel en a trouvé un seul exemple dans le mot *bó* (bos). Les conjugaisons des verbes ont été divisées par M. Ebel, conformément à la théorie exposée par M. Stokes (Beitr. III, 47), d'après les thèmes du présent, en trois séries : 1° pour les thèmes terminés en *ă*; 2° pour les thèmes terminés en *ā*; 3° pour les thèmes terminés en *ia*. Une série spéciale comprend les verbes déponents. M. Ebel a judicieusement distingué les formes absolues de celles qu'il appelle « subjunctae » et dans les formes redoublées il a eu soin de déterminer celles qui ont conservé la réduplication, celles qui l'ont perdue et celles qui l'ont remplacée par la prolongation de la voyelle radicale. Il a en outre déterminé les temps composés, c'est-à-dire ceux qui sont caractérisés par l'insertion entre la racine et la terminaison d'un élément nouveau (*t*, *b* [*f*], ou *s*). Cette partie, qui est de beaucoup la plus importante de l'œuvre de M. Ebel, mériterait une étude spéciale et approfondie. Il serait surtout intéressant

1. L'auteur ne parle pas de thèmes féminins en *u*. Ces thèmes, il est vrai, sont déjà rares dans la langue latine, qui souvent fait passer dans la déclinaison en *i* les thèmes originaires en *u*. Toutefois, comme les langues grecque et latine ont conservé, bien que dans une mesure différente, des thèmes féminins en *u*, il serait assez naturel que l'ancien irlandais ait aussi gardé quelques traces de cette forme. Peut-être le mot *deug*, fém. (potus), gén. sing. *dige*, que l'auteur place parmi les thèmes féminins en *a*, en est un exemple. M. Stokes, dans une lettre qu'il vient de m'adresser, semble se prononcer en faveur de cette hypothèse.

d'examiner si le cadre des paradigmes des verbes irlandais, tel qu'il a été proposé par M. Ebel, est assez complet pour embrasser toutes les formes que présentent les textes anciens. Les études auxquelles M. Stokes s'est livré sur ce sujet ne pourront manquer d'y apporter une vive lumière et nous en attendons les résultats avec le plus grand intérêt.

Dans une œuvre aussi considérable que la refonte de la Grammaire Celtique, il était presque impossible d'éviter quelques erreurs de détail. Je hasarderai à ce sujet quelques remarques, surtout pour ce qui concerne les citations des gloses irlandaises de Milan, que j'ai pu vérifier sur le manuscrit original.

Aux pages 5 et 412, *roadbartaigset* est traduit par « obtulerunt » et *oc adbartugud* par « in offerendo. Il faut traduire « adversati sunt » et « in adversando. » Ce verbe dont la racine est *bart*, orig. VAR-T, ne doit pas être confondu avec le verbe *aidbiur* (offero), dont la racine est *ber*, orig. BHAR. Les gloses de Milan ne laissent aucun doute sur le sens des mots que je viens de citer. Exemples : *cianudadbartaigti som damsa* (gl. aduersantes mihi) 19^{c} ; *honaib adbartaib* (gl. aduersariis) 24^{b} ; *co adbartaigid* (gl. auersetur) 36^{a} ; *ní adbartaigedar* (gl. non auersatur) 36^{a} ; *adbartaigfersa* (gl. auersabor) 37^{c} ; *adbartaigther* .i. *frisorcaissiu ón* (gl. auersaris) 44^{b} ; *innan adbartaichthe* (gl. aduersorum) 44^{d} ; *annunadbartaigfesiu* (gl. ausersato) 48^{a} ; *air ní roadbartaigestar* (gl. quia non fuerat auersatus) 55^{d} ; *ho adbartaiginnse* (gl. auersabar) 132 ^{c}. La glose entière d'où ont été tirés les mots cités dans la *Gr. C.*^{2} est ainsi écrite : .i. *dinaib cumachtgaib echtrannaib roadbartaigset don popul 7 di cach di suidib immenetar. oc adbartugud dialailiu* (gl. unde beatus dauid de utrisque id est tam externis quam domesticis malis in hoc loco uel supplicationes populi inserit uel querellas. i.e. de potentibus externis qui adversati sunt populo, etc.) Ml. 26 ^{b}.

P. 278 : le superlatif *doirbem* n'a pas la terminaison en *bem*, mais en *em*. Le *b* appartient à la racine, comme dans la forme parallèle *soirbem* (gl. quo nihil est facilius) Ml. 56 ^{a}. Les formes du positif sont *doirb*, *soirb*. Cf. *trí insci redi 7 soirb* (per sermonem commodum et facilem) Ml. 51^{c}; *soirbiu* (gl. facilior) 74^{a}.

P. 336 : le mot *mathirse* de la poésie du ms. de Milan est traduit « mea mater. » Il doit être lu *m-athir-se* et traduit « meus pater. » La phrase entière est *mathirse a mathirsem* et elle signifie « meus pater [erat] mater ejus », ce qui est du reste conforme au sens de cette étrange poésie qui raconte l'enfantement d'un garçon par un homme « sine matre, sine paternâ generatione » *cenmathir cenathargein*. Je trouve cette même explication dans une note manuscrite de M. W. M. Hennessy et

dans un article de M. J. O'Beirne Crowe inséré dans « The Journal of the historical and archaeological Association of Ireland ». 3 Ser. Vol. I. No. 6. p. 301.

Pp. 434, 439 et 473 : *arachela* Ml. 31[a], *focridigedar* 35[c]; *cochutrummaigidir* 25[c], et *dufuibniter* 24[c], sont présentés comme des formes du présent indicatif. D'après les gloses latines correspondantes du ms. « quæ frustretur », « accingat », « ut... exaequet », « incidantur », ces formes devraient appartenir au conjonctif.

P. 437 : *ãm sluces* est traduit « ut patet » au lieu de « ut obruit ». La glose entière est: *ãm sluces anadnacul nersoilcthe nítete ind* 7 *dutét brentu as* síc, est gutor [leg. guttur] eorum (gl. quia rem mortis operantur sepulcrorum uice longe horrorem foetoris eructant .i.e. sicut obruit sepulcrum apertum quidquid it in illud et venit foetor ex eo) Ml. 22[b]. La forme *ind* (in eo), qui se trouve dans cette glose, n'est pas citée par Zeuss.

P. 445 : *dureised* (gl. enudare) semble être considéré comme un présent secondaire simple. Cette forme appartient au conjonctif secondaire en *s*. La racine est *rach*, anc. *rac;* cf. *durig* (gl. nudat) Ml. 28[a]; *duchoimarraig* (gl. exuerit) 144[b]; *docomarraig* (gl. nudauit) 48[d]; *dundiriug* (gl. ad nuditatem) 28[c]. Cf. gr. λάκ-ος, lat. lac-er.

P. 457 : la forme *ni conimruldatar* du ms. de Turin ne saurait être considérée comme un prétérit en *t*, si elle renferme, comme c'est probable, la même racine que les formes *imluadad*, *imluadi*, Ml. 33[b], 33[d], car dans ce cas la terminaison est *-atar* et non *-datar*.

A la p. 466 M. E. donne, d'une manière douteuse, il est vrai, la forme *fosissetar* comme 3[e] pers. pl. d'un prétérit en *s* et il traduit « confessi sunt ». Le doute de l'auteur était très légitime et j'ai hâte d'ajouter que j'ai donné moi-même dans les Gl. Taur. (p. 32) une interprétation inexacte de ce mot que j'ai traduit « declaratur, confitetur » dans le sens passif. Cette forme est la 3[e] pers. pl. du présent indicatif d'un verbe déponent et signifie « confitentur ». Elle se trouve avec cette signification évidente dans une glose de Ml.: *fosissetar apect[h]u ind firien* 7 *asberat* etc. (confitentur peccata sua justi et dicunt) 132[a]. La 3[e] pers. pl. du prétérit en *s* serait **foroissetar* puisque nous avons dans le ms. de Ml. la 3[e] pers. sing. de ce temps: *afuroissestar* (gl. confessus) 46[d]; cf. *fosisefar mo pecthu* (gl. ero conpunctus . i. e. fatebor peccata mea) Ml. 58[c]; *fosisidersu* (gl. profetere) 66[c].

P. 473 : *na imroimser* (gl. ne tempteris) est supposé être une forme passive du conjonctif présent. Nous avons ici par contre la 2[e] pers. sing. du conjonctif en *s* d'un déponent, et *na imroimser* doit être traduit « ne delinquas ». Voir la note 2, p. 156.

P. 477 : *fondulso*, traduit « in hoc opere », doit être traduit « in hoc casu ». Cf. *fri* finxit *fochetoir dotet á* singulatim *fundul nisiu. air is* corda *dothet fris is naib dolaib ailib* (gl. aliter qui finxit singulatim operi suo nullo adstante hominum uel praesente. i.e. τῷ « finxit » statim convenit τό « singulatim » in hoc casu, quia τό « corda » convenit ei in aliis casibus) Ml. 53[a]. Plusieurs exemples de ce mot sont cités dans les « addenda et corrigenda » aux Gl. Taur.

Aux pp. 215 et 239 : comme exemple d'une forme irrégulière de l'article génitif sing. masc. et du génitif sing. d'un thème masc. en *u*, est citée la glose de Ml. 24[d] : *estosc innfine* (expressio vini). C'est là une erreur de transcription. Le ms. a *estosc inna fine* (expressio vinorum) au génitif pluriel. Le génitif sing. de ce mot dans les gloses de Milan est régulièrement *ind fino*, et sans article *fino*, *fina*, 77[d].

A la même page 215, comme exemple d'une forme irrégulière de l'article féminin à l'acc. sing., on cite la gl. de Ml. 23[c] : *trisindchomairli*. Il faut lire, d'après le texte très clair du ms., *tris in drochomairli* (per malum consilium), et l'article se trouve ainsi tout à fait régulier.

A la p. 347 : M. E. hasarde une conjecture sur la forme *aési* d'une glose de Ml. ainsi transcrite : *aési incethardaiseo*. Le ms. porte *tar aési incethardaiseo* (pro his quatuor) 36c, avec la préposition nominale bien connue *tarési*, *taraési*, *tarhési*, qui est souvent écrite séparée dans le ms. de Milan : *tar aési*.

A la p. 466, la forme *forodamassa* est citée deux fois comme exemple d'un futur en *s*. La citation est erronée. Le ms. a dans les deux endroits 22[d] et 132[c] *forodamarsa*.

Aux pp. 13 et 165, les mots *có osnada* ont pour glose « ad superiora». Le ms. a par contre « usque ad suspiria », ce qui est conforme au sens et à l'étymologie. Voici du reste la glose entière, 31[c] : *có osnada* (gl. bene hautem praemitens miseriam adiunxit et gemitum ut causam non tenuis sed grauis doloris ostenderet per quem usque ad suspiria ueneretur, leg. veniretur). Cf. Corm. Stok. 132 : *osnad* (a groan) et O'R. ad voc.

J'ajoute quelques autres rectifications :

Pag.		Ms.
8. *na erigmea*	—	26 [b]. *no erigmea* (gl. uel querellas)
13, 326. *isé gnithi*	—	30 [b]. .i. *gníthi*
15, 70. *roithnech* (gl. serenus)	—	33 [a]. *roithinech* (gl. sereno)
22. *doguilse*	—	20 [b]. *dogailse*
50, 467. *cithes*	—	23 [d]. *ciathes*
50. *immechomairsed*	—	20 [b]. *immechoimairsed*
212. *ar inaencai*	—	31 [c]. *ar incensai*
215. *cosindbrud*	—	23 [a]. *cosindbiud*

Pag.		Ms.	
217, 270. *inna cemmen*	—	22 a.	*inna ceimmen*
234. *erdirc*	—	25 a.	*erdairc*
242. *innammraithemnachtae*	—	133 a.	*innammraithemnechtae*
252. *ocduguidiusiu*	—	22 a.	*acduguidiusiu*
255. (gl. ad conversationem naturae)	—	20 d.	(gl. ad conseruationem naturae nostrae)
» *a esbatad*		130 c.	*a esbataid*
265. *immehimgabam són huandinnilliugud* (gl. ab subita tuitione)	—	35 d.	*immenimgabam són huandinuilliugud* (gl. ac subita tutione)
» *do fichemain*	—	36 a.	*do feichemain*
305. *dognaith... incoic*	—	16 c.	*dogni... coic*
308. *forsnasunu cétn[u]*	—	133 d.	*forsna sunu cétnai*
326. *congenisom*	—	22 d.	*rongenisom*
328. *fodunsegat*	—	27 c.	*fodansegat*
331. *dusngnis*	—	29 a.	*dusngni*
342. *cid aratadbaither*	—	32 a.	*cid aratodlaither* [1]
» *huanerbermis*	—	135 d.	*huanerbirmis*
344. *nadindbed*	—	17 a.	*nadmbed*
345. *rondaberthar*	—	134 c.	*nondaberthar*
352. *forinni dauid*	—	52 a.	*forsinni d.*
353. *bertar*	—	26 c.	*bertair*
357, 461. *dofoirmfed*	—	35 a.	*dofoirmsed* (gl. adderet)
362. *cennach indlach* (gl. interceptione)	—	32 a.	*cennach nindlach* (gl. interreptione, leg. interrup-)
365. *ní diulc*	—	24 a.	*ní dú ulc*
434. gl. frustratur	—	31 a.	gl. frustretur
439. gl. accingit	—	35 c.	gl. accingat
» gl. exaequat	—	25 c.	gl. ut... exaequet
443. *corirsiu*	—	134 d.	*coririssiu*
445. *frithtarised*	—	34 a.	*frithtaised* [2]
455. *doretarnacht*	—	33 c.	*doretarracht* [3]

1. gl. quare postolas. Cf. *todlaigthe* (gl. petitum) Ml. 21 b; *dotluichethar* (gl. exigit) 36 a; *dathodlugud* (gl. petitione), *ciafiu todlaigersa* (gl. quam iusta postolem) 38 c; *duthluchedar* (gl. postulare) 38 d; *codatlucher* (gl. ut efflagitem) 49 d; *duthluchimse* (gl. efflagito) 71 c.

2. Cf. *fristaissinn* .i. *dia frecur ceill* (gl. sacros ritus obire) Ml. 132 a; *fristait frisom* (gl. aduersarii) 23 c.

3. Cf. *ar in chomtetracht 7 ind fresngabail* (pro comprehensione et ascensione) — * *com-do-etar-racht*, Ml. 56 b; *ataat mesai daé nephchomtetarrachti am. abis 7 am.*

Pag.		Ms.
456. *ni arroitsom hisin*	—	36 a. *ni arroitsom insin*
457. *inrorthatar fochosmarb (?)*	—	35 a. .i. *inrorthatar fochosmailius assar*[1]
458. *nafetarsa*	—	36 a. *rafetarsa*
462. *dusrule*	—	23 c. *dusrale*
464. *horacumachtaigset* (gl. potiti)	—	28 a. *honacumachtaigset* (gl. quo non sint potituri)
465. *isindi rondainmnigestar*	—	17 b. *is indí rondnainmnigestar*
469. *do suin (?)*	—	32 a. *do sum*
470. gl. iudicare	—	17 d. gl. indicare
478. *istrimetar*	—	30 a. *is tri metur*

Les « errata » que je viens de signaler, et dont quelques-uns ne sont, sans doute, que des fautes typographiques, ne diminuent en rien la valeur du livre ni l'importance du service que l'auteur a rendu à la science par sa publication[2]. Si M. E. avait eu le temps et la faculté d'aller consulter le manuscrit de Milan, il aurait facilement relevé lui-même ces quelques inexactitudes, et il aurait trouvé dans cette riche source de l'ancienne langue irlandaise des formes intéressantes à ajouter à celles qu'il a insérées dans son ouvrage. J'en citerai quelques-unes en guise

fudumain (gl. incomprehensibilia, iudicia domini) 55 d. La racine est *arc* (par inversion *rac*), signifiant « stringere ». Cette racine, qui entre dans la composition d'un assez grand nombre de mots irlandais, tels que *terchomarc*, *comtherchomrac* « ecclesia, congregatio » etc., est largement représentée aussi dans la langue latine « arc-to, arc-eo, co-erc-eo, arc-io, arc-esso, arc-a », et, avec la particule négative, « e-rc-isco ».

1. i.e. instar Assyriorum.

2. La forme des lettres de l'alphabet irlandais des temps carlovingiens, en laissant même de côté la difficulté que présentent souvent la vétusté et l'oblitération de l'écriture, rend parfaitement explicables ces fautes de transcription. Les lettres *n* et *r*, *a* et *u*, *c* et *t*, *p r* et *s*, *m in* et *ni*, *i* et *l* offrent respectivement beaucoup de ressemblance entre elles. D'autre part, quant à la traduction, il n'est pas toujours facile de saisir la signification d'un mot ou d'une phrase de la langue irlandaise des anciens manuscrits, lorsque la glose latine n'en donne pas la traduction ou ne fournit aucun criterium pour en deviner le sens. Ainsi, pour citer des erreurs qui m'appartiennent, la formule irlandaise *madu ruin*, que l'on trouve deux fois dans le ms. de Turin, et que j'ai traduite par « si est ad meditationem » Gl. Taur. p. 54, doit être traduite « juxta mysterium, littér. si est ad mysterium ». La formule *madu ruin* se trouve opposée à *maddu stoir* dans le ms. de Milan 44 b. Ces deux formules, à l'endroit que je viens de citer, ne sont pas glossées par la traduction latine littérale. Mais elles y ont la signification évidente « secundum mysterium, secundum historiam, quoad mysterium, quoad historiam ». Dans la même publication (p. 3, 25) j'ai mal séparé et mal traduit le mot *immerumediar* du ms. de Turin, Gl. II, 15. Ce mot, soit qu'il doive être lu comme il est écrit dans le ms., soit qu'il doive être corrigé par *immerumedair*, doit en tout cas être traduit « peccavit »; cf. les gloses de Ml.: *inna hí immeruimdetar* (gl. dilinquentes) 46 b; *intan immeromastar* (quum peccaverit), *ceni imroimsitis* (quin peccaverint) 51 a; *imruimset* (gl. peccabunt), *imroimset* (gl. delinquent) 54 a; que l'on compare également la glose de Wurzbourg : *na imroimser* (gl. ne et tu tempteris. i.e. ne delinquas) 20 c; et le mot souvent répété dans les mss. *immarmus* (peccatum). A la p. 58 des Gl. Taur. les mots *isí bés*, Ml. 51 c, doivent être lus *is bés*, ce mot *bés* étant, non pas un féminin, mais un thème masculin en *u*.

de conclusion, en regrettant que l'espace me manque pour en citer un plus grand nombre. Datif pluriel de l'article sans la terminaison *-ib*, *-b* : *huna fochaidib* (a tribulationibus) 54[a]; *honaigabalaib* (gl. captionibus) 54[b]; *donahisin* (gl. quibus) 57[c]; *donahi diandrerchoil inti dia* (gl. quibus decreuerit) 46[c]; *hona mainénaib* (gl. monusculis) 69[c]. Comparatif en *-ithir* : *dínnímidir* (facilius) 61[b]. Superlatif en *-mem* : *huaislimem* (gl. altissimum) 28[d]; *dírgimem* (gl. equissima) 49[d]; *cuimrimem* (gl. breuiculi, collis) 62[b]; *cossacarthimem* (gl. sacratissimae, apparationis) 50[c]; *duthuichsimem* (gl. acceptissimi tui) 71[b]; peut-être aussi *forrcimem*, *foircimem* (gl. obtimum), 73[a]. Formes du pronom possessif de la 2[e] pers. sing. *to* devant les mots commençant soit par une consonne, soit par une voyelle, qui n'ont pas été indiquées dans la *Gr. C.*[2]; *tó eredig* (gl. poculum tuum) 45[d]; *dia roib to fortacht su lium* (gl. tuum habens adiutorium formidare non potero) 45[c]; *centabairt domsa to fortachte* (gl. ne suspendas . i. e. quin des mihi tuum auxilium) 55[a]. Pronom suffixe de la 2[e] pers. sing.: *iarmut* (gl. post te) 70[c]. Formes verbales: Prés. Indic. Act. : *nad cumcusa* (gl. nequeo) 18[b]; *nosoe* (gl. auerti, soles) 44[b]; *ceine nosoisiu* (gl. donec tu auertis) 33[a]; *niguid* (non petit) 42[a]. Relat.: *nderbas* (gl. adprobare) 35[a]; *nglanas* (gl. quae purificare solet) 28[b]; *indí soas* (gl. uersantis) 64[b]; *indi prithchas* (gl. praedicantis) 131[b]; *coines* (gl. deplorantem) 73[b]; *gudes* (gl. periurantem) 39[b]; *oirdnes* 39[d]; *roithes* 42[b]; *radas* 42[c]; *rethes* 42[c]; *techtas* 37[a]; *sluindes* 37[a]; *relas* 24[d]; *beres* 27[c]; *dlomas* 30[b]; *guides* 32[d]; *gaibes* 101[c]; *intan ṁberes* 129[c]; *techtae* 37[a]; Dépon.: *follaithersu* (gl. regis) 82[d]. Conjonct. Act.: *caresiu* (gl. afficeris) 43[a]; *imfolngaesiu* (gl. efficeris) 43[a]; *ní astaesiu* (gl. ne suspendas) 55[a]; *soirasiu* (gl. liberato) 61[c]; *arfemasiu* (gl. accipito) 68[d]; *conocaeba* (gl. sublimet) 20[b]; *co duema* (gl. tuetur) 53[c]; *doeprannat* (gl. afluant) 39[d]. Dépon. : *codatlucher* (gl. ut efflagitem) 49[d]; *addéicider* (gl. respicies) 43[a]; *coni accadar* (gl. qui non uideat) 53[a]. Imp.: *comainse* (gl. iudica) 22[b]; *imthimchellsu* (gl. accingere) 28[d]; *loisc* (gl. ure) 47[a]; *sérnn* (gl. studé) 56[c]; *escse* (gl. intende) 65[a]; *fothabair* (gl. subde) 76[d]; *eroimsiu* (accepta) 132[c]; *errenaid* (gl. adpendite) 20[c]; *táit* (gl. exite) 34[a]; *gudid* (orate) 68[a]. Forme emphatique : *slánaigthe* (gl. osanna) 17[b], 25[b]; *ruccaitgthe* (gl. condemna) 27[c]; *follaide* (gl. rege) 46[b]; *dianaigthe* (gl. celera) 49[d]; *ollaigthe* (gl. amplicá, leg. amplia) 70[c]. Prés. Sec.: *co aslóinse* (gl. ut effugerem) 59[a]; *lase atatgladainnse* (gl. cum te conuenirem) 62[c]; *coní fodmainse* (gl. né perpeterer) 73[c]; *manucomallainn* (si implevissem) 131[d]; *conulogad* .i. *co adcotad* (gl. ut inpetraret) 39[c]; *an dumbidced* (gl. iaculatus) 53[d]; *notorasnigmis* (gl. fidebamus) 43[d]; *noroissitis* (gl. nutarent) 35[c]; *nudaerbtais* (gl. qui in idulis confidebant) 46[d]; *nudianaigtis* (gl.

celerabant) 54 c; *duemtis* (gl. uelabant) 79 a. Prét. red. ou simple : *etirgénsa* (gl. sum expertus) 79 a; *rochualusu* (gl. audisti) 50 d; *rogéni* (gl. peregerit) 48 c; *dorochratar* (gl. festinauerunt) 36 d; *focoimlactar* (gl. pertullerunt) 47 c; *contorchratar* (gl. conciderunt) 48 c; *innarpatar* (gl. depulerint) 23 d. Dépon. : *co rogenarsa* (gl. ut in hanc uitam effunderer) 44 c; *it hesidi dorumadirsi* (gl. quae fuerat emensus) 16 c; *rumidar* (gl. duxit) 72 b; *ni rufrescachtar* (gl. præter spem) 26b; *dorumenatar* (gl. crediderunt) 35 b. Fut. red. *duema són* (gl. uindicabit) 67 c; *daregaid* (venietis) 33 b; *ibait son* (gl. hoc potabunt) 30 c; *dedait* (gl. euanescent) 79 b; *etirgenat* (gl. experientur, experituri sunt) 73 a, 68 c. Dépon.: *sechidú denecaithersu* (gl. quaquauersus respexeris) 73 c. Prét. en T : *conaitecht ón* (gl. uoti sum compos effectus) 132 d; *dunecomnacht su* (gl. [quem] contulisti) 56 a; *ni comtacht su* (gl. nihil quessisti) 60 b; *durairngirtsiu* (gl. secundum tuam promisionem) 74 c; *conaicelt* (gl. desimulauit) 49 c; *doret* (gl. uelavit; rac. *em*) 16 c; *rommaltsa* (gl. educauit me) 45c; *roort* (delevit, cecidit) 48c; *inrochoissecht* (consecutus est) 43 d; *conaitechtat* (gl. quesierunt) 44 d; *añi dundraingertar fathi* (gl. repromisione) 67 b. Fut. en B : *in cumgubsa* (gl. num potero) 49 c; *fudalibsea* (gl. distribuam) 78 a; *noterdarcugub* (gl. celebrabo té) 55 a; *donesbe* (gl. despicies) 112 c; *ceine nosoifesiu* (gl. donec tu auertis) 33 a; *lase donatalcfe* (gl. cum delenueris animum) 69 c; *contifea* (gl. inredebit, rac. *tib*) 17 a; *fonnitfea* (gl. subsannabit) 17 a; *ni contuslifea* (gl. nihil elabitur, leg. elabetur) 27b; *ní cumsanfa* (gl. non desistet) 80 d; *confodlaibidsi* (gl. eritis participes) 53 b; *ni cumgubat* (gl. non poterunt) 54 a. Dépon. : *frisailefarsa* (gl. praestulabar) 38 a; *adaichfedar* (timebit) 46 c; *nudcomálnabadar* (qui eam implebit) 46 c. Fut. sec. en B : *ni cumcaibed* (gl. nequisset) 42 c. Prét. en S : *arrotneithiussa* (gl. te sustenui) 46 b; *an darunesus* (gl. spernens) 36 c; *ruradussa* 50 d; *arromertus* 7 *arrudergus* (gl. statui et proposui) 51 a; *asringbus* (gl. excedissem) 130 d; *rocloissiu* (gl. uicisti) 43 d; *rorelais* (gl. absoluisti) 50 c; *adruirim* (gl. computauerit) 28 d; *tuc* 40 c; *rauc* (gl. hoc usus est) 45 a; *ralleic* (gl. dimisit eum) 53 b; *dorrubidc* (gl. iaculatum esse) 40 d; *daruich* (gl. uindicatus est, = *do-a-ru-fich*) 43 d; *rorois* (gl. nutauit) 84 c; *roeirpset* (confisi sunt) 43 c; *rutuirset* (gl. scrutati sunt) 44 d. Dépon. : *arrondoichenelaigsiursa* (gl. degenerans sum) 44 b; *ɔruthochaisgeisersu* (gl. quam es consecutus) 43 c; *rolethnaigser* (gl. deletasti, leg. dilat-) 50 a; *rofoirbthichser* (gl. perficisti) 50 c; *atatchigestar* (gl. uideris) 59 c; *dorochuiristar* (gl. adsciuerit) 25 c. Fut. Conj. en S : *dorothuusa* (gl. decidam) 23 c; *dofonussa* (gl. lababo, leg. lav-) 47 a; *cu dusésa* (gl. ut persequar) 61 c; *gigsesa* (gl. supplicabo) 47 d; *notes* (gl. me effugientem) 29 d; *arutaissiu* (gl.

reficies) 56 a; *coririssiu* (gl. ligabis) 134 d; *dufi* (gl. uindicabit) 67 c; *co arcói* (gl. ad nocendum) 46 d; *arna oip* (gl. ne detrectet) 42 a; *co dufess* (gl. ad ulciscendum) 44a; *coremifoil* (gl. anticipet) 23a; *asriri* (gl. appendat) 30 c; *cid asindisem* (gl. quod adferemus) 35 a; *condesat* (gl. exquirent) 46 c; *contotsat* (gl. conruere) 16 a. Dépon. : *dummessarsa* (gl. metibor) 78 a. Conj. sec. en S : *ma rufessinn* (si scirem) 59 b; *dotodsinn* (gl. labi) 131 b; *an nutesed* (gl. fugiens) 29 d; *mani toissed* (gl. nisi debellasset) 40 d; *dofestais* (gl. uindicari, cupiebant) 29 c; *co ingriastais* (gl. ut persequerentur) 38 d. Formes passives : *cotatoscaigthersu* (gl. commouere) 58 d; *armunter féid* (gl. laudatur) 28 a; *co atabsorchaither* (gl. inluminamini) 53 b; *co dobemtharsi* (defendamini) 53 b; *imdaigetar són* (gl. rerumque afluentia) 39 d; *imdaigitir* (gl. afluant) 39 d; *nebtar no dundaleter* (gl. exhauriri, pocula) 101 c; *nomlinfithersa* (gl. explebor) 40 a; *nobcloifether* (gl. uincemini) 67 a; *co dufessar* (gl. ut uindicetur) 32 c; *ṅgesar* (gl. orari) 51 a; *dudichestar* (gl. ducetur) 30 d; *forndiassatar* (gl. opprimi, rac. *deng*) 39 b. Participes de nécessité dans les cas obliques : *betis fustib* .i. *adnachtib* (gl. condendis, cadaueribus) 33 d; *donaib déedib betis chloithib* (gl. ad conuincendos desides) 131 d; *ríthi* (gl. uenalem, iustitiam) 36 a. Une forme remarquable dont on trouve plusieurs exemples dans le ms. de Milan est celle des deux participes passifs en *-se*, *-si* au lieu de *-the*, *-thi*, lorsque la racine, terminée originairement par une dentale, présente une désinence en *-es*, *-is*. Dans les *Gl. Taur.* (p. XIX, 54) j'ai indiqué quelques cas du changement du suffixe originaire *-*tja en *-s*, *-ss*. Les exemples suivants confirment cette induction : *ambanindrisse* (gl. inuaso, imperio) 18 c, *dunaib huilib indirsib* (= *indrissib*, gl. omnibus peccandi amore persuasis) 35 a, *ind indirsi* [1] (gl. uastati) 67 a; *airndrisse* [2] (gl. erratam) 138 d; *impessi* (gl. obesi) 20 a, *innan impesse* [3] (gl. obse[s]sorum) 49 b; *claissi* [4] (gl. defossi) 24 c; *is gessi* (gl. adorandus) 26 b; *mese* (gl. probatum) 31 c, *indi beta messi* (gl. iudicandi) 70 a; *esnaissi* (gl. inserta) 32 c, *esnaisse* (gl. inserta) 33 c; *betis aisndisib* (gl. dicendis) 27 b, *betis aisndisib* (gl. ad indicandos) 23 a, *is aisndissi* (gl. inserendum) 34 b, *it diasndisi ara lin* (gl. plura sunt quam ut narrari queant, .i. inenarranda) 60 b. Il résulte de ces exemples que

1. Cf. *inreith* (gl. aggreditur) 19 d; *ind indrid* (gl. uastationis) 27 a, 48 d; *inrestais* (gl. inuadere, nitebantur) 37 d; *indred* (gl. uastatio) 43 d; *inréith* (gl. uastantem) 48 d; *arnaib indredaib* (gl. pro uagationibus) 67 c.

2. Cf. *duairndredat* (gl. perrerantes) 81 b.

3. = **imb-sed-the;* cf. lat. obsessus = *ob-sed-tus; et la gl. de Ml. : *an impsuide* (gl. obsidio) 43 b. Que l'on remarque l'équation : *impsuid-e* : obsid-io :: *impess-e* : obsess-us.

4. Cf. *foroichlaid* (gl. effodit) 24 c.

la forme *aisndissi* (gl. conserenda) 16 a, citée dans la *Gr. C.*[2] 480, ne doit pas être corrigée **aisndisti*, comme Zeuss l'avait proposé, mais qu'elle doit par contre être conservée intacte selon l'orthographe du manuscrit[1].

C. NIGRA.

The origin and history of Irish names of places, by P. W. JOYCE, A. M., M. R. A. Dublin, Mc Glashan and Gill; London, Whittaker and Cᵉ; XIV-530 p. in-12, 1869. Prix : 6 s. (7 fr. 50).

M. Joyce avait déjà publié dans les *Proceedings* de l'Académie d'Irlande différents travaux de toponomastique qui avaient été accueillis avec faveur; aussi était-il préparé mieux que personne à la tâche de dire l'origine et l'histoire des noms de lieu en Irlande. Le sujet n'avait encore été abordé par personne, bien que les matériaux abondassent. D'une part l'index topographique publié à la fin du Recensement de 1861 et les collections manuscrites du Cadastre, de l'autre les nombreux noms de lieu fournis par les anciennes chroniques donnaient une base certaine aux recherches de ce genre. M. J. a mis toutes ces sources à profit avec intelligence et sagacité. Son œuvre se distingue à la fois par la sûreté de la méthode et par l'agrément de l'exposition. Dans la première partie de son livre l'auteur établit les principes qui l'ont guidé pour déterminer la forme et l'étymologie des noms de lieu et il formule sommairement les règles de leurs changements phonétiques. La seconde partie est consacrée aux noms d'origine historique ou légendaire, la troisième aux noms qui rappellent des constructions de toute espèce (forts, couvents, routes, etc.), la quatrième aux noms descriptifs du caractère physique des localités. Un index très-étendu rend les recherches faciles. La façon dont M. J. a groupé les noms de même espèce l'a gardé de la sécheresse dont les travaux de ce genre sont rarement exempts; les noms de lieu semblent plutôt venir nous renseigner sur l'histoire et les traditions de l'Irlande que raconter leur destinée propre. Nous recommanderons comme particulièrement intéressantes les pages où l'auteur montre les traces que l'ancienne hagiologie, les superstitions, les traditions et les coutumes ont laissées dans la nomenclature topographique. Il n'est qu'un point sur lequel M. J. ne satisfait pas entièrement la curio-

1. Nous signalons à l'attention de M. E. quelques termes grammaticaux qui ne se trouvent pas dans Zeuss : *ar todochide nindideto frecndairc comaccumuil* (gl. non tradat... pro non tradet. more suo commotat tempora. i.e. pro futuro indicativi praesens conjunctivi) 61 a; *comacumul arindidit* (gl. commotatio modorum est. i.e. conjunctivus pro indicativo) 62 a; *todochide ar sechmadachtae nanfoirbthe* (gl. temporum, commotatio. i.e. futurum pro praeterito imperfecto) 62 a. — C. N.

sité de son lecteur, c'est l'identification des noms de lieu irlandais mentionnés par Ptolémée. Ptolémée en donne une cinquantaine; M. J. ne peut en identifier que neuf environ : et encore quand il voit Dublin dans l'antique Ἔβλανα, la localité peut être la même, mais les deux appellations ne peuvent se ramener l'une à l'autre; ses identifications demanderaient aussi à être accompagnées de preuves. M. J. est d'avis que les noms de lieu irlandais donnés par Ptolémée sont trop corrompus ou trop fantastiques pour pouvoir être reconnus et expliqués. Il faut certainement faire une part à l'inconnu; mais ne pourrait-on pas faire cette part un peu moins grande? Il y a là un difficile, mais intéressant sujet de recherches.

H. G.

Dicuili Liber de mensura orbis terrae, à Gustavo Parthey recognitus. Berolini, in ædibus Friderici Nicolai, 1870. xv-96 p. in-12. Prix : 25 sgr. (3 fr. 50).

Voici une nouvelle édition d'une œuvre latine d'un moine irlandais du IXe siècle. Ce traité géographique avait été publié pour la première fois par C. A. Walkenaer en 1807; une seconde édition, due aux soins d'A. Letronne, suivit de près la première en 1811. Le motif qui a décidé M. Parthey à en donner une troisième édition est la découverte, à Dresde, d'un ms. négligé jusqu'ici, qui donne sur bien des points un texte meilleur que les mss. suivis par Walkenaer et Letronne. Dicuil dans ce traité résume les connaissances géographiques de son temps. Il est malheureux qu'en parlant de « *nostram insulam Hiberniam* » il ne se soit pas laissé aller à quelque digression qui pour nous serait instructive [1]. Il lui échappe pourtant, en passant, de nous fournir deux renseignements intéressants. L'un touche des îles qui sont probablement les Iles Shetland [2], et où à une certaine époque s'étaient retirés des ermites irlandais : c'était chercher bien loin un endroit écarté pour prier Dieu. L'autre renseignement a trait à l'Islande (qu'il nomme *Thile*), mais c'est

1. Il se borne à mentionner la fertilité de ses pâturages : « Multis insulis nec ignobilibus circumdatur [Brittania insula], quarum Hibernia ei proximat magnitudine, alias ita pabulosa ut pecora, nisi interdum a pastibus arceantur, ad periculum agat. » Ed. Parthey, p. 74.

2. « Sunt aliæ insulæ multæ in septentrionali Brittaniæ oceano, quæ a septentrionalibus Brittaniæ insulis duorum dierum ac noctium recta navigatione plenis velis assiduo feliciter vento adiri queunt. Aliquis presbyter religionis mihi retulit quod in duobus æstivis diebus et una intercedente nocte navigans in duorum navicula transtrorum in unam illorum introivit. Illæ insulæ sunt aliæ parvulæ, fere cunctæ simul angustis distantes fretis, *in quibus in centum fere annis heremitæ ex nostra Scottia navigantes habitaverunt.* Sed sicut a principio mundi desertæ semper fuerunt, *ita nunc causa latronum Nortmannorum vacuæ anachoritis,* plenæ innumerabilibus ovibus ac diversis generibus multis nimis marinarum avium. » *Ibid*, p. 44.

malheureusement d'une façon encore sommaire. Dicuil, qui est avant tout géographe, donne sur l'Islande des détails qui lui avaient été fournis trente ans auparavant, dit-il, par des clercs qui avaient passé la belle saison dans cette île [1]. Ces clercs étaient probablement des Irlandais, et les paroles jetées en passant par Dicuil concordent avec le témoignage de chroniqueurs norwégiens [2]. — Nous avons cité ce qui dans le traité de Dicuil est plus particulièrement du domaine de cette *Revue* [3]. Le lecteur que cette œuvre intéresse spécialement trouvera dans la courte mais substantielle préface de M. Parthey une étude sur les sources auxquelles a puisé Dicuil, et l'indication des mss. de ce traité. Cette édition est faite avec le soin et l'exactitude qu'on est habitué à trouver dans les publications de M. Parthey.

H. G.

Merlin, or the Early History of King Arthur : a prose romance (about 1450-1460 A. D.), edited from the unique ms of the University Library, Cambridge, by Henry B. Wheatley. Part I, with an introduction by D. W. Nash, Esq. F. S. A. 1865, XVIe-128 p. — Part II, 1866, pp. 129-378. — Part III, with an essay on Arthurian Localities by J. S. Stuart Glennie, Esq. 1869, pp. XVII[e]-CLVI et 379-701, in-8°. London, printed for the Early English Text Society.

Arthurian Localities; their historical origin, chief country, and fingalian relations; with a map of Arthurian Scotland, by John S. Stuart Glennie, M. A., etc. VI-140 p. in-8°. Edinburgh, Edmonston and Douglas, 1869. Prix : 7 s. 6 d. (9 fr. 40).

L'ancienne traduction anglaise du roman français de Merlin est au complet dans ces trois parties; mais une quatrième partie doit bientôt paraître, et donner l'introduction de M. Wheatley. Quand cette publication sera entièrement terminée ce sera le moment de parler de l'édition et de l'œuvre. Nous ne voulons aujourd'hui que signaler son apparition à nos lecteurs. La *Société pour la publication des anciens textes anglais*, dont on ne saurait trop louer l'activité et le zèle, ne néglige rien pour éclairer les textes qu'elle édite, et le *Merlin* de M. Wheatley acquiert une nouvelle valeur par les dissertations qui y sont jointes. C'est d'abord en

1. « Trigesimus nunc annus est (Dicuil écrivait en 825) a quo nuntiaverunt mihi clerici, qui a kalendis Februarii usque ad kalendas Augusti in illa insula manserunt.... » *Ibid.*, p. 42.

2. Voir Zeuss. *Gr. C.* p. XII. n. — Cf. Lanigan. *Eccl. Hist. of Ireland*, vol. III, ch. XX, § IV.

3. Il ne sera pas inutile de mentionner après M. Parthey les autres œuvres de Dicuil : « Præter librum de mensura orbis terræ, epistolam composuit de quæstionibus decem artis grammaticæ, quam ipse memorat (Prol.); edi curavit Prisciani partitiones duodecim versuum Æneidos principalium quæ continentur codice Leidensi Vossiano 33. (Priscian. ed. Keil, t. II, p. 389, 390.)» *Ibid.*, Præf. p. VI.

tête de la première partie, une introduction où M. Nash, bien connu par son beau livre sur Taliesin, étudie les éléments divers dont se compose le type légendaire de Merlin. Dans un long essai (environ 130 pages, avec une carte), joint à la troisième partie, M. Glennie entreprend de démontrer que le théâtre des exploits d'Arthur a été ce qu'il appelle l'« Ecosse Arthurienne » c'est-à-dire l'Ecosse Méridionale et la Marche Anglaise. Il faudra dorénavant tenir compte de ses ingénieuses et intéressantes recherches qui jettent un jour nouveau sur l'histoire (dirons-nous la légende ?) d'Arthur. Mais en ce qui concerne la nationalité des Pictes et l'origine des traditions ossianiques ou fingaliennes auxquelles M. Glennie a consacré un chapitre de son travail, il nous semble difficile d'admettre ses théories. Le travail de M. Glennie, publié à part à Édimbourg, forme un élégant volume qui s'annonce comme le premier essai d'une série intitulée *Arthuriana* et dont nous souhaitons vivement la continuation. L'essai de M. Glennie est suivi de quelques pages où M. Pearson revendique Arthur pour l'Ouest de l'Angleterre. Si nous en croyons l'*Athenæum* (n° du 12 juin 1869) la quatrième partie de *Merlin* nous apportera un nouvel essai sur le pays d'Arthur par M. Scott Surtees. Mais la question Arthurienne trouvera-t-elle jamais une solution définitive et certaine ?

H. G.

Éléments de la grammaire bretonne, par l'abbé J. Hingant, Tréguier, Le Flem, 1868. In-8, 235 p. Prix : 2 fr. 50 c.

Dans le breton armoricain on distingue quatre dialectes. Ceux qui s'éloignent le plus l'un de l'autre, et quant à la langue et géographiquement, sont le léonnais et le vannetais. Le vocalisme du second se distingue de celui du premier par sa tendance à préférer l'*i*, l'*e* et l'*u* à l'*é*, à l'*a*, à l'*ou*. Le second supprime certaines consonnes que le premier a gardées, et souvent se sert des sourdes là où le premier emploie les sonores. On pourrait, surtout au point de vue du vocalisme, comparer le dialecte de Léon au provençal et celui de Vannes au français, bien que Léon soit au nord et Vannes au midi du petit pays qui seul sur le territoire de la Gaule ait conservé la tradition de la langue de nos aïeux.

Les dialectes de Cornouailles et de Tréguier tiennent entre les deux autres une place intermédiaire et par leur système phonétique et par la situation topographique des populations qui les parlent. Ils occupent dans le système néo-celtique de notre pays le même rang que par exemple le poitevin dans notre système néo-latin.

Le Gonidec a écrit avec un vrai talent la grammaire du dialecte de

Léon. Nous devons à l'abbé Guillome une grammaire de celui de Vannes. Je ne sache pas que les dialectes de Tréguier et de Cornouailles aient jusqu'à présent été l'objet d'un pareil travail : mais les dictionnaires de Le Gonidec et de M. Troude contiennent sur ces deux idiomes une foule d'indications précieuses; puis on peut les étudier dans les livres écrits par des auteurs qui se sont attachés à observer les formes spéciales de chacun d'eux. Ainsi le *Barzaz Breiz* de M. de la Villemarqué contient nombre de pièces composées en dialecte de Cornouailles et le gracieux *Bepred Breizad* de M. Luzel est, comme monument du dialecte de Tréguier, un document philologique plein d'intérêt. La lecture en est surtout attrayante quand à côté du volume de M. Luzel on tient ouverts les *Eléments de la grammaire bretonne* de M. Hingant.

M. H. a voulu nous donner les lois générales du breton armoricain et malgré sa bonne volonté il ne s'agit guère dans son livre que du dialecte de Tréguier. Le mal ne serait pas grand, si, quand du dialecte de Léon l'auteur passe à celui de Tréguier, il prenait la peine de nous en informer; il nous rendrait même par là un grand service; puisque, comme nous l'avons dit, il n'existe pas de grammaire du dialecte de Tréguier; malheureusement l'auteur a la plupart du temps cru inutile de distinguer dans ses paradigmes et dans ses exemples ce qui appartient à l'un ou à l'autre dialecte.

P. 9. Il traite de la « formation du pluriel » des noms; il commence par s'occuper du « pluriel terminé en *ou.* » Il dit en note que cette désinence est celle des dialectes de Léon et de Cornouailles, que dans celui de Vannes elle est remplacée par *eu*, dans celui de Tréguier par *o*. Puisque c'est la désinence des dialectes de Léon et de Cornouailles qui figure dans le titre, vous croyez sans doute que les mots donnés comme exemple appartiennent tous au dialecte de Léon ou à celui de Cornouailles : il n'en est rien; un des exemples est *iné*, âme, pluriel *inéou*. *Iné* est la forme usitée dans le dialecte de Tréguier; âme, *anima* en latin, *anam* en irlandais, se dit *enaid* en gallois, *éné* en léonnais et en cornouaillais, c'est-à-dire que dans ces trois dialectes l'*a* initial fléchit en en *é*; il fléchit en *i* dans le vannetais *inéan* avec un *anousvara* final qui conserve dans sa dernière lettre un débris de l'*m* latin et irlandais; le dialecte de Tréguier nous donne dans la forme *iné* une transaction : *iné* a l'*i* initial de Vannes, et a perdu, comme le gallois, comme les dialectes de Léon et de Cornouailles, toute trace de la nasale que le vannetais a en partie gardée. Le pluriel d'*iné* est *inéo* comme comme celui d'*éné* est *énéou*. *Inéou* que donne M. H. n'appartient ni au dialecte de Tréguier ni à celui de Léon, c'est une forme hybride usitée

probablement sur la limite des territoires des deux dialectes ; mais elle aurait surtout de l'intérêt à une condition, ce serait que nous sussions le nom des localités où elle est employée.

Ce n'est pas le seul mot de ce genre qu'on puisse citer dans le livre de M. H.

On trouve en gallois le verbe *meddwi* dans lequel on doit reconnaître le thème sanscrit *madhu*, en grec μεθυ. Le dialecte de Léon nous offre une forme presque identique à ce mot gallois : *mezvi;* la seule différence est qu'en léonnais l'*w* (ou) du gallois s'est consonantisé. Dans les dialectes de Tréguier et de Vannes la voyelle primitive a été conservée, mais la dentale a disparu, *meoui, meouin, meouein.* M. H. nous offre la forme intermédiaire *mévi* (p. 32) où la dentale a disparu comme dans le vannetais et dans le dialecte de Tréguier, mais dans laquelle la consonne a pris la place de la voyelle *ou*, comme en léonnais ; l'infinitif s'y termine aussi comme en léonnais sans l'*anousvara* final que le dialecte de Tréguier a conservé.

Les mots qui appartiennent complètement au dialecte de Tréguier sont innombrables. Tel est *tié* (maisons, p. 19), en léonnais *tiez* ou *tier*; *hec'h* pronom possessif féminin suivi d'une voyelle (p. 49, en léonnais *hé*[1]; *honnez* (celle-là, p. 54), en léonnais *hounnez; hirié* (aujourd'hui, p. 161), en léonnais *hirio; kresté* (midi, p. 177), en léonnais *kresteiz; d'hé* (à eux, p. 174, 177), en léonnais *d'hezo; treo* (choses, p. 179), en léonnais *traou.*

Mais la forme usitée dans le dialecte de Tréguier, n'est pas toujours celle que M. H. préfère : c'est ainsi que p. 50 il écrit *var* (sur), au lieu de *oar*, p. 161, 174, *divar* (de dessus), au lieu de *dioar.*

Nous avons ailleurs[2] adressé quelques critiques à un ouvrage, de grande valeur du reste, le *Nouveau dictionnaire pratique français et breton* du colonel Troude. Les Bretons qui s'occupent de grammaire et de lexicographie ne sauraient trop méditer les sages observations de ce savant auteur sur la nécessité de respecter la distinction des dialectes (voir pp. xxx et 912). Il est fâcheux que M. H. n'ai pas tenu plus de compte de ce principe. Je le regrette d'autant plus que son travail dénote une connaissance approfondie de la langue qu'il nous enseigne, et que sur bien des points sa grammaire est beaucoup plus complète que celle de Le Gonidec.

Signalons par exemple les règles que M. H. donne sur l'application

1. En gallois moyen *y-h*. Le dialecte de Tréguier a conservé la gutturale aspirée finale que les autres dialectes armoricains ont perdue, cf. *Gr. C*², p. 386.
2. *Revue Critique*, du 23 janvier 1869.

des lois de permutation des consonnes initiales et finales. Il est curieux de voir observer qu'à la fin des mots le *t* et le *k* précédés d'*s* restent invariables (p. 7). Les langues germaniques possèdent une loi analogue, comparez le gothique *standan* et l'allemand *stehen* issus de la racine indo-européenne STA.

Le § 13, p. 12, intitulé : PLURIEL TERMINÉ EN *CHOU* aurait fourni à M. Ebel des exemples nouveaux à citer dans l'étude sur le *zétacisme* dont il a enrichi la nouvelle édition de la *Grammatica Celtica* (pp. 169-171).

Le Gonidec n'avait pas dit dans sa grammaire que l'*i* initial suivi d'une voyelle était consonne en breton. C'est chez M. H. que j'ai trouvé cette observation pour la première fois. Devant cet *i* l'article est *ar* et non *ann* comme devant les voyelles (p. 25, voyez aussi p. 49, n.). Le Gonidec respectait ordinairement cette règle qu'il n'avait pas signalée (voir pp. 394 et suiv. de son *Dictionnaire breton-français*[2]. Comparer le dictionnaire déjà cité de M. Troude aux mots *langue, poule*, etc.).

Le futur primaire auxiliaire figure dans les paradigmes du verbe et c'est encore la première fois, si je ne me trompe, qu'une grammaire bretonne le signale.

Je ne cite que quelques exemples : Il y a donc dans la *Grammaire* de M. H. une foule de choses à apprendre qui ne se trouvent pas dans les ouvrages analogues que nous avons eus jusqu'à présent à notre disposition ; c'est la raison pour laquelle j'ai tant insisté sur le défaut capital de ce livre. Si l'on a soin de se tenir en garde contre la tendance de l'auteur à confondre les dialectes, on n'aura qu'à gagner à la lecture de son livre.

La grammaire comparée n'a guère pénétré en Bretagne. Mais si M. H. est resté étranger à cette science encore nouvelle, il a du moins le bon goût de ne pas fabriquer d'étymologies. Son seul faible est de croire à l'antiquité de sa langue. Son plus éminent approbateur, dans une lettre imprimée en tête du volume, dit, en outre, qu'il considère le dialecte de Tréguier comme plus ancien que celui de Léon. M. Troude l'a observé : *Pep hini e Breiz a veul he iez dreist hini ar re all*[1].

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

1. « Chacun en Bretagne trouve son dialecte supérieur aux autres. » *Nouveau dictionnaire pratique français et breton*, p. 280.

CHRONIQUE.

Mort de M. Todd. — Souscription de la *Todd Professorship*. — L'université galloise d'Aberystwyth. — Procès « Pike *versus* Nicholas. » — Deux conférences de M. Huxley. — Annonce d'un *Corpus Inscriptionum Hibernicarum*. — Création d'une chaire de langue irlandaise à Notre-Dame.

Les études celtiques ont, l'an dernier, perdu un de leurs plus illustres représentants en Irlande, M. J.-H. Todd. Il est inutile d'énumérer ici ses nombreux travaux bien connus de toute personne qui s'est occupée de l'histoire et de la littérature de l'Irlande. Si on a pu avec justesse dire de quelqu'un « nulla dies sine linea » c'est bien de M. Todd ; la mort l'a surpris travaillant au *Liber Hymnorum*. Le dernier travail qu'il ait publié est un mémoire *On the Illumination of the ancient Irish Manuscripts,* dans le sixième volume des *Vetusta Monumenta* de la Société des Antiquaires de Londres[1]. Né le 5 avril 1805, M. Todd est mort le 28 juin 1869. Bien que professeur d'hébreu à l'Université de Dublin, c'est comme *irlandiste* qu'il s'est acquis une juste et durable célébrité. Il a brillé au premier rang des hommes qui dans le second quart de ce siècle ont donné aux études celtiques en Irlande un éclat si remarquable. Il y apportait une méthode critique et des connaissances générales qui, à cette époque, manquaient malheureusement quelquefois aux savants des pays celtiques. Aussi les études irlandaises sont-elles redevables à M. Todd, non-seulement de ses publications de textes et de ses travaux originaux, mais aussi de la légitime influence qu'il exerçait autour de lui. M. Todd a été un des premiers à encourager notre projet de fonder cette *Revue;* il nous écrivait dans les premiers jours de mai 1869 : « Dear friend, as far as my health permits, you may reckon upon all the help I can give you. Your *Revue* will be a work of great importance, not only to Celtic studies, but also to Comparative Philology in general. » Si la collaboration de M. Todd doit nous manquer, si ses conseils doivent nous faire défaut, c'est pour nous une consolation du moins de pouvoir mettre cette *Revue* sous le patronage de son nom vénéré.

1. Nous parlerons prochainement de ce travail.

Après la mort de M. Todd, ses principaux amis se réunirent et se formèrent en comité pour élever par souscription un monument (*memorial*), à celui dont ils voulaient honorer le souvenir. Que serait ce monument? une statue? une fondation pieuse? ou autre chose encore? Dans une réunion tenue à la Molesworth Hall, à Dublin, M. J.-T. Gilbert proposa de fonder une chaire de philologie celtique qui porterait le nom de Dr Todd. Cette motion fut adoptée et le *meeting*, presque à l'unanimité, passa la résolution :

« Que le monument national à élever à M. J.-H. Todd, prendrait la forme « d'une chaire de langues celtiques, qui serait fondée près l'Académie Royale « d'Irlande. »

Il n'est pas en effet de moyen plus délicat de rendre hommage à la mémoire de M. Todd; ce serait continuer l'œuvre de sa vie et attacher pour toujours son nom aux études irlandaises. Nous félicitons M. Gilbert de sa généreuse initiative et c'est le lieu de rappeler le mot d'un ancien : « Non hoc præcipuum amicorum munus est prosequi defunctum ignavo fletu, sed quæ voluerit meminisse, quæ mandaverit exsequi. » Nous désirons le succès de ce louable dessein,..... sans pourtant trop y croire. Comme l'a fait remarquer M. Jellet dans la réunion de la Molesworth Hall, les appointements attachés à cette chaire ne pourraient être inférieurs à 200 l. (5,000 fr.). Réussira-t-on à réunir par souscription une somme assez forte pour que *les intérêts* représentent ce traitement? Je suis tenté de penser avec M. Madden que cela est improbable. L'entreprise serait possible dans un pays où le sentiment national serait plus vif, où l'on porterait un intérêt plus direct à la langue, à la littérature et aux antiquités nationales. Elle serait possible, par exemple, dans un pays slave. C'est ainsi que dans ces dernières années le petit peuple croate, un million d'hommes, a donné près de 500,000 fr., pour une œuvre analogue. De cette souscription nationale est née l'Académie Jougo-Slave d'Agram, fondée sous le patronage de Mgr Strossmayer, et qui publie ses travaux, non dans une langue étrangère (comme fait l'Académie de Dublin, par exemple) mais dans la langue nationale, en serbo-croate. On ne trouve malheureusement pas dans les pays celtiques, et principalement en Irlande, ce patriotisme qui caractérise à un si haut degré les pays slaves. Fait-on quelque chose en Irlande pour prévenir l'extinction prochaine du Gaelique? Et pourtant si l'on porte quelque intérêt à une langue, ne doit-on pas d'abord veiller à sa conservation? Les sociétés irlandaises qui s'occupaient de littérature et d'antiquités nationales, meurent l'une après l'autre devant l'indifférence du public. La *Société Ossianique* n'existe plus; pour ne pas avoir l'air de disparaître, la *Société Celtique* s'est fondue avec la *Société Archéologique Irlandaise*[1], et les publications de cette dernière sont devenues de plus en plus rares. Le sol irlandais ne semble pas favorable à la semence que lui confie M. Gilbert.

Le passé nous fournit à cet égard de tristes enseignements. Par une louable mesure, le gouvernement britannique avait, il y a une quinzaine d'années, fondé

1. Il ne faut pas confondre cette société avec l'*Association royale Archéologique d'Irlande*, appellation que vient d'adopter l'ancienne *Association Archéologique de Kilkenny*.

une chaire de langues celtiques dans chacun des trois Colléges de l'Université de la Reine en Irlande, à Cork, à Galway et à Belfast. On les supprima au bout de quelques années, parce que, si nous sommes bien informés, les cours restaient déserts. Il existe aujourd'hui une chaire de langue irlandaise à l'Université de Dublin (Trinity College); elle est occupée par M. Th. O'Mahony, connu dans le monde savant par la publication des *Brehon Laws* qu'il a courageusement consenti a surveiller après la mort de MM. O'Donovan et O'Curry. Ce cours pourtant est à peine fréquenté. J'ai pu y assister pendant l'hiver 1866-67, grâce à la bienveillance du professeur. Il m'est arrivé quelquefois de m'y trouver seul, ce qui me valait l'avantage d'un tête à tête avec M. Th. O'Mahony; mais je ne pouvais m'empêcher de regretter l'indifférence avec laquelle était traité l'enseignement de la langue nationale. Les précédents ne permettent donc guère de bien augurer du projet de fonder une chaire de philologie celtique près l'Académie Royale d'Irlande. Il faudrait du moins promettre des appointements aux auditeurs aussi bien qu'au professeur. Le système de ce qu'on appelle en France des « jetons de présence » pourrait être employé avec utilité.

Nous désirons vivement nous tromper; nous souhaitons que l'avenir donne un démenti à nos paroles, mais nous ne croyons pas au succès de la souscription de la « *Todd Professorship* » parce que l'esprit national n'est pas assez vivace en Irlande; nous sommes du reste persuadé que les organisateurs de ce mouvement emploieront dans un but utile aux études irlandaises le produit de la souscription, s'il ne suffit pas à fonder une chaire de philologie celtique[1].

**
*

Nous augurons mieux du projet de créer une université Galloise à Aberystwyth. Le pays de Galles est jusqu'ici resté sans université, bien qu'il compte 1,200,000 habitants; et l'on s'imagine facilement que ç'a été un grand désavantage à la fois pour la culture intellectuelle et pour la prospérité matérielle du pays. Une partie seulement de la jeunesse galloise pouvait aller chercher en Angleterre ou en Écosse l'instruction qu'elle ne trouvait pas chez elle. Il en résultait que ce petit pays n'était pas représenté comme il pouvait l'être dans les services publics et dans les carrières libérales. Pourquoi la Principauté de Galles, unie à l'Angleterre de sentiment comme de fait, ne ferait-elle pas profiter ses enfants des avantages qu'un grand état présente à leur activité? L'Écosse ne joue-t-elle pas dans le Royaume-Uni un rôle plus important que ne ferait croire le petit nombre de ses habitants (3,000,000) parce que l'intruction non seulement primaire, mais secondaire, y est très-répandue, parce qu'il y a quatre grandes universités, et parce que

1. Pour ceux de nos lecteurs qui désireraient participer à la souscription nous reproduisons le passage suivant du prospectus : « Those who desire to join in this effort, will kindly send their subscriptions to the Honorary Treasurers of the Todd National Memorial Fund : — W. H. Hardinge, Esq., Tr. R.I.A.; and J. T. Gilbert, Esq., F.S.A. *Royal Irish Academy House, Dawson-street;* or lodge them to the credit of "The Todd National Memorial Fund," at the Bank of Ireland, or the London and Westminster Bank, or at any of their branches. »

la jeunesse écossaise est admirablement préparée à lutter avec succès dans les diverses branches de l'activité humaine ?

Dès 1854, quelques Gallois éclairés songeaient à demander une Université pour la Principauté; mais ce n'est guère qu'en 1864 que ces désirs prirent corps et qu'une « agitation » commença. Un comité se forma qui comprenait les illustrations de la Principauté, et il s'adressa au public gallois dont le patriotisme ne fit pas défaut. 15,000 l. (375,000 fr.) ont déjà été souscrites; mais on évalue qu'il faut encore une somme égale[1]. Un magnifique bâtiment a déjà été acquis à Aberystwyth, au prix de 10,000 l. (250,000 fr.); on ne pouvait choisir un siége plus favorable que ce point central de la Principauté. L'Université sera organisée sur le modèle de l'Université de la Reine en Irlande et il y a lieu de croire que le gouvernement britannique n'attend que sa fondation pour lui accorder un don annuel et une charte, c'est-à-dire le droit de décerner des diplômes. Une semblable institution contribuera certainement beaucoup à la prospérité de la Principauté, et il y a assez de patriotisme en Galles pour que nous puissions prévoir l'ouverture prochaine de l'Université d'Aberystwyth. Nous ne devons pas pourtant nous dissimuler qu'elle aura pour effet de *déceltiser* la principauté Nous pensons bien qu'on ne manquera pas d'y établir une chaire de langue et de littérature Galloise; mais les cours doivent s'y faire en anglais. La Principauté de Galles est le seul des pays celtiques qui ait conservé jusqu'à nos jours sa langue comme langue nationale, politique et littéraire; il est malheureux qu'elle aussi soit en voie de renoncer à sa nationalité. Ce que la conquête anglaise n'a pu faire, la communauté d'intérêts le réalisera. Les relations de peuple à peuple, et, dans un seul pays, de province à province, ont pris une telle extension que les grandes nationalités menacent d'absorber les petites, par l'unique pression de leur influence. La loi brutale de l'attraction gouverne les peuples, hélas! aussi bien que les planètes.

* *
*

Un procès curieux par sa nature et aussi par la différence des verdicts de première instance et d'appel a été jugé l'an dernier à Londres. Il s'agissait d'une accusation de plagiat portée par M. L. O. Pike, auteur du livre *The English and their Origin*[2], contre M. Th. Nicholas, auteur de *The Pedigree of the English people*[3]. Que deux livres traitant le même sujet et arrivant à des conclusions analogues vissent le jour en même temps, cela pouvait étonner le public. Mais c'étaient deux mémoires refusés au même concours, que leurs auteurs, désespérant de

1. « Subscriptions and Donations may be forwarded to the "Rev. D. Charles, University College, Aberystwyth." »

2. *The English and their Origin; a Prologue to authentic English History, by* Luke Owen Pike, M. A., Barrister-at-Law. XXIII-267 p. in-8, Londres, Longmans and Co.

3. *The Pedigree of the English People ; an Argument, Historic and Scientific, on English Ethnology, showing the Progress of Race Amalgamation in Britain from the Earliest Times with especial reference to the Incorporation of the Celtic Aborigenes. By* Thomas Nicholas, M. A., Ph. D., F.G.S. etc. XIII-606 pages, in-8. Londres, Longmans and Co.

remporter le prix, se décidaient à publier. Un prix de cent guinées (2,625 fr.) avait été proposé dans l'un des *Eisteddfodau* du pays de Galles pour le meilleur essai sur « l'origine de la nation anglaise et la question de savoir jusqu'à quel point cette nation descend des anciens Britannes. » MM. Pike et Nicholas concoururent en 1865 : aucun mémoire ne fut jugé digne d'être couronné et le prix fut remis à l'*Eisteddfod* de l'année suivante. M. Pike se retira alors du concours et publia son travail en 1866. M. Nicholas, plus obstiné, concourut de nouveau en 1866 sans être plus heureux [1], et ce n'est qu'après ce second échec qu'il imita l'exemple de M. Pike. Inutile de dire que ni l'un ni l'autre ne disait au public dans quelle circonstance son œuvre était née : la *Saturday Review* en fit la remarque dans un compte-rendu du livre de M. Nicholas [2]. Je ne sais si cette révélation fut du goût de M. Nicholas ; mais il est certain qu'elle ne plut pas à M. Pike, car il écrivit à la *Saturday Review* pour donner à entendre qu'il n'avait pas concouru,... sans pourtant nier tout-à-fait qu'il eût concouru. « Aucun essai de ma plume, disait-il, n'a jamais été déclaré indigne d'aucun prix à aucun *Eisteddfod* [3]. » Le souvenir de cette réclamation a dû gêner M. Pike pendant le procès de l'an dernier dans lequel l'histoire du concours si malheureux aux deux auteurs a été exposée tout au long.

L'affaire « Pike *versus* Nicholas » vint le 27 avril 1869 devant le *Vice-Chancellor* James. M. Pike se plaignait d'abord que la troisième partie du livre de M. Nicholas fut disposée sur un plan identique au sien. M. Nicholas examinait la question de l'origine de la nation anglaise successivement au point de vue de l'histoire, de la philologie, du caractère physique et du caractère moral de la race anglaise; M. Pike en avait fait autant, et, comme s'il ne voyait pas ou ne voulait pas voir que cette division était dans la nature même du sujet, il criait au plagiat. Si ridicule qu'il fut, cet argument occupa une partie des débats. Le plaignant alléguait ensuite qu'il y avait sur certains points identité de citations et identité d'arguments, comme si les textes et les faits n'appartiennent pas à tout le monde, et comme si les mêmes arguments ne devaient pas, par la force même des choses, se rencontrer dans deux ouvrages écrits en vue du même concours et pour soutenir la même thèse. En troisième lieu — et ici avec quelque apparence de raison — M. Pike soutenait que M. Nicholas avait emprunté à son livre quelques renseignements et certains titres de livres. Les débats montrè-

1. Remis d'année en année, le prix a enfin été décerné à l'*Eisteddfod* de Rhuthin en 1868. Le vainqueur est M. Beddoe, président de la Société Anthropologique de Londres. Son travail n'a pas encore été publié, que nous sachions du moins.

2. N° du 6 juin 1868, p. 757.

3. « We have received a letter from Mr. L. Owen Pike with reference to a passage in our article of last week on Nicholas's *Pedigree of the English People*. Mr Pike says, « *No Essay of mine was ever declared, either by Archdeacon Jones or by Lord Strangford, unworthy of any price at any Eisteddfod.* » We now understand that no Essay of Mr Pike's was ever pronounced unworthy of an Eisteddfod prize by Lord Strangford or Archdeacon Jones, but an Essay bearing the initials "L. O. P." — be it Mr Pike's production or not — did fail to obtain a prize at the Eisteddfod of 1865, as adjudicated by Mr Jones and his two colleages. » *Saturday review* du 13 juin 1868, p. 797, col. 2. — Le procès de 1869 a montré que l'auteur de l'essai signé L. O. P. était effectivement M. Pike : la *Saturday review* était bien informée.

rent, en effet, que M. Nicholas n'avait probablement point vu quelques-unes des œuvres qu'il citait : mais en avait-il pris les titres dans le livre de M. Pike, ou dans quelque autre ouvrage, c'est ce qu'il serait difficile de dire. Donner pour originales des citations faites de seconde main, est un procédé blâmable si fréquent qu'il soit ; il est indélicat, parce qu'on ne doit pas se donner l'honneur de recherches qu'on n'a pas faites ; il est également dommageable pour la science, parce que de la sorte se perpétuent des citations fausses et des erreurs que l'examen direct des textes ferait vite sortir de la circulation[1]. Quoi qu'il en soit, il y a loin d'une indélicatesse à un plagiat et les personnes qui s'occupent d'histoire et d'ethnologie ne furent pas peu étonnées, après ce procès qui occupa plusieurs séances, d'entendre dans celle du 24 mai le Vice-Chancelier James déclarer M. Nicholas coupable de « piraterie littéraire » (*literary piracy*) et le frapper d'une peine sévère[2].

M. Nicholas appela de ce jugement à la juridiction supérieure, et le 17 novembre de la même année l'affaire vint devant le Lord Chancelier et Lord Justice Giffard. Après un débat de plusieurs jours, ces deux magistrats jugèrent que s'il y avait plagiat sur quelques points de détail, le plagiat n'était pas assez grave pour entraîner une condamnation et ils renvoyèrent M. Nicholas de la poursuite[3].

Après ce jugement, un écrivain de l'*Athenæum* observa avec raison (n° du 4 décembre 1869, p. 737), que, si le jugement du *Vice-Chancellor* James avait subsisté il n'est guère d'écrivain qu'on ne puisse accuser de plagiat. Comme l'a dit un de nos poètes :

C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

L'écrivain anglais exprime en outre son regret que dans une affaire où des questions d'ethnographie et d'histoire étaient le fond du débat, on n'ait pas appelé des savants compétents comme experts ou comme assesseurs. Nous allons plus loin que lui : nous croyons qu'une plainte de ce genre n'aurait jamais dû être portée devant des juges. Un plagiat n'est matière légale et ne peut donner naissance à un procès que lorsqu'il est palpable et notoire, lorsque, par exemple,

1. Ainsi (comme l'a fait récemment remarquer M. Le Men, dans la *Revue Archéologique* de mars 1869, p. 172) on cite souvent comme preuve d'un culte que les Gaulois (d'après Pline) auraient rendu au gui, un prétendu vers d'Ovide

Ad viscum druidæ, druidæ cantare solebant

qui ne se trouve pas dans Ovide. Ce texte imaginaire n'aurait point trouvé place dans un grand nombre d'ouvrages si les écrivains qui s'en servaient s'étaient souciés de remonter aux sources.

2. M. Nicholas devait supprimer environ quarante pages de son livre, abandonner à M. Pike le profit retiré des exemplaires déjà vendus, et payer les frais du procès.

3. Le lecteur curieux de connaître les détails de ce procès trouveront le compte-rendu des débats et du jugement de première instance dans l'*Anthropological Review* de juillet 1869, pages 279-306. Il faudra y joindre la brochure publiée par M. Nicholas sous ce titre : *An examination of Vice-Chancellor James's Judgment, with an Account of its disminal by the Court of Appeal, in Chancery, in the case of the Book entitled* "The Pedigree of the English people," 44 p. in-8. Londres, Longmans and Co. Pr. 1 sh. — M. Nicholas donne à la fin de cette brochure un *résumé* de la sentence portée en appel, mais on en trouvera un compte-rendu plus détaillé dans les feuilles Londoniennes du 25 novembre, et particulièrement le *Times* de cette date.

un écrivain sans vergogne prend un roman écrit dans une langue étrangère, le traduit et le publie sous son propre nom, ou lorsqu'il copie des pages entières dans l'œuvre d'autrui; mais il n'y avait rien de semblable dans l'affaire « Pike *versus* Nicholas », et il y a lieu de s'étonner que M. Pike, tout homme de loi qu'il est, ait cru devoir citer en justice son rival. Quelque respect qu'on ait pour la justice, il est permis de penser que les juges n'ont pas toujours des connaissances très étendues en ethnologie et en histoire. Une cause de ce genre devait se débattre devant des hommes de science choisis d'un commun accord pour arbitres; la dignité des lettres y était, ce me semble, intéressée.

Le but de MM. Pike et Nicholas était de démontrer, contre l'opinion généralement reçue, que l'élément britannique, antérieur à la conquête saxonne, est le principal facteur de la nationalité anglaise. Cette théorie a été assez mal accueillie de l'autre côté de la Manche, et pour plusieurs raisons. D'abord, il était de tradition de considérer les Anglais, comme descendant à peu près sans mélange des Anglo-Saxons, qui auraient exterminé les anciens habitants de l'Angleterre actuelle [1]; d'autre part la théorie nouvelle était du premier coup poussée à l'extrême. Observons aussi que cette théorie n'avait pas dans MM. Pike et Nicholas des défenseurs d'une érudition éprouvée, et que les avocats faisaient tort à la cause. Le livre de M. Nicholas, si supérieur qu'il soit à celui de M. Pike, est gâté par une philologie de mauvais aloi et des assertions erronées sur divers points d'histoire. Nous croyons pourtant que la thèse soutenue par eux est juste dans une certaine mesure : et au lieu qu'ils aient à démontrer que les envahisseurs de race germanique n'ont pas supprimé tout élément aborigène, ce serait plutôt à leurs adversaires de prouver que les envahisseurs ont réellement détruit la population britannique dans cette partie de la Grande-Bretagne qu'on appelle aujourd'hui Angleterre. Et en effet, l'extermination complète des possesseurs du sol n'est pas la conséquenee obligée d'une conquête, lorsque conquérants et conquis ne sont pas séparés par de profondes différences de race. L'intérêt des envahisseurs est de laisser vivre une population de serfs qui cultive le sol et nourrisse ses maîtres. Les hommes ne le voudraient pas que la force des choses s'imposerait à eux. Citons un exemple : Cromwell ne se proposait-il pas de refouler toute la population irlandaise dans la province de Connaught, et ne mettait-il pas une ardeur impitoyable dans cette politique vraiment exterminatrice? « En enfer ou en Connaught! » (*To hell or to Connaught!*), disait-on à la population indigène qu'on voulait (et on ne s'en cachait pas) extirper du sol. S'il fallait ajouter foi aux mesures de Cromwell et aux récits contemporains des massacres et des évictions qui affligèrent l'Irlande à cette époque néfaste, on aurait lieu de dire qu'il n'y a plus d'Irlandais qu'en Connaught, de même que, dit-on, il n'y a plus de Britannes qu'en Galles. Mais il s'agit ici d'une époque rapprochée de nous, et, malgré les témoignages contraires, nous voyons que la population de l'Irlande est restée, en somme, celtique là où elle l'était avant Cromwell. C'est

1. Nous prions nos lecteurs du continent de ne pas oublier que l'Angleterre ne forme qu'une partie de la Grande-Bretagne.

qu'on ne peut réussir à transplanter une race qu'avec la puissante organisation administrative des états modernes (comme fait la Russie dans le Caucase); c'est aussi que les aventuriers auxquels Cromwell distribuait la terre tenaient à conserver une population serve qui cultivât le sol pour eux-mêmes. Malgré de nombreux massacres et une guerre de plusieurs siècles qui diminua le nombre de la population indigène, les choses ont dû, *a priori,* se passer de la sorte en Grande-Bretagne. Remarquons, en outre, que les envahisseurs venaient d'au-delà les mers, par bandes où l'élément féminin ne devait guère être représenté; ils se mêlèrent donc à la population conquise. Dans quelle proportion, c'est ce que nous sommes curieux d'apprendre, mais ce qu'il nous est difficile de savoir. Invoquera-t-on le témoignage de l'anthropologie? Mais si l'anthropologie peut reconstituer l'histoire du genre *homo* sur le globe terrestre, les témoignages dont elle dispose sont trop rares et trop incertains pour qu'elle puisse intervenir dans l'histoire d'un peuple. L'historien et le philologue peuvent parler de « race celtique » et de « race germanique, » parce que pour eux la communauté de langue ou la fusion politique forme une certaine unité; mais rien de pareil n'existe pour l'anthropologiste puisqu'il ignore, et ce qu'étaient les Celtes et les Germains primitifs, et à quelles populations ils se sont mêlés sur le sol de l'Europe. Laissons donc l'anthropologie ou du moins ne la consultons qu'avec défiance. Etudiera-t-on davantage le caractère, les dispositions morales et intellectuelles? M. Mathew Arnold l'a essayé dans un beau livre dont nous recommandons la lecture *The Study of Celtic Literature* (Londres, 1867). L'éminent écrivain voulant expliquer la genèse du caractère anglais, y voit la réunion de trois caractères, le caractère celtique, le caractère saxon, et le caractère normand, et dans l'apport de ces différents éléments au caractère anglais, il regarde la poésie anglaise comme un produit de l'élément celtique, ce qui est peut-être faire trop peu de cas du génie individuel. Les recherches du genre de celles de M. Mathew Arnold sont certainement fort séduisantes, mais, comme elles ne reposent sur rien de certain, elles ne sont pas convaincantes. Le problème n'est donc pas résolu et nous ne pouvons arriver à connaître la proportion de l'alliage. Il ne s'agit en effet que d'une question de degré. N'oublions pas non plus que les qualités morales et intellectuelles ne se transmettent pas dans la même proportion que le sang, et qu'un élément inférieur par le nombre, mais supérieur par la civilisation ou par l'énergie du caractère, peut marquer de son empreinte l'élément plus nombreux mais plus malléable. Il y a lieu de croire que le génie absorbant de la race anglo-saxonne ne lui faisait pas défaut dès lors : la victoire de la langue anglaise (victoire qui se continue tous les jours) en fournit une preuve éclatante. D'un autre côté l'élément britannique est resté, comme sang, un des éléments constitutifs de la nation anglaise. La langue en a gardé la trace. « Vrai Britanne » (*true Briton*) est le nom que se donne l'Anglais dans ses accès de fierté patriotique. Dans le langage officiel, il n'y a pas de « sujet anglais, » et existât-il un insulaire de pure descente saxonne, il n'en est pas moins un « sujet britannique »; et c'est la qualification que recevra à son grand regret M. Edward A. Freeman s'il demande jamais un passeport au gouvernement de la reine Vic-

toria. La proportion de sang britannique dans les veines du peuple Anglais, loin de diminuer, ne fait qu'augmenter par l'absorption progressive du pays de Galles, de l'Ecosse et de l'Irlande et par le nombre considérable de Gallois, d'Ecossais et d'Irlandais qui s'établissent en Angleterre, si bien qu'on pourrait dire que, pour le sang du moins, l'Angleterre est en train de se *rebritanniser*.

* *
*

La question de l'origine de la nation anglaise a de nouveau été mise à l'ordre du jour par une conférence de M. Huxley, faite le 9 janvier dernier à Londres [1]. L'avis d'un savant aussi éminent que M. Huxley mérite d'être pris en considération; aussi sa conférence a-t-elle fait quelque bruit. Son objet principal était de combattre l'opinion qui attache une importance politique à la distinction des races celtique et anglo-saxonne. Toute personne qui connaît quelque peu l'histoire irlandaise de ces derniers siècles, reconnaîtra avec M. Huxley que l'Irlande serait plus « loyale » (nous prenons le mot dans son sens anglais) si elle n'avait été traitée avec une véritable barbarie. Mais M. Huxley arrivait à ce résultat en démontrant ou du moins en voulant démontrer qu'il n'y a aucune différence physique, intellectuelle et morale entre les races germanique et celtique; que la population des Iles Britanniques se compose d'un fond ibère mêlé aux celtes et aux germains (et à même dose en Irlande qu'en Grande-Bretagne), et que s'il existe une différence physique entre les races Ibère et Aryenne (car les races celtique et germanique ne sont que des branches de cette dernière), il n'y a pas entre elles de différence intellectuelle et morale. Tirer les conséquences de cette théorie, c'est arriver à nier les traits caractéristiques de populations différentes; aussi M. Huxley en est-il venu à déclarer « qu'il n'existe pas de différence entre un homme de Tipperary et un homme de Devon, » assertion qui a soulevé dans la *Pall Mall Gazette* une assez vive polémique entre M. Huxley et un correspondant anonyme [2].

L'espace nous manque pour examiner les nombreuses questions soulevées par M. Huxley : cet examen a, du reste, été fait en termes excellents par M. Hyde Clarke dans l'*Athenæum* [3], et nous renvoyons le lecteur à ces articles, ainsi qu'à la conférence de M. Huxley. Il est quelques assertions pourtant que nous devons relever. D'une part, M. Huxley affirme que « le sang et la langue des romains ne semblent pas avoir produit plus d'impression sur la population britannique que le sang et la langue des Anglais n'en produisent sur les Hindous. » Il serait difficile de dire dans quelle proportion il y a eu infusion de sang latin en Grande-Bretagne; mais nous trouvons la preuve que la Grande-Bretagne a été romanisée à un très haut degré, non-seulement dans les nombreuses ruines romaines de Grande-Bretagne, mais (ce que néglige M. Huxley) dans la proportion élevée de

1. Elle a été publiée dans la *Pall Mall Gazette* du 10 janvier.
2. N^os^ des 18, 21, 26, et 31 janvier.
3. N^os^ des 22 et 29 janvier. Voir aussi la *Saturday Review* du 29 janvier (p. 145) et le *Spectator* de même date (p. 135).

mots latins en gallois. D'autre part, M. Huxley croit à une infusion considérable de sang scandinave en Irlande. Il est hors de doute que les Scandinaves ont joué un rôle important en Irlande; la plupart des villes maritimes ont été fondées par eux. Les rapports entre les Scandinaves et les Irlandais n'ont pas encore été suffisamment étudiés; il y a entre les anciennes littératures Nordique et Irlandaise des rapports qu'il serait intéressant de connaître en détail. Mais il y a lieu de penser que les Scandinaves n'étaient établis que sur les côtes de l'Irlande et que s'ils étaient assez nombreux, réunis en bandes, pour piller le pays et garder quelques villes, ils ne l'étaient pas assez pour introduire un élément de grande importance dans la population irlandaise[1]. M. Huxley semble aimer à mettre des Germains là où il y en a peu ou point; car dans un autre passage de sa conférence, à l'instar de l'Antiquaire de Walter Scott, il déclare les Pictes de race germanique. Les mots qui nous restent de la langue des Pictes[2] nous montrent en eux une population celtique et même britannique[3].

Mais la partie la plus importante de la conférence de M. Huxley, est celle où, distinguant dans les Iles Britanniques deux éléments, l'un blond, l'autre brun, il déclare le premier Aryen et le second Ibère. Il a depuis lors repris cette thèse avec plus de développements dans une autre conférence faite le 13 mars[4]. A supposer que l'élément Aryen soit blond (et est-ce bien démontré?) il ne s'ensuit pas que l'élément brun soit exclusivement Ibère. Il y a des choses qu'il faut se résigner à ignorer, et c'est affirmer ce que nous ne pouvons savoir que rapporter aux peuples dont l'histoire a conservé le souvenir, toutes les races primitives de notre Europe. Les Ibères ont pu, tout comme les Celtes, trouver sur le sol de l'Europe une population antérieure; il a pu se succéder plusieurs couches de races successives et plus d'une population a pu disparaître de l'histoire sans pourtant disparaître du monde.

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi; sed omnes illacrymabiles
Urgentur ignotique longa
Nocte.....

Sans même remonter aux époques anté-historiques, M. Huxley passe sous silence les Ligures dont M. de Belloguet s'est fait le savant avocat et qui réclament leur place dans l'ethnographie de l'Europe. Mettons donc « præ-Aryen » ou « præ-Celtique » là où M. Huxley met « Ibère. » Pour démontrer l'existence d'un élément non-aryen dans les Iles Britanniques, M. Huxley emprunte ses arguments à l'anthropologie; nous ajouterons une considération d'ordre différent. Les renseignements que nous fournit l'antiquité nous montrent que les populations des Iles Britanniques étaient quelque peu barbares, il n'y a pas encore

1. La langue des pirates Scandinaves n'a pas laissé de traces appréciables en Irlandais, et l'élément scandinave de la toponomastique irlandaise est à peu près nul; voir Joyce's *Irish Names of places*, pp. 97 et suiv.
2. Voir Stokes' *Three Irish Glossaries*, p. XXVIII.
3. J'emploie « britannique » en opposition à « gaelique. »
4. Elle a été publiée dans la *Pall Mall Gazette* du 14 et dans la *Nature* du 17 mars.

deux mille ans; et pourtant le fond commun aux langues indo-celtiques montre par l'identité des mots désignant la parenté, l'industrie, l'état social et intellectuel, que les Aryens possédaient avant leur séparation une civilisation déjà avancée. Si diverses branches de la race aryenne sont descendues à un degré inférieur, c'est qu'elles se sont mélangées, dans une proportion qu'il est malheureusement difficile de déterminer, aux populations peu ou point civilisées qu'elles avaient subjuguées.

* *
*

Le regrettable Petrie avait laissé dans ses papiers une importante collection d'anciennes inscriptions irlandaises qu'il avait recueillies pendant ses nombreuses excursions archéologiques dans les différentes parties de l'Irlande. Cette collection est d'autant plus précieuse que, des pierres dessinées par Petrie, plus d'une a été brisée ou a disparu. C'est ainsi que lorsqu'il visita, en 1822, les ruines de Clonmacnoise, il y dessina 143 inscriptions; il n'en existe plus aujourd'hui que 86. Nous apprenons avec plaisir par un prospectus récemment publié [1] que cette collection verra prochainement le jour. On y joindra les inscriptions réunies par MM. James Graves et Henry O'Neill, et, pour que cette collection soit aussi complète que possible, on y comprendra également les inscriptions gravées sur les reliquaires, crosses, etc. On laissera de côté dans cette publication les inscriptions en caractères oghamiques, excepté lorsqu'elles sont accompagnées de transcriptions en caractères romains. Ce *Corpus Inscriptionum Hibernicarum* sera publié, avec la collaboration du savant M. Reeves, par Mlle Stokes à qui l'archéologie irlandaise est déjà redevable de belles publications. Ce recueil sera utile au philologue par les formes grammaticales qu'il révèlera, à l'historien par les faits nouveaux qu'il mettra en lumière; il sera d'un égal intérêt pour l'histoire de l'art chrétien, car Mlle Stokes représentera par la gravure non pas seulement les inscriptions mais aussi les monuments qui les portent. M. Unger y trouvera de curieux exemples de la riche ornementation et des dessins variés de la miniature irlandaise. Les deux gravures jointes au prospectus promettent une publication aussi belle qu'utile. Ce recueil des *Inscriptions chrétiennes en langue irlandaise* est publié aux frais de l' « Association Historique et Archéologique d'Irlande » et par volumes annuels. Le premier paraîtra dans le courant de l'année 1870 [2]

* *
*

1. Christian Inscriptions in the Irish Language. *Chiefly collected and drawn by* George Petrie, *LL. D. edited by* M. S. *with notes by* William Reeves, D. D. Dublin, Hodges, Foster and Co. 1869, 11 p. in-4 avec une planche.

2. Le prix de chaque volume est de 10 shellings payables d'avance. Les souscriptions doivent être envoyées à M. James Graves, secrétaire honoraire de l'Association Historique et Archéologique d'Irlande, à Stoneyford, comté de Kilkenny, Irlande. N'oublions pas de remarquer que le nombre d'exemplaires auquel l'ouvrage doit être tiré sera réglé sur le nombre des souscriptions.

Dans la livraison de mars du très intéressant recueil que la librairie Trübner publie sous le titre d'*American and Oriental Literary Record*, je lis que l'Université de Notre-Dame vient d'établir une chaire de langue irlandaise. Notre-Dame est une ville du Comté de Saint-Joseph, dans l'Etat d'Indiana, aux Etats-Unis. Cette Université (catholique), bien que fondée en 1844, ne manque pas d'importance; car elle compte aujourd'hui, me dit-on, 45 professeurs et 600 élèves. Quoique l'élément irlandais entre pour une forte part dans la population des Etats-Unis, la langue irlandaise y a été jusqu'ici tout à fait négligée. Bien différents en cela des émigrants gallois qui gardent leur langue en Amérique et en Australie, et y publient des journaux en langue galloise, les émigrants irlandais font bon marché du gaélique. Leur indifférence à cet endroit est telle, que dans le livre (si instructif à d'autres égards) publié récemment par M. Maguire : *les Irlandais en Amérique*[1], il n'est pas même fait allusion à ce que devient en Amérique la langue nationale des émigrants irlandais. Nous désirons vivement que l'exemple donné par l'Université de Notre-Dame se propage en Amérique..... et en Irlande!

H. GAIDOZ.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Dr A. Ebrard : Handbuch der mittelgælischen Sprache, hauptsæchlich Ossian's (Wien, Braumüller). — Mrs B. Palliser : Britanny and its Byways (London, Murray). — J. Kenward : For Cambria : themes in verse and prose (London, Longmans). — Du Même : Finistère; Sena; Poems (Birmingham, printed for the author). — Lévêque : Recherches sur l'origine des Gaulois (Paris, Durand et Pedone-Lauriel). — J.-P.-M. Lescour : Telenn Gwengam (Brest, Piriou).

1. *The Irish in America*, London, 1868.

DE LA DISPARITION

DE LA LANGUE GAULOISE EN GALATIE.

LETTRE AU DIRECTEUR DE LA *REVUE CELTIQUE*.

Mon cher directeur,

Vous avez bien voulu, après avoir lu mon étude *De Galatia provincia Romana*, signaler à mon attention un passage de Lucien qui semble contraire à la théorie que j'énonce sur la prompte disparition de la langue celtique en Asie Mineure [1]. Après avoir examiné le texte du *Pseudomantis* que vous m'aviez indiqué, après l'avoir rattaché à ce qui précède et à ce qui suit, j'ai cru pouvoir en tirer une conclusion toute contraire à celle qu'il semble suggérer au premier abord; j'y ai vu une confirmation précieuse de l'idée que je soutiens. Vous avez pensé que cette question méritait d'être discutée dans une revue dont les fondateurs se proposent, avant tout, de bannir la fantaisie du domaine des études celtiques et de ramener tous ceux qui les cultivent à l'observation des règles de la critique. Enfants perdus de la grande famille celtique, les Gaulois qui ont ravagé la Grèce et qui, jusqu'à Manlius Vulso, ont tenu tout l'Orient sous la terreur de leurs armes ont fait, sur l'imagination des Grecs et des Romains, une trop vive et trop durable impression, ont trop contribué à augmenter le prestige et le renom de leur race pour que vous ne leur accordiez pas, ne fût-ce qu'une fois et en passant, quelque place dans ce recueil. N'est-il pas, en effet, destiné à réunir tous les renseignements épars que peuvent encore nous fournir l'histoire, la philologie et l'archéologie sur ces Celtes dont nous avons oublié la langue, nous Français qui sommes leurs héritiers les plus directs, mais

1. *De Galatia provincia Romana*, p. 87-90, 168-170. — *Exploration archéologique de la Galatie, de la Bithynie, etc.*, p. 197.

dont nous possédons encore, à un si haut degré, les qualités et les défauts, dont le sang, si peu altéré et mélangé, coule encore aujourd'hui dans nos veines ?

Permettez-moi, pour être plus clair, de commencer par la fin. Ce que je me propose de démontrer, c'est qu'il ne me paraît pas possible d'admettre, comme l'ont fait jusqu'à ces derniers temps la plupart des historiens, le fait que saint Jérôme, dans un passage bien souvent cité, est seul à nous attester, la persistance de la langue celtique en Asie Mineure jusqu'au quatrième siècle de notre ère.

Voici le texte de Saint-Jérôme : [1] « Les Galates se servent de la langue » grecque, qui est la langue commune de tout l'Orient ; mais de plus ils » ont un idiome qui leur appartient en propre, et qui est à peu près » le même que celui que parlent les Trévires ; il n'y a point d'ailleurs à » s'étonner s'il a subi quelques altérations... »

Avant que nous n'abordions l'examen de l'histoire des Galates et de leur langue, une première observation nous vient à l'esprit : cette persistance de la langue galate serait un fait bien extraordinaire, et qui s'accorderait mal avec d'autres faits que nous offre la même région. On peut, en pareille circonstance, invoquer l'analogie ; or elle est ici tout à fait contraire à la thèse de ceux qui ont admis le témoignage de Saint-Jérôme. Nous apprenons en effet par Strabon que, de son temps, il n'y avait plus en Lydie trace de la langue lydienne [2]. Le phrygien, à ce qu'il semble, avait aussi disparu pendant le temps qui sépare l'expédition d'Alexandre du commencement de notre ère, car il n'en est plus jamais question à l'époque romaine. C'était pourtant là des langues parlées par le bas peuple des villes et des campagnes ; la conquête macédonienne et l'introduction, dans toute l'Asie Mineure, des idées et de la civilisation hellénique n'ont pas dû faire pénétrer beaucoup d'éléments nouveaux dans ce fond persistant de population indigène, ni en changer d'une manière sensible le caractère et les habitudes. On sait par des exemples comme ceux que pourrait fournir la durée du breton en France et des dialectes congènères dans les Iles Britanniques, combien certains idiomes, parlés surtout par le paysan, peuvent se maintenir longtemps à côté d'une autre langue que la conquête a apportée dans une contrée et qui y devient la langue de l'administration et de la bourgeoisie urbaine. Pourtant telle

1. *Prol. Comment.* II *in epist. ad Galatas* (p. 430) : « Unum est quod inferimus, et promissum in exordio reddidimus, Galatas, excepto sermone Græco, quo omnis Oriens loquitur, propriam linguam eamdem pene habere quam Treviros, nec referre, si aliqua exinde corruperint, cum et Afri Phœnicum linguam nonnulla ex parte mutaverint, et ipsa Latinitas et regionibus quotidie mutetur et tempore. »

2. Strabon, XIII, 4, 17.

avait été la force expansive et la vertu du grec qu'il avait, vers le premier siècle de notre ère, partout supplanté les anciens dialectes indigènes. Dans de telles conditions, est-il croyable que l'idiome celtique soit resté en usage pendant trois siècles encore ? Cet idiome n'était pas, comme le lydien ou le phrygien, la langue de toute une population rurale, attachée à la glèbe et par là même obstinée dans ses usages et lente à se modifier : il était parlé par une bande de conquérants; après avoir pris pied sur le sol de l'Asie, ces hardis aventuriers passèrent près de deux siècles à parcourir en tout sens l'Orient hellénisé, à se mettre, par petits groupes, au service de tous les princes macédoniens, de Pella à Antioche et Alexandrie. Beaucoup d'entre eux, dans les vicissitudes par lesquelles ils avaient passé avant de franchir l'Hellespont, dans les désastres par lesquels se termina l'invasion de la Grèce, dans les fatigues de ces longues routes, avaient dû perdre les femmes qui avaient quitté la Gaule avec eux; ils les remplaçèrent par ces belles grecques que leur livra le pillage des villes de l'Asie Mineure et de la Syrie : un sang mêlé dût couler dans les veines de la plupart de ces guerriers dès la seconde ou la troisième génération qui naquit sur le sol de leur nouvelle patrie. Quand, après le premier élan de leurs courses et de ces pointes hardies qu'ils avaient poussées en tous sens, ils s'établirent dans la Phrygie orientale et dans les cantons occidentaux de la Cappadoce, dans le pays qui, depuis lors, prit le nom de Gallo-Grèce ou de Galatie, ils y formèrent une sorte d'aristocratie militaire groupée autour de chefs dont chacun avait son château fortifié où il était entouré de compagnons d'aventure et d'hommes dévoués à sa fortune; il y gardait aussi son butin. Je me représente la vie d'un chef Galate du temps de Bogodiatoros ou de Dejotaros comme celle d'un *déré-bey* turc ou albanais, il y a cinquante ans, en Roumélie ou en Anatolie, comme celle que mènent aujourd'hui, dans le Kurdistan, tous ces petits tyrans auxquels la Porte n'a encore imposé qu'une obéissance purement nominale. Les anciens habitants cultivaient sans doute pour les maîtres nouveaux, à titre de métayers, une partie du sol; c'était pour eux aussi que des pâtres esclaves conduisaient l'été de vastes troupeaux sur les pentes vertes et boisées, sur les hautes pelouses de l'Olympe, et que, pendant l'hiver, ils les poussaient à travers le steppe herbeux qui s'étend d'Ancyre à Iconium. Dans leurs rapports avec les princes au service desquels ils se louaient, avec les officiers et soldats des armées où ils entraient comme mercenaires, avec la population des pays où les portaient les hasards de la guerre, avec les esclaves qu'ils ramenaient et les captives dont beaucoup d'entre eux faisaient leurs femmes, avec leurs colons et leurs bergers, c'était le grec, toujours le

grec, qu'il leur fallait employer; tous durent donc savoir bientôt, quitte à le parler avec plus ou moins d'accent et avec beaucoup de solécismes, le grec assez corrompu qui était alors la langue courante de tout l'Orient jusque chez les Parthes. La langue celtique dut se conserver, pendant un siècle ou deux, comme un souvenir de l'ancienne patrie, comme un signe de race et de noblesse, comme un moyen commode de se reconnaître entre gaulois et de pouvoir s'entendre et se concerter au milieu même d'étrangers, dans une cour, dans une embuscade [1], sur un champ de bataille.

Ce qui montre avec quelle facilité les Gaulois d'Asie Mineure se laissèrent pénétrer par l'hellénisme comme ceux de la Gaule propre, après César, par la civilisation romaine, c'est l'empressement avec lequel, dès le siècle qui suivit la conquête, ils s'associèrent aux cultes moitié grecs, moitié asiatiques de l'Asie Mineure, et s'emparèrent de grandes-prêtrises comme celles de Pessinunte et de Comana [2]. Leurs princes, dès qu'ils frappent des médailles, n'ont que des légendes et des types grecs. Quoi qu'on en ait dit d'après des informations inexactes, on n'a retrouvé, dans toute l'étendue du territoire jadis occupé par les Galates, non seulement aucune inscription celtique, mais même aucun monument public ou privé, aucune construction qui eût à aucun titre un caractère original, et qui rappelât la lointaine patrie occidentale. Jusqu'au temps de l'occupation romaine, le caractère national et un certain fonds d'idées religieuses propres aux Gaulois se trahit encore à certains signes : différentes anecdotes, comme la vengeance de la femme d'Ortiagon et celle de Camma, comme le dévouement des deux fils d'Adiatorix, nous montrent que nous sommes toujours en présence des fils d'une race qui avait étonné les anciens par sa noble hardiesse et son tranquille mépris de la mort [3]. De nombreux actes de cruauté et de violence nous attestent en même temps que chez ces guerriers, déjà civilisés en apparence, il restait encore beaucoup du barbare. De plus, de nombreux noms propres, de formation toute celtique, nous témoignent que si l'idiôme celtique allait peut-être, dès le temps des guerres de Mithridate, tombant en désuétude, il n'y avait point encore de parti pris chez les chefs de renoncer à leur nationalité, de faire oublier ce qui rappelait leur origine étrangère.

Là, comme ailleurs dans les provinces orientales, ce fut la conquête romaine qui acheva l'œuvre commencée par l'influence pénétrante de

1. Voir le récit que font de la vengeance tirée par Chiomara du centurion romain qui l'avait déshonorée, Polybe (XXII, 21) et Tite-Live (XXXVIII, 34).
2. *Exploration archéologique de la Galatie*, p. 185, 193.
3. *Exploration archéologique*, p. 192, 193.

l'hellénisme. En 25 avant Jésus-Christ, après la mort d'Amyntas, Auguste annexait la Galatie à l'empire; il en formait une vaste province qui comprenait, comme nous l'avons démontré ailleurs, non seulement le territoire des Tolistoboiens, des Tectosages et des Trocmes, mais tous les territoires qui avaient été, dans les dernières années, réunis sous la main du successeur de Déjotare, Amyntas[1]. Cette incorporation de la Galatie s'accomplit, à ce qu'il semble, sans la moindre résistance des populations, à qui l'administration juste et sensée d'un gouverneur romain, *legatus imperatoris pro prætore*, assurait des biens depuis longtemps perdus, la liberté des routes et du commerce, la paix publique. Sous cette autorité, grâce à ce repos, des villes nouvelles naissent en Galatie, celles qui existaient déjà développent leur richesse et leur population; Ancyre et Tavium, les capitales des Tectosages et des Trocmes cherchent à rivaliser avec cette cité de Pessinunte autour de laquelle s'étaient groupés les Tolistoboiens. Ancyre et Tavium, qui n'étaient jusque-là que des marchés et des forts de refuge, se donnent alors ce qui, dans les idées grecques, constituait proprement une ville, la distinguait des bourgades rurales; elles s'ornent de somptueux édifices destinés au culte des Dieux et aux assemblées des hommes; elles se construisent des temples, des forums, des cirques, des théâtres. Attirés par l'éclat des cérémonies religieuses et des jeux publics, par les écoles qui se fondent, par les gymnases, les bains, par tous les agréments de la vie urbaine telle qu'on la pratiquait dans les villes anciennement policées de la province d'Asie, les chefs galates quittent peu à peu leurs châteaux, au moins pendant une partie de l'année; ils s'accoutument à résider dans les cités, à y remplir les fonctions municipales, à s'associer ainsi aux travaux administratifs du gouverneur romain; par les charges provinciales, ils s'acheminent à la bourgeoisie romaine et aux honneurs romains. Ainsi entraînés dans le grand courant de la civilisation gréco-romaine, n'ayant plus l'occasion de faire la guerre que sous les drapeaux romains, désormais rattachés par un lien étroit aux villes qui sont autant de foyers d'hellénisme, les Galates achèvent de désapprendre leur langue qui ne leur est plus d'aucun usage; le souvenir s'en efface avec celui des temps d'anarchie militaire et d'aventures dont l'ère est désormais close sans retour. Ce qui le prouve, c'est que les noms propres celtiques disparaissent pendant le premier demi-siècle de l'occupation romaine, et l'on sait, par plus d'un exemple analogue, que les noms propres survivent en général aux noms communs, qu'ils restent,

1. Sur l'étendue du territoire soumis au gouverneur de Galatie et sur les différentes provinces qu'il réunit sous sa main, voir le ch. II de notre étude *De Galatia provincia* et l'*Exploration archéologique*, p. 194-196.

pendant plus ou moins longtemps, comme le dernier vestige d'une langue sortie de l'usage.

Grâce à une précieuse inscription, celle qui est gravée sur la face de l'ante de gauche du célèbre temple de Rome et d'Auguste, nous pouvons déterminer avec assez d'exactitude le moment où les Galates quittent leurs noms celtiques pour des noms grecs ou romains [1].

Nous n'avons pas besoin de remonter au temps de l'invasion, et des premières luttes soutenues par les Galates contre les Attalides, les Séleucides, les Romains : tous les noms de chefs galates qui nous sont alors transmis par les auteurs sont purement celtiques. Au premier siècle encore avant notre ère, du temps des guerres de Mithridate, tous les tétrarques gaulois qu'Appien, Plutarque et autres historiens mentionnent comme mêlés aux troubles de l'Asie ont encore des noms celtiques ; au temps des guerres civiles de Pharsale, de Philippe et d'Actium, plusieurs ont déjà des noms grecs ou macédoniens, comme cet Amyntas, le dernier roi de Galatie, et son fils Pylæménès, dont on ne peut guère révoquer en doute l'origine gauloise. Parmi ces princes et seigneurs galates qui s'inscrivent sur le temple de Rome et d'Auguste, comme ayant concouru par leurs libéralités à la splendeur des fêtes célébrées en l'honneur de l'Empereur, la plupart ont déjà des noms tout grecs ou romains. Dans les nombreuses inscriptions de la fin du premier siècle ainsi que du second et du troisième siècle de notre ère que nous a laissées Ancyre, à peine rencontre-t-on, au milieu de centaines de noms propres, un nom de femme auquel on puisse, faute d'en trouver une explication dans le grec, supposer une origine celtique [2]. Ceux mêmes qui, dans des inscriptions composées en leur honneur, sont signalés comme descendants des anciens rois et tétrarques (βασιλέων καὶ τετραρχῶν ἀπόγονοι) n'ont plus que des prénoms, des noms, des surnoms romains [3].

On peut même apporter, à ce qu'il semble, dans cette recherche plus de précision, et déterminer, à quelques années près, le moment où les noms gaulois cessent d'être en usage et tombent en désuétude. D'après l'avis de M. Franz [4], auquel se sont rangés tous ceux qui se sont occupés de la question, l'inscription de l'ante nous aurait conservé le souvenir de cinq célébrations des jeux quinquennaux fondés à propos de l'inaugu-

1. *C. inscr. Graec*, 4039.
2. Il s'agit du nom de *Caracylaea*, femme de Julius Severus, qui fut consul en 155 de notre ère. L'inscription qui la mentionne (*C. I. Gr.* 4030), lui donne le titre d'ἀπόγονος βασιλέων. Voir sur ce nom Diefenbach, *Celtica*, II, première partie, p. 254.
3. On trouve ce titre d'honneur accordé à Ti. Severus (*C. I. Gr.* 4033) et à Ti. Claudius Gentilianus (*ibid.*, 4058).
4. *C. I. Gr.* dans le commentaire du n° 4039.

ration du temple de Rome et d'Auguste. Nous croyons, avec M. Mommsen [1], que cet édifice n'a guère dû être dédié qu'après Auguste, tout au commencement du règne de Tibère, et nous admettrons que les cinq célébrations des jeux qui nous sont ici rappelées se distribuent dans une période de vingt ans qui irait environ de l'année 15 à l'année 35 de notre ère. Dans l'inscription gravée après la seconde célébration, c'est-à-dire dans la première partie du règne de Tibère, nous rencontrons encore des noms gaulois; c'est Albiorix fils d'Ateporix [2], c'est Amyntas fils de Gæsatodiastès [3]. Après les troisièmes, quatrièmes et cinquièmes jeux, tous les noms de nobles galates qui nous sont cités ont une physionomie toute grecque ou romaine, aucun n'a rien de celtique : c'est Métrodore fils de Menemachos, Musanos fils d'Arctinos, Seleucos fils de Philodamos, Julius Ponticus, Aristoclès, Q. Gallius Pulcher, Philonide fils de Philon, Akylas. Sans doute nous n'avons là les listes que de cinq célébrations des jeux, et une partie des noms a péri; il serait donc téméraire d'appuyer toute une théorie historique sur ce seul fondement; mais le témoignage des autres inscriptions postérieures, dont les noms celtiques sont tout à fait absents, nous indique que nous ne faisons pas fausse route; ce n'est point par un pur effet du hasard, nous sommes du moins autorisés à le supposer, que les trois dernières listes ne contiennent plus de noms gaulois tandis qu'on en voit encore dans la seconde. Le changement qui s'accomplissait alors nous est révélé, si nous ne nous trompons, par une mention que nous fournit la seconde liste : on y voit le père, Gæsatodiastès, porter encore un nom celtique, tandis que le fils de ce tétrarque n'a plus qu'un nom tout grec, Amyntas.

Une révolution analogue s'accomplissait d'ailleurs, vers la même époque, au delà des mers, dans la grande Gaule d'où étaient issues les tribus celtiques établies en Asie Mineure. Sous Auguste et Tibère, la Gaule, des Cévennes à la mer du Nord et au Rhin, se latinisait aussi rapidement que s'hellénisait ici la Gaule asiatique. Pour ce qui est de cette prompte transformation à laquelle nous devons tant de monuments aujourd'hui encore subsistants sur notre sol, les témoignages abondent; nous ne rappelerons ici qu'un texte épigraphique commenté, il y a quelques années, par M. Léon Renier, avec sa sagacité ordinaire. Nous y observons un phénomène analogue à celui que nous venons de signaler dans l'inscription du temple de Rome et d'Auguste. Il s'agit

1. *Res Gestae Divi Augusti, ex monumento Ancyrano et Apolloniensi* (Berlin, Weidmann, 1865, gr. in-8°), p. VI.
2. L. 24, 33.
3. L. 26.

d'une inscription de Genabum, que M. Renier attribue au milieu du premier siècle de notre ère [1]. De même qu'à Ancyre le fils de Gæsatodiastès s'appelle Amyntas, à Genabum le père a un nom des plus gaulois, Atepomarus, tandis que le fils, L. Cornelius Magnus, déguise sa nationalité sous un nom tout romain. Ainsi, par une curieuse coïncidence, la vieille langue des ancêtres et les noms qui en perpétuaient le souvenir auraient disparu en même temps dans la grande Gaule européenne et dans la petite Gaule asiatique; le chêne antique et puissant, la bouture qui en avait été détachée et qui avait pris racine dans cette terre lointaine et y avait poussé de verts rameaux, perdirent en même temps leur feuillage.

Ce qui dut achever de faire oublier l'idiôme celtique, s'il en restait encore quelques vestiges à la fin du siècle dans quelques cantons plus isolés que d'autres et plus éloignés des villes, ce furent les grands travaux de voirie qui s'exécutèrent, vers la fin du premier siècle, sous l'impulsion des gouverneurs de Galatie, dans toute la partie orientale de l'Asie Mineure, dans toutes les provinces qui s'étendent entre l'Euphrate et le Sangarius, entre les sommets du Taurus et les rivages de l'Euxin. Par l'exécution de ces voies, sur lesquelles j'ai insisté ailleurs [2], les voyages durent devenir bien plus aisés, le commerce dut augmenter singulièrement dans toute cette région, et par là même les hommes, de plus en plus mêlés les uns aux autres, furent amenés à se servir de plus en plus du grec comme de la seule langue qui fut usitée dans toute cette région. Beaucoup de négociants italiens s'étaient aussi sans doute établis dans les villes de cette contrée et particulièrement à Ancyre, ville opulente et très-peuplée, capitale d'une province des plus vastes, ou plutôt de tout un faisceau de provinces; la suite du gouverneur était nombreuse, ses bureaux renfermaient beaucoup d'employés. La connaissance du latin paraît donc être devenue assez générale à Ancyre, d'après le grand nombre d'inscriptions latines qui s'y sont retrouvées; il n'est pas, à ma connaissance, une ville de l'Orient qui en ait fourni un pareil chiffre. Ces deux grandes langues suffisaient à tous les besoins; c'était assez pour qu'elles enseignassent à se passer de dialectes particuliers et locaux, pour qu'elles les fissent désapprendre et oublier.

J'arrive au texte de Lucien que vous m'avez indiqué, texte où M. Diefenbach a cru voir la preuve qu'au second siècle la langue celtique était encore parlée en Galatie [3]. En m'y renvoyant, vous m'avez fait lire un

1. *Revue Archéologique*, Nouv. sér. t. XI, p. 408-421.
2. *De Galatia provincia*, p. 101-105.
3. *ORIGINES EUROPÆÆ, die alten Vœlker Europas mit ihren Sippen und Nachbarn*, in-8° 1861, Franckfurt, p. 158

très-piquant ouvrage, l'*Alexandre* ou le *Pseudomantis*, portrait peint d'après nature, spirituelle étude de charlatan par un homme tout à fait « déniaisé et guéri du sot, » comme disait Gabriel Naudé. Si vous aviez pris vous-même ce plaisir, le passage de Lucien ne vous aurait plus paru embarrassant pour la théorie que j'ai essayé de soutenir contre saint Jérôme lui-même.

L'Alexandre que Lucien persiffle et dont il démasque les ruses, d'un bout à l'autre de cet amusant récit, était établi à Abonoteichos, petite ville de Paphlagonie; la Paphlagonie est, comme vous le savez, une province d'Asie Mineure, limitrophe de la Galatie. Comme je l'ai montré, certains districts autrefois appartenant aux dynastes paphlagoniens, ceux qui étaient situés au Sud de l'Olympe, avaient été annexés à la Galatie [1]; mais la ville d'Abonoteichos, comme toute la Paphlagonie maritime, faisait partie de la province de Bithynie et de Pont (*Bithynia et Pontus, Bithynia Pontus*). C'était dans cette ville que l'on venait, de toutes parts, consulter Alexandre, comme on fait aujourd'hui les magnétiseurs, soit pour se guérir de maladies contre lesquelles échouait le savoir des médecins, soit pour apprendre quelque secret que l'on avait intérêt à pénétrer ou pour être instruit de l'avenir.

La forme la plus ordinaire de ces consultations, c'était un billet cacheté, des tablettes scellées qu'on remettait au devin; la question y était écrite. Au bout d'un jour ou deux, il vous donnait la réponse en même temps qu'il vous rendait les tablettes, dont le sceau semblait intact. Les naïfs s'étonnaient qu'il eût ainsi pu répondre à une question qu'il était censé ne pas avoir pu lire, au moins avec les yeux du corps; on voyait là une preuve de sa science surnaturelle. Mais Lucien, qui avait étudié de près le prétendu sorcier, nous dévoile ses supercheries, qui n'exigeaient pas le quart de l'adresse dont ont besoin nos prestidigitateurs modernes. Alexandre mettait à profit le temps que les tablettes passaient entre ses mains. Il avait toute sorte de moyens, — Lucien nous en indique quelques-uns, — pour ouvrir les tablettes sans que le cachet semblât avoir subi la moindre atteinte; il ne les restituait, intactes en apparence, qu'après avoir pu prendre tout à son aise copie de leur contenu. De tous les crédules et superstitieux qui le consultaient, aucun ne se doutait du tour.

Il n'y avait, continue Lucien, qu'un cas où la chose présentât quelque difficulté : c'était lorsqu'on remettait au prétendu devin des tablettes sur lesquelles la question était écrite dans une langue barbare. Alexandre ouvrait bien les tablettes; ce n'était pas là ce qui l'embarrassait; mais il

1. *De Galatia provincia*, p. 50.

ne s'en trouvait point beaucoup plus avancé ; il fallait ensuite déchiffrer et comprendre ces mots étranges. Renoncer à répondre, ç'aurait été compromettre sa réputation, se discréditer aux yeux de la foule ; il n'y songeait donc pas ; il se bornait à prendre du temps. Sous un prétexte quelconque, il différait sa réponse jusqu'au moment où il pourrait mettre la main sur quelque voyageur, sur quelque étranger qui sût la langue dont s'était servi son client. La chose finissait par se rencontrer, et alors, après s'être fait traduire la question, il y répondait en grec, mais parfois, par coquetterie, il mêlait dans sa réponse des mots empruntés à la langue dans laquelle était rédigée la demande. C'est ainsi que Lucien nous cite sa réponse à un Scythe, réponse où se rencontrent quelques mots inintelligibles pour nous et qui sont ou qui voulaient être du Scythe.

C'est dans ce passage que se trouvent les quelques lignes sur lesquelles, d'après M. Diefenbach, vous avez appelé mon attention, je les traduis et je les cite [1] : « Il rendit souvent aussi des réponses à des barbares..... si quelqu'un d'entre eux l'interrogeait dans son idiôme national, soit en langue syrienne soit en langue celtique, Alexandre ne rencontrait pas aisément dans le pays des compatriotes de ceux qui lui avaient remis ces demandes : il s'écoulait alors un assez long temps entre la remise des tablettes et la réponse de l'oracle. Il lui fallait tout cet intervalle pour résoudre tout à loisir l'énigme et trouver des gens qui pussent lui traduire chaque demande. »

Nous n'avons pas à chercher ici dans quel dialecte sémitique et avec quel alphabet devaient être rédigées les questions posées à Alexandre en langue syrienne, Συριστί ; mais quant à Κελτιστί, en langue celtique, cela ne peut désigner, selon moi, que la langue celtique telle qu'on la parlait bien loin du séjour habituel de notre sorcier, en Occident, sur les rivages de l'Atlantique, en Gaule et en Bretagne. J'affirme que si M. Diefenbach, au lieu de citer le passage, comme il l'a sans doute fait, d'après quelque autre ouvrage qui l'avait détaché du contexte, avait lu tout le traité, il serait arrivé à cette même conclusion. Voici mes raisons.

Trois ou quatre fois, dans le cours de cette biographie, il est question de la contrée que nous appelons aujourd'hui la Galatie et de ses habitants. Aux chapitres 9, 18 et 30 il est dit que l'on vient sans cesse, de Galatie, consulter Alexandre ; la Galatie est citée, avec la Bithynie et la Thrace, parmi les pays qui lui envoient le plus de dupes. Au chapitre 44,

1. § 51 : Ἀλλὰ καὶ βαρβάροις πολλάκις ἔχρησεν, εἴ τις τῇ πατρίῳ ἔροιτο φωνῇ Συριστὶ ἢ Κελτιστί, οὐ ῥαδίως ἐξευρίσκων τινὰς ἐπιδημοῦντας ὁμοεθνεῖς τοῖς δεδωκόσι· διὰ τοῦτο καὶ πολὺς ὁ ἐν μέσῳ χρόνος ἦν τῆς τε δόσεως τῶν βιβλίων καὶ τῆς χρησμῳδίας, ὡς ἐν τοσούτῳ κατὰ σχολὴν λύοιντό τε οἱ χρησμοὶ ἀσφαλῶς, καὶ εὑρίσκοιντο οἱ ἑρμηνεῦσαι δυνάμενοι ἕκαστα...

Lucien parle d'une accusation qui fut portée, d'après des indices fournis par Alexandre, devant le gouverneur de Galatie. Partout dans ces passages, c'est des mots Γαλατία et Γαλάται que se sert Lucien. L'emploi de Κελτιστί, au § 51, n'avertit-il pas tout d'abord qu'il s'agit ici d'autre chose, d'une langue parlée par des gens que Lucien aurait appelés Κέλται ?

Ajoutez à cela que Lucien n'en vient à parler de ces réponses faites à ceux qu'il appelle *des Barbares* qu'après avoir mentionné, au chapitre 31, ceux qui viennent de l'Italie même pour consulter Alexandre. Il semble qu'il suive là un certain ordre qui s'est présenté de lui-même à son esprit. D'abord figurent les gens de la Paphlagonie et des provinces voisines, parmi lesquels sont comptés les Galates, qui frappent à chaque instant à la porte du devin, puis les Italiens, qui font tout exprès le voyage, enfin des Barbares, parmi lesquels il place, à côté des Scythes, ceux qui parlent Κελτιστί. Y a-t-il apparence qu'il ait pu songer à ranger parmi les barbares, avec les Scythes, les habitants de Pessinunte, Ancyre et Tavium, villes qui, dans la seconde moitié du second siècle, ne différaient point par leur richesse, leur goût pour les arts et les lettres grecques, leurs habitudes civilisées, de Pruse, de Pergame, de Smyrne, de Cæsarée ou de Sinope ?

Il y a plus : ce passage, loin de confirmer l'assertion de saint Jérôme, me fournit une nouvelle raison de la révoquer en doute. Lucien nous montre Alexandre en rapport continuel avec les Galates d'Asie Mineure, habitants d'une province qui touche à la Paphlagonie ; or il va de soi qu'un certain nombre de Galates devaient s'être établis dans les villes paphlagoniennes, que beaucoup d'entre eux devaient voyager sans cesse en Paphlagonie, pour leurs affaires, devaient la traverser pour gagner les ports de la côte. En même temps, Lucien nous cite ceux qui « posent la question en langue celtique » parmi les indiscrets qui embarrassent fort le charlatan et qui le forcent à prendre de longs délais, à retarder sa réponse jusqu'à ce qu'il ait enfin rencontré en Paphlagonie, ce qui ne s'y présentait pas aisément, quelqu'un qui sût cette langue barbare. Je vous le demande, si l'on eût encore parlé celtique de Tavium à Pessinunte, Alexandre n'aurait-il pas pu, au bout de quelques heures, s'être fait traduire la demande par quelque marchand galate du *bazar ?*

Il ne peut donc être question ici de Galates de l'Asie Mineure, qui tous savaient le grec, posant leurs questions en celtique, et l'extrême difficulté que rencontrait Alexandre à se faire traduire, dans une ville de Paphlagonie, une question écrite en langue celtique, démontre qu'au second siècle les Galates ne savaient plus un mot de leur vieille langue. Si l'usage s'en était conservé quelque part, une question posée par un de

ces Celtes occidentaux que Lucien appelait Κέλται et qu'il comptait parmi les barbares aurait tout d'abord trouvé ici un interprète.

On se rejettera sur la différence des dialectes; mais d'après ce que l'on sait des rapports étroits qui unissent entre eux tous les idiômes de la famille celtique, cette différence aurait-elle pu être si marquée que quelques lignes écrites par un Aquitain, un Belge ou un Breton fussent inintelligibles pour un Celte de l'Asie Mineure tant que s'était conservé, dans cette lointaine colonie, l'idiôme apporté de l'Occident? D'ailleurs, l'assertion de saint Jérôme qu'acceptent, comme fondée sur les faits, les partisans de la théorie que je combats, est que, de son temps, les Galates d'Asie Mineure parlent une langue qui ne diffère que par quelques légères altérations de celle qui est en usage chez les Trévires. Deux siècles plus tôt, personne ne le niera, ces différences auraient dû être encore moins sensibles; le rapport entre l'idiôme des Trévires et celui des Galates aurait été encore plus étroit.

Vous admettrez donc, je l'espère, avec moi, que ceux qui posaient en langue celtique au devin paphlagonien ces questions qui lui donnaient tant d'embarras ne pouvaient être que des Occidentaux, des marchands ou des légionnaires que les exigences de leur commerce ou du service militaire avaient conduits, de la Gaule ou de la Bretagne où ils étaient nés, sur les côtes de l'Euxin. La difficulté avec laquelle on trouve un interprète pour leurs élucubrations prouve qu'il ne se parle plus alors, en Asie Mineure, de dialecte qui soit frère de celui que ces étrangers apportent de la vieille patrie celtique.

M. Diefenbach indique encore, parmi les textes qui peuvent contenir des mots appartenant à un dialecte celtique parlé, vers la fin de l'empire, en Asie Mineure, les passages des auteurs ecclésiastiques relatifs à des hérétiques du quatrième siècle, qui auraient été très-nombreux, vers le quatrième siècle, à Ancyre et dans les environs [1]. Ces hérétiques nous sont cités sous les noms de *Tascodrougitae, Ascodrogitae, Ascodrougoi* et autres variétés du même mot. La première partie du nom nous est donnée dans les manuscrits, tantôt sous la forme *Tasco,* tantôt sous la forme *Asco*, ce qui constitue un premier embarras. De plus, parmi les auteurs anciens qui nous ont transmis ce nom, les uns disent qu'il appartiendrait à la langue des Galates, les autres l'attribuent à celle des Phrygiens. Quant aux philologues modernes qui ont cherché à expliquer par ce que l'on sait du celtique ces deux mots *tasco* ou *asco* et *drouggo*, ils ne sont arrivés jusqu'ici qu'à des conjectures très-hasardées et dépourvues de toute valeur scientifique. Jusqu'à nouvel ordre, nous avons autant de rai-

1. *Die alten Vœlker Europas*, Lexique, n° 310 (p. 426).

sons de croire à l'origine phrygienne qu'à l'origine celtique du nom porté par ces hérétiques. Sans doute, et nous l'avons marqué plus haut, le phrygien comme le lydien, n'existait plus, après la conquête romaine, à l'état de langue indépendante; mais dans le grec vulgaire de ces contrées, parlé par des gens dont l'immense majorité n'avait pas dans les veines une goutte de sang grec, il avait dû rester un assez grand nombre de mots empruntés aux anciens idiômes qui se parlaient dans le pays avant l'invasion et le triomphe de l'hellénisme. On trouve dans les inscriptions funéraires de l'Asie Mineure, du temps de l'Empire, bien des noms propres qui ne se résolvent pas en éléments tirés du grec.

Nous avons commencé par saint Jérôme; revenons à lui, au terme de cette discussion. Comment nous expliquerons-nous qu'il ait affirmé d'une manière si positive un fait que nous avons prouvé être contraire à toutes les vraisemblances? Cela étonne d'autant plus que, d'après une phrase voisine de celle que nous discutons, il semble avoir été à Ancyre [1]. Mais ce n'est pas à Ancyre, cette grande ville toute grecque que Libanius et Themistius représentent, vers cette même époque, comme une sorte d'Athènes orientale [2], ce n'est pas à Ancyre qu'il a entendu parler ce qui, de toute manière, n'aurait plus été qu'un patois tout au plus conservé dans les campagnes reculées. Pour qui, là encore, ne se contente pas du passage cité partout, mais va le chercher dans saint Jérôme lui-même, l'explication se présente aussitôt, très-simple et très-vraisemblable. Tout ce préambule du second livre de son *Commentaire à l'épître aux Galates* forme une sorte d'introduction où il a capricieusement réuni des renseignements historiques confus et des étymologies puériles. Il y dit lui-même, vers le début, au moment de citer Varon : « pour l'avouer franchement, il y a déjà bien des années que nous avons cessé d'étudier ces matières »[3]. Il va donc un peu au hasard, puisant dans les souvenirs, déjà vagues et brouillés, de ses lectures profanes d'autrefois, puisant aussi dans de nombreux commentateurs qui se sont avant lui occupés de cette épître et dont il a les ouvrages sous les yeux; il cite entre autres cinq livres d'Origène. Est-ce à sa mémoire, est-ce à quelqu'un de ces commentateurs qu'il a emprunté l'assertion que nous combattons? je l'ignore, et il n'est pas probable que l'on arrive jamais à en retrouver la source. Selon moi, sa phrase contient un renseignement qui a dû être

1. P. 429 : « Scit mecum qui vidit Ancyram metropolim Galatiæ civitatem, quot nunc usque schismatibus dilacerata sit, quot dogmatum varietatibus constuprata. »

2. Liban. *Epist.* 61, 242, 640, 662, 668, 1333, 1105, 1322. Remarquez surtout le curieux portrait que Themistius fait des Galates dans son discours XXIII, intitulé Σοφιστής (p. 299, éd. Hardouin); il donne une très-haute idée de leur culture et de leur mouvement d'esprit.

3. « Et, ut simpliciter fatear, multi jam anni sunt quod hæc legere desivimus »

exact trois ou quatre siècles plus tôt, qui ne devient faux que par l'application qu'en fait saint Jérôme à son temps. C'est à quelque écrivain contemporain de Mithridate ou d'Auguste, à quelque historien grec ou à quelque auteur latin du dernier siècle de la république ou du premier de l'empire, que doit être empruntée cette observation qui avait alors sa vérité et son intérêt. Quelque grec voyageur comme Polybe, Posidonius ou Strabon, quelque officier romain intelligent et curieux comme Hirtius ou Lollius, put être frappé des rapports que présentaient le dialecte gaulois parlé chez les Trévires, les noms propres que portaient leurs chefs, et cet idiôme qu'il entendait encore retentir, autour des tétrarques galates, d'un Ortiagon, d'un Déjotare, d'un Amyntas. Il constata cette ressemblance, et, de sa relation, le fait passa dans d'autres livres et fut répété bien des fois sans que l'on songeât à se demander si les choses, depuis le temps où avait été faite cette remarque, n'avaient point changé. Les exemples d'erreurs analogues abondent dans l'histoire. Saint Jérôme n'a eu qu'un tort, c'est d'employer ici le présent au lieu de l'imparfait, c'est d'appliquer, à son temps, par irréflexion et par manque de critique, ce qui ne convenait qu'au premier siècle avant notre ère. Que lui importait d'ailleurs? Son commentaire est une œuvre de théologie. Il jette en passant ce renseignement, sans s'arrêter à en vérifier l'exactitude; qu'il soit vrai ou faux, pourvu que les chrétiens trouvent dans ce livre de quoi s'instruire du dogme et édifier leurs âmes, son but sera atteint.

J'espère, mon cher directeur, que cette discussion vous paraîtra concluante et que vos lecteurs partageront cette impression. La *Revue* se propose de déblayer le terrain des études celtiques, d'en débarrasser les abords d'une foule de préjugés et d'assertions hasardeuses qui reposent sur des erreurs de date, sur des attributions fausses et des enthousiasmes irréfléchis : il faut qu'ici, comme en toute recherche scientifique, l'imagination cède le pas à la critique. Tout étranger que je sois à la philologie celtique, je serai heureux si, pour ma faible part, en tirant au clair cette question, j'ai pu dissiper une illusion, et vous donner une preuve de l'intérêt que je porte à votre entreprise et du succès européen que je lui souhaite. Je crois, et j'en ai donné les raisons, que l'idiôme gaulois apporté en Asie Mineure par les conquérants a dû y tomber en désuétude dans le courant du premier siècle de notre ère; permettez-moi, en finissant de vous signaler une question qu'il appartient à vous ou à l'un de vos collaborateurs spéciaux d'examiner et de résoudre. La seconde partie de l'assertion de saint Jérôme est-elle plus vraie que la première ? Parlait-on encore chez les Trévires, au quatrième siècle, un idiôme celtique ?

Agréez, etc.

G. Perrot.

FIONN'S ENCHANTMENT.

The following short story is part of the so called history of the Feinn, now called Fenians in Ireland and elsewhere. As the history now exists in oral tradition in the Highlands of Scotland, wild mythical adventures are told in prose over the fire to children and they partake of the nature of other popular tales. Having set a man above all the world the next step is to get him into some grievous strait and rescue him by the superior prowess of an inferior. In this form the Scotch heroes seem to be related to Norse demigods. Like them, Welsh worthies who appear in the *Mabinogion* share in adventures which in the Edda are attributed to Thorr, and probably the whole northern pantheon including Thorr, Arthur and Fionn had some common origin in Aryan mythology or in some other early source. They have much in common now in popular tales and in old writings at all events. To Fenian prose tales as they now exist belong Ossianic verses which are sung when the narrator happens to know enough of them. These are « Fenian ballads » and some which now survive were written in 1520 by Dean Mac Gregor in Scotland. These as they exist in manuscript, and orally amongst the peasantry, correspond to the Irish popular poetry of which a great deal has appeared in the publications of the « Ossianic Society » of Dublin. The 6th volume contains a long poem on the enchantment of Fionn. On ancient ballads and upon the traditionary history of the Feinn the famous epic Ossian was probably founded. But when or by whom it is impossible now to say. In 1762 part of the poem of Temora was printed in « the original gaelic. » Many of the ballads can be seen through the epics, but the epic Ossian itself has not been found in any ancient writing and is unknown to modern tradition. Because of the language it seems probable that the epic Ossian is more modern than the Ossianic ballads and the prose tales which belong to them. This is a sample of a prose tale with two lines of a verse attached « Fionn in the house of the yellow face — unable to rise or to sit ». The gaelic was written by Donald Mac Pherson, a Lochaber man, who has published a volume of popular poetry and gaelic songs, and the story was told by his grandmother long ago. The translation is close and the gaelic is given as it came to me in june 1870.

J. F. C.

FIONN IN THE HOUSE OF THE YELLOW FACE, UNABLE TO RISE OR TO SIT.

On a day when Fionn Mac Chumhail [1] and the rest of the Feinn were in the mountains of the chace, there came on snowing and drifting, and before they had got the game gathered, the evening came upon them. Tired and wearied as they were, they took to their way to go down to the houses. As they were going on heavily and moodily they came to a gray hut in the top of a glen and they went to rest in it. They made a fire. The lads fell into a noisy mood and till the bird-stew was ready they began to drive the drinking horns and to tell tales of the olden times. The memory of the prowess of their ancestors made them exalt themselves as is usual, and they all said together that the man or beast was to be pitied that should come to trouble the Feinn that night, or that would offer to insult Fionn. In the very middle of this talk in comes a slender brown hare and without care or fear turns a turn or two on the embers and tosses up the ashes to the rafters and out she goes [2].

But if she did so, that did not make them less valiant. They made a dark leap out after her; but they went into a mist so great with the darkness that came upon them that they could not see each other. Fionn and his twelve lads followed the hare over stump and stone over the shoulder of the glen and they never lost sight of her till she sprang in at the window of a rickety house that came in their way at the side of a green knoll. And what house should this be but the house of the Yellow Face, a giant that lived upon enchanted boars and the flesh of men. In they go to take the news, but they found no trace of the hare. There was within a woman baking, for the Yellow Face had not come home from the mountain chase. She gave them meat and drink and said that now they had best begone, before the Yellow Face came. Fionn said that he never had fled from man and that they would not begin with the Yellow Face and they came farther into the house.

« Stop till the end, » said the wife. If it be true, they had hardly settled themselves when they heard clitter clatter at the door and who was there but the Yellow Face and his lads with a great big deadly toothy boar on his back! He gave himself a great big bittle shake to

1. There is a wide field for investigation in this name. It seems to mean « Fair Son of Subjection » but that meaning will hardly fit the commander in chief of the Feinn who conquered the whole world in arms according to many legends and poems. There are names in Mythology which seem more appropriate, but on them I will not venture.

FIONN 'AN TAIGH A' BHLAIR-BHUIDHE GUN CHOMAS ÊIRIGH NO SUIDHE.

Là dh'an robh Fionn mac Chumhail 's a'chuid eile de 'n Fhéinn anns a' bheinn-sheilg, dh' 'eirich cur 'us cathadh; 's mu 'n d' fhuair iad an t-sealg a chuir cruinn, thàinig an t-anmoch orra. Sgith, airtealuch mar a bhà iad, thog iad orra gu téarnadh gu baile. Mar a bha iad a' gabhail air an aghart gu tròm, athaiseach, thàinig iad air bothan fàs 'am bràighe glinne; agus ghabh iad gu tàmh ann. Dh' fhadaidh iad teine, 's chaidh na gillean air sùrd gréidheidh; 's gus am biodh an t-eunbhruich ullamh thòisich iad air iomairt nan còrn, 's air seanchus mu'n 'am bho shean. Chuir cuimhn' air cliu an sinnsire togail fòpa mar a b'àbhaist; 's thuirt iad uile cruinn-a-còmhluath gu'm b' e mo thruaighe duine no beathach a thigeadh a chur dragh air an Fhéinn an oidhche sin; no a theannadh ri tàir' a thoirt do dh-Fhionn. 'An teis-meadhoin na bruidhne seo, thigear maigheach chaol, ruadh a's taigh; agus, gun fhiamh gum umhail, cuirear car no dhà dh'i air a' chagailt, 's togar an luath mu na sparran; agus thugar a mach oirre! Ma thug cha deachaidh sin air mh-thapadh dhaibhsam; thug iad daoidh-léum a mach 'as' a deoghaidh; ach chaidh iad 'n am bràth-cheò cho mòr le dorchadas a thàinig orra, 's nach bu léur dhaibh a chéile. Lean Fionn 's a dhà ghille dhiag i a bhun 's a lorg thar guallainn a' ghlinne; 's cha do chaill iad sealladh oirre gus 'na léum i 's taigh air sgùid de thaigh ùdlaidh a thachair orra aig bun sìthein. De'n taigh a bha 'n seo, ach taigh a' Bhlàir-Bhuidhe, famhair a bha 'tighinn beò air tuirc-nimhe 's air feòil dhaoine! Rachar a's taigh, 'us gabhar sgial; ach cha d' fhuaras forfhais air a' mhaighich. Cha robh 's taigh ach a' bhean 's i fuineadh. Cha d' thàinig am Blar-Buidhe dhachaigh 'as a' bheinn-sheilg. Thug i biadh 'us deoch dhaibh; 's thuirt i gu'm b' fhèarr dhaibh a nis a bhuth 'falbh, mu'n tigeadh am Blàr-Buidhe dhachaigh. Thuirt Fionn nach do theich iad romh dhuine riabh, agus nach deanadh iad toiseach de'n Bhlàr; 's theann iad na b' fhaide 's taigh. Feith ri dheireadh, os a' bhean. Mar a b' fhior, cha d' fhuair iad iad fhéin a shocruchadh ach gann, tra a dh' fhairich iad stùirn-stàirn aig an dorus. Co bha 'n siod ach am Blàr-Buidhe 's a ghillean, 's torc-nimhe mòr, fiaclach aig air a mhuin! Thug e crathadh beag mòr air fhéin a chur an t-sneachda dheth, 's chuir e crith fo 'n ursainn 's fo shuidheachan an taighe. Tha mi 'faireachduinn fàilidh fhar-

2. It is common to suppose that witches take the shape of hares; but in this case the intention is to rebuke boasting. A hare might really come into a turf hut on a hill side and run out, and a party of drunken lads might chase her in a snow storm.

drive off the snow and he made the threshold and foundations of the house tremble. « I smell the smell of the stranger before me, wife! Whom have you here? » said the Face. The wife told him of the guests that had come to visit her since he went. « Out with your lads, Fionn, to take off our burdens, » said the Face. Fionn never gave a refusal to man, so six of them were sent out to the Face. But scarce had they passed the threshold when the Face struck them with his rod of magic [3] and they were pillars of stone and he set them at the north side of the door to stop the sleety wind. There he left them and he and his lads took in the boar [4]. They did but wait to give a rough scraping over him and the wife put him on in the great kettle, the carcase as it was. Before it got a boil and a simmer the Face stuck the flesh stake into it and there he had it out on the floor and without more delay he and his lads sat about it. Each bone as they picked it, that they threw to Fionn and his men. It was bad feeding but there was no help for it. Fionn was silent and pondering and no wonder. When the tearing was done and that was not long, Yellow Face bade his wife bring out the golden apple so that Fionn might pass the long winter night. She brought down the apple and gave it to him [5]. They began at each other with the apple and if they did is not long before the Face put an end to all Fionn's lads. Then the Face perceived that he could not manage Fionn with the apple and he said that they must wrestle. To grips they go; but though they should be wrestling till now he could not shake Fionn [6].

When the Face saw that his match had come, he bade his wife put on the griddle [7] so that Fionn's feet might be warmed, for surely he was cold in this cold frosty night. The griddle was put on till it was a glowing red blaze and they all got about Fionn (that was the time when he said, « A man is no man alone »), and they set him on the griddle till his legs were burnt to the hips. Now was he unable to sit. The Face gave a hoarse laugh and he stuck the flesh stake through both his hams and then he could neither rise nor sit. The Face thought that he had not a gasp of breath in him and cast him aside in a corner. Fionn never was in a greater strait than this but at the time he was between Want and Denial [8], and he remembered that he had the horn [9] of the worthies and that it could

3. Here is another word which may set Celtic scholars to work. It looks like Druid's rod, but the giant is exceedingly like a frost giant or a hill ogre from Scandinavia.

4. Is this the boar on which heroes feasted in Walhalla or is it some other? In any case he is very common in gaelic stories.

5. This is another bit of machinery which greatly needs explanation, for it constantly appears in this class of stories. If these be solar Aryan heroes, the golden ball may be the sun, according to modern authors, or lightning; but it seems more probable that some

bhalach romham, a bhean; cò seo th' agad a nochd, os' am Blàr? Dh' innis a bhean na h-aoidhean a thàinig air choimheadachd oirre bho 'na dh' fhalbh e. A mach do ghillean, 'Fhìnn, a thoirt na h-eallaiche dhiam, os' am Blàr. Cha d' thug Fionn an t-'euradh do dhuine riabh, agus cuirear siathnar a mach dhiubh far an robh 'm Blàr. Mu'n gann a bha iad seach an stairsneach bhuail am Blàr slat-na-draoidheachd orra, 's bha iad 'n an colbhcloiche; 's chuir e air taobh-tuath an doruis iad a chur stad air a' ghaothdheathaich! Dh' fhàg e 'n sin iad; 's thug e fhéin 's a ghillean a's taigh an torc. Cha d' fhuirich iad ach ri robladh lomaidh a thoirt air, 's chuir a' bhean air e 's a' choire-mhòr, 'n a chlosaich mar a bhà e! Mu'n d' fhuair e ach goil 'us leth-goil, spàrr am Blar bior na feòl' ann, 's bha siod aig air an ùrlar; 's gun tuille dàlach shuidh e fhéin 's a ghillean mu'n cuairt da. Gach cnàimh mar a chreidhmeadh iad thilgeadh iad siod gu Fionn 's gu 'ghillean. B' olc a' bhiatachd è, ach cha robh comas air. Bha Fionn 'na thosd 's 'na chuimhne 's b' ion dà sin. An uair a bha 'n ròic thairis, 's cha b' fhada chuige, dh' iarr am Blàr-Buidhe air a mhnaoi an t-ubhal-oir a thoirt a nuas gus an oidhch' fhada gheamhraidh a chur seachad air Fionn. Thug i nuas an t-ubhal, 's thug i dhà e. Thòisich iad air a chéile leis an ubhal, 's ma thoisich, cha b' fhada gus 'na chuir am Blàr as do'n iomlan de ghillean Fhinn. Thuig am Blàr nach deanadh e 'n gnothuch air Fionn leis an ùbhal, 's thuirt e gu'm feumadh iad dol a ghleachd.' An dromannan a chéile gabhar iad; ach, ged a bhiodh iad fhathast a' gleachd, cha tugadh e glideachadh air Fionn. Tra a chunnaic am Blàr gu'n do thachair a sheise ris, dh' iarr e air a mhnaoi a' ghreideal a chur air gus an rachadh casan Fhinn a gharadh, gu'r cinnte gu'n robh e fuar, 's an oidhche chruaidh, reòdht' a bh' ann. Chaidh a' ghreideal a chur air gus an robh i 'na caoir dheirg; 's dh' iadh iad uile mu Fhionn (sin tra a thuirt e: Cha duine, duine 'na aonar), agus spàrr iad air a ghreidil e gus 'n loisg a chasan gu ruig nan sléisdean! Bha e nis gun chomas suidhe. Leig am Blàr rochd gàir' 'as, agus spàrr e stol-na-feòla tromh chòrn a dhà mhàis; 's bhà e 'n sin gun chomas éirigh no suidhe. Shaoil leis a' Bhlàr gun robh e gun phlosg analach, 's thilg e seachad 's a chùil e.

Cha robh Fionn riabh roimhe 'an gaile na bu mhutha na seo, ach an uair

earthly projectile was meant. Indra slew his foes with a wheel taken from the chariot of the sun.

6. So Thorr wrestles with old age in the house of Utgaard Loki.

7. An iron plate for baking oat cakes.

8. This story I do not know.

9. This is another article that needs explanation. The ordinary meaning is a bugle enlarged, but some narrators call it the Hammer of Fionn which could be heard over all Ireland. That looks like thunder.

be heard in the five fifths of Erin. When the house took a rest he crawled out, dark dumbly and still, to the top of a hill and he blew the horn three times. All this time the other set of the Feinn were tearful and sad in search of Fionn. They left neither corner nor thought unsought, seeking him for dead. At last when they had given yielding and black yielding, Brown Diarmaid [10], his sisters' son, heard the horn, and if he did it was not unanswered. He knew that deadly need made Fionn sound the horn. He understood that the matter was ill and he gave a word and a vow upon his sword that meat nor drink should go over his breath till he should aid the brother of his mother. He took up his burden he and his lads; each straight was bent for them over hill and plain and though it was far away they were not long going there. Fionn they found in a sad case, unable to sit or rise, in the lee of a bush.

Diarmaid asked what had befallen him. « No matter, » said Fionn, and he told him each turn as it happened : how the Yellow Face had slain his lads and the ill treatment that he had got from him, and he counselled him to turn home before the same should happen to him. He was as he was at all events. Diarmaid vowed and said that he would not turn till he took out the shame; and without saying more he betook him to the house of the Face. In the house was but the woman baking and she gave them meat and drink and took their tale. She told them that the Yellow Face was in the mountain chase and that they had better begone before he came home or that it might happen to them as it happened to Fionn. « Be that as it may, said Diarmaid, we will not go till we have taken out the shame » and they sat within. « Stay till the end then » said she.

They were but a short time thus till they heard clitter clatter at the door. Who was there but the Face and his lads with a great venomous toothy boar on his back. He gave himself a little big lift to shake off the snow and he shook the threshold and foundations and cried : « I smell the smell of the stranger before me, wife! Whom have you here to night?» She told him Diarmaid and his set of lads. « Out with your lads, Diarmaid, to take off our loads, » said the Yellow Face. Diarmaid himself went out and before the Face had looked hither or thither he slew the half of his lads and set them heap on top at the south side of the door opposite to Fionn's lads. « You're an ill guest, » said the Face. « If you see no worse from me before day comes, you need not complain, » said Diarmaid; and without more speech he took in the boar. They dressed it well and

10. In all Fenian stories Diarmaid plays the part of Launcelot to Fionn's Arthur.

a bha e eadar an t-'euradh 's aimbeairt, agus cuimhnichear e gu'n robh còrn-nam-fiùth aige, 's gu'n cluinnteadh e 'an cóig choigean na h-Eireann. 'Nuair a ghabh an taigh gu fois, mhàgair e mach gu dubh-balbh-sàmhach gu mullach cnuic 'us shéid e 'n còrn trì uairean. Fad an ama seo bha 'chuid eile de'n Fhéinn gu dubhach, déurach air tòir Fhìnn. Cha d' fhàg iad cùil no cial gun sireadh, 's iarraidh-mhairbh aca air. Mu dheireadh thall, 'nuair a thug iad géill 'us dubh-ghéill, chuala Diarmad Donn mac a pheathar an còrn; 's ma chuala cha bu rabhadh gun fhreagairt. Bha fios aige gur h-'eiginn-bhàis a bheireadh air Fionn a shéideadh. Thuig e gu'n robh an gnothuch gu h-olc;'s thug e bóid 'us briathar air a chlaidheamh nach rachadh biadh no deoch thar 'anail gus an coibhreadh e air bràthair a mhàthar. Thog e air e fhéin 's a ghillean, 's bu cham gach dìreach leotha thar chnoc us shloc; 's ge b' fhada bhuap' e, cha b' fhada ga ruighinn iad. Fhuair iad Fionn 'na dheòiridh truagh gun chomas éirigh no suidhe am fasgath tuim. Dh' fharraid Diarmad dheth ciod a dh' fhairich e. Is coma sin, osa Fionn; 's dh' innis e dha gach car mar a thachair: mar a mharbh am Blàr Buidhe na gillean, agus an droch ghiullachd a fhuair e fhéin bhuaithe; 's chomhairlich e dhàsan tilleadh dha-chaigh mu'n 'eireadh an cleas ciadna dha; gu'n robh esan mar a bhitheadh e cia-dhiùbh. Bhòidich 'us bhriathraich Diarmad nach tilleadh e gus an d' thu-gadh e mach an aicheamhail; 's gun tuilleadh a ràdh thug e taigh a' Bhlàir Bhuidhe air.

Cha robh 's taigh ach a' bhean 's i 'fuineadh. Thug i biadh 'us deoch dhaibh; agus ghabh i an sgial. Dh' innis i dhaibh gu'n robh am Blàr Buidhe 's a' bhéinn-sheilg 's gu'm b' fhèarr dhaibh a bhith 'falbh mu'n tigeadh e dha-chaigh, no gu'n 'eireadh dhaibh mar a dh' éirich do dh-Fionn. A roghainn biodh dhà, osa Diarmad, ach cha 'n fhalbh sinn gus an toir sinn a mach an aicheamhail; 's shuidh iad a'staigh. Feith ri dheireadh, ma ta, os ise. Cha robh iad ach goirid mar sin tra a dh' fhairich iad stuirn-stairn aig an dorus. Co bha siod ach am Blàr 's a' ghillean, 's torc-nimhe mòr fiaclach aig air a mhuin. Thug e togail bheag mhór air fhéin a chrathradh an t-sneachda dheth, 's chuir e crith fo'n ursainn 's fo shuidheachan an taighe! Ghlaodh e: Tha mi 'faireachduinn fàilidh fharbhalach romham, a bhean; Co seo 'th' agad a nochda? Dh' innis a bhean gu'n robh Diarmad 's a chuid gillean. A mach do ghillean, a Dhiarmaid, a thoirt dhiam na h-eallaiche, os am Blàr. Léum Diarmad e fhéin a mach; agus mu'n d' fhairich am Blàr thall no bhos e, mharbh e 'n darna leth dhe ghillean, 's chuir e turrach iad air taobh-deas an doruis mu choinneamh gillean Fhìnn! Is olc an t-aoidh thu, os am Blàr. Mur faic thu nas miosa na siod dhiam mu'n tig an latha, na bith 'gearan, osa Diarmad; 's gun tuilleadh bruidhne, thug e 's taigh an torc. Ghréidh iad an torc gu math gu ro mhath, 's ghabh e fhéin 's a ghillean an leòr dheth.

right well and he and his lads took enough of it : each bone that they picked bare they cast to the Face and to his lads. « You're an evil guest » said the Face. « If you see no worse than that from me before the day comes, dont complain, » said Diarmaid, and he asked for the apple to pass the long winter night for the Yellow Face. The wife brought down the apple and the game began. At the first cast that Diarmaid made he slew two that were on the right hand of the Face. « You are an ill guest » said the Face. « If you see no worse than that from me before the day comes, dont complain, » said Diarmaid. The Face cast the apple back but he did no harm to Diarmaid's lads. But Diarmaid made the next cast with the apple and slew two on the left hand of the Face. And so it went on till he had slain the last of them while the Face kept continually saying, « You are a bad guest » and Diarmaid as constantly answered as before.

When they were tired of the game of the golden apple, Diarmaid said to the Face that they had better wrestle a turn; and if they did the fight did not hold long before the Face was on the ridge of his back on the bare flags of the floor. « You're an ill guest » said the Face as he gave a tortured grunt. « If you see no worse from me before day, dont complain » said Diarmaid and he bade the wife put on the griddle for him to warm up the Face, for surely he was cold newly come from the mountain chase. The griddle was made red-hot and Diarmaid gave the Face a lift and there he was at the next turn upon the griddle. « Oiteag, oit, oit, » said the Face « Take it easy, said Diarmaid, your yellow bones would burn unless I helped you » and he held him on the griddle till his legs burned to the hips. Now the Face was unable to sit, and swift Diarmaid stuck the spit through both his hams and then he was without power to sit or rise and he cast him on his side in the corner. When he was seven times tired of hearkening to the groanings of the Face, Diarmaid seized him by the hands and said « Death is upon you, old man! What's your *eric?* . . . . . .

. . . . . .

Death is upon you, old man, and what's your *eric?* and take off from me the worth of your game. » « Oh! Oh! alas! said the Face, I have no ransom but a cup of balsam that is at the foot of yonder rock and it will heal Fionn. » When Diarmaid heard of the cup he staid to seek no other ransom. It seemed to be too long for his uncle to be crouched at the lee of the bush and so he went to the cave. He laid his first hand upon the cup and off he strikes with it to Fionn. He washed his wounds from it three times. The first time his legs grew to the knees; the second time they grew to the ankles; and the third time Fionn was unhurt,

Gach cnàimh mar a lomadh iad, thilgeadh iad siod do'n Bhlàr 's dh'a ghillean. Is olc an t-aoidh thu, os am Blàr. Mur faic thu nas miosa na siod dhiam mu'n tig an latha, na bith 'gearan, osa Diarmad; 's dh' iarr e an t-ubhal a thoirt a nuas gus an oidhch'fhada gheamhraidh a chur seachad a' Bhlàr-Bhuidhe. Thug a' bean a nuas an t-ubhal, agus thòisich an cleas. Air a' chiad tilgeadh a thug Diarmad do'n ubhal, mharbh e dithis de na bh' air laimh-dheis a' Bhlàir. Is olc an t-aoidh thu, os am Blàr. Mur faic thu nas miosa na siod dhiam mu'n tig an latha, na bith 'gearan, osa Diarmad. Thilg am Blàr air 'ais an t-ubhal, ach cha d' rinn e dochunn 's a' bith air gillean Dhiarmaid. Thug Diarmad an t-ath-thilgeadh do'n ubhal 's mharbh e dithis de na bh' air làimbh-chlìth a' Bhlàir agus mar sin gus 'na mharbh e am fear mu dheireadh dhiubh; 's am Blàr gun tàmh ag ràdh: 's olc an t-aoidh thu; agus amhuil sin Diarmad 'ga fhreagairt. Mu 'n uair a bha iad sgith de chluith an ubhail oir, thuirt Diarmad ris a Bhlàr gu'm b' fhéarr dhaibh dol a chur car gleachd. Chaidh na fir a ghleachd; 's ma chaidh, cha robh an gleachd fad air chumail, tra a bha 'm Blàr air claisneach a dhroma air leacan loma 'n ùrlair. Is olc an t-aoidh thu, os am Blàr, 's thug e cnead ghoint' as! Mur faic thu nas miosa na siod dhiam mu'n tig an latha, na bi 'gearan, osa Diarmad, 's dh' iarr e air a' mhnaoi a' ghreideal a chur air gus an rachadh casan a' Bhlàir a gharadh gur cinnte gu'n robh e fuar an deigh tighin dachaidh 'as a' bheinn-sheilg. Chaidh a ghreideal a dheanamh dearg; 's thug Diarmad togail do'n Bhlàr, 's bha e an siod 'na sgug buidhe air a' ghreidil! Oiteag, oit, oit, os am Blàr! Gabh air do shocair e, osa Diarmad, creanaidh do chnaimhean buidhe air mu'n cobhair mis' ort, 's chùm e air a ghreidil e gus 'na loisg a chasan gu bun nan sléisdean! Bha 'm Blàr a nise gun chomas suidhe, agus ghrad-spàrr Diarmad stob na-feòla tromh chòrn a dhà mhàis, 's bha e 'n sin gun chomas éirigh no suidhe; 's thilg e air shlisnich 's a' chùil e!

Tra bha iad seachd sgith ag'eisdeachd oiteagail a' Bhlàir, rug Diarmad air sprogan air, 's thuirt e: Am bàs air do mhuin, a bhodaich, ciod è t' éirig? . . . . . .

. . . . . .

Am bàs air do mhuin, a bhodaich, ciod è t'éirig? 'us tog dhiom brigh do chluith. Oiteag, oit oit! as am Blàr, cha'n 'eil a dh' éirig agams', ach cuach iocshlaint a tha 'm bun na creig ud thall, agus leighisidh i Fionn!

'Nuair a chuala Diarmad mu'n chuaich, cha d' fhuirich e ri tuille chumhlaid iarraidh bu ro-fhada leis a bha bràthair a mhàthar 'ga chuaradh aig bun an tuim, 's chaidh e do'n uamha. Thugar a' chiad làmh air a'chuaich, 's buailear leatha gu Fionn. Ionnlaidear a chréuchdan aisde tri uairean. A' chiad uair dh' fhàs a chasan gu ruig nan glùn; an dàrna h-uair dh'fhàs iad gu

ruig nan aobrunn ; 's an treas uair bha Fionn gun chron, gun chiothrom cho beó, slàn 's a bhà e riabh!

Rinn aon bhoiseag do dh-uisge na cuaiche geasan nan gillean a bhristeadh, 's thug e am Blàr air. A chulaidh-thruais, osa Diarmad ris, bòidich nach iomir thu tuille de gheasan no 'chleasan air an Fheinn. Bhòidich am Blàr siod 'us ioma rud eile bharrachd, 's thug Diarmad gu suairce dha fhéin 's dha ghillean an dìol dh-uisge na cuaiche 's ghabh iad an cead dheth chéile. A dheanamh sgiala goirid dheth, lean a' chuach ris an Fhéinn 'us dh' fhàg mis' ac' i!

Donald MACPHERSON.

Instinlees Cottage, Dalkeith. April 27, 1870.

NOTE. — This gaelic has some of the dialectical peculiarities of Sutherland, such as *os* for *arsa* « said », *cluith* for *cluich* « play »; and other peculiarities common to all northern gaelic dialects, such as *sgial* for *sgeul* « a tale ». These are unimportant differences. HECTOR MAC LEAN.

Ballygrant, Islay.

---

unharmed, whole and alive as he ever was. One palmful of the water of the cup was enough to break the spells of the lads. Then he went to the Face: « Miserable wretch, said he, swear that you will never play your tricks or lay spells on the Feinn. » That the Face swore and many things more, and Diarmaid generously gave him and his lads their fill of water from the cup, and then they took leave of each other. To make a long story short, the cup staid with the Feinn and I left it with them.

In all the Fenian stories mention is made of Fionn's healing cup with which he cured all ills and wounds. It is the same as the Holy Graal of course, and all that has been said about the origin of that Myth applies to Fionn's cup. According to other stories, Fionn's cup was the hollow of his joined palms held as they are used for drinking in the wilds. Whosoever drank from Fionn's joined palms was healed. According to Highland traditions, the Campbell Clan are descended from Brown Diarmaid and from him take their old names of Clann Diarmaid and Clann O' Duibhne. Many historical personnages bore the name of Diarmaid in Ireland and elsewhere, but this legend is enough to prove that Fionn, Diarmaid and the rest of the family are as mythical as king Arthur and his knights. They are Celtic heroes and belong to comparative mythologists. So there I leave them.

J. F. CAMPBELL.

Niddry Lodge, Kensington, London; July 20, 1870.

WELSH PHONOLOGY.

I shall confine my remarks at present to that branch of my subject, which has been called « the Infection of Vowels. »

Although this term may sound strange to the English ear, I adopt it in deference to the high authority of the *Grammatica Celtica* (*Gr. C.*[2], p. 3 and s.).

Infection is the term used to denote those systematic mutations of consonants and vowels, which are, to a great extent, peculiar to the Celtic tongues (*Gr. C.*[2], p. 38).

Vocalic, as well as consonantal mutations, have necessarily engaged the attention of native grammarians. Accurate and comprehensive (if not exhaustive) tables of them have been made. The author of the *Grammatica Celtica* has explained the causes of them.

What I propose is a new classification, based upon their origin and function. In contrast to the *Grammatica Celtica*, I shall base my observations upon the authorized pronunciation of the modern Welsh; consequently I shall not be particular in referring to authorities for my examples.

There are three kinds of vowel infection in the Welsh tongue, and they may be denominated respectively. — 1 Compensation. 2 Assimilation. 3 Harmonization. These depend severally upon different influences and follow their particular rules.

Compensation is the modification of a vowel in consequence of a syllable being affixed, e. g. *llawr*, *lloriau*; *twr*, *tyrau*.

Assimilation is that kind of modification which a vowel undergoes, when in the course of etymological inflection, it actually or theoretically coalesces with another, and is in consequence assimilated to that other in sound, e. g. *brych*, *brech*; *crwn*, *cron* : *ffoi*, *ffy*; *angel*, *engyl*; *canu* (*canodd*), *cenais* (for **canasi*), *cenaist* (for **canasti*).

Harmonization is an infection produced in certain vowels by the proximity of certain others, e. g. *caru*, *ceri*; *malu*, *melin*; *llamu*, *llemwch*.

Before proceeding to investigate the special rules applicable to each kind of infection, I shall first endeavour to clear some points which may cause misapprehension, and to state a few principles wich apply to vocalic infection in general.

There is one point which has been considerably mystified by the contrivance of those who invented our present Welsh orthography. I refer to that arrangement by which two distinct vowel sounds have been represented by one character *y*. This letter has its proper sound in the alphabet, and in the language ; and the other sound attributed to it is properly represented by the character *u*. The simplest way of avoiding the perplexity caused by this arrangement is to ignore its existence, and stick to the orthography. But since I apprehend that, in this case, the sound is the substance and the written character the shadow, I shall endeavour to clear the matter, without altering the established orthography on the one hand, and without sacrificing the substance to the shadow on the other.

The Welsh sounds of *i*, *u* are similar to the French sounds of the same letters; *y* has two sounds in Welsh ; the one like the sound of the French diphthong *eu*, and the other exactly like *u*; the former being called its proper, and the latter its borrowed sound. Lhuyd, in his *Archaeologia*, represented the borrowed sound of *y* by an undotted *i*. This is merely a mechanical contrivance, I allow, to suggest the real truth ; but I can do no better than adopt it, with this small modification ; I shall use ʊ instead of *i* to represent the borrowed sound of *y*. Moreover, I shall confine the use of ʊ, in that capacity, to the examples. The character ʊ, therefore, will, in my examples, represent the letter y with the sound of *u*; but in the dissertations *y* and *u* will always keep their proper sound.

It may be interesting to observe that the three sounds *i*, *u*, *y*, are continually confounded together in some parts of Wales, and especially of South Wales. In Cardiganshire, the three are commonly pronounced as *i*, so that the phrase « *Du yw dy dy di.* » (Black is thy house) would be there sounded « *Di iw di di di* ». To make matters worse, in other places, *i* is sometimes pronounced *u*, e. g. *Tur* for *tir*, and sometimes *y*, e. g. *Pryfair* for *Prifair* ; *u* is pronounced *y*, e. g. *Rhyfain* for *Rhufain*, and *y* is improperly sounded *u*, e. g. *dunion* for *dynion*.

Welsh Grammarians have enunciated a very arbitrary rule, namely : — that *u* is absolutely immutable. The fact is that the sound *u* is one of the most changeable in the language. It was in order to make their theory consistent with fact that orthographists have been obliged to use

y to represent *u*, which they have done in every instance where the sound of the latter is mutable.

Perhaps there is another reason for using two characters to represent this one sound, viz, its double origin. This would have formed a pretty strong reason, had it been more clear and certain. The immutable *u* seems to be derived. 1). From long *u*, e. g. *funen*, fr. *fūnis*; *pur*, fr. *pūrus*; *Llun*, fr. *Lūna*; 2). From *o* long, e. g. *Rhufain*, fr. *Rōma*; *ffurf*, fr. *fōrma*; *Sul*, fr. *Sōl*; *pechadur*, fr. *peccator*. The mutable *u* is derived; —1). From *e*, e. g. *celfodd*, fr. *celmed*; *Powys*, fr. *poues*; *rhuch*, fr. *rec*; 2). From *i*, e. g. *pug*, fr. *pix*; *dusg*, fr. *disco*; *such*, fr. *siccus*; *llufr*, fr. *liber*; *plug*, fr. *plico*; *rhud*, fr. *rit*. The numerous exceptions to these rules make them too inconstant to base any theory upon them.

The following are some of the general laws which govern vowel infection.

I. It does not extend to phrases like consonantal infection; but is confined to single words, roots and compounds; and in the modern language mostly to the ultima and penult of those words. See the exceptions under the special rules.

II. It is neither produced nor prevented by the influence of any consonants.

III. The effect precedes the cause. The cause works backwards. The infected vowel therefore precedes the infectant power. See the examples already given, and the exceptions under HARMONIZATION.

IV. Vowels, in regard to infection, are of three classes. In order to avoid using too many new terms, I shall call them active, passive and neuter. By « active » vowels I understand those which, under special circumstances, produce infection; by « passive » vowels, I mean those which undergo infection; and by « neuter » vowels, I mean those sounds which are produced by infection. For simplicity's sake I shall, for the present, ignore the diphthongs.

Perhaps the following modified triangle will represent the system of Welsh vowels.

a
y *e*
o *i*
w *u*

As some vowels belong to more than one class, they cannot be conveniently distributed under different orders. But taking them singly, we may observe that *a* is passive, *i* active, and *y* neuter; *e* and *o* are

both passive and neuter; *w* is passive and active; and *u* is active, passive and neuter.

Active : *i. w. u.*

Passive : *a. e. o. w. u.*

Neuter : y. *e. o. u.*

More particularly, and with examples, *a* is changed into *e* and *o*, e. g. *cān, ceni*; *cadarn, cedorn* (and *ai, dafad, defaid*);

e and *o* are changed into *o*, e. g. *caled, celod*; *corn, corn* (*gosod, gesod*);

w is changed into y, e. g. *brwnt, bryntion*;

u is changed into *o* and *e*, e. g. *con, cynion*; *broch, brech*;

i is passive in *brith, braith* and perhaps *brethon*; *tri, trydodd*; *chwi, chwychwi*; *mi, myfi*, and a few others.

We shall now proceed to discuss the different kinds of infection separately.

I. HARMONIZATION.

This kind of Infection is confined to the vowel *a*. It changes it into *e*, and takes place when *i* follows in the succeeding syllable, e. g. *par, peri*; *gwan, gwendid*; *gardd, gerddi*. Exc. *can, canig*; and prefixes, *trist, athrist, amliw, anfri, anwir* (sometimes *enwir*); and prepositional pronouns, *ati, arni*, and certain names and nicknames, *Mari, Mali, Siani, Cadi*. In a few instances *o* is changed into *e* before *o*. e. g. *gosod, gesod*; *camog, camegodd*.

The change or infection is very general, but not so constant, before *w*, y and the diphthong *ai*. e. g. *cār, cerwch*; *rhan, rhenwch*; *careg, cerog*; *arf, erfon*; *dafad, defaid*; *can, cenaist*. Exc. words that have *w*, as a part of the root; *cadw, marw*; prefixes, *adfod*; *adyn*; *traflwnc, anair*.

a is not affected, when *i* follows in the same syllable, in modern Welsh, e. g. *rhai, llai, bai, naill, paid*; nor in compounds, e. g. *rhandir, cad-los, tal-grof*. Exc. *cem-lyn*.

Infection is originated only in the penultimate, but is sometimes continued in the antepenult, e. g. *call, callineb*; *bach, bachigon*. These do not change the root vowel *a*, because the dissyllable affixes *ineb*, and *igon*, throw it into the antepenult. Similarly, verbs of the class having *-au* or *-hau* in the Infinitive, do not change the radical *a*, but change the *a* of the ultima, e. g. *cashau, cashei, casheir*; *gwaghau, gwaghewch, gwagheid*. Only one syllable is infected, e. g. *calan, calenig*; *cadarn*

cadernid; Exc. *llafar*, *lleferwch*, *lleferodd*. This rule does not hold in ancient and middle Welsh.

Harmonization works backwards, seldom forwards. It is the latter of two vowels that infects the former, and not the former the latter, e. g. *trigaf*, *llinach*, *llithricaf*.

There seem to be many rather obscure, but interesting, exceptions to this general rule. Let us notice a few.

In the demonstrative pronouns, *hwnw*, *hono*, *hyno*, derived from *hwn*, *hon*, *hun*, the terminations *w*, *o*, *y* seem to perform precisely the same office; they change the idea of presence into that of absence. It is probable, therefore, that the three are really the same affix, but that the inflectional vowel is harmonized with that of the root.

May not this principle account also for the different forms in which the pronominal part of the prepositional pronouns appears? e. g. *arnaf*, *ataf*, *tanaf*; *imi*; *ohonof*, *trosof*, *trwof*,*ynof*, *rhyngof*, *erof*; *wrthof*. But *genof* from *gan* appears against the supposition, and is quite anomalous, as we have also, sing. fem. *ganddi*, but masc. *ganddo*.

Perhaps we may also suggest that this law of harmonization may account for the different terminations of Nouns, formative und inflectional; and for the numerous Infinitive endings of Verbs, e. g. Verbs having *o* or *e* in the root or penult as *tor*, *med*, *agor*, or *w* after the root, as *meddw*, take *i* rather than *u* as their Infinitive endings, e. g. *tori*, *medi*, *agori*, *meddwi* (cf. Latin, *-ibilis*, *-abilis*).

There is a class of words in Welsh, ending in two consonants, the latter of which is *l*, *n*, or *r*. From ancient orthography it appears that these two consonants were originally separated by a short vowel, and the vulgar pronunciation still adheres to that orthography. Now, the vowel supplied is always either the same as that of the root, or nearly related to it. e. g. *cafan*, *casgal*, *gwadan*; *chwedel*, *eger*; *rhigil*, *migin*; *dogon*, *gogor*, *pobol*; *budur*; *gwodon*, *llyfor*. The reason for dropping this short vowel is, that it is elided in the course of inflection, e. g. *cafnau*, *casgliad*, *gwadnu*, *chwedleua*, *egrach*, *rhiglo*, *mignedd*, *dognedd*, *gogrynu*, *pobloedd*, *budreddi*, *gwydnach*, *llyfrau*. Exc. *amol* and *amal*.

Although *i* changes a preceding *a* into *e* there is no infectional power that can change *e* into *a*, e. g. *medi*, *medaf*, *medom*, There is no disinfecting power. Exc. *lleidr*, *lladron*; *neidr*, *nadrodd*; *gwraig*, *gwragedd*; *chwain*, *chwanen*.

The same remarks will apply to *o* as to *i*, e. g. *adar*, *aderon*; *llanerch*, *llenorch*; *nant*, *nentodd*; *iach*, *iechod*; *cadarn*, *cedorn*; *atal*, *etol*; *aros*, *eros*; *caru*, *cerom*, *ceroch*, *ceront*.

In the case of *w*, the harmonization is more uncertain, and takes place only in Verbs, and that not quite constant, e. g. *barnwr, canwr*; *cadw*; but *cenwch, cerwch*, in preference to *canwch, carwch*; and *canwn* or *cenwn*; *carwn* or *cerwn* optionally.

The influence of the diphthong *ai* is more constant, especially in Nouns; — e. g. *car, ceraint*; *dafad, defaid*; *arall, eraill;* in Verbs, *taflu, teflais*; *caru, ceraist*; *amlhau, amlheaist*. Exc. *cārai, gwanaidd, carrai*.

It is remarkable that *e* has no influence on the foregoing vowel; although *ai* is its equivalent as *aw* is the equivalent of *o*. We have a great number of double forms oscillating between *ai* and *e*, e. g. *darllain, darllen*; *ychain, ychen;* and in most parts of Wales both *ai* and *au*, when suffixes, are pronounced *e*, e. g. *pene, dyrned*, for *penau, dyrnaid*.

The diphthong *ae* is in a few cases infected : *saer maen; seiri meini*.

We shall now consider the second kind of Infection.

II. ASSIMILATION.

Assimilation affects certain vowels in the course of the inflection of different parts of speech. It is as wide in its influence, as Harmonization, and at the same time more obscure in its rationale, and more important in its functions, than that delicate kind of infection.

The mutations produced by assimilation are the following:

a into *ai*; — e. g. *bran, brain*; *dafad, defaid*;
— *ei*; — e. g. *bardd, beirdd*; *iar, ieir*;
— *ʊ*; — e. g. *cadarn, cedʊrn*; *alarch, elʊrch*;
e *ʊ*; — e. g. *caled, celʊd*; *bachgen, bechgʊn*.
— *wʊ?* — e. g. *pared, parwʊdʊdd*.
o *y*; — e. g. *corn, cʊrn*; *gosod, gesʊd*; *ffoi, ffʊ*; *aros, erʊs*;
y *e*; — e. g. *bʊr, ber*; *sʊch, sech*; *trydʊdd, trydedd*;
w *ʊ?*; — e. g. *asgwrn, esgʊrn*;
— *o*; — e. g. *llwm, llom*; *crwn, cron*;
ae *ʊ?*; — e. g. *gadael, gedʊ*.

The function of the modification *a* – *ai* is to form the plural of nouns, and, in a few instances, the Fut. Ind. 3 p. sing. of verbs e. g. *sefʊll, saf, saif*. The change of *a* into *ei* serves the same purpose; e. g. *llall, lleill*; *dal, deil*. The modification *a* – *y* forms the plural of nouns and adjectives, as above; *e* – *y* also forms the plural of nouns and adjectives as above, in one instance comparison, e. g. *hên, hʊn*, and derivatives from ancient forms, and from cognate languages : e. g. *celmed, celfʊdd*; *e* – *wy* in derivation, *Eglwʊs*, fr. *ecclesia*; *cwʊr*, fr. *cera*; *ffrwʊn*, fr. *frenum;*

o - υ forms the plural of nouns, and the future of verbs as above; υ - *e* distinguishes the feminine from the masculine of adjectives; *w* - υ shows the plural in one instance as above; *w* - *o* is a common sign of gender inflection, and *ae* - *y* is an exceptional formative of the future. There are other anomalous mutations, such as, *w* - *ei*: *dwfr*, *deifr*; *a* - *o*: *cadw*, *gwarchod*; *a* - *y* - *e*: *bach*; *bychan*, *bechan*; *lled*, *llydan*; *oe* - *ae*: *troed*, *traed*; *i*-*w*: *ci*, *cwn*; *u* - *ue*: *cudd*, *amgueddfa*; *wu*-*o*, *cwud*, *codi* (cf. *cyfud*, *cyfodi*); *oe*-*wu*: *croen*, *crwun*.

Some of these changes may be accounted for upon the principle, that internal inflections are produced by the absorption of external suffixes, and the rest are presumed to be theoretically effected by the same cause.

To illustrate this theory we will consider a few instances of vowel transposition. From *Maria* we have *Mair*, where we observe the *i* of the original termination transposed into the body of the word. Similarly, in the first and second persons singular of the past tense, active voice, the *i* of the pronominal termination seems to be absorbed by the sign *as* of the tense, e. g. *cerais*, *ceraist*, are equal to **caresi*, **caresti*, and appear to have been formed from them. So also the feminine *braith* is derived from the masculine *brith* through the intermediate theoretical form **britha* (and *tri*, *tria* = *tair*); *A* being the Indo-Celtic sign of the feminine. Upon the same principle, the masc. *brwnt* becomes (*brwnta*, *brawnt* =) fem. *bront*; and, *bruch* (*brycha*, *brauch* =) fem. *brech*. We have many plurals formed by the affix *i*, e. g. *trefi*, *celfi*, *blwuddi*, *llwuni*, which is generally joined to stems in *e* and its cognate *wy* as will be observed. This will account for plurals such as *saint*, *bychain*; *geifr*, *heirdd*.

The case of *a*, *e*, *o* changing to υ, to form plurals of nouns and adjectives, and the future of verbs, is not so easily explained. These mutations are exceedingly numerous in the language, and must be accepted as facts however they may be explained. They are produced by derivation as well as inflection. Derivation of sounds is a kind of developement, rather than any amalgamation. Perhaps some of these inflections were produced by analogy from developement. e. g. *rec* has developed into *rhuch*, and from analogy *gwared* is inflected into *gwerud*; *caled* into *celud*; and *cadwen*, *cadwuni?*

Perhaps it will be objected that my Harmonization should not be separated from my Assimilation, since both may be accounted for upon the same principle, i. e. the amalgamation of vowels; e. g. *ceni* may have undergone an intermediate change by the insertion of *i* in the stem to harmonize with the *i* of the affix, thus, *can* - *caini* = *ceni*; *cār* - *cairaint* = *ceraint*.

But, not to distinguish between an inserted and a transposed *i*, I base my classification upon the functions of the different changes, and maintain that the observance of this classification tends to simplify the rules for inflection. It is assimilation alone that has anything to do with inflection; while harmonization and compensation are merely euphonic. The rules for the declension of nouns and verbs are numerous and complicate enough in Welsh, but grammarians have unwittingly made them much more so by confounding the different kinds of consonant und vowel inflections.

III. COMPENSATION.

Although this kind of mutation is very common and general throughout the language, it is the simplest of the three, and may be disposed of in a very few lines.

Compensation, like harmonization, has nothing to do with etymology, and that distinguishes it from assimilation. It does not depend on the quality or class of the succeeding vowel, and that distinguishes it from harmonization.

Compensation takes place in the vowels *w*, *u*, and most of the diphthongs.

w is infected by compensation into *y*, e. g. *twr*, *tyrau*; *dwrn*, *dyrnwr*; *dwfr*, *dyfroedd*; *llwgr*, *llygredig*; *trwm*, *trymaf*; *twrf*, *tyrfu*; *trwm*, *trymhau*, *cwsg*, *cysgwn*.

Exc. *cwrw*, *bwrw*, *bwgan*, *lwlen*, *bwriaf*.

Final *w* is not considered to form a separate syllable, as it coalesces with affixes, e. g. *marw*, *marwol*, *garw*, *garwach*.

In some instances compensation is double, e. g. *cwlwm*, *cylymu*; *swmbwl*, *symbylir*; *cwmwl*, *cymylog*; *mwdwl*, *mydylau*.

u is infected by compensation into *y*, e. g. *dun*, *dynion*; *cruf*, *cryfach*; *prun*, *prynu*; *hun*, *hynu*(?) — and into *o*, e. g. *un*, *onen*; *cull*, *collen*.

The changes of the diphthongs are numerous and constant; *ai* becomes *ei*, e. g. *trai*, *treio*; *llai*, *lleiaf*; *bai*, *beiau*; *au* becomes *eu*, e. g. *cnau*, *cneuen*; *gau*, *geudeb*; *cau*, *ceubren*; *ceudwll*; *hau*, *heuodd*; *aw* becomes *o*, e. g. *brawd*, *brodur*; *anffawd*, *anffodion*; *tlawd*, *tlodi*; *mawl*, *moli*; *nawdd*, *noddfa*.

Exc. *cnawdol*, *gwawdio*, *cawgiau*.

John Peter.

Bala, North Wales.

ÉTUDE PHONÉTIQUE

SUR LE DIALECTE BRETON DE VANNES.

(DEUXIÈME ARTICLE [1].)

§ 3. I.

Le vannetais a dans les trois mots suivants un *i* qui manque dans le dialecte de Léon.

136. *Ugent*, « vingt » (Troude, Lag.); — en vannetais *uigent* (Troude), *huiguênnt* (Larm.), *uîgent* (Châl.; Guillome, *Gramm.*, p. 27, écrit toutefois *uéguend*). Cet *i*, conservé par le vieil irlandais *fichet*, par le latin *viginti*, le grec εἴκατι, εἴκοσι, le sanskrit *vīçati*, a disparu dans les documents gallois les plus anciens, où l'on trouve *uceint*, mais on rencontre le cornique *igons* (*Gr. C.* [2], p. 319; Ebel, *Beitr.*, I, 432; II, 161; Cuno, *Beitr.*, IV, 105).

137. *Mouarenn*, « mure; » — en vannetais *mouiarenn* (Troude), *mouyarenn* (Larm.), *mouyarenn* (Châl.); gallois moderne *mwyar*, cornique *moyar*. Le latin *morum*, le grec μόρον ne contiennent pas d'*i*; mais, malgré leur ressemblance, les mots néo-celtiques ne peuvent être issus de ces mots latin et grec; les lois du vocalisme s'y opposent. L'*o* bref primitif donne en armoricain, *o*, *e*, *eu* (*Gr. C.* [2], p. 90-91).

138. *Goanv*, « hiver; » — en vannetais *gouian* (Troude, Larm.),

1. Voir le numéro précédent pp. 85-105.

gouihian (Châl.). L'*i* appartient à la racine qui est *ghi* d'où le sanscrit [*g*]*hi-ma*, « neige, » le grec χιών, qui a le même sens, le latin [*g*]*hiems*, et avec renforcement de l'*i* le grec χεῖμα, le latin *hîbernus* pour *ghei-bernus*, le vieil irlandois *gaim*, le vieux gallois *gaem* pour *gaim*, le moyen gallois *gayaf*, le moyen cornique *goyf* (*Gr. C.* [2], p. 37, 104; Stokes, *Beitr.*, V, 450).

Au lieu de l'*i* léonnais on trouve quelquefois dans les mots vannetais correspondants un *a* qui, primitif ou non, paraît avoir été conservé ou produit par l'influence de la consonne suivante, *l* ou *n*.

139. *Silvidiguez*, « salut, » *silvidigaez* (Lag.); — en vannetais *salvedigueah* (voir plus haut n° 34), dérivé du latin *salvus*.

140. *Grignol*, « grenier; » — en vannetais *gragnel* (Troude), *granniêle* (Larm.) qui conserve la voyelle primitive de la racine sanscrite *g'ar*, *gṛ*, *gûr*, d'où le latin *granum*, *granarium*, en français « grenier » (Curtius, *Gr. Etym.*[2], p. 161).

141. *Inoui*, « ennuyer, » *enoeiff* (Lag.); — en vannetais *anneein*, *ehanneein* (Troude), *annaiein*, *ehannaiein* (Larm.), du français « ennui » sur l'étymologie duquel on peut voir Diez (*Wœrterbuch*[2], I, 291-292) et Littré (*Dictionnaire*, s. v.)

142. *Hini* dans *ann hini*, « celui-ci, » *hon-hini*, « le nôtre, » *pe-hini*, « qui, » etc.; en vannetais *hani*, en moyen armoricain *heni*, dont l'*e* remplace probablement un *u* primitif (*Gr. C.* [2], p. 395).

L'*i* léonnais a *e* pour équivalent dans un certain nombre de mots vannetais; savoir :

1) Des infinitifs de verbes qui ont en léonnais assimilé leur voyelle radicale à la désinence.

143. *Birvi*, « bouillir, » *birviff* (Lag.), part. *bervet;* — en vannetais *berc'houein* (Troude), *beruein* (Troude, Larm., Châl.); vieil irlandais *bervad*, gallois moderne *berwi*, latin *fervêre*; comparez *fermentum* de la racine *bhar* (Corssen, *Kritische Nachtræge*, p. 226-229, d'accord avec Stokes, *Beitr.*, V, 221); voir pourtant Pott, *Wurzel-Wœrterbuch*, I, 1203.

144. *Dibri*, « manger, » *dibriff* (Lag.), part. *debret;* — en vannetais *debrein* (Troude), *daibrein* (Larm., Châl.); vieux gallois *diprim*, « je mange, » moyen cornique *diberi* (*Voc.*), plus tard *debry*, *dibry* (Stokes, *Beitr.*, IV, 393).

2) Des pluriels qui en léonnais ont assimilé la voyelle radicale à celle de la désinence.

145. *Irvi*, « sillons, » pluriel *d'ero;* — en vannetais *ervi* (Troude), *ærhui* (Larm.; Châl. admet *irvi*); gallois moderne *erwau*, pluriel d'*erw*.

146. *Biniou,* « musette, » pluriel de *benvek,* « outil, instrument; » — en vannetais *benieu* (Troude, Châl.; *benieu* et *banieu* suivant Larm.).

3) Les mots suivants où l'*i* du dialecte de Léon est encore produit par l'assimilation de la voyelle radicale à ce. . d'un suffixe ou du second terme d'un composé.

147. *Milin,* « moulin; » — en vannetais *melin* (Troude et Châl.), *melein* (Larm.), gallois moderne et moyen cornique *melin,* Lagadeuc dit encore *melin.* Les formes irlandaises s'expliquent par un primitif *molina* (Stokes, *Thr. Ir. gl.,* p. xxiv; cf. *Ir. gl.,* p. 88, n° 701; Ebel, *Beitr.,* II, 163).

148. *Tignouz,* « teigneux, » *tingnous* (Lag.); — en vannetais *tegnous* (Troude), *teignouss* (Larm.), du français « teigneux. »

149. *Binniga,* « bénir, » *binniguet,* « béni » (Lag.); — en vannetais *benigein* (Troude), *béniguein* (Larm.), *beniguein* (Châl.), pour *bennigein* = *bendigein,* du latin *benedicere* dont le *c* est resté guttural et n'est pas changé en sifflante. On trouve encore dans la « Vie de sainte Nonne » l'*e* de la première syllabe *beniguet* (*Gr. C.* [2], p. 147.

L'*e* vannetais est dû à l'influence d'une spirante gutturale qui suit dans :

150. *Skuiz,* « fatigué, » *scuyz* (Lag.); — en vannetais *skuec'h* (Troude), *squeh* (Larm.), *scueh* (Châl.), cornique *squyh.*

151. *Striz,* « étroit » (Troude, Lag.); en vannetais *streih* (Troude), *streh* (Larm., Châl.), du latin *strictus.*

I du dialecte de Léon devient *ei* dans quelques cas.

152. *Histrenn,* « huitre; » en vannetais *eistrenn* (Troude, Larm., Châl.), moyen cornique *estren* (*Voc.*). Ce mot ne peut venir du latin *ostreum* puisque l'*o* primitif donne en armoricain *o, e, eu* (*Gr. C.* [2], p. 90-91). Il s'explique par un primitif *ostrin-,* la voyelle initiale s'est assimilée plus ou moins complétement à la voyelle du suffixe; comparez 147 *milin.*

153. *Nij,* « vol, » *nig* (Lag.); — en vannetais *neij* (Troude), *neige* (Larm.), *neig* ou *nége* (Châl.); cornique *nyge,* « voler. »

154. *Evit,* « pour » (Troude et Lag.); — en vannetais *aveit* (Guillome, *Gramm.,* p. 90).

I léonnais est remplacé par *u* dans :

155. *Sizun,* « semaine » (Troude et Lag.); — en vannetais *suhun* (Troude et Châl.), *suhunn* (Larm.) du latin *septimana.* L'*u* vannetais est dû à une assimilation qui ne se trouve ni dans le moyen cornique *seithum*

(*Voc.*), ni dans le cornique plus récent *seithun*; vieil irlandais *sechtmaine* « septimanæ » (*Gr. C.* ², p. 68).

§ 4. O.

O léonnais est remplacé par *a* dans les exemples que voici où il est suivi d'une nasale.

156. *Kompez* ou *kampoez*, « uni, » *compoes* (Lag.); — en vannetais *kampoez* (Troude), *campouiss* (Larm.), *campouizein*, « unir » (Châl.); cornique *compos*, gallois moderne *cymhwys*. Le préfixe est *com*, par conséquent la voyelle la plus ancienne est celle de Léon.

157. *-omp*, suffixe de la première personne du pluriel du présent de l'indicatif; — en vannetais *amb*. La forme primitive paraît avoir été *um*, *om* (*Gr. C.*, p. 500; cf. Guillome, *Gramm.*, p. 57, 63, 64, 66, 69, 73, 85, 87; le verbe *bout*, « être, » conserve l'*o* : *omb*, p. 45, 77). — *amb* est aussi employé comme pronom suffixe de la première personne du pluriel (Guillome, *Gramm.*, p. 30).

Zeuss a établi que l'*o* primitif fléchit en *e* dans un grand nombre de mots bretons (*Gr. C.* ², p. 90-91). Cet affaiblissement de la voyelle originaire s'est produit en vannetais dans le mot suivant qui y a échappé dans le dialecte de Léon :

158. *Kostezenn*, « côte, » *costenn* et *costez* (Lag.); — en vannetais *kestad* (Troude), *questatt* (Larm.), *questat* (Châl.), du latin *costa*. On dit aussi en vannetais *costeen* (Larm.) ou *costene* (Châl.).

Il y a d'autres mots qui ont un *o* dans le dialecte de Léon et un *e* en vannetais; mais il n'est pas toujours aisé de déterminer quelle est dans ces mots la voyelle primitive :

159. *Garmelod*, « fresaie, » *gannelot* (Lepel.); — en vannetais, *garmelet* (Lepel.), *garmeled* (Troude, Le Gon.).

160. *Hogen*, « mais, » *hoguen* (Lag.); — en vannetais *hegon* (Troude); moyen gallois *hagen* (*Gr. C.*, p. 694).

161. *Omp*, « nous, » pronom suffixe de la première personne du pluriel; — en vannetais *emp* (Troude), *emb* (Guillome), concurremment avec *omb* et *amb*. L'ancien irlandais a deux formes de ce pronom : 1° *in*, 2° *un*, qui fléchit quelquefois en *on* (*Gr. C.* ², p. 333, cf. p. 14). Nous rattachons à la première le léonnais *imp*, à la seconde le léonnais *omp*, et les trois formes vannetaises *omp*, *amb*, *emp* (*Gr. C.* ², p. 90-91); toutefois on pourrait considérer *omp* vannetais comme une forme affaiblie du léonnais *imp*, en vieil irlandais *in* (*Gr. C.* ², p. 88-89).

162. *Fron*, « narine, » *froan* (Lag.); — en vannetais *frenn* (Troude), *frênn* (Larm.), *fren* (Châl.); en gallois moderne *froen*. La forme galloise et celle que donne Lag. établissent que l'*n* final de ce mot a d'abord été précédé de la diphthongue *oe, oa* dont ici l'origine n'est pas connue d'une manière certaine (*Gr. C.* [2], p. 103); comparez : 1° le moyen cornique *fruc* (*Voc*) et le cornique moderne *frig* qui permettent de supposer la suppression d'une gutturale, 2° l'ancien irlandais *srôn* (*Gr. C.* [2], p. 23, 80; Stokes, *Beitr.*, V, 223; Curtius, *Gr. Etym.* [2], p. 317) qui se dirait par conséquent pour *srocn* (?).

L'*o* du dialecte de Léon devient *ou* dans les mots suivants :

163. *Heor*, « ancre; » — en vannetais *heour*, *hiour* (Troude), *ehour* (Larm.), *iour* (Châl.); — on dit aussi en vannetais *heor*, *hivor* (Troude), *ivor* (Larm.). En gallois moderne *angor*, du latin *anchora*.

164. *Zo*, « est, » en moyen armoricain *so* (Stokes, *Middle breton irreg. Verbs*, p. 8-9); en vannetais *zou* (Troude, Larm.).

165. *Kroc'henn*, « peau, » *crochenn* (Lag.); — en vannetais *kourc'henn* (Troude) *crohenn*, *crouhenn* (Larm.), *courehen*, *crouhen* (Châl.); on dit aussi *crohenn* (Larm.); vieil irlandais *crocenn*, moyen gallois *croen*, *croyn* (*Gr. C.* [2], p. 103), cornique *crochen*, *croin* (*Voc*).

166. *Ho*, « leur; » — en vannetais *ou* (Troude, Larm.; Guillome, *Gramm.*, p. 34, écrit *hou* et *ou*); vieil irlandais *an*, *a*; moyen gallois *eu*, cornique *aga* (*Gr. C.*[2], p. 337, 340, 387).

167. *Ho*, *hoc'h*, « votre, » plus anciennement *hoz* (*Gr. C.* [2], p. 385); — en vannetais *hou*, *houç* (Troude, Larm., Châl.; Guillome, *Gramm.*, p. 34); moyen gallois *awch*, moderne gallois *eich*, *ych*, cornique *as* (*Gr. C.* [2], p. 385).

168. *Eno*, « là » (Troude et Lag.); — en vannetais *inou* (Larm.), ancien et moderne gallois *yno*, cornique *yno* (*Gr. C.*, p. 574).

169. *Enor*, « honneur » (Troude, Lag.); — en vannetais *inourr* (Larm.), *inour* (Châl.), du latin *honor*.

On remarquera qu'il s'est produit ici un phénomène contraire à celui qui s'observe souvent quand du dialecte de Léon on passe à ceux de Cornouailles et de Tréguier. Souvent en effet l'*ou* de Léon devient *o* en Cornouailles et dans le pays de Tréguier, exemple *kaloun*, « cœur, » *kalon*; *doun*, « profond, » *don*; *dourn*, « main, » *dorn*. Nous parlerons plus en détail de cette substitution de lettre en nous occupant de la voyelle *ou*.

O du dialecte de Léon devient *u* dans les mots suivants du dialecte de Vannes.

170. *Solier,* « galetas, » *solyer,* alias *suler* (Lag.); — en vannetais *suler* (Troude), *sulærr* (Larm.); moyen cornique *soler* (*Voc*); du latin *solarium* (*Ir. gl.*, p. 91, nº 740).

171. *Lano,* « marée, pleine mer; » — en vannetais *lanu* (Troude), *lannhuë* (Larm.); gallois moderne *llanw,* ce mot paraît un dérivé de l'adjectif *leun,* « plein, » primitivement *lân* forme qu'on trouve en ancien irlandais (*Gr. C.* ², p. 16, 93, 94, 96). En irlandais moderne *lâin mara* veut dire « marée, haute mer, » et *lain,* « plénitude, » est un substantif dérivé de l'adjectif *lân,* « plein. » *Llanw* serait une exception à la règle qui veut que, dans les dérivés, l'*â* soit représenté en gallois par *ô* (*Gr. C.* ², p. 94). La consonne du suffixe de *lano, lanu, llanw,* aurait été primitivement un *m* ou un *b* (*Gr. C.*, p. 731-734, 788; 751-752, 802).

172. *Maro,* « mort; » — en vannetais *maru* (Troude), *marhuë* (Larm. et Châl. qui écrit aussi *marv*); dans Lag. et la Vie de sainte Nonne, on lit *maru;* en vieil irlandais *marb,* moyen gallois *maru* (Ebel. *Beitr.*, II, 163; *Gr. C.* ², p. 84, 129; *Misc.*, p. 33).

173. *Hano,* « nom, » en moyen armoricain *hanu* ou *hanv* (Lag.); — en vannetais *hanu* (Troude), *hanhuë* (Larm.), *hanüein,* «nommer» (Châl.), vieil irlandais *ainm,* moyen gallois *enw* (*Gr. C.* ², p. 4, 41, 115; *Ir. gl.*, p. 115, nº 991; *Gl. Taur.*, p. 68; Ebel, *Beitr.*, II, 155, 159). La voyelle finale *o, u* tient lieu d'un *m,* lettre initiale d'un suffixe qu'on ne peut restituer que par hypothèse.

174. *Ero,* « sillon, » en moyen armoricain *erv* ou *eru* (Lag.); — en vannetais *eru* (Troude), *ærhuë* (Darm.), *erü* (Châl.); moyen cornique *eru,* gallois moderne *erw,* moyen irlandais *arba* (*Ir. gl.*, p. 119, nº 1038; *Gr. C.* ², p. 131).

175. *Baro,* « barbe, » *barff* (Lag.); — en vannetais *baru, barhu* (Troude), *barhuë* (Larm.), *barü* (Châl.); moyen cornique *barf, baref* (*Voc*); gallois moderne *barf,* du latin *barba* (Ebel, *Beitr.*, II, 141).

176. *Treo,* « église succursale, » *treff* (Lag.); — en vannetais *trehu* (Troude), *træhu* (Larmery) du gaulois *treba* dans *A-treba-tes*; comparez le vieil irlandais *atreba*, « habitant, possident »; vieil armoricain *treb,* moyen gallois et gallois moderne *tref,* cornique *trev,* « village, habitation »; irlandais moderne *treabh,* « tribu », gaëlique *treubh,* même sens : on croit reconnaître le même mot dans le latin *tribus* et le gothique *thaurp* (*Gr. C.*², p. 10, 137; Glück, K. N., 39-40; *Ir. gl.*, p. 68, nº 315).

177. *Hon, hor, hol,* « notre; » *hon* (Lag.); — en vannetais, *hun, hur* (Troude, Larm., Guillome, *Gramm.*, p. 34); en vieux gallois et en cornique *an,* en vieil irlandais *arn* (*Gr. C.* ², p. 336, 384).

178. *Beo,* « vif, » *beu* ou *bev* (Lag.); — en vannetais *bihuë* (Larm.);

vieil irlandais *biu*, vieux gallois *biu*, gallois moderne *biw*, sanscrit *g'ivas*, gothique *quius*, grec βίος pour *βιϝος, latin *vivus* (*Gr. C.* [2], p. 35, 37, Ebel, *Beitr.*, II, 160; Curtius, *Gr. Etym.* [2], p. 418).

L'*o* du dialecte de Léon qui devient *u* en vannetais est un *o* primitif dans l'article 170, un *b* ou un *m* dans les articles 171-176, un *v* dans l'article 178. Dans l'article 177 la voyelle primitive paraît être un *a*.

A l'*o* léonnais, *ue* correspond en vannetais dans :

179. *Tomm*, « chaud; » *tomder*, « chaleur, » autrefois *toem*, *toemder* (Lag.); — en vannetais *tuemm*, *tuemder* (Troude); *tuêm*, *tuemdér* (Larm.); *tuem*, *tuemdér* (Châl.); gallois moyen et moderne *twym*, moyen cornique *toim* (*Voc*). Dans ce mot une longue a précédé la diphthongue, c'est un *ê*. Or l'*ê* devient régulièrement en breton armoricain *oe*, *oa*, dialecte de Léon, *oe*, *ue*, dialecte de Vannes. Le dialecte de Vannes a conservé pour ce mot une forme plus complète que le léonnais moderne (*Gr. C.* [2], p. 97-98, cf. W. Stokes, *Beitr.*, IV, 390 et V, 226, qui compare avec raison le thème sanscrit *tigma-*, « chaud, » « chaleur » et le vieil irlandais *timmi* pour **tigmi*. La longue *ê* serait donc issue d'*i* par allongement compensatif. L'irlandais *timmi* est le dernier mot du vers 32, p. 72 du recueil intitulé *Goidilica*).

§ 5. OU voyelle.

Ou léonnais devient *e* dans :

180. *Louzaouen*, « herbe, légume, » *lousouenn* (Lag.), — en vannetais *lezeuenn* (Troude), *lézeuenn* (Larm.), *lézéüenn* (Châl.). La voyelle primitive est un *u* qu'on trouve dans l'irlandais et le gaëlique *lus*, et dans le pluriel cornique *lusow*. Cet *u* s'est affaibli en *y* dans le gallois moderne *llysiaw*, en *e* dans le moyen cornique *les* (*Voc*) et dans le mot vannetais que nous venons de citer (*Ir. gl.*, p. 98, n° 810; *Gl. Taur.*, p. 59; cf. *Gr. C.* [2], p. 92).

Ou devient *eu* en vannetais dans :

181. *Dour*, « eau » (Troude, Lag.); — en vannetais *deur* (Troude), *deure* (Larm., Châl.); gaulois *dubron*, vieux gallois *dubr*, gallois moderne *dwfr*, moyen cornique *dur* ou *dour* (*Voc*), vieil irlandais *dobur*, *dobhar* (*Gr. C.* [2], p. 109, 136, 138; *Ir. gl.*, p. 70-71, n° 375; *Thr. Ir. gl.*, p. xvj; Glück, K. N., p. 51).

182. *Soul*, « chaume, » *soulenn* (Lag.); — en vannetais *seul* (Troude), *seule* (Larm., Châl.); gallois moderne *sofl*, cornique *soul*, le même mot

que le latin *stipula*, comparez le grec στέφανος (W. Stokes, *Middle breton irregular Verbs*, p. 9 note : Curtius, *Gr. Etym.*², p. 194).

183. *Deou*, « droit, » opposé à gauche; en vannetais *deeu* (Troude), *dêheu* (Larm., Châl.); vieux gallois *dehou*, gallois moderne *deheu*, moyen cornique *dehou* (*Gr. C.* ², p. 107, 125).

184. *Poultr*, « poussière » (Troude et Lag.); — en vannetais *peudr* (Troude), *peudre* (Larm., Châl.), du vieux français « pouldre » aujourd'hui « poudre » qui vient lui-même du latin *pulverem*.

185. *Ankou*, « mort, » *ancou* (Lag.); en vannetais *ankeu* (Troude), *anqueu* (Larm.), « fantôme; » cornique *ancow;* moyen gallois *angheu*, gallois moderne *angeu*, « mort » (*Gr. C.* ², p. 107, 129).

186. *Genou*, « bouche, » *guenou* (Lag.); — en vannetais *geneu* (Troude), *guineu* (Châl.); gaulois *Genava*, moyen cornique *genau* (*Voc*), vieux gallois, *genou*, gallois moderne *genau* (Ebel, *Beitr.*, II, 167; Glück, K. N., p. 104-107; *Gr. C.* ², p. 129, 131).

187. *Bizou*, « bague; » — en vannetais *bizeu* (Troude), *biseu* (Larm.), *bizeü* (Châl.); moyen cornique *bisou* (*Voc*), cornique moderne *besaw*, gallois moderne *byson* (en français « bijou »); dérivé de *bis*, « doigt » (*Gr. C.* ², p. 1109; Diez, *Wœrterbuch*², II, 219; Stokes, *Beitr.*, V, 446).

188. *Goulou*, « lumière, » *golou* (Lag.); — en vannetais *goleu* (Troude, Larm.), vieux gallois *lou-ber*, « splendor, » *di-goleu-ichetic*, « ad lucem editus; » gallois moderne *goleu*, moyen cornique *golou* (*Voc*), cornique moderne *golow* (*Gr. C.* ², p. 106).

189. *Argourou*, « dot » (Troude, Lag.); — en vannetais *argouvreu* (Troude, Larm., Châl.).

190. *-ou* suffixe du pluriel; — en vannetais *eu;* vieux gallois *ou*, moyen gallois *eu*, gallois moderne *au;* moyen cornique *ou*, cornique moderne *ow* (*Gr. C.* ², p. 284-288). Dans ce suffixe, comme dans les mots qui précèdent, sauf 181 *Dour* 184 *Poultr* et peut-être 182 *Soul*, *ou* léonnais, *eu* vannetais remplacent une ancienne diphthongue, la diphthongue gauloise *ou* que les inscriptions romaines écrivent ordinairement *au* (*Gr. C.* ², p. 32, 106).

Dans les mots suivants le vannetais a conservé l'*o* armoricain qui se trouve dans le *Catholicon* de Lagadeuc et que le dialecte moderne de Léon a changé en *ou*.

191. *Hou-man*, « celle-ci, » *houn-nez*, « celle-là; » *homan*, *honnez* (Lagadeuc, cf. *Gr. C.* ², p. 297); en vannetais *ho-nan*, *hon-nec'h* (Troude), *hona*, *honeh* (Larm., Châl.), *hon* en gallois et en cornique (*Gr. C.* ², 394-395)

192. *Goulaouen*, « chandelle, » *golou*, « lumière » (Lag.); — en vannetais *goleuenn* (Troude, Larm.), comparez le vieux gallois *digoleuichetic* « dilucidatus » (*Gr. C.* ², p. 106).

193. *Kourreza*, « corroyer, » *correeu*, « courroie » (Lag.); — en vannetais *korreein* (Troude), *correyein* (Larm.), *corréein* (Châl.), du français « corroyer » dont l'étymologie est discutée par Diez, *Wœrterbuch* ², I, 343.

194. *Choum*, « rester, » *chom* (Lag.); — en vannetais *chom* (Troude); *chomm* (Larm), *chommein* (Châl.), du français « chômer » dont l'étymologie a été étudiée par Diez, *Wœrterbuch* ², I, 101.

195. *Kounnar*, « rage, » *connar* (Lag.); — en vannetais *konnar* (Troude), *gonare* (Larm.), *connar* (Châl.); en gallois moderne *cynddaredd*, de *cwn* autrefois *cun* pluriel de *ci* « chien » (*Gr. C.* ², p. 293) et de *daredd*, « bruit tumultueux » dérivé de *dâr*, « bruit; » l'*u*, *w* du premier terme s'est changé en *y* suivant la règle (*Gr. C.* ², p. 92). L'armoricain *connar* vient de *con*, pluriel de *ci*, « chien » (*Gr. C.* ², p. 294) et de *dâr*, « bruit » qui n'existe plus en armoricain que dans ce composé et dont le *d* initial s'est assimilé à l'*n* précédent.

196. *Ploum*, « plomb, » *plom* (Lag.); — en vannetais *plomm* (Troude, Larm.), *plom* (Châl.); cornique *plom*, gallois moderne *plwm*. Le mot cornique et le mot gallois vient du latin *plumbum*. L'armoricain *plom* peut être issu ou du français « plomb » ou du mot latin (*Gr. C.* ², p. 91-93).

Le mot suivant a dans Lagadeuc un *ou* qui tient lieu d'un *o* primitif que le vannetais a gardé.

197. *Koulm*, « pigeon, *coulm* (Lag.); — en vannetais *klomm* (Troude), *clomm* (Larm.), *clom* (Châl.), avec une métathèse de l'*l*; vieil irlandais *colum*, cornique *çolom*, gallois moderne *colomen*, en latin *columba* (Stokes, *Ir. gl.*, p. 56, n° 203).

Voici encore un mot écrit avec *ou* par Lag.; cet *ou* conservé en léonnais moderne provient d'un *u* primitif et il est devenu *o* en vannetais.

198. *Houc'h*, « porc, » *houch* (Lag.); — en vannetais *hoc'h* (Troude), *hoh* (Larm., Châl., au mot *morhoh*), moyen gallois *hucc*, gallois moderne *hwch*, moyen cornique *hoch*. L'*h* initial remplace un *s* primitif. Comparez le latin *sus*, le grec ὗς, le sanscrit *sûkara* (*Gr. C.* ², p. 91; Ebel, *Beitr.*, II, 175; W. Stokes, *Ir. gl.*, p. 118; Curtius, *Gr. Etym.* ², p. 343).

En voici deux où les deux dialectes armoricains sont dans le même rapport sans que nous sachions quelle est la lettre primitive.

199. *Tousek*, « crapaud, » *toucec* (Lag.); — en vannetais *tosek* (Troude), *tossêg* (Larm.).

200. *Poulc'henn*, « mêche, » *pourchenn* (Lag.); — en vannetais *porc'henn* (Troude), *porhenn* (Larm., Châl.).

Dans celui-ci l'*ou* léonnais devient indifféremment soit *o* soit *eu* en vannetais; mais la forme écrite avec *o* est commune au vannetais et aux autres dialectes armoricains; la forme en *eu* est seule propre au vannetais.

201. *Doun*, « profond; » — en vannetais *don* (Troude), *deun* (Le Gon.), *donne*, *deune* (Larm.), *done*, *deüne* (Châl., qui écrit aussi *donne*); gaulois *dumnos*, « profond », vieil irlandais *domun*, « le monde », moyen gallois *dwfyn*, gallois moderne *dwfn*, « profond », cornique *down*, « profond ». Ce mot est écrit *don* dans la « vie de sainte Nonne » (*Gr. C.* [2], p. 114, 116; Gluck, K. N., p. 68-74; Cuno, *Beitr.*, IV, 220).

Ou léonnais devient *u* en vannetais dans :

202. *Aotrou*, « seigneur, monsieur », *autrou* (Lag.); — en vannetais *eutru* (Larm., Châl.). Troude et Le Gon. écrivent *eutreu*, *êutrêu*; en moyen cornique *altrou*, « beau-père », gallois moderne *altraw*, « parrain », irlandais moderne *altra*, « père nourricier », gaëlique *altrach*, « celui qui nourrit, élève ». De la racine *al* qui se trouve dans le latin *alo*, le gothique *alan*, l'allemand *alt* (*Gr. C.*[2], p. 108, note. Cf. l'anglais *lord*, Max Müller, *Lectures* [5], p. 126).

Ou léonnais devient aussi *u* en vannetais dans les diphthongues *iou*, *oue*, *oui*, dont il sera question plus loin.

§ 6. U.

L'*u* léonnais se conserve ordinairement en vannetais. Cependant il devient *ê* dans :

203. *Bruzuna*, « émietter; » — en vannetais *brec'honein* (Troude), *berhonenein* (Larm.), *brehonnein* (Châl.), *morzeel* (Châl.).

U devient *o* dans le même mot et dans :

204. *Muzel*, « museau, » *musell* (Lag.); — en vannetais *moje*, *morzell* (Troude), *moge*, *morzell* (Larm.). L'*o* est la lettre primitive, car ce mot n'est autre que le bas-latin *morsellus* diminutif de *morsus* (Diez, *Wœrterbuch* [2], I, 287; Ducange, edit. Henschel, IV, 551).

U devient *i* dans :

205. *Lugernuz*, « brillant; » *lugerni*, « briller, » *luguaerniff* (Lag.);— en vannetais *ligernuz*, *lingernuz*, *ligernein* (Troude), *liguêrnuss*, *liguêrnein*, *linguêrnein* (Larm., qui admet aussi *luguêrnein*; Châl. ne donne que *luguernein* et *luguernus*), gallois moderne *llygorn*, « lampe, » moyen

cornique *lugarn* (*Voc*), même sens. La forme *luacharn* du vieil irlandais (*Gr. C.*, p. 23) s'explique par un thème plus ancien *lôcarno* dont l'*ô* est devenu *ua* en irlandais, *u* en cornique et en armoricain suivant la règle (*Gr. C.* [2], p. 22, 99-100). L'*y* gallois s'explique par un *u* bref, celui du latin *lucerna* (*Gr. C.* [2], p. 92), l'*i* vannetais par l'*û* long d'un hypothétique *lûcerno* (sur *i* = *û* voir *Gr. C.* [2], p. 100).

La conclusion de cette partie de notre travail sera celle que nous avons annoncée. Quand la voyelle vannetaise est différente de celle du dialecte de Léon, cela tient ordinairement à l'une ou à l'autre des trois causes suivantes : 1° le dialecte de Vannes a conservé une voyelle ancienne que le léonnais a modifiée; 2° la voyelle vannetaise a subi l'influence de la consonne qui suit; 3° le dialecte de Vannes a subi la tendance propre à son vocalisme qui est de préférer la voyelle *i* ou une voyelle qui s'en rapproche. De là la substitution fréquente de l'*e* à l'*a*, de l'*i* à l'*e*, de l'*e* et de l'*ou* à l'*o*, d'*eu* et d'*u* à *ou*.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

SAINTE TRYPHINE ET HIRLANDE.

Il me semble qu'on n'a pas encore remarqué la ressemblance qui existe entre le Mystère Breton de « Sainte Tryphine et le roi Arthur [1] » et l'histoire de la duchesse Hirlande de Bretagne telle que l'a racontée le Père René de Ceriziers [2] dans son livre *les Trois Estats de l'Innocence*, souvent réimprimé depuis 1640 [3].

Cette histoire est racontée par Ceriziers avec de grands développements, et dans un style alambiqué. La voici en résumé :

1. *Sainte Tryphine et le roi Arthur, mystère Breton en deux journées et huit actes, traduit, publié et précédé d'une introduction par* F. M. Luzel, *texte revu et corrigé d'après d'anciens manuscrits par* M. l'abbé Henry. Paris, Schulz et Thuillié, 1863, in-8°. Prix 3 fr.

2. Né à Nantes en 1603, mort en 1662.

3. Je me suis servi de l'édition suivante : *Les trois Estats de l'Innocence, contenant l'histoire de la Pucelle d'Orléans, ou l'Innocence Affligée. De Geneviève, ou l'Innocence Reconnue. D'Hirlande, ou l'Innocence Couronnée.* Par le sieur de Ceriziers, aumônier du roi, à Paris, chez Estienne Loyson, au Palais, au nom de Jésus. M. DCC. VI. Avec approbation des docteurs. In-8°. Ce livre a été traduit en Anglais par W. Lower en 1654 et a été traduit en allemand « par un Père de la Société de Jésus » sous le titre de *Die Unschuld in drey unterschidlichen Stænden.* Dillingen, 1685. Cf. J. Zacher : *Die Historie von der Pfalzgræfin Genovefa.* Kœnigsberg, 1860, pp. 10 et 12. — Il existe aussi une traduction italienne d'Hirlande, qui porte le titre suivant : *L'Irlanda, ouero l'Innocenza Coronata, Del Signore di Cerisiers, Limosiniere del Rè, autore dell' Innocenza Riconosciuta. Tradotta dalla lingua Francese nell' Italiana dal Sig. Capitano Lodovico Cadamosto.* Bologna, Gio. Batt. Vaglierini; sans date, in-12. L'avant-propos de l'éditeur nous apprend que cette traduction avait été précédée d'une traduction italienne de « Geneviève ou l'Innocence reconnue » qui avait eu plusieurs éditions.

De même que l'histoire de Geneviève, l'histoire d'Hirlande (sous forme abrégée) est devenue livre populaire en Allemagne. J. Gœrres dans son livre *Die Teutschen Volksbücher* (Heidelberg, 1807) cite (p. 146) une édition qui porte le titre suivant : *Die über die Bosheit triumphirende Unschuld, das ist: Hirlanda eine gebohrne Herzogin von Britanien, 7 ganzer Jahre als eine Dienstmagd unter dem Vieh, nachmalen wieder nach Hof berufen, doch durch Verlæumdung ihres Schwagers zum Scheiterhauf verdammt, von ihrem Sohn unbekannter Weise errettet. Vorgestellt in einer anmuthigen Historie, gezogen aus des Herren Renatus Cericius franzœsischer Geschichte, aufs neue übersehen, vermehrt und zum Drucke befœrdert von einem Liebhaber der Historien.* Kœln. La bibliothèque de Weimar possède une édition du dernier siècle dont le titre concorde avec celui que je viens de citer, à cela près qu'il se termine par les mots : « *Vorgestellt in einer anmüthigen Historie, gezogen aus einem franzœsischen Geschichtschreiber.* Gedrukt zu Kœln am Rhein. » M. Karl Simrock a republié le livre populaire d'Hirlanda dans sa collection de livres populaires allemands, tome XII. pp. 27-82 (Francfort-sur-le-Mein, 1865).

Le roi d'Angleterre[1] est malade de la lèpre, et, d'après l'avis d'un médecin juif, ne peut guérir que s'il se lave avec le sang d'un enfant de haute naissance non encore baptisé et s'il en mange le cœur. Gérard, frère du duc Artus de Bretagne, se trouve justement à la cour du roi Anglais. Il sait que sa belle-sœur, la femme du duc Artus, touche au moment de sa délivrance, que son frère est absent et parti pour la guerre avec le roi de France; il prend la résolution de dérober l'enfant qui va naître et de s'en servir pour guérir le roi d'Angleterre. Il se rend en Bretagne et corrompt la sage-femme et la nourrice. Hirlande donne le jour à un fils, et comme elle est sans connaissance après les douleurs de l'accouchement, la nourrice prend l'enfant et s'enfuit, et la sage-femme dit plus tard à la mère qu'elle a mis au monde un enfant mort.

La nourrice doit passer secrètement en Angleterre avec l'enfant; mais elle tombe au pouvoir d'un abbé Bertrand de Saint-Malo, auquel un ange a ordonné de se rendre à la côte et de sauver l'enfant. Gérard reproche à la duchesse après son accouchement d'avoir été « homicide de son fruit »; « il disait que si elle eût eu autant d'amour pour son mari qu'elle en avait pour un certain gentilhomme voisin, elle n'eût pas si mal ménagé les espérances de sa maison.» Une chambrière, corrompue par lui, doit confier à la duchesse que Gérard a été chargé par le duc de la tuer. Hirlande s'enfuit et se réfugie dans un château de Normandie « où elle avait soin de tout le ménage de la basse-cour. » Au bout de sept ans, un noble breton, le seigneur d'Olive, vient par hasard voir la maîtresse du château qui est sa tante, et il reconnaît la duchesse dans la servante. Hirlande retourne auprès de son mari et ils vivent heureux pendant sept ans. Au bout de ces sept ans, Hirlande met au jour une fille. « Gérard, voyant que la succession de son frère lui échappait par la naissance de cette héritière, entreprit d'en rendre la conception suspecte. » Il corrompt un chevalier et accuse la duchesse auprès du duc de liaison intime avec le seigneur d'Olive. Hirlande est condamnée au bûcher si un combattant ne se présente pour défendre son innocence et ne défait son accusateur en combat singulier. On allait au jour fixé mettre le feu au bûcher, quand tout à coup un jeune chevalier se présente, combat le faux accusateur, le blesse mortellement, et, avant qu'il expire, lui fait confesser

1. Ceriziers ne le nomme pas. Il dit (p. 208 de mon édition) : « Mon Lecteur, ne vous estonnez pas si je vous cele son nom, je n'ay pas moins de honte que d'horreur à le sçavoir, et pleust à Dieu que jamais il n'eust esté connu de l'histoire.» Le livre populaire allemand donne au roi d'Angleterre le nom de Richard, le Mystère Breton l'appelle le roi Abacarus.

l'innocence de la duchesse. Cet adolescent est le fils du duc et de la duchesse auquel l'abbé de Saint-Malo a donné au baptême son propre nom de Bertrand, et qu'il a élevé. Un ange a ordonné à l'abbé d'armer son filleul et de l'envoyer défendre sa propre mère. L'adolescent se fait reconnaître de ses parents remplis de joie ; l'abbé et la nourrice expliquent son histoire. On saisit le perfide Gérard, on lui coupe pieds et mains, et on le jette dans un cachot où il meurt bientôt.

A cette analyse le lecteur du Mystère Breton reconnaît l'histoire de sainte Tryphine. Tryphine est une princesse d'Irlande [1], Ceriziers ne dit rien de l'origine d'Hirlande, mais ce nom même ne semble pas autre chose qu' « Irlande » [2]. Au duc Artus de Bretagne [3] correspond dans le Mystère le roi Arthur de Bretagne; à Gérard, Kervoura qui n'est pourtant pas comme Gérard, frère d'Artus, mais bien de Tryphine; à l'abbé de Saint-Malo, l'évêque de Saint-Malo ; au seigneur d'Olive qui découvre la duchesse chez sa tante en Normandie, le gouverneur qui retrouve la reine chez sa tante la duchesse Jean à Orléans. Kervoura apprend d'une sorcière que le roi Abacarus d'Angleterre guérira de la lèpre s'il mange la chair et boit le sang d'un dauphin âgé de six mois. Kervoura détermine le roi Abacarus à inviter le roi Arthur à sa cour. Pendant son absence Tryphine accouche ; l'enfant est dérobé, mais tombe ainsi que sa nourrice entre les mains de l'évêque de Saint-Malo auquel un ange avait ordonné de se rendre à la côte et d'élever un enfant qu'il y trouverait avec sa nourrice. Kervoura écrit d'Irlande au roi Arthur que Tryphine a tué son enfant et machine contre la vie du roi. Arthur le croit et prend la résolution de faire juger sa femme ; une chambrière qui a vent de la chose, l'apprend à Tryphine qui s'enfuit. Elle se rend à Orléans, et pendant six ans sert chez la duchesse Jean, d'abord comme fille de cuisine, puis comme gardeuse de vaches et de pourceaux, et enfin comme fille de chambre. Dans le récit de Ceriziers, Hirlande unie de nouveau à son mari passe avec lui sept heureuses années, et alors seulement a lieu la nouvelle trahison de Gérard. Dans le Mystère c'est au bout d'un an que Kervoura trouble le bonheur des époux réunis, après que Tryphine a donné le jour à une fille. Soupçonnée d'adultère à

1. Dans un des prologues (pp. 222-3) Tryphine est appelée *Islantez* dans le texte breton et *Islandaise*, dans la traduction française. C'est évidemment une erreur pour *Irlantez et Irlandaise;* cf. pp. 2 et 3.

2. Ceriziers dit (p. 183). « Hirlande duchesse de Bretagne (à la façon que je conjecture dans mon Avant-propos)... » Dans l'avant-propos de mon édition je n'ai rien trouvé qui éclaire ces paroles.

3. Ceriziers (p. 184) dit d'Artus : « Je veux ainsi nommer un inconnu, puisque ce nom est ordinaire dans la maison de Bretagne. »

l'instigation de Kervoura, Tryphine passe un an au cachot et comparaît ensuite devant le parlement de Rennes qui la condamne à être décapitée. Un ange apparaît à l'évêque de Saint-Malo, et lui ordonne d'équiper en chevalier le jeune Malouin, fils d'Arthur et de Tryphine, et de se rendre avec lui à Rennes. Ils arrivent au moment où Tryphine va être décapitée. Le jeune Malouin — qu'il faut se représenter ici comme un enfant d'environ neuf ans, tandis que le Bertrand de Ceriziers en a quinze [1] — provoque son oncle en duel et le blesse mortellement. Avant d'expirer, Kervoura avoue son crime.

Le Mystère, sinon dans sa rédaction actuelle, du moins dans une rédaction antérieure, est probablement plus ancien que le livre de Ceriziers, et comme Ceriziers est né en Bretagne (à Nantes), il n'est pas impossible qu'il ait connu le Mystère et qu'il en ait tiré l'histoire d'Hirlande. D'un autre côté si l'on admet que le Mystère est de date plus récente, son auteur aurait pu mettre à profit le livre très répandu de Ceriziers. L'auteur du Mystère et le Père Ceriziers peuvent aussi ne se rien devoir l'un à l'autre ; dans ce cas le savant auteur des *Trois Estats de l'Innocence* aura mis à profit une œuvre plus ancienne qui nous est inconnue ; l'auteur du Mystère en aura fait autant, ou aura peut-être puisé à la source d'une tradition orale répandue dans le peuple.

Weimar. Reinhold Kœhler.

1. Dans un poème anglais un adolescent monté sur un cheval blanc combat contre sir Aldingar qui a faussement accusé d'adultère la reine Elinor et la sauve ainsi du bûcher. Cet adolescent est un ange envoyé de Dieu qui disparaît immédiatement après le combat. On raconte également qu'une princesse danoise, Gunild, femme de l'empereur allemand Henri, ayant été faussement accusée d'adultère, son accusateur, homme vigoureux et de haute taille, est vaincu par un enfant ou un nain. Voyez Sv. Grundtvig : *Danske Gamle Folkeviser* t. I. pp. 177 et seq. où M. Grundtvig traite particulièrement des femmes qui, innocentes, ont été accusées d'infidélité, et cite (p. 189) le livre populaire allemand d'Hirlanda.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS

DE LA BASSE-BRETAGNE.

La Bretagne conservera plus longtemps qu'on ne pense ses mœurs, ses coutumes et son langage. Il n'en est pas de même, hélas! de ses traditions qui disparaissent avec une désolante rapidité. Le moment est venu de rechercher les derniers débris de ces naïves et poétiques légendes du passé, qui peuvent fournir à l'histoire de précieux éléments. Des écrivains de talent ont, il est vrai, recueilli il y a déjà bien des années quelques traditions bretonnes, mais au lieu de les publier telles qu'on les leur avait racontées, ils les ont fait servir de thèmes à des fantaisies, fort gracieuses sans doute, mais sur lesquelles la critique historique ne saurait s'exercer. Les renseignements qui suivent sont de simples notes de carnet recueillies dans mes longues pérégrinations à travers la Bretagne bretonnante. Je les donne telles qu'elles ont été écrites, sans y joindre de commentaires. C'est seulement lorsque l'on sera parvenu à réunir toutes les traditions existant encore chez les peuples de race celtique qu'il sera possible, en les comparant à celles des autres pays, d'en tirer des déductions qui, à mon avis, seraient aujourd'hui prématurées.

LES NAINS.

Les traditions les plus populaires de la Bretagne sont celles qui se rapportent aux Nains. On peut dire qu'elles sont répandues dans toutes les communes où l'on parle le breton, mais ces êtres mystérieux y sont désignés sous des noms différents suivant les localités. Ainsi, dans les départements du Finistère et du Morbihan, on les nomme généralement *Corrikêt,* pluriel de *Corrik*, diminutif de *Corr,* « Nain [1]; » féminin *Cor-*

1. *Corr.*, g. *corre*, l. *nanus*. — J. Lagadeuc, *Catholicon*.

rigan, « petite Naine »[1], pluriel *Corriganed*, et par abus, sur la limite sud du Finistère, *Cornlganed*, et même *Torriganed*. La forme féminine *Corrighez*, pluriel *Corrighezed*, est moins usitée. Dans tout l'ancien évêché de Tréguier, dans le Haut-Léon et dans une partie des Montagnes-Noires, surtout à l'est de la ville de Châteauneuf-du-Faou, on les appelle *Corrandoun* ou *Corrandon*[2], « Nain des (lieux) profonds », pluriel *Corrandouned* ou *Corrandoned*, par abus *Cornandoned;* féminin, *Corrandounez* ou *Corrandonez*, « Naine des (lieux) profonds »; pluriel : *Corrandounezed* ou *Corrandonezed*, par abus *Cornandonezed*. On les désigne encore sous le nom de *Paotred-ar-zabbat*, « garçons du sabbat », dans le Léon[3], et sous celui de *Boudiked*, dans une partie des montagnes d'Aré[4]. Il existe, tout près du bourg de Brennilis, en la commune de la Feuillée (Finistère), une belle allée couverte que M. René de Kerret a achetée récemment pour la préserver de la destruction et que l'on nomme dans le pays *Ty-ar-Boudiked*, maison des Nains[5]. Je ferai observer toutefois que le nom de *Boudiked* s'applique dans d'autres parties du Finistère, comme on le verra plus loin, à une catégorie d'Esprits entièrement différents des Nains. J'ajouterai que l'on attribue assez souvent à ces derniers des méfaits que l'on doit mettre à la charge des lutins.

Les Nains forment en quelque sorte la transition entre l'homme et les êtres surnaturels. Comme lui ils naissent et meurent sur la terre où ils vivent en société sous l'autorité d'un chef unique. Ils sont conformés comme les hommes dont ils ne sont cependant que la caricature. En effet, sur un corps noir, très-petit et mal fait, ils portent une tête énorme et hideuse, mais ils sont doués d'une force sans limites. Leurs demeures sont placées le plus souvent sous les Dolmens que l'on nomme presque partout en Basse-Bretagne *Ty-Corriked*, « maison des Nains, » ou *Loch-Corriganed*, « loge des Naines », demeures qu'ils balayent toutes les nuits

1. Pour éviter la confusion je traduis littéralement *Corrigan* par *Naine* au lieu de le traduire par le mot *Fée*, comme on le fait ordinairement. Il y a entre ces deux classes d'êtres surnaturels une différence essentielle. La *Corrigan* est toujours une affreuse créature, tandis que la *Fée* est souvent douée d'une beauté surhumaine.

2. *Corrandon*, g. *cornandon*, *ou nain;* l. *antipos*, *nanus*. — J. Lagadeuc, *Catholicon*.

3. Cette dénomination paraît mieux convenir aux lutins. Dans le Léon et dans le pays de Tréguier, les traditions relatives aux Nains ont disparu ou sont très-altérées. On les confond souvent avec les *Viltansed* et avec d'autres esprits.

4. J'écris *Aré* et non *Arrès* ni *Arhés*, comme on le fait communément, parce que c'est ainsi que ce mot est écrit dans les titres du XVe et du XVIe siècle, et parce que c'est ainsi que le prononcent les habitants de ces montagnes.

5. Ce mot peut venir de *Pot*, forme cornouillaise de *Paotr* « garçon, » et dont le diminutif est *Potik*. Le pluriel de ce mot, s'il était usité, serait *Potiked*, et l'on dirait avec l'article *ar Botiked*, comme l'on dit *ar Botred* (les garçons). Si cette étymologie était admise *Bodiked* ou *Boudiked* signifierait les *petits garçons* et serait à peu près synonyme de *Corriked*.

avec le plus grand soin [1]. D'autres ont leurs habitations dans les cavernes naturelles, sous les Menhirs et sous les larges pierres plates que l'on rencontre fréquemment dans les landes isolées. Ils y vivent dans la terre « comme les lapins dans leurs terriers. » On ne les voit ordinairement que le soir sur la lisière des bois sombres, au milieu des bruyères désertes ou au sommet de rochers élevés. Ils redoutent le froid et ne sortent guère de leurs demeures souterraines pendant l'hiver. Le refrain que l'on chante souvent en berçant les enfants mentionne cette habitude :

Bin, ban, Corriganan,	Bin, ban, Naine,
Pelec'h e moc'h epad ar gaan?	Où es-tu pendant l'hiver?
— 'Barz un toullic, 'barz an douar	— Dans un petit trou, dans la terre,
Da gortoz an amzer clouar.	Pour attendre le temps tiède.

Quoique la plupart des Nains se tiennent pendant le jour à distance des lieux habités, il en est un bon nombre qui ont des rapports directs avec certaines personnes dont ils réclament au besoin les services, et, dans ces circonstances, ils leur adressent toujours la parole en vers ou plutôt en bouts-rimés. Plusieurs même, abandonnant ceux de leur race, viennent s'établir au milieu des hommes dont ils adoptent plus ou moins imparfaitement les mœurs. Quelques uns se marient parmi eux et apprennent souvent un métier. Mais d'autres, ne pouvant vaincre leur nature rebelle à la civilisation, gardent, tout en vivant dans les villes et dans les bourgs, une grande partie des coutumes de leur nation. Dans tous les cas, ils conservent toujours, dans leur nouvelle condition, certains traits caractéristiques qui permettent de les reconnaître à première vue.

Voilà par quels côtés imparfaits les Nains se rapprochent de l'humanité. Ils s'en éloignent par des facultés qu'ils tiennent d'un pouvoir occulte et qui sont une sorte de compensation à leur infériorité physique. Ainsi, ils ont le pouvoir de se rendre invisibles, ils comprennent le langage des oiseaux; païens et sorciers eux-mêmes, ils sont constamment en rapport avec les sorcières de race humaine, et c'est par leur intermédiaire qu'elles possèdent l'art des enchantements et de la divination.

1. D'après dom Le Pelletier (*Dict. breton-français*, verbo *Liac'h*), ces monuments étaient désignés dans l'évêché de Léon, au commencement du XVIIIe siècle, sous le nom de *Liac'h* ou *Leac'h*. Quelques habitants des communes d'Argol et de Trégarvan (arrond. de Châteaulin, Finistère) les appellent encore aujourd'hui *Liaven* (en trois syllabes), et l'on trouve assez fréquemment dans ces communes le nom de *Parc Liaven* et de *Goarem Liaven* appliqué à des pièces de terre qui renferment un de ces monuments. Pour la signification des mots *Liac'h* et *Liaven*, voir Owen Pughe's *Welsh and English Dict.*, verb. *Llech* et *Llechfaen*. Dans les communes que je viens de citer, les Dolmens sont aussi appelés *Dolar-C'horriket*, « table des Nains ».

Les Nains ont parfaitement conscience de la supériorité physique des hommes sur eux. Ils en ressentent une jalousie extrême qui se traduit par des vexations de toutes sortes qu'ils font éprouver à ceux que le hasard fait tomber entre leurs mains, ou qui ont le malheur d'exciter leur rancune. Celui qui veut se venger d'un ennemi peut se rendre le soir près de la demeure d'une famille de Nains, et là, exposer à haute voix ses griefs. Les Nains, engeance maudite dont le seul plaisir est de faire le mal, s'empresseront de répondre à son appel, et la personne dénoncée ne tardera pas à ressentir les effets de ce pacte. Une seule chose les effraie et les met en fuite, sans qu'on en puisse expliquer la cause. C'est la petite fourche de bois dont les cultivateurs se servent pour nettoyer le soc de leur charrue du fumier et de la terre qui s'y attachent et que l'on nomme *Carspren* dans le Léon, *Caspren* en Cornouaille et *Capren* dans le pays de Vannes [1]. Cet instrument porte aussi en Bretagne le nom de *Baz-an-Arar*, bâton de la charrue. Ils joignent à leurs malices et à leurs actes de cruauté un raffinement de sarcasme et d'ironie qui dénote la joie qu'ils éprouvent à tourmenter les hommes. S'ils sont assez heureux pour attirer dans leurs rondes infernales un voyageur imprudent, ils lui laisseront un moyen d'en sortir. Mais comme ce moyen est une énigme à deviner, il arrivera que leur victime succombera presque toujours. On les verra parfois la nuit labourer un champ avec tant de soin qu'il semble qu'après le travail il n'y ait plus qu'à y semer le grain, mais le lendemain toute trace de culture aura

1. Lorsque l'on n'avait en Bretagne que des charrues très-courtes à un seul manche terminé par une fourche à son extrémité libre, le *Carspren* était fixé à ce manche, à portée de la main du laboureur qui pouvait s'en servir lui-même pour nettoyer le soc, et au besoin pour aiguillonner les bœufs. Le *Carspren* de bois est aujourd'hui remplacé presque partout par une petite fourche de fer qui est ordinairement manœuvrée par un enfant. Le *Carspren*, ou *Baz-an-Arar*, qui met l'homme à l'abri des malices des Nains, le protége également contre les entreprises de tous les Esprits malfaisants, à quelque catégorie qu'ils appartiennent. Aussi, en Cornouailles, lorsque plusieurs personnes doivent se rendre le soir à une « veillée de mort », le garçon de ferme a-t-il soin de prendre en sortant le *Carspren*, ordinairement placé derrière la porte de la maison. Muni de cette sauvegarde, il se met hardiment en route en disant à ses compagnons : « Nous n'avons rien à craindre maintenant, le bâton de la charrue est avec nous. » Les chevaux sont souvent tourmentés pendant la nuit par une sorte de lutin appelé *Boudik*, dont il sera question plus loin. Il suffit, pour les garantir contre ses attaques, de placer le soir le *Carspren* dans leur râtelier. On ne doit jamais frapper un animal du *Carspren*, car les blessures qu'il occasionne sont mortelles, ou ne guérissent que très-lentement. Il est bien difficile d'émettre une opinion sur l'origine de cette croyance à la vertu du *Carspren*. Si cet instrument était fait d'une essence de bois particulière, on pourrait à la rigueur supposer que sa vertu réside dans cette essence de bois. Mais il n'en est rien; car on fait indifféremment des *Carspren* en saule, en noisetier, en châtaignier, etc. Cette croyance n'aurait-elle pas pris son origine dans cette idée morale que, par une permission divine, l'homme occupé d'un travail indispensable à son existence, tel que celui de la culture de la terre, ne pourrait être inquiété par l'Esprit du mal? Dans cette hypothèse, l'idée de protection attachée primitivement à l'œuvre elle-même aurait fini par s'appliquer à l'un des instruments servant à l'accomplir.

disparu. S'il leur arrive, dans un moment de joyeuse humeur, de rendre un service à un honnête homme, ce service ne sera jamais complet; la griffe du diable y apparaîtra presque toujours. Je dois dire cependant qu'ils sont très-accessibles à la vanité et que l'on peut, en les flattant, en tirer quelques services. Il suffit, par exemple, de se rendre près de leurs tanières, et d'implorer humblement de leur bienveillance, soit une charrue, soit une paire de bœufs, ou toute autre chose dont on peut avoir besoin, pour qu'ils s'empressent de mettre ce qu'ils possèdent à la disposition de la personne qui a recours à eux. On est sûr de trouver le lendemain matin à sa porte l'objet demandé. Mais il faut le leur rendre avant le coucher du soleil, ou l'on s'expose aux plus grands malheurs. Une de leurs habitudes est d'enlever les enfants dans leurs berceaux et de mettre à leur place leurs affreux rejetons, dans l'espoir d'améliorer leur race et de faire dégénérer celle des hommes. Le pouvoir qu'ils ont de se rendre invisibles leur permet de vivre sans travail, car ils pénètrent partout, dans les foires, dans les maisons, et prennent tout ce qui est à leur convenance. Aussi se nourrissent-ils comme des « rois » et sont-ils vêtus comme des « princes. »

L'origine des Nains est complètement inconnue, mais l'opinion générale en Bretagne, en raison de leur propension au mal, est qu'ils sont les suppôts du diable, et que c'est de lui qu'ils tiennent leurs facultés surnaturelles. Un couplet d'une chanson que j'ai recueilli dans la commune du Trévoux (Finistère), et que l'on chante en dansant le *bal*, mentionne un pays des *Corriganed*, sans indiquer où il est situé :

Hon-man[1] *zo ur balic a zo ez,*	Voici un petit bal qui est facile,
Ha'n ve ket canet goall aliez,	Et qui n'est pas chanté bien souvent,
Deut euz ar vro ar C'horriganed	Il est venu du pays des Naines,
Gant ar marc'hadourien ronseed.	Avec les marchands de chevaux[2].

On croit encore fermement en Bretagne à l'existence des Nains. J'ai

1. Le *Bal* est la danse qui termine la gavotte bretonne. Ce mot est indiqué dans le dictionnaire de Le Gonidec, comme étant du masculin. Je l'ai écrit au féminin sous la dictée du paysan qui m'a chanté ce couplet au bourg du Trévoux (Finistère) en 1858.

2. Les marchands de chevaux qui fréquentent aujourd'hui les foires de Bretagne, viennent pour la plupart de la Normandie ou de l'Espagne. Les rapports entre les Bretons, les Basques et les Espagnols ont été fréquents au moyen-âge; M. Luzel a publié un chant (*Gwerziou Breiz-Izel*, p. 121) où il est question d'un saint Jacques de Turquie. J'ai découvert depuis dans la petite église de Pouldavid, près Douarnenez (Finistère), un saint Jacques de Turquie (*sant Jakez an Turkez*), placé en regard d'un saint Jacques d'Allemagne. Ce saint Jacques de Turquie tient un bourdon à la main et est revêtu d'une robe de pèlerin garnie de ces coquilles que l'on nomme vulgairement coquilles de saint Jacques (*Pecten Jacobœus* Lam.). Ce sont là évidemment des souvenirs qui datent de l'époque de la domination des Maures en Espagne. La statue que je viens de mentionner présente une particularité curieuse. Elle porte, en effet, au-dessus de sa tête, un fer à cheval fixé à l'extrémité d'une tige de métal; ne serait-ce pas une réminiscence du croissant turc?

rencontré bien souvent des vieillards qui, non-seulement, prétendaient en avoir vu, mais qui affirmaient avoir été enlevés par eux dans leur enfance, et n'avoir dû leur salut qu'à la prompte intervention de leurs parents. Cependant, si la plupart des Bretons sont convaincus que cette race a existé, ils pensent maintenant que bien qu'il se trouve encore quelques Nains disséminés dans les villes et dans les bourgs de la Bretagne, la masse de la nation a émigré, depuis bien des années déjà, pour une contrée aussi inconnue que celle dont ils sont originaires. On verra ci-après, dans les récits destinés à développer quelques-uns des faits mentionnés dans ce préambule, de quelle manière on les obligea à quitter le pays.

La Pierre merveilleuse. — Une Corrigan se trouvant sur le point de donner le jour à un enfant fit chercher une vieille sage-femme de sa connaissance à la ville la plus voisine de sa demeure. Après la naissance de l'enfant, et lorsque la sage-femme l'eut emmaillotté à la manière ordinaire et se fut assise au coin du foyer pour le chauffer, la mère lui dit, aussitôt qu'elle put recouvrer la parole :

Claskit aze, Commer, e cornik an arbel,
Hag e cafot ur vilien,
Frotit anezhi deuz daoulagat va bugel.

Cherchez là, ma commère, au coin de l'armoire,
Et vous y trouverez une pierre ronde ;
Frottez-en les yeux de mon enfant.

— Que signifie ceci ? se dit la sage-femme, cette pierre aurait-elle donc quelque propriété merveilleuse ? Elle l'appliqua sur les yeux de l'enfant et, pour s'assurer si elle possédait quelque vertu, elle s'en frotta aussi l'œil droit. Elle ignorait que cette pierre précieuse, qui était parfaitement polie et dont la forme était celle d'un œuf, avait la propriété de donner aux personnes dont elle avait touché les yeux la faculté de voir les Nains lorsqu'ils se rendaient invisibles. A quelque temps de là, il advint que la sage-femme fut à une grande foire qui se tenait dans un bourg voisin. Le nom de ce bourg varie suivant les localités où l'on raconte cette histoire. Quelle fut sa surprise en y arrivant d'apercevoir sa commère la Corrigan, furetant dans les boutiques les plus richement garnies, et prenant parmi les marchandises celles qui lui plaisaient le plus, sans que les marchands parussent en être surpris. Le soir, en s'en retournant chez elle, la sage-femme rencontra en chemin la Corrigan, portant un lourd panier rempli d'étoffes de la plus grande richesse. « Ah ! commère, lui dit-elle en l'abordant, vous avez fait aujourd'hui une rude brèche aux étalages et aux boutiques d'étoffes, et pourtant elles ne vous ont pas coûté bien cher. » — Oh ! oh ! lui répondit la Corrigan :

C'houi peuz va guelet oc'h ho fea ?	Vous m'avez vue les payer,
Ha gant pe lagat em gouelet-hu brema ?	Et de quel œil me voyez-vous maintenant ?

— « De l'œil droit, lui dit la sage-femme. » C'était celui qui avait été en contact avec la pierre mystérieuse. Aussitôt la Corrigan enfonçant un de ses doigts dans l'œil que sa malheureuse commère venait de lui désigner, l'arracha de son orbite en lui disant avec un ricanement diabolique :

N'em guelfot mui brema !	Vous ne me verrez plus à présent !

Obs. — Cette tradition était répandue autrefois dans toute la Cornouaille où je l'ai entendu raconter souvent dans mon enfance. Il est aujourd'hui assez difficile de l'y retrouver complète. Dans une autre version, qui paraît n'être qu'une altération de celle-ci, les personnages du récit sont une femme dont la condition sociale n'est pas indiquée et un Corrik qui ont nommé ensemble un enfant et qui sont par suite compère et commère. D'après cette version, le don de seconde vue dont jouit la femme serait la conséquence du lien de *compérage* existant entre elle et le Corrik.

Les enfants volés. — On commence ordinairement ce récit par un conseil qui s'adresse aux mères : « Il n'est pas bon de laisser les enfants seuls à la maison pour aller voir les feux de la Saint-Jean et de la Saint-Pierre. » — Une femme qui avait les deux plus beaux garçons du monde commit un jour l'imprudence d'aller voir le feu de la Saint-Jean, abandonnant les pauvres petites créatures seules dans leurs berceaux. A son retour, elle remarqua avec effroi qu'un grand changement s'était opéré en eux pendant son absence. A la place des deux charmants enfants qu'elle avait quittés un instant auparavant, elle trouva deux petits êtres difformes, à la figure vieillotte et renfrognée. Elle ne pouvait se rendre compte de cette métamorphose. Cependant elle attendit quelque temps sans se plaindre. Mais voyant que les mois se succédaient, que plus d'une année s'était écoulée, et que malgré cela ses enfants ne grandissaient pas et ne prononçaient pas même une parole, elle s'en fut toute désolée raconter ses peines à une de ses voisines. Cette voisine était une femme de bon conseil et qui avait vu bien des choses depuis qu'elle était dans le monde. — « Pauvre commère! lui dit-elle quand elle lui eut fait connaître la cause de ses chagrins, vos enfants ont été volés par quelque Corrigan. — Que faire alors pour qu'ils me soient rendus ? reprit la mère. — Retournez bien vite chez vous, et dès que vous serez arrivée, ayez l'air de vous plaindre de n'avoir pas le temps de préparer à dîner pour les douze hommes qui

font l'écobue dans votre village (*an daouzek marer*). Pendant ce temps nous irons, moi et deux ou trois amies, vous porter du lait et nous vous demanderons si votre dîner n'est pas encore préparé. Vous prendrez alors une coque d'œuf et vous y mettrez de la pâte en disant à haute voix, après l'avoir mise sur le feu : Il faut que je me hâte, car je suis en retard. Quand votre bouillie sera cuite, faites mine de vous rendre à la garenne où travaillent les écobueurs, en ayant soin de fermer derrière vous la porte de votre maison. Mais gardez-vous de vous éloigner, demeurez sur le seuil et écoutez avec la plus grande attention ce que diront les enfants. » La mère se conforma ponctuellement aux recommandations de sa voisine, et voici ce qu'elle entendit les Nains se dire entre eux lorsqu'elle fut sortie de sa maison :

Nin hor beuz guelet hada dervennou Coat-ar-zal,
Dansal da hanter noz el lec'h ma lenn Brezal,
Hogen en hor buez n'hor beuz guel'l kemend all.

Nous avons vu semer les chênes du bois de la Salle,
Danser à minuit au lieu où est l'étang de Brezal[1].
Mais dans notre vie nous n'avons vu pareille chose.

— « Ah! vous parlez maintenant, dit la mère en rentrant aussitôt, je vous reconnais, maudits Nains, à votre voix cassée. » Puis, prenant une branche de genêt vert, elle les fouetta de toutes ses forces jusqu'à ce que la Corrigan, accourant à leurs cris, lui rendît ses enfants en lui disant :

Dal, rounflez[2], *n'am euz ket gret kemend all da'z re.*
Tiens, ogresse, je n'en ai pas fait autant aux tiens.

Obs. — De toutes les traditions relatives aux Nains, celle-ci me paraît avoir été la plus répandue en Bretagne. Je ferai cependant ici la même observation que pour celle qui précède. Il est aujourd'hui assez difficile de la trouver complète. Dans la plupart des communes on n'en retrouve que des fragments, mais ils suffisent à démontrer combien elle a dû être populaire autrefois. Il en est des traditions du peuple comme de ses chants ; elles ne disparaissent pas brusquement d'un pays. Leur souvenir

1. La seigneurie et le château de Brezal (colline de la Salle), étaient situés dans la paroisse de Plouneventer (arrondissement de Morlaix, Finistère). Ce château a dû être fondé sur les ruines d'un établissement romain, car on trouve neuf fois sur dix des ruines romaines dans les localités appelées la *Salle* (ar Zal) ou les *Salles* (ar Zalou). Le mot *Buzit*, en français la *Boissière* ou la *Boixière*, a la même valeur comme indication archéologique. Le mot *Bre* ou *Bren* qui signifie colline, éminence, n'existe plus en breton dans le langage usuel, mais on le trouve fréquemment en composition comme dans les mots *Bre'nhanvec*, *Bre'ngal*, *Brehoulon*, *Bre'nilis*. *etc.*

2. Les Bretons prononcent ordinairement *Ronfez*. Ils appliquent cette épithète aux femmes d'une forte corpulence, et douées d'un grand appétit, et aussi, au figuré, aux femmes brutales et méchantes. Ce mot me paraît être le féminin de *Rounfl*, ogre. C'est le *Ronfle* des vieux contes français.

s'y maintient au contraire très-vivace, et lors même qu'elles sont assez effacées pour qu'on n'en puisse plus reproduire le récit que d'une manière très-incomplète, on se rappelle les avoir entendu raconter dans son enfance à des vieillards morts depuis longtemps. On sait fort bien maintenant le cas que l'on doit faire de ces prétendus chants populaires aussi parfaits dans la forme qu'ils sont remarquables par leur intégrité, et dont on ne peut retrouver un seul vers quelques années seulement après l'époque où l'on prétend les avoir recueillis. Une version plus connue, peut-être, que celle-ci en diffère en ce qu'il n'y est question que d'un enfant volé. D'après cette version, lorsque la mère place sur le feu la coque d'œuf pour préparer le repas des laboureurs, le Nain surpris lui adresse la parole, et une conversation s'engage entre eux [1]. Mais cette conduite du jeune Nain me semble en contradiction avec la prudence ordinaire à ceux de sa race, car malgré la curiosité que doivent lui inspirer les préparatifs du singulier dîner dont il est le témoin, il est trop rusé pour se hasarder à faire entendre sa voix cassée qui le trahirait aussitôt. On comprend fort bien au contraire que, suivant la version que je donne ici, les deux Nains, croyant leur prétendue mère bien loin, s'entretiennent en toute sécurité des choses extraordinaires qu'ils viennent de voir.

La danse et la chanson des Nains. — Un des grands divertissements des Nains est de danser la nuit au clair de lune, autour d'un grand feu. C'est dans les landes désertes qu'on les voit se livrer avec une sorte de frénésie à cet exercice, en chantant les premières paroles d'un couplet qu'ils n'achèvent jamais eux-mêmes. Il semble, au reste, qu'il y ait dans ces paroles plus de rimes que de raison, car elles consistent uniquement dans l'énumération des premiers jours de la semaine. Les voici telles qu'ils les chantent :

1. M. Tranois, ancien proviseur du lycée de Saint-Brieuc, a encadré cette version dans un récit d'une lecture fort attachante publié en 1834 dans le tome IVe de la *Revue de Bretagne*, recueil devenu très-rare aujourd'hui et dont l'existence a été de courte durée. Comme les paroles qu'il place dans la bouche du jeune Nain diffèrent de celles que j'ai données plus haut, je les reproduis ici en modifiant légèrement l'orthographe du texte qui me paraît incorrecte :

Me am euz guel't coat Brezal;
Me am euz ho guel't e mez hag e guial;
Me am euz ho guel't e soliou e maner Brezal;
Ha biscoaz n'am euz guel't kemend all.

J'ai vu le bois de Brezal,
Je l'ai vu en glands, je l'ai vu en gaules ;
Je l'ai vu servir de poutres au château de Brezal;
Et jamais pourtant je n'en ai vu autant.

Je crois que c'est sur le récit de M. Tranois que repose le pastiche qui figure dans le *Barzaz-Breiz*, sous le titre de l'*Enfant supposé*. Ceux qui sont assez heureux pour posséder la *Revue de Bretagne*, pourront comparer les deux pièces.

Dissul,	Dimanche,
Dilun,	Lundi,
Dimeurs ha dimerc'her,	Mardi et mercredi,
Diriaou ha dirguener.	Jeudi et vendredi.

Si, pendant qu'ils dansent ainsi, un passant attardé a la mauvaise fortune de traverser la lande où ils font leurs ébats, ils l'appellent par son nom, et s'il a l'imprudence de répondre, il est entraîné dans le tourbillon de leur ronde, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, il tombe mourant sur le sol. Il a cependant trois moyens de se soustraire au sort qui lui est réservé. Le premier est d'achever le couplet que chantent les Nains, en y ajoutant un ou deux vers. (Cette tradition est répandue dans toute la Cornouaille). Ils ne sont pas exigeants pour la rime; de simples assonnances suffisent à les mettre en gaieté. Le second consiste à placer ses sabots en entrant dans la ronde, de telle façon qu'après le premier tour de danse, il puisse y mettre à la fois les deux pieds. S'il ne réussit pas au premier tour, ce moyen lui échappe, il ne peut plus recommencer [1]. Le troisième est de planter un bâton en terre, à l'endroit où il commence à danser, et de le saisir de la main, en finissant le premier tour. (Communes des environs de Saint-Pol-de-Léon et de Quimper et commune du Trévoux, Finistère.)

Les histoires que l'on raconte en Bretagne des rencontres de voyageurs avec les Nains ne sont pas très-variées. En voici quelques-unes qui donneront une idée des autres.

Un habitant de la commune de l'Hôpital-Camfront (Finistère) s'en revenait un soir du bourg, portant sur la tête une grande tourte de pain de seigle [2], lorsqu'en traversant une lande il fut arrêté par les Nains qui l'obligèrent à danser et à chanter : — *Dissul, Dilun, Dimeurs ha Dimerc'her, Diriaou ha Dirguener!* disait-il avec eux. — Après! lui criait-on; — *ha Dissadorn, ha Dissul!* répondait-il — Après! après! cela ne rime pas. Il suivait haletant les mouvements de la danse portant toujours sur la tête sa tourte pesante, sans qu'il lui vînt à la pensée que ce que les Nains exigeaient de lui était une rime au mot *Dissul.* On le fit danser si

1. D'après une version que j'ai recueillie dans la commune de Saint-Eloi (Finistère), c'est après le troisième tour que l'on doit sortir de la danse.

2. La grande tourte de pain de seigle que l'on trouve dans toutes les fermes bretonnes, enveloppée dans un linge et recouverte d'un panier à un des bouts de la table, pèse quelquefois près de quarante kilogrammes. On emploie pour la couper un coutelas long d'environ soixante centimètres, muni d'un manche court et terminé par un anneau qui sert à l'accrocher à la muraille. Pour en faire usage on appuie le pain contre la poitrine, et tenant le couteau à deux mains, on enlève en le tirant à soi des tranches minces ou épaisses selon les besoins. Dans quelques communes, entre autres dans celle de Clohars-Carnoët (Finistère), ce grand coutelas est remplacé par un instrument à lame recourbée, ayant à peu près la forme d'une faucille et tranchante des deux côtés.

longtemps et faire tant de bonds désordonnés que la tête du pauvre patient finit par passer à travers le pain, qui lui tomba comme un collier sur les épaules. On s'imagine bien quelle piteuse mine il devait faire dans cet état. Les Nains le firent tourner encore pendant quelque temps en riant aux éclats, et finirent par le chasser hors de leur cercle, en le poursuivant de leurs huées.

Cette aventure avait mis les Nains en trop joyeuse humeur pour qu'ils ne cherchassent pas l'occasion de la renouveler. Ayant réussi peu après à attirer dans leur danse un autre homme qui portait aussi sur la tête une tourte de pain de seigle, ils s'imaginèrent qu'ils en auraient aussi bon marché que de leur première victime. Ils se trompaient; car à peine étaient-ils arrivés au quatrième vers de leur chanson, que le nouveau venu s'écria :

Dissadornik[1] *ha Dissul*	Samedi et dimanche,
Vo laket an torzik var ar mul!	On mettra la tourte sur le mulet!

Ils virent alors qu'ils avaient affaire à un homme d'esprit et ils le congédièrent sans lui faire aucun mal. J'ai recueilli cette tradition dans les communes de Hanvec, de Saint-Eloi et d'Argol (Finistère).

Une autre histoire bien plus populaire que la précédente est celle de ce vieux tailleur bossu qui, surpris la nuit par les Nains et forcé de danser avec eux, compléta ainsi leur chanson :

Diriaou ha Dirguener	Jeudi et vendredi
Oa ar foar 'bars e Kemper![2]	Il y avait foire à Quimper!

Les Nains, émerveillés de son talent de rimeur, prièrent leur chef de lui enlever sa bosse. Ce qui fut fait. Dans la même soirée, il arriva qu'un jeune homme fort bien mis et paraissant avoir une haute idée de sa personne, rencontra cette même bande de Nains. S'il avait des avantages physiques que le tailleur ne possédait pas, il était du côté de l'esprit moins bien doué que lui. Longtemps il dansa, longtemps il chanta sans pouvoir trouver une rime pour terminer la chanson. Les Nains le punirent de sa sottise en l'affublant de la bosse qu'ils avaient enlevée au vieux tailleur. (Communes de Châteauneuf-du-Faou, de Laz, de Saint-Goazec, etc., Finistère.)

Il existe plusieurs versions de ce conte. D'après l'une de ces versions,

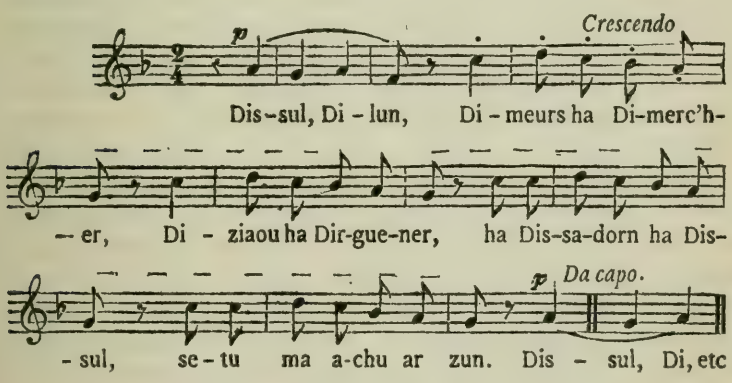
1. Diminutif de *Dissadorn*, dimanche, employé ici pour la mesure.
2. Une autre manière de terminer la chanson des Nains, qui m'a été indiquée dans les communes d'Argol et de Tregarvan (Finistère), est celle-ci :

Diriaou ha dirguener,	Jeudi et vendredi,
Pephini a ia d'ar ger!	Chacun s'en va chez soi!

les deux personnages étaient tailleurs et bossus tous deux ; de sorte que la victime sortit de la danse le dos chargé de deux bosses au lieu d'une. Une autre version diffère des précédentes en ce que les deux héros du conte sont tailleurs et que le vieux bossu, au lieu de finir la chanson des Nains par les mots *Oa ar foar'bars e Kemper,* la termine ainsi :

Ha dissadorn ha dissul,	Et samedi et dimanche,
Setu ma achu ar zun!	Voilà la semaine finie!

Selon M. Tranois, qui a le premier publié cette version [1], les Nains sont condamnés par une puissance inconnue à une longue pénitence qui ne doit finir que lorsqu'un passant surpris par eux ajoute à leur chanson les mots *setu ma achu ar zun*, « voilà la semaine finie ». Je n'ai nulle part rencontré cette tradition. Les exemples que je viens de citer prouvent que l'on peut terminer de différentes manières le couplet que chantent les Nains pourvu qu'on ne néglige pas la rime, quelle que soit d'ailleurs l'insignifiance du fond. Il y a peu de communes en Bretagne où l'on ait conservé l'air de la chanson des Nains. On la chante cependant encore dans les Montagnes-Noires, entre Châteauneuf-du-Faou (Finistère) et la limite de ce département. Cet air est des plus simples. La première mesure se chante *piano* ; puis la voix s'élève jusqu'à la fin, par un *crescendo* si rapide que les dernières notes ressemblent plus à des cris qu'à un chant. En voici la musique telle qu'un ami a bien voulu la noter pour la *Revue Celtique.*



1. Sous le titre de *Histoire de Couloumer et de Guilchand*, dans le tome IVe de la Revue de Bretagne, publié à Rennes en 1833 et 1834. E. Souvestre en a fait le sujet d'un conte intitulé *Les Korils de Plauden*, inséré dans son *Foyer Breton*. Je ferai observer en passant que je n'ai jamais entendu dans la Bretagne bretonnante désigner les Nains par les mots *Korils*, *Poulpikets* ou *Poulpicans*.

Le chapelet bénit. — Une bande de nains s'amusait depuis quelque temps à prendre les chevaux, les bœufs et la charrue d'un fermier et à labourer ses champs pendant la nuit. Cela plut d'abord au fermier qui voyait déjà dans ses greniers la récolte que les nains lui préparaient ainsi. Il fut bien vite désabusé ; car quoique le travail parût fort bien fait au moment où il s'exécutait, le lendemain non-seulement il n'en restait plus de traces, mais les champs paraissaient n'avoir pas été cultivés depuis de nombreuses années. « *Bleud an diaoul a ia da vren* [1], » se dit le fermier, et comme il était bon chrétien et qu'il voulait se venger de ces ouvriers du diable, voici l'expédient qu'il imagina pour les contraindre à faire pour lui, d'une manière utile et sans danger pour son salut, la besogne qu'ils avaient si souvent faite dans l'unique but de se moquer de sa crédulité. Un soir, à l'heure où les nains commençaient leur travail habituel, il se glissa derrière eux, muni d'un chapelet bénit, et aussitôt que la charrue eut atteint l'extrémité du premier sillon, il posa son chapelet sur le sol fraîchement remué. Il recommença cette opération après le labourage de chaque sillon, et le lendemain tout le champ se trouva parfaitement cultivé, au grand contentement du fermier et à la confusion des nains, qui renoncèrent pour toujours à ce genre d'amusement. (Arrondissements de Brest et de Morlaix, Finistère).

Le nain cordonnier. — Il était une fois un veuf qui avait épousé une veuve. Chacun d'eux avait une fille, et celle du mari était chargée de la garde des vaches de la ferme. Un jour qu'elle les avait menées paître dans une lande et qu'elle se reposait sur une pierre, elle aperçut tout à coup à ses côtés une vieille femme qui filait. « Il y a déjà bien des années que je suis morte, lui dit la vieille, mais avant de m'ouvrir la porte de son paradis, le bon Dieu m'a imposé pour pénitence de revenir sur la terre pour y filer autant de chanvre que j'en ai volé pendant ma vie. Ma pénitence va bientôt finir ; mais comme vous ne paraissez avoir aucune occupation pour vous distraire, si vous le voulez, je vous apprendrai à filer. » La jeune fille accepta cette offre avec empressement, et un jour que les deux femmes travaillaient assises l'une près de l'autre, un nain s'approcha d'elles et invita la jeune fille à danser. Elle y consentit, ce qui fit grand plaisir au nain ; et comme il était cordonnier de son état, il fit pour elle une paire de souliers, et lui donna en présent un beau *justin* [2] tout neuf. Il fut ensuite la demander en mariage à

1. Farine du diable tourne en son. — On croit dans les communes d'Argol et de Tregarvan (Finistère) que les Nains sont des enfants morts sans baptême, qui ne pouvant voir Dieu, sont condamnés à demeurer sur la terre.

2. Sorte de gilet à manches à l'usage des femmes.

son père, qui n'eût voulu pour aucun prix donner sa fille à un être de cette espèce. Cependant craignant la vengeance du nain, il feignit d'agréer sa demande; mais le jour du mariage il substitua à sa propre fille celle de sa femme. Tout allait fort bien, lorsqu'en faisant la toilette de la fiancée on s'aperçut que les vêtements qu'elle devait porter et qui étaient ceux qui avaient été donnés par le nain étaient trop étroits pour elle. Il fallut donc, pour qu'elle pût les mettre, couper les talons de ses souliers et fendre son *justin* dans toute la longueur du dos. Pendant que les deux futurs époux se rendaient au bourg pour se marier, les pies, les merles et d'autres oiseaux chantaient tout le long de la route, pour se moquer du nain: « Son dos est coupé! ses talons sont coupés! — Comprenez-vous, lui demanda la jeune fille, ce que disent ces oiseaux? — Oui, dit le nain, en regardant les vêtements de sa compagne, ils disent que vous n'êtes pas celle que je veux épouser. » Puis lui ayant fait ôter les souliers et l'habit qu'elle portait, il s'en retourna à la ferme et exigea qu'on lui donnât pour femme la jeune fille qu'il avait demandée en mariage. L'histoire ajoute que la noce fut très-gaie et que les nains, qui y furent invités en grand nombre, y dansèrent beaucoup, en chantant leur chanson ordinaire. (Commune de Pluguffan, Finistère.)

La vache du pauvre homme. — Quelques nains, après avoir dansé une partie de la nuit au clair de lune, se sentant en appétit, entrèrent dans la maison d'un pauvre journalier qui ne possédait d'autre bien qu'une vache. Ils y allumèrent un grand feu, et après avoir dépecé l'animal et l'avoir fait rôtir, ils commencèrent à le dévorer avec leur gloutonnerie habituelle. — « Donnez-m'en au moins un morceau, leur dit le pauvre homme, qui voyait de son lit disparaître rapidement les débris du seul bien qu'il eût au monde, et dont la faim était peut-être aiguisée par l'odeur du rôti. — Ah! tu veux être de la fête, s'écrièrent les nains en riant, tiens, voici ta part du festin, mange, et si tu es un joyeux convive, nous te promettons de te rendre ta vache vivante. » Le pauvre diable ne se fiait pas trop à la promesse de ses hôtes; toutefois faisant contre fortune bon cœur, il parut manger de bon appétit la part qu'il avait reçue des nains. Dès qu'il fit jour, il courut à sa crèche, et grande fut sa joie d'y apercevoir sa vache. Elle ne fut pas de longue durée. Sa vache était bien vivante, mais il lui manquait, hélas! le morceau qu'il avait mangé pendant la nuit [1]. (Commune de Beuzec-Cap-Sizun, Finistère.)

1. M. Ducrest de Villeneuve a inséré dans son roman intitulé *Le Bandoullier*, une tradition recueillie par lui dans l'arrondissement de Lannion (Côtes-du-Nord) et qui a avec

Les nains du Torghen-de-Laz. — Au village du Merdy, dans la commune de Laz, quand on voulait servir la soupe pour douze personnes, il fallait mettre treize écuelles sur la table, car l'une d'elles disparaissait toujours sans que l'on pût savoir ce qu'elle devenait. Une famille de nains avait, il est vrai, fixé sa demeure dans des rochers au sommet d'un *Torgen* [1], à peu de distance du village, mais elle paraissait vivre en bonne intelligence avec les voisins, qui n'avaient jamais eu à s'en plaindre. Il y avait déjà longtemps que les gens du Merdy subissaient cet impôt forcé, lorsqu'un jour le fermier, en passant pour se rendre chez lui, à peu de distance de la demeure des nains, entendit une voix qui sortait du milieu des rochers lui crier ces paroles :

Pa viot arru e penn ar roz,	Quand vous serez arrivé au bas du coteau,
Lavarit da Bipi bihan eo maro Pipi goz.	Dites à petit Pierre que le vieux Pierre est mort.

A partir de ce moment, on ne remarqua plus à la ferme d'irrégularités dans le service des repas, et l'on en conclut que l'invisible mangeur de soupe était le fils du nain du *Torghen*; que chassé de la maison paternelle pour une faute inconnue, il s'était réfugié au village du Merdy, où il vivait à l'aise, et qu'enfin son père étant mort, sa mère l'avait fait prévenir de rentrer dans sa famille dont il devenait naturellement le chef. (Commune de Laz, Finistère.)

Le baton de la charrue. — Un fermier de Plemeur possédait un troupeau de petites vaches jaunes et blanches dont il était très-fier, car elles étaient les plus belles et les meilleures de la paroisse. Il paraît qu'elles furent du goût d'une tribu de nains qui rôdaient dans les environs, car un soir, en entrant dans la prairie où il les avait conduites le matin, le fermier vit qu'elles étaient entourées d'un grand nombre de petits

celle-ci un rapport éloigné. En voici la substance : Un fermier a perdu ses bœufs, ou plutôt les Nains les lui ont volés. Il va près de leurs terriers et leur dit : « Rendez-moi mes bœufs. » Le lendemain, il trouve ses bœufs à sa porte, mais ils n'ont plus de cornes. Il retourne à la demeure des Nains et les prie de nouveau de lui rendre ses bœufs avec toutes les parties de leur corps, dont il fait l'énumération en oubliant cependant de mentionner la queue. Le lendemain, ses bœufs sont encore à sa porte, mais ils sont dépourvus de queue. Il fallut l'intervention du curé pour faire rendre au fermier ce qu'il avait perdu.

1. Ce mot signifie tertre, butte, éminence, soit naturelle soit artificielle. Il sert généralement avec le mot *Run*, à désigner les tumulus et les mottes féodales. Peu d'expressions varient autant que celle-ci dans la manière de les écrire et de les prononcer. En voici les principales formes : *Torgan*, *Torgen*, *Torchen*, *Tosken*, *Tossen*, *Turchen*, *Tusken*, *Tuchen*, *Tussen*. On trouve dans le *Catholicon* de J. Lagadeuc, *Touchen*, g. *gazon*, l. *cespes*. C'est le mot français la *Touche*. On donne souvent par erreur le nom de *Torche de Penmarc'h* à une anfractuosité de rocher où la mer se brise avec fracas. La véritable *Torche de Penmarc'h* est un grand tumulus situé à peu de distance de ce rocher, à l'extrémité d'une pointe qui s'avance dans la mer.

êtres dont il n'eut pas de peine à reconnaître la nature. A son approche, nains et vaches disparurent dans un trou, et le fermier n'eut plus devant les yeux que l'herbe verte de la prairie. Après avoir attendu vainement pendant plusieurs heures, il s'en retourna chez lui tout désappointé, mais avec l'espoir de ramener son troupeau le lendemain. Il n'en fut rien malheureusement, et toutes les tentatives qu'il fit pour recouvrer ses vaches furent inutiles. De loin il les voyait paître comme à l'ordinaire, mais dès qu'il s'en approchait elles disparaissaient aussitôt. Il se décida enfin à aller consulter un savant du pays qui lui dit : « Cessez de lutter avec les nains comme vous l'avez fait jusqu'ici, vous succomberez toujours. Si vous voulez rentrer en possession de vos vaches, vous n'avez qu'un moyen de vaincre les nains, c'est de les combattre avec le *Baz-an-Arar* (le bâton de la charrue). » Il suivit le conseil du savant, et dès qu'il entra dans la prairie, les nains à la vue de l'instrument dont il était armé s'enfuirent épouvantés en criant :

Lez hi, lez hen,	Laissez-la, laissez-le,
Baz an arar zo gant hen;	Le bâton de la charrue est avec lui;
Lez hen, lez hi,	Laissez-le, laissez-la,
Baz an arar zo gant hi.	Le bâton de la charrue est avec elle.

Le fermier victorieux ramena joyeusement son troupeau. Quant aux nains ils avaient disparu, et depuis ce moment on ne les a jamais revus dans la paroisse. (Communes de Plemeur, Guidel, etc., Morbihan.— On connaît aussi le pouvoir du bâton de la charrue dans plusieurs communes de la Cornouaille.)

Mariages et migration des nains.— Les actes de cruauté commis par les nains avaient rendu si timides les populations des campagnes, que ces païens, ne mettant plus de bornes à leur insolence, prirent l'habitude d'entrer pendant la messe dans les églises chrétiennes, et d'y célébrer leurs mariages, suivant le rite de leur nation. Voici comment se pratiquait cette cérémonie. Au moment où le prêtre publiait les bans, le nain qui voulait se marier prenait sur ses bras sa fiancée, comme un enfant, et faisait trois fois le tour de l'église en criant :

Gan-en 'ma ma flandrik,	Avec moi est ma bien-aimée,
Piou na lavaro grik?	Qui dira mot?

On se gardait bien de rien dire, car on savait que celui qui eût fait une seule observation aurait eu les yeux crevés par le nouveau marié. Cependant le nombre des nains augmentant de jour en jour, et avec eux leurs vols et leurs rapines, la Bretagne était entièrement ruinée, et ses habitants plongés dans la consternation. Les Bretons s'adressèrent alors à leur évêque, pour le prier de délivrer le pays de ce fléau. Il y parvint

de la manière suivante : Plusieurs personnes avaient remarqué à la messe, que pendant la lecture de l'évangile, les nains perdaient une grande partie de leurs forces, et semblaient s'affaisser sous l'action d'une puissance supérieure. On fit part de cette observation à l'évêque, qui ordonna aux prêtres de toutes les paroisses de faire lire une seconde fois l'évangile, à la fin de la messe. Les nains ne purent résister à cette épreuve. Plusieurs d'entre eux y succombèrent, mais la masse de la nation abandonna le pays et n'y reparut jamais. C'est depuis cette époque que s'est établie la coutume de lire l'évangile à la fin de la messe. (Commune de Pluguffan, Finistère.)

En terminant ces récits, reproduits dans toute leur simplicité, je voudrais soumettre au lecteur une observation qui s'est plusieurs fois présentée à mon esprit et qui, si elle n'explique pas l'origine de la croyance à ces êtres surnaturels, peut cependant faire comprendre pourquoi les traditions qui s'y rapportent se sont mieux conservées en Bretagne que dans les autres pays.

On sait combien sont nombreux en Bretagne les monuments funéraires appelés Dolmens ou allées couvertes. Lorsque ces monuments sont restés enfouis sous l'éminence factice qui les enveloppe, les paysans y attachent généralement l'idée d'une sépulture, mais quand par suite de la disparition des terres qui les recouvraient, ils se trouvent visibles en tout ou en partie, ils ne représentent plus pour eux la même idée. A leurs yeux ce sont des *maisons,* et certes plusieurs sont des palais, si on les compare aux tanières gauloises et à beaucoup d'habitations du moyen-âge. Or ce premier fait admis, voici les conséquences qui pour eux en découlent nécessairement. Ces maisons étant très-basses ne peuvent être habitées que par des gens de petite taille. Comme elles sont formées d'énormes matériaux, les petits êtres qui les habitent et qui les ont sans doute construites, doivent être malgré leur petite taille doués d'une force extraordinaire. D'un autre côté, comme on ne voit jamais dans ces maisons ceux qui y demeurent, ils doivent avoir la faculté de se rendre invisibles. De plus le nombre de ces maisons étant très-considérable, leurs habitants sont nécessairement fort nombreux et constituent une véritable peuplade. Je ne voudrais pas tirer de cette observation une conséquence trop absolue. Mon intention est seulement de montrer qu'il n'est pas impossible que les gens de la campagne soient arrivés par ce simple travail de synthèse à se former un canevas sur lequel l'imagination a pu ensuite broder ses plus riches fantaisies.

R. F. Le Men.

PROVERBES ET DICTONS

DE

LA BASSE BRETAGNE

Les travaux consacrés à faire connaître les proverbes des Bretons Armoricains ont été peu nombreux jusqu'à ce jour. Le seul recueil, digne de ce nom, que possède la Bretagne, est le livre de Brizeux, intitulé *Furnez Breiz, Sagesse de Bretagne, ou Recueil de proverbes bretons par A. Brizeux, suivi d'une notice sur Le Gonidec, par le même ;* — 1 vol. in-12 de 108 et 18 pages, Lorient, Gousset, 1855. — Le même ouvrage a été réimprimé dans les œuvres complètes de Brizeux, 2 vol. grand in-12, Paris, Michel Lévy, 1861. Il occupe la fin du premier volume (pages 341-412). — C'est un travail sérieux, fait avec une entière bonne foi, mais qui, de l'aveu même de son éminent auteur, est fort incomplet. Il ne renferme guère que deux cents proverbes, puisés tant aux sources orales qu'aux sources écrites. Parmi ces dernières, il faut citer au XVIIIe siècle, les Dictionnaires de Grégoire de Rostrenen et de Larmery, le *Buguel Fur,* et *le Voyage dans le Finistère* de Cambry ; au XIXe, le Dictionnaire de Le Gonidec, les livres de Souvestre sur la Bretagne et le *Barzaz-Breiz.*

Avant le recueil de Brizeux avait paru (à Morlaix, chez Guilmer), sans nom d'auteur et sans date, mais vraisemblablement vers 1830, une petite brochure dont le titre peu exact est *Proverbou Spagnol, troet e Verzou Brezonnec, gant M**** (in-12 de 12 pages, renfermant 156 proverbes). Dans cette brochure devenue très-rare, et que Brizeux n'a pas dû connaître, se trouve un certain nombre d'adages plus populaires à coup sûr en Bretagne qu'en Espagne. Quelques-uns même ont été empruntés presque littéralement au dictionnaire de Gr. de Rostrenen, et au *Buguel Fur.* D'autres appartiennent à la tradition bretonne, et il ne serait pas impossible de les retrouver presque tous. Telle était aussi, sans aucun doute, l'opinion de M. Le Moal, ancien curé de la paroisse de Saint-Martin, à Morlaix, qui en a donné une édition sous le titre de *Meur a lavarou koz ha talvoudec,* à la suite d'un Chemin de Croix (*Hent ar Groaz, gant prederennou var ann ene,* in-8°, Morlaix, Lédan, 1843). M. Le Moal ne dit mot des *Proverbou Spagnol,* bien qu'il n'ait fait que les reproduire, en les paraphrasant quelquefois. Je dois ajouter, pour être exact, qu'il en a refait complètement le texte, exilant sans pitié les mots français, et enjolivant le tout d'une orthographe barbare qui est à elle seule une véritable curiosité.

Depuis quinze ans la parémiologie bretonne ne s'est enrichie d'aucun travail important. Il convient toutefois de citer parmi les publications qui ont fait une place aux proverbes, l'*Almanach de Quimperlé, pour* 1862, et le *Dictionnaire français-breton* de M. Troude.

LAVAROU KOZ A VREIZ IZEL.

KENTA STROLLAD.

I.

1 *Kaout c'hoant a zo galloud.*

2 *Neb na oar a gavo da ziski.*

3 *Kassid ann ero da benn.*

4 *Seul gentoc'h,*
Seul welloc'h.

5 *Ar c'henta,*
Ar gwella;
Na zale-'ta
D'ober da dra.

6 *Red eo gouzanv da gaout skiant,*
Labourat tenn da gaout arc'hant.

7 *Red eo d'ann den n'hen euz netra*
Labourat tenn, ha nann gouela.

8 *Ann den iaouank en diegi*
A zastum poan war benn kozni.

9 *Ar gwella bara da zibri*
A vez gounezet o c'houezi.

II.

10 *Deuz da gleved ann alc'houedez*
'Kana he zon d'ar goulou-deiz.

11 *Evit paka louarn pe gad*
Ez eo red sevel mintin mad.

12 *Da louarn kousked*
Na zeu tamm boed.

13 *Labourit pa gousk ann dibreder,*
Ho pezo ed leun ar zolier.

PROVERBES ET DICTONS DE LA BASSE BRETAGNE.

PREMIÈRE SÉRIE.

I.

1 Vouloir c'est pouvoir.

2 Qui ne sait trouvera à apprendre.

3 Menez le sillon à bout. (C'est-à-dire : n'interrompez pas l'ouvrage commencé.)

4 Tant plus tôt,
Tant meilleur.

5 Le plus tôt
C'est le mieux ;
Ne tarde donc pas
A faire ta besogne.

6 Il faut souffrir pour acquérir science,
Travailler d'ahan pour acquérir argent.

7 Il faut à l'homme qui n'a rien
Travailler d'ahan, et non se lamenter.

8 Jeune homme qui vit dans la paresse
Amasse tourments sur la tête de sa vieillesse.

9 Le pain le meilleur à manger
C'est en suant qu'on le gagne.

II.

10 Viens entendre l'alouette
Chanter sa chanson au point du jour.

11 Pour attraper renard ou lièvre
Il faut se lever de grand matin.

12 A renard endormi
Ne vient point morceau de viande.

13 Travaillez quand dort le fainéant,
Vous aurez du blé plein le grenier.

14 *'Nn hini n'eus ket c'hoant kaout naon*
Na chomm ket re-bell war he skaon.

15 *Neb na laka poan hag aket*
N'hen devezo madou na boed.

16 *O c'hortoz ar ieod da zevel, e varv ar zaout gand ann naon.*

17 *Red eo terri ar graouenn*
Evit kaout ar voedenn.

18 *Ann hini vez oc'h aoza iod*
'N euz ann tamm kenta 'vid he lod.

III.

19 *Ar pez a zo gret gant va zad*
A zo gret mad.

20 *Lagad ar mestr a lard ar marc'h*
Hag a laka ed barr ann arc'h.

21 *Ar mestr mad a ra ar mevel mad.*

22 *Ann hini na oar ket senti*
Na oar ket komandi.

23 *Na gemerit evit merour*
Nag eur c'har nag eur traïtour.

24 *Kaz maneget na dalv netra da logota.*

25 *Ki besk ha kaz diskouarnet*
N'int mad nemet da zibri boed.

26 *Laerez he amzer hag he voed,*
Brasa pec'hed a zo er bed.

27 *Gwell eo eun oberer*
Evit kant lavarer.

28 *Dibaod ar c'halvez*
A labour heb danvez.

29 *Gant netra*
Na reer tra.

14 Qui ne veut avoir faim
Ne demeure trop longtemps sur son banc.

15 Pour qui ne met peine et attention,
Point d'argent et point de pain.

16 En attendant que l'herbe pousse, les vaches meurent de faim.

17 Il faut briser la noix
Pour en avoir l'amande.

18 Celui qui prépare la bouillie
A la première portion pour son lot.

III.

19 Ce qu'a fait mon père
Est bien fait.

20 L'œil du maître engraisse le cheval
Et comble la huche de blé.

21 Le bon maître fait le bon serviteur.

22 Celui qui ne sait pas obéir
Ne sait pas commander.

23 Ne prenez pour fermier
Ni un parent ni un traître.

24 Chat ganté ne vaut rien à chasser souris.

25 Chien sans queue et chat sans oreilles
Ne sont bons que pour manger.

26 Voler son temps et sa nourriture,
Le plus grand péché qui soit au monde.

27 Mieux vaut un faiseur
Que cent diseurs.

28 Rare est le charpentier
Qui travaille sans matériaux.

29 De rien
On ne fait rien.

IV.

30 *Bepred didalvez*
A gav digarez.

31 *Heb ar skodou hag ar c'hoat-tro*
Ve muioc'h kilvizien hag a zo.

32 *Meur a hini a gav mad pesket dizreinet.*

33 *Anez labourat, breac'h didorr.*

34 *Falla hibil a zo er c'hâr a wigour da genta.*

35 *Klanv hep glac'har,*
Kamm ki pa gar.

36 *Da zadorn ez eo bet ganet,*
Ebad gant-han al labour gret.

37 *Ma c'hoan em c'hof me garfe ve noz,*
Ar zul warc'hoaz, ha gouel antrônoz.

38 *Meurlaje! Meurlaje!*
Me garfe badfe bemde,
Ann eost ter gwech ar bla,
Gouel Mikel bep seiz vla.

39 *Eat war vloaz,*
Emoc'h en noaz.

40 *Pa vo ho roched oc'h ar bod,*
E vo dizolo ho sac'h-iod.

41 *Didalvedigez*
Mamm ar baourentez.

V.

42 *Dioc'h he labour*
Ar micherour.

43 *Hanter-douget eur bec'h gret-mad. —*
N'euz labour n'heller da verrad
En eur gemer dre ar penn-mad.

IV.

30 Toujours fainéant
Trouve prétexte.

31 N'étaient les nœuds et le bois tordu,
Il y aurait plus de charpentiers qu'on n'en voit.

32 Plus d'un trouve bon le poisson sans arêtes (mot à mot *désarêté*).

33 Si ce n'est pour travailler, bras infatigable.

34 La plus mauvaise cheville du char fait du bruit la première.

35 Malade sans affliction,
Chien boîteux quand il veut.

36 C'est un samedi qu'il est né,
Il se réjouit de la besogne faite.

37 Mon souper dans mon ventre je voudrais qu'il fût nuit,
Que dimanche vint demain et fête après demain.

38 Carnaval! Carnaval!
Je voudrais qu'il durât toujours,
Que la récolte vint trois fois l'an,
La Saint-Michel tous les sept ans[1].

39 L'an écoulé
Vous êtes à nu.

40 Quand votre chemise pendra au buisson,
Découvert restera votre sac à bouillie.

41 Paresse
Mère de pauvreté.

V.

42 D'après l'œuvre
L'ouvrier.

43 Fardeau bien fait est à demi porté. —
Il n'est travail que l'on ne puisse abréger
En le prenant par le bon bout.

1. C'est à la Saint-Michel que se paient ordinairement les fermages et que l'on change de serviteurs.

44 *Ann hini a ia founnuz a ia pell;*
Ann hini a ia difounn a ia well.

45 *Karrig a dro*
A denn bro;
Karrig a red
Na bad ket.

46 *Na biskoaz den na eure re*
Na rafe re neubeud goude.

47 *Etre re ha re neubeud eman ar muzul just.*

48 *Kentoc'h e skuiz ar freill evit al leur.*

49 *Ann hini na zec'h ket he bal*
'Tle bep mare sec'ha he dal.

50 *Ann hini a c'houitell bepred a zizec'h he veg.*

51 *Na dalv ket ar boan sutal, pa na fell ket d'ar marc'h staotat.*

52 *Ho labour a ielo da labour wenn.*

53 *Eur poent a zo evit pep tra.*

54 *Pa weler diouskouarn ar c'had,*
N'e ket re abred he vazata.

55 *Pep tra hen euz he gentel.*

56 *Gant kolo hag amzer*
E teu da eogi ar mesper.

57 *Neubeut tra, neubeud,*
Hinkin a ra neud.

58 *Gand ar boan hag ann amzer*
A-benn a bep-tra e teuer.

59 *Eun dra gret na tle netra d'eun dra da ober.*

60 *Warlerc'h ar merc'her ema 'r iaou :*
Paket ar zizun er c'hraou.

61 *Nep a gign he vaout er bloa-ma*
A ve kuit da vloa d'hen touza.

44 Qui va vite va loin ;
Qui va lentement va mieux.

45 Petit char qui tourne
Tire du pays (c. à d.: fait du chemin);
Petit char qui court
Ne dure point.

46 Jamais homme ne fit trop
Qui plus tard ne fit trop peu.

47 Entre trop et trop peu est la juste mesure.

48 Le fléau se fatigue plus tôt que l'aire [1].

49 Qui n'essuie sa pelle
Doit à chaque instant essuyer son front.

50 Qui siffle toujours se dessèche la bouche.

51 Ce n'est pas la peine de siffler, quand le cheval ne veut pas pisser.

52 Votre travail tournera en travail blanc. (C. à d.: Vous travaillerez en pure perte.)

53 Il y a temps pour tout.

54 Quand on voit se dresser les oreilles du lièvre,
Il n'est pas trop tôt de l'assommer.

55 Chaque chose porte son enseignement.

56 Avec de la paille et du temps
Les nèfles mûrissent.

57 Petit à petit
Fuseau fait fil.

58 Avec de la peine et du temps
On vient à bout de tout.

59 Chose terminée ne doit rien à chose à faire.

60 Après le mercredi, le jeudi :
Voilà la semaine dans l'étable. (C. à d.: Ne vous découragez pas; plus que deux jours de travail, et dimanche viendra)

61 Qui écorche son mouton cette année
Sera quitte de le tondre l'année prochaine.

1. Se dit surtout des rapports conjugaux.

62 *Prena keuneud 'zo re zivezad*
Pa vez red c'houeza er biziad.

63 *Aliez euz a furnez*
A zeu ar gorregez.

64 *En noz e kemerer ar ziliou,*
Dale a ra vad a-wesiou.

VI.

65 *Va mab, re goz ann douar evid ober goab anezhi.*

66 *Beg ar zouc'h, beg ar vronn,*
Gand ho daou e vevomp.

67 *Tri beg 'zo o soutenn ar bed :*
Beg ar vronn, beg ar zoc'h,
Hag ar beg all 'vel ma ouzoc'h.

68 *Diwar breac'h al labourer 'ma ar bed holl o veva.*

69 *En douar fall 'ma fall ann ed.*

70 *Al louzou fall a drec'h atao.*

71 *Gwell eo ijin eget nerz.*

72 *Dre balat sounn*
Ez a ar c'hlaz dounn.

73 *Douar askol, — douar ed;*
Douar raden ne-d-eo ket.

74 *Douar treaz, — douar ed;*
Douar brulu ne-d-eo ket.

75 *Douar meinok,*
Douar greunok.

76 *Diwar ann treuz-ieod e vez ed,*
Diwar ann onki na vez ket.

77 *Gand ar prajou ez eo a vager al loened,*
Al loened a ro teill hag ann teill a ro ed.

78 *Pa vez ker ar bleud*
A vez kezek treud.

62 C'est trop tard acheter fagots
Quand il faut souffler dans ses doigts.

63 Souvent de sagesse
Vient lenteur.

64 C'est la nuit qu'on prend les anguilles,
Attendre est bon quelquefois.

VI.

65 Mon fils, trop vieille est la terre pour qu'on se gabe d'elle.

66 Pointe du soc, pointe du sein,
Toutes les deux nous font vivre.

67 Trois pointes soutiennent le monde :
La pointe du sein, la pointe du soc,
Et l'autre pointe que vous savez.

68 Sur le bras du laboureur s'appuie le monde entier pour vivre.

69 En mauvaise terre mauvais blé.

70 Mauvaises herbes l'emportent toujours.

71 Mieux vaut adresse que force.

72 En bêchant verticalement
On enfonce la motte de gazon.

73 Terre à chardons, — terre à blé,
Terre à fougères ne l'est pas.

74 Terre mêlée de sable, — terre à blé ;
Terre à digitales ne l'est pas.

75 Terre pierreuse,
Terre *graineuse*.

76 Où pousse chiendent poussera blé,
Où pousse avoine à chapelets, blé ne poussera.

77 Avec les prairies on nourrit le bétail,
Le bétail donne du fumier, le fumier donne du blé.

78 Quand la farine est chère
Les chevaux sont maigres.

79 *Bezin louet ha teill brein*
Ra d'ar c'houer sevel he gein;
Bezin brein ha teill louet
Lak' ar c'houer da glask he voed.

80 *Na espern teill met espern had;*
Ha mar t'euz hadet eun dournad,
Te hen devezo eur falsad.

81 *Teill denved hag hada dioc'h-tu*
A lak' ann heiz da veza dru.

82 *Teill a grogadou,*
Segal a bochadou.

83 *Pa hadi kass had,*
Pe losk dihad.

84 *Hada lann e pep miz,*
Nemet e miz eost ha pa vez avel viz.

85 *Ann hini 'ved hag 'had soudenn*
'Goll eur bara war bep ervenn.

86 *Ar falla gounid euz a Vreiz*
A zo gwiniz warlerc'h heiz.

87 *Goude gwiniz gounid heiz*
Gwella gounid a zo e Breiz.

88 *Heiz dibell ha gwiniz pellek*
A lak' ann arc'h da veza barrek.

89 *Ne deuz netra o paea ann dud e par ann amzer.*

90 *Dioc'h a reot,*
E kavot.

91 *Etouez ar muia drein*
Eman 'r gaera rozen.

92 *Sotoc'h evit ann den*
A-wesiou her c'helenn.

93 *Pa vez avel krenv, niza;*
Pa vez kalm, tamoeza.

94 *E peb amzer kelenn,*
A-wesiou gourc'hemenn.

Dastumet ha troet e gallek gant L. F. SALVET.

79 Goémon moisi et fumier pourri
Font que le laboureur se redresse ;
Goémon pourri et fumier moisi
Mettent le laboureur à chercher son pain.

80 N'épargne pas le fumier mais épargne la semence;
Et si tu as semé une poignée,
Tu récolteras une brassée. (Mot à mot : une faucillée ; c. à d. tout ce que peut abattre un coup de faucille.)

81 Engraisse avec du fumier de mouton et sème aussitôt,
Tu auras de l'orge à foison.

82 Fumier à pleines fourches,
Seigle à pleins sacs.

83 Quand tu sèmes, porte de la semence,
Ou laisse en jachère.

84 Sème l'ajonc en tout mois,
Si ce n'est au mois d'août et quand le vent souffle du nord-est.

85 Qui moissonne et sème aussitôt
Perd un pain sur chaque sillon.

86 La plus mauvaise culture de Bretagne,
Froment après orge.

87 Après le froment semer de l'orge,
La meilleure culture de Bretagne.

88 Orge sans balle et froment à balle
Font que la huche devient comble.

89 Il n'est rien à l'égal du temps pour payer les hommes.

90 Comme vous ferez,
Vous trouverez.

91 Où il y a le plus d'épines
Sont les plus belles roses.

92 Plus sot que l'homme
Lui donne quelquefois des leçons.

93 Quand le vent est fort, vanne ton blé ;
Quand il est calme, tamise-le.

94 En tout temps enseignement,
Quelquefois commandement.

Recueilli et traduit par L. F. SAUVÉ.

MÉLANGES.

MYTHOLOGICAL NOTES.

The following brief notes are here published in continuation of those printed in the preface to *Three Irish Glossaries*, pp. XXXII–XLI, and in my edition of O' Donovan's version of Cormac's glossary, pp. 19, 35, 63, 71, 107.

I. The *Luchorpán*.

This meaning of this name « parvum corpusculum », — from *lu* = *laghu*, ἐ-λαχύ, and *corpán*, a diminutive of *corp* = corpus, — appears clearly from the commentary on the *Senchas Mór* (I, 70, 71) where *abac* « dwarf » is thrice used as its equivalent :

Fecht naen ann iarsin luid Fergus ocus a ara Muena a ainm dochum mara. seicis ocus rocotailsit for bru in mara. Dolotar immorro luchorpain cusin rig conambertatar asa carpat ocus rucsat a cloidem uad i tosach. Ronucsat iaram corainic a muir * *ocus rosnairig Fergus iarsin ó ráncatar a chosa a muir. Dofiuchtradar lasodain ocus rogab triar dib .i. fer cechtar a dá lám* ** *ocus fer for a bruinnib. Anmain in anmain* [.i. *anacal*]. *Tartar mo tri drinnroisc* [.i. *roga*] *ol Fergus. Rotbiah ol int abac acht ní* *** *bes ecmacht duind. Rochuinne Fergus fair eolus foberta fo lochaib ocus lindaib ocus muirib. Rotbiah ol int abac acht aen urchuillim airiut ni deochais fo loch Rudraidhe fil it crích feisin. Tobertatar na lucuirp luibe do iarsin ina cluasa ocus imteged leo fo muirib. Atberat araile is int abuc atbert a brat do ocus atcartad Fergus fo cenn ocus imteghed fo muirib samhlaidh.*

« One time then thereafter Fergus and his charioteer (Muena his name) set out to the sea, reached it, and they slept on the sea-shore. Now *luchorpáin* came to the king and bore him out of his chariot and they first took his sword from him. They afterwards took him as far as the sea

* Printed *muire*
** Printed *da laim*
*** Printed *ni*

and Fergus perceived them when his feet touched the sea. Whereat he awoke and caught three of them, to wit, one in each of his two hands, and one on his breast. « Life for life » (i. e. protection) say they. « Let my three wishes (i. e. choices) be given » says Fergus. « Thou shalt have, says the dwarf, save that which is impossible for us ». Fergus requested of him knowledge of passing under loughs and linns and seas. « Thou shalt have, says the dwarf, save one which I forbid to thee: thou shalt not go under Lough Rudraide (which) is in thine own country ». Thereafter the *luchuirp* (little bodies) put herbs into his ears and he used to go with them under seas. Others say it is the dwarf that gave his cloak to him and that Fergus used to put it on his head and thus go under seas. »

The origin of the *luchorpáin* is thus stated in the *Lebor na huidre*, p. 2 a :

De senchas na torothor .i. *na lucrupan* 7 *na fomorach insó sis.*

Fechtas robói nói intabernacuil ina chotlud arnól fhína 7 *ishé lomnocht cotánic a mac adochom* .i. *cam conaca amal robái* 7 *conderna gári imbi* 7 *coroinnis dlabráthrib* .i. *do iáfeth* 7 *do sém* 7 *dodeochatarside* 7 *a cúl rempo arnaictis féli anathar* 7 *doratsat a étach taris. Atracht nói iarsin asachotlud* 7 *rofallsiged dó cam diafochaitbiud* [7 *romallach cam*] *iarsin* 7 *robennach indis aile. Conid hé cám deside ceiduni romallachad iarnílind* 7 *conidhé comarba cáin iarnilind* 7 *conid huad rogenatar luchrupain* 7 *fomóraig* 7 *goborchind* 7 *cech ecosc dodelbda archena fil fordoinib.*

« Of the history of the Monsters, *i. e.* the *Lucrupáin* and the *Fomoraig*, this below :

On a time was Noah in the tabernacle asleep after drinking wine, and he was stark naked, and his son came to him, to wit, Ham, and saw how he was, and made laughter at him and related to his brethren, to wit, to Japhet and to Shem, and they came backwards that they might not see their father's shame and they put his raiment over him. Noah arose thereafter from his sleep and it was shewn to him that Ham had mocked him [and he cursed Ham] thereafter and blessed the other two, so that Ham is the first person who was cursed after the deluge; and so that he is Cain's successor after the deluge; and so that of him were born *Luchrupáin* and *Fomoraig* and *Goborchinn* (horse-heads?) and every unshapely appearance moreover that is on human beings. »

The name has been strangely corrupted, *lucharban, luracán, lupracán* (whence the Anglo-Irish *leprechaun*) and in the Highlands *luspardan*.

II. The *Rosualt.*

This sea-monster is called *Ruasuall* in O'Clery's Glossary s. v. *Rochúaid*, where it is stated that it has a hole through its head. In *Lebor na huidre*, p. 11, we find the old form of the name :

Rosualt .i. ainm do beist bís isindairci 7 isiat so a airde side .i. intan sceas 7 a aged fritir domma 7 terca isintír sin cocend .uii. mbliadan no isinbliadainsin namma. Mad súas domma 7 mortlaid isind aeor sin. Mad sís domma 7 mortlaid for míla in mara. Noinnised iarum runa ind anmannaisin dodoinib combetis innafoimtin.

« *Rosualt*, to wit, a name for a monster that is in the sea (*fairce*) and these are his characteristics : when he vomits and his face to land, poverty and scarcity in that land to the end of seven years, or in that year only. If it be up, poverty and mortality in that air. If it be down, poverty and mortality on the beasts of the sea. He [Columbcille] used to relate the secrets of that animal to men so that they might be expecting him. »

A fuller notice of this monster is found in the *Dinnsenchas* of the Book of Leinster, fo. 118 a.2.

*Mag murisci unde nomen? Nin*se. *Muriasc mór dianid ainm rosualt fochéird in muir and fothír. 7 isí arúin indanmannaisin noaisnided colum cille dochách .i. trisceithi dognid . et ba inairddi cech sceith díb .i. sceith immuir 7 a ethri inardda . 7 bádud curach 7 bárc 7 ár foranmanna inmara sindbli*adain *sin. Sceith in aér 7 a err* sís . 7 adcuired súas asceith ár foranmanna foluamnacha indaéoir sinbl*iadain *sin . Sceith dan aile fothír combrenad intír . 7 ár for dóine 7 forcethri sinbl*iadain *sin.*

« *Magh Murisci*, unde nomen? Not difficult. A great sea-fish, named Rosualt, the sea flung there ashore. And it is the secret of that animal that Columcille used to declare to every one. To wit, three vomitings which it would make, and aloft was every vomiting of them, to wit, a vomiting in sea, and his tail on high, and drowning of boats and ships, and slaughter on the beasts of the sea in that year. A vomiting in air, and his tail below, and his vomiting used to put slaughter above on the flying animals of the air in that year. Another vomiting, then, ashore, so that the land stinks, and slaughter on men and on cattle in that year. »

Like notices are found in the *Liber Hymnorum*, fo. 27 a. and in H. 2, 16, col. 693. The name seems unceltic, and is probably identical with the German *wall-ross*, English *wal-rus*.

* Cf. Ohg. *ars*, Gr. ὀρρός.

III. Names for « God».

In a glossary called *Dúil Laithne*, of which a copy, in the handwriting of Dudley Mac Firbis, is preserved in the library of Trinity College, Dublin, (H, 2, 15, p. 116) appears the following entry :

Teo no tiamud no daur .i. *dia*.

Teo seems formed like Skr. *tavas* « strong », by gunation from the root TU « to be powerful », whence by vriddhi the Irish *tuath* « people ».

Tiamud has perhaps lost initial *s* and may be connected with Skr. *stimita* « immoveable ».

Daur is possibly, as Siegfried thought, borrowed from the Old-Norse *Thôrr*. But I should prefer to regard it as a derivative from the root DHAR, whence Skr. *dharaṇa* « preserving », *dhartṛi*, *dharitrī* « supporter ».

Dia, the old-Welsh *duiu*, is of course = *deva*, *deus*.

Other Celtic words for « god » are 1) the Irish *t*-stem *com-diu*, gen. *coimded*, acc. *coimdith-n*, Gr. C.², 257, which is perhaps cognate with the Latin *Dis*, *Ditis*; 2) the Irish *ant*-stem *fiada*, gen. *fédot*, *fiadat*, which seems to mean « the Knower », from the root VID; 3) the old-Welsh *su* (in *su-ccat* gl. deus belli, Fiacc's hymn), now *Hu*, which (as the diphthong *oi* regularly becomes *u* in Welsh) may be = Gaulish *Soius* (Beitr. III, 197), from the root SI « to bind », whence also the Welsh *hud* « magic » = O. Norse *seidhr* « incantatio magica ».

The most interesting, perhaps, of Celtic godnames is the *u*-stem *Ésus*, which M. d'Arbois de Jubainville (Revue Archéologique, Juin 1870) has rightly referred to the root IS, Skr. *ish* « desiderare, velle ». The primary meaning of the word would seem to be simply « a wish » (cf. *tar-u* « arbor », *dâr-u* « lignum », νέκυ-ς, *acu-s*, etc.). That a god should be called by a word meaning « wish » will not surprise any one who remembers the following passage from the *Deutsche Mythologie*² 126 : « Hiermit zusammenhængend, also überrest altheidnisches Glaubens, scheint mir nun, dass unsere Dichter des 13. Jh. den *Wunsch* personificieren und als ein gewaltiges, schœpferisches Wesen darstellen ».

But possibly *Ésus* may, like *Osci* (one of the Eddaic names for Odin) mean « der die Menschen des Wunsches, der hœchsten Gabe theilhaftig machende ».

IV. *Cenn Cruaich.*

Dochóid patricc iarsin tarsinusce do maig slécht bali iraibi ardidal nahérend i. *cend crúaich cumdachta o ór 7 argat 7 dá ídal deac aili cumdachta o*

umai imme. Otconnairc patricc inídal on uisciu dianid ainm guthard (.i. *gabtha a guth*) 7 *o rochomaicsigh dond ídal conuargaib a láim do chur bachla ísa fair* 7 *nocorala acht dorairbert síar doninniuth*[?] *fora leith ndeis arisi*(*n*)*dess robái a agaid* .i. *do temraig* 7 *maraidh slicht inna bachla ina leith clíu béos.* 7 *araidi nochoroscaig in bachall a láim patricc* 7 *rolluicc in talam inna dí arracht déac aili conici a cinnu* 7 *atát fonindus sin i comardugud ind ferta* 7 *romallach don deomon* 7 *ronindarb ind ifernd* 7 *dorogart patricc inna huili* cum rége *lóegairi. it hésidi roaidraiset ind ídal* 7 *atconnarctar in na hule hé* (.i. *demon*) 7 *roimeclaigset anepiltin mane chuireth pátricc hé* (*in iffernd*). Rawl. 505, p. 171, col. b [1].

« Thereafter went Patrick over the water to Mag Slecht, a place wherein was the chief idol of Ireland, to wit, *Cenn Cruaich*, covered with gold and silver, and twelve other idols about it, covered with brass. When Patrick saw the idol from the water whose name is *Guth-ard* (*i. e.* elevated its voice) and when he drew nigh unto the idol, he raised his hand to put Jesus' crozier upon it and did not reach [it], but it bowed westwards to turn on its right side, for its face was from the south, to wit, to Tara. And the trace of the crozier abides on its left side still, and yet the crozier moved not from Patrick's hand. And the earth swallowed the twelve other images as far as their heads, and they are thus in sign of the miracle, and he cursed the demon, and banished him to hell, and Patrick called them all *cum rege* Loegaire; these are they who adored the idol. And they all saw him (*i. e.* the demon) and they feared their destruction, should not Patrick put him into Hell. »

IV. Spirits speaking from weapons.

Babés leu dan diag inna comraime ferthain indóenaig. rind aurlabra cechfir nomarbtais do thabairt innambossán. 7 *dobertis aurlabrai nacethræ doilugud nacomram hisudiu* 7 *dobered cách achomram and sin ósaird acht bá cách arúair.* 7 *isamlaid dognítís sin* 7 *aclaidib forasliastaib intan dognítís incomram. Arimsóitis aclaidib friu intan dognítís gúchomram. Deithbir ón arnolabraitis demna friu dianarmaib* conidde *batir comarchi forro anairm.*

« It was a custom with them (the Ulstermen) then, after the trophies, to hold the assembly. The point of the tongue of every man they slew to bring in their pouch; and they used to bring the tongues of the cattle to multiply the trophies therein, and every one then openly used to produce his trophy, but it was every one in turn. And it is thus they used to do that, and their swords on their thighs when they used to make the

1. Another copy from Egerton 93 in O'Curry's *Lectures*, p. 538.

trophy, for their swords used to turn against them when they made a false trophy. Reasonable (was) this; for demons used to speak to them from their arms, so that hence their arms were safeguards. » *Seirglige Conculainn*, Leb. na huidre, p. 43 a.

For talking swords see the fine Danish ballad *Hævnersværdet* (Grundtvig, *Danmarks Gamle Folkeviser*, I, 350), Schiefner's *Kalevala*, runo 36, and *Proc. R. I. Academy*, Mss. series, I, 198.

V. The Bull-feast.

Dognither iarom tarbfes leo andsin cofíastais esti cia díatibertais rigi. ISamlaid dognithe intarbfessin .i. tarb find domarbad 7 óenfer docathim asatha día (f)éoil 7 da enbruthi. 7 cotlud dó fónsaithsin 7 ór firindi do cantain docethridrudib fair 7 atchíthe dó inaslingi innas indfir nórígfaide and asadeilb asatuarascbail 7 innas indoprid dognith. Díuchtrais infer asachotlud 7 adfíadar ares donarigaib .i. móethoclach sær sonairt condacris derca tairis 7 sé osadart fir isirc inemain macha.

« Then a Bull-feast is made by them there, so that they might know thereout unto whom they should give (the) kingdom.

» Thus used that Bull-feast to be made, to wit, a white bull to kill and one man to eat his fulness of his (the bull's) flesh and of his broth, and sleep to him under that fulness, and an *ór*(?) of truth to say over him by four druids, and by him in vision used to be seen the kind of man who should be made king there, from his shape and from his description, and the kind of work he was doing.

The man awoke from his sleep and makes known his dream[1] to the kings. To wit, a young champion, noble, strong, with two red girdles over him, and he above (the) pillow of a man in sickness in Emain Macha. » *Ib.*, *ib.*, p. 46.

Compare the poet's mode of divination, *Imbas forosnai*, Cormac's glossary, p. 94.

VI. Man octipartite.

In *Three Irish Glossaries*, p. XL, is printed from an Irish codex in the British Museum, a myth which tells how Adam was made of eight parts: his flesh of the earth, his blood of the sea, his face of the sun, his thoughts of the clouds, his breath of the wind, his bones of the stones, his soul of the Holy Ghost, his piety of the Light of the World. The

1. *Res.* Hence *resaigthiu* (gl. somniato), Tur. Mr Hennessy would connect the French *rêve*, *resve*, as to which Diez (*Etym. Wœrt.* ij, 400) is not very satisfactory.

mythographer goes on to state the results of excess in each of the eight components. I have lately found in the *Deutsche Mythologie*, 1218, the following citation from a Parisian ms. of the 15th century, which reads like a literal translation of the Irish myth. Both are probably versions of one original to me unknown.

« Adam fu forme ou champ damacien [= *ager damascenus*], et fu fait si comme nous trouuons de .VIII. parties de chosez. La premiere partie fu du limon de la terre, la seconde de la mer, la tierce du soleil, la quarte des nues, la quinte du vent, la sisiesme des pierres de la terre, la VIIe du sainct esprit, luitiesme de la clarté du monde. La premiere partie qui fu du limon de la terre fu la chair, de la seconde qui fu de la mer fu le sangc, de la tierce qui fut du soleil furent les yeux, de la quarte qui fu des nues furent les pensees, de la Ve qui fu du vent furent les allaines, de la sixte qui fu des pierres furent les os, de la VIIe qui fu du sainct esprit fu la vie, de la VIIIe qui fu de la clarté du monde signifie crist et sa creance. Saichiez que sil y a en lomme plus du limon de la terre il sera paresceux en toutez manieres, et se il y a plus de la mer il sera sage, et se il y a plus du soleil il sera beau, et se il y a plus des nues il sera pensifz, et se il y a plus du vent il sera yreux, et sil y a plus des pierres il sera dur auer et larron, et se il y a plus du sainct esprit il sera gracieux et remply de la divine escripture, et se il y a plus de la clarté du monde il sera beaux et amez.[1] »

Whitley Stokes.

UN AUTOGRAPHE DE MARIANUS SCOTTUS.

Marianus Scottus n'est pas un nom inconnu. Un moine Irlandais de ce nom dont le nom véritable était *Maelbrigte* « servus Brigitæ » vivait au XIe siècle à Fulda et plus tard à Mayence. Il écrivit une chronique fort estimée de ses contemporains.

Vers la même époque un de ses compatriotes qui était son homonyme vint également en Allemagne. Il avait quitté son île en 1067 pour aller en pélerinage à Rome : mais il s'arrêta à Ratisbonne où il fonda un couvent sous l'invocation de Saint-Pierre, couvent d'où sortirent plus tard les fondateurs d'autres couvents Irlandais. Nous trouvons quelques renseignements sur ce Marianus dans une légende que nous ont con-

1. See Paulin Paris, *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, IV, 207. — [Ms. de l'anc. fonds fr. n° 7044, fol. 130, verso. Ce passage est cité d'une façon incomplète et incorrecte par Grimm et par M. Paulin Paris. Nous le citons d'après le Ms. — H. G.]

servée les *Acta Sanctorum* (Febr. vol. II, pp. 365 et s.) où on loue avant toute chose son habileté calligraphique et le zèle qu'il mettait à copier des manuscrits. La légende raconte même qu'une fois, la lumière s'étant éteinte, les doigts de sa main gauche brillaient tellement qu'il put continuer d'écrire.

Quelques-uns des mss. copiés par ce Marianus nous ont été conservés. L'un d'entre eux se trouve à la Bibliothèque Impériale de Vienne, coté : *cod.* 1247 (olim *Theol.* 287). Denis l'a décrit avec exactitude dans son très-estimable ouvrage *Codices manuscripti theologici bibliothecæ palatinæ Vindobon.* Vol I, pp. 127-131; mais il commet l'erreur, ainsi qu'avant lui Lambecius, de considérer ce Marianus et le chroniqueur comme une seule et même personne. Ce ms. renferme les épîtres de saint Paul avec gloses et commentaire; il s'y trouve quelques gloses Irlandaises que Zeuss a expliquées et traduites dans sa *Grammatica Celtica* (p. XXIV). Denis a publié les paroles finales du copiste : « In honore indiuiduae trinitatis Marianus Scottus scripsit hunc librum » suis fratribus peregrinis. Anima eius requiescat in pace. propter deum » deuote dicite. Amen. XVI. Kl. iunii hodie feria VI. anno domini. » M.LXXVIIII ».

Denis ne dit rien du caractère particulier de l'écriture et comme j'étais curieux de voir l'écriture de ce calligraphe Irlandais si vanté, je me fis à Vienne montrer ce ms. Il est en effet très-bien écrit en une minuscule grande, pure et distincte où ne se rencontrent pas les particularités bien connues de l'écriture Irlandaise employée pour les gloses Irlandaises du même ms. De ces gloses, Denis en a passé une, qui se trouve, dans la phrase que je viens de citer, au-dessus du nom de « Marianus Scottus ». Les caractères en sont quelque peu effacés et la glose en est par là devenue indistincte. Je ne l'avais même pas lue exactement du premier coup lorsque M. Gaidoz me suggéra une correction dont un nouvel examen du ms. me fit reconnaître la justesse. La glose commence par le signe .i. pour « id est » et nous fait attendre le vrai nom Irlandais de Marianus. Le voici en effet :

muiredach trog macc robartaig

c'est-à-dire : « Marianus miser, filius Robartaci ». Cette qualification de « miser », Marianus se la donne aussi dans les gloses latines du ms., et elle est assez fréquente chez ces moines Irlandais qui parcouraient le continent.

Comme me le fait remarquer M. Gaidoz, le nom *Muiredach* est formé du thème *muir* = gaul. *mori*, lat. *mare*. On l'a traduit en latin tantôt par « Pelagius », tantôt par « Marianus » (*Martyrology of Donegal*, p. 456).

« Marianus » est également la forme latinisée de *Maelmuire* « servus Mariæ » (*op. cit.* p. 186. n. 1). Mais le nom de *Muiredach* n'a rien de commun avec celui de la Vierge Marie, bien que sans aucun doute une apparence de rapport avec « *Maria* » fit préférer le nom latin de « Marianus ». Le nom de *Muiredach* existe encore aujourd'hui sous la forme anglicisée *Murray*, et le nom du père de Marianus, *Robartach*, se rencontre encore, anglicisé en *Rafferty*.

W. WATTENBACH.

UN OPUSCULE GRAMMATICAL DE SEDULIUS[1].

Sedulius, abbé de Kildare, mort en 829 (Lanigan, *Ecclesiastical History of Ireland*, III, 255) est un auteur irlandais auquel on attribue, entre autres ouvrages, des commentaires sur les seize premiers livres de l'*Institutio grammatica* de Priscien, sur l'*ars major* de Donat et sur l'*ars* d'Eutychius. Le Commentaire sur Eutychius se trouve dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale 7830 (XIIe siècle) : f° 17. « Incipit commentariolum Sedulii in artem Eutitii (*sic*) grammatici. Quoniam in arte Euticis grammatici que de discernendis coniugationibus practiculatur — f° 50, liquide patet quod ipsa verba de nominibus sint traducta. Explicit. Deo gratias. » Un manuscrit de Tours[2] contient un commentaire de Sedulius sur l'*ars minor* de Donat, que le copiste, qui paraît être du XIIe siècle, n'a pas achevé : fol. 75. « Incipit tractatus Sedulii scotti in arte Donati de octo partibus orationis. Septem sunt species peristaseos, id est circumstantie, sine quibus nulle questiones proponuntur..... id est persona, res vel factum, causa, locus, tempus, modus, materia vel materies sive facultas... f° 75 v° Partes orationis quot sunt? hec oratiuncula peusis est, — f° 101, varie dictiones per quas magistri tradunt veteres Romanorum iurare (cf. *Grammatici Latini* (Keil), IV, 362, 30). » Sedulius fait parade de ses connaissances en grec. Il emploie des mots grecs sans nécessité : il traduit en grec une partie de la définition du pronom (fol. 85 v°) : « In quibusdam codicibus legitur *personam inter-*

1. [Avec l'autorisation de M. Thurot nous empruntons cette notice d'un opuscule jusqu'ici inconnu de Sedulius, à son travail intitulé : *Documents relatifs à l'histoire de la Grammaire au Moyen-Age* et publié dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2e série.; t. VI, 1870].

2. Ce manuscrit, qui est aujourd'hui à la Bibliothèque de la Ville de Tours sous le n° 416, et qui a appartenu autrefois au chapitre de Saint-Gatien de Tours, est formé de six opuscules grammaticaux écrits du XIe au XIVe siècle.

dum recipit, tumque nulla generis inconsequentia apparet. Unde hic locus melius in greco legitur Και ΠΡοϹωΝεϹδο τε αΠΔΔδεχεται (c'est-à-dire καὶ πρόσωπον ἐνίοτε ἀποδέχεται), quod interpretatur *et personam interdum recipit.* » Il adopte la théorie du pronom donnée par Priscien, le seul des grammairiens latins qui ait suivi sur ce point Apollonius Dyscole, et l'attribue à Donat qui suivait une tradition toute différente (f° 85 v°) : « ideo *pene* dixit (cf. Donat 357, 2 (pronomen est) pars orationis quæ pro nomine posita tantundem pœne significat) quia substantiam tantum significat, non tamen qualitaten, quomodo nomen. » Cette interprétation du texte de Donat a généralement prévalu au moyen-âge.

CH. THUROT.

SUR L'ÉTYMOLOGIE DU NOM D'ABÉLARD [1].

Dans le n° 830 des manuscrits latins de Sorbonne (Bibliothèque Nationale, mss. latins, n° 15451), se trouve le traité de Guibert de Tournai, auteur du XIIIe siècle, intitulé *De modo addiscendi* [2]. A la p. 227 dudit manuscrit, nous lisons ce qui suit : « Habetis enim et habere potestis ad manum Boecium de Disciplina scolarium, Quintilianum de Institutione oratoria,..... Petrum filium Alardi quem Abaelart vocant Ad filium, etc. »

Cette explication étymologique n'est pas un fait isolé au XIIIe siècle. J'ai souvenir que, quand j'étais employé au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, M. Paulin Paris, dont la table était voisine de la mienne, me montra un jour un glossaire de ce temps, à la première page duquel, on lisait « *Abælardus*, id est filius Alardi. » M. Paris a le même souvenir. Mon savant confrère n'a pu me retrouver le numéro du manuscrit. Je consens donc à ce qu'on tienne ce texte pour non avenu; mais en voici un autre, qui a été découvert par M. Hauréau, et qui rapproché du passage de Guibert de Tournai, est, on peut le dire, décisif.

Ce nouveau texte est d'Alexandre Neckam, philosophe et poète anglais, né vers 1150, huit ans par conséquent après la mort d'Abélard, et qui enseigna à Paris de 1180 à 1186 [3]. Dans le manuscrit latin 376

1. [M. Renan avait envoyé le texte principal qui fait l'objet de ce mémoire au Congrès celtique de Saint-Brieuc, tenu en 1867. Dans les Comptes-rendus de ce Congrès, p. 53, le résultat est indiqué, mais les sources étant alléguées sans précision, la note des Comptes-rendus est à peu près sans valeur. — H. G.]
2. Voir *Hist. litt. de la Fr.*, t. XIX, p. 138-142.
3. *Hist. litt.*, XVIII, p. 521-523.

de Saint-Germain, se trouve un ouvrage bizarrement intitulé : *Suppletio defectuum operis mag. Alexandri Neckami quod deservit Laudi sapientiæ divinæ.* Rappelant en vers les noms des plus illustres docteurs du XIIe siècle, Neckam s'exprime ainsi :

Et Porretanus, Albricus, Petrus Alardi.

Nul doute par le contexte que ce *Petrus Alardi* ne soit Abélard. Par conséquent, Neckam regardait *Abælardus* comme signifiant *filius Alardi.* Qu'on ne dise pas que ce peut être là un écourtement de mots comme en font souvent les versificateurs latins du moyen âge (par ex. *Vitalis Blesis* pour *Vitalis Blesensis*, etc.) Si telle eût été l'intention de Neckam, il eût écrit *Petrus Alardus.*

La philologie est tout à fait d'accord avec les textes qui viennent d'être cités. *Ab* en gallois signifie « fils » et entre dans la composition d'un très-grand nombre de noms gallois du moyen âge [1]. Quoique la forme basse-bretonne pour « fils » soit *mab*, *Ab* se trouve encore en Bretagne au commencement de beaucoup de noms propres. Je ne me rappelais qu'un seul exemple dans ma ville natale, Tréguier; c'est le nom d'*Abgrall* (fils de Grallon). Je m'adressai à mon ami, M. Luzel, qui m'écrivit, à la date du 11 décembre 1869 :

« Vous désirez savoir si je connais, dans le pays, d'autres noms commençant par *Mab* ou *Ab.* — Je n'en connais pas qui commencent par *Mab;* du moins, je n'en ai aucun présent à la mémoire, bien que je sois persuadé qu'il en existe, en petit nombre pourtant.

« Quant aux noms commençant par *Ab*, rares dans le pays de Tréguier et la Cornouaille, ils sont très-communs dans le Léon, le Bas-Léon surtout. Je me rappelle encore que ce qui m'étonna le plus en visitant la petite ville de Lesneven, il y a quatre ans, ce fut la fréquence de cette syllabe précédant les noms propres sur les enseignes de cette localité. Voici ceux de ces noms que j'ai retenus :

Abalea,
Abalan,
Abiven,
Abeven,
Abolier,
Abgrall.

« Ce dernier nom est très-répandu. Il existe aussi des Alard et des Hellart dans le Finistère; j'en connais ».

1. Voir les listes de Gallois au service de la France données par Augustin Thierry, à la suite de son *Histoire de la Conquête*, parmi les pièces justificatives.

Le 2 janvier 1870, M. Luzel m'écrivait encore :

« Un ami qui habite en Léon et à qui je m'étais adressé pour avoir les noms du pays commençant par *Ab*, vient de m'adresser la liste suivante, que je m'empresse de vous faire parvenir.

Abarnou,	commune de Plouguerneau.
Appriou (Ab-Riou),	—
Aprioual (Ab-Riwal),	—
Abgrall,	—
Abjean,	—
Abguillerm,	—
Abiven,	—
Abiliou,	—
Abernot,	—
Abautret,	—
Abalea,	—
Abily.	—
Abhamon,	en Cléder.
Abeguile.	—
Abhervé,	Plouniventer.

« Je vous ferai remarquer que tous ces noms appartiennent au Bas-Léon. Mon ami me dit aussi que le nom Allard est fort répandu dans tout le Finistère. »

Cet ensemble de faits concordants nous paraît établir avec certitude que le nom d'*Abélard* est bas-breton, et signifie « fils d'Alard ». A cela, pourtant s'opposent des objections tirées des écrits mêmes d'Abélard. M. Hauréau les a très-bien exposées dans un essai encore inédit sur diverses particularités relatives à Abélard. Mon savant confrère me permet de citer ici textuellement sa précieuse monographie :

« Dissertant lui-même sur la valeur des noms, qu'il considère comme d'institution humaine, Abélard s'exprime en ces termes : « Hoc voca-« bulum *Abælardus* mihi in eo collocatum est ut per ipsum de substantia « mea agatur » [1]. Dans l'épître célèbre où il fait le récit de ses malheurs [2] le triste amant d'Héloïse nomme son père et sa mère : son père, châtelain du Pallet, s'appelait Béranger, et sa mère Lucie.

« Suppose-t-on, pour se tirer d'embarras, Béranger fils ou petit-fils d'Alard, et transmettant lui-même à son fils aîné le surnom patronymique d'*Abélard?* C'est une supposition démentie par notre docteur, qui, dans son traité des Divisions et définitions, parlant des mots employés pour désigner

1. Cousin, *Ouvr. inédits d'Abélard*, p. 212.
2. *Œuvres*, t. I, p. 7, édit. Cousin.

une seule substance singulière, cite cet exemple : *Ut Abælardus, quod mihi uni adhuc convenire arbitror* [1]. Personne, il le déclare, n'avait, à sa connaissance, *arbitror*, porté le nom d'Abélard avant lui, *adhuc*. Ce n'est donc pas un surnom patronymique. »

Si l'objection se bornait au passage de l'*Historia calamitatum*, je ferais observer que plus d'un indice porte à considérer cet ouvrage, ainsi que la correspondance d'Héloïse et d'Abélard, comme un roman. Quoi qu'il en soit de cette question, les deux autres passages prouvent bien qu'Abélard ne regardait pas son nom comme renfermant celui de son père. Nous ne prétendons nullement, en effet, qu'il résulte du nom d'*Abélard* que le père du célèbre philosophe s'appelât *Alard*. On n'a jamais parlé breton à Nantes, ni surtout au Pallet. Il n'est pas admissible qu'un enfant naissant au Pallet au XIe siècle ait porté le nom de son père précédé de l'*ab* breton. Telle n'est pas notre thèse. Nous disons seulement que le nom d'Abélard, quand il a été formé, a été composé de *Ab* et de *Alard*, et que cette formation a eu lieu primitivement en basse Bretagne. Il n'est pas rare que l'origine de tels noms soit avec le temps totalement oubliée ; on s'en sert alors comme de simples appellatifs sans égard pour leur étymologie. Il en fut sans doute ainsi dans le cas de notre philosophe. Son père Béranger l'appela *Petrus*, et comme déjà vers la fin du XIe siècle, l'usage des surnoms était établi, il y ajouta, pour une raison que nous ne savons pas, le surnom d'*Abælardus*. Alexandre Neckam, qui savait cette étymologie et qui n'avait pas lu l'*Historia calamitatum*, en a conclu que le père d'Abélard s'appelait Alard. C'est là de sa part une conclusion erronée. Barthélemy signifie « fils de Ptolémée » (*Bar-Tolmaï*), et cependant parmi les nombreuses personnes qui de nos jours s'appellent Barthélemy, il n'y en a pas une seule dont le père se soit appelé Ptolémée.

Il s'en faut, du reste, que le nom d'*Abélard* ait été porté par le seul philosophe du Pallet. M. de Rémusat et M. Hauréau ont montré que l'usage de ce nom s'est conservé jusqu'à nos jours. On peut se demander, il est vrai, si l'usage de donner aux enfants des noms tirés des romans à la mode, usage qui a si fort répandu le nom d'Héloïse, n'a pas propagé aussi le nom d'Abélard, d'abord comme prénom, puis comme nom de famille. Je ne crois pas cependant que cette explication suffise ; car la grande vogue romanesque des noms d'Héloïse et d'Abélard est d'une époque trop moderne pour que de tels noms aient eu le temps de devenir noms de famille.

ERNEST RENAN.

1. *Ouvrages inédits*, p. 480.

ZEUSS ET LE MANUSCRIT DE CAMBRAI

DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DES FRANCS.

Zeuss a signalé la présence d'un *ch* dans quelques noms armoricains rapportés par Grégoire de Tours aux livres IV, V et IX de l'*Histoire ecclésiastique des Francs*. Il n'a pas hésité à déclarer que, suivant lui, l'*h* qui suit le *c* avait été introduite par erreur et était dépourvue de toute valeur phonétique (*Gr. C.*, p. 90; *Gr. C.*², p. 78).

Les érudits qui se sont occupés d'histoire mérovingienne savent en quelle haute estime les paléographes tiennent le manuscrit de l'*Histoire ecclésiastique des Francs*, conservé à la bibliothèque de Cambrai.

Malheureusement ce manuscrit, dont un fac-simile a été donné par D. Bouquet dans le tome II de son *Recueil des historiens des Gaules*, n'a pas été sérieusement utilisé jusqu'ici. M. le Dr Arndt, collaborateur de M. Pertz pour la publication des *Monumenta Germaniæ*, a collationné ce manuscrit avec l'édition publiée au nom de la Société de l'histoire de France. Il a relevé d'innombrables variantes qui rendent à Grégoire, défiguré par les inintelligentes corrections des éditeurs, la langue du temps où il vivait. Il a eu l'obligeance de me communiquer son travail; j'ai remarqué trois cas où l'*h* admis jusqu'ici dans le texte et repoussé par Zeuss ne se trouve pas dans le manuscrit : *Winnocus* au lieu de *Winnochus*, V, 22; *Warocus* au lieu *Warochus*, V, 16; *Warocom* au lieu de *Warochum*, V, 27.

Il n'est donc pas téméraire d'émettre l'hypothèse que les *h* rejetées par le savant celtiste auront été introduites dans le texte par l'ignorance des scribes, postérieurement à la rédaction primitive.

Signalons aussi, IV, 3, l'orthographe *Brittani*, par deux *t*, au lieu de la leçon *Britanni* par un seul *t*, forme démentie par les mots *Breiz*, *Breizad*, *brezounek* qui supposent un double *t* (*Gr. C.*², p. 151).

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

NOTE A L'ARTICLE DE M. HENNESSY.

En relisant récemment l'intéressant ouvrage d'Emile Souvestre intitulé *Les derniers Bretons*, j'ai trouvé une tradition relative aux corbeaux qui tient de près à celles que M. Hennessy a rapportées dans son récent travail *The ancient Irish goddess of war*. « C'est, dit Souvestre,

une opinion généralement répandue que deux corbeaux président à chaque maison. Tous deux sont liés à l'existence des chefs de la famille, et si la mort menace l'un de ces chefs, vous voyez l'oiseau sinistre perché sur le toit et jetant son appel lugubre. Il y restera jusqu'au moment où le cadavre, placé dans sa bière, aura dépassé la porte; alors on le verra s'envoler pour ne plus revenir, car c'était le génie attaché à la destinée de celui qui vient de trépasser. » (Ed. de 1866, tome I, p. 60.) Comme Souvestre, généralement vrai au fond, exagère quelquefois pour embellir et poétiser son sujet, je m'informai auprès de M. Luzel de l'authenticité de cette tradition. Il me répondit qu'elle est parfaitement exacte et qu'il se rappelle l'avoir souvent entendu mentionner dans son enfance. Il y a là un intéressant point de rencontre entre la mythologie irlandaise et la mythologie armoricaine. — Sur une tradition d'un autre genre relative au même oiseau, voir Luzel : *Chants populaires de la Basse-Bretagne*, p. 94, note.

H. G.

BIBLIOGRAPHIE.

Inscriptions antiques de la Haute-Savoie; épigraphie gauloise, romaine et burgonde, par Louis Revon, conservateur du musée et de la bibliothèque d'Annecy, etc. 50 pages gr. in-4°, 1870. Annecy, Thésio; Paris, Franck. — Prix : 10 fr.

Il serait à désirer qu'on fît pour chacun de nos départements ou tout au moins chacune de nos provinces un recueil semblable à celui qu'un savant zélé a publié pour la Haute-Savoie, l'ancien pays des Allobroges. Des travaux de ce genre où sont classées topographiquement les reliques épigraphiques du passé sont de la plus grande utilité pour l'étude de nos antiquités nationales. Conservateur du musée d'Annecy et directeur de la *Revue Savoisienne*, une des bonnes publications archéologiques de France, M. Revon était parfaitement préparé à ce travail par ses études et par ses occupations. Toutes les inscriptions qui existent dans le département ont été estampées par lui pour arriver plus sûrement à une complète exactitude. Quelques-unes des inscriptions de son recueil sont encore inédites : la plupart avaient été publiées de différents côtés, mais souvent avec de fausses leçons. La publication de M. Revon en fixe définitivement le texte en représentant par la gravure les monuments eux-mêmes qui les contiennent. Les réductions ont été opérées à l'aide du pantographe, et les planches, gravées avec un grand soin, sont au dixième de la grandeur réelle. M. Revon a divisé son recueil en trois parties. Il donne dans la première, classées par arrondissements et cantons, les inscriptions encore existantes; dans la seconde les inscriptions transportées à l'étranger, détruites ou incertaines; dans la troisième les noms et marques sur poteries, sur métal et sur pierre. Chaque inscription est suivie d'une description du monument, de renseignements sur sa provenance, d'une discussion du texte quand la lecture peut donner lieu à contestation, de notes archéologiques et topographiques et d'une bibliographie. On ajoutera avec profit au commentaire de M. Revon quelques notes de M. Mommsen publiées dans la *Revue Savoisienne*[1].

1. Note sur les inscriptions de la Haute-Savoie, par M. Th. Mommsen, dans la *Revue Savoisienne* du 15 janvier 1870.

Deux inscriptions seulement de ce recueil, les nos 27 et 87, se rapportent à l'époque burgonde ; toutes les autres sont gallo-romaines ou romaines. Sous le no 47 nous trouvons l'inscription de [*c*]*athubodua* que nos lecteurs connaissent par le récent article de M. Hennessy. D'autres inscriptions contiennent bon nombre de noms gaulois d'hommes et de divinités ; certains sont nouveaux et viennent enrichir le domaine de l'onomastique gauloise. Quelques unes apportent d'utiles renseignements. Ainsi l'inscription no 44, découverte en 1853, donne d'une façon précise (CEVTRONAS, à l'accusatif) le nom d'un peuple des Alpes dont l'orthographe était incertaine dans les manuscrits, et que les éditeurs de César et de Pline écrivaient, les uns Ceutrones, les autres Centrones. M. Glück s'était rallié à cette dernière forme parce qu'il lui trouvait plus facilement une étymologie (K. N., p. 62). L'inscription savoisienne a fourni à M. L. Renier l'objet d'une dissertation (*Revue Archéologique*, 1859, p. 353-364) qui ferme la controverse sur le nom de ce peuple, et après laquelle on est surpris de voir M. Ebel, dans la nouvelle édition de la *Grammatica Celtica* (p. 42), écrire *Centrones* et rapprocher ce nom du gaelique *cinteir*, « calcar ».

H. G.

Etudes philologiques sur les inscriptions gallo-romaines de Rennes, — Le nom de peuple « Redones, » — par Robert Mowat, Paris, A. Franck, 1870, in-8°, 25 pages et 2 planches. — Prix : 2 fr.

Ce mémoire est consacré à l'étude de deux fragments d'inscriptions romaines et d'une inscription romaine complète, conservés dans la ville de Rennes. La sixième ligne du second de ces fragments consiste en huit lettres ITASRIED. M. Mowat restitue [CIV]ITAS RIED[ONUM], cité de Rennes. Si l'on avait, dans cette inscription, suivi l'orthographe généralement reçue, on aurait écrit RED[ONUM] au lieu de RIED [ONUM]. Mais M. Mowat fait observer avec raison que l'*e* de Redones était long (comparez *rhēda*), et qu'en irlandais, l'*ē* long, gaulois ou latin, a pour équivalent le groupe *ia*. On peut ajouter que l'*ē* long gaulois étant ordinairement une contraction du gouna de l'*i* (c. à d. d'*ai*, d'*ei*), *ia* et *ie* employés au lieu de cet *ē* long nous offrent une métathèse et non un développement du son primitif. On a déjà cité un autre exemple de l'emploi du groupe *ie* au lieu d'*e* dans une inscription de la Gaule. Le nom de Sens, *Agedincum* ou *Agedicum*, est écrit AGIED dans une inscription signalée par M. de Longpérier. Le savant M. Glück (K. N. p. 16, note) trouve cette leçon étrange. Le groupe *ie*, dit-il, était

inconnu aux Gaulois. L'exemple de RIED[ONUM] établit le contraire[1]. Suivant M. Glück l'*e* d'*Agedincum* était bref, ce qui contredirait notre système sur le rapport du groupe *ie* avec l'*ē* long. Mais M. de Longpérier a trouvé une monnaie avec la leçon ΑΓΗΔ ; c'est une autorité supérieure, quoi qu'en dise M. Glück, à celle des éditions de Ptolémée où le nom de Sens est écrit Ἀγέδικον, et cela montre que Wilberg a eu raison de préférer Ἀγήδικον.

Le groupe *ie* existe en français, il tient lieu de l'*ĕ* bref accentué : c'est un phénomène moderne qu'il ne faut pas comparer à celui dont nous parlons ici, où il s'agit bien de l'*e* accentué, mais de l'*e* long. Je dis accentué : en effet l'*ē* de *Rēdŏnes*[2] était accentué, puisqu'il a donné « Rennes » ; l'*ē* d'*Agēdicum*, *Agēdincum*, l'était aussi probablement, comparez *Vapincum* qui a donné « Gap ». En breton armoricain moderne l'*ē* long accentué donne ordinairement la diphthongue *oa*, et *Roazon*, accentué sur la première de ses deux syllabes, est le nom breton de Rennes. Le même phénomène se produit souvent en français : comparez « toile » de *tela*, « roi » de *regem*.

Je termine par une observation. C'est avec raison que M. Glück préfère pour l'ancien nom de Sens la forme *Agedincum* à la leçon ordinairement reçue *Agendicum*. Les Gaulois ont dû dire *Agĕdincon*, *Agiĕdincon*, avec accent sur l'antépénultième bien que la pénultième fût longue par position : c'était contraire aux lois de l'accentuation latine de l'époque classique et des bas temps, et la métathèse de l'*n*, l'orthographe *Agendicum*, a eu probablement pour objet de soumettre ce mot aux lois de l'accentuation latine. H. D'A. DE J.

[P.-S. — Nous croyons être agréable au lecteur en donnant ici quelques additions à la brochure de M. Mowat que nous communique M. Mowat même :

Page 13, l. 13. — Le collationnement de divers manuscrits a fourni à M. L. Renier les variantes qui suivent (voir *Géographie de Claude Ptolémée*, dans l'Annuaire de la Société des Antiquaires de France, année 1848, page 264, note 14) :

Ῥιήδονες, Biblioth. Nation., mss. 1401; 119, du Supplément; 1402; 337, du fonds Coislin; 2413; ms. Palatin n°2;

Ῥηϊδόνες, Bibl. Nat., mss. 1404; 1403; Palat. n° 1.

1. On peut encore citer d'autres exemples, comme *Vienna*, *Adietuanus*, *Vetienus*, *Bitieu;* mais dans ces mots la valeur phonétique du groupe *ie* serait difficile à déterminer.

2. M. Mowat constate très-justement l'existence en Gaulois d'un suffixe *-ŏn-* par ŏ bref; il donne avec raison comme exemples *Rēdŏnes*, *Turŏnes*, *Lingŏnes*, mais c'est par inadvertance qu'il cite *Suessiōnes*, Soissons.

Sous des formes diverses, la transcription grecque a évidemment cherché à reproduire la diphthongaison indigène que César, tout puriste qu'il était, a été inhabile à rendre ; les manuscrits qui nous restent de ses écrits, ne portent en effet que *Redones* ou *Rhedones*, suivant les uns ou les autres.

P. 13, ligne 10. — Ajoutez encore les mots *forensis, circensis, amnensis, ostiensis, portuensis,* de *forum, circus, amnis, ostium, Ostia, portus*, tous appellatifs qui présentent à l'esprit une notion de lieu.

P. 23, ligne 11 en remontant. — Mais il est une objection plus décisive encore; toutes les personnes qui ont habité ou visité la Haute-Bretagne, et particulièrement les environs de Rennes, savent que tout ce pays est trop accidenté pour qu'on ait jamais songé à le qualifier de *plaine.*

P. 26, ligne 5 en remontant. — Cet exemple n'est pas isolé; Dom Morice mentionne des documents du XIVe siècle dans lesquels on trouve les noms de Pierre de Morzelle (ann. 1301), Guillaume de Morselle (ann. 1351), Olivier de Morzelles (ann. 1353). Voir les « *Preuves de l'Hist. de Bretagne,* tome I, col. 1138, 1469, 1487.]

L'Archéologie Irlandaise et Mlle Stokes.

L'intéressant mémoire de M. Unger ayant familiarisé nos lecteurs avec l'histoire de la miniature irlandaise, nous voulons signaler à leur attention les beaux travaux que Mlle Stokes a consacrés à cette branche de l'histoire de l'art. Mlle Stokes n'a pas moins bien mérité de l'art irlandais que M. Whitley Stokes de la philologie celtique, et on pourrait croire que le frère et la sœur se sont, de propos délibéré, partagé entre eux les trésors de l'antiquité irlandaise. Ce sont ses goûts d'artiste qui, amenant d'abord Mlle Stokes à reproduire par le crayon et par le pinceau les plus belles pages des manuscrits à miniatures, l'ont peu à peu poussée à en étudier l'histoire. Le talent avec lequel sa main habile et exercée reproduit les enchevêtrements les plus délicats de la fantaisie irlandaise a été loué par les juges les plus compétents, et le Dr Stuart a pu dire sans exagération que « le manteau des anciens enlumineurs irlandais est tombé sur les épaules de Mlle Stokes [1]. »

La première en date de ses publications est le *Cromlech de Howth* [2].

1. *Sculptured Stones of Scotland*, t. II, p. LXXXII, n.

2. The Cromlech on Howth, a poem by Samuel Ferguson, Q. C., M. R I. A., with illuminations from the Books of Kells and of Durrow, and drawings from nature, by M. S. [Margaret Stokes]. With notes on Celtic Ornamental Art, revised by George Petrie, LL.D. London, Day and Son. 31 p. gr. in-4 avec 15 planches chromo-lithographiées et sept aquarelles

Ce magnifique volume est une édition du poème de M. S. Ferguson, sur planches chromo-lithographiées, où chaque strophe commence par une initiale ornée, empruntée par Mlle Stokes au célèbre manuscrit de Kells ou à celui de Durrow. Quelques aquarelles représentant le cromlech et divers paysages de Howth accompagnent le poème et lui servent d'illustrations dignes de lui. A la suite du poème vient une notice étendue sur l'ornementation irlandaise où Mlle Stokes décrit les principaux manuscrits à miniatures d'origine irlandaise (p. 9-19), et analyse le système d'entrelacs propre à ces miniatures (p. 20-31). Cette dernière partie de son travail est une des études les plus approfondies qu'on ait écrites sur les détails de cette ornementation.

Quelque temps après, Mlle Stokes reproduisait des pages entières du manuscrit de Kells, du manuscrit connu sous le nom de « Guirlande de Howth » et du Psautier de Ricemarch, pour accompagner un travail de M. le Dr Todd sur ces manuscrits, publié par la Société des Antiquaires de Londres [1].

Parmi les pages reproduites par Mlle Stokes avec une admirable patience et une remarquable fidélité, se trouve celle du manuscrit de Kells qui renferme le monogramme du nom du Christ. Quand on a vu cette page si riche en dessins harmonieux, en coloris variés, où l'habileté la plus exercée se mêle à l'imagination la plus luxuriante, telle enfin que la plume d'un Th. Gautier pourrait seule en donner l'idée, on est saisi d'admiration à la fois pour un art aussi accompli à une époque aussi barbare et pour le talent de l'artiste qui, en quelque sorte, crée un pareil chef-d'œuvre à nouveau.

Le même art d'ornementation, dont Mlle Stokes suit l'histoire avec une sollicitude presque affectueuse, s'appliquait avec le même soin à tout ce qui servait au culte. Deux objets de ce genre, le reliquaire de Saint Moedoc et l'évangile de Saint Molaise, lui ont récemment fourni l'objet d'un mémoire publié dans le recueil de la Société des Antiquaires de Londres [2]. Ces objets n'ont sans doute pas appartenu, comme le voudrait la tradition, aux saints dont ils portent le nom, mais ils étaient conservés dans des églises placées sous le patronage de saint Moedoc et de saint Molaise : de là l'erreur de la tradition. Après avoir rappelé en

1. Descriptive remarks on illuminations in certain ancient Irish manuscripts, by the Rev. J. H. Todd. D.D., etc. London, 1869, 16 p. gr. in-folio avec quatre planches chromo-lithographiées. — Extrait du tome VI des *Vetusta Monumenta* de la Société des Antiquaires.

2. On two works of ancient Irish art, known as the Breac Moedog (or shrine of St. Moedog) and the Soiscel Molaise (or gospel of St. Molaise). Communicated to the Society of Antiquaries by Miss Stokes. London, 1871, 20 p. in-4 avec 8 planches. — Extrait de *The Archæologia*, vol. XLIII, pp. 131-150.

peu de mots l'histoire des deux saints, Mlle Stokes décrit les deux objets en détail. Le reliquaire de Saint Moedoc, qui a conservé le sachet de cuir dans lequel on le portait, est fait de bronze pâle; il affecte la forme d'un édifice aux proportions élémentaires et il n'est pas improbable qu'il représente l'église primitive à laquelle il était destiné. Il est couvert de figures, au nombre de vingt-et-une, qu'il est difficile d'identifier toutes, mais qui offrent les caractères communs aux personnages sacrés que l'ancien art irlandais aimait à représenter dans ses œuvres. — Le nom d'évangile de Molaise désigne un coffret, fait de plaques de bronze de différentes couleurs, destiné à renfermer une copie des évangiles. Une inscription qu'il porte encore, quoique à demi effacée, nous donne la date de sa fabrication (fin du xe siècle ou commencement du xie). Le nom de l'artiste y est conservé : Gillabaithin [1]. Les entrelacs de l'ornementation de ces objets leur donne un caractère tout irlandais.

L'accueil favorable fait aux travaux de Mlle Stokes l'a encouragée à marcher dans la voie des études archéologiques. Nous avons déjà annoncé (p. 177) le recueil qu'elle préparait des inscriptions chrétiennes de l'Irlande. Nous apprenons avec plaisir que le premier volume de cette importante collection a paru pendant le siége de Paris et que le second est sous presse. H. G.

The Fireside Stories of Ireland, by Patrick KENNEDY. xij-174 p. in-12. Dublin, Mc Glashan; London, Simpkin; 1870. — Prix : 1 sh. 6 d.

Irish Folk Lore : traditions and superstitions of the country; with humorous tales, by LAGENIENSIS. x-312 p. in-12. Glasgow, Cameron and Ferguson [1870].

Ces deux publications témoignent de l'intérêt éclairé que les écrivains irlandais prennent aujourd'hui à l'étude des traditions populaires. Aucun pays n'est plus riche que l'Irlande en antiques légendes et en curieuses superstitions, mais bientôt peut-être on en trouvera malaisément la trace. L'Irlande de nos jours n'est déjà plus l'Irlande de Crofton Croker et de Carleton. Les anciens usages s'effacent en même temps que disparaît l'ancienne langue. Les écoles primaires, les nécessités de la vie et de l'émigration répandent de plus en plus l'usage de l'anglais qui amène après lui des idées plus modernes et plus pratiques : les chemins de fer créent une circulation plus favorable aux intérêts matériels qu'à la poésie des souvenirs, et les Celtes d'Irlande perdent insensiblement l'antique

1. Et non Gillubaithin, comme lit Mlle Stokes; l'*a* n'est pas douteux, du moins dans le dessin qu'elle donne.

patrimoine de leur langue, de leurs usages et de leurs traditions. Aussi verrons-nous toujours avec plaisir apporter de nouveaux matériaux à l'étude encore peu tentée de la mythologie celtique. — M. Kennedy, à qui nous devons déjà un fort intéressant volume sur ce sujet[1] nous donne aujourd'hui un recueil de contes populaires fait avec soin et accompagné de quelques rapprochements, principalement avec les contes écossais de M. Campbell et les contes allemands des frères Grimm. Sa préface promet un troisième volume consacré aux légendes relatives aux saints et aux héros ossianiques. — L'ouvrage de Lageniensis (pseudonyme sous lequel se cache un ecclésiastique distingué de Dublin) a surtout pour but de faire apprécier au grand public le côté poétique et pittoresque des traditions irlandaises. L'auteur les passe toutes en revue dans des récits d'une lecture agréable et qui donnent une idée assez fidèle de l'ensemble du *Folk Lore* irlandais, mais qui n'approfondissent pas le sujet.

H. G.

Miscellaneous Poems translated into Gaedhlic, by the Rev. Edward MAC COY. Dublin, Fowler, 1869, xj-206 p. in-12.

Les productions littéraires dans la langue nationale sont trop peu nombreuses aujourd'hui en Irlande pour que nous ne signalions pas avec empressement un volume de poésies irlandaises publié récemment par M. Ed. Mac Coy. Ce sont des traductions de pièces choisies parmi les chefs-d'œuvre de Th. Moore, Burns, Byron, Davis et autres poètes. Cultiver la langue nationale qui tombe de plus en plus au rang de patois, tenter de l'épurer, de la relever de la vulgarité, d'en faire l'organe d'une vie littéraire, est d'un patriotisme trop rare en Irlande pour que les celtophiles ne sachent pas gré à M. Mac Coy de sa courageuse tentative. Nous désirons que son volume soit lu dans le public qui parle irlandais et qu'il y répande l'amour de la langue nationale. Malheureusement l'écart est aujourd'hui fort grand entre la prononciation et l'orthographe de l'irlandais, et pour que l'irlandais devînt de nouveau langue littéraire et moyen de communication intellectuelle, il faudrait, pensons-nous, qu'une réforme orthographique rendît le langage écrit plus ressemblant au langage parlé. C'est un sujet d'étude qui mérite d'attirer l'attention des patriotes qui, comme M. Mac Coy et M. Ulick Bourke, voudraient rendre au gaelique d'Irlande son éclat et sa vitalité.

H. G.

1. *Legendary Fictions of the Irish Celts*, London, 1866.

Liherien hag Avielen, or the catholic epistles and gospels for the day up to Ascension translated for the first into the brehonec of Brittany : also in three other parallel columns a new version of the same into Breizounec (commonly called breton and armorican), a version into Welsh mostly new and closely resembling the breton, and a version gaelic or manx or cernaweg, with illustrative articles by Christoll Terrien and Charles Waring Saxton D. D. Ch. Ch. Oxford. — Londres, Trübner, petit in-folio oblong, 70 feuillets sans date.

Il y a dans ce volume deux parties à distinguer, l'une consiste en traductions d'épîtres et d'évangiles, l'autre en dissertations.

Les traductions d'épîtres et d'évangiles sont disposées sur quatre colonnes, bien que le titre n'en annonce que trois. La première colonne contient une traduction galloise dont une partie qui ne porte pas de signature est empruntée à la bible galloise de la Société Biblique de Londres, édition de 1864, et dont l'autre partie signée des noms de MM. Silvan Evans, R. Williams et James Johns, est nouvelle comme le titre l'annonce. La seconde colonne renferme une traduction en breton de Vannes non signée, mais due probablement à la plume de M. Terrien qui est né dans le Morbihan et à qui l'on doit déjà la traduction de l'évangile de saint Mathieu, en breton de Vannes, publiée à Londres, en 1857, aux frais de Louis-Lucien Bonaparte. Mais la traduction donnée dans le volume dont nous rendons compte est différente de celle qu'a éditée le prince Louis-Lucien Bonaparte. La troisième colonne est occupée par une traduction en dialecte de Cornouailles et de Léon que l'on peut, je pense, encore attribuer à M. Terrien. Dans la quatrième colonne on trouve presque partout la traduction en gaelique d'Ecosse, imprimée à Edimbourg pour la Société Biblique de cette ville, par Stevenson et Cie, en 1854, sous les titres de *Leabhraichean an t-seann tiomnaidh* et de *Tiomnadh nuadh*. Toutefois la traduction de l'épître et de l'évangile du premier dimanche de l'Avent a été refaite par M. Th. Mac Lauchlan, et la traduction en gaelique d'Ecosse a été remplacée par une traduction en dialecte de l'île de Man pour l'épître du second dimanche de l'Avent et pour toutes les épîtres et tous les évangiles, à partir du 3e dimanche après Pâques. La traduction en dialecte de l'île de Man est empruntée à la Bible, publiée dans le dialecte de Man par la Société Biblique, sous ce titre : *Yn Vible Casherick, ny yn Chenn Chonaant, as yn Conaant Noa*, Londres, 1819. J'ignore la provenance de la traduction de l'évangile du second dimanche de l'Avent, la seule, si je ne me trompe, qui soit écrite en cornique.

L'intérêt principal du livre se trouve dans la facilité de comparer les traductions d'un même original en quatre dialectes différents.

Je ne puis apprécier jusqu'à quel point les auteurs des parties nouvelles de la traduction galloise ont amélioré la traduction de la Société Biblique. Je ne m'aventurerai pas à critiquer la traduction vannetaise de M. Terrien : mais quand il a prétendu confondre en un seul dialecte, les deux dialectes de Cornouailles et de Léon, et nous donner, lui vannetais, un texte rédigé en un dialecte autre que le sien, il a fait acte d'irréflexion et de témérité. Je vais donner quelques exemples. Je les prendrai dans l'évangile de la messe de l'aurore à Noël (St Luc, II, 15-20). Le texte gallois est emprunté à la Société Biblique de Londres, le texte gaelique à la Société Biblique d'Edimbourg. Le premier a rendu les mots οἱ ποιμένες (bergers) par *y bugeiliaid*, le second par *na buachaillean*. M. Terrien, dans la traduction vannetaise s'est servi des mots *er vugulien* qui ont le même sens et la même étymologie (voir Stokes, *Ir. Gl.*, p. 81, nos 583, 584). Mais lorsque dans la traduction en dialecte de Cornouailles et de Léon il emploie les mots *ar vugulien*, il me parait bien hardi. S'il ne voulait pas dire comme Le Gonidec (*Bibl Santel*, t. II, p. 434) *ar veserien*, il fallait, comme le fait M. Troude dans son *Nouveau Dictionnaire pratique français et breton*, recourir à une périphrase et écrire *ar bugale an denved*. *Bugel*, pluriel *bugale* et non *bugulien*, a en dialecte de Léon perdu son sens primitif de *bubulcus* et veut dire en général « garçon » ou « enfant. » Au vers 17 αὐτοῖς (à eux) est rendu par *wrthynt* en gallois, par *dehai* en vannetais, par *dezai* en dialecte de Cornouailles et de Léon. En léonnais on dit *dezho*. Au vers 19, ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτῆς (dans son cœur) devient en gallois *yn ei chalon*, en vannetais *en he halon*, en dialecte de Cornouailles et de Léon *en he c'halon* : c'est du cornouaillais; en léonnais on dirait, au lieu de *c'halon*, *c'haloun*. Au vers 20 δοξάζοντες (glorifiant) en gallois *gan* [*g*]*ogoneddu* est traduit en vannetais par *en ur rein gloer* (en donnant gloire) périphrase identique à celle du gaelique *a' tabhairt gloire*. M. Terrien a voulu employer en dialecte de Léon et de Cornouailles une formule identique *en eur ri gloar*, mais « donner » se dit en léonnais *rei*, en cornouaillais *roei* et non *ri*.

Il me resterait à parler des rares dissertations latines de M. Saxton, de celle où par exemple cet honorable théologien attaque M. Max Müller, l'appelant : *pontifex ille maximus mercurialium virorum qui more saganæ*, etc. Il me resterait à apprécier les nombreuses dissertations francaises de M. Terrien qui par exemple, folio 2 H, vo, cite à propos des runes, trois mots gothiques en les écrivant de manière à prouver qu'il n'a pas de cette langue l'idée la plus élémentaire, puis continue en vers :

Oui je vous le dis tout bas,
Tout bas, en cachette,

Oui je vous le dis tout bas,
Mais n'en parlez pas.

Enfin, suivant plus ou moins son idée, il nous entretient des Gaulois à main légère et porteurs de cannes, qui payaient les taverniers romains,

A la façon de Bar-bari
Biri-Biribi
A la façon de Bar-bari
Mon ami.

Ceux de nos lecteurs qui voudront s'instruire devront se borner à lire les textes néo-celtiques édités par MM. Terrien et Saxton ; et, après y avoir consacré les heures sérieuses, réserver les dissertations françaises pour les heures de récréation.

H. D'A. DE J.

Gramadeg o Iaith y Cymry; a grammar of the Welsh language, by William SPURRELL. Third edition. Carmarthen, W. Spurrell, 1870. VIII-206 p. in-12. — Prix : 3 sh.

« Prétendre à une grande originalité en mettant au jour une grammaire galloise serait vain, lorsque tant d'écrivains ont traité ce sujet, tandis que les principes de la langue demeurent sans changement. » Ainsi s'exprime M. Spurrell dans sa préface : nous croyons au contraire qu'un grammairien gallois pourrait « prétendre à une grande originalité » en exposant d'une façon scientifique les lois qui président au développement de sa langue. Un pareil travail, qui aurait pour base et pour point de départ la *Grammatica Celtica* de Zeuss devrait séduire quelqu'un des écrivains gallois familiarisés avec l'étude de la philologie celtique. Une grammaire historique de la langue galloise serait une œuvre utile et bienvenue auprès du public gallois lui-même qui porte un si vif intérêt à sa langue nationale [1]. Les écrivains gallois y gagneraient même à mieux connaître leur langue et ne parleraient pas par exemple, comme le fait M. Spurrell, d'un préfixe *ys* dans les mots *ysbryd* (spiritus) et *ysbaid* (spatium)! Les grammaires galloises existantes ne sont guère que des manuels pour l'étude pratique de la langue. Ces réserves faites, disons que la grammaire de M. Spurrell est une des meilleures et méritait d'arriver à une troisième édition. Les lois de la syntaxe et les règles du changement des consonnes initiales sont exposées avec clarté. En outre,

1. Voir notre article *Les Celtes du pays de Galles et leur littérature* dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1871.

l'auteur présente parfois des observations dont les philologues peuvent tirer profit, par exemple sur la ressemblance d'idiotismes gallois et français (p. 175), sur certaines particularités de prononciation provinciale (passim), sur des exemples de métathèse (p. 40) et quelques autres points encore.

H. G.

Llyfryddiaeth y Cymry : yn cynnwys hanes y llyfrau a gyhoeddwyd yn yr iaith Gymraeg, ac mewn perthynas i Gymru a'i thrigolion, o'r flwyddyn 1546 hyd y flwyddyn 1800; gyda chofnodau bywgraffiadol am eu hawduron, eu cyfieithwyr, eu hargraffydion, a'u cyhoeddwyr. Gan y diweddar Parch. William Rowlands (Gwilym Lleyn); gyda chwanegion a chyweiriadau gan y Parch. D. Silvan Evans, B. D. Llanidloes, Pryse, 1869. xxxij-762 p. in-8. — Prix : 21 sh.

Un des secours les plus utiles à l'histoire littéraire est une bonne bibliographie; aussi sommes-nous heureux de voir paraître l'important ouvrage en langue galloise dont nous venons de transcrire le titre (en français : « Bibliographie Galloise, contenant l'indication des livres en gallois, et de ceux relatifs au pays de Galles ou à des Gallois, publiés de 1546 à 1800; avec des notes biographiques sur les auteurs, éditeurs, imprimeurs; par feu William Rowlands (Gwilym Lleyn) avec des additions et des corrections par M. D. Silvan Evans. ») Les éclaircissements qui accompagnent l'indication de chaque ouvrage font de ce livre une véritable histoire de la littérature galloise pendant les trois derniers siècles. M. William Rowlands avait consacré quarante années de sa vie à ce travail bibliographique, et après sa mort son manuscrit fut confié à un des *scholars* les plus distingués de la Principauté, M. Silvan Evans, qui le revit et le compléta. Cette compilation était d'autant plus difficile à mener à bien qu'il n'existe pas de grande collection de livres gallois et qu'il a fallu en réunir les éléments en fouillant les bibliothèques particulières et en dépouillant les catalogues de livres d'occasion. C'est dire qu'il ne pouvait être absolument complet, comme en convenait M. Silvan Evans dans sa préface. Nous même avons noté quelques lacunes et M. John Peter nous en a signalé d'autres. M. Silvan Evans, du reste, a continué ses recherches depuis la publication de la *Llyfryddiaeth* et a réuni assez de matériaux nouveaux pour un supplément. Nous sommes heureux d'annoncer que ce supplément paraîtra dans la prochaine livraison de la *Revue Celtique*. Un travail de ce genre appelle le concours de tous : aussi, dans l'intérêt même des études galloises, engageons-nous nos lecteurs gallois qui connaîtraient des livres omis dans la *Llyfryddiaeth*, à en envoyer l'indication à M. Silvan Evans (à Llanymawddwy, Merio-

nethshire). Nous adresserons une prière du même genre aux bibliographes du continent. Faute de moyens d'information, l'ouvrage de MM. W. Rowlands et S. Evans ne signale hors des îles Britanniques aucun livre concernant le pays de Galles; et pourtant si peu de relations que le pays de Galles ait eues avec le reste de l'Europe, il nous sembierait étrange qu'il n'eût été publié en Europe de 1546 à 1800 aucun ouvrage parlant, même incidemment, de la Principauté, ne fut-ce qu'un récit de voyage. Nous faisons appel au bon vouloir des érudits qui s'occupent de recherches bibliographiques et nous publierons dans la *Revue* toutes les communications qu'ils voudront bien nous adresser à ce sujet.

H. G.

Gwaith y Parch. Walter Davies, A. C. (Gwallter Mechain). Dan olygiad y Parch. D. Silvan Evans, B. D., Periglor Llan ym Mawddwy, Meirion. Caeríyrddin, W. Spurrell; Llundain, Simpkin, Marshall, a'u Cyf. 1868. 3 vol. in-8° de xxiv-552, vij-600 et xij-600 p. in-8°. — Prix : 24 sh.

Cette volumineuse publication, par sa valeur comme par son étendue, tient une place distinguée dans la littérature galloise contemporaine. M. Walter Davies (né en 1761, mort en 1849), plus connu sous son nom bardique de Gwallter Mechain, a été un des écrivains gallois les plus éminents de ce siècle, et c'est aussi bien dans un intérêt littéraire que dans un but de piété envers un mort qu'on a pensé à réunir ses œuvres dispersées. On a laissé hors de cette collection les éditions qu'il a données d'anciens poètes gallois (Huw Morris et Lewis Glyn Cothi) et celles de ses œuvres dont le caractère n'était pas purement littéraire, telles que des traductions de l'anglais, et un ouvrage étendu sur l'agriculture du pays de Galles; mais il restait assez pour un vaste recueil. De ces trois volumes, les deux premiers contiennent les œuvres galloises de Walter Davies (prose et vers), le troisième ses œuvres anglaises et sa correspondance. Il ne nous appartient pas de parler de la partie poétique, mais nous pouvons dire qu'elle est tenue en grande estime par le public gallois. Les œuvres en prose (galloises et anglaises) ne traitent guère que de sujets gallois. Walter Davies s'occupait avec un amour tout patriotique de l'histoire, de la littérature et de la langue de son pays. A côté de notices consacrées à l'histoire de différentes paroisses, à la nomenclature des rivières de South Wales, nous remarquons un essai sur les institutions bardiques de Caermarthen et de Glamorgan, de nombreuses lettres sur l'orthographe galloise, des études critiques sur les traductions galloises de la Bible des xvie et xviie siècles. De nombreux

articles publiés par Walter Davies dans diverses revues galloises et réunis dans ce recueil traitent en outre mainte question de littérature nationale; on y a joint des rapports sur les concours littéraires de différents *Eisteddfodau* et des discours prononcés à ces cérémonies. La variété des sujets traités par Walter Davies dans les limites de l'histoire et de la littérature de son pays est une nouvelle recommandation de ses œuvres auprès des personnes qui s'intéressent au pays de Galles et qui en comprennent la langue. Cette publication a été faite par les soins de M. Silvan Evans, qui a, çà et là, ajouté quelques notes. — Il serait injuste de n'en pas louer, en terminant, la belle exécution typographique, qui fait grand honneur aux presses galloises de M. Spurrell.

H. G.

Brittany and its Byways : some account of its inhabitants and its antiquities, during a residence in that country, by Mrs Bury PALLISER, with numerous illustrations. London, Murray, 1869, x-314 p. in-12. — Prix 10 sh. 6 d.

Mme Palliser est un écrivain de talent à qui l'histoire des arts doit des publications fort estimées. Après une excursion en Bretagne, sa visite de ce pays si curieux pour l'étranger lui a paru valoir la peine d'être racontée à ses compatriotes. Nous croyons volontiers que la lecture de son charmant volume donnera à plus d'un insulaire la tentation de faire le même voyage. Elle raconte ce qu'elle a vu sans prétention et sans longueurs, et, artiste, sait voir le côté pittoresque des choses; de belles illustrations, représentant antiquités, monuments, paysages, types, costumes, complètent le récit de l'intelligente voyageuse et font de son ouvrage une œuvre des plus agréables aux yeux. Mme Palliser n'a pas assez vécu en Bretagne pour connaître les mœurs de ses habitants et la poésie de ses traditions, et elle a vu le pays plus que les habitants, mais il ne faut pas demander trop à un livre de ce genre qui à l'agrément du récit joint le luxe des illustrations.

H. G.

CHRONIQUE.

J. P. M. Lescour et Guillaume Lejean. — Celtistes morts au champ d'honneur. — L'Académie Irlandaise et la Société Archéologique d'Irlande.— Destruction du Musée de Strasbourg. — Incendie du Musée de Nancy. — Une poésie de M. Luzel.

Alors même que la guerre n'aurait pas atteint les études celtiques dans les hommes qui les cultivent et dans les monuments qui en transmettent la tradition, nous aurions dû commencer cette chronique par de tristes nouvelles, la mort du poète Lescour et celle du voyageur Guillaume Lejean. Jean-Pierre-Marie Lescour (en breton *Ar Skour*, ce qui signifie « La Branche »), né le 2 mars 1814 à Hanvec, arrondissement de Brest (Finistère), et mort à Morlaix le 19 août 1870, avait pris le titre de « Barde de Notre-Dame de Rumengol » : Rumengol, un des lieux de pélerinage les plus fréquentés de la Bretagne, se trouve dans la commune de Hanvec, où Lescour était né. Presque toutes ses œuvres poétiques bretonnes se trouvent réunies dans les deux recueils qu'il a publiés sous le titre de *Telenn Remengol* (1867, in-12, Brest, Lefournier) et de *Telenn Gwengam* [1] (1869, in-12, Brest, Piriou). Il a encore écrit quelques chansons satiriques, telles que *Fistoulik*, *Ar Bris-Dioá* (publiées en feuilles volantes par l'imprimerie Haslé, à Morlaix). Lescour aimait la langue bretonne et s'intéressait vivement au mouvement de renaissance littéraire de la Bretagne; mais sa muse restait souvent terre à terre et ne connaissait pas l'élan d'une inspiration véritable. — Une perte plus grande pour les lettres bretonnes est celle de Guillaume Lejean (*Ar Iann*), bien qu'il ait peu écrit en Breton. Il est mort au mois de février dernier, au retour d'un voyage en Turquie, dans le village de Plouégat-Guerrand (Finistère), où il était né en février 1824. Ses études du collége achevées, il était entré comme employé à la sous-préfecture de Morlaix. « Pendant son séjour dans cette ville (j'emprunte ces détails à une notice de M. Le Men), il publia une histoire de Morlaix devenue rare aujourd'hui, et un volume intitulé *La Bretagne et ses Historiens*, qui fut couronné par la Société Académique de Nantes. A cette même époque se rattachent encore divers travaux historiques et littéraires publiés dans l'*Écho de Morlaix* et des traductions bretonnes de la Bible très-appréciées et presque introuvables aujourd'hui. Il partit ensuite pour Paris où il

1. Le texte breton de ces recueils est accompagné d'une traduction française.

devint secrétaire de Lamartine, et fut attaché à la rédaction du journal *Le Pays* qu'il quitta avec ses collègues après le coup d'état. » Dès lors, il se livra entièrement à la géographie pour laquelle il avait une véritable vocation. Ce n'est pas ici le lieu de mentionner ses travaux géographiques, ni de raconter ses grands voyages en Asie et en Afrique et sa captivité chez le roi Théodoros. Bien qu'il vécût en Orient plus qu'en Bretagne, il n'avait pas oublié son pays natal, et lorsque la mort l'a surpris, il méditait un ouvrage sur la littérature populaire de Basse-Bretagne. Nous ne pouvons mieux faire pour le louer que de citer quelques mots écrits par M. Renan, à la nouvelle de sa mort : « La mort de ce pauvre Guillaume Lejean m'a désolé. Il était une des gloires de notre Bretagne, le plus intelligent et le plus courageux voyageur de France. Et, avec cela, homme de grand cœur, esprit critique et plein de pénétration. Vous savez qu'il était aussi fort versé dans nos études Bretonnes, et qu'il avait formé une collection de chansons populaires de notre pays. C'est encore une grande perte que nous faisons de ce côté-là. »

**
*

C'est entre deux campagnes que César écrivait son traité grammatical *De Analogia*, et les officiers qui emploient leurs loisirs à des études de philologie ne sauraient avoir un plus illustre patron. Les études celtiques ont été de tout temps cultivées avec succès par des hommes adonnés au métier des armes : M. Pictet et M. de Belloguet ont été officiers, le premier dans l'armée suisse, le second dans l'armée française; officier dans notre armée est également M. Mowat dont nous signalons plus haut (p. 272) une incursion dans le domaine de la philologie gauloise. Aussi devons-nous un souvenir et une parole d'adieu à de jeunes officiers qui s'adonnaient à nos études et que la mort a enlevés avant qu'ils aient eu le temps de rien faire pour elles. Le premier régiment de Tirailleurs Algériens en comptait trois dont les noms se trouvèrent parmi les premiers souscripteurs de la *Revue Celtique* : MM. Vuillemin, Belamy et Delaitre, les deux premiers lieutenants et le dernier sous-lieutenant. Nous tenons d'autant plus à constater que les études celtiques étaient cultivées par des *Turcos*, que ce corps a été de la part de l'ennemi l'objet de calomnies toutes particulières. La mort héroïque du lieutenant Belamy, tombé à Wissembourg, a été racontée dans un récit qu'un turco, simple soldat, a donné de cette affaire[1]; et ce régiment a été si fortement engagé à Wissembourg et à Wœrth, que nous avons tout lieu de craindre que le sort de M. Belamy n'ait été celui de MM. Vuillemin et Delaitre. La *Revue* a perdu un autre de ses souscripteurs dans la répression de l'insurrection parisienne, M. Rajat, capitaine au 3e régiment d'infanterie provisoire, tué à l'assaut d'une barricade. L'Allemagne n'est pas seule à regretter des savants tombés sur le champ de bataille!

1. Souvenirs de campagne et de captivité, par Albert Duruy, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1871, p. 435.

Malgré notre répugnance à parler des événements de la politique contemporaine dans cette revue, à laquelle nous voulons garder un caractère à la fois neutre et international, il serait ingrat de notre part de ne pas rappeler, sinon comme témoignage de sympathie à la cause de la France, du moins comme hommage aux droits de la civilisation, la conduite des deux savantes sociétés qui représentent en Irlande les études celtiques, je veux dire l'Académie Irlandaise et l'Association Historique et Archéologique d'Irlande. Lorsque le siége de Strasbourg eut montré quel péril la poliorcétique allemande faisait courir aux collections scientifiques et artistiques qui sont le bien moins de la France que du monde civilisé tout entier, l'Académie Irlandaise de Dublin protesta d'avance contre le bombardement des monuments publics de Paris et l'Association Archéologique et Historique d'Irlande suivit aussitôt son exemple[1]. Nous remercions les sociétés irlandaises du sentiment qui a inspiré leurs démarches, mais nous ne devons pas leur laisser ignorer que si le Louvre et la Bibliothèque Nationale ont échappé au destin de la Bibliothèque de Strasbourg, ce n'est pas que leurs protestations aient été entendues, mais parce que ces précieuses collections étaient hors de la portée du tir des assiégeants.

*
* *

La destruction de la Bibliothèque de Strasbourg dans la nuit du 24 août 1870 est en effet un des événements les plus douloureux de la dernière guerre et une des pertes des plus cruelles, non-seulement pour l'Alsace, mais aussi pour la science[2]. Le gouvernement d'Alsace-Lorraine a eu la prétention de la remplacer par une collection d'ouvrages modernes réunis de divers côtés, et les naïfs peuvent croire que la Bibliothèque de Strasbourg est aujourd'hui ressuscitée de ses cendres. Mais les érudits savent bien qu'on ne refait pas une bibliothèque comme on rebâtit un édifice, et qu'on ne remplace pas une collection de 400,000 volumes, la plupart anciens, de 5,000 incunables et de 3,000 manuscrits. Ce que surtout on ne remplacera pas, c'est l'admirable collection d'antiquités gallo-romaines qui se trouvait dans le même local que la Bibliothèque, et qui a presque entièrement péri avec elle. La vallée du Rhin a été habitée par des populations celtiques avant d'être envahie par les tribus germaines, et les époques gauloise et gallo-romaine y ont laissé, de ce côté du Rhin surtout, un grand nombre de souvenirs. Ils avaient été réunis dans le musée de Strasbourg; il y avait là, entre autres monuments, une précieuse collection de bas-reliefs mythologiques du plus grand intérêt pour l'étude de la mythologie celtique. Quelques uns ont fait l'objet d'intéressants travaux publiés par M. F. Chardin dans la *Revue Archéologique*. M. de Barthélemy citait récemment l'un d'eux ici-même (p. 3).

1. Voir le *Journal of the Historical and Archæological Association of Ireland*, janvier 1871, p. 320.

2. Sur la destruction de la Bibliothèque de Strasbourg et sur la responsabilité du général de Werder dans ce désastre, voir l'article d'un savant distingué de Strasbourg, M. Rodolphe Reuss, dans la *Revue Critique* du 1er septembre 1871.

Ces richesses sont probablement perdues pour la science celtique; car bien que les objets de cette sorte résistent mieux que des manuscrits ou des livres aux ravages d'un incendie, la ruine du bâtiment de la Bibliothèque a été telle qu'il ne peut guère en survivre que des débris informes. Nous avons voulu nous renseigner à cet égard, et voici ce que nous écrivait de Strasbourg, le 6 août, un archéologue distingué de cette ville, M. le colonel de Morlet : « Il n'est pas encore possible de préciser ce qui pourra être recueilli du musée de la Bibliothèque de Strasbourg : le bâtiment, effondré par le bombardement, doit être entièrement démoli et reconstruit. Tout ce qui, trouvé dans les décombres, a paru provenir du Musée, a été entassé à l'Académie, et il n'est pas encore possible de réunir ces débris mutilés; je crains bien que les bas-reliefs mythologiques ne se retrouvent pas intacts; j'espère cependant pouvoir réussir à retrouver dans cette masse au moins le Mithra découvert il y a deux ans; on m'assure qu'il doit s'y trouver. » Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ces travaux de déblaiement; mais déjà on en sait assez pour dire que peu de chose survivra du musée gallo-romain de Strasbourg. Il importe peu aux maîtres de l'Alsace que cette province ait perdu les titres de son ancienne nationalité gauloise; mais nous avons le droit de les regretter doublement, comme archéologue et comme Français. Ce qui avait survécu à l'invasion du quatrième siecle n'a pas été épargné par celle du dix-neuvième, et nous pouvons, hélas! redire avec un auteur ancien : les ruines mêmes ont péri!

Ipsæ periere ruinæ!

* *
*

Un malheur analogue devait, dans d'autres circonstances, frapper la capitale de la Lorraine. Dans la nuit du 17 au 18 juillet, le feu se déclarait, sans qu'on en connaisse encore la cause, dans le palais ducal de Nancy, que les soldats prussiens avaient évacué le 15. La Bibliothèque et le Musée, installés dans ce vénérable monument, ont presque entièrement péri dans l'incendie : les collections de Nancy étaient loin d'avoir l'importance de celles de Strasbourg; ce n'en est pas moins un événement déplorable, pour la ville de Nancy surtout, si durement éprouvée déjà par le long séjour de l'ennemi. Le musée renfermait plusieurs objets gallo-romains. Voici ce que nous écrit, au sujet de ce désastre, M. Ch. Cournault, conservateur du Musée Lorrain : « Il existe au catalogue du Musée Lorrain, édition de 1869, pp. 16-34, n°s 92-250, une énumération des objets en bronze, fer, terre cuite, etc., de l'époque gallo-romaine, que possédait le Musée. Pour les objets les plus importants, il y a une courte description, mais c'est surtout au journal de la *Société Archéologique* qu'il faut recourir pour trouver, soit des descriptions détaillées, soit même des dessins lithographiés. Malheureusement la collection des catalogues et celle du journal ont été brûlées dans l'incendie de la Bibliothèque. Quelques statuettes de l'époque gallo-romaine ont pu être sauvées ainsi que le bras et la jambe de la Venus de Scarponne, des haches ou ciseaux de bronze, des pointes de lance, quelques

fibules, des as de la république romaine, des anses de vase, etc.; mais tous ces objets ayant passé par le feu, ont été soit fondus en partie, soit tordus ou brisés. Leur patine a disparu complètement et ils se présentent dans l'état le plus déplorable aux yeux de l'archéologue. Il serait impossible, à moins d'un long et minutieux travail, de les décrire dans l'état où ils sont. On les a tous déposés dans une caisse, pêle-mêle, à l'abri des regards du public, sous les voûtes de la chapelle des Cordeliers, qui est fermée. On procédera plus tard à leur inventaire et à leur classement: Toutes les antiquités en pierre, inscriptions, bas-reliefs, tombeaux, étaient au rez-de-chaussée et n'ont pas été atteints par l'incendie. Les vases en terre sont dans le même cas. »

* *
*

Nous ne parlerons pas aujourd'hui des événements qui ont pu se produire depuis l'an dernier dans le monde celtique, car il ne convient pas de mêler des pensées profanes à tous ces souvenirs de deuil. Nous terminerons en citant une belle et touchante poésie de notre ami et collaborateur, M. Luzel, que nous trouvons dans un journal de Bretagne, *Le Lannionnais* du 29 juillet, et nous espérons que le lecteur nous pardonnera, eu égard aux circonstances, d'empiéter une fois en passant sur le domaine de la littérature celtique contemporaine. Nous remarquons à ce propos que M. Luzel y écrit son nom *Ann Uc'hel* en breton; Il écrivait jusqu'ici *Ann Huel;* l'un et l'autre signifie littéralement « Le Haut. » Les deux orthographes sont admises, mais la première (*Ann Uc'hel*) nous semble meilleure parce qu'elle correspond au nom français Luzel (pour *L'Uzel*), où l'aspirée *c'h*, anciennement *x* (breton *uc'hel* = gaulois *uxello-*), a laissé sa trace dans le *z*. Du reste, l'orthographe des noms propres n'est pas soumise à des règles bien rigoureuses.

H. GAIDOZ.

AR VAMM GLANV.

Klewet : — Un intanves a oa chommet klanv-braz
War he gwele : he mab bete kear a redaz,
Buhanna ma c'hallaz, da glask medesined
Ewit hi louzoui, ha iac'hâd he c'hlenved.

Na oa ket pinvidik, met n'hen doa ket damant
Ewit he vammig keiz da roï he holl arc'hant.
Ma teuaz gant-han tri, ar re muia brudet
Hag ar muia gwiek, herve m'hen doa klewet.

Pa digwezjont en ti, a tastonjont, gant mall,
Hag he brec'h, hag he fenn, hag hi c'havjont klanv-fall.
— Rèd a vô hi goada! — a lavaraz unann.
— Te a zo un azenn, ha na ouzoud foeltr mann!

A lavaraz ann eil : — Marw a ve kent ann noz
Mar tenfes takenn voad; na weles ket penoz
Ez eo skornet he zreid! — Ro peuc'h din-me raktal,
Ann tân zo en he fenn! Lak' da dorn war he zâl.

Me a lâr roï dour tomm! — Ha me 'lâr tenna goad!
— Na dour-tomm, na goada! Rag gouvëit er-vad
'Ve lac'ha ar vroeg paour ober 'vel ma lâret :
Ar c'holera hi deûz, ma c'hredet mar karet!

A laraz ann drived : — Penoz ar c'holera?
— Ia n'hoc'h met daou azenn, ha na ouzoc'h netra!
— Ar vroeg a varvo, sur, mar komer ho louzou. —
— Ra varvo 'ta, kentoc'h eget heuil' ho komzou! —

Hag e krient ho zri, hag e skoënt ho zroad,
Hag ho zello a oa ker ruz evel ar goad.
Ha keit-se ar vroeg paour, euz ur c'horf-marw henvel,
Na gomze, na flache; ez oa 'vont da vervel.

He mab a oa eno o selaou, glac'haret,
Ha da louzouerienn hen eûz neuze lâret :
— « Na ranforz al louzou, gant ma vô va mamm iac'h;
Met, en hano Doue, gret prim, pa lâran dac'h! »

Met n'haljont dont a-benn nepred da em glewet,
Diwarbenn al louzou, nag iwe ar c'hlenved.
Hag ar mab a lâraz : — « It-kuit gant ar gounnar!
Me 'iac'hao ma mamm; c'hui hi lac'hfe, hep mar! »

Ha war gorf ien he vamm neuze a em strinkaz,
Ha d'he zreid, d'he daou-dorn ha d'he zremm a pokaz,
Hag a skuillaz daero euz a wir garantez,
Hag a teuaz he vamm d'ar iec'hed, d'ar vuhez!

Selaouet : Ar vamm-ze pehini 'zo klanv-fall,
Gant gouliou spontuz, ez eo hor mamm Bro-C'hall :
Hag al louzouerienn 'zo klasket var he-zro,
Mar na garont diwall, hi c'hasfont d'ar maro!

Kenvroïz ker, kredet, ewit torri ankenn
Ha klenvejou ur vamm, ar gwella louzouenn
Eo karout anezhi. — Beomp 'ta unanet
Ewit karout hon bro, hag a vô c'hoaz zalwet. —

F.-M. Ann UC'HEL.

Plouaret, 16 *ewen* 1871.

UNE MÈRE MALADE.

Ecoutez : — Une veuve était restée dangereusement malade, sur son lit. Son fils courut à la ville, le plus vite qu'il put, afin de chercher des médecins pour lui donner des remèdes et guérir son mal.

Il n'était pas riche; mais il ne craignait pas de donner tout son argent pour sa mère chérie. Il amena trois médecins, les plus renommés et les plus savants, d'après ce qu'on lui avait dit.

En arrivant dans la maison, ils s'empressèrent de tâter le bras et la tête de la veuve, et ils la trouvèrent très-malade. — Il faut la saigner, dit un d'eux. — Vous êtes un âne! vous ne savez rien du tout!

Lui répondit le second : — elle serait morte avant la nuit, si vous lui tiriez une seule goutte de sang! Ne voyez-vous pas que ses pieds sont glacés. — Laissez-moi en paix à l'instant; elle a le feu à la tête : mettez votre main sur son front.

— Je dis qu'il faut lui donner de l'eau chaude! — Et moi, je dis qu'il faut la saigner! — Ni eau chaude ni saignée! car sachez bien que ce serait tuer la pauvre femme que de faire ce que vous dites : elle a le choléra! croyez-m'en si vous voulez :

Dit le troisième. — Comment le choléra? — Oui; vous êtes deux ânes, et vous ne savez rien! — La femme mourra sûrement, si elle prend votre remède! — Eh! bien, qu'elle meure, plutôt que de vous écouter!

Et ils criaient tous les trois, et frappaient du pied, et leurs yeux étaient rouges comme le sang. Et pendant ce temps-là, la pauvre femme, semblable à un cadavre, ne parlait ni ne bougeait : elle allait mourir.

Son fils était là qui écoutait, le cœur navré, et il dit alors aux médecins : — Peu m'importe le remède, pourvu que ma mère soit guérie; mais, au nom de Dieu, hâtez-vous!

Mais ils ne purent tomber d'accord, ni sur la maladie, ni sur le remède, et alors le fils dit encore : — « Allez au diable! moi, je guérirai ma mère, et vous, vous la tueriez sûrement! » —

Et il se jeta sur le corps refroidi de sa mère, embrassant ses pieds, ses mains et son visage; il répandit de vraies larmes d'amour et il rappela sa mère à la santé, à la vie.

Ecoutez : — Cette mère qui est dangereusement malade, avec des blessures épouvantables, — c'est notre mère la France; et les médecins qui ont été appelés pour la soigner la conduiront à la mort, s'ils n'y prennent bien garde!

O mes chers compatriotes, croyez-moi, pour soulager la douleur et les maux d'une mère, le meilleur remède c'est de l'aimer. — Entendons-nous donc dans l'amour de la patrie, et elle sera encore sauvée!

Plouaret, le 16 juin 1871. F.-M. LUZEL.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

LISTE

DES

MOTS RELEVÉS SUR LES MONNAIES GAULOISES

(1871).

De tous les monuments qui ont conservé des souvenirs épigraphiques contemporains de l'époque gauloise, les monnaies sont les plus nombreux. On sait combien sont peu communes les inscriptions gravées sur pierre et sur métal; le *Dictionnaire d'Archéologie Celtique*, publié par la Commission de la Topographie des Gaules, donne de celles-ci les représentations les plus exactes.

Les légendes monétaires forment maintenant un appoint considérable dont les celtistes, jusqu'à ce jour, se sont peu servi dans leurs travaux. Il serait injuste de leur faire des reproches à ce sujet et de les accuser de négligence; les philologues n'étant pas numismatistes, la prudence leur faisait un devoir de s'abstenir. En effet l'étude des monnaies gauloises est récente; elle ne remonte pas au delà de l'année 1836, date de la fondation de la revue spéciale créée par MM. Cartier père et de La Saussaye. Pendant longtemps cette branche de la science n'a donné que des résultats assez vagues. Il y avait des tâtonnements et des hésitations dans le déchiffrement des légendes; le même mot était souvent lu de de diverses manières, suivant l'état de conservation des pièces sur lesquelles il était gravé, et aussi suivant l'habileté de celui qui tentait de le deviner.

Je ne veux pas insister sur les essais faits jadis par MM. Breulier et Monin pour interprêter les légendes monétaires gauloises; leurs conjectures, aussi peu solides que celles de M. Pierquin de Gembloux, n'ont pas fait faire un pas à la science. Mais je ne puis omettre de noter qu'en 1858 encore, M. Roget de Belloguet reconnaissait qu'il croyait devoir être très-réservé à l'égard de la numismatique, à cause de l'incertitude de la forme, des continuelles variations et des difficiles lectures des monnaies.

Il est cependant peu croyable qu'une collection de près de 400 mots ne fournisse pas quelques éléments utiles aux savants qui cherchent à reconstituer une langue. On objectera que dans cette série les noms propres d'hommes dominent; mais ces noms peuvent donner des indications précieuses : ils doivent parfois être accompagnés de qualifications; ils sont souvent composés de vocables qui ont une signification usuelle; on peut saisir certains détails de prononciation. Je n'ai pas, du reste, à empiéter sur le domaine de la philologie, devant me borner au modeste rôle de numismatiste.

C'est aussi comme numismatiste que j'ai essayé de réviser toutes les légendes des monnaies gauloises connues jusqu'à ce jour; de les présenter sous la forme que je crois être la vraie; enfin de faire disparaître quelques leçons erronées que l'on trouve encore parfois dans des livres sérieux.

Les monnaies gauloises à légendes sont relativement les moins anciennes : ces pièces sont d'abord anépigraphes; puis paraissent des lettres isolées, puis deux lettres réunies ou disposées en monogramme; enfin de véritables légendes plus ou moins abrégées. La numismatique gauloise, proprement dite, finit avec le dernier siècle avant l'ère chrétienne.

Ces légendes sont généralement écrites en caractères grecs ou romains; parfois, dans le même mot ces caractères sont employés concurremment. Chez les Salasses, et chez les peuplades gauloises de la Haute-Italie, on voit des monnaies porter des caractères qui procèdent de l'alphabet des Etrusques et de celui des Latins, surtout du premier. Les lettres celtibériennes sont employées à Nîmes et chez quelques peuples de l'Aquitaine. J'aurai soin, du reste, de noter, lorsqu'il en sera besoin, les caractères qui n'ont été empruntés ni au grec ni au latin.

Anatole DE BARTHÉLEMY.

N. B. — J'ai indiqué par les signes AV, AR, et Æ, le métal des monnaies, or, argent ou bronze.

ABALLO. Mauv. lect. p. CABALLOS.
ABVCATO, AV. Rev. num. fr. 1836. Pl. 2.
ABVDOS, AV. Æ. *Bituriges*. Dict. d'arch. celt. pl. des monn. n° 144, 145. Lelewel, VII, 44.
ACINCOVEPVS-PETRVCORI, ou PERRVCORI, AR. Denier au cavalier. Musée de Lyon.
ACVNO, Æ. Lambert. 2e partie, XVII, 14.
ACVSSROS, Æ. Rev. num. fr. 1838. Pl. XXI.
ADDEDOMAROS, ADDIDOM, AV. *Britanni*. J. Evans, pl. XIV, 1, 2 à 9. — Num. Chron. 1856, p. 159.
ADIETVANVS REX-SOTIOTA; AR. *Sotiates*. Dict. d'arch. celt. n° 47. — Duchalais, p. 16.
ADNAMATI, AR. *Boii*. Lelewel, III, 12.

ΑΓΗΔ, Æ. *Senones.* Rev. num. fr. 1844, p. 365. Dict. d'arch. celt. n° 24.
AESV, AR. *Britanni.* J. Evans. Pl. XV, 8.
ALABDOAIIOS-NIDE, AR. Lelewel, VI, 12. — Duchalais, p. 18.
AMBACTVS, Æ. Lelewel. IX, 9. — Duchalais, p. 158.
AMBIE, Æ. Type des ABVDOS. Coll. de Saulcy.
AMBILLI-EBVRO; AMBILO-EBVR, AR. Denier au cavalier. Dict. d'arch. celt. n° 82. — Lelewel, VI, 17.
AMBIORIX, mauv. lect. p. AMBILLI. — Lelewel, VIII.
AMEN, AV. *Salasses* (caract. étr.-lat.). Rev. num. 1861. p. 344.
AM; AMMI; AMMINVS-DVN, AR, Æ. *Britanni.* J. Evans, p. 209; pl. V, 1 et 2.
ANDECOMBO-ANDECOM, AR. Lelewel, III, 44, 45; IV, 47. Dict. d'arch. celt. n° 72. — Duchalais, p. 116.
ANDOBRV. *Voy.* GARMANOS.
AND; ANDO; ANDOC; ANDOCO. AV, AR, Æ. *Britanni.* J. Evans, p. 217 et pl. V, 4, 5, 6.
ANDVGOVONI-CELIICORIX, Æ. *Andecavi.* Dict. d'arch. celt. n° 68. [Saulcy.
ANNAROVECI-ANNAROVECI, Æ. Coll. de
ANNICOIOS, Æ. Lelewel, IX, 23.
ANORBO. *Voy.* DUBNOREX.
ANTEΘ; ANTEDRIGV; ANTED, AV, AR. *Britanni.* J. Evans, pl. I, 7 et 8; pl. XV, 9, 10, 11.
ANTIII. ΔHM. Æ. *Antipolis.* Dict. d'arch. celt. n° 4. — Duchalais, 85. — La Saussaye, 11 à 17.
AOYE, AYE, AR. *Avenio.* La Saussaye, Num. de la Narbonn. n° 17; Dict. d'arch. celt. n° 3. — Lelewel, VIII, 32. — Duchalais, p. 20.
ARKAN; ARCANTODAN-ROVECA; ARCANTODA-MAVFENN, AE. Lambert, 2e partie, XVI, 16. — Rev. num. fr. 1859, p. 313; 1868, p. 410.
ARDA-ARDA, Æ. Lelewel, IX, 31 à 34. Dict. d'arch. celt. n° 96.
AREC. *Voy.* VOLCAE.
AREMACIOS (ou GIOS), Æ. Duchalais, p. 255.
APHTOIAMOΣ-NAMA, Æ. Duchalais, p. 81 et 83.
ARIVOS. *Voy.* SANTONOS.
ARTOS, Æ. *Carnutes.* Rev. num. fr. 1842, pl. XXI.
ARTVE-COMVN. Mauvaise lecture d'une monnaie de Pæstum de Lucanie, attribuée fautivement à la Gaule. Cf. Rev. num. fr. 1848, p. 351 et Lelewel, IX, 15.
ARVS. *Voy.* SEGVSIA.
ACTIKO. Mauv. lecture pour KACΓIAO.
ATAV, Stat. d'or. Coll. Saulcy.
ATECTORI, Æ. *Pictavi.* Lelewel, IX, 24.
ATEPILOS. *Voy.* TOVTOBOCIO.
ATEVLA-VLATOS, AR. Lelewel, III, 43; V, 10.
AΘIIDIACI-A. HIR. IMP, AR. Dict. d'arch. celt. n° 120.
ATISIOS. *Voy.* REMOS.
?[A]TNALIOS, Æ. *Edui.* Coll. Saulcy.
AΘORI. *Britanni.* Rev. num. VII, 373.
ATPILI. *Voy.* ORGETORIX.
ATTA, AR. *Boii.* Lelewel, I, 12 et III, 11.
AVARIICO, Æ. Lelewel, VII, 72. Duchalais, p. 7, lisait AVACIICO.
[AV]ARICI. Mauv. lect. *Voy.* VIRICIV.
AVAVCIA, Æ. *Aduatuci.* Lelewel, IX, 26. Dict. d'arch. celt. n° 115.
AVDAIACOS, AR. Type du denier au cavalier. Rev. num. 1847, p. 265, pl. XI.
AVDOS, Æ. Rev. num. 1838, p. 412.
AVLIRCVS; AVLIRCO-EBVROVICO. *Aulerci Eburovici.* Æ. Lelewel, IX, 47 et 46. — Dict. d'arch. celt. n° 70.
AVLOIB. *Voy.* ΠAVLOIB et SOLIMA. Rev. num. fr. 1846, p. 116, pl. VII.
AVN, AR. Æ. *Britanni.* J. Evans, pl. XVII, 8.
AVOT (ou TOVA), Æ. Coll. Saulcy.
AVSCRO. *Voy.* DVRNACOS.
AVSCROCOS; AVSCROCVS; AVSC, AR. Lelewel, VII, 32.

BELINOS, AR. Lelewel, VII, 4. — Duchalais, p. 5.
BIIINOC, AR. *Voy.* BELINOS. Duchalais, p. 5 : quelques numismatistes pensent qu'il faut lire BPIINOC.
BHTAPPATIS, Æ. *Betarra.* Dict. d'arch. celt. n° 15. — Duchalais, p. 84 à 86.
BIATEC, AR. *Boii.* Lelewel, I, 4; III, 15.
BIRAGOS, AR. Coll. Saulcy.
BISO, Æ. Lelewel, VII, 73.
BITOVIOS BACIΛEY, Æ. *Biterrenses* ou *Tolosates.*
BITOYKOC BACIΛEYC, Æ. *Id.*
BODVO; BODVOC, AV. AR. *Britanni.* Lelewel, VIII, 18, 19.—John Evans, p. 135, pl. 1, 2, 3.
BΩKIOC. *Voy.* AOCΓOCTAΛHTΩN.
BOYIBIION, AR. Musée de Rouen. Lambert, 1re partie, pl. IX, 4.
BRIIN(NOS), AR. Lecture très-douteuse. *Voy.* BIIINOS. Lambert, 1re partie, XI, 16.
BRICA, Æ. Coll. Ledain, à Metz.
BRIC-COMAN, BR-COMAN; BRICO-COMA, AR. Lelewel, III, 49.
BRIGIOS, Æ. *Arverni.* Lelewel, VII, 1.
BVGIOS, Æ. Mus. de St Germain. Dict. d'arch. celt. n° 153.
BVSV; BVSVMARV, AR. *Boii.* Lelewel, III, 14.

CABALLOS, Æ. Mus. de St.-Germain.
CABE COL, AR. Æ. *Cabellio colonia.* Dict. d'arch. celt. n° 2. — Lelewel, VIII, 14, 16; — Duchalais, p. 21.

CAL-MOR, AR. Mon. du Sud-Est; sér. des den. au cavalier. Rev. num. 1860, p. 417.
CALEDV, AR. Lelewel, III, 51 et IV, 51.
CALEDV-SENODON, AR.
CALIIDV, Æ. *Arverni*. Dict. d'arch celt. n° 150. — Lelewel, VII, 11.
CALIAGIIIS, Æ. *Carnutes?* Dict. d'arch. celt. [n° 158.
CALITIX. *Voy.* Cosii.
CALLE. *Voy.* Eppil.
CAΛOY, CAΛOYA-MAN, Æ. M. de Saulcy propose de déchiffrer ainsi la légende assez incertaine de monnaies qui se trouvent surtout dans le Châlonnais; il voit le nom du chef Suession appelé *Galba* par les historiens. Après avoir étudié plusieurs exemplaires je n'ai trouvé que NKYOVS ou SVOYKN au droit, et au revers MAN.
CAM, AR. Lelewel, VIII, 2.
CAMBIL, Æ. *Bituriges?* Dict. d'arch. celt. *monn.* n° 135.
CAMBOTRE, AR. Lelewel, V, II. Duchalais, p. 8.
CAMVL-CVNOBELI; CAMV-CVNO; CAMV-CVN; CAMVLODVNO-CVNO, AV. AR. Æ. *Britanni*. Lelewel, VIII, 51, 53, 54, 55, 56: — J. Evans, pl. IX, 1, 2, 3 à 14; pl. XI, 1 à 4; pl. XII, 9 à 14; pl. XIII, 1 à 4.
CANTORIX. *Voy.* Tvronos.
CARMANOS. *Voy.* GARMANOS.
CARSICIOS- ...MMIOS, AR. Duchalais, p. 25.
CAS, AV. *Arverni*. Rev. num. XIII, 150.— Peghoux.
CATAL, AE. Musée de St.-Germain.
CATAV, AE. Lelewel, VII, 40.
CATTI, AV. *Britanni*. AV. Lelewel, VIII, 17; — J. Evans, pl. I, 4.
CATTOS. *Voy.* Cisiambos.
CAV. Mauv. lect. p. AVSC.
CAVDVRO. *Britanni*.
CAVNO. Lelewel. Mauv. lect. p. CN.VOL.
CELIICORIX. *Voy.* Andvgovonni.
CEVARIX. *Voy.* Varixce.
CICIIDV.BRI-IIPAD, AE. *Arverni*. Dict. d'arch. celt. n° 134. — Duchalais, p. 5.
CINCIVNV, AE. *Carnutes*. Lelewel, V, 17, et Rev. num. 1848, p. 344.
CISIAMBOS; CISIAMBOS CATTOS VERCOBRETO, AE. *Lexovii* Lelewel, VII, 41 et 42. Dict. d'arch. celt. n° 78.
CISIARECO, baron Marchand. Mauv. lect. p. CISIAMBOS.
CN. *Voy.* Volvntillvs.
COBROVOMARVS, AR. *Boii*.
COGESTLVS, AR. *Boii*. Lelewel, VII, 38.
COIOS. *Voy.* Orcitirix.
COISA, AR. *Boii*.
COL. *Colonia*. *V.* Cabe, Nemavsvs.
COMAN. *Voy.* Cosii, Brico.
COMMIOS. *Voy.* Garmanos, Carsicios, Tino, Viri, Verica. Lelewel, VI, 29.
COMMIOS, AV. *Britanni*. J. Evans, pl. I, 10.
COMVX, AV. *Britanni*. J. Evans, pl. I, 5.
CONA, AR. Rev. num. 1847, p. 266, et 1844, p. 404.
CONE...D, AE. Coll. Saulcy. Dict. d'arch. celt. n° 112. — Lambert, 1re partie, IX, 4.
CONGE; CONGESA, AR. *Boii*.
CONNO EPILLOS. — SEDVLLVS, AE. Coll. Saulcy.
CONTOVTOS, AE. Lelewel, V, 13. — Duchalais, p. 17.
COOV-COV, AR. Denier au type du cavalier du S.-E. Rev. num. 1860, p. 417.
COPO, AR. *Boii*.
CORIARCOC [CIIVICOVI].—A. IMP. HIR, AE. Lelewel, VI, 36.
CORILISSOS..... Mauv. lect. p. Coriarcoc.
COSII-COMAN, AR. Denier au cavalier.
COSII-CALITIX, AR. Denier au type du cavalier du S.-E. Rev. num. 1860, p. 417.
COVED.., AR. Type des deniers des Volcæ Tectosages. — Coll. Saulcy. On connaît aussi une obole, au type de la croix, se rattachant au type massaliète, et qui porte la légende COVE. Mus. de St.-Germain.
COVS, obole d'argent trouvée à Vieille Toulouse, et conservée dans la coll. de M. de Saulcy.
CRAB, AR. *Britanni*. J. Evans, pl. V, 3, et p. 214.
CRICR; CRICRV; CRICIRO; CRICIRV, AV. AR. AE. *Bellovaci*. Lelewel, IV, 56; VI, 40. — Dict. d'arch. celt. n° 113.
CRITVRIX-A.IMP.HIR, AE. Musée de Lyon.
CVBIO, AR. Coll. de Saulcy.
CVNOBELI. *Voy.* Camvl, Tascio.
CVNOBELI-CVN; CVNO-SOLIDV; CVNO-BELINVS REX-TASC.; CVNOBELINI-TASCIO; CVNO-TASCF; CVNO-TASCIO; CVNOBII-TASC.FIL; CVNOBELINI-TASCIOVANI.F; CVNOB-TASCIIOVANTIS, AR. AE. *Britanni*. Lelewel, VIII, 57, 58. — J. Evans, pl. XX, 1 à 14, XI. 6 à 14; pl. XII. 1 à 7.
CVNVANOS, AE, *Arverni*. A. Peghoux, Pl. II, 17.

DARA. *Voy.* Diarilos.
ΔΕΙΟΥΙGIIAGOC; ΔΕΙVIGAG, AE. *Divitiacus*. Dict. d'arch. celt. n° 109.
ΔΕΙΟΥΝ-ΔΕΙV.., *Divona* selon Crazannes; mauv. lect. p. *Deiouvigiiagoc*.
ΔΕΙΟΥΙΝ. Mauv. lect. *voy.* le mot précédent. — Duchalais, p. 13.
ΔΗΜ. *Voy.* Antipolis.
DEY, *Britanni*.
DIAOVLOS. Mauv. lect. p. DIASVLOS.
DIARILOS-DARA, AR. Dict. d'arch. celt. n° 184. — Lelewel, VII, 15.

DIASVLOS, AR. Dict. d'arch. celt. n° 149. — Lelewel, VII, 13. M. de Saulcy croit pouvoir lire DIVISAΓOS.
DIAV, AE. *Edui*. Dict. d'arch. celt. n° 92.
DIAVCOS, AE. *Edui*. Id. n° 227.
Q.DOCI.SAMF; Q.DOCI; DOCI. AR. AE. *Sequani*. Dict. d'arch. celt. n° 177.
DICOM. Pellerin. Bouteroue. Mauv. lect. p.
DIKOI, AR. Gaule cisalpine, ou *Salassi*. Lambert, 2e partie, XVII, 15, 16, 17.
DONNAM, AE. *Arverni*. Coll. Saulcy. — A. Peghoux, n° 38.
DONNVS. *Voy*. DVRNACVS.
DONNVS-ESIANNI, AR. Denier au type du cavalier du S.-E.
DRVCCA-TVRONA, AE. Musée de St.-Germain.
DVBNOCOV. *Voy*. DUBNOREIX.
DVBNOREIX; DVBNOREIX-DVBNOCOV; DVBNORX; DVBNOREX-ANORBO, AR. *Dumnorix*. Dict. d'arch. celt. nos 65, 66, 163. — Lelewel, IV, 45, 46; VI, 19.
DVBN; DVBNO; DVBNOVIILLAVNOS, AR. *Boii*.
DVBNO; DVBNOVIILLAVN; DVBNOVELLAVNOS, AV. AR. AE. *Britanni*. Lelewel, VIII, 20. — J. Evans, IV, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.
DVMN-TIGIPSENO, AV. *Briannit*. J. Evans, pl. XVII, 3.
DVMNOCOVEROS. *Voy*. VOLISIOS.
DVMNOVEROS, AR. *Boii*.
DVMNOVEROS, AV. *Britanni*. J. Evans, pl. XVII, 2.
DVN. *Voy*. AMMINVS.
DVRAT-IVLIOS, AR. *Pictavi*. Dict. d'arch. celt. n° 20. — Lelewel, VII, 12. Duchalais, p. 14.
DVRNACVS-DONNVS; DVRNAC-EBVROV; DVRNAC-AVSC, AVSCRO, AVSCROCOS; DVRNACVS-ESIANNI, AR. Dict. d'arch. celt. n° 83, 167. — Lelewel, IV, 52; VI, 18, p. 30. Denier au cavalier.
DVRNOCOV. Mauv. lecture p. DUBNOCOV.

IIAROS[1], AE. Type de ABVDOS.
EBVRO; EBVROV. *Voy*. DVRNACO, AMBILLI, RICANT.
ECCAIOS, AE. Dict. d'arch. celt. n° 86.
ECCAIO; IICCAIO, AR. *Boii*.
ECEN; ECE, AE. *Britanni*. J. Evans, pl. XV, 1, 2 à 5.
HCOYAΓEΓI, AE. Coll. de Saulcy.
EDVIS-ORGETIRI, AR. *Edui*, *Orgetorix*. Dict. d'arch. celt. nos 63-64.—Lelewel, VII, 87. — Duchalais, p. 112. — La Saussaye, Inst. arch. de Rome, 1846. T. XV.
EIVICIAE, AE. Coll. de Saulcy.

1. Il ne faut pas oublier que le double I équivaut à un E.

EKPIT, AE. Lelewel, V., 59.
EAKESOOVIX-TASGIITIOS, AE. *Carnutes*. Dict. d'arch. celt. n° 73. — Lelewel, IV, 57.
ELIOCAΘI-SVTICOS, AE. *Veliocasses* Dict. d'arch. celt. n° 45.—Lelewel, VII, 5.
ELVIOMAR, AR. *Boii*.
EPAD, AR. AE. *Arverni*, *Epasnactus*. Dict. d'arch. celt. n° 91-133. — Lelewel, VI, 21. — Duchalais, p. 1.
IIPAD. *Voy*. ЄICIIDVBRI.
EPATI; TASCIF-EPATICCV, AV. AR. *Britones*. J. Evans, pl. VIII, 12, 13, 14.
EPENOS; EPENVS; EIIHNOC, AE. *Meldi*. Dict. d'arch. celt. n° 43. — Lelewel, VI, 44, 45.
EPILLOS. *Voy*. Rev. num. 1838, p. 306; 1847, p. 373; Lelewel, pl. VII, n° 2.— *Voy*. aussi CONNO.
EPPIL COMF; EPPILLVS COMF; EPPI COMF; EPP. REX CALLE; EPPI, *Britanni*. AV. AR. AE. Lelewel, VIII, 8, 7, 9, 40.— J. Evans, pl. III, 8, 9, 10, 11, 12, 13; pl. IV, 1, 2, 3, 4, 5.
ERCOD-ERCOD, AR. Duchalais, p. 169.
IIPOMIIΔOS, AR. *Bituriges*. Duchalais, p. 91, 92, lisait à tort *Eromelos*.
ESIANNI. *Voy*. DONNVS.
IISVPAS. *Britanni*.
EVOIVRIX, AR. *Boii*.

FABIARI, AR. *Boii*.

GARMANOS-COMIOS ou COMMIOS. AR. Dict. d'arch. celt. n° 89. — Duchalais, p. 87.
GARMANOS-ANDOBRV, AE. Lelewel, III, 50. — Lambert, 2e partie, XVI, 11. — Duchalais, p. 86 et 67.
GELISVC. Mauv. lect. pour SEGISVC.
GERMANVS-INDVTILLIΓ, AE. *Treviri*. Dict. d'arch. celt. n° 118. — Lelewel, IV, 25.
GIAMILOS; GIAMILO SIINVI, AE. Lelewel, VII, 3.
ΓΛΑΝΙΚΩΝ, AR. *Glanum*. Dict. d'arch. celt. n° 7. — Lelewel, III, 8. Cab. de France.
GOTTINA, AV. *Treviri*. Lelewel, IV, 23.

A. HIR, AE. *Treviri*. Dict. d'arch. celt. n° 117. — Lelewel, IX, 14.
A. HIR.IMP. *Voy*. Αθηδιασι, CORIARCO, CRITURIX.

IBRVIX, AE. Rev. num. 1863, 306. — Lelewel, IX, 44. — Duchalais, p. 122.
IΓOHII-MACCA, AE. *Massalietes*. Rev. num. 1847, 267.
IEMEP. Mauv. lect. p. CMEP.
IFELITOVESI. AR. *Gall. Cisalpina*. Lelewel, pl. VII, 8.
IFNKOVE, AR. *Gall. Cisalpina*. Duchalais, p. 109.

INAM, AV. *Britanni.* J. Evans, p. 149.
INDVTILLI. *Voy.* GERMANVS.
IMIOCI, AR. Rev. num. 1862, pl. I.
IOTVIRIX, AR. *Boii.* Rev. num. XII, 267.
ISVNIS, AE. *Bituriges.* Dict. d'arch. celt. n° 147.
IVLIVS. *Voy.* TOGIRIX.
IVLIV. *Voy.* ONOMOPATIS.
IVLIOS. *Voy.* DVRAT.

KABALA. Statère d'or, coll. Saulcy.
KAIANTOΛOY. BAΣIΛEΩΣ, AE. *Bebryces*, ou *Tolosates.* Dict. d'arch. celt. n° 31. Lelewel, IX, 54.
KAINIKHTΩN, AR. *Caenicenses.* Coll. de France et de Saulcy. Dict. d'arch. celt. n° 1. — Lelewel, III, 9.
KAΛ; KAΛETEΔOY, AR. *Aedui.* Dict. d'arc. celt. n° 62. — Lelewel, IV, 40, 41.
KAPIΘA, AE. *Carnutes.*
KAPNITOC ou KAPONTOC-I..CII. Mauv. lect. de Duchalais.
KACΓIΛO (Γ. KΛAV), AE. *Voy.* SAMNAGET.
KASILOI, AV. *Salassi.* Rev. num. 1861, p. 344.
KAT, AV. *Salassi.* Rev. num. 1861, p. 344.
KERAT; KERATI; KERATIX. *Britanni.* Rev. num. XV, 245 et 358. — Mauv. lect. *Voy.* EPATI.
KOIIAKA, AE. *Carnutes.*
KRACCVS, AE. Duchalais, p. 277. Rev. num. VII, 223.
KPAMITOC. Mauv. lect. de Mionnet. *Voy.* KAPNITOC.
KPIΣΣO. Mauv. lect. p. KPIZZ. (Musée de Marseille). AE. *Le Crest?*

ΛAKYΔΩN, AR. *Massalia.* Lelewel, VII, 28. — Duchalais, p. 27.
LAVOMARVS, AR. *Boii.*
LEXOVIO. *Voy.* SEMISSOS.
LIBECI, AR. *Libici* de la Cisalpine, caractères italiques, légende tracée de droite à gauche.
LIHOVI-MACCA. Mauvaise lecture pour *Massalia. Voy.* Ιγοηπ.
LITA; LITAV; LITAVICOS, AR. *Aedui.* Dict. d'arch. celt. n° 69. — Lelewel, VIII, 7. — Duchalais, p. 115, 116.
LIXIOVATIS, AE. *Lexovii.* Dict. d'arch. celt. n° 77.
ΛOΓIOCTAΛHTΩN; BωKIOC ou ΛOVKOTIOC-ΛOΓIOCTAΛH-PAVRP (ces 5 lettres en caract. celtibér.), AE. *Longostaleti.* La Saussaye, Narbonn. — Dict. d'arch. celt. pl. des monn. n° 29. — Duchalais, p. 90 et 91. — A. Heiss, p. 438.
ΛOM. AE. Coll. de Saulcy.
ΛOYKOTIOC. *Voy.* Λογγοσταλητων.
LVCIOS; LVCCIO. AR. Lelewel, IX, 37, 58.
LVCOTIOS, AV. *Treviri* ou *Remi.* Lelewel, IV, 21.
LVGVDVNI, AR. *Lugdunum.*
LVXTIIPIOS, AE. *Cadurci.* Dict. d'arch. celt. n° 71. — Lambert. 1re partie. IX, 11. — Duchalais, p. 13.

MA, AE. *Mandubii?*
MADVBIINOS. Mauv. lect. p. *Matugenos.*
MAGVRIX ou MAGVROC, AE. Dict. d'arch. celt. n° 229.
MAGVS. AR. Lelewel, VIII, 11. Monnaie d'authenticité douteuse.
MACCA; MAΣΣA; MAΣΣAΛIHTΩN. *Massalia.*
MATVGIINOS, AE. *Leuci.* Lelewel, VI, 43. — Duchalais, p. 170.
MAVC. *Voy.* NINNOS.
MAVFENN. *Voy.* ARCANTODAN.
MEDIO; MEDIOMA, AE. *Mediomatrici.* Dict. d'arch. celt. n° 101, 102. — Lelewel, VI, 41, 42.
MOR. *Voy.* VOLVNTILLVS.
MOTVIIDI. AE. Coll. Saulcy.
MV; MVRI..., AR. Mus. de Metz : on a cru lire MVRINO, mais les deux dernières lettres sont douteuses. — Lelewel, pl. VI, 28; Rev. num. pl. XIII, 8.
L. MVNAT. *Voy.* VLATTV.
MVRIIIO, AR. Lelewel, VI, 28.

NAMA. *Voy.* ARETOILMOS.
NAMAΣAT. Æ. *Nemausus.* Dict. d'arch. celt. n° 12. — Lelewel, VII, 19. — Duchalais, p. 72, 73.
NEDEN (en caract. celt.). Mauv. lect. p. NERENCN.
NEMAY, AE. *Nemausus.* Dict. d'arch. celt. monu. n° 13. Duchalais, p. 72.
NEM. COL, AR. AE. *Nemausus colonia.* Lelewel. VIII, 15, 16. — Duchalais, p. 73 à 82.
NEMET, AR. *Boii.*
NERENCN, AE. (caract. celtib.) *Narbonenses.* Dict. d'arch. celt. pl. des monn. n° 30. — A. Heiss, p. 434.
NIDE. *Voy.* ALABDOAENOS.
NINNO-MAVS...AIIOS, AR. Lelewel, IV, 26. — Duchalais, p. 92.
NONNO; NONNOC; NONNOS, AR. *Boii.*
NOVIIOD, AR. Coll. de Saulcy.

OISAM, AE. *Sequani.* Lelewel, VII, 47.
OLTIRIO, AR. Drachme salasse imitée des Massaliétes. Rev. num. 1861, p. 345.
OAIV. IVLI... OMAPATIS, AR. Coll. de Saulcy. — Dict. d'arch. celt. n° 110.
OCII. Mauv. lect. de Pellerin; *voy.* KAPNITOC.
OMAOS, AE. Duchalais, p. 223.
...OMONDON, AV. *Arverni.* Ch. Lenormant lisait OMONOION. Coll. Saulcy.
ONOBA, AR. Type du cavalier. Coll. de Saulcy.
ONTHEGA, AR. (caract. celtib.) *Agatha?* A. Heiss, p. 433.
ORGET, AE. Cette légende et les trois sui-

vantes sont gravées sur des pièces éduennes.
ORCHTIRIX-COIOS, AR.
ORGETIRIX-ATPILLI.F, AR. Lelewel, IV, 50; VIII, 7.
ORGETIRIX-EDVIS, AR Dict. d'arch. celt. nos 75, 76, 63.
OVACIA. Mauv. lect. de Mionnet. *Voy.* VACCA. [146.
OSNAII, AE. *Bituriges*. Dict. d'arch. celt. n°
OYI. KY, AR. Lelewel, VIII, 3. — Duchalais, p. 9.
OYOAE. Stat. d'or attribué aux *Leuci*. Coll. Saulcy.

ΠΑΡΟΣ. Mauv. lect. p. ΠΑΡΟΣ.
PAVRP. *Voy.* Λογγοσταλητων.
ΠΑVLOIB-SOLIMA, AV. Anc. coll. de La Saussaye; mus. de Lyon. Lelewel, III, 31.
ΠΕΝΝΟΟVINΔOC, AR. Coll. de Saulcy.
PETRVCORI. *Voy.* ACINCOVEPVS.
PIRVKOI (caract. salass.), AR. *Salassi*. Rev. num. 1861, 345.
PICTILOS, AR. Dict. d'arch. celt. pl. des monn. n° 133. — Lambert, 2e partie, XV, 31.
PIXTIL; PIXTILOC; PIXTILOS, Æ. Lelewel, VII, 59 à 63.—Lambert, 1re partie, X, 8, 9, 10. 2e partie, XV, 22 à 30. — Duchalais, p. 171 à 182.
T. POM-SEX.F, AE. *Petrucorii?*
PRIKOV (caract. sal.), AV. *Salassi*. Dict. d'arch. celt. pl. des monn. n° 32.—Rev. num. 1861, p. 343.

Q.DOCI-SAMIF, AR. AE. *Sequani*. Lelewel, IV, 35, 36; VII, 45 et 46. Dict. d'arch. celt. n°.

RATVMACOS-SVTICOS, AE. *Veliocassi*. Dict. d'arch. celt. n° 46. — Lelewel, VI, 34.— Lambert, 1re partie, IX, 5, 6, 7, 8.
REMO-REMO, AE. *Remi*. Lelewel, IV, 9.
REMOS-ATISIOS, AE. *Remi*. Dict. d'arch. celt. nos 107-108. — Lelewel, VII, 10.
REX. *Voy.* ADIETVANVS, CVNOBELINVS, EPPI, VRDO.
PIΓANTIKO, AE. *Bebryces?* Lelewel, VII, 36.
RICANT-EBVRO, AR. Denier au type du cavalier du S.-E.
RIKO, AR. *Ricomagenses* (cisalp.). Dict. d'arch. celt. n° 48. — Duchalais, p. 69.
RICOV, AR. Drachme salasse imitée des Massaliètes. Rev. num. 1861, p. 345.
RICON. *Voy.* TAS, TASCIO.
ROOV. *Voy.* CN. VOLVNT.
ROVECA. *Voy.* ARCANTODAN.
ROVECA; POOYIKA, AR. AE. *Meldi*. Dict. d'arch. celt. n° 80. — Lelewel, VI, 49. — Lambert, 2e partie, XVI, 17, 19, 20. — Duchalais, p. 182 à 186.
?RVFI, AE. *Britanni*. J. Evans, pl. VII, 12; VIII, 1.
RVFS, AE. *Britanni*. J. Evans, pl. VII, 14.
COL. RVS. Mauv. lect. d'une monnaie de Béryte, attribuée à *Ruscino*.
ROVICV, AV. *Suessiones*. Lecture douteuse. Mus. de St-Germain.

SA, AV. *Santones*. Dict. d'arch. celt. n° 21.
SAEMV ou SAFMV, AR. *Britanni*. J. Evans, pl. XV, 7.
SAM. *Voy.* Q. DOCI.
Q. SAM, AE. *Sequani*.
ΣΑΜΝΑΓΗΤ-Γ.ΚΑΑV. ΚΑCΓΙΑO, AE. *Samnagenses*. Dict. d'arch. celt. n° 8. — Lelewel, VII, 18.
SANTONOS; SANCTOS, AR. *Santones*. Dict. d'arch. celt. n° 22. — Duchalais, p. 15.
SANTONOS-ARIVOS, AR. *Santones*. Lelewel, V, 9. — Duchalais, p. 16.
SEDVLLVS. *Voy.* CONNO EPILOS.
SEGISA, AE. Lelewel, VII, 45. — Dict. d'arch. celt. nos 205 et 210
SEGO; TASCIO-SEGO, AV, AR. *Britanni*. Lelewel, VIII, 47. — J. Evans, pl. VIII, 10, 11.
CEΓOBI, AR. *Segovii*. Coll. de Saulcy. — Num. de la Narb., p. 121.
SEGVSIA-ARVS, AR. *Segusiavi*. Dict. d'arch. celt. n° 23. — Lelewel, VIII, 5.
SEMISSOS PVBLICV LEXOVIO, AE. *Lexovii*. Coll. de France et de Saulcy.
SENAS (en caract. italiq.), AR. Lelewel, IX, 1, 2. — Duchalais, p. 106.
SENODON. *Voy.* CALEDV.
SIINVI. *Voy.* GIAMILOS.
SENVS; SIINVS, AE. *Carnutes*.
SEQVANOIOTVOS, AR. *Sequani*. Dict. d'arch. celt. n° 25. — Lelewel, IV, 27; VI, [16.
SEX.F. *Voy.* T. POM.
CMEP, AE. Coll. de Saulcy.
SOBIVS. *Voy.* TOCIANT.
SOLIDV. *Voy.* CVNO.
SOLIMA; COLIMA, AV. AR. *Bituriges*. Dict. d'arch. celt. n° 81, 148. — Lelewel, III, 29, 30, 31; IV, 37, 38, 39.
SOLLOS, AE. Duchalais, p. 70.
SOTIOTA. *Voy.* ADIETVANVS.
STRATOS, AE. Duchalais, p. 187.
SVEI, AE. *Britanni*. J. Evans, pl. I, 9.
SVICCA, AR. *Boii*.
SVTICOS. *Voy.* ELIOCAΘI et RATVMACOS. — Lelewel, IX, 43.

TAMBIL. Mauv. lect. p. AMBILLI.
TASCIO. *Voy.* CVNOBELINVS; SEGO; EPATICCV, VER.
TAS; TASC; TASCI; TASCIA; TASCIAVA; TASCIOVAN; TASCIOVRICON; TASCIRICONI. TAXCI, AV. AR. AE. *Britanni*. J. Evans, pl. V, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14. Pl. VI, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9; p. 268, pl. VIII, 6, 7, 8, 9.
TASGET, AE. *Carnutes*. Dict. d'arch. celt. n° 74.

TASGIITIOS. *Voy.* ELKESOOVIX.
TATINOS, AE. Duchalais, p. 110.
TIGIPSENO. *Voy.* DVMN.
TINC COMMIF; TIN-COMF. TINC-C.F; TIN-COM, AV. *Britanni.* J. Evans, pl. I, 11, 13, 14; pl. II, 1 à 8.
TINDV, AV. *Britanni.* J. Evans, pl. I, 10.
TOC-TOC, AE. *Sequani.* Lelewel, I, 7.
TOCIANT...-SOBIVS, AE. Coll. de St-Germain.
TOGIRIX; IVLIVS TOGIRIX, AR. *Sequani.* Dict. d'arch. celt. n° 176.—Lelewel, IV, 48, 49. — Lambert, 1re partie X, 12 à 27.
TOVA. (AVOT), AE. Coll. de Saulcy.
TOVTOBOCIO-ATEPILOS, AE. *Carnutes.* Lelewel, VI, 35.
TRICCOS. *Voy.* TVRONOS.
TRICO (ou OKIPT), AR. *Tricolli.* Lelewel, VII, 17. Dict. d'arch. celt. n° 14.
TTALV, AE. (VLATT?), au type du lion. Coll. de Saulcy. *Voy.* VLATTV.
TVROCA-VIRODV, AR. Lelewel, VIII, 22.
TVRONA. *Voy.* DRVCCA.
TVRONOS-CANTORIX, AE. *Turones.* Lelewel, IV, 58. Dict. d'arch. celt. n° 26.
TVRONOS-TRICCOS, AE. *Turones.* Lelewel, VI, 32 et 33. Dict. d'arch. celt. nos 27, 28. — Lelewel, IX, 41.

VACCA. Mauv. lect. p. MACCA.
VADNIILOS, AE. *Carnutes.* — Sur quelques exemplaires, on dit VADAHIILOS : en comparant avec la légende qui suit et qui accompagne un type identique, on peut penser que la vraie forme de ce mot est VANDALIINOS.
VANDIILOS, AE. *Carnutes.* Dict. d'arch. celt. n° 157. — Lelewel, IV, 5.
VARIXCE, AE. Lelewel, IV, 59. Je proposerais de lire CEVARIX, ou plutôt d'y voir une mauvaise lecture du mot qui suit.
VARTICE, AE. *Nervii.* Dict. d'arch. celt. n° [104.
VBIOS. Mauv. lect. p. CVBIOS.
(V)CCETIO. Mauv. lect, p. TASGETIO.
VIID-COMA, AR. Denier au type du cavalier du S.-E.
VENEXTOC, AE. *Meldi* ou *Parisii.* Dict. d'arch. celt. n° 114.
VEP-CORF, AV. *Britanni.* J. Evans, pl. XVII, 5, 6.
VERCA, AE. *Arverni.* Lelewel, VI, 47. Dict. d'arch. celt. n° 90. — Duchalais, p. 3.
VERCINGETORIXS, AV. *Arverni.* Dictionn. d'arch. celt. n° 69.
VERCOBRETO. *Voy.* CISIAMBOS.
VERIC COMF REX; VERICA COMMIF REX, AV. AR. *Britanni.* J. Evans, pl. II, 12; III, 3, 5, 6.
VER; VER-DIAS; VER-TASCIA; VER-LAMIO; VIIR; V-TAS, AV. AR. AE. *Britanni.* Lelewel, VIII, 48, 49. — J. Evans, pl. VI, 11, 12, 14; pl. VII, 1, 2, 3, 7, 8, 9, 10, 11.
VERO, AE. Lelewel, I, 8.
VEROSDVMNO. *Voy.* DVMNOVEROS.
VIIGOTAL. Mauv. lect. *Voy.* VIROTALO.
VIIPOTALO, AR. Dict. d'arch. celt. nos 171-172. — Lelewel, VI, 20. — Duchalais, p. 4.
VINDIA, AE. Duchalais, p. 279.
VIRETIOS, AE. *Pictavi.* Coll. de Saulcy.
VIRI COF; VIR. REX COM.F; VIR COM F. VI-COMF; VIRI (*Voy.* VERICA), AV. AR. *Britanni.* J. Evans, pl. II, 9, 10, 11, 13, 14. Pl. III, 1, 2, 4, p. 184 et 185.
VIRICIV, AE. Lelewel, XI. — Duchalais, p. 188 à 190.
VIRODV. *Voy.* TVROCA.
VIROS-VIROS, AV. Lelewel, IV, 17.
VIROT, AE. Lambert, 2e partie, XVI, 5.
VIRRI-EPPI COMF, AE. *Britanni.* J. Evans, pl. III, 7.
VLATOS. *Voy.* ATEVLA; TTALV.
VLATTV-L. MVNAT, AE. *Segusiaves.* Dict. d'arch. celt. pl. des monn. n° 119. Je crois que la légende incomplète ..TTALV donne le même nom. — C'est à tort que l'on cru lire IVSSV.
VLKOS, AV. *Salassi.* Rev. num. 1861, p. 344. [VI, 3.
VOCARANNA, AV. *Treviri* ou *Remi.* Lelewel,
VOCORIX ou VOCORIO, AV. *Britanni.* J. Evans, pl. I, 6.
VOL; VOLC; VOLCAE-AREC; VOLC. AR, AR. et Æ. *Volcae arecomici.* Dict. d'arch. celt. nos 10, 11. — Lelewel, VI, 4; VII, 20, 31. — Duchalais. p. 71.
VOLISIOS-DVMNOCOVEROS, AV. *Britanni.* J. Evans, pl. XVII, 1.
CN. VOLVNT; MOR-VOLVNT; MOR-CN. VOL, AR. Denier du S. E. au cavalier.
VOOC, AR. Lelewel, VII, 16.
VOSIINOS, AV. *Britanni.* J. Evans, pl. IV, 13 et 14.
VRDORE (Viridorix?), AR. Coll. de Saulcy. — Dict. d'arch. celt. pl. d. monn. n° 84.

YLLYCCI, Æ. *Senones.* Lelewel, VI, 46. Dict. d'arch. celt. n° 174.

SUPPLÉMENT.

Pendant l'impression de ce catalogue, on m'a signalé quelques monnaies gauloises présentant des légendes inédites :

ATVLLOS, AV. *Boii.*
BIATEC, AV. *Boii.*
BRICTZE (caract. celtib.), Æ. *Bebryces.* A. Heiss, p. 437.
CXOKNI, Æ. Type des monnaies mentionnées à l'art. CAAOYA. Coll. Gariel.

LA RACINE « DRU »

DANS LES NOMS CELTIQUES DES RIVIÈRES.

L'article qui suit est un fragment détaché d'un travail plus étendu sur la nomenclature celtique des cours d'eau. C'est là une branche de l'onomastique moins étudiée jusqu'à présent que celles qui concernent les noms d'hommes et de lieux, et dont, cependant, l'importance n'est pas moindre. Les noms de rivières, en effet, surtout ceux des grands fleuves, appartiennent en général aux temps les plus anciens, et nous reportent très-haut vers les premières migrations des peuples et les origines des langues. Ils ont aussi cet avantage sur les autres noms propres qu'ils se rattachent généralement à un nombre plus limité de significations caractéristiques, ce qui rend la recherche de leurs étymologies plus facile et plus sûre. Pour le gaulois en particulier, que nous connaissons si peu d'une manière directe, les noms de rivières transmis par les anciens sont très-propres à nous révéler les affinités que le vieux celtique avait conservées, à un plus haut degré que les idiomes néo-celtiques insulaires, avec ses congénères de l'Orient, le sanscrit et le zend. Ils nous éclairent aussi plus d'une fois sur l'histoire des grands mouvements de la race celtique en Europe, restés qu'ils sont comme des témoignages d'un séjour plus ou moins prolongé de cette race dans des régions occupées plus tard par d'autres peuples. Le groupe que j'en détache ici est un exemple remarquable de ce que l'on peut attendre d'un travail général à ce sujet.

La racine verbale DRU se trouve également en sanscrit et en zend. Ainsi, en sanscrit, *dru* (*dravati*) « courir, courir vite, fuir; courir sus, attaquer vivement; se liquéfier, fondre. » Au causatif, *drâvay*, « faire courir, mettre en fuite, faire couler, liquéfier, fondre (act.) », et aussi, au moyen, *drâvayatê*, « courir, couler. » De même, en zend, *dru* « courir, » *drâvay*, « faire courir, » etc.

Comme substantif identique à la racine, *dru* signifie « cours, course, » et forme des adjectifs composés, tels que *raghudru*, « au cours rapide, » *mitadru*, « au cours mesuré, régulier, » comme aussi les noms propres de quelques rivières, *Çatadru*, « aux cent cours, » le Sutlej actuel, *Vitadru*, « au vaste cours (?) » (de *vi-tan*, « expandere » pour *vitata* « expansus » ou bien pour *Vîtadru*, de *vîta*, « tranquille, » mais aussi « libre, déchaîné » (Wilson. Dict.).

De toutes les langues congénères, la seule, à ma connaissance, qui ait conservé cette racine comme verbe, sous la forme *drav*, développée de *dru* devant une voyelle, c'est le gaëlique écossais *drabh*, (prononcer *drav*) à l'impératif « solve, dissolve, deliquesce, » d'où *drabhadh*, « dissolutio, labefactio. » Ce verbe existe sûrement aussi en irlandais, où l'on trouve les dérivés *drabh*, « rebut, » *drabhadh*, « séparation, » *drabhas*, « boue, saleté, » etc., mais il manque dans les sources dont je dispose. Le sens général de course, de mouvement rapide, se montre encore dans l'irlandais *drabh*, *drubh*, « char » dérivé de *dru*, comme *currus* de *currere*.

Dans les langues germaniques, Bopp croit à une affinité avec *dru* du gothique *dreiban*, « agere, pellere, » ang.-sax. *drifan*, d'où *draf*, « armentum, » angl. *to drive* et *drove* (cf. Diefenbach, *Goth. Wb.*, II, 640), avec le sens causatif du sanscrit et zend *drâvay*. Pott y rattache de plus, comme formes secondaires augmentées, deux autres verbes germaniques, l'anglo-saxon *driopan*, angl. *drop*, scand. *driupa*, anc. allem. *triufan*, « stillare, » avec un *p* causatif final; puis le gothique *driusan* (*draus*, *drusun*) « cadere, » etc., dont l'*s* répondrait au désidératif sanscrit *dudrûsh* (Pott. *Wurzel Wb.* I, 1064). Au sujet de ces rapprochements, il faut observer que le *dr* initial échappe plus d'une fois à la loi germanique de la mutation des consonnes, laquelle exigerait régulièrement *tr* en gothique.

A côté de *dru*, le sanscrit possède encore deux racines de même sens, et probablement alliées, savoir *drâ* et *dram*, « currere; » toutes deux conservées dans le grec δρᾶ-ναι, δι-δρά-σκω, et δρέμω, δὲ-δρομα, δρόμος, etc., tandis que *dru* manque complètement, aussi bien qu'en latin et en lithuano-slave.

Je laisse de côté les dérivés divers qui n'ont que des acceptions secondaires. Ceux qui intéressent les noms de fleuves viendront à leur place dans les rapprochements qui suivent.

1) *Dravus* (Plin. 3, 28, 1), Δράβος (Strab. p. 260, 53; éd. Müller et Dübner. Paris, 1863). Au IXe siècle, *Travus*, aujourd'hui *Drau* (Fœrstemann. *Altd. Ortsn.* 429). La Drave, affluent du Danube.

Ce nom est sûrement celtique, aussi bien que celui de *Savus*, et d'autres de la Pannonie, occupée assez longtemps par des tribus gauloises. Il trouve son corrélatif exact dans le sanscrit *drava*, adj. « qui court, coule, fluide, » et comme substantif, au nominatif singulier, *dravas*, « course, fluidité, mouvement rapide. » Pline déjà signale la rapidité de cette rivière : *Dravus e Noricis violentior.*

Plusieurs cours d'eau en France, en Allemagne, et peut-être dans la Grande-Bretagne, ont sans doute porté le même nom, conservé au moyen-âge, et encore actuellement, sous des formes plus ou moins altérées. Ainsi, en France :

Droa (au XIIIe siècle) aujourd'hui la Drouette (Eure-et-Loir. Dict. topog.[1] Cf. ibid. le nom de lieu *Droa, Draavia*, maintenant Droue).

Drouet (le), affluent du Chaudon (Alp. Marit. archiv.[2]) diminutif masculin moderne de Drou, comme Drouette au féminin.

Druivette (la), russeau affluent de la Salasse (Drôme, archiv.), synonyme de Drouette.

Dravey (le), ruisseau affluent de la Galaure, et qui charrie des pierres (Drôme, archiv.).

En Écosse :

Dru, affluent du Spey dans l'Inverness. — Il est douteux que ce nom appartienne au groupe de dérivés qui précèdent, bien qu'il se rattache sûrement à la même racine. Il faudrait connaître son orthographe gaëlique et ses formes anciennes pour savoir par la perte de quel suffixe il s'est réduit à la racine simple; car on ne saurait l'assimiler directement au sanscrit *dru*, « cours, course, » mentionné plus haut. Si, par ex., le vrai nom était *Druth*, avec le *th* quiescent, il se relierait à un groupe qui se présentera plus loin.

En Allemagne :

Trave (la), rivière qui se jette dans la Baltique, à Travemünde, Holstein. Plus anciennement sans doute *Trava*, à côté du synonyme *Travena* au xe siècle (Fœrst. 429), qui reviendra plus tard. Le *t* pour *d* est dû à l'influence germanique; et comme ce nom ne s'explique pas par les anciens dialectes de la Germanie, il semble bien témoigner du séjour des Celtes dans cette partie de l'Allemagne du Nord.

2) *Druentia* (Plin. 3, 5, 2), Δρουεντίας (Strasb. p. 169, 42), (Ptol.

1. Je désigne ainsi les *Dictionnaires topographiques* des départements publiés jusqu'à présent par le gouvernement français.

2. Par *archiv.*, j'en réfère aux rapports hydrographiques des archivistes des départements que j'ai reçus jusqu'à ce jour, au nombre d'une vingtaine seulement, par l'entremise de la Commission de la Topographie des Gaules, et dont l'envoi a été interrompu par les événements de la guerre.

2, 10, 6) var. Δαρυέντιας (Strab. p. 966), *Durantia* (Bolland. Sept. 6, 76). — La Durance, affluent du Rhône.

Dans mes *Origines Indo-Européennes* (I, 128), j'ai comparé déjà le sanscrit *dravantî*, rivière en général, littéralement *currens*, et féminin du participe présent *dravant*, de *dru-ant*, avec le développement euphonique de *u* en *av*, comme dans *drava* et *Dravus*. Cf. zend *drvañt*, parsi *darvañt*, houzvaresh *darvand*, « courant, se précipitant » (Justi. *Altbakt. Wb.*).— La terminaison en *tia* est peut-être latine, la forme gauloise restant inconnue.

On sait que la Durance est une rivière rapide, torrentielle, et redoutable par ses ravages; ce qui a donné lieu au vieux dicton cité par Papirius Masso (p. 442):

> Le gouverneur, le parlement et la Durance,
> Ces trois ont gâté la Provence.

Son nom de *Druentia* la caractérise ainsi parfaitement. Comme celui de *Dravus*, il a été certainement appliqué à plusieurs rivières dans les pays habités par les Celtes. Ainsi, nous trouvons :

Drancia (XIe et XIIe siècle); aussi *Druentia* dans les chartes du même temps, à ce m'assure M. John Galiffe. La Drance ou Dranse, torrent de montagne qui se jette dans le lac de Genève. Deux torrents du Vallais, affluents du Rhône, portent le même nom de Dranse. Comme la désinence latine *antia*, *entia*, est devenue constamment *ance*, *ence* en français, on peut admettre avec sûreté que *Drancia* est provenu de *Drantia*, contracté à son tour de *Dravantia* ou de *Druentia*.

Un troisième nom, sans doute de même formation, se présente en Grande-Bretagne, au VIIe siècle, dans :

Dorventium, ou plutôt *Dorventius*, fluv. Britanniæ (Anon. Raven. p. 438, 3; éd. de Parthey). Cf. *Derventio*, fluv. et loc. (Bolland. Jan. 1, 302; et Itin. Ant. 466).

Deorwent et *Daerenta*, en 1043 (Boxhorn. Dict. ang.-sax.). Il y a aujourd'hui trois rivières distinctes du nom de *Derwent*, dans le Derbyshire, le Yorkshire et Surrey. L'intervention de *dor*, *der*, pour *dro*, *dre*, est la même que celle de *Durance* pour *Druance*, et du parsi *darvant* pour *dravant* (v. sup.). J'ignore si ces rivières de Grande-Bretagne ont un cours rapide.

Enfin, un quatrième nom, d'une identité moins sûre, est celui d'un affluent de la Vistule, savoir :

Drewenz (la), sans doute anciennement *Dreventia* d'après l'analogie des changements de *Radantia* en *Ratenza* (Fœrst. 1146), *Alisontia* en *Alsenze*,

Brigantia en *Bregens*, etc. (Cf. Zeuss, *Gr. C.*², 798). La ressemblance des formes est frappante, mais ce nom peut-il être celtique? Est-ce qu'il y a jamais eu des Celtes près de la Vistule? On peut croire du moins que quelqu'une de leurs tribus a occupé les côtes de la Baltique vers l'ouest, comme le nom de la Trave nous l'a fait présumer. Il faut se rappeler d'ailleurs ce que dit Tacite des *Aestii* ou *Aestui*, que leur langue se rapprochait plus de l'idiome britannique que de celui des Suèves, dont ils avaient du reste les coutumes (*De mor. Germ.* c. XLV). La question s'éclaircirait peut-être par un examen attentif de tous les noms de rivières sur les côtes sud de la Baltique. Ce qui paraît certain, c'est que ni le slave, ni le lithuanien, ni le germanique, n'offrent pour *Drewenz* une étymologie probable[1].

3) *Droma*, en 1203 (Cartul. de Die, p. 42, archiv.). — La Drôme, affluent du Rhône, rivière rapide.

L'Inde ancienne nous offre, comme corrélatif parfait, une rivière *Drumâ* (Vichn. Pour. Wilson, p. 185), de *dru* par le suffixe *ma*. En zend, on trouve le substantif analogue *draoman*, « élan, attaque, assaut, » qui serait en sanscrit *drôman*. Ceci empêche de penser, soit à un rapprochement avec *druma*, arbre, bois = *dru*, *dâru*, de *dar*, « findere, dividere, » soit, pour la Drôme, à la racine *dram*, « currere, errare, » δρέμω, δρόμος, etc.

Ce nom aussi se rencontre plus d'une fois en France. Ainsi :

Drome (la), qui se jette dans la Manche (Calvados).

Dromé (le), ruisseau de la Haute-Savoie, affluent au lac Léman (archiv.).

Dromance (la), affluent du Noireau (Calvados). Cette dernière forme, qui a dû être plus anciennement *Dromantia*, diffère par le suffixe, augmenté de *mant*, et analogue au latin *mentum*, dans *augmentum*, *segmentum*, *tormentum*, etc. Le suffixe *mant*, secondaire en sanscrit, est aussi primaire en zend (Cf. Justi, 373, nº 274).

4) *Druna* (Auson. Mos. 423), *Drona* (IXe siècle. Fœrst. 430). La Drone, affluent de la Moselle.

Druna (VIIe siècle), *Truna* (IXe siècle. Fœrst. 430). La Traun, affluent du Danube, près de Linz.

Druna (Vales. 177, 187). — La Droune, affluent de l'Ain (Jura).

Druna (Xe siècle. Fœrst. 430), affluent de l'Alz, en Bavière.

Drona (XIVe siècle). — La Drone ou Dronne, affluent de l'Isle (Dor-

1. On pourrait penser, pour le slave, à *dreva*, *drevo*, « arbre, bois, » si le suffixe, provenu d'un participe présent, n'exigeait pas un verbe comme racine.

dogne et Gironde. Archiv.). — Cf. *Dronona* (Anon. Rav. 299, 31.

Tous ces noms identiques dérivent de *dru* par le suffixe *na*, de meme que, en sanscrit, celui d'une rivière *Drôṇî* f. (Dict. de Pétersb.), à distinguer de *drôṇî, drôṇa,* « cuve, vase de bois, » provenu de *dru,* « lignum. » En zend, on trouve *draonaṅh*, « course, » qui serait *drôṇas* en sanscrit. Le synonyme *dravaṇa,* « course, flux, » a développé l'*u* en *av;* et il est intéressant de retrouver cette formation dans quelques noms de rivières celtiques. Ainsi :

Trewina (IXe siècle. Fœrst. 429). — La Drau, affluent de la Drave; pour *Dravina* plus ancien.

Travena (Xe siècle. Fœrst. it.). — La Trave, dans le Holstein.

Drouvenne (XVe siècle), ruisseau très-rapide (Jura, archiv.).

Druon (XVIe siècle), de *Dravon*, *Druvon?* — Aujourd'hui le Driou, affluent de la Clouère (Vienne, archiv.).

5) *Drotus* (XIIIe siècle). Dordogne, archiv. — Le Drot ou Dropt, affluent de la Garonne.

Droude (la), ruisseau affluent du Gardon (Gard. Dict. top.

L'étymologie prochaine se présente ici dans le gallois *drud*, plus anciennement *drut*, adj. « rapide, hardi, furieux, » et, comme substantif, « un brave, un héros. » Le corrélatif irlandais *druth* a pris le sens défavorable de fou (Cormac, Gloss. éd. de Stokes, p. 59; Senchus-Mor. p. 124). C'est sans doute l'acception du gallois qu'il faut adopter pour les noms d'hommes gaulois tels que *Drutos*, dans *Druticnos*, fils de D., et *Druta* f. (Cf. mon *Nouvel essai sur les inscriptions gauloises*, p. 73).

Le gallois *drut* répond exactement au sanscrit *druta*, rapide, participe de *dru*, d'où l'adverbe *drutam*, « vîte, soudain. » Cf. zend *drûta*, « courant, et couru » (Justi). C'est ici peut-être qu'il faut placer le nom de la rivière *Dru*, en Écosse, si, comme je l'ai conjecturé plus haut, il représente la prononciation usitée pour *Druth*, où le *th* est quiescent.

J'ignore si le *Drouts*, affluent du Dnieper, dans la Russie d'Europe, a quelque connexion avec la racine *dru*.

6) *Druise* (la), cascade de la Gervanne (Drôme; archiv.).

Dreusse (la), torrent affluent du Paillon (Alp. Mar., archiv.).

Drousou (le), ruisseau affluent du Célé (Lot, archiv.). Je n'ajoute qu'avec doute ces noms actuels, dont les formes anciennes sont inconnues, comme se rattachant à la racine *dru*. Ils rappellent singulièrement le gothique *driusan* (*draus, drusun*), cadere, d'où *drus*, « chûte, » *driuso*, « pente; » angl. sax. *dreósan*, « ruere, » néerland. *druysch*, « impetus, » etc., que Pott, ainsi que nous l'avons vu, rapproche du désidératif sanscrit *dudrûsh*, de *dru* avec un sens intensitif ou fréquentatif. Une

forme analogue peut avoir existé en gaulois, où nous trouvons un *Drusus, Gallorum dux* (Cicer. *Brut.* 28), dont le nom aurait eu un sens rapproché de *Drutos*[1]. Cf. *Drauso,-onis*, dans une inscription gallo-romaine (Grut. 919, 8). Zeuss a comparé l'irlandais *Druis*, qu'il explique par *drús, drúis*, « libido » (*Gr. C.*[2] 24). Il semble, toutefois, que d'après la règle posée par lui-même (p. 52, 786), l'*s* aurait dû disparaître en irlandais. Il est probable que *drús, drúis,* est provenu de *drust, drusti,* ce que confirmerait le nom propre *Drust, Drost, Drest* (*Martyrol. of Doneg.* 291) et *Drostán* (IV *Mag. Ann.* 717). — Dès lors *Drusus* ne serait plus comparable, et l'on pourrait penser, pour l'irlandais, à la racine sanscrite *dharsh*, « audere, temerum esse, » d'où *dhṛishu, dhṛishṭa*, « vaillant, » *dhṛishti*, « vaillance », etc. Cf. gr. θρασύς, et θάρσος, goth. *ga-daursan*, « audere, ; » ang. sax. *ge-dyrst*, anc. all. *ga-tursti*, « audacia; » all. mod. *dreist*, « audax, » etc.

Je suis loin de donner ce premier travail comme complet. Je ne doute qu'une hydrographie générale de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, etc., n'y apporte encore de nouveaux éléments. Tel qu'il est, ses résultats sont, à coup sûr, remarquables. La racine de mouvement DRU, qui, en dehors du sanscrit et du zend, n'a été conservée comme verbe que par le gaëlique, et, moins sûrement, par quelques formes germaniques secondaires, ne nous a pas offert moins de cinq, et peut-être six groupes de dérivés en gaulois, pour les noms de rivières seulement. Et de ces dérivés par des suffixes également usités en sanscrit et en zend, trois coïncident évidemment avec des noms de cours d'eau de l'Inde ancienne. Il ne faudrait pas en conclure qu'ils en proviennent directement, mais cela prouve que la racine DRU a dû exister en celtique avec les formations diverses qui, déjà chez les Aryas primitifs, ont servi à désigner les rivières en tant que courantes et rapides. Et cet exemple n'est pas exceptionnel. Plusieurs autres racines de mouvement, général ou fluide, offrent à des degrés divers des faits analogues, qui seront exposés dans un travail plus étendu, s'il m'est donné de pouvoir l'achever.

Adolphe PICTET.

1. On peut se demander si le chef gaulois n'avait pas pris un nom romain, car celui de *Drusus* a été celui de plusieurs personnages illustres. On trouve même à Rome, à l'an 112 av. J.-C., un consul *Drusus* qui n'avait sûrement pas un nom gaulois.

L'EX-VOTO

DE LA *DEA BIBRACTE.*

(Premier article.)

Dans les travaux de construction du séminaire d'Autun, en 1679, on découvrit une plaque de bronze portant l'inscription suivante[1] :

L'apparition du nom de Bibracte sur un monument épigraphique produisit dans le monde savant une certaine émotion au milieu des polémiques dont l'emplacement de l'oppidum Eduen était l'objet depuis un siècle. Les partisans de l'identité de Bibracte et d'Augustodunum l'accueillirent comme un argument sans réplique, d'autres comme l'œuvre d'un faussaire; et, quoique l'authenticité de ce bronze soit encore contestée par des juges éminents, on doit reconnaître qu'elle a été acceptée par la majorité des auteurs. L'inscription, commentée dès lors avec plus d'empressement que de critique, a été opposée dans toutes les dissertations géographiques à ceux qui placent Bibracte hors d'Autun. Celle de d'Anville, reproduite par Walckenaer et par tous ceux qui se sont armés

1. Nous devons à l'obligeante permission de la Commission de la Topographie des Gaules de pouvoir reproduire le dessin de cette plaque donné dans le *Dictionnaire d'Archéologie Celtique* à l'article BIBRACTE.

de leur nom a fait loi. Elle mérite dès lors d'être citée de préférence, comme résumant de la manière la plus complète la thèse que nous combattons. Notre intention n'est pas de discuter ici la question de l'identité de Bibracte et d'Augustodunum, mais de réfuter simplement l'argument tiré de l'ex-voto de la DEA BIBRACTE, en faveur de cette opinion.

« La DEA BIBRACTE, disait l'illustre géographe, est la ville même de Bibracte divinisée; la présence de l'inscription à Autun établit l'identité des deux villes et par suite la divinisation d'Augustodunum sous le nom de Bibracte; donc Bibracte et Augustodunum sont une ville unique sous deux noms différents et simultanément employés; » il étayait cette théorie par des arguments spécieux : « Les anciens, disait-il, ont souvent établi un culte religieux en l'honneur des villes, Rome a eu des temples dans plusieurs villes de l'empire. » Et il continuait de la sorte :

« Des peuples particuliers déifièrent aussi leur capitale. Le peuple helvétien honorait la déesse *Aventia*, ou plutôt il rendait un culte à *Aventicum* comme déesse, ainsi qu'il paraît par deux inscriptions qu'on a trouvées près des ruines d'Avenche ou de l'ancienne ville *Aventicum*, qui était la capitale de ce peuple : *Civitas Helvetiorum Aventicus*. Les peuples *Aedui* ont de même honoré comme déesse la ville d'Autun qu'ils qualifient de son nom primitif DEA BIBRACTE.... L'inscription me paraît prouver invinciblement qu'Autun est l'ancienne ville de Bibracte. P. Caprilius, sextumvir augustal, s'acquitte d'un vœu qu'il avait fait à la Déesse Bibracte..... L'institution des sexvirs datant de Tibère, l'inscription d'Autun dressée par un sextumvir augustal est donc tout au plus tôt du règne de Tibère; elle peut être postérieure; or dès les premières années de l'empire de Tibère, Autun était la capitale des *Aedui*, *Augustodunum caput gentis*, dit Tacite; et, par le témoignage de l'inscription, Bibracte était encore capitale des *Aedui* sous Tibère et peut-être depuis le règne de cet empereur. Autun ne peut donc être une ville différente de l'ancienne Bibracte[1].»

Nous avons, pour ne pas affaiblir l'objection, cité le texte même des *Éclaircissements géographiques*.

La première erreur de d'Anville consistait à tirer d'un fait particulier et mal compris une conséquence générale.

En voyant le nom de Rome, de la cité par excellence, associé à celui du génie Auguste, il s'est cru autorisé à doter d'autres villes d'attributions analogues, sans remarquer que le culte de Rome, exclusivement politique et créé pour imprimer à la domination romaine un caractère fatal et sacré, était une exception. La déesse Rome, de Virgile à Rutilius, resta le génie de l'unité des peuples par la conquête, et, au déclin

1. D'Anville, *Eclaircissements géographiques*, p. 329, 330, 331.

de l'empire, son dernier poète empruntait le mysticisme des chrétiens pour célébrer cette divinité qui s'effaçait avec le paganisme tout entier. Mais rien de semblable n'existait dans la Gaule. Quel rapport pouvaient avoir avec ce génie souverain les villes des provinces? A quel titre pouvaient-elles s'élever des autels et réclamer des adorateurs? Les recueils d'inscriptions ne citent parmi les génies tutélaires aucune ville divinisée, mais des dieux : Jupiter, Apollon, Esculape, Hygie, conservateurs de la ville, Diane, la Fortune, Sylvain, Hercule, Mars, les Nymphes salutifères, Sérapis, le Soleil, etc. Toutes les villes, d'après ces recueils, étaient pourvues d'un ou de plusieurs patrons sans être elles-mêmes divinisées.

La seconde erreur de d'Anville était une méprise radicale sur la nature de l'inscription qu'il commentait.

Les nombreux monuments du culte des DEÆ gauloises sont des ex-voto rappelant des guérisons ou des actes de dévotion. Presque tous proviennent des bords ou du voisinage de quelque source, parfois de temples consacrés à des dieux salutifères : Apollon, par exemple [1], preuve évidente qu'ils concernaient moins la politique que la médecine, et lorsqu'on suit la filiation du culte des DEÆ, dans nos campagnes, on la retrouve aux fontaines sacrées que fréquentent encore les villageois, pour obtenir la cessation d'un mal, la santé des enfants, la prospérité du bétail et des récoltes. Il existe bien peu de fontaines à pélerinage près desquelles d'anciennes traces du culte des génies ne se révèlent soit par des restes de sanctuaires, de simulacres de toute nature, ou par des pratiques qui n'ont pas varié depuis l'antiquité [2]. Cette religion était enracinée à un tel degré chez toutes les races celtiques que les apôtres de la Gaule comme de l'Irlande, saint Martin, saint Patrice [3], saint Colomba [4], saint Eloi [5], étaient occupés à la combattre; Grégoire de Tours la mentionne [6]; les conciles et les capitulaires la réprouvent et condamnent ses sectateurs [7]; et cependant la tradition a conservé une telle puissance

1. Les ex-voto de la DEA AVENTIA le mentionnent, celui de la DEA BIBRACTE se trouvait dans le temple de ce Dieu.

2. Voir *Le Culte des eaux sur les plateaux Eduens*, par J. G. Bulliot, dans les *Mémoires lus à la Sorbonne en* 1867 (archéologie). Paris, Imprimerie Impériale, 1868, in-8, p. 11-32.

3. Bolland. 17 mart.

4. Bolland. Vita S. Columb. IX jun.

5. Præterea quoties aliqua infirmitas supervenerit, non quærantur præcantatores, non divini, non sortilegi, non caragi, nec per fontes aut arbores, vel bivios diabolica phylacteria exerceantur..... S. Eligii Episcopi Noviomensis Vita a S. Audoeno Rothomagensi Episcopo scripta, lib. II, c. XV, dans Migne : *Patrologie*, 2e sér. T. LXXXVII, p. 529.

6. De Gloria confess. II. Vie de saint Hilaire de Poitiers.

7. « Si in alicujus episcopi territorio infideles aut faculas accendunt, aut arbores, fontes, vel saxa venerantur, si hoc eruere neglexerit, sacrilegii reum se esse cognoscat. » Labbe. Sacrosancta conciliа. 1671. T. IV, p. 1013. 4e concile d'Arles, canon XXIII.

« Si quis ad fontes aut arbores, vel lucos votum fecerit, etc. » (Capitulaire de 789, c. 31.)

que dans chaque village du pays Eduen, à peu d'exception près, pour ne pas sortir de la région d'où provient notre ex-voto, certaines sources sont visitées encore aujourd'hui. Que devait-il en être du temps des Gaulois?

Telle était l'attribution de l'immense majorité des fées de la Gaule, et c'est à contre-temps qu'on a cru voir dans les ex-voto de certaines DEÆ, divinités propices par nature, des apothéoses de cités. Qu'on examine en effet les monuments qui concernent les génies pris sans motif pour la personnification de quelques villes, on constatera invariablement dans ces villes mêmes ou dans leur voisinage une source de même nom. C'est à ce titre que le dieu Vasio [1], le dieu Nemausus, étaient les génies des sources de l'Ouvèze et de Némause, non la personnification des villes de Vaison et de Nîmes, pas plus que Vesunna, Aventia, Divona, Bibracte, ne l'étaient des lieux où on a trouvé leurs ex-voto. Le culte des fontaines connues sous ces noms, répandu dans l'antiquité la plus reculée par toute la Gaule, explique bien plus naturellement les monuments votifs, que l'apothéose gratuit de villes en faveur duquel l'histoire et l'archéologie sont muettes et que la logique n'admet pas. La fontaine a précédé la ville et n'a pas été divinisée par elle, mais c'est la ville au contraire qui a pris le nom d'une source divinisée ou reçu dans ses temples les ex-voto offerts à son génie.

Si les DEÆ eussent été la personnification d'un lieu, d'une ville, leur nom serait exclusivement attaché à la localité même, intransmissible en un mot. Mais partout le même génie gaulois est honoré dans vingt endroits différents, au Nord, au Midi, en Italie, en Bretagne; Grannus avait des autels sur les rives du Tibre, de la Saône, du Doubs, de la Moselle [2]. Il n'était donc point la ville divinisée d'Aquis Grannum, puisqu'on le retrouvait à la source du Grannus dans les Vosges, à celle de la Grosne dans le pays Eduen, à la cité de Gran en Séquanie, à Plombières, à Horbourg sur le Rhin, à Lauingen sur le Danube, dans toute la Gaule et jusqu'en Calédonie [3]; mais ce dieu des sources était le patron d'une fontaine dans chacune de ces contrées et lui donnait son nom. Borvo, autre génie des eaux thermales, n'était point la ville divinisée de Bourbon-

« Item si arboribus vel petris vel fontibus ubi aliqui stulte luminaria vel alias observationes faciunt, etc. » (Capitulaire de la même année C. 63). Baluze. *Regum francorum capitularia.*

1. L'ex-voto du Dieu de l'Ouvèze à Vaison est le pendant de celui de la DEA de l'Yonne à Auxerre, ces deux villes étant situées chacune sur la rivière dont l'ex-voto mentionne le génie.

2. On connaît nombre d'inscriptions de ce Dieu. Voir dans les mémoires de l'Académie de Metz pour 1840: Bégin, *Lettres sur l'histoire médicale du Nord-Est de la France*, p. 29.

3. De Ring. *Etablissements romains du Rhin et du Danube.* T. II, p. 94, 151, 141, 149.

Lancy, de Bourbon-l'Archambaut, ni de Bourbonne, mais le génie des sources de toutes ces villes et de la Bourbince dans le pays éduen.

La présence d'une inscription en l'honneur de la DEA BIBRACTE à Augustodunum ne prouve donc nullement l'identité de cette ville et de Bibracte ; le génie de la source celtique et celui de la ville bâtie par Auguste n'ont rien de commun. Les ex-voto de cette DEA célèbre dans tout le pays Eduen et particulièrement dans un périmètre qui comprenait Augustodunum pourraient se rencontrer à Chalon ou à Nevers sans fournir le plus mince argument à ceux qui tenteraient de l'identifier avec l'une ou l'autre de ces villes, pas plus que l'ex-voto des Mères Trévires, à Xanten sur le Rhin, ne l'identifie avec Trèves[1]. En effet, les Eduens ainsi que les Gaulois d'Avenche, de Périgueux, de Bordeaux, de Cahors, etc., avaient continué, après la conquête romaine, de rendre aux sources sacrées un culte dont la civilisation étrangère modifia les formes sans attaquer le fond. Ils allaient, comme par le passé, boire aux fontaines pour perdre la fièvre, en offrant au génie un œuf, une monnaie, une banderolle, un bâton, sans avoir jamais pensé invoquer une ville pour leur guérison; mais tandis que les anciens Gaulois, peu soucieux d'images[2], se bornaient à quelques pratiques superstitieuses, ceux d'entre eux qui fréquentaient ou habitaient les municipes, semblent avoir emprunté aux Romains l'usage des figures et des inscriptions votives.

C'est à ce titre que les ex-voto des génies ruraux se rencontrent dans les centres gallo-romains où leurs simulacres, presque tous de la décadence, ne pouvaient personnifier les oppida gaulois, abandonnés, détruits, transformés depuis longtemps, pas plus que les villes qui leur avaient succédé; mais ils y rappellent les guérisons qui, d'année en année, étaient obtenues aux lieux où l'on cherchait la santé.

La troisième erreur de d'Anville est celle qui attribue à l'inscription de la DEA BIBRACTE une antiquité inadmissible. Elle datait selon lui du règne de Tibère qui avait créé les sexvirs augustaux[3], comme si la date de cette institution, qui dura, avec des phases diverses, autant que l'em-

1. De Ring, *op. cit.* T. II, p. 4. A propos d'une inscription à MARS BRITONIVS qu'il attribue au Mars de Britonium en Galice, quoique trouvée à Nîmes, et d'une autre au dieu de Vence en Provence, découverte à Seyssel, l'auteur de la *Religion des Gaulois* ajoute : « Il y a tant d'exemples d'honneurs rendus par les anciens à des dieux des pays les plus éloignés, que ce seroit se faire un phantôme à pure perte, de rejeter cette étymologie par cela seul » (D. Martin, I, p. 501, II, p. 84). Il cite une dédicace au *Mercure Arverne* trouvée en Germanie (I, p. 374)

2. César, en parlant du Mercure gaulois a dit : « hujus sunt plurima simulacra. » Le mot *simulacrum* n'implique pas une représentation personnelle; mais un signe quelconque. B. G. VI. 17. La rareté des simulacres religieux authentiquement antérieurs à la conquête romaine permet au moins le doute.

3. D'Anville, *Ecl. géogr.*, loc. cit.

pire lui-même, pouvait impliquer en rien celle de notre ex-voto. Aucune raison ne le rattache au règne de Tibère plutôt qu'à celui de Constantin et ses caractères archéologiques rappellent bien plus le quatrième que le premier siècle de notre ère, comme on le verra dans la seconde partie de ce travail.

A un autre point de vue, la DEA BIBRACTE pouvait-elle être le génie d'Augustodunum ? Auguste, en édifiant la ville et en lui donnant son nom, n'avait point eu pour but de la consacrer au génie de Bibracte qu'il supplantait. Pour créer une Gaule nouvelle, il changeait les divisions territoriales, les noms ou l'emplacement des chefs-lieux, substituait des villes aux plus illustres oppida condamnés à périr sur les montagnes. Il élevait à Lyon le temple de Rome et Auguste dont le premier grand-prêtre était éduen ; il appelait les représentants des soixante cités gauloises aux pieds du génie nouveau de leur pays. Cette suprématie était incompatible avec le culte de Bibracte, avec les souvenirs gaulois qu'il voulait anéantir, et que son successeur ne favorisait pas davantage.

La politique impériale qui réglait tout, avait du reste pour ces cas particuliers une reconnaissance légale. Lorsqu'un génie étranger était admis dans la religion officielle et prenait place à côté ou au-dessous des dieux romains, il recevait le diplôme de son admission, il devenait AUGVSTE, comme les grands dieux, patrons des empereurs.

Ces sortes de reconnaissances sont presque toutes spéciales à la Gaule, les Romains s'en étant montrés parcimonieux dans les autres provinces, telles que l'Afrique et l'Asie.

Faut-il voir dans ce privilége un acte de tolérance ? Non, les Romains firent deux parts dans la religion des Gaulois, ils poursuivirent les druides dont l'influence politique leur portait ombrage, en même temps qu'ils favorisèrent le culte des génies, et des dieux plus voisins de leur propre mythologie. Le peuple attaché à ces divinités subalternes dont le culte formait sa religion journalière, conserva des superstitions inoffensives pour les conquérants qui s'en déclarèrent les protecteurs.

Les génies gaulois devinrent ainsi presque tous augustes.

Il n'est pas en effet de ville gallo-romaine dans laquelle on ne rencontre des Mères, des Sylvains, des DEÆ avec le titre d'AUGVSTES.

A Lyon : MATRIS AVGUSTIS

. . . . . .

A Vésone : TUTELÆ AVG
VESVNNAE

. . . . . .

Telles eussent été les inscriptions de la DEA BIBRACTE, si elles eussent concerné le génie reconnu de la cité; mais cette DEA ne possédant pas même le brevet de l'acceptation administrative, n'avait droit dès lors qu'à un culte purement individuel, comme si une pensée politique lui eût refusé un honneur dont jouissaient les plus humbles génies gaulois.

Le titre de sexvir augustal ne donne à l'ex-voto de Caprilius aucun caractère public. Ces magistrats annuels et d'un ordre inférieur, pris dans la classe des affranchis ou dans le peuple dont ils partageaient les croyances, étaient, par leurs fonctions mêmes, tenus à des actes apparents de dévotion. La surveillance des édicules religieux multipliés dans chaque quartier d'Augustodunum, aux façades des maisons et aux carrefours [1], les familiarisait avec tous les détails de la religion populaire. Parmi les innombrables génies dont chaque jour on recueille à Autun les images mutilées, le sexvir avait, comme ses concitoyens, ses dieux de prédilection. La DEA BIBRACTE, fée des plus accréditées non-seulement à Augustodunum, mais dans tout le bassin de l'Arroux et des affluents éduens de la Loire, exerçait un prestige sans égal. De l'enceinte de la ville d'Auguste, on apercevait le sommet nuageux où elle résidait, et le vieil oppidum dont elle rappelait la gloire et le nom. De pareils aspects et de pareils souvenirs légitimaient la renommée légendaire qui l'avait fait classer par le peuple au nombre des divinités protectrices du pays.

Le rapprochement le plus spécieux tenté par d'Anville dans l'intérêt de sa thèse des villes divinisées est celui de la *dea Aventia* avec la *dea Bibracte,* aussi peu fondés l'un que l'autre.

Aventicum était une colonie romaine COLONIA HELVETIORVM postérieure à la conquête comme Augustodunum, et habitée de même par une population mélangée d'indigènes et d'étrangers. Chacune des deux races avait ses divinités distinctes dans ces deux villes. La partie gauloise honorait les génies des sources en renom du pays; les colons romains adoraient Apollon, dieu principal d'Augustodunum, d'Avenches et de Vésone, « l'Apollo noster » d'Eumène, et celui des ex-voto d'Aventia, qui le qualifient de *genius incolarum* [2] dans des inscriptions communes aux deux patrons des habitants.

1. « Cum Berecynthiæ simulacrum per Augustoduni compita veheretur. » (Actes du martyre de saint Symphorien, antérieurs à Grégoire de Tours, D. Ruinart. Acta sincera, Greg. Turo. de gloria confess. n° 958.)

2. DEAE AVENTIAE
ET GENIO INCOLAR
T. IANVARIVS
. . . . . .

(*Inscriptiones Helvetiæ collectæ et explicatæ ab* I. G. Orellio, n° 177. Turici 1844.)

La DEA AVENTIA n'était ainsi à côté d'Apollon qu'un génie local de la colonie des Helvétiens, de même famille et de même nature, par exemple, que la DEA helvétienne NARIA NOVSANTIA dont un ex-voto, identique dans sa teneur à celui de Bibracte, a été découvert à Neuveville près du lac de Bienne [1]; elles n'étaient toutes deux que des divinités populaires, invoquées pour la santé. Le nombre de vérifications faites antérieurement sur des points identiques assurait à l'avance que la DEA Aventia n'échappait pas plus que toutes celles de même famille à la règle générale qui proscrit les villes divinisées.

Il fallait, pour arriver à une solution, faire les mêmes recherches qui avaient réussi dans tous les autres lieux occupés par des villes antiques, ayant un nom commun avec des DEAE, et savoir, en un mot, si la Dea Aventia était l'apothéose de la colonie d'Avenches ou le génie d'une source qui lui avait donné son nom.

Nous avions cru d'abord que les inscriptions votives de la DEA AVENTIA appartenaient à Munchweiler, village voisin d'Avenches, où Gaspard Hagenbuch [2] en avait lu plusieurs, et qu'il fallait y chercher la source d'Aventia, mais d'obligeants renseignements nous ont appris que ces ex-voto y avaient été transportés [3]. Il était d'autant plus naturel de s'écarter dans les environs que les eaux qui alimentent la ville provenaient en majeure partie du dehors, amenées dès l'époque romaine, comme à Augustodunum, par des travaux d'art. Une fontaine cependant coulait à l'intérieur, et cette fontaine, comme celles de toutes les DEÆ gauloises, était à tort ou à raison recherchée comme préservatif ou remède. C'est là que résidait, ainsi que dans tous les lieux où le même fait se reproduit, la véritable DEA AVENTIA, qui n'a jamais été et n'a pu être une ville divinisée. Nous copions la note qui nous est communiquée.

NVMINIBVS AVG
ET GENIO COL. HEL.
APOLLINI SACR
. . . . . .
(Orelli, *op. cit.* n° 176.)

1. NARIAE
NOVSAN
TIAE
T. FRONTINIVS
HIBERNVS
V. S. L M
(Orelli : *op. cit.* n° 166.)

2. Lettres sur la Déesse Bibracte de Gaspard Hagenbuch au président Bouhier. 11 novembre 1744. Bibl. Nat. de Paris, Mss. Bouhier. 1653, p. 416, verso. — Orelli, *op. cit.* n° 177 et suiv.

3. M. Morel Fatio, conservateur du musée de Lausanne, et M. Gaspari, conservateur du musée d'Avenches, à qui est dû ce renseignement.

« Il existe effectivement dans l'enceinte d'Aventicum à 200 pas des remparts, près de Donatyre, une source d'eau très-abondante, qui s'appelle la fontaine des Buydères; elle jouit d'une certaine réputation et nos gens lui attribuent la propriété de guérir le goître, de faire passer la toux; ils prétendent qu'elle est chaude en hiver, froide en été, etc. Le Dr B..... la tenait en grande estime et la prescrivait souvent aux enfants malades des environs. Elle jaillit avec force de la glaise, elle est très-bonne à boire et les habitants la préfèrent en cas de maladie à toute autre eau [1]. »

Tels sont les caractères des sources des DEÆ gauloises, visitées dès la plus haute antiquité par les populations. Leur nom a passé au premier noyau d'habitations groupé près d'elles, de la même manière que celui du patron de l'église aux villages formés à l'entour. La ville d'Aventicum a pris le nom d'Aventia comme Nemausus celui du génie de la magnifique source de Némause; les génies sont restés après ce qu'ils étaient auparavant, sans que les villes aient participé en rien à leur divinisation.

Sans doute les habitants ont déposé des ex-voto dans les temples; mais les ex-voto n'étaient pas seulement ceux des habitants, mais de tous ceux qui de près ou de loin venaient demander une guérison; ils ne la demandaient pas à coup sûr à une ville, mais au génie dont l'intervention se révélait dans l'efficacité des eaux. Aussi les ex-voto sont-ils parfois loin du lieu consacré.

L'ex-voto de la DEA ICAVNE [2] trouvé à Auxerre était bien plus éloigné des sources de l'Yonne que celui de la DEA BIBRACTE des fontaines de l'oppidum Eduen.

Une inscription de Nîmes mentionne dans cette ville le culte de la DEA VRA, la fontaine d'Eure près d'Uzès [3]. Les Mères germaines et gauloises se trouvent en Grande-Bretagne, le Mars Caturige des Alpes en Germanie, Epona et Camulus à Rome même. L'ex-voto, par sa nature, n'avait pas de patrie, et bien que déposé le plus souvent dans le

1. Lettre de M. Gaspari. Décembre 1869.

2. AVG. SACR. DEAE
ICAVNI
T. TETRICIVS AFRICAN.
D S D D

(Lebeuf : *Histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*, 1743, in-4. T. II, p. 6.) Orelli : *Inscr. Lat.* I, p. 98.

3. Comarmond, *Description du Musée lapidaire de la ville de Lyon*, n° 587.
AVGVST
LARIBVS
CVLTORES VRAE
FONTIS

sanctuaire même de la divinité à laquelle il était adressé, il se rencontre aussi dans la patrie du pélerin et au lieu plus ou moins éloigné où son souhait a été réalisé.

On a rapproché de la DEA BIBRACTE et de la DEA AVENTIA, pour en faire un génie-ville, la DEA VESVNNA dont Vésone porte le nom. Le modèle n'est pas plus heureux que les précédents, car la DEA VESVNNA est le génie d'une source, et cette source ne coule ni dans la ville de Périgueux, ni même dans l'oppidum gaulois des Pétrocoriens. Lorsque ces derniers, après la conquête abandonnèrent leur oppidum, comme les Eduens celui de Bibracte, pour peupler la ville *Auguste* de Périgueux, ils y transportèrent le culte de la DEA VESVNNA un de leurs génies des eaux.

« La fontaine *Vesunna,* nous écrit un correspondant, a été, ainsi que la DIVONA des Bituriges Vivisques et des Cadurques, la DEA tutélaire des Pétrocoriens; elle coule dans l'étroite vallée qu'habitèrent les premiers Gaulois, pasteurs dans ces contrées.

» D'un côté à l'est est l'oppidum d'Ecorne-Bœuf, et à l'ouest une retraite ou refuge appelée *Camp de César.* La rivière de l'Isle coule au pied de l'oppidum et du camp. Au delà s'étend la vallée où fut bâtie la ville gallo-romaine de Vésone. Le temple de la DEA tutélaire fut élevé en face de la vallée où coule la fontaine.

» Le culte des cours d'eau, des lacs, des fontaines, des gouffres, était général dans nos contrées. Beaucoup de sources ont conservé de nos jours leurs vertus miraculeuses, grâce à l'intervention du christianisme qui a mis un saint à la place de la DEA païenne. Un grand nombre d'églises sont placées sur des fontaines ou à côté. Plusieurs de nos abbayes, celles de Brantôme, de Saint-Arnaud, etc., ont été élevées dans des lieux célèbres par des superstitions antérieures à la conquête romaine[1]. » Ces faits se répètent par tout le pays Eduen.

Les ex-voto des DEÆ gauloises découverts dans les villes gallo-romaines s'adressaient donc à des divinités rurales et populaires dont les fontaines étaient souvent hors de ces villes et dont le culte avait précédé leur fondation, comme à Avenche et à Vésone. On rencontre encore dans cette dernière ville le dieu TELONVS, génie d'une autre source située à une demi-lieue et dont les ex-voto étaient néanmoins déposés dans les temples romains de Périgueux[2]. Le même dieu Telonus était la divinité d'un petit temple situé sur une passe profonde au bord de l'Arroux, entre Autun et Toulon-sur-Arroux, il semble avoir donné son nom à cette ville très-peu distante.

1. Note due à l'obligeance de M. Galy, conservateur du Musée de Périgueux.
2. Wigrin de Taillefer, antiquités de Vesone. 2 vol. in-4. Périgueux, 1824-1826.

Ces citations déterminent dès lors la véritable nature de la DEA BIBRACTE qu'il est superflu de chercher dans des interprétations imaginaires. Dès qu'il sera prouvé qu'elle était un génie des eaux, d'une source visitée encore aujourd'hui comme celle d'Aventia, de Vesunna, et tant d'autres, sa présence à Augustodunum s'expliquera tout naturellement par les usages religieux des Gallo-Romains. Les habitants de la ville qui allaient lui demander la santé à une époque où le plateau d'où elle coule était abandonné, ne pouvaient placer leurs ex-voto ailleurs que chez eux, et surtout dans ce temple d'Apollon, dieu d'une source chaude[1], qui restait dans son rôle en accueillant dans sa demeure les gages de reconnaissance décernés par les malades aux génies des autres sources du pays.

Une question reste encore à éclaircir, celle de savoir si la fontaine de la DEA BIBRACTE aurait existé à Autun. Tous les lieux connus comme patronnés par une DEA possédaient une source ordinairement de même nom, on l'a vu; mais Autun ne réalise pas cette condition. Placé à la base d'un plateau, comme une presqu'île, il n'a aucune espèce d'importance dans l'hydrographie du pays, et serait presque complètement dépourvu d'eau sans les travaux artificiels qui, à l'époque romaine comme aujourd'hui, lui en ont fourni. La source voisine de l'abbaye Saint-Andoche, si elle n'est pas, comme plusieurs le croient, la dérivation d'un aqueduc antique, n'a jamais été l'objet d'un culte et ne saurait rappeler Bibracte.

Les génies des ruisseaux environnants sont inconnus. Le ruisseau de la Fée, filet d'eau éloigné d'Autun dans les bois, rappelle seul le souvenir d'un génie celtique. A une lieue, au bord de l'Arroux, on trouve à Ornée une source sacrée qui porte le nom latin de Flore, Fleury. L'étymologie de l'Accoron, l'Escurrens des chartes, qui coule au nord-est de la ville, rappelle simplement le caractère d'un torrent. Le ruisseau de Rivault est défini par son nom même. Tous ces noms sont romains. Aucune source jaillissante n'existe dans l'intérieur de la ville; aucun nom ne rappelle celui d'une DEA. Le texte d'Eumène relatif à une source d'eau chaude destinée aux épreuves judiciaires et dédiée non à Bibracte, mais à Apollon, est lui-même discutable. Il ne dit point que la source non plus que les bois sacrés qui l'entouraient fussent à Autun et auprès du temple; ils paraissent plutôt hors des murs, d'après le texte, puisqu'il faut circuler, *circum ire,* pour voir les uns et les autres[2]. Il est donc plus naturel de les cher-

1. Eumène, panégyrique de Constantin Auguste, CXXI. « Apollo noster cujus ferventibus aquis » etc.
2. Eumène : Paneg. Constant. Aug. XXII. « Illos quoque Apollinis lucos et sacras sedes

cher à la forêt sacrée qui domine la ville et à la *Fontaine-Chaude* sur le plateau de Montjeu dont un aqueduc amenait les eaux à Augustodunum. La tradition comme l'hydrographie prouvent que la DEA BIBRACTE ne pouvait avoir son origine à Autun. A Vésone on connaît l'emplacement de la fontaine Vesunna, à Nîmes celle de Nemausus, à Cahors et à Divone celle de Divona, à Luxeuil celle de Luxovius, mais à Autun personne n'a jamais entendu parler de Bibracte, par la raison bien simple qu'elle était au Mont Beuvray.

Le pélerinage des sources de Bibracte, populaire comme celui d'Alesia, était trop profitable aux marchands d'Augustodunum qui y transportaient des denrées, pour être délaissé. Ces sortes de pélerinages existaient du reste dans tous les anciens oppida, et il n'en est pas dans lequel on ne retrouve la fontaine sacrée avec son cortége de légendes et de superstitions.

Le Beuvray étant le point de formation des principaux ruisseaux du Morvan et de la partie adjacente du bassin de l'Arroux, ses eaux comme celles de toutes les montagnes situées dans les mêmes conditions avaient été divinisées. Elles étaient devenues la DEA BIBRACTE, comme celles de l'Yonne qui prennent naissance à ses pieds étaient devenues la DEA ICAVNE, celles de la Seine la DEA SEQVANA, celles de Bourbon le dieu BORVO, celles de Vesonne la DEA VESVNNA et toutes celles que nous avons citées et pourrions citer encore. Ce génie celtique renié ou non par les Romains, ne peut être compris qu'à l'aide des coutumes des Gaulois, et c'est en se reportant à ces coutumes qu'on voit Caprilius gravir le Mont Beuvray avec les autres habitants d'Augustodunum, pour la fête celtique qui se tenait au printemps à la source de Bibracte.

Chaque arrivant se rendait à la fontaine, et ne se livrait aux affaires qu'après avoir bu et accompli son acte de dévotion accompagné de pratiques qui existent encore aujourd'hui. Ceux qui se croyaient préservés de mal ou exaucés dans une demande, ceux qui croyaient devoir la santé à l'eau limpide de la DEA, s'empressaient après leur guérison d'exprimer leur reconnaissance par un ex-voto : « Referunt vota templis [1], » de la même manière qu'un pélerin de Sainte-Reine ou de Saint-Jacques déposait son bourdon ou un tableau commémoratif dans l'église de son village, sans que ce village pût être confondu avec le lieu d'où il arrivait. La population gauloise émigrée de Bibracte devait être, du reste, assez

et anhela fontium ora circum eat. » — [On pourrait comprendre le *circum ire* d'Eumène autrement que ne le fait M. Bulliot et y voir l'action de faire le tour, par vénération, d'un endroit tenu pour sacré, usage que j'ai vu pratiquer encore de nos jours en Irlande. — H. G.]

1. Eumène, pro gratiarum actione, 14.

nombreuse à Augustodunum pour y avoir transporté le souvenir et le culte de son génie gaulois, mais son sanctuaire primitif et vénéré resta toujours au Mont Beuvray. En consultant les usages traditionnels qui n'ont pas plus disparu dans le Morvan que chez les Bretons, on voit durant le moyen-âge, au premier mercredi de mai, une fête qui rappelle les pardons de la Bretagne et celle dont Grégoire de Tours a donné la description[1], se tenir durant trois jours, sur le plateau désert de Bibracte[2], toutes les populations du pays Eduen y accourir, les marchandises transportées des villes voisines, les échéances des paiements fixées à cette date, des notaires d'Autun s'y rendant pour acter[3]. Aujourd'hui encore les nourrices viennent à la fontaine se laver le sein pour obtenir du lait, elles déposent sur ses bords un sou ou un œuf; les fièvreux boivent son eau; ceux qui redoutent les sorts s'y agenouillent et jettent ensuite par derrière l'épaule gauche la baguette de coudrier au pied de la croix, etc. Nous reconnaissons là les coutumes religieuses de la Gaule et, à la source du Mont *Biffracte*[4], celle de la DEA BIBRACTE.

Il faut donc renoncer à faire de cette DEA le génie d'Augustodunum; son rôle, tel que nous venons de le décrire, est beaucoup plus modeste. Elle reste dans la catégorie des mères, des *douées*, des fées, des nymphes[5], c'est la déesse du peuple et des traditions. La géographie ou l'histoire n'ont pas à discuter son domicile; elle habite aujourd'hui où elle habitait du temps de César, de Strabon, de saint Martin et, en donnant à cette question les proportions de la réalité, l'inscription de Caprilius se réduit à la guérison d'un malade, trop incertaine pour mériter à la déesse Bibracte la réputation que lui ont faite les savants. Le paysan Morvandeau qui dépose furtivement un sou sur ses bords, la nourrice qui s'y rend pour obtenir un *nourrissage* prospère, en enseignent plus long sur la célèbre DEA que toutes les dissertations dont elle a été l'objet[6].

L'universalité du culte des DEÆ est telle qu'on a droit de s'étonner que des erreurs aussi palpables que celles qui ont eu cours au sujet de

1. De Gloria confess. 11.
2. Terrier du Beuvray xve siècle. Archives d'Autun.
3. Archives d'Autun, actes manuscrits. — Voir A. de Charmosse, Cartul. de l'église d'Autun, in-4. Autun, 1865. — J. G. Bulliot, Essai hist. sur l'abbaye de Saint-Martin d'Autun. T. II, chartes 128 et 131. 2 vol. in-8. Autun, 1849.
4. Nom latin du Beuvray dans les chartes du xiiie siècle.
5. On peut voir dans les recueils d'épigraphie Gallo-Romaine un grand nombre d'inscriptions votives se rapportant aux NYMPHIS et aux FATIS.
6. Pendant l'été de 1868 un habitant de Glux, rentrant de nuit, fut poursuivi par deux malfaiteurs qui lui tirèrent, sans l'atteindre, deux coups de pistolet. Le lendemain on lisait son nom écrit à la craie sur la croix de Saint-Martin, au sommet du Beuvray. Un sou était déposé en offrande.

l'ex-voto Eduen, aient pu subsister si longtemps. Il suffit d'ouvrir un recueil épigraphique pour les réfuter.

La DEA ABNOBA[1] du Mont Abnoba, en Wurtemberg, dont on a ajouté quelquefois le nom à celui de Diane, était une *Douée* et présidait aux sources du Danube et du Necker. ACIONNA DEA[2], génie de la fontaine de l'Etuvée, était à Orléans ce que la la DEA BIBRACTE était à Autun. A Villey-sur-Tille en Bourgogne, la DEA ARNALIA [3] guérissait les maniaques qui y venaient de loin; on bâtit depuis dans ce lieu une chapelle dédiée à ST HERMES et à ST AVGVSTIN qui furent substitués à Mercure et aux dieux Augustes de l'inscription gallo-romaine. Le souvenir de la DEA resta à la fontaine et aux arbres des fées, troncs énormes que l'on visitait encore par curiosité au siècle dernier[4]. La DEA CLVTODA, récemment découverte dans un village de la Nièvre[5], près d'une fontaine, guérissait de la fièvre[6]. La DEA SIRONA était honorée en Germanie, associée à APOLLO GRANNVS à Rome, en Dacie, à Nierstein où elle présidait à l'établissement thermal[7]. A Luxeuil, la DEA BRIXIA, est associée au dieu LVXOVIVS, génie des eaux thermales[8].

On voit de même sur l'autel du Mesvrin près Autun, une fée associée au génie du ruisseau, devant lesquels on va encore en pélerinage[9].

A l'oppidum de Hohenbourg en Alsace, le génie des sources du pagus, résidait à la fontaine de Sainte-Odile. La montagne de Sion vénérée aujourd'hui par les Lorrains, comme autrefois par les Leukes, attire les pélerins qui viennent boire l'eau de ses sources, ainsi que la célèbre fontaine de Sainte-Reine d'Alise, et, pour rentrer dans le pays Eduen, nous n'aurions qu'à gravir les montagnes de l'Essertenue, de Dettey, de Lanty, de Rome-Château, pour retrouver auprès des sources des anciennes forteresses celtiques telles que le Beuvray, les premiers sanctuaires des *fées* de la Gaule.

J.-G. BULLIOT.

1. Orelli, *Inscr. lat.* n° 1986.
2. Orelli, n° 1955.
3. Courtépée, *Description du duché de Bourgogne.* Dijonnais; Villey-sur-Tille.
4. Orelli, n° 1961.
5. A Mesves. Voir le *Bulletin de la Société Nivernaise des lettres, sciences et arts*, 2e série, T. II, p. 371.
6. Je dois ce renseignement sur les propriétés prétendues de la source, à M. Bauer, curé de Mesves, auteur de la communication à la Société Nivernaise.
7. Maximilien de Ring, *op. cit.*, I, p. 260.
8. Orelli, n° 2024.
9. Bulliot : *Le culte des eaux*, etc.

INFLUENCE

DE

LA DÉCLINAISON GAULOISE

SUR LA DÉCLINAISON LATINE

DANS LES DOCUMENTS LATINS DE L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE.

---

§ I.

M. Glück dans ses K. N. a signalé un fait curieux dont il me semble avoir méconnu la valeur : Le continuateur de César a, dit-il (p. 36), écrit *Atrebatas* à la manière grecque, VIII, 7; c'est la leçon des bons manuscrits, et Nipperdey a cru avec raison devoir l'admettre dans son édition de préférence à la leçon *Atrebates* que donnent nos éditions. Ce qu'a de curieux la forme *Atrebatas*, c'est qu'elle appartient à un nom dont le thème est devenu consonantique, après avoir été vraisemblablement terminé en *i*[1], et qui du reste se rattache complétement à la troisième déclinaison latine. Hirtius n'est pas le seul écrivain romain qui ait donné un accusatif pluriel en *-as* aux noms gaulois dont le thème est consonantique et qui dans les textes suivent aux autres cas les lois de la troisième déclinaison.

Nous suivrons l'ordre chronologique :

Lucain, *Pharsale*, I, 398, a écrit : Pugnaces pictis cohibebant *Lingonas* armis.

Tacite, *Histoires*, livre IV, chap. 55 : penes Treveros ac *Lingonas*.

Florus, livre III, chap. 10 : Arvernos atque *Biturigas*, *Carnutas*, simul Sequanosque contraxit.

Eutrope, livre IX, chap. 23 : Pugnatum est circa *Lingonas*.

1. Ce nom est encore écrit *Atrebetis* pour *Atrebatis* dans la légende d'une monnaie mérovingienne : *-is* est en gaulois comme dans le latin archaïque la désinence spéciale à l'accusatif pluriel des thèmes en *i*.

Ammien Marcellin, livre XVI, chap. 2 : venerat *Tricassas*.

Orose, livre VI, chap. 11 : In *Pictonas* proficiscitur;

Livre VII, chap, 29 : apud *Senonas*;

Livre VII, chap. 32 : apud *Atrebatas*.

S. Jérôme, *Chronique*, année 367 : apud *Atrebatas*.

Enfin on lit dans l'*Itinéraire d'Antonin* (D. Bouquet, I, 105 C, 108 A) *Suessonas*.

Deux inscriptions du haut empire viennent confirmer les leçons fournies par les écrivains. La première est du temps de l'empereur Vespasien et concerne un abornement : inter Viennenses et *Ceutronas* (Desjardins, *Table de Peutinger*, p. 46, d'après Renier, *Revue Archéologique*, 16e année, p. 358). La seconde est relative à un personnage qui avait exercé toutes les charges municipales à Autun et à Langres : omnibus honoribus apud Aeduos et *Lingonas* functus (Desjardins, *Table de Peutinger*, p. 19, d'après Orelli, n° 2020).

Vers l'époque où M. Glück publiait son savant mémoire, il paraissait dans les *Beitræge* de Kuhn une dissertation de M. Ebel qui donnait la solution de la difficulté. M. Ebel établissait que l'accusatif pluriel des thèmes consonantiques en vieil irlandais ne pouvait s'expliquer sans l'hypothèse d'une désinence primitive en *-ās* (t. I, p. 168). Il a reproduit cette doctrine dans la seconde édition de la *Grammatica celtica*, p. 253, mais sans produire d'exemples gaulois à l'appui de son argumentation phonétique. Les exemples pourtant ne manquaient pas.

On ne sera donc pas étonné si Grégoire de Tours a pu dire :

Biturigas obsidebant, D. Bouquet, II, 282 B;

accedens usque *Namnetas*, D. B., II, 275 C;

Namnetas accessit, D. B., II, 331 D;

usque *Santonas*, D. B., II, 239 B;

Santonas venit, D. B., II, 332 A;

Quem... Suessionas deferentes, D. B., II, 214 A;

Suessionas rediit, D. B., II, 233 C;

apud *Suessionas*, D. B., II, 243 A;

filium suum... *Suessionas* dirigere cogitabas, D. B., II, 351 B;

On lit de même dans l'*Epitome* :

usque *Suessionas*, D. B., II, 398 C;

Sexsionas pervaserunt, D. B., II, 404 D;

Sexionas recepit, D. B., II, 408 B;

Et dans Frédégaire :

Suessionas adducitur, D. B., II, 434 C;

Suessionas peraccedens, D. B., II, 435 B.

Suivant l'usage ordinaire dans ces bas-temps, cet accusatif fait fonction de génitif et d'ablatif.

D'abord de génitif .

On trouve dans les monnaies mérovingiennes :

Betoregas ci[vitatis],
Carnotas civ[itatis],
Lingonas civi[tatis],
Redonas civi[tatis],
Santonas civi[tatis],
Sennonas civita[tis].

(Voir un mémoire de M. de Barthélemy dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 6e série, t. I, p. 452-461);

Dans deux formules :

Bitoricas in civitatem (Rozière, *Recueil général des formules*, LXII, CCLXII);

Dans Grégoire de Tours :

Biturigas civitatem, D. B., II, 147 D;

Bituricas urbem, D. B., II, 192 A;

Biturigas urbem, D. B., II, 148 B, 377 D;

urbem *Suessionas*, D. B., II, 324 D, 353 D;

Dans l'*Epitome :*

Sexionas civitatem, D. B., II, 410 C;

Dans Frédégaire :

civitatem *Senonas*, D. B., II, 436 B.

Les lois de la grammaire classique auraient exigé : *Biturigum*, *Carnutum*, *Lingonum*, *Redonum*, *Santonum*, *Senonum*, *Suessionum*. Mais à cette époque où la langue latine se transforme, la forme d'un cas régime fait continuellement fonction d'un autre cas régime. Ammien Marcellin, livre XVI, chap. 3 avait déjà dit : apud *Senonas* oppidum, pour : apud *Senonum* oppidum.

L'accusatif pluriel gaulois en *-as* fait aussi fonction d'ablatif dans Grégoire de Tours, exemple :

duas portiones de... *Abrincatas*, c'est-à-dire : *de Abrincatibus*, D. B., II, 344 A;

cathedram *Suessionas* habere, c'est-à-dire : *Suessionibus*, D. B., II, 214 A;

Suessionas sepultus est, c'est-à-dire : *Suessionibus*, D. B., II, 230 D;

On lit déjà dans la *Notitia dignitatum :*

Praefectus Laetorum gentilium... *Silvanectas*, c'est-à-dire : *Silvanectibus*, D. B., I, 128 C;

Praefectus Laetorum Francorum *Redonas*, c'est-à-dire: *Redonibus*, D. B., I, 128 B;

Praefectus Sarmatorum gentilium *Lingonas*, D. B., I, 129 A.

Enfin nous signalerons dans les légendes des monnaies mérovingiennes les accusatifs *Abrinktas*, *Diablentas*, *Lemovecas* dont il serait peut-être téméraire de prétendre déterminer la fonction.

Les noms de peuples gaulois à thème consonantique pour lesquels des exemples d'accusatifs pluriels en *-as* ont été relevés ci-dessus est de seize. Ce sont les :

Abrincates (d'abord *Abrincatui*),
Atrebates,
Bituriges,
Carnutes,
Ceutrones,
Diablintes,
Lemovices,
Lingones,
Namnetes,
Pictones,
Redones,
Santones (ou *Santoni*),
Senones,
Silvanectes,
Suessiones,
Tricasses.

Il n'y a ce nous semble aucun rapport entre les accusatifs pluriels gaulois en *-as*, et les termes géographiques *Baiogas*, *Durocas*, *Trecas* qu'on trouve dans les monnaies mérovingiennes, dans la notice des cités de la Gaule et dans Grégoire de Tours (D. B., II, 2, 318, 407). Ces derniers mots sont, suivant moi, quant à la forme, au nominatif singulier.

Le nominatif singulier des thèmes consonantiques se formait par l'addition d'un *-s* final. Le nominatif singulier de *Trecasses*, *Bajocasses*, *Durocasses* aurait été régulièrement *Trecass-s*, *Baiocass-s*, *Durocass-s*. Mais il est impossible de prononcer ainsi trois *s* à la fin d'un mot. On aura donc dit au nominatif singulier *Trecas*, *Baiocas*, *Durocas*. Comparez le latin *as* pour *ass-s*, génitif *assi-s*. Peut-être est-ce par une forme celtique analogue, *Juras*, *Jurass-is* qu'on doit expliquer les formes si variées du nom du mont Jura dans les textes latins et grecs où il est par exemple tantôt de la première déclinaison, accusatif *Juram*, tantôt de la seconde, nominatif *Jurassus* (Gr. C [2], p. 786). Quoi qu'il en soit, dans la notice

des cités de la Gaule (D. B., t. II, p. 2 B), on lit : civitas *Baiogas*. Je crois reconnaître dans *Baiogas* un adjectif au nominatif singulier, s'accordant avec *civitas*.

Mais cette forme s'est ensuite pétrifiée et s'est employée à tous les cas. C'est ainsi que Grégoire de Tours a écrit : *Trecas* Campaniæ urbem (D. B., II, 318 A); et qu'on lit dans l'Epitome : *Trecas* junxerunt (D. B., II, 407 B) et dans la *Notitia dignitatum :* Praefectus Laetorum... *Baiogas* (D. B., I, 128 B). Cela ne doit pas étonner quand on voit à la même époque l'accusatif pluriel en *-as* de la 3e déclinaison faire fonction de génitif et d'ablatif.

§ 2.

L'accusatif pluriel en *-as* des thèmes consonantiques n'est usité dans la période mérovingienne que pour un petit nombre de noms de lieux. Il était trop contraire au système général de la déclinaison latine pour s'étendre aux thèmes consonantiques importés en Gaule par les conquérants romains.

Mais il y a dans la langue latine de l'époque mérovingienne certains usages que les grammairiens classiques qualifient à bon droit de solécismes et qui nous paraissent dus à l'influence de la tradition celtique.

Mettons en regard les désinences latines et les désinences celtiques de la première déclinaison, c'est-à-dire des thèmes féminins en *-a*.

		Latin.	Celtique.
Sing.	Nom.	*-a*	*-a*
	Gén.	*-ae*	*-es*
	Dat.	*-ae*	*-i*
	Acc.	*-am*	*-an*
	Abl.	*-a*	
Plur.	Nom.	*-ae*	*-âs*
	Gén.	*-arum*	*-an*
	Dat.	*-is, -abus*	*-abis*
	Acc.	*-âs*	*-âs*
	Abl.	*-is, -abus*	

A l'époque mérovingienne où les cas régimes tendent à se confondre en un, la flexion du cas sujet présente à elle seule autant d'importance qne celles de tous les cas régimes réunis. Nous remarquerons qu'au singulier le nominatif latin a la même désinence que le nominatif celtique. Au pluriel, tandis que le nominatif latin se caractérise surtout par l'ab-

sence d'*-s* finale, le nominatif gaulois se termine par un *-s;* sa flexion est identique à celle de l'accusatif *-as*.

Or à l'époque mérovingienne les nominatifs pluriels de la première déclinaison en *-as* se multiplient dans les monuments latins de la Gaule, savoir :

1° Dans les diplomes mérovingiens :

vacuas et inanis permanirent pour *vacuae et inanes permanerent*, Tardif, *Monuments historiques*, n° 15, l. 4;

utrasque partis vise fuaerunt accepisse pour *utraeque partes visae fuerunt accepisse*, n° 15, l. 5;

nostras equalis precepcionis locuntur pour *nostrae aequales praeceptiones loquuntur*, n° 22, l. 17.

eas... debent confirmare pour *eae debent confirmari*, n° 39, l. 1;

ipsas donacionis veracis aderant pour *ipsae donationes veraces aderant*, n° 42, l. 7.

rotaticus vel reliquas reddebucionis pour *rotaticus vel reliquae redebitiones*, n° 47, l. 9.

quae conlatas vel donatas fuerunt ... abstractas vel dismanatas fuerunt pour *quae conlatae vel donatae fuerunt ... abstractae vel dismanatae fuerunt*, n° 54, l. 5 et 6;

2° Dans les formules;

reliquas nationes sub tuo regimini et gubernatione decant pour *reliquae nationes sub tuo regimine et gubernatione degant*, Rozière, VII;

si aliquas causas adversus eum vel suo mittio surrexerint pour *si aliquae causae adversus eum vel suum missum surrexerint*, IX;

si aliquas causas fuerint quas ... recte definitas non fuerint, eas ... fiant suspensas vel reservatas pour *si quae causae fuerint que ... recte definitae non fuerint, eae ... fiant suspensae vel reservatae*, X;

villas ... qui in antea fuerint conlatas pour *villae ... quae in antea fuerint collatae*, XX;

quia conjunxerunt mihi necligencias, pour *quia conjunxerunt me negligentiae*, XLVIII;

quia conjunxerunt mihi culpas pour *quia conjunxerunt me culpae*, XLIX;

reliquas vero epistolas vacuas et inannis permaneant pour *reliquae vero epistolae vacuae et inanes permaneant*, CXXIX;

qualiscumque ... epistolas ... firmatas, ostensas fuerint vacuas, permaneant pour *qualescumque ... epistolae ... firmatae, ostensae fuerint, vacuae permaneant*, CXXIX;

qualis causas mihi oppresserunt pour *quales causae me oppresserunt*, CXXX;

quantum ipsas res inmelioratas valuerint pour *quantum ipsae res immelioratae valuerint*, CCLXIX;

alias praecarias ... fuerint renovatas pour *aliae precariae ... fuerint renovatae*, CCCXL;

commutationis duo uno tenore conscriptas ... firmas et inviolatas permaneant pour *commutationes duo uno tenore conscriptae firmae et inviolatae permaneant*, CCCVII;

3° Dans divers textes de la loi salique :

omnes res suas erunt pour *omnes res suae erunt*, Pardessus, p. 31, 65, 109.

Hoc sunt septem causas pour *haec sunt septem causae*, p. 350.

Incipiunt sententias pour *incipiunt sententiae*, p. 355.

Telle est la forme qui a triomphé dans les langues néo-celtiques de la Gaule.

Le provençal termine en *-as* le cas sujet des noms de la première déclinaison. Le français archaïque le termine en *-es* = *-as*. Cette désinence nous paraît d'origine celtique.

Les autres désinences celtiques des thèmes féminins en *-a* n'ont pas eu aussi bonne fortune. Signalons cependant l'identité de la désinence celtique *-i* du datif singulier avec la désinence du datif latin vulgaire de la première déclinaison.

On lit dans des formules :

fides rei facti, c'est-à-dire *factae*, Rozière, CCLXVIII;

basilici pour *basilicae*, CCCXXXIX.

Passons à la seconde déclinaison.

§ 3.

Voici le tableau des désinences latines et gauloises.

		Latin.	Gaulois.
Sing.	Nom.	*-us*	*-os*
	Gén.	*-i*	*-i*
	Dat.	*-o*	*-u*
	Acc.	*-um*	*-on*
	Abl.	*-o*	
Plur.	Nom.	*-i*	*-oi*
	Gén.	*-orum*	*-on*
	Dat.	*-is*	*-abos*
	Acc.	*-os*	*-us*
	Abl.	*-is*	

On sait comment deux nombres et deux cas se distinguent par la loi de l'*s* dans le français archaïque et dans le provençal. Pour la première déclinaison cette loi est établie conformément à l'usage celtique, contrairement à l'usage latin; c'est-à-dire que le français archaïque et le provençal donnent un *s* final au cas direct du pluriel, quoique le nominatif pluriel latin n'ait pas d'*s* final et parce que cet *s* final existe au même cas en celtique. Si nous passons à la seconde déclinaison nous trouvons le latin et le gaulois d'accord pour terminer en *-s* le nominatif singulier et pour supprimer l'*s* final du nominatif pluriel; de même le cas direct français archaïque et provençal prend un *s* final au singulier et n'en prend pas au pluriel de cette déclinaison. Il est probable que l'influence décisive a été ici comme dans la première déclinaison celle de l'élément celtique.

Le français archaïque et moderne a conservé trois accusatifs singuliers de cette déclinaison : « mon, » « ton, » « son. » La désinence est identique à la désinence gauloise. On ne peut se contenter de la circonstance que les dissyllabes *meum, tuum, suum* avaient été dans la langue vulgaire réduits à l'état monosyllabique (Brachet, *Dictionnaire* aux mots *mon, ton, son*). Cette explication est insuffisante puisque le monosyllabe *sum* première personne du présent de l'indicatif du verbe *esse*, a donné « sui » aujourd'hui « suis » (Bartsch, *Chrestomathie,* p. 484). On doit voir dans la conservation de la nasale finale de « mon, » « ton, » « son, » le résultat d'une influence celtique.

Les langues néo-celtiques tant du rameau irlandais que du rameau breton ont gardé de nombreux débris de l'*n* finale de l'accusatif que nous montrent les inscriptions gauloises (Stokes, *Beitr.*, t. VII, p. 70). A côté du gaulois *celicnon, canecosedlon,* on peut mettre le gallo-latin *tumulon* qu'on trouve dans une des *Inscriptions chrétiennes* recueillies par M. Le Blant, comme le français archaïque « meon » = *meum* des fameux serments de Strasbourg. Les langues néo-celtiques autres que le français archaïque et le provençal ont perdu toute trace de la nasale finale de l'accusatif. La plupart des populations de race latine avaient cessé de prononcer cette nasale dans la langue vulgaire bien des siècles avant la naissance du français. C'est un fait que M. Corssen a établi par de nombreux exemples (*Aussprache*[2], t. I, p. 267-276). Si l'on n'admet pas l'action persistante d'une tradition gauloise, comment expliquer l'exception qui distingue la France?

Les faits qui suivent peuvent se concevoir sans l'intervention de cette tradition gauloise, mais ils aideront à comprendre la fusion du gaulois et du latin.

En regard du datif-ablatif latin en *-o* le gaulois met son datif en *-u*.

L'opposition entre les deux langues est moins grande qu'elle ne paraît : car le latin avait à la seconde déclinaison un ablatif vulgaire en *-u* pour *-o*. Déjà, suivant une remarque d'Aulu-Gelle, Cicéron avait dit *fretu* et *peccatu* pour *freto* et *peccato*. M. Schuchardt, *Vokalismus*, t. I, p. 91-94, a réuni nombre d'exemples analogues; et en Gaule à l'époque mérovingienne on trouve :

Dans les diplômes :

teleneu pour *teleneo*, Tardif, n° 44, l. 10, 13, 26;

eu pour *eo*, n° 44, l. 3; n° 45, l. 3, 5; n° 48, l. 3;

Dans les formules :

furtu pour *furto*, Rozière, L;

sociatu pour *sociato*, CCXV;

Dans les inscriptions :

locu pour *loco*, Le Blant, I, 89;

rictu pour *recto*, II, 12;

clarissimu pour *clarissimo*, II, 16;

titolu pour *titolo*, II, 204.

Le latin terminait en *-os* l'accusatif pluriel de la 2e déclinaison. L'accusatif pluriel celtique en Irlande et en Gaule se terminait en *-us*. (Voir M. Stokes : *Der Accusativ pluralis in den britischen Sprachen* dans les *Beitr.*, t. VII, p. 69-71). Mais il y avait aussi un accusatif pluriel latin vulgaire de la 2e déclinaison en *-us*. M. Schuchardt, *Vokalismus*, t. II, p. 95-97, a réuni un grand nombre d'exemples de cet accusatif. Cet accusatif était fort usité en Gaule à l'époque mérovingienne où des souvenirs celtiques ont pu contribuer à le répandre. On lit dans les diplômes :

infra *murus* pour intra *muros*, Tardif, n° 4, l. 3;

ejus manus dicuntur tripedare illi *calamus* (ses mains, dit-on, lui laissent trembler les plumes), n° 13, l. 4;

ad *matrigolarius*, pour : *ad matricularios*, n° 13, l. 4;

tessauriciate vobis *tessaurus*, pour : thesaurizate vobis *thesauros*, n° 19, l. 2;

facite vobis *amicus*, c'est-à-dire : *amicos*, n° 19, l. 4, 5;

nus *mansellus alicus* visi fuemus concessisse, pour: nos *mansellos aliquos* visi fuimus concessisse, n° 20, l. 3;

ipsus mansellus ... habiat, pour : *ipsos mansellos* habeat, n° 20, l. 8-11;

ante *hus annus*, pour : ante *hos annos*, n° 30, l. 4; n° 31, l. 2;

Solidus cento ... concessissit, pour: *solidos* centum concessisses, n° 31, l. 3-6;

solidus cento, pour : *solidos* centum, n° 34, l. 7 et 13;

solidus ducentus, pour : *solidos ducentos*, n° 34, l. 7 et 13;

ad *missus*, pour : ad *missos*, n° 34, l. 7;

ad successoris *nostrus*, pour : ad successores *nostros*, n° 34, l. 15;

ante os *annus*, pour : ante hos *annos*, n° 35, l. 5;

ipsus solidos *sexcentus*..., pour : *ipsos* solidos *sexcentos*, n° 35, l. 6-7;

monachus ... intromittere, pour : *monachos* intromittere, n° 36, l. 3;

presbiteros aut *diaconus* vel reliquos gradus *ordenandus*, pour : *presbyteros* aut *diaconos* vel reliquos gradus *ordinandos*, n° 36, l. 8;

valente *soledus* duodece, pour : valentem *solidos* duodecim, n° 40, l. 29;

ingenuus esse, pour : *ingenuos* esse, n° 40, l. 80;

ad *Parisius*, pour : ad *Parisios*, n° 44, l. 19;

missus nostros, pour : *missos* nostros, n° 54, l. 9;

Dans les formules :

soledus tantus exsolvat, c'est-à-dire : *solidos tantos*, Rozière, XLV;

valente *soledus tantus*, c'est-à-dire : *solidos tantos*, XLVI;

civis *romanus* ipsos eos esse, c'est-à-dire : cives *romanos*, LXII;

soledus tantus ... componat, c'est-à-dire : *solidos tantos* CXIV;

inter *illus* et *illus germanus*, pour : inter *illos* et *illos germanos*, CXXV;

ad *legitimus* nostros revertatur heredis, pour : ad *legitimos* nostros revertatur haeredes, CXXIX;

animus adortamus, pour : *animos* adhortamus, CLII;

greges armentorum *duus* ... *caballus tantus*, pour : greges armentorum *duos* ... *caballos tantos*, CCXV;

lectus vestitus tantus, pour : *lectos vestitos tantos*, CCXXI;

cedo tibi *caballus*, pour : cedo tibi *caballos*, CCXXII;

dono tibi ... *drappus*, c'est-à-dire : *drappos*, CCXLIII;

nec nos contingit ultimus dies *inordinatus*, pour : ne nos contingat ultimus dies *inordinatos*, CCXLVII;

inter *conjugatus*, pour : inter *conjugatos*, CCXLVIII;

titulus allegare, pour : *titulos* allegare, CCXLVIII;

ad nostros *legitimus* revertatur heredis, pour : ad nostros *legitimos* revertatur haeredes, CCXLVIII;

ferente *modius tantus*, pour : ferentem *modios tantos*, CCLXXX;

datus habuit fidejussores, c'est-à-dire : *datos*, CCCCXLIV;

Dans la loi salique :

Si quis ... *caballus* ... invenerit, c'est-à-dire : *caballos*, Pardessus, p. 7,

tres *colpus*, pour : tres *colaphos*, p. 11;

citra Ligare aut *Carbonarius*, pour : citra Ligerim aut *Carbonarios*, p. 58.

Dans les inscriptions :

annus, pour : *annos*, Le Blant, t. I, p. 31, 78, 79, 80, 116, 150, 151, 152, 335, 346, 370, 372, 392, 395, 420, 437, 451, 455, 461, 462,

489, 493, t. II, p. 8, 10, 23, 27, 39, 41, 42, 62, 76, 79, 103, 105, 107, 116, 117, 122, 123, 134, 139, 150, 151, etc.

anus pour *annos*, I, 37, 153, 454;

pluremus pour *plurimos*, I, 183;

anenus pour *animos*, II, 12;

ferus pour *feros*, II, 12;

Dans un des fragments de Saint-Avit que M. Delisle a publiés d'après les papyrus du VIe siècle conservés à la Bibliothèque nationale :

corvos ... *depulsus*, c'est-à-dire *depulsos*, p. 24.

Naturellement cet usage s'étend aux noms propres de lieux. Nous avons déjà cité un exemple : *Parisius* pour *Parisios* d'après un diplôme. Il y en a plusieurs autres. Notre savant et malheureux ami M. Jacobs a déjà observé que dans Grégoire de Tours, Paris se dit toujours *Parisius;* que, dans Frédégaire, Tours en outre se dit *Turonus* et *Thoronus* et Reims *Remus* (*Géographie de Grégoire de Tours*, 2e édition, p. 141, 185).

Ainsi on lit dans Grégoire de Tours :

raro *Parisius* visitans, D. Bouquet, II, 185 C;

apud *Parisius*, D. B., II, 183 C, 243 A;

Parisius venit, D. B., II, 340 B;

veniens *Parisius*, D. B., II, 340 B;

Parisius ingredi, D. B., II, 351 B;

Parisius accedens, D. B., II, 369 C, 381 D;

Et dans Frédégaire :

perrexit *Parisius*, D. B., II, 417 C;

Remus ... fecit confugium, D. B., II, 445 C;

Chlodoveum *Thoronus* transmisit, D. B., II, 408 C;

Turonus ... de potestate Chilperici *abstulit*, D. B., II, 407 A.

Dans la langue latine de l'époque classique on aurait dit *Parisios, Turonos, Remos.*

A l'époque mérovingienne l'accusatif vulgaire en *-us* fait fonction de génitif et d'ablatif suivant l'usage alors général d'employer les uns pour les autres les cas régimes.

On trouve déjà dans l'itinéraire de Jérusalem :

civitas *Auscius*, pour : civitas *Ausciorum.*

On lit dans les légendes des monnaies mérovingiennes où M. de Barthélemy a recueilli la liste de noms de lieux publiée par lui dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 6e série, t. Ier :

Arvernus civis pour *Arvernorum civitatis;*

Meldus civetati pour *Meldorum civitatis;*

Parisius cive pour *Parisiorum civitatis;*

Remus civet pour *Remorum civitatis*;

Turonus civi pour *Turonorum civitatis*.

Je ne multiplierai pas davantage les citations. Il me paraît probable que ces noms de peuples gaulois ont conservé la forme de l'accusatif pluriel de la langue nationale. Et cette forme, pétrifiée quand eut disparu le sentiment des nuances qui distinguaient les cas indirects, cette forme employée indifféremment pour tous les cas régimes, persista fort avant dans le moyen-âge, notamment à la date de lieu des chartes. Il est inutile de parler ici des innombrables diplômes que les rois capétiens ont donnés à : *Parisius*, c'est-à-dire *apud Parisios* ou *Parisiis*.

Je terminerai en signalant les nominatifs-accusatifs pluriels vulgaires en *-is* de la troisième déclinaison latine. On en trouve en Gaule à l'époque mérovingienne d'innombrables exemples. Ils sont employés indifféremment pour les thèmes consonantiques et pour les thèmes en *-i* que la langue classique des Romains a rangés un peu pêle mêle dans cette déclinaison. La désinence de ces nominatifs-accusatifs pluriels latins vulgaires est identique à celle des thèmes celtiques en *-i*, telle quelle a été déterminée par M. Ebel (*Beitr.* t. I, p. 179). Cette concordance peut être une des raisons pour lesquelles d'une part les Gaulois ont si facilement appris la langue latine et d'autre part nous, aujourd'hui, avons tant de peine à retrouver et à rassembler les ruines enfouies et dispersées du gaulois.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

THE MANUMISSIONS

IN THE

BODMIN GOSPELS.

The following manumissions are found in the so-called Bodmin Gospels, a ms. in the British Museum, marked Add. Ms. 9067, and were written in the tenth or the beginning of the eleventh century. They have been four times printed : 1) by Davies Gilbert in the third volume of his *Parochial History of Cornwall*, pp. 408–414; 2) by Kemble, in his *Codex Diplomaticus Aevi Sax.* IV, 308-317; 3) by Oliver in his *Monasticon Dioecesis Exoniensis*, p. 431-433; and 4) by Thorpe in his *Diplomatarium Anglicum Ævi Saxonici*, London, 1865, p. 623-631. Gilbert's edition is shamefully inaccurate, and none of the others are free from mistakes in the Cornish names. The objects of the present edition are, first, to correct these errors, and, secondly, to render generally accessible to Celtic scholars the best materials available for the study of old-Cornish phonetics. I have spelt the proper names with initial capitals and punctuated. For want of proper types, the *thorn* of the ms. has been represented by *th*, the barred d by *d*. — The old-Welsh names which I have compared are taken from the *Liber Landavensis;* the old-Breton names from M. de Courson's excellent edition of the *Cartulaire de l'abbaye de Redon*, Paris, 1863.

Whitley Stokes.

Dublin, November 20, 1871.

F° 1ª. Haec sunt nomina illorum hominum, Húna et soror illius Dolo, quos liberavit Byrhtflæd, pro redemptione animae suae super altare sancti Petroci, coram istis testibus : Leofric prespiter, Budda prespiter, Morhay*tho* prespiter, Deui prespiter, Hresmen diaconus, Custentin laicus, Wurlowen laycus, ut libertatem habeant cum semine suo sine fine; et maledictus sit qui fregerit hanc libertatem.

Rumun liberavit Haluiu super altare sancti Petroci, coram istis testibus : clerici sancti Petroci.

Búdic, Glowmae*d* quos liberavit Uulfsie episcopus super altare sancti Petroci.

Hoc est nomen qui liberavit Duihon super altare sancti Petroci Leofstan, coram istis testibus : Byrhsie presbiter, Morha*d*o diaconus, Britail, Iohann.

† Haec sunt nomina illarum feminarum quas liberavit Wulsige : Cemoyre, Rum, Addalburg, et Ogurcen, coram istis testibus viden[tibus :] Osian presbiter, Cantgethen diaconus, Leucum clericus.

Wulfsige episcopus liberavit Iudprost cum filiis eius, pro anima Eadgar rex, et pro anima sua, coram istis testibus : Byrhsige presbiter, Electus presbiter, Abel presbiter, Morha*d*o diaconus, Canre*d*eo diaconus, Riol diaconus.

Hec sunt nomina illorum hominum quos liberavit Ælfsie super altare sancti Petroci, pro redemtione anime sue : Onwen, Ewsannec, Iesu, coram istis testibus : Byrhtsie presbyter, Mermen presbyter, Agustinus lector, Morhai*tho* diaconus, Riol diaconus.

Hoc est nomen illius femine Gluiucen quam liberavit Ordulf, pro anima Ælfsie, super altare sancti Petroci, coram istis testibus : Morha*d*o diacono, Tithert clerico.

*Th*es ys *th*æs manes nama *d*e Byrhsie gefreade et Petrocys stowe : Byhstan Hate Bluntan sunu, on Æ*th*elhide gewitnyse hys agen wif, 7 on Byrhisi ys mæsepreostas, 7 on Riol, 7 Myrmen, 7 Wunsie, Morhæ*thth*o, 7 Cynsie preost.

F° 1 ᵇ. Hec sunt nomina mulierum, Medhuil, Adlgun, quas liberavit Eadmunt rex, super altare sancti Petroci, palam istis testibus : Cangueden diaconus, Ryt clericus, Anaoc, Tithert.

Haec sunt nomina hominum quas liberavit Eadmund rex, pro anima sua, super altare sancti Petroci : Tancwoystel, Weneri*e*d, coram istis testibus : Wulfsie presbyter, Adoyre, Milian clericus; atque in eadem die mandavit hanc feminam Arganteilin eisdem testibus.

Haec sunt nomina hominum quos liberaverunt clerici Petroci : Sulleisoc, Ourduy*th*al, pro anima Eadgari regis, super altare sancti Petroci,

in festivitate Sancti Micaelis, coram istis testibus : Byrhsie presbiter, Osian presbiter, Austius lector, Riol diaconus.

Hoc est nomen mulieris Meonre quam liberavit Ullfrit pro anima sua, super altare sancti Petroci, coram istis testibus : Mermen presbiter, Morhai*d*o diaconus, Guai*d*rit clericus.

† Hec sunt nomina mulierum quas liberavit Wulfsie episcopus et clerici sancti Petroci : Proscen, Wuencen, Onncum, Illcum, super altare Sancti Petroci, coram istis testibus : Byrhsie presbiter, Riol diaconus, Morha*d*o diaconus, Wua*d*rit clericus.

† Hoc est nomen illius mulieris Wencene*d*el quam liberavit Ordgar dux, pro anima sua, super altare Petroci sancti, coram istis testibus : Wulfsige episcopus, Leumarh presbiter, Grifiu*d* presbiter, Morhai*d*o diaconus.

F° 2_a.† Hoc est nomen illius hominis Iliu*th*, cum semine suo, quem liberavit Æ*th*elræd rex, super altare sancti [Petroci], coram istis testibus : Æ*th*elwerd dux testis, Osolf prepositus testis, Mermen prespiter, Riol prespiter, Ret clericus, Lecem clericus, Ble*th*ros clericus.

F° 2_b. † Hoc est nomen istius hominis Madfu*th* quem liberavit Iofa, pro redemtione animae suae, super altare sancti Petroci, coram istis testibus videntibus. Tittherd presbiter, A*th*alber*th* presbiter, Budda presbiter, Brytthael presbiter, Cenmyn presbiter : hii sunt laici : Te*th*ion filius Wasso, et Ungust Cilifri. Et quicumque fregerit hanc libertatem, anathema sit ; et quicumque custodierit, benedictus sit.

F° 3_a. Hec sunt nomina illarum feminarum quas liberavit Ermen, pro anima matris illius : Guenguiu et Elisaued, super altare sancti Petroci, coram istis testibus videntibus : Osian presbiter, Leucum clericus, Ret clericus.

F° 3_b.† Hoc est nomen istius hominis Teri*th*ian, cum semine suo, quem liberavit Ordulf filius Brun, super altare sancti Petroci, pro redemtione anime sue, ut libertatem habeat ab eo et a semine suo perpetualiter, coram istis idoneis testibus : Leofric presbiter, Prudens presbiter, Adalberd presbiter, [f° 4_a] Tittherd presbiter, Budda presbiter, Boia diaconus, Moray*th*o diaconus. Quicumque fregerit hanc libertatem, anathema sit; et quisquis custodierit, benedictus sit.

F° 4_b. † Hoc est nomen illius mulieris Ælfgy*th* quam liberavit Æ*th*ælflæd, pro anima sua et pro anima domini sui Æ*th*ælwerd dux, super cimbalum sancti Petroci [f° 5_a] in villa que nominatur Lyscerruyt, coram istis testibus videntibus Æ*th*æstan presbiter, Wine presbiter, Dunstan presbiter, Goda minister, Ælfwerd Scirlocc, Æ*th*ælwine Muff, Ealdred frater eius, Eadsige scriptor : et hii sunt testes ex clericis sancti Petroci :

Prudens presbiter, Boia diaconus, Wulfsige diaconus, Byrhsige clericus, ut libertatem. . . . . .

F 5ob. Et postea venit *Æthæl*wærd dux ad monasterium sancti Petroci et liberavit eam, pro anima sua, super altare sancti Petroci, coram istis testibus videntibus: Buruhwold bisceop, Germanus abbas, Tittherd presbiter, Wulfsige diaconus, Wurgent filius Samuel, Ylcær*th*on praepositus, Te*th*ion consul . . . . . [fo 6a] filius Mór. Et ipse adfirmavit, ut quicumque custodierit hanc libertatem, benedictus sit; et quicumque fregerit, anathema sit a Domino Deo celi, et ab angelis eius.

. . . . . .

Fo 7a. Hoc est nomen illius hominis quem liberavit Cenmenoc, pro anima sua, super altare sancti Petroci, Benedic, coram istis testibus videntibus : Osian presbiter, Morhaitho diaconus.

Fo 7b. Hoc est nomen illius [hominis]. Anaguistl quem Eadgar rex liberavit, pro anima sua, super altare sancti Petroci, coram istis testibus videntibus : Wulfsige presbiter, et Grifiu*d* presbiter, et Conredeu (Conredei?) diaconus, et Byrehtsige cleric[us et] Elie laicus.

Wuenumon 7 hire team, Moruiw hire swuster [7] hire team and Wurgustel 7 his team · wuarun gefreod her on tune · for Eadryde cyningc 7 for *Æd*elge[ard] biscop. an *th*as hirydes gewitnesse *d*e her on tune syndun.

Hoc est nomen illius hominis quem liberavit Perem, pro anima sua, Gurient, super altare sancti Petroci, coram istis testibus : Adelces presbiter, Morhædo diaconus, Guædret clericus. Vale. Vive in Xpo.

Fo 8a.† Wunstan, Bled*r*os, Hincomhal, Benedic, Wurcant, Otcer, Onnwuen, Argantmoet, Telent.

† Marh gefreode Le*d*elt 7 ealle hire team· for Eadwig cyningc on his ægen reliquias · 7 he hie het lædan hider to mynstere · 7 her gefreogian on Petrocys reliquias · on *th*aes hirydes gewitnesse.

Her ky*d* on *th*issere bec *th*. Æilsig bohte anne wifmann Ongyne*th*el hatte · 7 hire sunu Gy*d*iccael · æt *Th*urcilde · mid healfe punde · æt *th*ære cirican dura on Bodmine · 7 sealde Æilsige portgereua 7 Maccosse hundredesmann IIII. pengas to tolle. *th*a ferde Æilsig to *the th*a menn bohte · 7 nam hig 7 freode uppan Petrocys weofede æfresacles· on gewittnesse *th*issa godera manna· *th*. wæs Isaac messepreost· 7 Bled*c*uf messepreost · 7 Wunning messepreost · 7 Wulfger messepreost · 7 Grifiu*d* messepreost · 7 Noe messepreost · 7 Wur*thic*i*d* messepreost · 7 Æilsig diacon · 7 Maccos · 7 Te*d*ion Modredis sunu · 7 Kynilm · 7 Beorlaf · 7 Dirling · 7 Gratcant · 7 Talan · 7 gif hwa *th*as freot abrece · hebbe him wi*d* Criste gemene. Amen.

Hoc est nomen illius mulieris, Codgivo, quae liberata fuit pro anima Maccosi centurionis, super altare sancti Petroci, in vigilia Adventus Domini, istis testibus videntibus : Boia decanus, Godricus pr., Sewinus pr., Eli diaconus, Wulgarus diaconus, Godricus diaconus, Elwine diaconus, Edricus clericus, Elwinus, Elwerdus, Sicteicus, Waso, Wulwerdus, et alii quamplurimi de bonis hominibus. Si quis tam temerarius sit qui hanc libertatem fregerit, anathema sit a Deo et ab angelis eius. Amen, fiat.

F° 8b. ✝ Haec sunt nomina illorum quos liberavit. . . . pro anima Etgar rex, super altare sancti Petroci : Guene, Cen, Arganbri, et Iunitor dedit unum pro anima Etgar rex, id est nomen, Brethoc, coram istis testibus : Grifiud, Loumarch presbiter, Gaudreit clericus.

Her ky*d* on *th*issere bec *th*. Ælfric Ælfwines sunu wolde *th*eowian Putraele him to nyd*th*eowetlinge · *th*a com Putrael to Boia 7 bed his forespece to Ælfrice his bre*d*ere. *Th*a sette Boia *th*as spece wi*d* Ælfrice. *Th*. wes *th*. Putrael sealde Ælfrice VIII oxa æt *there* cirican dura æt Bodmine· 7 gef Boia sixtig penga for *th*ere forspæce · 7 dide hine sylfne 7 his ofspreng æfre freols 7 saccles · fram *th*am dæge · wi*d* Ælfrice · 7 wi*d* Boia · 7 wi*d* ealle Ælfwines cyld 7 heora ofspreng · on *th*issere gewitnesse : Isaac messepreost· 7 Wunning pr.· 7 Sewulf pr.· 7 Godric diacon.· 7 Cufure prauost· 7 Wincuf· 7 Wulfwerd· 7 Gestin *th*es bisceopes stiwerd · 7 Artaca · 7 Kinilm · 7 Godric Map · 7 Wulfger · 7 ma godra manna.

✝ Haec sunt nomina illorum hominum quos liberavit Ælfsie, pro anima Eadgari regis, et pro anima sua, super altare sancti Petroci : Guentanet, Cenhui*d*el, David, Anau prost, coram istis testibus. Byrhtsie presbyter, Riol diaconus, Anaoc clericus, Tidherd clericus, Beniamen clericus.

✝ Hoc est nomen illius mulieris quam liberavit Gratcant : Ourdylyc cum filio suo Wurci, super altare sancti Petroci, coram istis testibus : Hedyn presbiter, Lowenan diaconus, Leucum clericos, Ble*th*ros clericos, Boia discipulus, Cenmyn clericos, Beniammen clericos.

F° 13a. Hoc est nomen illius mulieris, id est Medguistyl, cum progenie sua, id est, Bleidiud, Ylcer*d*on, Byrchtylym, quos liberaverunt clerici sancti Petroci, super altare illius Petroci, pro remedio Eadryd rex, et pro animabus illorum, coram istis testibus : Comuyre presbiter, Grifiud presbiter, Oysian presbiter, Loumarch diaconus, Wudryt clericus, Loucum clericus, Tithert clericus.

F° 129b. Hær cy*d* on *th*yson béc *th*. Ælwold gefreode Hwatú · for hys sawle· a[t] Petrocys stow · a degye 7 æfter degye. An[d] Ælger ys gewyt-

nisse · 7 Gotric · 7 Wallo*d* · 7 Gryfyi*d* · 7 Bley*d*cuf · 7 Salaman · 7 hebbe he Godes curs 7 sanctus Petrocus · 7 æalle welkynes sanctas *the th.* brece *dæ* ydon ys. Amen.

F° 137ᵃ. Custentin liberavit Proscen, pro anima sua, super altare sancti Petroci, coram istis testibus: Mermen presbiter, Riol diaconus, Cantguei-then diaconus, Tithert clericus, et aliis multis.

† Wulfsie episcopus liberavit Aedoc filiam Catgustel, pro anima sua et Eadgari regis, super altare sancti Petroci : Cyngelt, et Magnus, et Sul-mea*th*, et Iustus, et Rumun, et Wengor, et Luncen, et Fuandrec, et Wendeern, et Wur*d*ylic, et Cengor, et Inisian, et Brenci, et Onwean, et Rinduran, et Lywci. Haec sunt nomina illorum hominum illarumque [fe-minarum] quos liberavit Wulfsige episcopus, super altare Sancti Petroci, pro anima sua et pro anima Eadgæri regis.

† Haec sunt nomina illarum feminarum quas liberavit Ermen, pro anima matris illius : id est Guenguiu et Elisaued, coram istis testibus : Freoc pr., et Osian pr. et Leucum monachus.

† Hoc est nomen illius hominis quem liberavit Osferd, pro anima Eat-gari regis : Gurheter, super altare sancti Petroci, coram istis testibus : Comoere episcopus, Agustinus lector, Byrhsie sacerdos.

† Hoc est nomen [illius hominis] quem liberavit Eusebi, pro anima sua : Ceenguled, super altare sancti Petroci, coram istis testibus : Gri-fiud, Leumarh, Riol.

† Hec sunt nomina illorum hominum quos liberavit Anaoc, pro ani-ma sua : Otcer, Rannoeu, Muelpatrec, Iosep, super altare sancti Petroci, coram istis testibus videntibus : Cemoere episcopus, Osian sacerdos, Leucum clericus, Guaedret clericus.

+ Haec sunt nomina illorum hominum : Agustin, Ælchon, Sulcæn, Loi, Milcenoc, Guenneret, Gurcencor, Riol, Anaudat, Æulcen, Gurcant, Cest, Æniud, Oncenedl, Lucco, Iudhent.

F° 137ᵇ. † *Th*es sint *th*a menn *th*e Wulfsige byscop freode · for Eadgar cinig 7 for hyne sy[lfne] · æt Petrocys wefode. Leuhelec. Welet... nwalt. Beli · Iosep. Dengel. Proswite · Tancwuestel · an *th*as gewitnesse · Byrhsige mæsseprost · Mermen masseprost · Mar · Catuutic · Wenwiu · Puer · Me*d*wuistel · Iosep.

+ *Th*ys syndun *th*ara manna naman *d*e Wulfsige byscop gefreodet æt Petrocys wefode · for Eadgar 7 for hyne silfne · 7 Byrhsi ys gewitnese masseprost · 7 Mermen masseprost · 7 Morhi · † Diuset 7 ealle here team.

*D*ys sindun *th*ara manna naman *d*e Wunsie gefreode at Petrocys stowe [for] Eadgar cinig · on ealle *d*æs hiredys gewitnesse · Conmonoc · Iarn-wallon · 7 Wenwær*th*lon · 7 Mæiloc.

† Haec sunt nomina filiorum : Wurcon, Ae*d*an, Iune*rd*, Wurfo*d*u, Guruaret, quorum filii et nepotes posteritasque omnis defenderunt se per iuramentum, Eadgari regis permisu, quoniam accussatione malorum dicebantur patres eorum fuisse coloni regi[s]; Comoere episcopo teste, Ælfsie praeside teste, Dofagan teste, March teste, Ælfno*d* teste, Byrhtsie prespiter teste, Mittui*d* prespiter teste, Abel prespiter teste.

Hoc est nomen illius viri quem liberavit Byrhtgyuo : Salenn, pro anima sua, super altare sancti Petroci, coram istis testibus : Leof.... presbiter, Osian presbiter, Morcant.

GLOSSARIAL INDEX TO THE CELTIC WORDS

IN THE FOREGOING MANUMISSIONS.

Adoyre 1 b.

Æ*d*an 127 b. a derivative from *aed* 'ignis', W. *aidd* zeal, αἴθος.

Aedoc 137 a. 'ignea'.

Æniud (Æniucl, Thorpe) 137 a.

Æulcen 137 a leg. *Aelcen?* and cf. O. Bret. *Aelaun*, *Aeluuod*, *Cum-ael*, *Tut-ael*.

Anaguistl 7 b, (Kemble : Anaguiftl), leg. *Anauguistl*, and cf. O. Bret. *Anau-britou*, *-bud*, *-car*, *-hen*, *-hiart*, *-hocar*, etc., etc. *Doit-anau*, *Gloes-anau*, etc. *anau*=W. *anaw* harmonia, poesis; see Glück, K. N. 106. *Gr. C.*² 129. 132-3.

Anaoc 1 b, 8 b. = O. W. *Anauoc* (= **Anavâcos*) Lib. Land. 158.

Anauprost 8 b. see *Anaguistl*.

Anaudat (*Anauclat*, Thorpe) 137 a. pater harmoniae; see *Anaguistl*, and cf. O. W. *tataguen* (now *tâd awen*) Nennius.

Arganbri 8 b. cf. *Argan-lis*, Domesday (Cornwall) 7 a.

Arganteilin 1 b. 'silver-elbow'.

Argantmoet 8 a. This and the two preceding names are compounds of *argant* 'silver', Gaulish *argento-* *Gr. C.*² 845, W. *ariant*, Ir. *argat*, *airget*. Cf. the O. Bret. names *Argant-hael*, *-lon*, *-louuen*, *-monoc*, etc.

Austius 1 b.

Beli 137 b. also a Welsh name. *Gr. C.*² 86. Br. *Bili*.

Benedic 8 a. borrowed from *benedictus* as *dylyc* infra from *dilectus*.

Bled*c*uf 8 a. better Bley*d*cuf 129 b.

Bled*r*os 2 a, 8 a Ble*th*ros 2a 8 b. Here and in the preceding name, we have

compounds of *bledh* = W. *blaidd*, Br. *bleiz*, 'wolf'. In the Cornish vocabulary the word is written *bleit*, leg. *bleith*. The Old Breton names *Bledic*, *Bleid-bara*, *Fou-bleid* contain this word; so in L. Land. *Bledud*, *Bledris*, *Bledbui*, *Bledgur*, *Arth-bleid*, *Gr. C.*² 85, 86.

Bodmin 8 ᵃ. the name of a Cornish town.

Boia 4 ᵃ. 8 ᵇ. occurs in Domesday as the name of a clerk of S. Petroc: it is perhaps unceltic.

Brenci 137 ᵃ. The first syllable is obscure to me: the second seems *ci* 'hound': so *Wur-ci*.

Brethoc 8 ᵇ. leg. *Bretoc?* and cf. O. Bret. *Brit-hael*, *Britoei*, *Britou*, *Con-brit*, *El-brit*, *Ho-brit*, *Roen-brit*, *Sul-brit*, *Uuen-brit*.

bri v. *Argan-bri* and cf. O. Br. *Guic-bri*, *Uuor-bri*, *Brioc*: cf. W. *bry* 'high'? One can hardly equate W. *bri* auctoritas, *Gr. C.*² 86 n. 98.

Britail 1 ᵃ. Brytthael 2 ᵇ = O. Br. *Brit-hael*.

Budic 1 ᵃ = *butic* in *Catuutic* 137 ᵇ 'victorious'. O. W. *Budic* L. Land. 123. *Gr. C.*² 848. O. Bret. *Budic* (*Bodicus*, Greg. Tur. v. 16), also in *Galbudic*, *Iarnbudic*, *Loiesbudic*, *Uurbudic*, O. W. *budicaul* victor.

Canredeo 1 ᵃ = Conredeu 7ᵇ.

cant in *Cantgethen*, *Gratcant*, *Gurcant*, *Morcant* (W. *cann*, now *can* 'white') is very common in Old Breton names, e. g. *Eucant* (= *Avicantos*), *Haelcant*, *Hincant*, *Iarncant*, *Iudcant*, *Morcant* (= *Moricantos*, W. *Morgan*, *Gr. C.*², 162), etc.

Cantgethen 1 ᵃ = Cangueden 1 ᵇ = Cantgueithen 137 ᵃ.

Catgustel 137 ᵃ 'battle-hostage'.

Catuutic 137 ᵇ. 'battle-victorious'. *cat* 'battle', Gaulish *catu* (see Glück, 47 s. v. *Catuvolcus*), Ir. *cath*, O. W. *cat*, *Gr. C.*² 81, is in Middle-Cornish *cas*, with the usual change of *t* (*d*) to *s*.

Ceenguled 137 ᵃ.

Cemoyre 1 ᵃ. = *Comoere*, *Comuyre* infra.

Cen 8 ᵇ and v. *Glui-cen*, *Lun-cen*, *Pros-cen*, *Wuen-cen*, and perhaps *Sul-cæn*, cf. W. *cen* 'skin'?

Cenedl v. Oncenedl, cenedl v. *Wencenedel*, W. *cenedl*, Ir. *cenél* 'kindred' *kinethel* (generatio) Vocab.

Cengor 137 ᵃ.

Cenhuidel 8 ᵇ.

Cenmenoc 7 ᵃ perhaps the O. Br. *Cenmonoc*.

Cenmyn 3 ᵃ 8 ᵇ.

cenoc, v. *Milcenoc*.

Cest, 137 ᵃ. W. *cest* 'paunch'.

ci 'hound' (Ir. *cú*, κύων) in *Wur-ci*, *Bren-ci*, and perhaps *Ci-lifri*.

Cilifri 3 [a].

comhal v. *Hincomhal*, and cf. O. Br. *Gleu-comal*, *Roen-comal*, *Comal-car* = *Comalt-car*: W. *cyfall* junctus. *Gr. C.*[2] 116 n.

Comoere 127 [a] (bis), 137 [b], Comuyre 13 [a].

con (in *Wur-con*): cf. O. W. *Con-car*, *Con-guas*, etc. Br. *Con-woion*, *Cun-woion*, *Cun-march*, W. *cwn* 'top', Gaulish in κυνο-βέλλινος, etc. *Gr. C.*[2] 92, 93.

Conredeu 7 [b].

Costentin 137 [a]. Custentin 1 [a]. borrowed from *Constantinus*. Note the loss of the *n* in the first syllable and the umlaut of the *a* in the second.

cum v. *Illcum*, *Leucum*, *Loucum*, *Onncum*. This seems the old form of *cuf* (v. *Bledcuf*), Ir. *coim*, W. *cu* 'amiable'.

Cyngelt 134 [a] = cyncelt?

Dengel 137 [b]. With the first syllable cf. perhaps O. Bret. *Gleu-den*.

Deui 1 [a] borrowed from David, like Br. *Devy*, *Deuy*. Buh.

Diuset 137 [b]. leg. diuiset 'chosen' = Mid. Corn. *dywysys*, W. *dewiso*, to choose.

Dolo 1 [a].

Duihon 1 [a].

duythal in Ourduy*th*al is the Old Breton *doetal*, *doital*. The meaning is obscure to me.

dylic, dylyc in *Wurdylic*, *Ourdylyc* is borrowed from *dilectus* as *Benedic* from *benedictus*.

eilin in *Argant-eilin* = W. *elin*, Corn. *elin* (gl. ulna), Br. *elin* 'cubitus' Cath., now *ilin* or *élin*.

Elisaued 3 [a] 137 [a]. note in this loanword the infection of the vowel-flanked *b*.

Ewsannec 1 [a] ex **avisvantâco?* See as to names compounded with *eu-*. *Gr. C.*[2] 82.

Freoc 137 [a] is also an Old Breton name. O.W. Frioc, Friauc, Lib. Land. 140, 236,

Fuandrec 137 [a].

Gaudreit 8 [b] leg. Guadreit?

gent (in *Gurient*, *Wurgent*) for *genet* as in O. Br. names. *Gr. C.*[2] 839.

Glowmæd 1 [a]. The first syllable is = either to Old Bret. *gloeu* (W. *gloew* 'bright' Ir. *glé* *Gr. C.*[2] 105) in *Uueten-gloeu*, or *gleu* (W. *glew* 'brave') in *Gleu-bidoe*, *Gleu-comal*, *Gleu-hocar*, *Gleu-louuen*, etc. *Gr. C.*[2] 110. O. W. *Gleu*, *Ellgleu*, *Glew-lwyt*. *Gr. C.*[2] 109.

Gluiucen 1 [a] 'bright skin'? W. *gloew*.

Gratcant 8 [a] 8 [b]. With the first syllable cf. O. Bret. *Gratlon*, W. *Gratlauu* L. Land. 227, 244.

Grifiu*d* 1 [b] 7 [b] 8 [a], Grifiud 8 [a] 13 [a] 137 [a], the common Welsh name (*Griffud*, *Gruffud*, *Gr. C.*[2] 163) anglicised *Griffith*.

Guaedret 7 [b], 127 [a] Guai*d*rit 1 [b] Wua*d*rit 1 [b] and perhaps Gaudreit 8 [b]. cf. perhaps W. *gwaed* 'blood', or W. *gwaedd* 'cry' = Ir. *fáed*.

gueithen, gethen, geden (v. *Cantgethen*) seems cognate with W. *gweithio* 'to work'. If the *th* be written for *t* cf. the O. Bret. *uueten*, which occurs compounded in *Anau-uueten*, *Bud-uueten* and many other names.

Guene 8 [b].

Guenguiu 3 [a]. 137 [a]. = Wenwiu 137 [b]. a woman's name : cf. O. Br. *Uuen-uuocon*, *Uuen-uuoial*, *Uuen-uuorgou*. The *guiu* is probably — W. *gwiw* (Ir. *fíu*) 'fit, meet' O. Br. *uu iu*in *Arth-uuiu*, *Gal-uuiu*, *Haeruuiu*, etc. *Uuiu-cant*, *Uuiu-homarch*, etc. The *guen* seems the feminine of *guin*.

Guenneret 237 [a].

Guentanet 8 [b]. (Kemble and Thorpe: *Guenttinet*), a man's name. The *tanet* is perhaps = Ir. *tene*, gen. *tened*, 'fire', a *t*-stem. It occurs with great frequency in Old Breton, e. g. *Eutanet*, *Ristanet*, *Tanetbiu*, *Tanetcar*, *Tanetguion*, *Tanetmarcoc*, etc., etc. The *guen* is obscure to me. It occurs in Old Breton names e. g. *Guen-calon* (also *Guincalon*), *Guenhael*, etc.

guestel, guistel, guistl, guistyl, gustel (in *Tanc-uuestel*, *Medwuistel*. *Anaguistl*, *Medguistyl*, *Catgustel*, *Wurgustel*), is the W. *gwystl* 'hostage'. Br. *gwestl*, Ir. *giall*. The Corn. *guistel* is glossed by 'obses' in the Vocab. *gustle* (spondere), P. 249. 4. O. H. G. *gisal*.

guiu v. *Guenguiu*.

Gurcant 137 [a]. = O. W. *Gurcant*. L. Land. 111. 125.

Gurcencor 137 [a].

Gurheter 137 [a], leg. *Gurheten*, which is a Breton name.

Gurient 7 [b] = *Wurgent* 5 [b]. cf. O. Br. *Urm-gent*, and for the vocalization of the *g* of *gent* the Bret. *Pritient*, *Ritient*, *Urbien*. *Gr. C.*[2] 137, the W. *ariant*, etc. *Gr. C.*[2] 140.

Guruaret 137 [b]. O. Br. *Uuoruuoret*. In this and the four preceding words the *gur* is the intensive prefix = Gaulish *ver-* (*Gr. C.*[2] 859), O.W. *guor-*, *gur*. O. Br. *uuor-*, *guor-* (*Gr. C.*[2] 895, 896). It is spelt in the same way in the Vocab. (*gurhemin ruif* gl. edictum). Another spelling, *our-*, occurs infra.

gwallon v. *Iarnwallon* = O. Celtic *vellaunos*.

Gy*d*iccael 8 [a].

hael v. *Brytthael*, W. *hail Gr. G.*[2] 100, now *hael* 'generous', O. Br. *hail* in *Romhail*, *Sulhail*, *Hail-cobrant*, etc.

Haluiu 1 [a]. (Oliver : haluin) leg. *Haeluiu?*

Hedyn 8 [b]. O. Br. *Heden*, *Guorheden.*

helec v. *Leuhelec. heligen* (gl. salix) Vocab.

hent v. *Iudhent.* Br. *hent* 'via', Goth. *sinths.*

heten v. *Gurheten.*

Hincomhal 8 [a]. cf. O. Br. *Hin-cant*, *Hin-hoiarn*, *Hin-uualart*, *Hin-uuallon*, etc.

hui*d*el 8 [b].

Huna 1 [a]. unceltic ?

Iarnwallon 137 [b] = O. Br. *Iarnuuallon*, *Iarnguallon.* The first element *iarn* occurs in numberless Old Breton names, e. g. *Iarn-bidoe*, *Iarn-bud*, *Iarn-cant*, *-car*, *-con*, *-ganoe*, etc., etc., and is according to Ebel (*Gr. C.*[2] 106) the same word as *hoiarn*, Goth. *eisarn* 'iron'. *G. C.*[2] 104, 827. The second element (=Gaulish *Vellaunus*, O. Br. *Uuallon*) is also in O. Br. *Catuuallon*, *Iud-*, *Loies-*, etc., O. W. Casswallaun, Riguallaun. *Gr. C.*[2] 87.

Iliu*th* 2 [a].

Illcum 1 [b]. v. *cum* supra.

Inisian 137 [a]. O. Br. *Inisan* seems cognate. The termination *-ian* (=*gan*, W. *gân* 'a birth', cf. *Gurient*) re-occurs in *Milian*, *Osian* and *Teri-thian* infra.

Iudhent 137 [a].

Iudprost 1 [a]. (*Ina prost*, Kemble and Thorpe). Here, and in *Iudhent*, the *iud* is the Scr. *yudh* 'war', 'warrior' : cf. O. Br. *Iudcant*, *Iudcar*, *Iudhael*, *Iudcum*, etc.

Iuner*d* 137 [b]. leg. *Iudnerth* = O. W. *Iudnerth* L. Land. 154, 176.

Iunitor 8 [b]. (Kemble: juniorum) cf. O. Br. *Iunet*, *Uuriunet*, *Iunethant*, *Iunetmonoc*, etc.

Lecem 1 [b].

Le*d*elt 8 [a]. a woman's name.

leisoc (in *Sulleisoc*) = O. Br. *Loiesoc. Gr. G.*[2] 101 ?

Leucum 1 [a]. 3 [a]. 8 [b]. 137 [a] (*bis*), Loucum 13 [a].

Leuhelec 137 [b].

Leumarch 1 [b]. 137 [a]. Loumarch 8 [b]. 13 [a]. Old W. *Loumarch. Gr. C.*[2] 107. later *Lyuarch* (*hen*). Here and in the two preceding names we have the equivalent for W. *leu* (*Catleu*) now *llew* 'lion'. See too *Lywci* and as to the primitive form of *leu* (*lou*), which seems to have lost a *v*, see *Gr. C.*[2] 107.

Loi 137 [a]. O. Br. Lui? Louui, O. W. Legui?

lowen, in *Wurlowen*, = W. *leguen* (*leguenid* laetitia) now *llawen* 'joyful', Bret. *louuen*, *louen* in *Argant-louen*, *Cat-louuen*, *Gleu-louuen*, *Uur-louuen*, etc.

Lowenan 8 [b]. = O. Br. *Louuenan*.

Lucco 137 [a].

Luncen 137 [a]. cf. O. Br. *Lun-monoc*, *Lunen*. W. *llun* 'form'. 'shape' is perhaps the same word.

Lyscerruyt 5 [a] a Cornish town, now Liskeard.

Lywci 137 [a] perhaps Br. *Leugui* (leu + ci) 'lionhound.'

Madfu*th* 2 [b]. the *mad* (Br. *Madganoe*, *Madgone*) perhaps W. *mad* 'good'. the *futh* (leg. *fut?*) W. *ffwd* quick motion?

mae*d* in *Glowmæd* : cf. Br. *Maedri*. Neither W. *maedd* 'buffet' nor *maeth* 'nurture' affords a satisfactory explanation.

Mæiloc 137 [b]. = O. Br. *Maeloc*.

Mar 137 [a].

march 'horse' v. *Loumarch*, W. *march*, Ir. *marc*, Gaulish μαρκα, O. H. G. *marach*.

Marh 8 [a] a woman's name, cognate with *march?* cf. O. Br. *Marchoc*, *Marchuallon*, etc. O. H. G. *meriha*.

Medguistyl 13 [a] (Thorpe : Madguistyl), Me*d*wuistel 137 [b].

Medhuil 1 [b].

menoc in *Cenmenoc* : cf. Br. *Glaimenoc*.

Meonre 1 [a], 1 [b], 137 [a], 137 [b] (*bis*).

Mermen 1 [a] 1 [b] 2 [a] 137 [a] 137 [b] (*bis*), Myrmen 1 [a].

Milcenoc 137 [a] cf. O. Br. *Milcondoes*, *Gur-mil*.

Milian 1 [b]. O. Br. *Milon*, *Milun* are perhaps cognate. See *Inisian*.

Mittui*d*(?) 137 [b].

Modred 8 [a]. O. Br. *Modrot*.

moet, in *Argantmoet*, is a very common element in Breton names, e. g. *Alar-moet*, *Cat-moet*, *Fau-moet-car*, *Treb-moet-car*, *Mor-moet*, *Ur-moet*, *Moet-gen*, etc. The meaning is obscure to me.

Mór 6 [a] borrowed from the Irish? *mór*, *már*, W. *maur*.

Morcant 137 [b]. is also O. Breton. W. *Morgan*. *Gr. C.*[2] 162.

Morhay*tho* 1 [a]. Morha*tho* ib. Morhai*tho* ib. Morhai*do* 1 [b] Morha*do* ib. Moray*do* 4 [a] Morhaitho 7 [a]. Morhæ*do* 7 [b].

Morhi 137 [b].

Moruiw 7 [b] a woman's name.

Muelpatrec 137 [a] leg. *Maelpatrec* 'calvus Patricii', borrowed from the Irish *Maelpátricc*. see *Gr. C.*[2], 102. n.

nerth in Iu(d)ner*d* 'vis', 'valor', O. W. *nerth* (*Tutnerth*), Ir. *nert*, Gaul. *Cob-nertus*.

Ogurcen 1 [a]. cf. perhaps O. Br. *Uuor-ocar*.

Oncenedl 137 [a]. Ongyne*th*el 8 [a] a woman's name.

Onncum 1 [b]. nom. fem. 'ornus amabilis'? W. *on* 'ash'.

Onnwuen 8 [a] Onwen 1 [a], Onwean 137 [a] 'ornus alba'? If *wen* here be for *wenn*, we have an example in Cornish of the feminine form of the adjective *win*, *guinn* (W. *guin*, fem. *guen Gr. C.*[2] 279): cf. *Win-cuf* infra and *Wuencen*, *Wuencenedel*, *Wendeern*, *Wengor*, *Wenwiu*, *Wenwærthlon*.

Osian 1 [a], 3 [a], 7 [a], 137 [a] (*bis*) 137 [b] Oysian 13 [a]. See *Inisian*, *Terithian*.

Ourduy*th*al 1 [b]. = O. Br. *Uuordoetal*, *Uuordoital*.

Ourdylyc 8 [b], Wur*d*ylic 137 [a] 'valde dilecta' = O. Br. *Gurdilec*.

Perem 7 [a]. 7 [b]. = W. *peryf* 'a sovran'. Is this a petrified superlative?

Petroc, latinised *Petrocus*, passim.

Proscen 1 [b]. 137 [a]. for *Prostcen*?

prost in *Iudprost*, cf. O. Br. *Prost-lon*, *Prost-uuoret*.

Proswite 137 [b]. for *Prostwite*?

Rannoeu 137 [a] = *Rannêvo-s?

redeo, redeu see *Canredeo*, *Conredeu*.

Ret 1 [b] 3 [a] Ryt.

Rinduran, 137 [a], is also an Old Breton name.

Riol 1 [a] 1 [b] (*bis*) 137 [a] (*bis*), Ríol 137 [a] = regâlis? *Gr. C.*[2] 818, or cf. W. *rhioli* to rule.

rit in Guae*d*rit, Uua*d*rit, cf. O. Br. *Hael-rit*, *Uueten-rit*, *Rit-cant*, *Rit-gen*, *Rit-guoret*, etc.

ros in Ble*d*ros, borrowed from *hros* 'horse'?

Rum 1 [a] cf. O. Br. Rum-uual.

Rumun 1 [a], 137 [a]. unceltic?

Salenn 137 [b].

Sulcæn 137 [a].

Sulleisoc 1 [b].

Sulmea*th* 137 [a] The *sul* here and in *Sul-cæn*, *Sul-leisoc*, constantly occurs in Old Breton names e. g. *Sulbrit*, *Sulcar*, *Sulcomin*, *Sulgobri*, *Sulhail*, *Sulhoiarn*, *Sulmael*, *Sultiern*: so O. W. *Sulgen*. *Gr. C.*[2] 136. It probably means 'sun' (W. Corn. and Bret. *sul* borrowed from Lat. *sôl*).

Talan 8 [a]. is also an Old Breton name, derived perhaps from *tal* 'forehead'.

Tancwuestel 137 [b]. Tancwoystel 1 [b].

tanet v. *Guentanet.*

tat 'father', (in *Anaudat*) W. *tâd,* Mid. Cornish *tâs* = lat. *tata.*

Tebion 5 [b].

teern (in *Wen-deern*) = Ir. *tigerne* 'dominus' : W. *teyrn Gr. C.*[2] 827: cf. O. Br. *Tiarnan, Tiarnmael, Tiarnoc.* Mid. W. *Edern, Edyrn,* Mab., O. W. *Eu-tigern, Eutegern, Gr. C.*[2] 85.

Telent 8 [a] also an Old-Breton name.

Teri*th*ian 3 [b]. Old Br. *Terithien* (= terith + gen). See *Inisian.*

Te*th*ion 3 [a] Te*d*ion 8 [a] = O. Br. *Tethion* (cf. W. *taith* iter?), W. *Teithyon Gr. C.*[2] 824.

Tithert 1 [a], 1 [b], 13 [a], 137 [a]. Tittherd 2 [a] Tidherd 8 [b]. unceltic?

Ungust 3 [a] (Thorpe: Ungost). Letter for letter, this is the Irish *Oengus: un* = Lat. *unus* (*oinos*), *gust* = Lat. *gustus,* Goth. *kustus* δοκιμή.

wallon v. *Iarnwallon.*

waret v. *Guruaret.*

Wasso 3 [a] = *Waso,* Domesday (Cornwall) 8 [b].

Wuencen 1 [b]. a woman's name.

Wencene*d*el 1 [b]. a woman's name.

Wendeern 134 [a] (= *wen* + *teern* q. v.) 'alba domina'?

Wengor 137 [a].

Wuenumon 7 [b] a woman's name.

Wenwiu 137 [b] ('alba digna') = Guenguiu 3 [a], a woman's name.

Wenwær*th*lon 137 [b].

Wincuf 8 [b] (= O. Br. *Vuincum,* Red. 377) 'albus -amabilis'.

wiu (in *Moruiw, Wenwiu*), W. *gwiw,* Ir. *fíu, Gr. C.*[2] 110.

Wuadrit 1 [b] Wudryt 13 [a].

Wurcant 8 [a] = O. W. *Gurcant,* Lib. Land. 111, 125, and cf. O. Br. *Uuorcantoc.*

Wurci 8 [b]. *wur*+*ci* 'canis'.

Wurcon 137 [b] = O. W. *Gurcon, Guorcon,* L. Land. 130. 170. and cf. O. Br. *Gal-con, Guit-con, Iarncon, Conan,* etc.

Wur*d*ylic 137 [a] 'valde dilecta'.

Wurfo*d*u 137 [b] = *ver-boduus : cf. O. Br. *Cat-uuodu, Eu-boduu, Dre-bodu, Tribodu.* Pictet, Rev. Arch. juillet 1868, p. 3.

Wurgent 5 [b] v. *Gurient.*

Wurgustel 7 [b]. v. *guestel.*

Wur*th*icid 8 [a].

Ylcærthon 5 [b]. Ylcerthon 13 [a] perhaps unceltic.

W. S.

THE LUXEMBOURG FOLIO.

Last March I went to have a look at the Luxembourg folio, and compared it as carefully as I could at the time with a facsimile published by a local society of antiquarians in the 24th volume of their transactions[1]. That I found on the whole very correct and useful : since then my readings have been collated with the original by M. Schroetter, librarian of the bibliothèque de l'Athénée royal grand ducal de Luxembourg, and by M. Hardt, a member of the above-mentioned society. Seeing that several of Zeuss and Mone's mistakes were due to their not having carefully perused the entire fragment, no apology need be made for publishing it now in full. Besides it cannot but be interesting to Romance scholars. The parchment, which is here and there defective, is a folio taken out of a book, and forming four pages, of which the first two contain 21 lines of manuscript, and the other two 20 lines each. The contents may be described as follows : — 1.) The first six lines of what I call page 1, are, owing to defects in the Ms. and want of context, nearly unintelligible. According to Mr. Bradshaw, superintendent of the University Library, Cambridge, we have here the end of a song like those printed a short while ago from a Cambridge Ms by Jaffé, the stanzas ending with *dulcis jugalis meus*. 2.) The rest of the first two pages consists of glossæ collectæ partly in Latin and partly in Welsh. These, I am inclined to think, were copied from an older Ms. and it is this that seems to account for some of the glosses having got into the line, and perhaps for the emerging here and there of a kind of context, which mocks one's most diligent search. What errors may be attributed to the transcriber is of course impossible to say. 3.) The third and last

1. *Publications de la section historique de l'Institut constitué sous le protectorat de Sa Majesté le Roi Grand-Duc.* Luxembourg, 1869.

part occupies the two last pages, opening with a kind of rhythmic twaddle about astronomy and closing with the prophet in the lion's den.

As to the Latinity of these fragments it is of that strange kind, of which Gildas' ' Lorica ', published in Stokes' ' Irish Glosses ', is an excellent specimen, one of its most striking characteristics being a strong tendency to latinize Greek and even Semitic words, where ordinary mortals would have found familiar Latin words answer their purpose better. For instance, one meets in this Ms. and in the Lorica with such words as *conis* .i. *occulis*, *gibras* .i. *homines*, *sennarum* .i. *dentium*, and *gugras*, .i. *capita*. Of the late-Latin words, which meet us here, several are highly interesting, and several very obscure being unknown to Ducange and Diefenbach. As to its age the Ms. is spoken of in the *Grammatica Celtica* as being of the 9th century; but if I am right in regarding it as a copy, its contents may claim greater antiquity. This seems placed beyond a doubt by the fact that the only other Welsh glosses[1] approaching it in importance and antiquity are those contained in the Juvencus Codex published by Stokes in the Trans. of the Philological Society, 1860-1. The Ms. last alluded to is held to be of the 8th or 9th century, but is certainly younger, as far as its Welsh contents are concerned, than the one we are here discussing, as may be seen from comparison of such forms as *trucarauc*, *diauc*, *anbithaul*, *litimaur*, *cilurn*, *trumm* and *ruid* which occur in the Juvencus Codex : these, I am persuaded, would in the Luxembourg MS. have been respectively *trucaroc*, *dioc*, *anbithol*, *litimor*, *cilorn*, *trom* and *roed* or *roid;* not to mention the Luxembourg *golbinoc* from *golbin*, which in the Juvencus Codex has the comparatively modern form *gilbin*. That the reader may judge for himself the merits of the document, I here give as exact a copy of it as I at present can :

1. Since the above was written, I have heard from Mr. Bradshaw, that he has discovered a fresh batch of Welsh glosses.

Page 1.

1 *con*gaud*et* anim*us* me*us* placuiss*et* hoc in d*omino* re? rit? is? i
latus meu*m* dulcis iugalis m*eus*; kalamitas deme
recedit ista uerba nolo audire sitibi dilectat nub[e]
re alium uiru*m* p*er*qu*i*ris; re*m*; Die acnocte doleo etflec
5 p*r*opt*er* caru[*m*] uiru*m* meu*m* sitibi mefraud*et* noniaces meu*m*
latus dulcis iugalis m*eus*
Cadus .i. unda follu*m* .i. uall*em* haud [1] pulla [2] domescas [3]
*con*clauas [4] lectricea*m* [5] conis [6] baiolat [7] stemata [8] ausinicu*m* [9]
p*r*opinnat [10] forcipe [11] austu*m* [12] sophismatu*m* [13] cespitis [14] sulco [15]
10 lectriceus[16] cetus[17] remota[18] rumoris[19] ora[20] digestus[21] uibrat[22]
p*er*nas[23] uigricat*us*[24] ulcera[25] assiles[26] gugras[27] garrulis[28] turm[a][29]
limphis[30] spumaticus[31] pontus[32]; Inertes[33] liq*ui*dis[34] abdet[35]
indolis[36] tabe[37]. ufedis gibrose[38] pacatis[39] genimina[40]
gibras[41] regulosis[42] orgiis[43] dusmus[44] bellicamina[45] quis[46]
15 mansia[47] migrus[48] esciferis[49] senis[50] fidis[51] fusam[52] uerniam[53]
crasici[54] andriuenereis[55] p*r*osapia[56] sulcauissent[57] cimbis[58]
saino[59] follaminis[60] congelo[61] incal[c]ulatis[62] factio[63] uim[64]
alborea[65] oliuauit[66] semigilati[67] s[e]ros *in*fenosa[68] machide[69]
alligeris[70] orticumetris[71] essu*m*[72] afroniosus[73] guturicau[it][74]
20 titonis[75] reumas[76] fultris[77] inormis[78] arcontiu*m*[79] indolu[*m*][80]
phalanges[81] pastricant[82] arc*on*tes[83] decreta[84] essura[85] turm[a][86]

1. .i. n*on*. 2. .i. nigra. 3. .i. ingema[s]. 4. .i. uenas. 5. lectricem. 6. .i. occulis. 7. portat. 8. .i. signa. 9. uocalicum. 10. ministrat. 11. ore. 12. douohinuom. 13. .i. questionu*m*. 14. telluris. 15. rec. 16. léctoralis. 17. drogn. 18. guparth. 19 clot. 20. finis. 21. narratus. 22. crihot. 23. m*em*bra. 24. rocredihat. 25. creithi. 26. cronion. 27. capita. 28. riglion. 29. multito. 30. undis. 31. euonoc. 32. mare. 33. blinion. 34. humidis. 35. absconde[t]. 36. p*r*ogenies. 37. incedlestnéuiom. 38. humane. 39. pacificatis. 40. progenies 41. homines. 42. natrolion. 43. inirogedou. 44. diabolus. 45. bella. 46. aquibus. 47. uita. 48. paruus. 49. boitolion. 50. eusiniou. 51. toruisiolion. 52. gurpait. 53. letitiam. 54. pectoralis. 55. cou ? ? antolion. 56. p*r*ogenies. 57. roricseti. 58. nauibus. 59. ancou. 60. uallis. 61. *con*grogo. 62. innumeratis. 63. cetus. 64. airolio[n]. 65. alba. 66. rogulipias. 67. hantertoetic. 68. Igueitiocion. 69. airmaou. 70. atanocion. 71. auibus. 72. diprim. 73. euonoc. 74. roluncas. 75. maris. 76. naues. 77. uncis. 78. ingens. 79. p*r*incipum. 80. gentiu*m*. 81. bodiniou. 82. regminant. 83. p*r*incipés. 84. dodimenu. 85. d ? ? u ? l. 86. multit : this last and n° 29 are hard to read, as the last letters are very faint : both seem to represent some contraction of *multitudo*.

Page 2.

1 lugubre apocatur[1] pantes[2] gr ? ? sat[3] uecordia[4] normæ[5]
nequit[6] uiraginis[7] incerte[8] edulia[9] decoreo[10] collegio[11]
acri[12] lastro docilia[13] atrocia[14] armam*en*ta[15] p*r*æ pugnis[16] auelloso[17]
spada*m*[18] inormia dermorion concitis[19] somata[20] partimonia[21]
5 candente*m*[22] tolib*us*[23] peltam[24] pastricat[25] littura*m*[26] neui[27] durili[28] spicula[29]
fidoq*ue*[30] occupat[31] tutamine toles[32] acrostrata*m*[33] regulosi[34]
uibro[35] toxicis[36] p*er*foro[37] torriculas[38]; digestis[39] quis[40] gibriosa[41]
tona[42] calculu*m*[43] straui[44] orgiis[45] pithis[46] licaui[47] militone*m*[48] *con*flictis[49]
auelloso[50] inagone[51] militaui[52] op*er*am*en*ta[53] strages[54] stematib*us*[55]
10 turmæ[56] lectaq*ue*[57] nitidis[58] pastricant[59] incalculatas[60] compti[61]
apocant[62] trabeas[63] arictant[64] neuum[65] aclibosas[66] tornatili[67]
tonsuras[68] comas[69] et spisis[70] iubis[71] stemicamina[72] cu*m* priscæ[73]
tignæ[74] seratu[75] natus[76] turmæ[77] munim*en*ta[78] *con*citis[79] lastrat[80]
præcentu*r*[81] phalange*m*[82] instans[83] reseratis[84] queræsta[85] cianti[86]
15 sorcipe[87] (sic) palat[88] et ossile*m*[89] sennaru*m*[90] seriem[91] eximius[92]
polici[93] exigendus[94] herus[95] censuerit[96] sactione*m*[97] (sic) emulam*en*ti[98]
collegia[99] lustram[100] unitu*m*[101] perfundo[102] *con*solatu*m*[103] uulgante*m*[104]
per auia[105] pasiu*m*[106] art ? ? is[107] et agrica[108] finitauerit[109] tornatili[110]
eructas[111] creparatas[112] gelaminis[113] dep*r*omis[114] forci[115] palas[116] adeo
20 suis quis[117] uerbialia[118] apocant[119] bradiu*m*[120] factoris[121] fribulas[122]
spiculat[123] inlata*m*[124] stemicaturas[125] nouello[126] canori[ca][127] pica[128]

1. [co]llocatur. 2. o[m]nes. 3. dodiprit. 4. bicoled. 5. regulæ. 6. nepen. 7. mulieris. 8. bun. 9. da? dou. 10. cadr. 11. cuntull*et*. 12. deurr. 13. docibilia. 14. arocrion. 15. arma. 16. ardrén. 17. catol. 18. énse*m*. 19. buenion. 20. corpora. 21. rannou. 22. alba*m*. 23. me*m*bris. 24. scutu*m*. 25. regminat. 26. linom. 27. tigom. 28. calat. 29. iacula. 30. torguisi. 31. acupet. 32. me*m*bra. 33. golbinoc. 34. uenenosi. 35. [c]reham. 36. mortalib*us*. 37. treorgam. 38. imagines. 39. narratis. 40. aquib*us*. 41. humana' 42. mortale*m*. 43. num[e]ru*m*. 44. strouis. 45. obsequiis. 46. natrolion. 47. occidi. 48. militem. 49. astortou. 50. catalrid. 51. enarima. 52. occidi. 53. op*er*a. 54. airou. 55. signis. 56. turbæ. 57. electa. 58. candidis. 59. gubernant. 60. innumeratas. 61. ornati. 62. collocant. 63. uestes. 64. collocant. 65. liou. 66. milinon. 67. cron. 68. guiltiatou. 69. mogou. 70. cr[a]seticion. 71. ableuou. 72. comtoou. 73. entic. 74. cepriou. 75. aciriminiou. 76. filius. 77. trebou. 78. caiou. 79. buenion. 80. mutat. 81. iolent. 82. bodin. 83. præsens. 84. ap*er*tis. 85. bestia. 86. aarecer. 87. ore. 88. reuelat. 89. ascorinol. 90. dentium. 91. nim. 92. optimus. 93. ol. 94. rogandus. 95. d*eu*s. 96. iudicauerit. 97. drog. 98. cormo[u]. 99. cuntulletou. 100. ancera. 101. unum. 102. doguorenniam. 103. *con*silium, 104, uagantem. 105. -hint-. 106. pedu*m*. 107. finis. 108. tirolion. 109. ornauerit. 110. cron, 111. predicas. 112. sententias. 113. *con*gregationis. 114. douolouse. 115. ore. 116. reuélas. 117. aqu*ib*us. 118. cobrouol. 119. ômcobloent. 120. bud. 121. adiutoris. 122. sentensus. 123. [in]serat. 124. dodocetic. 125. uestim*en*ta. 126. nouo. 127. holeu. 128. [pi]g.

Page 3.

1 ardoris amplectit*ur* orientem[1]; Alt*e*ro diurnu*m* rutulat
aroto[2] p*r*omeriu*m*[3]; Aliud merseu*m* inlucess*et* sidus umbra
culu*m;* Celatu*m* fulgentes sternicant uranu*m*[4] pliades ge
minosq*ue* fulmineo candore co*n*gelat tirione*s*[5]; Torrentes
5 palatu*m*[6] sternicant boetes[7] olimphu*m;* Aliæ p*r*opiores
celiti currunt mines[8] tabulati; Alteræ remotiora
secant climata; Sup*e*rnu*m* digesta pastricat coumsp*e*ra;
Axem co*n*uexam cardinesq*ue* tornalite*m* trutinat in uer
tigine*m;* Septenos reciduo fleu mou*et* globos; Ge
10 mella polieus amplectit*ur* hemisp*e*ria sit*us;* Nube? tegunt
polu*m* obtestacula; Ac uitrea atro ligone ser*um* cacumi
na; Aitu*m* firmame*n*ti tronu*m* angelicæ possident ca
te*r*uæ; Quæ aureis sup*e*rn? decoris co*n*sedunt cadetris[9];
Quis purpurea; gem*m*aru*m* emicant stemata; Albo
15 reis induta stolis; Dilitiatas discurrunt agmina
metas. ampla stemicaru*m* co*n*gelat olimpus collegia
q*ue* -sermocinoso faminu*m* u*e*ro nausia*m*[10] choorti. sublimem
posco rector*em;* Qui olimphia*m* amplo gubernat sp*e*ra*m*
potito terrestriu*m* frugifero arctam?? funda
20 uit solu*m* q*uod* incalculata frugiferis gignit pla ? ? ?

1. .i. stellam. 2. sido. 3. .i. spatium. 4. cœlum. 5. uii trio. 6. .i. réuélatum. 7. .i. stellas. 8. .i. fines. 9. cathedris. 10. .i. lestnaued.

Page 4.

1 figm*en*tis h? derosa c*on*gelat aromata; Multigenas
animantiu*m* instaurat cate*r*uas; Escifera digestis cere
monicat [1] oblectam*en*ta turmis; Spumosa sedadtithis
flustra; Ac te*m*pestiva rep*r*imit occeani diuortia glas
5 netellatu*m* p*ro*cellosis fluctib*us* op*e*riat tolu*m* et glaucum
mundiano arcauit limbu*m* tolo; Undisonu*m* freq*u*enter
inflat calubris talasu*m* turbataq*ue* trement equora;
Int*er*du*m* garulas sedatis fotib*us* refrenant undas; Ro
bustasq*ue* uento*rum* com*p*ræmit flabras; Alias clamoreo
10 notho*rum* inflat ethera flamina; Alma folliceis tegit
robora imis; *israel*itica roboreu*m* induxi*t* agmina p*er* pon
tu*m*; p*r*æruptusq*ue* tithici mormoris pendebat utroq*ue*
latere tumulus pedestre*m* stupuer*it* marmore cal
le*m*; Egipticu*m* sorbuit pelagus cætu*m*. Nectoreu*m* æreæ
15 liguro fluit coorti pastu*m*; flagrantia patuit dulce
dine castra; Duru*m* ap*e*ruit pollenti latice saxum;
Crebrosq*ue* ausit uitreo gurgite riuos trinos pio im
brium uapore obseruauit in fornacis estunatos; Insi
gne*m* leonino eruit uate*m* follo; seuosque prohibuit
20 rict*us* ne sacros pestifero morsu tangerent artus;

1. reofert.

Page 1, line 9. *douohinuom* (gl. *austum*). I should have preferred reading *douohenuom*, but, as it stands, this I fear cannot be done. The word analyses itself into *do-uo-hinu-om*. On the compound prefix *douo* or *doguo*, in both of which forms it occurs in this fragment, see Gr. C.[2]. p. 907. In modern Welsh it is known as *dyo* in *dyoddef*, « to suffer, » *dyogel*, « safe, » etc. The ending *-om* occurs now as *-wm* in only a few words, such as *degwm*, « tithe, » *rhigwm*, « rigmarole, » *codwm*, « a fall, » *cidwm*, « a wolf. » The body of the word is *hinu*, which I identify with the modern *enw* « a name » ; it is remarkable that it is *hano* in Breton, *hanow* in Cornish and *henw* in North Wales pretty generally, although there can hardly be a doubt that the *h* is inorganic, as is seen from the Irish *ainm*. But we have no evidence that we should regard the old Welsh form as *hinu* rather than *inu* or *enu*, as we have here several instances of *h* inserted between vowels, as usual in other specimens of old Welsh. *Douohinuom* as a whole seems to mean « a naming or calling by name. » With this *austum* agrees; for in line 8 we have *ausinicum* = *vocalicum* and page 4 line 17 the words, *Crebrosque ausit vitreo gurgite rivos*, etc. Ducange only gives *ausare* = *nominare*.

rec (gl. *sulco*). It appears probable that *cespitis sulco* are to be read together. The word *rec* is evidently identical with the modern *rhych*. The writer uses *c* for *ch* throughout, though, as a rule, he writes *th* as moderns do; indeed there can hardly be any doubt that *ch* and *th* were fixed in those Welsh forms, where they now occur, anterior to the date of these glosses. *Rec* has very probably lost an initial *p* and is to be referred to the same origin as old Slavonic *prase*[n], Lat. *porca*, « the ridge between two furrows », Greek πόρκος, and English *furrow*. See Curtius' *Grundzüge* no. 104.

line 10. *drogn* (gl. *cetus*) occurs later as *drog* : this stands for *drong*; so *mogou* for *mongou*, page 2, line 12. It is not easy to account for the writing *drogn*. I have now and then known Frenchmen to mistake English *ng* for their *gn*; can *gn* here be only an equivalent of *ng*? It would be two unwarranted a supposition to think the *n* the termination of a neuter form : were it so, the word would be on a level with *deng*, « ten, » as in *deng niwrnod*, « ten days, » for **decen diwrnod*. The Irish form is

also *drong;* Stokes reminds me of the late-Latin *drungus,* « a troop or body of soldiers, » which may possibly have been a word of Gaulish origin. The equation of *drong* with the English *throng* and its Germanic cognates is tempting but impossible; so one has only to fall back on the root DARGH, whence it would perhaps be possible to explain *drong* as equivalent to *dargha,* « fessel, band » in the sense of a band of men. See Fick's *Wœrt.*², p. 89.

guparth (gl. *remota*) seems to be aptly explained by the English *apart.* This form is a contracted one for *guóparth* which became *gúoparth,* then *guparth.* The prefix never assumes this form in modern Welsh, but rather drops the *u* and becomes *go-,* whereby we should now have *gobarth* for *guparth.*

crihot (gl. *uibrat*) seems to be the reading where I should have expected *crihet;* on page 2, line 7, we have *creham* (gl. *uibro*). The *h* is probably inorganic and *cri* is to be taken as the base, from which are derived the modern *cryn,* « a shaking or quaking, » as in *daeargryn,* « earthquake, » Breton *krén,* « tremblement, » and *cryd,* « a cradle » (which seems also of Welsh origin) and also « the fever » as in *cryd tridiau,* « the tertian ague. » Compare the German *ritte,* « das Fieber. »

line 11. *rocredihat* (gl. *uigricatus*). Above the *t* of *uigricat* I think I read the same abbreviation which occurs on page 1, line 1, over *anim me,* which I read *animus meus,* also over *rict* to make *rictus,* page 4, line 20, where the words run as follows : — *sevosque prohibuit rictus ne sacros pestifero morsu tangerent artus. Rocredihat* can accordingly be nothing but a passive participle, which in modern Welsh has the syllable *ig* attached to it, and is exemplified in this Ms. in such words as *hantertoetic, dodoceetic,* etc. The simple participle remains here and there as an adjective; such, for instance, are *bendigaid,* « blessed, » *cannaid,* « white, lit. bleached, » and *agored,* « open. » William Salesbury not unfrequently made use of this form : in the preface to St. Matthew's gospel he has *honneit yw* « it is alleged, » and Matthew, I. 25, he renders πρωτότοκον by *cynenit,* which he explains in the margin as meaning *cyntaf anet,* « first born. » In the *Marchog Crwydrad* published by the Rev. D. S. Evans (Tremadoc and Carmarthen, 1864; reprinted from the *Brython* vol. V), p. 14, we have *priodad* « married »: the passage reads — *pan ydoedd yn newydd briodad âr Amherawdr*

Claudius « when she was newly married to the Emperor Claudius. »

Besides these there are a few others which have undergone more change, such as, *poeth*, « hot » for *popt-* from the root PAK, and *llaith*, « damp, moist, » for *lact-* from a root which appears in the Irish *leighim*, « I melt ; » this is made still clearer by the compound *dadlaith* « to re-melt, » that is, to thaw. Of course *doeth* and *coeth* are not te be mentioned here, as they are simply borrowed from the Latin *doctus* and *coctus*. *Rocredihat* seems to have been formed from a nominal base *credi*, which ought to be identical with the poetic word *craidd* : this now means the heart or centre of anything. Thus it would appear that *rocredihat* means « made hearty or stout-hearted » and reminds one of the Greek εὐκάρδιος and of the ordinary Welsh *calonogi*, « to make spirited », from *calon*, « the heart. » Nor can *vigricatus* be very different in meaning, as it appears to be formed from *vigor* in the same way as *pastricare* from *pastor* ; so that *vigricare* probably would mean, « to render vigorous, or to invigorate. »

creithi (gl. *ulcera*) is the plural of *craith*, « a scar, » Irish *creacht*. When a syllable is added, *ai* becomes *ei*, a rule which still holds in the language. The word *craith* probably comes from a root SCRAG or SCRAK, whence we seem to have the English *scratch*, and possibly the greek χαράσσω, for χαρακγω. On χ = *sk* consult Benfey's *Or. u. Oc.* I. p. 248.

cronion (gl. *assiles*) is the plural of *cron*, an adjective which twice in this Ms., glosses *tornatili*. This last according to Diefenbach means « round, rounded or turned » or, as he has it, habilis ad tornandum. *Assiles* is obscure to me.

riglion (gl. *garrulis*). This is the plural of *rigl*, now *rhigyl*, « flippant or fluent. » For instance *siarad Cymraeg yn rhigyl*, « to talk Welsh fluently. » Connected with this word is *rhigwm*, « rigmarole or doggerel, » meaning anything so put together as to be easily repeated owing to its regularity of rhythm.

line 12. *euonoc* (gl. *spumaticus*). This is now *ewyṅog*, « frothy or foaming, » from *ewyn*, « foam. » The termination *-oc* = *-āc-*. Later it became *-auc*, then *-awg*, the diphthong of which once more gives way to *o*, as *-awg* is now left to the poets and to bombastic writers, *-og* only being used in ordinary prose.

The same remarks also apply to *-ol*. The origin of the word *ewyn* is not very clear; probably the *ew-* is identical with *aw-* in *aweddwr*, « fresh water, » and possibly with *af-* in *afon*, « a river. »

blinion (gl. *inertis*) is the plural of *blin*, which now has two meanings, namely, « tired » and « tiring ». The former is the more general; the latter is common in North Wales in speaking of dispositions; for instance, *dyn blin* means in Anglesey not « a tired man » but « a man who is of a disagreeable disposition and tires other people. »

line 13. *incedlestnéuiom* (gl. *tabe. ufedis*). As to the Latin there can be little doubt but that it stands for *tabe consedis* = (*in*) *tabe consedis*. There is considerable similitary between the first syllable of the second word as it stands in the Ms and the first of a word I read *candentem*, page 2, line 5. The Welsh gloss analyses itself into *in cedlestnéuiom* « in a collection of tabes or pituita. » The preposition is now *yn*; *ced-* is now *cyd-*, equivalent in meaning to the Latin *con-*; and, unless I am mistaken, the *ced-* in *cedlestnéuiom* is meant to give the force of *con-* in *consedis*. As to *lestnéuiom*, it is of course to be compared with *lestnaued* page 3, line 17. The ending *-om* we have already met with; leaving this out of consideration, we have *lestnéui* for *lestnau-i*. The syllable *neu* is identical with *nau* in *lestnaued* just mentioned, and occurs also in *naues* (gl. *reumas*) page 1, line 20. The other part of the word *lest* is probably to be identified with the modern *llesg*, « sluggish, feeble », whence *lestnéuiom* would seem to mean a « sluggish fluid ». The identity of *lest* with *llesg* need not surprise; for instances of *st* becoming *sc* (now *sg*) are not uncommon in Welsh; e. g. *gwisg* is for *gwist* and to be compared with the Latin *vestis*, with which it is identical in meaning; *asc-wrn*, « a bone, » is of the same origin as ὀστέον; both *llost* and *lloscwrn* mean « a tail » and are probably connected with *llusgo*, « to drag or trail »; it is also probable that *cwsg*, « sleep, » stands for *cwst* = *cwt-t*, which appears as *cos* in the wellknown *ni guorcosam* (I will not oversleep) in the Iuvencus Codex. The old Irish form to be compared is *cot-lud*, « sleep. »

line 14. *natrolion* (gl. *regulosis*). As to *regulus* meaning a basilisk or a serpent see Ducange. *Natrolion* is the plural of *natrol*, « relating to serpents », from the base *natr*, whence modern *neidr*, « a

snake » : plural *nadredd*. The steps gone through here are-*natr*, *nat'r*, *natir*, *netir*, *neitir*, *neidir*, *neidr*. The same applies to *deigr* = δάκρυ ; plural *dagrau*, « tears, » and to *lleidr*, « a thief, » from the Latin *latro*, plural *lladron*. It is here seen that the irrational vowel, which evolves itself between *t* and *r* and gets fixed as an *i*, has no footing in the plural, as the *r* supports itself on the following vowel. In South Wales *neidir*, *lleidir*, *deigir* are the forms still used. It is hardly necessary to mention that *natr* = *natar* implied in the Latin *natrix*, « a watersnake. » See Benfey's *Or. u. Oc.* I. pp. 254-62.

inirogedou (gl. *orgiis*). *Inirogedou* stands for *in i rogedou* or *in i(r) rogedou*, *i* being the article for *ir*, which dispensed with its *r* before another *r*, just as we now write *y* for *yr* in such positions. Supposing *rogedou* to be the plural of *rōged*, there would be no difficulty in identifying the latter with the modern *rhewydd*, « wantonness, lust, » whence is derived *rhewyddu*, « to copulate. » Undoubtedly *regulosis orgiis* are to be construed together ; and so is the Welsh, and in the following order : *in i rogedou natrolion*, « in the serpentine orgies. »

line 15. *boitolion* (gl. *esciferis*). All of the reading that one can feel pretty certain about is *b-olion;* as far as I can guess it, the above is the correct one. *Boitolion* would be the plural o *boitol*, « relating to food, » from *boit*, which I take to be the old form of the modern *bwyd*, « food. »

eusiniou (gl. *senis*) seems to be the plural of *eusini* now *eisin*, « the husks of corn, » used as a collective noun in modern Welsh, like « chaff » or « bran » in English. The word is derived from *aus* for *aucs* = Greek *ἀυξ-άνω*, Lith, *áuksz-tas*. Hence it appears probable that *eusini* at first meant merely « growth, vegetable growth or foliage; » indeed it is very possible that it here means foliage, as we are, I think, to construe together *esciferis senis* = food-giving leaves; for *senis* is undoubtedly connected as to etymology with the English *senna*, « the leaflets of the cassia, » borrowed from the Arabic. As to *eusini* becoming *eisin* in modern Welsh we have in the same Ms *douoleuse* from *lous* which afterwards became *lleis* and *llais*. The Welsh root *aus* has undergone another series of changes becoming *ōs* whence we have *us*, « chaff, » and even the word *eisin* occurs as *usun*, by progressive assimilation for **usin*, in Salesbury quoted by Ellis (*Early Engl.*

Pronun., III, p. 761) where one reads as follows : — « Who so euet wyll distinctlye learne the Welsh sound of u let hym once geue eare to a Northen Welsh man, whan he speaketh in Welsh, the wordes that signifie in English obedient chaff singlerly : which be these in Welshe, uvudd, usun. » A similar case of assimilation is afforded by the word *llurug* for *llurig* = lorica. The form *uvudd* just mentioned is not so easily explained, as it seems immediately derived from **obūdiens* or **obōdiens*, for *obaudiens;* but Diefenbach quotes *obaudire* only in the sense of « contra vel male audire, auditum obstruere, » whereas we want it in the sense of « obeying. »

toruisiolion (gl. *fidis*) and *torguisi* (gl. *fido*), page 2, line 6, baffle me completely.

gurpait (gl. *fusam*) I take to be for *gurpaith;* this would be derived from *paith*, which, according to Davies, meant « desertus, devastatus : » compare the derivative *peithiawg*, of the same meaning. The prefix *gur* (= *guor*) enhances the strength of the word : so we might render it « thoroughly devastated, » which answers to the Latin *fusam* as nearly as the average of the glosses in this Ms. do to the words they purport to explain.

line 16. *cou?? antolion* (gl. *andriuenereis*). The first part of the word may be *cori* and not *cou :* the two succeeding letters I cannot decipher. In the Gr. C. the word is given as *couuantolion*, which is clearly wrong, as it does not give the right number of letters.

roricseti. (gl. *sulcauissent*) seems to be the reading where one would expect *roricsent;* there is probably some mistake in the reading of the last three letters : so we will confine our remarks to the rest of the word. *Ro* is of course the usual prefix, and *ric* is identical with *rhych*, already discussed. The tense of which we have here an instance runs in modern Welsh thus : — *rhychas-wn, rhychas-et, rhychas-ai,* etc. containing in all its forms the syllable *as*, whereas in *roricseti* we have *rics* instead of *ricas*. This introduces the question of new formations in Welsh, which would be paralleled in Sanskrit, for example, by verbs of the other conjugations taking the form of the first. In this way the vowel conjugation owing to the working of analogy and the fact of its involving the language in fewer difficulties than a consonantal one, has swallowed up all the Welsh verbs excepting a few which form the tense in question

as follows : — *clywsai*, *gwelsai* « he had heard », « he had seen » respectively. Other instances are the following : — (1) Participles in *-etic* as *dodocetic* : these imply simple participles in *-at* as *duc-at* which I could not help regarding as a new formation for *duct*. (2) The Sanskrit *-tavya* would in Welsh regularly become *-teuya*, *-dyw*, *-dwy*; but it never occurs except as *-adwy* = *atavya*. Similarly in old Cornish it is met with as *-adow* = *-adev-*, as in *caradow* = Welsh *caradwy*. (3) So also in the case of the affix *-tar* or rather that form of it which appears as *tōr* in the Latin *victor*, *victōris*, we meet always with *-adur* (= *ator*) as in *penadur*, a monarch. A careful study of Welsh affixes would probably increase the number of forms where the insertion of the vowel *a* has been effected in the same way.

line 17. *ancou* (gl. *saino*). As to the Latin it may be *samo*; possibly the original was *sanie* from *sanies*. The Welsh seems identical with the modern *angeu*, « death, » Breton *ancou*, « death. » In modern Welsh *u* has become *ü* and the termination *ou* has the three forms *au* (= *a* + *ü*), *eu* (= *e* + *ü*), and *e* with the *u* omitted. The three are optionally used in the singular, thus *borau*, *boreu* or *bore*, « morning. » The same terminations, at least the same in form, are used in the formation of the plural of nouns very frequently, e. g. *pethau*, *petheu* or *pethe*, things : *-au* is now the only one written; formerly *eu* was common in books and is still the prevalent one in reading, while *e* is more confined to certain dialects. On comparing the following words in this fragment : — *euonoc*, *natrolion*, *rogedou*, *atanocion*, *catol*, etc. it appears that *ā* had not as yet passed through the stage *ō* into *ou* and *au*; so one could not think of deriving the *ou* of *ancou* from an *ā*; further I could not undertake to say any thing about it. In some instances we know *ou* or *au* to be a mere guna of *u*; e. g. *genau*, « mouth, » to be compared with γένυ-ς, and *tenau*, « thin, lean, » which represents the Sanskrit *tanu-s*, Latin *tenu-is*. In other instances a *b* or *m* has become *v*, *u*, *ü*, successively and given rise to the same form of ending as in *cleddeu*, for *cleddyf* and in *deheu* and *goreu*, both superlatives in *af* (for *am*), **dehaf* and *goraf*. The same is perhaps the case in the Welsh *eisieu*, « want, » Irish *easbha*, « a defect, » and in the Welsh *borau* (for **morau*, probably for **moraf* equivalent to the Irish *bárach* or *márach*) of the

same origin as the German *morgen*, Gothic *maurgins*. Still *angeu*, *dechreu*, *chwareu*, etc. are obscure to me. *Manaw*, the Welsh name of the Isle of Man, suggests to me that *au* may possibly represent in some cases *an* or *ans* : were this the case, the plural *-au* would of course represent an old accusative in *an* or *ans*.

airolion (gl. *uim*). The *n* of *airolion* is not in the Ms but the word being in the margin I venture to think that it was once there and ultimately faded away. *Airolion* would be the plural of *airol*, which must mean « relating to slaughter or war, » from *air*, now *aer* « slaughter or war. » The Irish is *ár;* but how comes Welsh *ai* or *ae* to be = Irish *á?* I am inclined to think that the stem is *agr-*, with which one should compare *ver-agri*, as well as the Greek ἄγρα, Zend *azra*, = « the chase. » Here may also be compared old Irish *áram*, mod. *áireamh*, which Stokes considers as standing for *ad-ram;* nor is the disappearing of a media before *r* uncommon in Welsh, e. g., *garawys* = quadragesima; *cadair*, a chair, = καθέδρα, Irish *cathdir*. It appears that *airolion* as a gloss on *vim* must mean, « those whose business is slaugther and war » i. e. a force or troop of soldiers.

line 18. *rogulipias* (gl. *oliuauit*). This is a form derived from the nominal base *gulip*, now *gwlyb*, « wet, » and naturally follows the vowel conjugation. On *gulip* see Stokes' Irish Glosses, p. 87. Here we have a fair specimen of the loose and easy way, in which the Latin words are translated by the writer of this fragment.

hantertoetic (gl. *semigilati*). It is right to say that the Latin and the word next following look like *semigilatis ros :* this I am inclined to treat as *semigilati s[e]ros. Semigilatis* could not fail to have been rendered into Welsh as a plural, which *hantertoetic* however is not. Skinner in his *Etymologicon Linguæ Anglicanæ* (London 1671) gives under the word *Clung*, « *semigelatus* = fame seu frigore semimortuus; » but here we must probably understand *semicelatus*, which would mean exactly *hantertoetic* = half thatched or half covered. *Hanter*, now *hanner*, half, but Breton *hanter*, is an old comparative : thus, *hanter* = *hami-ter* = *sami-ter* from the same origin as the Skr. *sāmi-*, Latin *semi-*, Old. H. G. *sami-*, Greek ἡμι- and ἡμισυς. Vide Curtius nº 453; according to him *sama*, which is the

form reflected in the Welsh word, is the original base.

igueltiocion (gl. *in fenosa*). The Welsh stands for *in gueltiocion*, the *in* being a proclitic is written with the next word and the *n* left out as in *mogou* and *drog*, for *mongou* and *drong*. *Gueltiocion* is of course the plural of *gueltioc* « grassy » or according to the Latin « hayey. » In modern Welsh it is *guelltog* without the semivowel *i*, and derived from *gwellt*, « grass, straw. » But the *i* is essential to the word, as *gualt*, now *gwallt*, means « the hair of the head », where as *gualti*, which of course must become *guelti*, now *gwellt*, means « grass or straw. » So we seem to be justified in dividing *gueltioc* into *guelti-oc* or *guelt-i-oc* and not into *guelt-ioc* : probably *guelti* = *valtya*, and *gueitioc* = *valty'āc*, which would account for the *i* appearing as a semivowel before terminations beginning with a vowel. On the suffix *ya* see Schleicher's *Comp.*, pp. 388–98.

airmaou (gl. *machide*). The Latin is obscure to me : it is probably connected with μάχη, as *airmaou* means « battlefields » : old Irish *ármaige*. The Welsh is in the plural, while the Latin is in the singular; thus « in fenosâ machide = *in gueltiocion airmaou* = in grassy battlefields. » Reverting to *airmaou* the singular form ought to be *airma*, whereas, p. 2, line 9, it is *arima*, which I think cannot but be a mistake.

ine 19. *atanocion* (gl. *alligeris*). Is the plural of *atanoc*, winged, from *atan*, a wing. This is probably derived from the root PAT as in the Latin *patere*.

diprim (gl. *essum*) may possibly be also read *doprim*. The termination *-im* is the same as that of such infinitives as *medi*, *rhoddi*, *moli*, etc. which are, more correctly speaking, abstract nouns. In modern Welsh the *m* does not appear even as an *f* or *w* in such forms; that it once was a part of the same seems proved by the verses in the Codex of Juvencus, where one finds the tolerably intelligible words : — *ni guru gnau molim trin*[*taut*] = (it is) no hard work to praise the Trinity : a little further on we have : — *nit guorgnau molim map meir* = (it is) no excessive work to praise Mary's Son. Here I think there can be no doubt but that *molim* = modern *moli*, to praise.

roluncas (gl. *guturicau*[*it*]). This verb is formed from *lunc* now *llwnc* or *llwnge;* the infinitive of the modern verb is *llyncu*, to swallow. With *guturicare* compare *vigricare*, *pastricare*, etc.

line 20 *naues* (gl. *reumas*). I know of no word *reuma* meaning a ship, and I take *reumas* to stand for ῥεύματα. If so *naues* is Welsh = *nav-es*, and to be referred to the same origin as *cedlest-neuiom*. Compare also the Welsh equivalent for Neptune, namely, *Neifion*, for *Nevi-ān*. Thus it would seem that *naves* means « currents », perhaps « ebb and flow » of the sea : then *titonis reumas* would be the currents of the sea = τὰ titonis ῥεύματα, for titonis = maris, which is the gloss on it. The termination *es* has now generally the force of a collective and not of a plural : e. g. *llynges*, « a fleet »; *buches*, « a herd of milch cows »; then « the place where they are brought together to be milked. » Dr. Davies in his Welsh-Latin dictionary gives *branes* = *brain*.

line 21. *bodiniou* (gl. *phalanges*) is the plural of *bodin* which occurs page 2 line 14 below : it is now *byddin*, « an army. » *Bodiniou* seems to indicate that the base is *bodīni* not merely *bodīn* : however the Irish *buiden*, which is a fem. *ā*-stem entirely disagrees with the Welsh form; possibly they are different forms of the same word. The *o* of *bodin* prevents us comparing it with the English *band* from the root BANDH or BHANDH, « to bind. » It seems best referred to the root BUDH, « to be awake, » etc.; in this case it would have had a meaning similar to the English « watch » or « die Wache » of the Germans. Translate together « phalanges pastricant arcontes. »

dodimenu (gl. *decreta*). The Latin has usually been read *decreat;* but I think that a better reading is *decrecit*. I venture to prefer *decreta* to both, as I find that all the verbs of the 3rd person singular of the present indicative active end in this Ms in *t* in the glosses. As to *dodimenu* leaving out of consideration the prefix *do*, it appears that *dimenu* = modern *difanw*, « despicable, dwindling. »

dor-l (gl. *essura*). The Welsh word seems to be an adjective ending in *-ol* : so I venture to construe *decreta essura turba* as « the diminished famishing crowd. »

page 2, line 1. *dodiprit* (gl. *gr?? sat*). I think this is the reading of the Welsh, but the Latin baffles me altogether. *Dodiprit* ought to mean « eats up » or « devours, » as it is derived from the simple verb, whose infinitive *diprim* we have already met with.

bicoled (gl. *uecordia*) would now be *bygyledd* : the only nearly

related word known to me is *bygylu*, « to molest or oppress. »

line 2. *nepen* (gl. *nequit*). *Nequit* stands undoubtedly for *ne quid* and is in perfect keeping with Welsh phonology up to the present day, as it is hard to get a Welshman to say *id*, and not make it *it;* for a short vowel in his case seems to demand not a media but a tenuis after it; thus he generally says *hot*, *pot*, *rot*, etc., for *hod*, *pod*, *rod*, etc. *Nepen* = *ne-pen*, just as *nepell* = *ne-pell* and *nemawr* = *ne-mawr*, meaning respectively « not far » and « not much » from *pell*, « far » and *mawr*, « much. » The syllable *pen* is now *pyn* in « *pynag* » = *pyn-ag* = Latin *cum-que* as in the formula *pwy-bynag* = qui cum-que and *pa wraig bynag* = quæ mulier cumque. It is probably a neuter like *hyn*, « this, » as in *hyn o bryd* « id temporis; » so *nepen* = « not any thing or nothing. »

bun is written over *incerte* but is a gloss I think on *uiraginis*. The latter had been already glossed *mulieris* so that the Welsh gloss could not help standing over the next word *incerte*. Of course the words *viraginis incerte* (for *incertæ*) have to be construed together : indeed it is not unlikely we should take together *nequid viraginis incertæ*. *Bun* is identical with the modern Welsh *bun* used in poetry for « woman, maid or damsel »; it cannot be equated with **ban* (as in *banyw*), Irish *bean*, a woman : it stands more probably for *bān*, which reminds one of the Skr. *-jāni* (rather than *jani*), Anglo-Sax. *cwén*.

da? dou (gl. *edulia*). Owing to a defect in the Ms I cannot make anything of this gloss : it is clear that it is a plural form in *-ou*.

cadr (gl. *decoreo*). *Decoreo* is from an adjectival form *decoreus :* at any rate the Welsh requires this, as *cadr* = « fortis, robustus; Armoric. venustus, » as Davies rightly observes. The form which the word has taken in Armoric is *kaer* « beau, superbe, magnifique, grand. »

cuntullet (gl. *collegio*) is derived from *cuntull*, now *cynnull*, « to collect, or assemble : » *cuntullet* has been superseded by *cynnulliad*, excepting in the compound *cynnulleidfa*, « a congregation, » = *cuntullet-ma*. The prefix *con* becomes *cun* through the influence of the succeeding *u*. *Cuntullet* is probably derived from the root *tal*, more usually met with as *tul* =« he be auf, wæge, » (see Curtius *Gr.* no. 236) and seems to be, a participial formation meaning « what has been collected or assembled together. »

line 3. *deurr* (gl. *acri*) is now written *dewr*, « brave, valiant »; the origin of the word is to me obscure.

arocrion (gl. *atrocia*) is the plural of *arocr*. If I am right in supposing the first two letters to represent the preposition *ar* used here as an intensive, we have, as the kernel of the word, the syllable *ocr*, which undoubtedly represents, and with perfect regularity, the Latin *ācer*, *ācris*; so *arocrion* probably means « very sharp, very violent, » which does tolerably as a rendering of *atrocia*. The modern Welsh *ocr*, « usury, » has nothing to do with this word, as it was borrowed from the Anglo-Saxon *wócor* = German *wucher*.

ardrén (gl. *præ pugnis*) stands for *ar-dren*. *Ar* is the ordinary prefix; *dren* is now *trin*, « a battle ». The change of *dr* into *tr* in modern Welsh occurs also in *trum*, « a ridge », Irish *druim*, and in *trythyll* and *trem*, which used to be *drythyll* and *drem* respectively not a very long time ago. As to the change of *e* into *i* see the next line, where we have *dermorion*, which in the modern language is *dirfawrion*.

catol (gl. *auelloso*) is derived from *cat*, now *cad*, « a battle. » As to *avelloso* it is derived from *avellum*, which according to Ducange means « war or civil war. »

line 4. *dermorion* (gl. *inormia*) is written in the line but there can be no doubt that it is a gloss on *inormia*, that is, of course, *enormia*. The singular would have been *dermor*, now *dirfawr*, « very great, or huge ». Like the old Irish *dermár* it analyses itself into **do-ari-már*, whence regularly *d'er'mor*; in fact we have in Welsh also *erfawr* (= **ari-már*) used nearly with the same meaning as *dirfawr*.

buenion (gl. *concitis*) stands for **buanion* and is the plural of *buan*, « swift, quick. » A more original form of the word would probably be *muan*; the ending *-an* being the same as in *bychan*, « little, » (from *bach*, « little ») and the root being the same as that of the Latin *mov-eo* and *mū-tare*.

rannou (gl. *partimonia*) is the plural of *rann*, now *rhan*, « a part or share. » Can *rann* be for *rap-na* from the same root as the Latin *rapere* (see Curtius no. 331), or for *rad-na* from a root RAD (see Fick [2] p. 164), from which the Latin *radere* is derived? In the former case it would mean « one's share of booty etc. » and in the latter « a piece torn or hacked off from a greater one. »

line 5. *linom* (gl. *litturam*) is a derivative from *lin*, « a line, » = Latin *linea*.

tigom (gl. *neui*). A *nevus* seems here to be looked at as an eminence or rising on the skin, whereas in line 11 it refers to the brownness of a spot on it. *Tigom* is probably for **stigom* : see Kuhn's *Beitræge* vol VII, p. 25, where Stokes mentions several forms which have lost an initial *s*. Another instance, which occurs in this Ms, is *to* (for *stog*) in *comtoou*. Of course *stigom* reminds one of the English *sty*, « a small tumour on the edge of the eyelid. » The root is STIGH « ascendere. » I think one might read *linoni*, *tigoni*, etc. instead of *linom*, *tigom*, etc.; on the whole I have hesitated to depart from the old reading of the termination in question.

calat (gl. *durili*) is in modern Welsh *caled*, « hard »; the origin of the word is to me obscure, but I should hardly hesitate to equate it with the Gothic *hardus*. On the disagreement between Curtius and Corssen on the origin of *hardus* consult Curtius *Gr.* no. 42 b, and Corssen I². 516. Supposing Curtius to be right, it is to be noticed that the other Celtic derivatives of the root KAR retain the *r* unchanged, e. g. *careg*, « a stone, » and *corwg*, Irish *curach*, « a little boat, » which strongly remind one of the Sanskrit *karaka* (Wasserkrug; eine in Form eines Krugs ausgehœlte Kokosnuss) : finally one may compare with *karaka* the Welsh *caregl*, « calix, scyphus. »

line 6. *acupet* (gl. *occupat*) stands probably for *achupet*. The verb *achup*, now *achub*, « to save, rescue » etc. is derived from *occupare* in the sense of « anticipating » or « preventing, » which seems to have led to the idea of guarding or anticipating attacks, whence the passage is natural to « saving » or « rescuing. » The word has still at times the signification *to anticipate* : indeed the only meanings which Davies attributes to it are « occupare, » and « præoccupare. » It is very usual to say *efe a achubodd fy mlaen* « he occupied my front, » meaning « to outstrip, outrun or have the start of one » literally or metaphorically. The words *occupat tutamine toles*, which I take together, seem to suggest that the writer used the Latin verb as we do the modern Welsh *achub*; for the sense seems to be « he saves his limbs by means of a protection. » I hardly think the alliteration here accidental; otherwise why not use *membra* instead of the outlandish *toles?*

golbinoc (gl. *rostratam*) is derived from *golbin*, in the Juvencus Codex *gilbin*, and now *gylfin*, « the bill or beak of a bird; » Davies gives *gwlf* and *gwlw* as used in the same sense. In middle and modern Irish the word occurs as *gulbha*, genitive *gulbhan*. So it appears that *golbinoc* stands for *gulbinoc*, the *u* being changed into *o* before the *i* of the succeeding syllable.

line 7. *creham* (gl. *uibro*). This gloss is in the margin and I venture to think that *reham*, which is all that is now visible, stands for *creham*, which in its turn represents an older form *criham*, the *i* being modulated into *e* before the *a* of the next syllable. In line 10 of the preceding page the *i* of *crihot* (or *crihet*) remains, as neither *o* nor *e* has this effect on *i*.

treorgam (gl. *perforo*) reminds one at first sight of the Irish *treoruighim*, « I guide or lead. » On the whole it seems better referred to the root ARG which Curtius finds in ὀρέγω and Skr. *arjami* « erlange. » *Treorgam* would then mean, « I reach through, or get through, » which may be regarded as a passable translation of *perforo* considering that the writer paid, apparently, more attention to the prefixes than the entire words of which they formed parts : this seems to be the case here, *per-* being well rendered by *tre-*.

line 8. *strouis* (gl. *straui*). The Welsh seems to have borrowed the Latin verb *struere* in the sense of *insidias vel mortem alicui struere: strouis* is the first person singular of the preterite of the same as used in Old Welsh. In the modern language it is not used as such, but its base lopped of its inflections occurs as a noun, which is still familiar and has the form *ystryw*, « a trick, a stratagem. » If we take *sterno*, *stravi*, as meaning « to prostrate or floor an enemy », the two verbs would not be very far from being synonymous. This conjecture is not satisfactory, but I see no other way of accounting for the one being here used to explain the other.

natrolion (gl. *pithis*) we have already met with. Of course *orgiis pithis* = orgiis regulosis. *Pythis* seems to mean « relating to serpents » apparently of the pytho species. Ought the word to be *pithiis?*

astortou (gl. *conflictis*) may also be read *astoitou* : I have not been able to identify the word.

line 9. *catalrid* (gl. *auelloso*). The last three letters of this gloss may be

ird, rid, mel or *nid.* I am unable to determine which : they are separated from *catal* by the stems of the *ll* of *avelloso;* but that by no means proves that they form a separate word. Possibly *catalrid* may stand for *catolrid* and mean *cadolrwydd,* « warlikeness, » which is a possible derivative of *cadol.* Then taking the words together *avelloso in agone militavi,* the Welsh rendering would be *enarima catolrid* etc. « in the battle of warlikeness or bravery » etc., that is, the adjective *avelloso* would be glossed by a noun in the genitive. This is very unsatisfactory and must remain so until the reading is made out with more certainty.

enarima (gl. *in agone*) stands for *en airma;* for *arima* violates the vowel sequence and is refuted by the other related forms *airou, airolion* and *airmaou. En* is the modulated form of the preposition *in* coming before the *a* of *airma* on which it leans so to say, being one of the Welsh proclitics.

airou (gl. *strages*) is a related word and the plural of *air* already noticed.

line 11. *liou* (gl. *neuum*). This word has fallen out of use; but the root *li* occurs gunated as *llai* « color fuscus, » according to Davies, who mentions *gwydd lai* and *march llai* which mean respectively « a grey goose » and « a brown horse. » So it seems *liou* here means « a brownness » or « a brown spot. »

milinon (gl. *libosas*). I am anything but clear as to the meaning of *libosas.* I suspect that *milinon* is a mistake for *milinion* the plural of *milin,* now *melyn,* « yellow, lit. of the colour of honey » (*mel*). It is probable that the word is derived in any case from *mel* : possibly it may mean « honeyed things » say « cakes, » which is supposed to be the meaning of *libosas* supposing it a derivative of the Latin *libum. Milinon* for *melinon* would be an instance of vowel assimilation, which is not observed in this class of words in modern Welsh : the same applies to *guiltiatou* below.

cron (gl. *tornatili*). In addition to what has been already said under *cronion* it would not be out of place to make a few observations here on the class of adjectives to which *cron* belongs. The greater number of them are comprised in the following list : —

1) Sing.	masc.	*crwm;*	fem.	*crom;*	plural,	*crymion,*	curved.
»	»	*crwn;*	»	*cron;*	»	*crynion,*	round.
»	»	*dwfn;*	»	*dofn;*	»	*dyfnion,*	deep.
»	»	*llwfr;*	»	*llofr;*	»	*llyfrion,*	cowardly.
»	»	*llwm;*	»	*llom;*	»	*llymion,*	bare.
»	»	*trwm;*	»	*trom;*	»	*trymion,*	heavy.
»	»	*manwl;*	»	*manol;*	»	*manylion,*	minute.
2) Sing.	masc.	*byr;*	fem.	*ber;*	plural,	*byrion,*	short.
»	»	*brych;*	»	*brech;*	»	*brychion,*	freckled.
»	»	*gwlyb;*	»	*gwleb;*	»	*gwlybion,*	wet.
»	»	*llyfn;*	»	*llefn;*	»	*llyfnion,*	smooth.
»	»	*llym;*	»	*llem;*	»	*llymion*	sharp.
»	»	*sych;*	»	*sech;*	»	*sychion,*	dry.
»	»	*tyn;*	»	*ten;*	»	*tynion,*	tight.
»	»	*melyn;*	»	*melen;*	»	*melynion,*	yellow.

Reverting to such forms as *trwm* (masc.) and *trom* (fem.), the present Ms shows no trace of such a differentiation of the forms: moreover the Irish has *o* in both genders. The explanation seems to be this that the masculine had thrown away its termination some time before the *a* of the feminine had disappeared, thus, *tyn* = **ten*, while *ten* = **tina*, which of course must have become **tena*, whence, by dropping the termination, *ten* would result. Similarly *trwm* = **trom;* and *trom* = **troma*. Here the *o* of the masculine being short becomes, according to rule, *w* : the same change seems to have been prevented in the feminine by the *a* which once followed as a feminine termination. This pairing of the vowels *w*, *o*, and *y*, *e*, has become an instinct of the language, and has been the means of changing the gender of a good many nouns. Propose to a Welshman a monosyllabic noun, with which he is unacquainted, he will seldom hesitate to use it as a feminine if its vowel is *o* or *e*, and as a masculine if it is *w* or *y* : if it is *a* or *i* he is undecided. He also applies this rule extensively in the formation of other nouns, e. g. *hogyn*, a lad, *hogen*, a lass; *asyn*, a he-ass, *asen*, a she-ass; sometimes such a pair of words has only one meaning e. g. *cwd* and *cod*, a bag.

line 12. *guiltiatou* (gl. *tonsuras*) is the plural of *guiltiat* for *gualtiat* (by assimilation as in the case of *milinon*) from *gualt*, now *gwallt*, hair.

mogou (gl. *comas*) stands of course for *mongou* the plural of *mong*, now *mwng*, « mane » rather than « hair. »

craseticion (gl. *spicis* [lege *spissis*]) is the plural of *crasetic*, which is evidently derived, as Stokes suggests, from the Latin verb *crasso*, *crassatum*, *crassare*, « to make thick, to condense. » as when we read « pili crassantur in setas » and « crassatus aer. » The ordinary Welsh word *cras* « arid, parched or scorched » and its derivative *crasu*, « to parch, » do not offer a suitable explanation of the word in question.

ableuou (gl. *iubis*) stands for *a bleuou*, which in its turn represents *ac bleuou* assimilated into *ab bleuou* and written *a bleuou* « and hairs » or « with hairs. » *Bleuou* is the plural of *bleu*, now written *blew*, « hair. » The Latin words *et spisis jubis* are to be read together : so the Welsh but in the order which the conjunction *a* suggests : thus *a bleuou craseticion*. Reverting to the word *blew*, and comparing other forms of this kind such as *rhew*, frost; *glew*, « brave; » *tew*, « thick, fat; » *llew*, « a lion, » and *drew-i*, « olere, fætere, » in none of these does it seem probable that *ew* is immediately, if at all, derived from *au*. *Llew*, Breton *leon*, is possibly borrowed from Latin and not to be considered here. *Tew* (Irish *tiugh*) probably stands for *tegu* (for *tigu*), with which one should compare the English « thick » German *dick*. Welsh *rhew* (Irish *reo*) probably = *reu*, for *riu*, which reminds one of the Gothic *frius;* the Celtic languages having here lost an initial *p* as often happens. Similarly Welsh *byw*, Irish *beo*, strongly reminds of the Gothic *gvius*, = *vivus*. The words *glew* and *drew-i* are of obscure origin : however *drew-i* seems related to the Irish *drabh*, « refuse, » *drabhas*, « dirt, nastiness. » So *drew-* may stand for *dram* or *drav*, according as the word is to be referred to the root DRAM or to DRU, both meaning, « to run, to drop or trickle : » see Curtius no. 275. The transition of meaning would in this instance be aptly illustrated by his derivation of the Latin « *tabes*. »

comtoou (gl. *stemicamina*). With *stemicamina* compare *bellicamina*, *stemicaturas*, *pastricant*, *vigricatus*, etc. It is probably derived from στέμμα through a late Latin form *stema*. It appears that *stemicare* meant not only « to put on a garland » or « crown with a chaplet » but to cover generally with any article of dress, for *stemicaturas* is glossed *vestimenta*. The Welsh is the plural of *com-to*, from *to*, « a thatch or covering; » it stands for *stog* from the Aryan root STAG, to cover, whence στέγος,

and Latin *toga*. This is not the only instance of *a* becoming *o* before a guttural in Welsh; compare *nos*, « night, » = **nocs; noeth* = **noct-; cyfoeth* = **cumact; corwg* (= Irish *curach*) « a coracle; » *treorgam* already noticed; and *wyth*, « eight », = **oith* = **oct;* also *ómcobloent* below.

entic (gl. *priscæ*) is the modulated form in Welsh of *antic* from the Latin *antiquus* : it is elsewhere unknown to me.

line 13. *cepriou* (gl. *tignæ*) may possibly be *cipriou;* but the former I think preferable, at least judging from the modern gunated form *ceibr*. I fancy the writer here made a mistake in glossing *tignæ* in the plural, for it strikes one as being the genitive singular qualified by *priscæ* and standing for *tigni*. There is no doubt as to the Welsh *ceibr,* which Davies explains as meaning « Longurius. Arm. tignum. Angl. sparre. »

aciriminiou (gl. *seratu*) is the reading I am tempted to adopt of what at first sight looks like *aqriminiou*, which would analyse itself into *aq* (= *ac*) *riminiou*, while the reading I have preferred makes *ac i riminiou*. Now *ac* = with; *i* is the definite article, as in « *in i rogedou* », for *ir; riminiou* is the plural of *rimin*, from a base *rimini* by assimilation for *remin* or *ramin* as in *milinon* and *guiltiatou*. The word would now be *rhefin*, and ought to mean « a rope, a cord, or some means of binding or fastening; » but as it is elsewhere unknown, we can only consult allied forms, of which the first place is claimed by *rhefawg*, which Davies explains as follows : — « Funis. Est et idem quod Gwden, et Tid; » then he quotes : Nyddu pedair gwialen, a gwneuthur pedair rhefawg i'w rwymo. Hist. Caroli Magni. Ac a phedair rhefawg y rhwymid Olifer. Ibid. To *rhefawg* we may add *rhaff*, « a rope, » and *rheffyn*, its diminutive. As to *seratu* it is of course from a verb *serare* « to fasten or close, » whence the French *serrer*. On this point I cannot do better than quote M. Brachet's account of the word in his *Dictionnaire étymologique de la langue française* : — *Serrer*, en italien *serrare*, du latin *serare*, fermer à clef, dans Priscien, d'où le sens du verbe français dans la locution *serrer les grains*, *serrer son argent*, *serrer des hardes*, et dans le dérivé *serrure*, ce qui sert à serrer. Le latin *serare*, devenu *serrare** dans les textes latins du moyen-âge, prend le sens d'enchaîner, d'où postérieurement le sens de lier fortement, de presser, de serrer. On lit dans la Chron. Saxon. publ. dans Mabillon (t. 4,

ann. p. 431) : Fratricidas autem et parricidas..... sive per manum et ventrem serratos de regno ejiciant.

To return to the Ms one may, I think, construe as follows : *stemicamina cum priscæ tignæ seratu* « roofings with the fastening of an old tigna. » Line 21 we have *spiculat* .i. *inserat;* can *spiculare* mean to secure a house by fastening the door with a « spiculum, » a spike, or any similar contrivance, or are we to consider *inserat* to be a mistake for *inferrat* (from *ferrum*) supposing that *inferrare* happens to have, some time or other, existed in the sense of « ironing, shooting or impaling? »

trebou (gl. *turmæ*) is the plural of *treb*, now *tref*, a town. From the Latin it would seem that *treb* had not yet lost its old meaning of « tribe, » which probably came down from a time when the tribe was more permanent than its abode. Of apiece with this is *Rhufain* = *Romani*, but always, as far as we can go back, meaning « Roma. » *Treb* is of the same origin as the Latin *tribus* if not indeed borrowed from it, which I am inclined to think is the case.

caiou (gl. *munimenta*) is the plural of *cai*, now *cae* = 1) what encloses, a hedge or wall; 2) what is thereby enclosed, a field. With *cae* = *cai* compare *aer* = *air* noticed above. It stands probably for *cagi* = German *hag*, Anglo-Saxon *hege*, English *hedge*, from the Aryan root KAGH « umfassen, umgürten. » See Fick's *Worterbuch*[2], s. v. The Welsh from the English « quay » is *cei* which is a distinct word.

line 14. *iolent* (gl. *præcentur*) is the subjunctive : the singular corresponding to it now, *ioled*, is interesting as being nearly the only kind of form which still retains the personal termination in the third person singular. The infinitive would be *ioli*, with which Stokes would compare Irish *ilach*, « pæan. »

aarecer (gl. *cianti*) stands of course for *a arecer*, where *a* is the relative pronoun meaning *who* or *which*. This in fact was the only ready way of rendering into Welsh the present participle of the Latin. It remains to explain *arecer* : it looks like a third person singular of the passive, and taking it to be a translation of the Latin I cannot help thinking that it is a deponent form. If so the termination *-er* is accounted for, then we have *arec* to identify ; this I propose to do with *arg* in *arglwydd* (lord) which Stokes compares (*Ir. Gl.*, p. 147) with the Irish *airech*, « primus, anterior : » thus *arglywydd* = *arg-lywydd*, meaning

« first leader or commander, » and *arecer* would probably mean « he has the first place, acts as commander in chief » or perhaps « he incites or exhorts to battle; » so *a arecer* would be « qui cieat. »

line 15. *ascorinol* (gl. *ossilem*) seems to be the correct reading of what has hitherto been represented as *ascrunol*. The noun from which *ascorinol* was formed must have been *ascorin*, which was contracted into *ascorn* now *ascwrn*, « a bone. » The termination *wrn* is known in other modern Welsh words e. g. *migwrn*, *cogwrn*, *celwrn*, *talwrn*, *gwibwrn*, *hespwrn*, etc. *Asc-* is the Welsh form of the root which appears in ὀστέον and Skr. *asthi*, « a bone. »

nim (gl. *seriem*) shows the same irregularity of vowel as the modern *nifer* (a number) both being derived from the Latin *numerus*; may we suppose a provincial Latin form *nimerus* to have been used in Britain?

line 16. *ol* (gl. *polici*) means in modern Welsh « a mark, impression, or footmark. » Here it means the mark made with the pollex, or a ring worn on it, in signing documents. On *pollex* see Ducange, who finds that *pollex* is « idem quod sigillum » for instance in the following quotation which he gives : — « Locus appensionis sigilli tria lilia Gallica ex una parte, ex alia impressione pollicis cancellarii præfati principis. »

cormo (gl. *emulamenti*) is in the margin and may possibly have lost an *u* : if so it would be a plural *cormou* of **corm* = mid-Welsh *cwrwf* or *cwryf*, now *cwrw*, « beer ». Can *emulamenti* be for *ebullamenti?* We thus arrive after a fashion at the idea of fermented liquor of some kind or other, which seems to be the meaning of *cormou*. *Cwrw* is masculine in Welsh, probably for an old neuter; for, though the modern Irish form *cuirm*, genitive *corma*, is feminine, in old Irish it was neuter, as Stokes tells me. So also are the forms recorded by Greek authors, namely, τὸ κόρμα and τὸ κοῦρμι. The following are the steps through which the Welsh word has successively gone : — *corm-*, *cor'm*, *corom*, *corov*, *cwrwf*, *cwrw*. I have no doubt Davies is right in giving the plural of *cwrw* as *cyrfau*, though I have never heard the word used in the plural : *cyrfau* tallies perfectly with *cormou*, in which the evolved *o* of *corom* could have had no footing as the *m* was immediately followed by a vowel. Compare with *corom* the Irish pronunciation of *orm* as

or^{u}m, *gorm* as *gor$^{\breve{u}}$m*, etc. Even the Anglo-Irish are heard to say *storum*, *forum*, *arum*, etc. for *storm*, *form*, *arm*, etc. which forms a western illustration for Benfey's dissertation on the Skr. vowel *ri* in *Or. u. Occ.*

line 17. *ancera* (gl. *lustram*). The reading of the Latin may be *lustrant*, but owing to a defect in the Ms it is hard to decide. Moreover *ancera* is very obscure. I am inclined to treat it as standing for *ancerd*, the stem of the *d* having faded and so giving the word the appearance of ending in *a*. *Ancerd* I identify with the modern *angerdd* « æstus, » according to Davies. It is generally associated with fire, and extensively used metaphorically for the « brunt » of anything. To answer to this, one wants *lustram* to mean « lustre » or « glare ». But I confess the words in question baffle me entirely.

doguorenniam (gl. *perfundo*) looks at first sight as if it were *doguoren nam*, whence I am inclined to think that the gap is owing to a part of a letter having faded and that the above is the correct reading. According to Dr. Davies « *rhennâid* est genus mensuræ », and Le Gonidec gives *renn* « mesure pour les grains, qui vaut à peu près deux boisseaux. » Further in the Oxford extract « de mensuris et ponderibus » we find the words — « in sextario .i. ín héstáur mél .i. is xxx há guorenníeu »; here I think « xxx há guorenníeu » must mean « 30 plus an excess or additional quantity. » If so, *doguorenniam* probably means « I give over and above the bare measure, give in excess »; nor is there anything very improbable in the supposition that this is the meaning the writer attached to the Latin *perfundo*.

line 18. *hint* (gl. *peravia*) may almost to a certainty be restored and read as *tre dihintion* « per avia ». *Hint* has been equated with the Gothic *sinths*, and here it renders « via ». Now it is oftener the equivalent of « iter » than of « via ».

tirolion (gl. *agrica*) is the plural of *tirol* « relating to *tir* », land, which is not to be identified with, or derived from, the Latin *terra* : rather is it identical with the Skr. *tiram*, « shore or bank »; compare *tirio* « to come to shore, to land ». *Tir* is now masculine, but was probably once neuter like the Irish *tir*.

line 19. *douolouse* (gl. *depromis*). *Depromere* seems to have meant « to sing » : see Diefenbach. The Welsh verb as it stands is now

unknown, but the simple *louse* would now be *lleisi*, « thou voicest, or wilt voice or sing ». The change of *u* into *i* has already been noticed : *louse* became first *leusi*, then *leisi*.

line 20. *cobrouol* (gl.. *verbialia*) is derived from *cobrou*, now *cyfryw*, which now never takes the termination *-ol* though *amrywiol* does. *Cyfryw*, is derived from *rhyw*, « a kind or species », and *cyfryw* or *cobrouol* would mean « congeneric in the sense of being of the same kind or genus » or simply « such as », Latin *talis*. The *b* in *cobrouol* stands for an *m* — *com-rouol* : compare *omcobloent*, for *om-com-loent*, whence it appears that before *r* and *l*, *m* was particularly liable to be changed into *b* as in Greek. As to the latin, *verbialia* = « talia », the word seems to be an anomalous formation from *verbi*, as used in the phrase « verbi causa » or « verbi gratia » — thus in Cicero's *Fat.* 6. 12 : — si quis, verbi causa, oriente Canicula natus est. By the way, I have not found out that the *i* in the word *verbiage* is accounted for. Can it be that it is of the same origin as in *verbialia*, and that the word originally signified a fault of style arising from inserting too many particulars « verbi gratia »?

ómcobloent (gl. *apocant*). What appears as an accent over the *o* may have been a correction of the same, the corrections being always written above the letters to be corrected. But *imcobloent* seems to me hardly admissible at the date of this Ms. The Latin occurs several times and is in each instance, except the present one, glossed *collocare*. It was probably formed from *apothecare*, thus *apotcare*, *apoccare*, *apocare*. The word *ómcobloent* reminds of the modern *ymgyfleant*, but phonetic difficulties prevent their being identified. Analysing the word we have *óm-cob-lo-ent*, where *om-cob-* = *om-com-*, and *-ent* is the termination of third person plural = *-*anti*. Thus we have left as the base of the verb *lo*; the latter stands for **log*, which, as may be seen from what was said under *comtoou*, probably represents **lag*, for original **lagh*, whence we have λέχος λόχος, Gothic *liga*, *lagja* etc. From the same root also comes the Welsh *lle*, « a place », Breton *léac'h* and *leh*. So, after all, *ymgyfleant* and *ómcobloent*, though not identical, are very nearly related. If these conjectures should turn out to be well-founded *ómcobloent* ought to mean either « they place themselves » or « they place around » according as *óm-* is taken to have the force of the *ym-* or the *am-* of modern Welsh.

bud (gl. *bradium*) is now *budd*, « benefit or profit ». *Bradium* = *bravium* = βραβεῖον; the Welsh *bud* seems accordingly to have meant especially the « prize of victory » and probably « victory » itself, as its derivative *buddug* means « victorious ». Compare Irish *buaid*, « victory ». The English words of the same stock are *booty*, *to boot* etc.

line 21. *dodocetic* (gl. *inlatam*) is from the simplex *docetic*, now *dygedig*, representing an unmodulated form *duc-at-ic*, which became *doc-at-ic*, and *doc-et-ic* from the base *duc*. The latter means in book-Welsh « to take with one, to conduct », but in the colloquial its ordinary meaning is « to take with one what is not one's own, to steal », which reminds of the attempt to derive *fur* and φώρ from the root BHAR, to bear. The base here coincides with that of the Latin *dux*, *ducis*, whereas the Latin *duco*, Gothic *tiuhan* show gunation of the root-vowel; this is also the case in Welsh in the preterite of this verb, which is, for example, in the 3rd person singular, *dūg*, old Welsh *dūc* = Gothic *tauh*, and stands for *dudōca* (for *dudauca*) to be compared with the Skr. *dudōha*. It is seen that the final consonant of the Skr. *duh* differs from that hitherto given in the Welsh forms, but the nominal form which serves as infinitive for the latter coincides with it in this particular ; the infinitive being now *dwyn* probably for **dogn* or **dogin*. This by a common substitution of *b* for *g* seems to have given use to a form **dobn* or **dobin*, whence *dyfn* in the modern *diddyfnu*, « to wean »; which forms perhaps the only reminiscence in Welsh of the Sanskrit meaning of *duh*, « to milk, or draw out the juice of anything », while the Irish has in common use *deoch*, « a drink », and *diug-aim*, « I drink off ». No form corresponding to the Skr. *duhitar*, Gr. θυγάτηρ from this root is preserved in the Celtic languages ; nevertheless I think they once had one, but got to render it by a synonym from the root MARG whence Latin *mulgeo*, Gr. ἀ-μοργ-ός, and English *milk*. This I trace in the Welsh *merch*, « a girl or daughter », probably for **mercs* (= *merg-s*), in the same way as *nos* stands for **nocs*, and to be compared with the Lithuanian *mergà*, « a girl ».

holeu (gl. *çanori*[*ça*]) stands for *holev*, now *hylef*, « of ready voice ». A defect in the Ms occurs here : it has been suggested that *çanori* should be read *canoriça*, which suits admirably. A little to the left of the *p* of *pica* there stands a *g* which looks like

the remains of a gloss on *pica*. Of course the modern word for a magpie namely *piog* suggests itself at once, but is inadmissable; for it ought at the date of this Ms, to have ended in *c* and not in *g*. However it puts one on the right track : now *piog* looks like a derivative of *pi-* : this is rendered certain by the plural *pi-od*. In old Welsh *pi* would have been *pīg*, which seems more nearly related to the English *pie* (than to the French *pic*, Latin *picus*) as both these having dropped their guttural would lead one to suppose that that was a *g* rather than a *c*. This *pīg* then I presume to have been the gloss on *pica*, *canorica pica* being rendered *holev pīg*.

page 3, line 17. *lestnaued* (gl. *nausiam*) stands for *lestnaved*, which may be illustrated as to its meaning by comparison with *llesmair*, « a swoon », for *lest-mer*. The former syllable has already been explained : *mer* means « a fluid », as in *merllyn*, « a pool of stagnant water », *dy-fer-u*, « to drop », and *dad-mer* « to thaw ».

page 4, line 5. *glas* (gl. *glaucum*) has got into the line above *glaucum* evidently through the carelessness of a transcriber.

Before laying aside my pen, I feel it my pleasant duty to acknowledge the manifold assistance which Mr. Stokes has given me both in reading and interpreting these glosses : I am indebted also to the Rev. A. H. Sayce, Queen's College, and Mr. Bliss, the Bodleian, Oxford, as well as to Mr. Bradshaw, the University Library, Cambridge.

JOHN RHYS.

Jan. 5, 1872. Merton College. Oxford.

ATTODIAD I LYFRYDDIAETH Y CYMRY

(Supplement to the *Cambrian Bibliography*).

Since the publication of *Llyfryddiaeth y Cymry*[1] in 1869, several books that escaped notice in that work, but printed during the period embraced by it (1546-1800), have come to my knowledge. These omissions the following list is intended to supply. I shall, in the first place, make such additions to the published work as the present materials at my disposal will allow, and then I intend to offer some corrections of the more important errors that have unavoidably crept into it.

To those that have not seen the *Llyfryddiaeth* it may be necessary to state, that the plan adopted in that work is chronological, beginning with the year 1546, when the first book in the Welsh language was issued from the press, and ending with the eighteenth century. Under each year are registered the works, including reprints as well as original editions, known to have appeared in the course of it; and when the date of publication is uncertain, they are entered as near the time of their appearance as could be inferred from the evidence or probability which they presented; and to distinguish these articles from those the date of which admits of no doubt, the mark ¶ has been prefixed to their titles. In this supplement the chronological order has necessarily been abandoned, and the articles will be found promiscuously entered; but at the end a table of reference to the works printed in each year will be given.

To draw up a correct and complete list of Welsh books for any given period is by no means an easy task, and the further we go back from the present time, the difficulty proportionally increases. No library, either public or private, in which even a tolerably complete collection of Welsh books is deposited, anywhere exists. The library of the British Museum is extremely defective in early and comparatively early works in the

1. See an account of that work in the foregoing number, p. 281.

Welsh language; and the collection in the Bodleian at Oxford is still more meagre. St. David's College, Lampeter, an institution which ought to identify itself with everything that is national, possesses by far the largest library in the Principality; but the number of Welsh books which it contains is very small, and those few are neither rare nor of any particular value. Few private libraries are rich in this kind of literature, and, with a few exceptions, the peasant's cot rewards the researches of the bibliographer better than the nobleman's mansion. A Cambrian Museum, in which, among other things, all the books in the Welsh tongue might be deposited, is a great desideratum.

D. Silvan Evans.

1. Y Drych Christianogawl, yn yr hwn y dichon pob Christion ganfod gwreiddin a dechreuad pob daioni sprydawl, sef, gwybod modd i wasanaethu Duw, drwy ei garu a'i ofni yn fwy na dim, ag i daflu ymaith beth bynnag ar a fo rwystr i hynny. Y Rhan gyntaf yn peri gwasanaethu Duw drwy ei garu.

Rhotomagi apud hæredes Jathroi Faronis. 1585. 8vo. Pages xii–71.

A portion of the title will be found in *Ll. y C.* (under the year 1584, 2), but without any particulars. It is the work of Dr. Gruffydd Roberts, the Welsh grammarian, and was published, apparently after his death, by Dr. Roger Smith, who has prefixed to it a prefatory epistle to the Cymry. It is particularly worthy of notice as being one of the few Welsh books printed on the Continent, and the only one yet known to have been executed at Rouen. The only existing copy known to me is the one in the possession of the Rev. John Peter, of Bala, which is imperfect, the title and introductory portion of the work being supplied in manuscript; and it is to this gentleman I am indebted for a description of it. This is the first part; but whether a second part ever appeared, is at present unknown. See *Traethodydd* for January, 1872, p. 90.

2. Hanes y Ffydd er Dechreuad y Byd hyd yr oes hon. 1666. 4to. pp. 89.

This is undoubtedly the first edition of Hanes y Ffydd Ddiffuant by Charles Edwards (*Ll. y C.* 1671, 1). It contains only the first part of that work. The date is taken from the preface, the titlepage of the copy inspected being wanting, as is too often the case with old Welsh books.

3. Testament Newydd ein Harglwydd a'n hiachawdr Iesu Grist.

London. Printed by M. S. for John Allen at the Sun-rising in St. Pauls Churchyard. 1654. 12mo. pp. 820, 134=954.

It contains the metrical Psalms as well as the New Testament.

4. Bwyd Enaid: sef Llyfr bychan yn bedair Rhan. Rhan I. Am Dduw a'i Ddaioni i Ddynol-ryw. Rhan II. Am Ddyled Dyn tuag at Dduw, a'r

Pechodau gwrthwyneb. Rhan III. Am Ddyled Dyn iddo i hun ai Gymmydog. Rhan IV. Am y pedwar peth diweddaf.

Preintiedig gan N. Thomas. 8vo. pp. 62 [1723].

No place or date is given; but Nicholas Thomas printed ar Carmarthen. The author was the Rev. David Lewis, vicar of Llangatwg, Glamorganshire, from which place the metrical preface is dated « Tachwedd 18. 1723 » (See *Ll. y C.* 1710, 1; 1725, 2). It is all, excepting a few pages at the end, in popular verse; and the paper is remarkable for its inferior quality.

5. Yr Angenrheidrwydd o gredu Gwobryon a Chospedigaethau y Byd arall tu ag at fod yn wir Grefyddol. Wedi ei gasglu allan o waith Joan Scot D. D. a'i Gymreigio gan Joshua Thomas Ficcer Merthyr Cynog yn Sir Frycheiniog.

Argraphwyd gan Tho. Durston Gwerthwr Llyfrau yn y Mwythig 1743. 12mo. pp. 2, iv, 62 = 68.

For notices of the author and the translator, see *Ll. y C.* 1752, 6; 1753, 10.

6. Egwyddorion Difinyddiaeth, fu'n cael eu pregethu a'u credu, gan Ddisgyblion Crist gynt yn Bethania. Gan Morris Griffiths, gerllaw Hwlffordd.

Caerfyrddin, Argraphwyd gan I. Daniel. 1789. 12mo. pp. 24.

The work of a Baptist minister, forming a sort of confession of faith. Every subject ends with a verse or stanza, and three hymns will be found at the conclusion.

7. Hymnau a Chaniadau newyddion, ar amrywiol Fesurau. Gan Ioan Ifan, o Blwyf Manarowan, in sir Benfro.

Caerfyrddin, Argraphwyd gan Ioan Daniel, yn Heol y Brenin. 1790. 12mo. pp. 12.

8. Rhai Hymnau ac Odlau Ysprydol ar amryw Ystyriaethau, ynghyd â Marwnadau o Goffadwriaeth rhai Brodyr Ffyddlawn a ymadawsant ar Bywyd hwn. Gan Peter Williams.

Argraphwyd yng Nghaerfyrddin, gan Evan Powell, yn Heol y Prior. 1759. 12 mo. pp. 24.

9. Ymddiddau rhwng Ffidelius, Philosophus, a Dr. Theologus, yng nghylch, 1. Athrawiaeth y Drindod; 2. Am yr Enaid; 2. Am Ddioddefaint Crist; 4. Am nodau ysgrythurol o Ras.

[Caerfyrddin, 1778.]

The title of the copy consulted was wanting; but it was evidently printed ar Carmarthen; and the date, as appears from p. 40, is 1778. No author's name is given.

10. Llawlyfr y Llafurwr, yn ei hyfforddio pa fôdd i wneud y goreu o amrafael weithredoedd e'i Alwedigaeth a'r Pethau cynnefinaf sy'n digwydd

yn ei Fywyd, tuag at ogoniant Duw, a lleshaad ei Enaid ei hun. A 'sgrifenwyd yn Saesonaeg gan Weinidog yn y Wlâd er daioni i'w blwyfolion : ag a gyfieithwyd er mwyn y Cymru.

Argraphwyd yn Nulun yn y Flwyddyn, 1747. 12mo. pp. 48.

It appears to be the same work as No. 10, under 1711, in *Ll. y C.*, the translator of which was the Rev. Moses Williams. *Dulun*, properly *Dulyn*, is the Welsh form of Dublin, where the book was printed.

11. Cydwybod y Cyfaill gorau ar y Ddaear... In Saesoneg gan Henry Stubbs, wedi ei gyfieithu gan Theophilus Evans.

Amwythig, Argraphwyd gan John Rogers, tros Theophilus Evans a Siôn Rhisiart. 1715.

The first of the many publications of the fascinating author of Drych y Prif Oesoedd, the first edition of which appeared the year following (1716).

12. Y Rhan Gyntaf ar Ail Rhan o Hanes y Disgibl Sanctedd hwnnw a gladdodd Gorph yn Iachawdwr Crist. I Bris i'w Dwy Geiniog.

Argraphwyd yn y Mwythig, gan Stafford Prys, tros Lewis Jones, 1760.

13. Allwedd Newydd, neu Ffordd Hawdd ac Esmwyth i Bobl ieuaingc ddysgu Darllen Cymraeg...

Caerfyrddin: Argraphwyd gan I. Daniel. Pris chwe'cheiniog. [1799].

No date; the first edition may have appeared a year or two earlier; the fourth came out in 1804.

14. Eisteddfod Corwen, Mai 12, 1789, pp. 12.

Without place or printer's name. It contains poetical effusions by Jonathan Hughes, Walter Davies (*Gwallter Mechain*), Thomas Edwards (*Twm o'r Nant*), and others. See *Gwaith Gwallter Mechain*, i. 228.

15. Galarnad ar Farwolaeth Elinor Roberts o blwyf Llansannan yn sir Ddinbych, a ymadawodd a'r bywyd hwn y chweched dydd ar hugain o Chwefror, 1773. Ynghyd ag ychydig Hymnau, etc.

Trefecca: Argraffwyd dros Edward Parry, 1774. pp. 12.

16. Blodeuog Waith y Prydyddion Brytannaidd. O Gasgliad Methusalem Davies.

Machynlleth : Argraphwyd gan Titus Evans, 1791. pp. 36.

A different work from No. 8, under 1710 in *Ll. y C.*, but the title was evidently borrowed from it.

17. Crynodeb o Egwyddorion Crefydd: neu Gatecism Byrr i Blant, ac Eraill, i'w Ddysgu. Ail Argraffiad. Gan y Parchedig T. Charles, A. B.

Ngwrecsam : Argraphwyd gan R. Marsh. 1791. 12mo. pp. 96.

See *Ll. y C.* 1789, 1.

18. Traethawd, yn Dair Rhan. Rhan I. Am Ffydd; II. Am Ufudd-dod a Gweithredoedd Da; III. Am Ras.

The copy inspected being imperfect, the full title cannot be given, and the exact date could not be ascertained; but it appears to have been published after Amddiffyniad o'r Eglwys Gristionogol by the same author, which appeared in 1780. A second edition, under the auspices of the Society for Promoting Christian Knowledge and Church Union in the Diocese of St. David's was published at Carmarthen in 1822.

The author, the Rev. Howel Howel, who died in 1793, aged 86, was a native of the parish of Abernant, near Carmarthen, where he was born in 1707, and was descended from the Rev. Thomas Howell (father of the author of Epistolæ Ho-Elianae), at one time vicar of that parish. Before he obtained the vicarage of Llanbeudy, in Carmarthenshire, which he held until his death, he was either vicar or curate of Cilcennin in Cardiganshire.

19. Annerch ir Cymru iw galw oddiwrth y llawer o bethau, ar yr un peth angenrheidiol er mwyn cadwedigaeth eu heneidiau. Yn enwedig at y tlodion annysgedig, sef y crefftwyr, llafurwyr a bugeiliaid, y rhai o isel radd, o'm cyffelyb fy hunan. Hyn er eich cyfarwyddo i adnabod Duw a Christ (yr hyn yw bywyd tragwyddol) yr hwn sydd yn Dduw unig ddoeth, a dysgu ganddo ef, y deloch yn ddoethach nach athrawon. O Waith Ellis Pugh.

Argraphwyd yn Philadelphia yn y flwyddyn 1721, gan Andrew Bradford. 8vo. pp. 111.

This was the first edition of this work, as well as the first Welsh book ever printed in America. A copy is in the Philadelphia Library. See *Ll. y C.* 1782, 5; 1727, 10; and *Baner America* for February 9, 1870.

The work was translated into English by Rowland Ellis and David Lloyd, and printed at Philadelphia in 1727; and a 2d edition of the Welsh original appeared in London in 1782, 12mo, of which a new edition was published at the same place in 1801, 16mo.

The author, a Quaker, was a native of the parish of Dolgellau, North Wales, where he was born in 1656, and died in Pennsylvania in 1718, three years before the appearance of the American edition of the book.

20. Y Rhybuddiwr Christnogawl. Yn cynnwys Annogaeth Ddifrifol i i Fuchedd Sanctaidd...

Argraphedig yn Llundain gan J. R. i S. Manship, tan Lun y Llong, yn'r Heol a elwir (Yd-fryn) Cornhill, yn agos i'r (Cyfnewidty Brenhinawl) Royal Exchange. 1699. Yr ail Argraphiad yn Gymraeg. 12mo.

See *Ll. y C.* 1689, 1.

21. Dwy Gerdd Dduwiol, er Lleshad i bob Christion. Sef, y Gyntaf, Erfyniadau neu Ddwyfol Ddeisyfiadau am Ras a Gweilhad Buchedd. Ar

Ail, Annogaeth i wir Edifeirwch, ac Ymroad Ddifrifol i droi oddiwrth ein Pechodau a'n Hanwireddau. O Wneuthuriad Thomas Dafydd o blwy Meifod yn Sir Drefaldwyn.—Argraphwyd yn y Mwythig gan Tho. Durston, tros Thomas Owen yn y Flwyddyn 1714. pp. 8.

22. Cyffes Ymadrodd neu Eiriau diweddaf Robert Owen o Blwyf Llanrwst yn Sir Ddinbych; yr hwn a ddioddefodd yn haeddedigol ar y Pren Dioddef yn yr hen Waun neu'r Old Heath, yn ymyl y Mwythig ar y 17 dydd o Ebrill 1717. pp. 8.

The author and printer's name is thus given at the end: « O Wneuthuriad ac Argraphiad John Rhydderch yn y Mwythig, ac ar werth ynghyd ac amryw Faledi Cymraeg a Saesnaeg. »

23. Llyfr Carolau a Dyriau Duwiol yn cynnwys Casgliad helaethach nag y sy'n yr argraphiadau eraill o Oreuon Gwaith y Prydyddion gorau Ynghymru yn y ffordd honno o Gerddwaith. At ba un y Chwanegwyd yr Ail Rhann yr hon na fu erioed or blaen yn argraphedig. Y Pedwerydd Argraphiad.

Argraphwyd yn y Mwythig gan T. Durston. 1729. 12 mo. pp. 432.

This, it will be seen, is stated to be the *fourth* edition, while that of 1745 is called the fourth also. The first edition was edited by Ffoulke Owens, and printed at Oxford in 1686, 8vo; the second by Thomas Jones in 1696; and the third by Durston at Shrewsbury in 1720. This must therefore be the fourth edition, and the so-called fourth edition of 1745 must be the fifth. See *Ll. y C.* under these years.

24. Prophydoliaeth Nixon wedi ei chyfansoddi ar fesur cerdd gan Joseph John.

No date. Anthony Nixon's Cheshire Prophecy, of which this is a translation, appeared first in 1719, and has been frequently reprinted.

25. Hanes o Fywyd a Marwolaeth Iudas Iscariot.

Argraphwyd yn y Mwythig gan Thos. Durston. pp. 24. No date.

26. Dull y Briodas Ysbrydol rhwng Mab y Brenhin Alpha a Merch yr hên Amoriad yn Nyffryn Trueni Ysbrydol.

Argraphwyd Ynghaerlleon gan T. Huxley dros Petr Morris. 1770.

27. Cydymmaith i'r Allor, yn dangos Natur ac Angenrheidrwydd o ymbaratoi i'r Sacrament mewn Trefn i dderbyn yn deilwng y Cymmun Sanctaidd. Ym mha un y profir fod yr holl ofn a'r Arswyd (ynghylch Bwytta ac yfed yn annheilwng, ac i fod yn Euog o Ddamnedigaeth i ni ein hunain wrth hynny) yn ddi-sail; ac yn anwarantedig. At yr hyn Chwanegwyd Gweddiau a Myfyrdodau, i Ymbarattoi i dderbyn y Sacrament, fel y mae Eglwys Loegr yn gofyn gan ei Chymmunwyr... Gwedi ei Gyfieithu ir Gymraeg, gan L. E.

Argraphwyd in y Mwythig, gan Stafford Pryse. 1774. 12mo. pp. 74.

Several editions of this work are registered in *Ll. y C.*, but none bearing this date. The date here given is unmistakable, but the number of the edition is not stated. The preface to the work is signed by W. V.

28. Dioddefiadau y Byddinoedd Brutanaidd yn y Dychweliad trwy Holland yn y Blynyddoedd 1794 a 1795.

Croesoswallt: Argraphwyd gan W. Edwards. 1796. 12mo. pp. 14.

29. Canwyll Crist, etc.

Caerlleon, Argraffwyd gan Ioân Harfie yn agos i'r ty Marchnad. 1767. 12mo. pp. 8.

30. Barnedigaethau Ofnadwy Duw ar Blant Creulawn... Wedi ei gyfieithu i'r Cymry Gan Ifan Thomas argraffydd.

Mwythig argraffwyd gan W. Williams tros Lewis Jones. 1766. 12mo. pp. 8.

It must be the first edition of No. 12, 1767, in *Ll. y C.*, though the latter is not stated to be a second edition.

31. Gwaedd yng Nghymru, yn Wyneb pob Cydwybod. Gan Morgan Lloyd, o Wynedd. At yr hyn y rhag-chwanegwyd, ei Lythyr i'r Cymru cariadus. Ynghyd a Hanes ei Fywyd Ysbrydol, a sgrifennwyd gantho ei hun... Yr Ail Argraphiad.

Caerfyrddin, Argraphwyd gan J. Ross, yn Heol-Awst, 1767. 12mo. pp. 36.

This is called the second edition, but it must be the second of the impressions issued by Ross, as there are no less than four previous editions recorded in *Ll. y C.*, the first edition, according to that work, having appeared in 1653. We have the author's own statement that the 'Llythyr' which forms part of this edition was the first production which he committed to the press.

32. Canwyll y Cymru: sef, Gwaith Mr. Rees Pritchard, gynt Ficcer Llanddyfri, a brintiwyd o'r blaen yn bedair rhan, wedi ei cyssylltu oll ynghyd yn un Llyfr. — The Divine Poems of Mr. Rees Pritchard, sometimes Vicar of Landoverey in Carmarthenshire.

London, Printed by J. Moxon and B. Beardwell for D. Jones, in the year 1696. 12mo.

This may be the fourth edition, but it is not stated that such is the case.

33. Hymnau Duwiol.

Mwythig, 1740. 12mo.

34. Pregeth George Whitfield ar yr Enedigaeth Newydd.

Bristol, 1739.

35. Amser a Diwedd Amser; yn Ddau Draethawd: Y cyntaf ynghylch

Prynnu'r Amser: Yr ail ynghylch ystyried ein Diwedd. A Osodwyd allan gyntaf yn Saesonaeg gan John Fox. Ac a gyfieithwyd yr awrhon i'r Gymraeg er daioni i'r Cymru... Argraphwyd yn y Flwyddyn 1724.

Place not given. If, as the author of *Ll. y C.* supposes, two editions of this work appeared in 1707, this must be the third impression, and that of 1784 the fourth; but to me it appears that the two editions recorded under 1707 are identical, and this must be regarded as the second. The translator was the Rev. Samuel Williams, though the name does not appear on this title page.

36. Canwyll y Cymry: sef Gwaith Mr. Rees Prichard gynt Ficcer Llanddyfri, wedi ei argraphu ynghyd yn chwe rhan yn fwy cyf... a helaethach nag un argraphiad a fu allan erioed o'r blaen, a chwedi ei fanwl chwilio ai ddiwygio'n ofalus o amryw feiau a changymmeriadau anafus gan John Rhydderch. The Divine Poems of Mr. Rees Prichard sometime Vicar of Llandovery in Carmarthenshire. Seithfed Argraphiad gyda ychwanegiad helaeth.

Argraphwyd yn y Mwythig gan Thomas Durston, lle y gellir cael printio pob math a'r gopiau am bris gweddaidd a chael ar werth amryw lyfrau Cymraeg a Saesnaeg.

Like many of the books printed by Durston, it has no date; but from the fact that it contains *six* parts, while the edition of 1724, which is dated, has but *five*, we may reasonably conclude that it appeared some time later than that impression. Different editors were not always careful to enumerate their editions. The edition printed by Durston in 1714 is called the fifth.

37. Canwyll y Cymry; sef Gwaith Mr. Rees Prichard gynt Ficar Llanddyfri, yn bum rhan. The Divine Poems of Mr. Rees Prichard sometime Vicar of Llandovery in Carmarthenshire.

Argraphwyd yn y Mwythig gan John Rogers. 1724. 12mo.

What edition this was, is not stated.

38. The Morning Star: or the Divine Poems of Mr. Rees Prichard, sometime Vicar of Llandovery in Carmarthenshire, transtated into English verse.

London, Printed and sold by J. Johnson, Whitechapel Road Side, J. Pridden, Bookseller, Fleet Street, and T. Baldwin, Paternoster Row. 1785.

Apparently a reprint of W. Evans's translation of this popular work. See *Ll. y C.* 1771, 14.

39. Ban wedy i dynny air yngair allā o hen gyfreith Howel *da**, vap

* For want of proper type, the Anglo-Saxon barred d, used in this title, has been represented by *d*.

Cadell brenhin Cymbry, ynghylch chwechant mlyne*d* aeth heibio wrth yr hwn van y gellir *d*eall bot yr offeiriait y pryd hynny yn priodi gwrage*d* yn *d*ichwith ac yn kyttal ac wynt in gyfreithlawn.

A Certaine Case Extracte out of the auncient Law of Hoel da, kyng of Wales in the yere of oure Lorde, nyne hundred and fourtene passed : whereby it maye gathered that priestes had lawfully maried wyues at that tyme.

1. Cor. vii.

It is better to mary, than to burne.

S. Ambrosse.

The consent of the wyll, is thys burning

...Was owner of Llantathun.

There is no imprint on the title page, but the colophon is as follows: 'Imprinted at London by Roberte Crowley, dwellyng in Elye rentes in Holburne. The yere of our Lord. M. D. L.

Cum priuilegio ad imprimendum solum.'

This is a small quarto of four unpaged leaves, the back of the title being blank. The author was William Salesbury, and the tract appears to have formed an appendix to « The Baterie of the Popes Botereulx » (*Ll. y C.* 1550, 2, note) which appeared the same year, and from the same press. In my copy the first two or three words of the last line of the title are illegible, a defect apparently caused by the paper not having taken the impression. The work, excepting the extracts, is written in English, and is all in black letter.

40. Y Gwirionedd yn Dianc o Law Trais. Hefyd Breuddwyd Hynod. Llundain, argraffedig gan S. Rousseau, Heol y Coed, Ffynon Feusydd, ac ar werth gan J. — R. 60 Paternoster Row, Gwerth Ceiniog. 12mo. 8 pages.

41. Histori'r Geiniogwerth Synnwyr Ar Ddull Enter Lute neu hanes Marchiant mawr yn Lloeger a hoffodd Butain o flaen ei wraig; ag fel y Cafodd ei Droeadigaith drwy ryfeddol Ragluniaeth Duw. Ar yr hynn y chwanegir, ychydig o gwrs y Byd Presennol, ynghylch mesur y tiroedd, a Dyblu Rhenti yn amryw fannau; Gyda chydig ddiddanwch perthynasol i'r fath waith. O Gyfansoddiad Hugh Jones Llangwm. Pris Chwech einiog.— Argraphwyd yn Ngwrecsam gan R. Marsh, Gwerthwr Llyfrau. No date.

42. Y Rhan gyntaf o Gatecismau a Gweddiau, neu Grefydd Plant Bach Saith neu Wyth Mlwydd Oed. Gan I. Watts, D. D.

Argraphwyd yn Llundain, 1747. 8vo.

43. Llais y Durtur : Sef Gwahoddiad Grasol Crist ar Bechaduriaid... Gan y Parchedig Mr. D. Rowland, Gweinidog yn Efengyl yn Llangeitho.

Argraphedig yn Llundain gan W. Roberts ac ar werth Ynghymru gan D. Jones o Drefryw; a W. Thomas dan lun y Fuwch Goch, Cowlane yn agos i Smithfield. 1764. (Pris Dwy geiniog). 12mo. pp. 15.

A reprint of No. 15, 1762, in *Ll. y C.*

44. Porth neu Ddechreuad Christianogaeth.

12mo. pp. 62.

45. Pererindod: Sef Hanes y Parchedig Mr. J. Hart, Gweinidog yr Efengyl yn Llundain. Wedi ei 'Scrifennu a'i Law ei hun yn Saes'naeg, mewn Rhagymadrodd yw Lyfr Hymnau... Ynghyd a rhai Hymnau (gan mwyaf ar Destynau yr Awdwr). Gan J. Thomas.

Caerlleon: Argraphwyd gan Ioan Harfie, tros J. Thomas. 1767.

46. Llythyr oddiwrth Gymmanfa o Weinidogion a gyfarfu yn yr Alltwen, yn Sir Forganwg ar y dydd cyntaf a'r ail o Fehefin yn Flwyddyn 1779, at eu hamryw Eglwysydd. Caerfyrddin, argraphwyd gan J. Ross.

47. Hymnau; neu Ganiadau er mawl a gogoniant i Dduw. Gwasanaethwch, etc. Salm. c. 2. Gan lefaru, etc. Eph. v. 19. N. B. Fod Gair-lyfr, Yscrythyrawl, (yn cael ei ddwyn ymlaen, yw Argraphu, os bydd gofyniad Cyffredin amdanynt.) Yn Cynnwys, amryw arwyddoccad y Geiriau mwya caled, yn y Bibl. Sef Swyddau, enwau Dynion, Gwragedd, Gwledydd, Dinasoedd, Afonydd. A Naturiaetheu, Bwystfilod, Adar, Pyscod, Coed, Planhigion, Ffrwythau, Hadau, Cerrig, etc.

Dublin: Argraphwyd gan S. Powell. 1764.

In this awkward way the same page is made to serve the purpose of a title for one book and an advertisement for another, and is, in both cases very inaccurately printed. The author, whose name the title does not bear, was John Robert Lewis, of whom a notice will be found in *Ll. y C.* under 1760, 13.

48. Amdo i Babyddiaeth.

Llundain, 1672, 8vo.

See Moses Williams, *Cofrestr*, № 15.

49. Hyfforddiadau i Ymddygiad Defosiynol a Gweddus yng Nghyhoeddus Wasanaeth Duw; yn fwy enwedigol yr Arferiad o'r Weddi Gyffredin a appwyntiwyd gan Eglwys Loegr.

Llundain: Printiwyd gan Tomas Bascett, Printiwr i Ardderchoccaf Fawrhydi'r Brenin; a chan Wrthddrychiaid Rhobert Bascett. 1752. 8vo. pp. 8.

Generally prefixed to the Cymmrodorion illustrated edition of the Prayer Book which bears date 1755 and 1770. The editor was Richard Morris, who also superintended two editions of the Welsh Bible (1746, 1752).

50. Tair o Gerddi Newyddion. Yn gyntaf. Cerdd yn Gosod allan mor Rhyfeddol iw Gweithreddoedd Duw yn mhob oes, ag yn Rhoddi

Hanes am y Ddraenen wen a Flodeuodd yngwlad... hen Ddydd nadolig. 1753. Dechre ar Gwel yr Adeilad. Yn Ail. Cerdd er Addysg i ni am Styried... yn ddifrifol am ddydd y farn... ymddangos ger bron Brawdle... hyn a wnaethom... Drwg. Iw chanu ar Loath to depart... Yn Drydydd. Cerdd o Gynghorion i Ifiengtyd i Beidio Gwneuthyr... a dysgu Gwneuthyr daioni iw chanu ar Ddiniweidrwydd.

Argraffwyd ynghaerlleon gan E. Adams, 1753.

The title slightly imperfect. The author was Ellis Roberts the poetaster. See *Ll. y. C.* 1774, 16; and *Traethodydd* for January, 1872, p. 103.

51. Dwy o Gerddi. Y Gyntaf... farwnad am yr anrhydeddus..... Williams Wynn, ar ffarwel Ned Puw. Yr ail... yn y Gerddi chwi gewch Gyflawn Eglurhâd am Ddrygioni Dyn a Gwrthie Duw 1754, ar Loath to Depart y ffordd fyraf. Emyn yn dangos mawr Drugareddau Duw yw etholedigion. Tri o Englynion i Mr. Howel Lewis meddig o Lundain, ail Mâb William Lewis, Esq. o Trosglwyn yn amlwch ym mon.

Argraphwyd yn y Mwythig tros Tho. Roberts.

No date; but it appears to have been printed in 1754. The name of Evan Davies is subscribed to one of the « Cerddi », and that of Hu. Evens to the « Emyn » and « Englynion ». The title, as will be seen, is slightly injured.

52. Yn Gyntaf, Cyffes ar i glafwelu un Dafydd Evans prydydd o lanfair caereinion 'n Sir drafaldwyn iw canu ar fesyr Gwel 'r Adailiad. Yn Ail. Cynghorion i ferched ifaingc iw canu ar farwnad Bwngc. Yn drydydd. Addyned a ffurpas pechadyr gwedi bod yn agos i Ange ond gwedi cael i Spario gen dduw yng hyd a chyngor i erill i gofio duw mewn iechid canu ar gwel ar adailiad.

Argraphwyd [cetera desunt].

The production of Jonathan Hughes, of Llangollen, who was born in 1721, and died in 1805. Cp. *Ll. y. C.* 1778, 1.

53. Tymhorol Newyddion, or Wybren neu Almanac Newydd,

Am y Flwyddyn er Creadigaeth y Byd	5715
Oedran ein Harglwydd	1766
Er diwigiad y Calendar	14
Tyrnasiad B. George III	6
Gwedi Blwyddyn naid	2
Argraphiad y llyfr hwn	1

Yn cynwys Calendar cyflawn or deuddeg Mîs y Flwyddyn, Dechreuad y Pedwar Tymhor, Codiad, Machludiad a Thremiadau'r Haul, y Lleuad, ar Planedau, Hanes Termau Cyfraith yn Llundain, a Chymru, Termau Ysgolheigaidd Rhydychen, a Chambridge, gida nifer ô Dablau, Chroniclau, gwaith Beirdd, a Chôf-restrau, na fu erioed yn breintiedig or

blaen yn y Jaith Gymraeg, a llawer o bethau eraill cymwysol a chyfeus iw Gwybod ai deall, nad ellir moi pennodi yma. Gwaith gwael Philomath Gwilim Hywel.

Argraphwyd yn y Mwythig, ag ar werth gan J. Eddowes, Preintiwr, a gwerthwr Llyfrau, ag ar werth hefyd Yngwrecsam, gan R. Marsh; yn Llangyniw, gan H. Rogers; yn Caio gan M. Jones; yn y Bala, gan R. Edwards; yn Dolgelleu, gan W. Hughes; yn Corwen, gan R. Evans ag Ev. Jones; yn Rhuthin, gan E. Evans a P. Edwards; yn Llangollen, gan R. Parry; yn Abergavenny, gan B. Rogers; yn Abertawy, gan M. Bevan; yn Aberhonddu, gan D. Jones a T. Llewelin; yn Llanfawr yml y Bala, gan R. Rynallt; yn Pwllheli, gan R. Williams; yn Llanidloes, gan W. Howell, E. Parry, a R. Evans; yn Aberystwyth, gan C. Lloyd; yn Machynlleth, gan W. Jones, L. Rowlands, H. Hughes, ag El. Herbert; yn Oswestry, gan S. Hotchkis; yn Caerfyrddin, gan Mr. Williams, a Mrs. Taylor; yn Llangeitho, gan D. Jones; yn Llangadog gan... Charles; ag yn Llandeilo, gan Walter John. (Pris 8*d*.) 8vo. pp. 48.

The first Welsh almanac is stated to have been published in the year 1680 by Thomas Jones, the compiler of the small Welsh-English Dictionary which appeared in London in 1688; and I believe they have been continued without interruption to the present time, though few of them have ever been noticed by bibliographers.

As far as I have been able to ascertain, Thomas Jones's successors, to the end of the 18th century, were the following: John Jones, of Ty'n y Caeau, near Wrexham; Evan Davies, of Manafon, Montgomeryshire; John Rhydderch, the Shrewsbury printer; John Prys, of Llandegla, in Denbighshire; John Edwards, of Glyn Ceiriog, in the same county; William Howel; John Cain Jones; John Robert Lewis, of Holyhead; John Harris, of Cydweli; and Matthew Williams, of Llandeilo. Prys published almanacs annually for about forty years, and J. R. Lewis for forty-four.

The almanac here recorded is the first of a series of ten, which, during so many years, were published by Gwilym Hywel, or William Howel, a native of the parish of Llangurig, near Llanidloes, in Montgomeryshire, who was born in 1705, and died at Llanidloes in 1775, the year in which the last of his annuals appeared.

The almanacs of W. Howel, like the rest of those which were published in the last and preceding century, being very scarce, I have given, for this year, the extremely long title, imprint and all, in full; but for the remaining years, for brevity's sake, the leading words of each title must suffice. Excepting the dates and the mottoes, the difference between them is very immaterial.

As has been appropriately observed, the old Welsh almanacs of the seventeeth and eighteenth centuries may be regarded as the precursors of the monthly

magazines and other periodicals now so plentiful in the Welsh language, and were a kind of medium for the literary intercommunication of those days, being conducted and compiled by men of considerable literary pretensions*. Hence we find in them many things which could hardly be expected in publications of the class to which they belong. In addition to the usual information found in almanacs, each of them contains a certain amount of matter strictly literary, sometimes in prose, but more generally in verse, and some of these possess no small merit.

The staple articles of this kind will be found to consist of popular songs and Christmas carols; but occasionally they contain also some of the superior productions of a preceding age.

Their principal literary articles will be noticed under each year as we proceed. In this year's issue we have only « Carol Nadolig », and a few « Englynion », both apparently by the Editor.

54. Tymmhorol, ag wybrenol Newyddion, neu Almanac Newydd am y Flwyddyn... o Oedran ein Harglwydd 1767.... Pan edrychwyf ar dy Nefoedd, gwaith dy fysedd; y Lloer a'r Ser, y rhai ordeiniaist: Pa beth yw Dyn! *Salm.* viii. 3, 4. O gasgliad Gwilim Howel, Philomath.

Argraphwyd yn y Mwythig, ag ar werth gan J. Eddowes, Preintiwr, a gwerthwr Llyfrau... (Prîs 8 *d.*). 8vo. pp. 48.

The motto from the Eighth Psalm has been added, and « Hywel » converted into « Howel »; and so the name continues to the end of the series.

The principal literary article is the fine pastoral or « Bugeilgerdd » of Edward Richard, which had been finished the previous year, and was now printed for the first time. See *Gwaith Prydyddawl* Edward Richard (London, 8vo, 1811), p. 31; *Blodau Dyfed,* p. 170. We have also « Englynion » by Dewi Fardd, John Edwards, Rhys Morgan, and William Ruffe; and « Gwahoddiad i Sion, neu Ymdaith a'r [o'r] Aipht i wlad Canaan », by Sion Powel, of Llansannan, Denbighshire.

55. Tymmhorol, ag wybrenol Newyddion, neu Almanac Newydd am y Flwyddyn... o Oedran ein Harglwydd 1768... O gasgliad Gwilim Howel, Philomath.

Argraphwyd yn y Mwythig, ag ar werth gan J. Eddowes, preintiwr, a gwerthwr Llyfrau..... (prîs 8 *d.*). 8vo. pp. 48.

The motto this year is taken from *Gen.* i. 14. The literary articles are « Cywydd Marwnad Lewis Morris », by the Rev. Evan Evans (*Ieuan Brydydd Hir*), author of *Dissertatio de Bardis;* « Hymn Newydd », by Edward Richard, author of the « Bugeilgerdd » noticed under 1767, reprinted as « Emyn neu Hymn » in his *Gwaith Prydyddawl,* p. 79; and *Blodau Dyfed,* p. 261; « Gweniaith a

* Mr. E. Hamer, in *Collections historical and archæological for Montgomeryshire,* vol. iii, p. 250. In the same paper Mr. Hamer has given a short sketch of the life of Howel.

Hoced y Tafarnau », by John Edwards, Clochydd Manafon; « Cyffes ac Achwyniad Mab Iefangc », by John Evan, o Lanihangel Ystrad yn Sir Aberteifi, which will be found reprinted in *Blodau Dyfed*, p. 402; and some « Englynion » by Dewi Sion, and by the editor. It contains also some account of the celebrated bridges of Llanrwst and Pont y Pridd.

56. Tymmhorol, ag wybrenol Newyddion, neu Almanac Newydd am y Fwyddyn... o Oedran ein Harglwydd 1769..... O gasgliad Gwilim Howel.

Argraphwyd yn y Mwythig, ag ar werth gan J. Eddowes, Preintiwr a gwerthwr Llyfrau with y Ty Marchnad..... (prîs 8 *d.*). 8vo. pp. 48.

« Philomath » is omitted, and the motto is from *Jer.* xiv. 22. The poetical pieces are « Cywydd Marwnad yr Urddasol Bendefig Robert Davies, o Lannerch, Yswain, yn sir Fflint », by the Rev. Evan Evans, reprinted in *Blodau Dyfed*, p. 17; « Carol duwiol Nadolig », by Sion Powel; « Englynion y ganwyd i'r Bont newydd ar Dâf yn Sir Forganwg sêf Pont y Ty-Pridd, by Lewys Hopcin, o Landyfodwg yn sir Forganwg, which will be found reprinted in his collected works called *Y Fel-Gafod*, p. 69; « Carol Mai, » by Dewi Fardd; and, as usual, some « Englynion » by the editor himself.

57. Tymmhorol, ag wybrenol Newyddion, neu Almanac Newydd am y Flwyddyn..... o Oedran ein Harglwydd 1770... O gasgliad Gwilim Howel.

Argraphwyd, ac ar werth yn y Mwythig, gan J. Eddowes, Preintiwr, a gwerthwr Llyfrau with y Ty marchnad..... (prîs 8 *d.*). 8vo. pp. 48.

It contains « Marwnad Lewis Morris, Esgweier », by the Rev. Gronwy Owen, being, so far as it is known, the last production of his pen. It was written in Virginia in 1767, and has been frequently reprinted. See *Greal neu Eurgrawn* (Carnarvon, 1800), p. 27; *Corff y Gainc* (2nd edit.), p. 1; and *Gronoviana*, p. 116. Succeeding the « Marwnad » we have « Carol Plygain Ddydd Nadolig », by David Jones, o Drefriw (*Dewi Fardd*), the compiler of *Blodeugerdd Cymru*, 1759, and *Cydymaith Diddan*, 1766; and « Englynion », by Jack Rhees, o Lanrhaiadr ym Mochnant, John Jones Llywelun, o Gaer Einion, D. M. Bardd anadnabyddus, and Dafydd Griffydd, « Saer-Maen o Lanbadarnfâch, yn sir Aberteifi ». The motto this year is from *Eccles.* xliii. 7, 8.

58. Tymmhorol, ag wybrenawl Newyddion, neu Almanac Newydd am y Flwyddyn..... o Oedran ein Harglwydd 1771..... O gasgliad Gwilim Howel.....

Argraphwyd, ac ar werth yn y Mwythig, gan J. Eddowes, Preintiwr, a gwerthwr Llyfrau with y Ty marchnad... (prîs 8 *d.*). 8vo. pp. 48.

Literary articles: « Cywydd Marwnad yr hybarch Lewis Morris, Ysgweier », by Hugh Hughes, o Lwydiarth Escob, yn Sîr Fon; « Carol Haf », by John Edwards, Clochydd Manafon; « Marwnad Tomas Makaig », by Ioan

Siencin, o Aberteifi (see *Blodau Dyfed*, p. 285); and « Cywydd yr Hwsmon », by G[wilim] H[owel].

59. Tymmhorol, ag wybrenawl Newyddion, neu Almanac Newydd am y Flwyddyn... o Oedran ein Harglwydd 1772... O gasgliad Gwilim Howel...

Argraphwyd, ac ar werth yn y Mwythig, gan J. Eddowes Preintiwr, a gwerthwr Llyfrau yn yml y Fy marchnad... (prîs 8 *d.*). 8 vo. pp. 46.

Among its contents are « Yr Awdl Gyffes », by Wiliam Cynwal; « Cerdd Dafydd Efan, yn ddiweddar o Lanfair Caer-Einion yn sir Drefaldwyn, Bardd o'r Oes ddiwaethaf »; « Carol ar Ystyr Genedigaeth ein Iachawdwr Iesu Grist », by Huw ap Huw (= Hugh Hughes, of Llwydiarth Esgob, Anglesey); « Englynion i annerch G. H. », by the same; and « Cywydd i Sior Tywysog Cymru », by Rice Jones, o wlâd Meirion (= Rhys Jones, Blaenau, Merioneth, compiler of *Gorchestion Beirdd Cymru,* 1773, 4to).

The title in the copy inspected is imperfect.

60. Tymmhorol, ac wybrenawl Newyddion, neu Almanac Newydd am y Flwyddyn... o Oedran ein Harglwydd 1773... O gasgliad Gwilim Howel...

Argraphwyd, ac ar werth yn Mwythig, gan J. Eddowes, Preintiwr, a gwerthwr Llyfrau yn yml y Ty marchnad... (prîs. 8 *d.*). 8vo. pp. 48.

It contains « Cywydd y Methiant », wrongly attributed to the Rev. Evan Evans (sometimes called Ieuan Brydydd Hir *Ieuaf*) instead of Ieuan Brydydd Hir *Hynaf*, who flourished about the middle of the fifteenth century; « Cywydd am Enedigaeth, a Dyfodiad ein Iachawdwr Iesu Grist i'r byd yn y Cnawd », by Huw Huws o Fon; « Annogaeth i bob gwir Gristion ddyfod o dan Lywodraeth pechod, i wybodaeth o'r goleuni », by John Rhys o Llanrhaiadr; « Cân, yn dymuno llwyddiant, ac ymwared o beryglon, i Long newydd Mr. Lloyd o Gwmgloyn, yn Sir Bemfro » (reprinted in *Blodau Dyfed,* p. 214) by Ioan Siencyn o Aberteifi; Gwahoddiad i'r Beirdd », by G. H. (= Gwilym Howel), I. S. (= Ioan Siencyn), and I. R. (= Iohn Rhys; with a short account of an Eisteddfod held at Llanidloes. The motto in the title is taken from *Esdr.* iv, 34, 35.

61. Tymmhorol, ac wybrenawl Newyddion, neu Almanac Newydd am y Flwyddyn..... o Oedran ein Harglwydd 1774... O gasgliad Gwilim Howel...

Argraphwyd, ac ar werth yn y Mwythig, gan J. Eddowes, Preintiwr, a gwerthwr Llyfrau yn yml y Ty marchnad... (prîs 8 *d.*). 8vo. pp. 48.

The motto is from *Isai.* xlv. 12. The first piece of poetry is « Awdl Foliant Rhisiart ap Sion » (generally called « Rhisiart Sion Greulawn »), by Sion Tudur, which is said to have suggested to Dean Lloyd of St. Asaph the idea of his *Legend of Captain Jones* (London, 1656). The « Awdl » will also be found printed, but from a different ms., in the *Brython* for 1858, p. 215. The other

effusions consist of « Carol Mai, 1772 », by John Edwards, already mentioned; « Englynion », by Harry Parry, o Graig y Gath, a poetaster, of whom a notice will be found in *Gwaith Gwallter Mechain*, i. 466; « Ychydig o hanes y Gymdeithas [Eisteddfod] a gynhaliwyd yn Aberteifi, Dydd llun y Sulgwyn, sef Mai 31, 1773 », by Ioan Siencyn, Thomas Cox, and Benjamin Owen.

61. Tymmhorol, ac wybrenol Newyddion, neu Almanac Newydd am y Flwyddyn..... o Oedran ein Harglwydd 1775..... O gasgliad Gwilim Howel...

Argraphwyd, ar werth yn y Mwythig, gan J. Eddowes, Preintiwr, ac gwerthwr Llyfrau yn yml y Ty marchnad... (prîs 8 *d.*). 8vo. pp. 48.

The literary contributions are the following: « Cywydd Marwnad Mr. William Morris o'r Dollfa Ynghaer Gybi ym Mon », by the Rev. Evan Evans, reprinted in the *Cylchgrawn*, ii. 86; « Carol Plygain », by David Jones o Drefriw; « Cywydd o waith Rhees Morgan, o Bencraignedd, ym Morganwg, a wnaeth i Wiliam Duwc o Cumberland, yn amser y gwrthryfel yn Scotland yn y Flwyddyn 1745 »; « Englynion ar ystyr y pedwar Elfennau », anonymous; « Dammeg », by Huw Huws o Fon; « Annerch Iorwerth Morganwg » (probably Iolo Morganwg), being a laudatory address to the editor; « Annerch David Jones, C. C. i Gwilim »; and a verse of four lines by Gwilim himself, « Ar ystyr coegni a rhodres y byd ». This being the last of the series, the editor having died in the course of the year, the motto is not ill chosen: « Dysg i ni felly gyfrif ein dyddiau, fel y dygom ein calon i ddoethineb! » *Salm* xc, 12.

The last page of each almanac is invariably devoted to the advertisement of Books sold by J. Eddowes at Shrewsbury, and R. Marsh at Wrexham.

William Howel was succeeded by John Cain Jones, who published his first almanac in 1776.

62. Wybrenawl Gennadwri neu Almanac Newydd am y Flwyddyn oedran y Byd, 5695. Ac am Flwyddyn o oedran yn Jachawdwr Jesu Grist 1746. Ar Ail ar ol Blwyddyn Naid.

Yn mha un eu cynhwysir Dyddiau'r Mis, a Llythyren y Sul, Dyddiau Gwylion a hynod, oed y Lleuad ai Rheolaeth ar Gorph Dyn ac Anifael with fyned Trwy'r Deuddeg Arwydd, Toriad y Dydd, a dechreu Tywyll Nos, Codiad a Machludiad yr Haul, ystyniad a Byrrhad y Dydd, hyd y dydd, dyfodiad y Twr-Tewdws ï'r Dehau ar *Semidiurnal Ark* neu hanner hyd y dydd pan fo'r haul mewn cyswllt ar Twr-Tewdws yw chwanegu at ddyfodiad y Twr-Tewdws ï'r Dehau i gael ei fachludiad; ar *Seminoctiurnal Ark*, neu hanner hyd y Nos yw chwanegu at yr amser ei bydd y Twr-Tewdws yn y deheu ei gael yr awr ar munud o'i godiad, Dyfodiad y lleuad ï'r Dehau ar *Semidiurnal Ark*, y Dydd cyntaf, ar ail dydd ei bo'r lleuad yn mhob arwydd a hynny yw chwanegu at yr amser ei bydd Lleuad yn y Deheu ei gael yr awr ar munud oi Machludiad, bob Dydd Trwy'r flwyddyn ac yw *Substractio* neu

yw dynny oddiwrth yr amser ei bo'r ileuad yn Deheu ei gael yr awr ar munud oi Chodiad y Dydd a fynoch Trwy'r flwyddyn. Tremiadeu'r planedau ac amcan or hîn, Dechreuad pedwar Chwarter y flwyddyn, a Sywedyddawl Farnedigaeth ar bob chwarter y neilltuol, Dechreu a Diwedd Termau cyfraith yn Llundain : caniadau Duwiol a llawer o bethau cyfleus yw ddeall a pherthynasawl i'r fath waith sy'n ormodedd yw henwi yma. O Waith John Prys Philomath. Ar Wythfed yn Argraphedig.

Argraphwyd yn y Mwythig, gan Tho. Durston ac ar werth gan Mr. Payn yn Wrecsham, William Hughes yn Dolgelle, John Jones, a Thomas Jones yn Rhuthun, Rhobert Edwards yn y Bala, Thomas Pierce yn Wyddgrug, Mr. Peter Hughes o Gorwen, William Morris, Evan Ellis, a Sam. Hotckis yn Groesoswallt. 8vo. pp. 48.

The preceding is the complete title, and it will be seen that it is about as full as any page in the book. This being the 8th year of issue, Prys must have published his first almanac in 1738 ; and he continued to put forth his yearbooks up to, if not later than, 1777, a period of about forty years. Both typographically and in a literary point of view, they are much inferior to the almanacs of his contemporary and rival W. Howel.

The literary effusions are « Byrr hanes ynghylch Can tre'r Gwaelod », the same that is printed in *Difyrwch ir Cymry*, p. 11 (see *Llyfryddiaeth y Cymry*, 1750, 7); « Carol Plygain Newydd », by Arthur Jones; « Tri Englyn ei Feddig », by John Price; « Cerdd Dduwiol ei annog Dynion yn i Hiefienctyd ei feddwl am ei diwedd », to which is subscribed the name of « Richard Parry Athraw ysgol, yn Sir Fôn » ; « and Pennill ac Englynion Bryt ymherthynas y Diffygiadau mwya hynod a ddigwyddant ar yr Haul ar Lleuad rhwng hyn a diwedd y Flwyddyn 1750 », by W. Edward.

In the copies I have seen, Prys generally substitutes *ei* for *i* and *y*, *i* for *ei* and *eu*, and confuses *i'w* and *yw*, with many other strange peculiarities.

63. [Wybrenawl Gennadwri neu Almanac Newydd am y Flwyddyn o oedran y Byd, 5694. Ac am y Flwyddyn o oedran ein Jachawdwr Jesu Grist 1745... O Waith John Prys Philomath, etc.]

My copy wants the titlepage, with some other leaves, and therefore I can only supply the title conjecturally from that of the following year, already given in all its absurd fulness. The following pieces, intended for poetry, will be found in this year's issue : A Dialogue between the author or editor and John Parry of the parish of Corwen; « Awdwl Gowydd ar y pedwar mesur ar hugain o Goffadwriaeth am ddioddefaint Crist », the author being one Owen Griffith of Anglesey ; « Englyn i ofyn ffon », attributed to Dafydd ab Gwilym ; other Englynion by Huw and Edward Morris ; « Cywydd o Alarnad am yr Anrhydeddus fardd Edward Morris », by Huw Morus; and « Cerdd o Gynghorion i ferched Jeuaingc », by the author. The last page has a list of Books sold by Tho. Durston.

64. Dehonglydd y Sêr Neu Almanac

Am y Flwyddyn o oedran { Byd 5696. Crist 1747.

Ar Drydydd ar ol Blwyddyn Naid... O Waith John Prys Philomath. Ar Nawfed Argraphedig.

Argraphwyd yn y Mwythig gan T. Durston... 8vo. pp. 48.

It contains, among other matters, « Cerdd o Gyffes gwr iefangc o Brydydd », by Jonathan Hughes; and « Carol Plygain », of no great merit, by Ellis Wynne, author of *Bardd Cwsg*.

These three are all that I have as yet been able to consult of Prys's almanacs. The following title and contents (n° 65) I take from an article on « Hen Lyfrau y Cymry » in the *Traethodydd* for January, 1872; and several other entries in this list are indebted to the same paper.

65. Dehonglydd y Ser neu Almanac Newydd

Am y Flwyddyn o oedran { Byd 5705. Crist 1756.

Yr hon sydd Flwyddyn Naid... O glasgcliad John Prys Philomath. Ar Dau-Nawfed yn Argraphedig : ar pedwerydd yn ol y cyfri Newydd neu'r *New Stile*.

Argraphwyd yn y Mwythig gan Tho. Durston, etc. 8vo. pp. 48.

It appears to contain the following effusions of the bards : « Chwech Englyn mewn attebiad i Englynion Dafydd Jones o Drefriw yn yr Almanac am 1755 », by « Evan Thomas Orudd a darllenydd yn llanarth sir Aberteifi », usually called Ifan Tomas Rhys, « *Prydydd* a Darllenydd yn Llanarth ». Most of this writer's works will be found printed in *Diliau'r Awen*. Aberystwyth, 12mo, 1842. « Carol Plygain », by Arthur Jones, and « Mytyrdod am ei farwolaeth », by Owen Gruffydd of Llanystumdwy, complete the poetical contributions.

66. Hanes y Cyflawn o Fuchedd a Gweithredoedd Joseph o Arimathea. Y Disgybl cyntaf a bregethodd yr Efengyl yn y Deyrnas hon. Yn dangos 1. Ymhale y ganwyd ef ac y dygwyd i fynu. 2. Ei ryfeddol Ddysg a'i Ddoethineb yn ei... 3. Y modd y dewiswyd ef yn un o Ben Cyngor... 4. Y modd y trowyd ef i fod yn Ddisgybl. 5. Y modd y claddodd Gorph ein Iachawdr... gwerthfawr a brynnasai. 6. Y modd yr ymdeithiodd o Rhufain ac y torodd y llong arno. 7. Y modd y daeth i'r Deyrnas hon, ac y dechreuodd bregethu'r Efengyl yn Ynys affallon neu Glastenbury, lle plannodd ei ffon yn y llawr yr hon, cyn, symmudo i law oddiarni, a droes yn Ddraenen iraidd, ac a flagurodd ac sydd etto hyd Heddyw yn arfer o flaguro a blodeuo bob Nydd Nadolig a cholli ei Blodeu cyn y Nos. 8. Yn gyntaf Cerdd a wnaed ir Gwrthryfel ynghylch y Grefydd, sef...

Argraphwyd yn y Mwythig gan J. Eddowes a J... dros William Thomas.

It has no date. It is in verse; the author or translator subscribes his name as « John Edwards o'r Glyn Ceiriog Philomath », who was born about the year 1700, and died in 1776: see *Ll. y. C.* 1768, 6. The legend of Joseph of Arimathea must have been popular at this time in the Principality. Cp. Nos. 12, 50, and 67.

67. Dwy o Gerddi, o leshâd i'r sawl ai Ystyreio a gwae i bob Dyn na chymero rhybudd wrthynt. Yn Gyntaf, Erbyn Godineb. Yn ail. Hanes fel y daeth deuddeg cennad megis Deuddeg Angel i Glastonberry yr Nadolig Diweddaf ag ychydig o hanes y Ddrainen a blanodd Joseph o Arithamea [*sic*]. Yn Ddiweddaf. Mae Eisie Cael Henwe Saith o Langcie o Blwy Bangor a fytho am Chware Enterluwd yr Hâ nesa mi fyddaf yn ffwl fy Hun, yr hwn wyf brawd Wil o'r Ty'n y Werglodd.

Without imprint or date. It is of no literary merit.

68. Llwybr Hyffordd y Plentyn Bach i Fywyd tragwyddol... Wedi ei gyfleithu yn Cymraeg gan Theoph. Evans.

Argraphwyd yn y Mwythig gan Tho. Durston 1758.

69. Y Nefol Genad neu Lwybur Hyffordd Plentyn i Fowyd Tragwyddol. Rhieni plant sy ai Chwant am Dduw Edrychwch pa fodd y byddan byw. Dan ofn yr Arglwydd ddedwydd ddawn nhw gan ogoniant llwyddiant llawn...

Argraphwyd yn y Mwythig, gan Stafford Prys, tros Lewis Jones 1760.

A different translation from the preceding (n° 68), and a much inferior performance.

(*To be continued.*)

LE CATHOLICON DE J. LAGADEUC.

L'utile édition du *Catholicon* de Lagadeuc publiée par M. R. F. Le Men repose sur celle d'Auffret de Quoetqueuran, publiée à Tréguier en 1499. M. Le Men n'annonce pas avoir collationné le manuscrit de Lagadeuc dont l'original, ou une ancienne copie [1], est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris où il est classé : Lat. 7656. Par l'obligeante entremise de M. le vicomte de la Villemarqué, j'ai récemment reçu de M. J. de Gaulle la copie des deux premières lettres de ce ms., et je me propose de soumettre aux lecteurs de la *Revue* les plus importantes variantes et additions que me permet de fournir la comparaison de la copie de M. de Gaulle avec l'édition de M. Le Men.

W. S.

[A cette occasion, j'ai jugé à propos de collationner les éditions imprimées du *Catholicon* que possède la Bibliothèque Nationale. Elles sont au nombre de trois: 1) une, in-folio, datée de 1499 et classée X, 1429, a. C'est d'après un autre exemplaire de cette édition, conservé à la Bibliothèque de Quimper, que M. Le Men a publié son édition. L'examen de cette édition m'a convaincu qu'elle est reproduite avec une grande fidélité par M. Le Men. Je la désigne par A, et l'édition de M. Le Men par Aa. — 2) Une édition in-4, classée X, 1429 †† aa. Je la désigne par B. On ne peut en connaître la date parce que le premier et le dernier feuillet ont malheureusement disparu. Je ne suis pas en état d'en établir l'âge exact par l'étude des caractères et de l'impression : le bibliothécaire que j'ai consulté à ce sujet ne la croit pas antérieure à l'édition de 1499. Mais, qu'elle lui soit ou non postérieure, elle en est indépendante. Elle est dans bien des cas plus complète. Elle contient un grand nombre d'exemples bretons que l'édition de 1499 et le manuscrit même suppriment, tout en laissant subsister les exemples correspondants latins et français. Un dépouillement intégral de l'édition in-4° serait aussi important que celui du manuscrit, sinon davantage. — 3) Une édition petit in-8°, classée X, 1429 †† a b. Je la désigne par C.

1. [Le ms. de la Bibliothèque Nationale ne peut être l'original de Lagadeuc; c'est une copie, laissée inachevée, et faite elle-même peut-être sur une autre copie. — H. G.]

Cette édition est beaucoup plus abrégée que les précédentes. Elle est de 1522 et non de 1501 comme le dit dans sa préface M. Le Men, mal renseigné à cet égard[1]. L'*Explicit* de cette édition étant fort inexactement reproduit dans le *Manuel du Libraire* de Brunet (3e éd. t. I, col. 555), je crois utile de le reproduire ici. (J'étends les contractions) :

Explicit Catholicon seu dictionarius trino partitus vernaculo : expensis honesti viri Yvonis Quilleuere Parisius commorantis | rursuz impressus. Necnon opera | ac ipsius industria diligenter tersus et emendatus | Anno seiq [*sic*] millesimo vicesimo primo, Pridie kal. Februarias.

On voit que dans cet *Explicit* il y a une erreur d'impression et une lacune : *seiq* est probablement une faute pour l'abréviation de *scilicet* et après *millesimo* il faut suppléer *quingentesimo*, et on a de la sorte la date 1521; mais, comme il s'agit des Calendes de Février, et qu'à cette époque, en France, l'année commençait encore à Pâques, on a comme véritable date : 1522.

Le loisir m'a manqué pour collationner tous les articles, si intéressant que dût être ce travail ; mon attention s'est bornée aux articles signalés par M. Stokes comme offrant des différences entre le Manuscrit et l'édition de 1499 reproduite par M. Le Men, et je me suis contenté d'ajouter à son travail les variantes de B et de C. H. G.]

VARIANTES.

Abaff A. Aa. B. C. — Abaff et couart tout ung Ms.

Abil... pur abilaff... ent pur abilaff A. Aa. — peur abillaff... ent peur abilhaff Ms.

Abim A. Aa. B. C. — Abism Ms.

Abloez en bloez A. Aa. — A bloaz en bloaz B. C. — Abloeaz an bloeaz Ms.

Abostoler (s. v. Abostol) A. Aa. B. — leffr a abostolou Ms.

Abonn march A. Aa. — Abon march B. — Aboun march Ms.

Absentaff A. Aa. — Absantaff Ms. C.

Achiuaff A. Aa. — Acheuaff B. C. (B. et C. donnent à l'article précédent : Acheff) — Achiffaff Ms.

Acord, Acordaff A. Aa. — Accord, Accordaff Ms. B. C.

Adoptio A. Aa. — Adoption C. — Adopcion Ms.

Ael g. ange A. Aa. B. C. — Ael g. angre Ms.

Afet A. Aa. — Affet Ms. C. — Affet pe poquet. ga. basio... Item hoc

1. La même erreur a été commise par M. de la Villemarqué dans l'*Essai* sur l'histoire de la langue bretonne (p. L) qu'il a mis en tête de son édition du dictionnaire français-breton de Legonidec.

basium | sii. g. baise. b. aff pe poq... Idem hoc suauium | ii. g. baise luxurieux. b. poq luxurius. B.

Affermaff A. Aa. C. — Affirmaff Ms.

Alhuezerez A. Aa. — Alhuezeres Ms. B. C.

Alusonet. g. aulmonyer A. Aa. — Alusonnier. g. aulmosnier Ms. — Alusuner B. C.

Am eoll A. Aa. — Am eoul Ms. — Am youll B. C.

Ammonetet (s. v. Amonetaff) A. Aa. B. — Amonestet Ms. C.

Ampechaff A. Aa. B. C. — Ampeschaff Ms.

Anaff A. Aa. B. C. — Anafan Ms.

Anes A. Aa. — Anaes Ms. — Anes al'r [*aliter*] dyeas. g. mesayse.

Ancoffnez (s. v. Ancouffhat) A. Aa. B. C. — Ancouffnez Ms.

Anneu A. Aa. B. C.
Anneuenn A. Aa. } Anneu ha anneuffenn idem Ms.

Apellaff A. Aa. — Appellaff Ms. B. C.

Appotiquaererez A. Aa. B. — Appotiquaerez Ms. — Apotiquaerez C. (s. v. Apotiquaer).

Ararz A. Aa. — Arazr Ms. B. C.

Arbalastr. g. arbalestre. l. balistrarius. A. Aa. B. C. { Arbalastr. g. arbalestre. l. hec balista, ste Ms. Arbalestrer, g. arbalestrier, l. hic balistarius, rii. [Ms.

Arbitag A. Aa. B. C. — Arbitrag. Ms.

Archbaelec A. Aa. B. C. — Arc bealeuc Ms. (lege : archbaeleuc).

Archidiagon Aa. — Arch diagoun Ms. — Archidiagon A. B. C.

Archidiagondet A. Aa. B. C. — Archdiagōdet Ms.

Argantier A. Aa. — Arganter Ms. — Archanter B. C. (B. et C. donnent Archant et Archanton).

Arguemant A. Aa. — Argument Ms. B. C.

Assentiment Aa. — Assantament Ms. — Assentement A. B. — Assantement C.

Auel gualern A. Aa. — Auel goalarnn Ms. — Auel gualernn B. — Auel galern C.

Auterite A. Aa. B. C. — Autorite (mais Auteriteaff) Ms.

Aznauoudeguez A. Aa. B. C. — Aznauodaeguez (mais Aznauoudec) Ms.

Baelec A. Aa. B. C. — Le ms. a deux articles correspondants : Bealeuc. g. prebstre. latine hic et hec sacerdos (entre Baculaff et Bagic bihan) — et : Baeleuc pe baelegues g. prebstre (entre Baeguelat et Baeleguiez.

Baguic uihan A. Aa. — Bagic bihan Ms. Baguic B. C.

Bannech A. Aa. B. C. — Banhe Ms.

Bara panen A. Aa. — Bara panenn Ms. B. C.

Barbieres A. Aa. — Barberes Ms. B. C.

Barfuec A. Aa. B. — Barffec Ms. — Item hic barbatolus. g. pou barbu. b. barfueguyc. B. — Barfeuc. g. barbu... Et hic barbatolus, li. gal. pou barbu, bri. nep en deueux nebeut a barf. C.

Baz A. Aa. B. C. — Bazz Ms.

Baz da tamoesat A. Aa. B. C. — Bazz da taffoessat Ms.

Berignaff A. Aa. B. — Bernygnaff Ms. — Beringnaff C.

Bescol A. Aa. B. C. — Bescoul Ms.

Besaff groaet Aa. — Bezaff groaet A. — Bezaff gruet Ms. — Bezaff graet B. C.

Bezuenn A. Aa. B. C. — Bezeuenn Ms.

blamaff, blamet (s. v. Blam) A. Aa. B. C. — blammaff, blammet Ms.

Bleiz A. Aa. B. C. — Bleiz bras. g. grant loup. Ms. — Inde lupilus, li. g. petit loup. b. bleizic. B.

blezuyaff (florere : s. v. Bleuzuenn) A. Aa. — bleuzif Ms. — bleuzuyaff B. C.

Blonec A. Aa. B. C. — Blounhec, g. suyf de porc. l. hoc obdomen, inis (entre les articles Bloez et Blont).

boeder[1] larc (s. v. boet) A. Aa. — boeder larg (gl. large en viande) Ms. B.

Bombart A. Aa. B. C. — Boumbart Ms.

Bondal Aa. — A et C donnent Bõdal; *õ* est ici pour *ou*, bien qu'il soit généralement l'abréviation de *on*. — Le Ms. et C. donnent Boudal en toutes lettres. (Cet article est entre les art. Boucl et Bouderic).

Bozennenn A. Aa. B. C. — Boezennenn Ms.

Breauiaff A. Aa. — Breauyff Ms. — Breauyaff B. C.

Breulim A. Aa. B. C. — Le Ms. a deux articles correspondants à celui-ci : 1) Breaulim, g. meule l. hec molina, ne (entre Breauyff et Breuet) ; 2) Breulim. g. meule pour aguiser. l. hec mola... (entre Breuion et Breulimaff).

Brit A. Aa. B. C. — Brid Ms.

Burtell A. Aa. — Burutell Ms. — Brutell B. C.

ADDITIONS EMPRUNTÉES AU MS.

Agace. g. agace. l. agatha, the.

Amiral. g. Amiral ou seigneur de nef a mer la. hic navarchus, chi.

Ampris. g. Amprise [cf. : douz ampris souvissant (à votre dessein suffisant) M. 233 a].

Anes. g. Agnes. l. hec Agnes, etis.

1. Observez l'emploi de la préposition comme suffixe : *Boeder* = *boed* + *er*; cf. le gaulois *bratu-de*.

Apell. pe adiabell. g. de loign. l. de longe, adverbium loci. [cf.: adiabell pa emem sellaff (quand je me regarde de loin) M. 88.]

arat (g. arer) s. v. Arabl — A. B. C.

Argat. g. hucher. [Probablement erreur du copiste pour Archat. Le mot se trouve entre les articles Arch et Arch an boet.]

Asis. g. assise. l. hec assisia, assisie.

Asq. g. corniere [aujourd'hui ask « entaille », cf. Diez, *Etym. Wœrt.* II, 378, s. v. osche.]

Auel gueffret. g. vent de mydy. — [Se trouve également dans B. (s. v. Auel) qui donne en outre : homme qui habite deuers midi. bri. nep a chom diouch cresteiz. — C donne Auel guefret. — Aujourd'hui gévret.]

Auoun costez. g. dun coustez. l. alterutrius adverbium.— [Comparez le cornique wonyn, C. M. 389.]

Ausaff coan. g. apparailler a souper (entre les mots Abece et Abel). [cf. rac ausaf an boedou M. 6 [a]; ez auso plen an pasc M. 47[a] ; auset M. 49 [a]; auset boet M. 200 [b]; auset doz guys M. 208 [b]; petra vezo a aushymp ny ? M. 200 [b].]

Azff. g. meure. Uide in mur. cest tout ung. [Cet adjectif (gall. addfed, irl. abaidh) est aujourd'hui hav, haô « mûr » avec un *h* inorganique.]

Bahu. g... [manque]

Baill. g. bausen (?) l... [manque]

Bateau. g. idem. l. hec camba, cambe.

Bazoul cloch. g. bate ou baton [aujourd'hui bazoulen « espèce de marteau qui pend dans le milieu d'une cloche et qui la frappe pour la faire sonner ».]

Benaet. g. Benoyt. l. hic benedictus, iti.

bihanhaet (lat. minutus) s. v. Bihan.

Bleuzff an groaguez [τα καταμηνια, lit. « flèurs des femmes »] uide in natur. [Ici bleuzff est le pluriel de bleuzuenn « fleur » et groaguez le pluriel de gruec « femme ».]

Blouhec. l. abdomen, inis.

Brae. g. Broye. hoc trahale, lis. [aujourd'hui braé « instrument propre à broyer ou briser le chanvre ou le lin ». Le Gon.]

buguelenn. g... (manque) [probabl. le moderne bugélen « petit houx ».]

Buron et fulort. tout ung. ibi uide. [buron est probablement = anc. fr. buron « hutte » et signifie ici « privé » cf. le gall. ty bach dans le même sens.]

But. g. bute l... (manque).

Simla, 19 Avril 1870. Whitley Stokes.

LAVAROU KOZ A VREIZ IZEL.

EIL STROLLAD.

I.

95 *Didalvez eo ha koll amzer*
Diski ar mad hep hen ober.

96 *Ober vad pa c'helli,*
Droug a ri pa gari.

97 *Sell petra 'ri.*

98 *Kalonek a drec'h peb tra.*

99 *Hep stourm ne vezer ket treac'h.*

100 *E ranker neun pe veuzi.*

101 *Ober ha tevel.*

102 *Pep tra evit Doue.*

103 *Mervel da veva.*

104 *Den a galon a zo doujet.*

II.

105 *A skiant hag a goantiri*
Eo pinvidik 'walc'h pep-hini.

106 *N'euz den ebed war ann douar*
Na gav en tu bennag he bar.

107 *E pep tra a glask peb den*
Tenna begik he spillen.

108 *Ar c'hamm*
A wel he damm.

PROVERBES ET DICTONS

DE LA BASSE BRETAGNE.

DEUXIÈME SÉRIE.

I.

95 C'est peine inutile et perte de temps
Qu'apprendre le bien sans le faire.

96 Fais le bien quand tu pourras,
Tu feras le mal quand tu voudras.

97 Prends garde à ce que tu feras.

98 L'homme de cœur vient à bout de tout.

99 Sans combat point de victoire.

100 Il faut nager ou se noyer (c'est-à-dire : Il faut vaincre ou mourir).

101 Faire et se taire.

102 Tout pour Dieu.

103 Mourir pour vivre.

104 L'homme de cœur est respecté.

II.

105 De savoir et de beauté
Chacun se trouve assez riche.

106 Il n'est homme sur la terre
Qui ne trouve quelque part son égal.

107 En toute chose chacun cherche
A tirer le bout de son épingle.

108 Le boiteux
Voit son morceau. (C.-à-d. : Si disgrâcié qu'on puisse être, on a toujours bonne opinion de soi).

109 *Ar c'hamm a zaill keit hag eun all,*
Hirroc'h mar gall.

110 *N'e ket ar c'hezek bras a gass ar c'herc'h d'ar marc'had.*

111 *Ann hini a vale eeun a gav atao ledan he streat.*

112 *Ne-d-eo ket eur skendilik a ra ann hanv,*
Nag eur bar-avel ar goanv.

113 *Al lestr na zent ket ouz ar stur*
Ouz ar garrek a zento sur.

114 *Pa ve arrued ar gwall,*
Gwell eo born evit dall.

115 *Gwelloc'h eo beza kiger eget beza leue.*

116 *Gwelloc'h eo laza ar bleiz evit beza lazet gant-han.*

117 *A-wesiou gwelloc'h doujans evit karantez.*

118 *— Ranna pe ganna!*
— Leuskel ar goad da iena.

119 *Red eo lezel nep hen euz gal*
D'hen em gravat ha da c'hrognal.

120 *Danvad kaillaret, peurvuia,*
Ouz ar re all 'glask em frota.

121 *Ann neb a chomm er ger diouc'h ann noz*
A vez divlamm antronoz.

122 *Daou louarn kamm a zo treac'h d'unan eeun.*

123 *Kâret a reer ann drubarderez, — kasoni a zo euz ann trubard.*

124 *Em milin n'euz ket dour awal'ch evit mala hoc'h arreval.*

125 *Ne-d-eo ket pec'het, nemet mad,*
Mouga ann aer gant he c'hofad.

III.

126 *E-leac'h 'ma ann dour ar sioula*
E vez ann dounna.

127 *Bezo ann avel e-leac'h ma karo,*
Pa ra glao e c'hleb atao.

128 *Na c'hoariit ket gand al lagad.*

109 Le boiteux saute aussi loin qu'un autre,
Plus loin s'il peut.

110 Ce ne sont pas les grands chevaux qui portent l'avoine au marché. (C.-à-d. : Le plus grand n'est pas toujours le plus fort).

111 Qui marche droit trouve toujours son chemin large.

112 L'Été ne se fait d'une seule hirondelle,
Pas plus que d'un coup de vent l'Hiver.

113 Navire qui n'obéit point au gouvernail
Obéira sûrement à l'écueil.

114 Quand malheur est arrivé,
Mieux vaut être borgne qu'aveugle.

115 Mieux vaut être le boucher que le veau.

116 Mieux vaut tuer le loup qu'être tué par lui.

117 Mieux vaut quelquefois être craint qu'aimé.

118 — Partage ou bataille!
— Laisse le sang se refroidir. (C.-à-d.: Attends que ta colère soit passée pour prendre une résolution extrême).

119 Il faut laisser le galeux
Se gratter et grogner.

120 Brebis crottée, le plus souvent,
Aux autres cherche à se frotter.

121 Qui reste à la maison sur le soir
Est sans blâme le lendemain.

122 Deux renards boiteux viennent à bout d'un renard qui est droit.

123 On aime la trahison, — on hait le traître.

124 Dans mon moulin il n'est assez d'eau pour moudre votre provision.

125 Ce n'est point un péché, c'est un bien
D'étouffer le serpent avec sa portée.

III.

126 Où l'eau montre le plus de placidité
Elle a le plus de profondeur.

127 Souffle le vent où il voudra,
Quand il y a pluie elle mouille toujours.

128 Ne jouez pas avec l'œil.

129 *List ar re all diluia ho gwiad.*

130 *N'e ket red tol mein warlerc'h kement ki a c'harz.*

131 *Abred pe zivezad ez a ann tol da fall.*

132 *Hep-ken beteg ar wech diveza ez a ar pod d'ar feunteun.*

133 *Pà vez re domm ar iod*
E skaot.

134 *Divezàd skei war vorzed*
Pa vez bramet.

135 *Liez a wech vez tizet fall*
Nep a gustum tizout 're all.

136 *War stad 're all nep a gomzo,*
Mar kar em zellet e tawo.

137 *N'ez euz pesk heb he zrein.*

138 *N'euz den na tra hep he si,*
Hag aliez hen euz daou pe dri.

139 *Ma mignon, mar am euz eur si,*
A kredan hoc'h euz daou pe dri.

140 *Sellit euz ho poutou*
Hag e welot toull ho lerou.

141 *Ann hini a zant ar c'houez,*
Dioc'h he reor e kouez.

142 *Kenta rebech a ra kakous da gakous,*
Eo kakous.

IV.

143 *Re gravat a boaz,*
Re brezek a noaz.

144 *Gwassoc'h eun tol teod evit eun tol kleze.*

145 *Brud fall a ia beteg ar mor;*
Brud vad a chomm e toull ann nor.

Goths (*canes Gothi*), mais des Juifs dispersés après la ruine de Jérusalem. De plus, on les tenait pour lépreux de père en fils, et les professions les plus viles leur étaient seules permises. Aujourd'hui les Cacous deviennent rares, mais, en souvenir des métiers qu'ils exerçaient de préférence, on donne toujours le nom de *Cacous* aux cordiers et aux tonneliers.

129 Laissez les autres débrouiller leur écheveau.

130 Il ne faut pas jeter de pierre à tout chien qui aboie.

131 Tôt ou tard le coup porte à faux.

132 C'est seulement jusqu'à la dernière fois que la cruche va à la fontaine.

133 Quand trop chaude est la bouillie,
Elle brûle.

134 C'est trop tard de frapper sur sa cuisse,
Quand le pet est lâché.

135 Souventefois est bien pris
Qui a pour habitude de prendre les autres.

136 Sur la condition des autres qui parlera,
S'il veut se regarder se taira.

137 Pas de poisson sans arête.

138 Il n'est homme ni chose sans défaut,
Et souvent homme et chose en ont deux ou trois.

139 Mon ami, si j'ai un défaut,
Je crois que vous en avez deux ou trois.

140 Regardez vos chaussures
Et vous verrez le trou de vos bas.

141 Sentez-vous puanteur ?
C'est de votre c.. qu'elle tombe.

142 Le premier reproche que fait cacous à cacous,
C'est qu'il est cacous [1].

IV.

143 Trop gratter cuit,
Trop parler nuit.

144 Plus de mal fait un coup de langue qu'un coup d'épée.

145 Mauvaise réputation va jusqu'à la mer ;
Bonne réputation reste au seuil de la porte.

1. Les Cacous de la Bretagne sont les derniers représentants d'une race misérable, avec laquelle le reste de la population ne voulut jamais contracter d'alliance. Leur nom, comme celui des Cagots, leurs frères des provinces pyrénéennes, a gardé jusqu'à ce jour son ancienne valeur de réprobation et de mépris. On les disait descendants, non des

146 *Nep zo lemm beg he deod a renk beza kalet kostez he benn.*

147 *Araog komz grit nao zro*
Gand ho teod en ho keno.

148 *Peoc'h! Peoc'h!*
Lost ar vioc'h
'Zo gan-e-oc'h.

149 *Gant Doue hanvet muia eo*
Nep na lavar mad pe na dao.

150 *Va mab, gant ar ment a venti,*
Ha netra ken, mentet e vi.

151 *Gand ar muzul e rofed d'ar re all, e vezo roet d'e-hoc'h.*

152 *Barnit ar re all evel ma fell d'e-hoc'h beza barnet.*

153 *Diouc'h ar frouez ema ret tanvaat*
Kent evit lavaret ema mad.

154 *Gortozid ann noz evit lavaret eo bet kaer ann deiz.*

155 *D'ann abardae 'lavarfet*
Hag hen a zo bet kaer ann de,
Evel d'ar maro a welfet
Hag hi 'zo bet mad ar vuhe.

156 *Eur skoulm great gand ann teod na ve ket diliammet gand ann dent.*

157 *Gwelloc'h eo eur ger tavet*
Eget daou lavaret.

158 *Kerse*
Na deu 'met goude.

V.

159 *Ar iar a goll he vi*
O kana re goude dozvi.

à l'état d'inscription sous la forme suivante d'après M. Miorcec de Kerdanet : *Gant : Doue han : oet : muingna : eo : nep : ha lavar : mat : pe : ha : teo* : (Les vies des Saints de la Bretagne Armorique, par FR. Albert le Grand, avec des notes par D. L. Miorcec de Kerdanet. Brest, 1837, in-4, p. 507). — J'ai récemment été relever l'inscription, et je l'ai lue comme suit :

Gant : doue : han : vet : mungna : eo :
Nep : na lauar : mat : pe : na : teo.

Cette inscription en lettres gothiques est contenue dans une banderolle que tient un ange en granit sculpté en bas-relief à la porte de l'ossuaire.

146 Qui a pointu le bout de la langue doit avoir le crâne solide. (A cause des coups de bâton qu'il s'expose à recevoir).

147 Avant de parler tournez neuf fois
Votre langue dans votre bouche.

148 Paix! Paix!
La queue de la vache
Est avec vous[1].

149 Qui doit à Dieu le plus de compte est
Celui qui ne parle bien ou qui ne se tait[2].

150 Mon fils, comme tu mesureras,
Et non autrement, mesuré tu seras.

151 Avec la mesure que vous donnez aux autres il vous sera donné.

152 Jugez les autres comme vous voulez être jugés.

153 Au fruit il faut goûter
Avant de dire qu'il est bon.

154 Attendez la nuit pour dire que le jour a été beau.

155 C'est au soir que vous direz
Si le jour a été beau,
Comme à la mort vous verrez
Si bonne a été la vie.

156 Nœud fait avec la langue ne se défait point avec les dents.

157 Mieux vaut une parole que l'on tait
Que deux que l'on dit.

158 Regret
Ne vient qu'après.

V.

159 La poule perd ses œufs
En trop chantant après avoir pondu.

1. Ce dicton est curieux et me paraît ancien. Je l'ai souvent entendu. C'est pour couper court à une querelle qui menace de devenir sérieuse, qu'on l'emploie d'ordinaire. Aux premiers éclats de voix un tiers intervient, et s'adressant au querelleur qui s'échauffe le plus, il dit : « *Paix! Paix! La queue de la vache, c'est vous qui la tenez.* » J'ai vainement demandé quelle signification on prêtait à ces étranges paroles. On me répondait invariablement : nous disons ce que nous avons entendu dire... Les anciens (*ar re goz*) parlaient ainsi... Toutefois, dans nombre de cas, il me semble qu'on aurait pu les traduire de la sorte : « Calmez-vous, calmez-vous! on sait que la raison est de votre côté; on sait que c'est avec vous qu'est la sagesse. »

Serait-ce quelque souvenir d'une autre patrie? Il serait difficile d'en faire la preuve. Quoiqu'il en soit, les Brahmanes ne désavoueraient pas un tel langage.

2. Sur le charnier de Notre-Dame de Trémavoézan (Finistère), cet adage se trouve

160 *Pa gloc'h ar iar e vez vi pe labous.*

161 *Dibaot siminal a voged*
Anez ne ve tan en oaled.

162 *Ar c'homsion a zo merc'het*
Hag ar skrijou a zo goazet.

163 *Lavaret a reer aliez*
Gaou e-leac'h gwirionez.

164 *Kant klevet*
Na dalvont ket
Eur gwelet.

VI.

165 *Neb a oar reiz ar wirione*
A hell hi laret gwel a-ze.

166 *Etre c'hoari ha fars*
E vez lavaret ar wirionez da gals.

167 *Ar wirionez a zo diez da glevet*
Dreist pep tra d'ann hini n'hi c'har ket.

168 *Ar wirionez a zo kasauz*
Dreist pep tra d'ann hini a zo kabluz.

169 *Ar wirionez a zo kasauz,*
Hag ann hini hi lar a zo arabaduz.

170 *Ann den kianv he zaoulagad n'hell ket sellet ann de,*
Nag ar re a zo kabluz klevet ar wirione.

171 *Petra a zervich nac'h ouz Doue ar pez a oar ar Werc'hez!*

172 *Tra kuz da dri nep a lavar*
A-benn neubeud eun all hen goar.

173 *E-leac'h ma vez tri*
E vez toull ann ti.

VII.

174 *Diou, teir amzer hen euz ann den;*
N'int ket henvel ann eil euz eben.

175 *O vont d'ar fest c'houi a gano,*
O tont en dro c'houi a welo.

160 Quand glousse la poule, il y a œuf ou poussin.

161 Rarement cheminée fume
S'il n'y a feu dans l'âtre.

162 Les paroles sont des femelles
Et les écrits des mâles.

163 On dit souvent
Mensonge à la place de vérité.

164 Cent entendus
Ne valent pas
Un vu.

VI.

165 Qui sait la règle de vérité
Peut la dire sans broncher.

166 En jouant et plaisantant
On dit à plusieurs la vérité.

167 La vérité est difficile à entendre,
Surtout pour celui qui ne l'aime pas.

168 La vérité est haïssable,
Surtout pour qui se sent coupable.

169 La vérité est haïssable
Et qui la dit est radoteur.

170 L'homme qui a les yeux malades ne peut regarder le jour,
Ni le coupable entendre la vérité.

171 Que sert de nier à Dieu ce que sait la Vierge! (C.-à-d. : Pourquoi faire un mystère de ce que savent plusieurs personnes?)

172 Secret confié à trois personnes
Est avant peu connu de quatre.

173 Où il y a trois personnes
La maison est à jour.

VII.

174 Deux ou trois saisons vit l'homme,
Aucune ne ressemble à l'autre.

175 En allant à la fête vous chanterez,
En revenant vous pleurerez.

176 *Goude c'hoarzin e teu gwela,*
Goude c'hoari huanada.

177 *Re diouz vintin nep a c'hoarzas*
Barz ann noz aliez a welas.

178 *Goude ann enkrez*
É teu levenez.

179 *Gant ann amzer hag ann avel*
Ez a pep anken war ho diouaskel.

180 *Biskoaz glao n'euz gret na dawfe,*
Avel-greon pini na gouezfe.

181 *Itron Varia-Druez hag ann Aotrou Sant Per*
A ro d'ar gwall zaout kerniel berr.

182 *Gwell eo dougen ar groaz eget he ruza.*

183 *Ne euz droug na zervich da vad.*

184 *C'hoant Doue ha c'hoant den a zo daou.*

185 *Doue had ann ed en douar,*
Ha Doue hen dastum pa gar.

186 *E-leac'h ma oa ann erv er bloaz-man, e vezo ann and er bloaz a zeu.*

187 *Koz ha iaouank, ha da bep oad,*
Ann Ankou 'zeuio d'ho falc'had.

188 *Eun den krenv, — eun den krevet;*
Eur baleer braz, — eun den brevet;
Eun neuier-kaer, — eun den beuzet;
Eun tenner-mad, — eun den lazet.

189 *Gad Doue ema ar madou;*
Sachit war-n-ho a grabanadou.

190 *Ar goustians gant he tik-tok*
A zo kloc'hik Sant Kolledok.

191 *Ar bodennou ho deuz daoulagad.*

192 *Gwell ve gan-in mervel mil gwech*
Evit koll ma enor eur wech;
Rak ma enor, pa ve kollet,
Evit he glask n'hen c'havinn ket.

193 *Red eo muzula aznaoudegez gant ann troadad mad-oberiou.*

176 Après le rire les pleurs,
Après les jeux les sanglots.

177 Tel que trop matin l'on vit rire
Dans la nuit bien souvent pleura.

178 Après tristesse
Liesse.

179 Avec le temps et le vent
Tout chagrin s'envole.

180 Jamais on ne vit pluie qui ne cessât,
Vent impétueux qui ne tombât.

181 Notre-Dame de Pitié et le seigneur saint Pierre
Donnent aux vaches méchantes des cornes courtes.

182 Mieux vaut porter sa croix que la traîner.

183 Il n'est mal qui ne serve à bien.

184 Désir de Dieu et désir de l'homme sont deux.

185 Dieu sème le blé sur la terre,
Et Dieu le moissonne quand il veut.

186 Où était le sillon cette année sera la fosse l'année prochaine.

187 Vieux et jeunes, et gens de tout âge,
La Mort viendra vous faucher.

188 Homme fort, — homme crevé ;
Grand marcheur, — homme brisé ;
Beau nageur, — homme noyé ;
Bon tireur, — homme tué.

189 Dans la main de Dieu sont les richesses ;
Arrachez-les à poignées.

190 La conscience avec son tic-toc
Est la clochette de Saint-Kollédoc [1].

191 Les buissons ont des yeux.

192 Mieux vaut pour moi mourir mille fois
Que perdre mon honneur une fois ;
Car mon honneur, quand il sera perdu,
J'aurai beau le chercher, je ne le trouverai pas.

193 Il faut mesurer la reconnaissance avec la mesure des bienfaits.

1. Dans la croyance populaire, St-Ké, appelé aussi St-Kollédoc, possédait une clochette qui l'avertissait du bien qu'il devait faire ou du mal qu'il devait éviter.

194 *'Neb a ra vad e-lec'h drouk*
D'ar baradoz hen em zoug.

195 *Mad eo beva pell ;*
Beva mad a zo well.

196 *Ar vuez vad a bad atao,*
Ar vuez fall a baouezo.

197 *Ar vuhe hirran 'zo c'hoaz berr,*
Hag ar bec'h skanvan, c'hoaz ponner.

198 *Pa erru eur c'holl en ti,*
Ez erru daou pe dri.

199 *Lagad ann den pa eo sarret,*
Lagad Doue 'zo digoret.

200 *Ha c'houi a garre kaout eur maro mad?*
Bevit ervad.

201 *Eul linsel wenn ha pemp plankenn,*
Eun torchenn blouz dindan ho penn,
Pemp troated douar war c'horre,
Setu madou ar bed er be.

202 *Avel, holl avel!*
Ez eo red mervel.

Dastumet ha troet e gallek gant L. F. SALVET.

194 Qui rend le bien pour le mal
Au paradis se porte.

195 Vivre longtemps c'est bien ;
Vivre bien c'est mieux.

196 La bonne vie dure toujours,
La mauvaise vie aura un terme.

197 La vie la plus longue est courte encore,
Le fardeau le plus léger encore pesant.

198 Quand arrive une perte (c.-à-d. une mort) à la maison,
Il en arrive deux ou trois.

199 Quand l'œil de l'homme est clos,
L'œil de Dieu est ouvert.

200 Voulez-vous avoir une bonne mort ?
Vivez bien.

201 Un linceul blanc et cinq planches,
Un bouchon de paille sous votre tête,
Cinq pieds de terre par dessus,
Voilà les biens du monde dans la tombe.

202 Vent, tout n'est que vent !
Il faut mourir.

Recueilli et traduit par L. F. Sauvé.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS

DE LA BASSE-BRETAGNE[1].

Les Géants.

Les géants ont laissé en Bretagne moins de souvenirs que les Nains. Ils figurent, il est vrai, d'une manière épisodique, dans les contes qui font le charme des veillées bretonnes, mais les traditions dans lesquelles ils jouent un rôle de quelque importance sont fort rares. En voici une :

A dix kilomètres environ du bourg du Huelgoat, si connu par ses mines de plomb argentifère et par les sites pittoresques qui l'entourent, se trouve, à gauche de la route de Pleyben, la chapelle de Saint-Herbot, bâtie au fond d'un vallon arrosé par la rivière Elez. Cette chapelle, assez remarquable par la richesse de son ornementation, date du XVIe s. Elle renferme le tombeau de saint Herbot, sur lequel est couchée la statue du saint vêtu en ermite. En face de la chapelle, de l'autre côté de la route, s'élève, sur un coteau boisé, le manoir du Rusquec. C'est au milieu de ces bois, à travers d'énormes rochers, que coule la cascade de Saint-Herbot.

A l'époque où les premiers missionnaires chrétiens arrivèrent en Bretagne, un saint personnage, nommé Herbot, vint établir son ermitage dans le lieu où est maintenant la chapelle qui porte son nom. Or, il advint que les habitants de ce pays étant tous païens, le saint homme fut exposé à de cruelles persécutions. Mais rien ne pouvait ébranler sa constance ni diminuer son zèle pour la conversion des idolâtres. Au nombre de ses plus cruels ennemis était le seigneur du Rusquec, un des hommes les plus savants du pays, qui voyait avec dépit les progrès du missionnaire chrétien. Le seigneur du Rusquec avait parmi ses amis un géant énorme qui lui était entièrement dévoué, parce qu'il l'avait soigné dans une grave maladie et qu'il avait réussi à lui rendre la santé. Un

1. Voir plus haut, p. 226 et suiv.

jour, le savant païen fut trouver le géant et lui dit : « Je suis fatigué d'entendre si près de moi la voix de ce chrétien maudit. Je veux qu'en reconnaissance du service que je t'ai rendu tu trouves le moyen d'empêcher le bruit de ses prédications et de ses cantiques d'arriver à mes oreilles. » Le géant se mit aussitôt à chercher un moyen de se rendre agréable à son ami. Il est bon de dire que ce pays n'était pas alors ce qu'il est aujourd'hui. A la place où l'on voit les beaux bois du Rusquec, il n'y avait qu'une montagne aride, toute couverte de grands rochers qui rendaient la culture de la terre impossible. Les géants ne brillent pas ordinairement par l'esprit, mais il paraît que celui-ci en avait plus que les autres, car voici ce qu'il imagina : « Je vais, se dit-il, enlever toutes ces grosses pierres qui rendent stérile la terre de mon bienfaiteur, et je les jetterai ensuite dans la rivière qui coule près de la maison de ce chrétien. Les eaux seront ainsi forcées de s'élever au dessus du barrage que formeront les rochers, et le bruit qu'elles feront en retombant sera assez fort pour couvrir la voix de l'ennemi du seigneur du Rusquec, à qui je rendrai de cette manière un double service. » Aussitôt dit, aussitôt fait. En quelques tours de main les rochers furent précipités dans la rivière, et les eaux, brusquement arrêtées par cette digue, y formèrent une cascade dont le bruit devait dominer la voix de l'homme de Dieu. Mais, par un de ces miracles si fréquents à cette époque, il arriva que le bruit de la chute d'eau, quoique perceptible dans toutes les autres directions, ne se fit pas entendre du côté de l'ermitage.

Les conversions augmentèrent de jour en jour. Dans cette lutte du paganisme contre la foi chrétienne, le géant et le seigneur du Rusquec furent vaincus. Ils périrent tous les deux de mort violente, et la croix fut définitivement plantée dans ce pays qui n'avait naguère pour habitants que des idolâtres.

A un kilomètre de la chapelle de Saint-Herbot, sur le flanc d'une montagne aride traversée par la route, se trouvent les ruines d'une grande allée couverte connue dans le pays sous le nom de « Tombeau du Géant » (*Be-Keor*, altération de *Bez-Caor* ou *Caur*[1]). La tradition

1. Ce mot, que l'on retrouve dans la plupart des dialectes celtiques, n'existe plus dans le breton armoricain usuel. Mais on le rencontre quelquefois en composition. Il est possible que l'île de Gavr-Inis, dans le Morbihan, qui renferme une belle allée couverte bien connue des archéologues, doive son nom à une légende analogue à celle qui se rattache au monument de Saint-Herbot. Je n'ignore pas que l'on traduit ordinairement *Gavrinis* par *presqu'île*, mais je ferai observer qu'en breton les mots *Ti*, maison; *Inis* ou *Enes*, île; *Lec'h*, lieu, se placent quelquefois après leur complément. Ainsi on dit *Mol-Enes*, pour *Enez-Mol; Dant-Enes*, pour *Enes-Dant* (Cartul. de Landevennec, f° 154 R); *Manach-Ti*, pour *Ti-an-Manach; Marc'halec'h*, pour *Lec'h-an-Marc'had;* etc. *Gavr-Inis* pourrait donc signifier « Ile du Géant », de même que *Manac'h-Ti* signifie « Maison du Moine. »

rapporte que là était enterré un géant dont le corps, lorsqu'on le mit dans le tombeau, avait été replié neuf fois sur lui-même, et que chacun des plis avait neuf pieds de longueur. La seule particularité que l'on raconte de lui, est qu'ayant un jour, en se promenant, passé par dessus l'église de Saint-Herbot, l'extrémité de la tour toucha le haut de ses jambes : « Tiens, dit-il, la fougère est bien haute dans ce pays. » Il est probable que ce géant est le même que celui de la légende de saint Herbot.

Les traditions de l'ancien évêché de Tréguier font souvent mention d'un géant breton, qu'elles nomment Rannou le Fort. Guillaume Lejean, le savant voyageur que la France vient de perdre, a rapporté deux de ces légendes dans le *Bulletin de l'Association bretonne* [1]. « Un jour, dit-il, que Rannou le Fort était à son manoir de Trelever, à une demi-lieue du bourg de Guimaëc (commune du canton de Lanmeur, Finistère), il apprit que certaines vieilles femmes, attroupées dans une maison du dit bourg, débitaient mille horreurs sur son compte. Furieux, il arracha un *peulven* et le lança à tour de bras dans la direction de la maison indiquée. Mais la pierre passa à quelques pouces au dessus du toit et vint tomber là où nous la voyons aujourd'hui fichée dans le mur du cimetière. »

Une autre fois, Rannou, étant à Plouigneau, avait parié de porter à bout de bras jusqu'à Morlaix une énorme pierre. Mais, épuisé de fatigue à une demi-lieue en deçà du but, il la posa en équilibre sur une butte rocheuse où on la voit encore, au lieu dit la *Croix-Rouge* [2].

D'après une tradition recueillie par M. René Keranbrun dans le pays de Tréguier, voici de quelle manière Rannou aurait été doué de sa force prodigieuse :

« Sa mère se promenait un jour au bord de la grève, en ramassant des coquillages. Tout à coup, elle découvre une sirène que la mer en se retirant avait laissée à sec. La pauvre femme eut d'abord bien peur, elle prit la fuite. Mais ayant regardé de loin, et voyant toujours cette étrange créature immobile, à la même place, elle revint sur ses pas et se mit à la considérer d'assez près. Alors la sirène lui dit : « Par pitié, venez à mon secours et ne me laissez pas mourir ici. N'ayez pas de crainte; je n'ai jamais fait de mal à personne. Bien au contraire, par mon chant, j'avertis les matelots de la présence des écueils. » — La pauvre femme avait l'âme bonne. Elle vint au secours de la sirène et l'aida à regagner les

1. Tome III, p. 61.
2. Ibid., p. 63.

flots. Alors celle-ci lui dit encore : « Que veux-tu que je fasse maintenant pour toi ? Je suis puissante, demande-moi quelque chose de possible et tu seras satisfaite. » — « Eh bien! j'ai un fils à la mamelle, fais qu'il soit le plus fort et le plus vaillant des hommes. »

La sirène plongea dans la mer et reparut quelques minutes après, portant à la main une conque pleine d'une liqueur semblable à du lait. — « Tu donneras ceci à boire à ton fils, » dit-elle, « mais prends bien garde d'en répandre une seule goutte. »

Néanmoins, la femme, de retour chez elle, n'osa pas faire prendre le breuvage à son fils avant d'en avoir fait l'essai. Elle en donna donc à son chat, et ne remarquant sur cet animal aucun effet qui pût l'inquiéter, elle donna le reste à son fils.

Le petit Rannou et le chat ressentirent bientôt la puissance du philtre magique. Le chat devint si grand et si fort qu'il fallut l'attacher à un rocher avec une chaîne de fer. Quant à Rannou, à l'âge de neuf ans, il cassait avec ses mains sept fers à cheval réunis, et il jouait aux osselets avec de gros blocs de quartz qui forment un monticule près de la rivière le *Douron*, à l'angle nord-est du département du Finistère. A onze ans, il avait déjà dix pieds de haut; c'était un prodige. Mais dès cette époque il y eut chez lui un affaissement subit. Sa grande force disparut, et une précoce caducité brisa ses membres, à cet âge où les autres hommes commencent à peine à se développer. Le peu de confiance de la mère avait tout perdu. Il fallait à Rannou la potion entière pour être un héros, et il est resté dans la tradition comme le symbole d'une force extraordinaire, mais incomplète [1].

On peut encore mettre au nombre des géants le seigneur de Castel-Ruffel. La forteresse de Castel-Ruffel est un *oppidum* celtique ou gaulois qui couronne un des mamelons les plus élevés de la chaîne des Montagnes Noires, en la commune de Saint-Goazec (Finistère). Il se compose d'une vaste enceinte circulaire à laquelle se rattache un fer à cheval du côté de l'est. Les remparts sont formés de gros blocs de quarzite empilés les uns sur les autres à la manière des constructions cyclo-

1. Cette légende se retrouve avec quelques modifications dans les contes slaves et aussi dans les contes bretons dont M. Luzel a recueilli une admirable collection qui trouvera, je l'espère, prochainement un éditeur. Dans ces contes, la sirène de notre légende est remplacée par le roi des poissons, qui accorde à celui qui le remet dans l'eau tous les services qu'il lui demande. Les marins bretons croient fermement à l'existence des sirènes. Il y a dans le voisinage de la baie de Douarnenez (Finistère) une tradition d'après laquelle Dahut, la fille impudique du roi Grallon, aurait été changée en sirène après la submersion de la ville d'Is dont on trouvera plus loin la légende, et que c'est elle qui soulève les tempêtes dans la baie que les riverains appellent *le lac* (Al Lenn). On entend alors sa voix qui domine le bruit du vent et des flots.

péennes. A quelques mètres de l'enceinte est une longue allée couverte. Le seigneur de Castel-Ruffel avait une fille qui s'enfuit un jour avec un compagnon de la demeure paternelle. Lorsque le seigneur apprit la fuite de sa fille, il entra dans une violente colère et, apercevant les fugitifs au moment où ils traversaient la lande de Saint-Jean, à trois lieues de son château, il arracha des remparts une grande pierre qu'il lança dans leur direction. La pierre ne les atteignit pas, mais elle avait été lancée avec tant de force qu'elle s'enfonça profondément dans le sol à l'extrémité de la lande où on la voit encore aujourd'hui. On l'y voit en effet. C'est un beau *menhir*, qui fait partie d'un alignement dont plusieurs pierres ont été détruites ou renversées.

Les traditions du genre de celles qui précèdent sont répandues un peu partout. Dans la Cornouaille anglaise et dans le pays de Galles, rien n'est plus commun que les *Palets du Géant*. En France on les appelle *Palets de Gargantua*.

Gargantua, que les Bretons nomment toujours *Gargantuas*, et dont ils appliquent le nom comme synonyme d'une autre épithète bretonne, *Goulifias*, aux gens qui mangent beaucoup, a laissé quelques souvenirs en Bretagne, surtout dans le pays de Tréguier, où le dicton suivant est très-populaire :

Gargantuas pa oa beo,	Gargantua quand il était vivant,
A iee 'n ur gammed da Bontreo.	Allait d'une enjambée à Pontrieux.

Un jour qu'il passait par dessus la haute flèche de l'église Saint-Tugdual, à Tréguier, il s'écria : « Comme les chalumeaux sont longs par ici dans les champs! » C'est la même légende que celle qui se rapporte au géant de Saint-Herbot.

Une autre fois, il raccommodait ses souliers, assis sur la tour plate du Bali, à Lannion. Son ligneul traînait sur la rue, et quand il l'attira à lui, il souleva à la hauteur de la tour une charrette attelée de quatre chevaux et chargée de sable de mer, qui passait dessus.

On voit à Pontaven (arr. de Quimperlé, Finistère), sur la rive gauche de la rivière, en face du quai, un rocher qui a la forme d'un énorme soulier. On l'appelle le soulier de Gargantua. Avant la construction du quai, il y avait sur la rive droite, vis à vis de ce soulier, un rocher creusé par les eaux pluviales, en forme d'auge, et que l'on appelait le bain de pieds de Gargantua.

D'après une tradition que j'ai recueillie à Laz, dans les Montagnes Noires, la demeure de Gargantua était à la Pointe du Raz. Certes, la Pointe du Raz est, par son aspect grandiose, une demeure digne d'un

géant! Une particularité qu'il importe de noter, c'est que, comme Castel-Ruffel, la Pointe du Raz, ce lieu sauvage et désolé où l'on ne peut se tenir debout pendant les tempêtes, était un *oppidum*, ou place forte, à une époque où nos côtes avaient pour habitants une race d'hommes plus forte que celle qui les occupe aujourd'hui. Cette pointe est en effet séparée du continent par un mur cyclopéen, et l'on peut voir encore les substructions des deux barbacanes qui en défendaient l'entrée, et celles d'assez nombreuses habitations adossées au mur de clôture. Il est assez remarquable de rencontrer dans le Finistère deux *oppida* qui, d'après la tradition, auraient servi de demeure à des Géants. La dimension des matériaux employés à la construction des remparts de ces forteresses est, je crois, la meilleure explication de cette croyance populaire.

Les Lutins.

Ce sont des esprits méchants qui tourmentent les hommes au point de les faire mourir. Ils prennent toutes sortes de formes ; celles d'un taureau, d'un bélier, qui tuent les passants à coups de cornes, ou d'un lièvre qui se glisse entre les jambes de ceux qui traversent un pont, et les fait tomber dans l'eau. Mais leur forme favorite est celle d'un chien barbet qui jette du feu par la gueule. Chaque chemin creux, en Basse-Bretagne, chaque pont, chaque précipice a son lutin particulier. Ils se tiennent aussi fréquemment dans les carrefours, où on les voit sous la forme d'un homme coiffé d'un chapeau à haute forme et à bords très-larges, ou sous celle de belles jeunes filles qui appellent d'une voix douce les passants. S'ils ont l'imprudence de se laisser charmer par ces sirènes de la nuit, un coup de tonnerre se fait entendre aussitôt qu'ils sont près d'elles, et ils tombent foudroyés. C'est pour cela que l'on trouve si souvent des cadavres dans les carrefours [1]. Les lutins, comme la plupart des autres esprits malins, peuvent attaquer avec succès une ou deux personnes, mais ils n'ont aucune puissance sur *trois baptêmes*, c'est-à-dire sur trois personnes réunies. Leur pouvoir de faire le mal est intermittent. En effet, outre qu'ils ne peuvent l'exercer qu'à certains jours, il ne leur est accordé pour tourmenter les hommes que les heures impaires de la nuit, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever.

Il y a une classe de lutins que l'on désigne sous le nom de *Hoppers* (appeleurs). Un des plus connus et des plus redoutés dans les environs

1. Les carrefours (*Croas-Hent*, chemin de croix, au sing.) sont très-redoutés des paysans bretons, qui n'y passent jamais le soir qu'en faisant le signe de la croix. Ils sont persuadés que les chats s'y réunissent chaque année, dans la nuit du Mardi-Gras.

de Quimper, est *Ian-an-Od* (Jean du rivage). Il se tient toujours sur le bord des rivières, faisant entendre continuellement le cri *Iou, hou, hou !* cri guttural familier aux paysans bretons lorsqu'ils rentrent le soir à la ferme après leurs travaux, et qui se répète de village en village. Si quelque passant répond à ce cri, *Ian-an-Od*, franchit en un clin-d'œil la moitié de la distance qui le sépare de l'imprudent, et répète le même cri. Si le passant y répond encore, le lutin franchit la moitié de l'espace qui lui reste à parcourir. Enfin, s'il y répond une troisième fois, *Ian-an-Od* se trouve subitement tout près de sa victime, qu'il étrangle ou qu'il noie, s'il est dans le voisinage d'une rivière.

Les *Viltansed* (êtres immondes), connus surtout dans l'ancien évêché de Léon (nord du département du Finistère), sont des lutins qui se plaisent dans la fange, où ils se livrent à leurs ébats. On dit qu'une personne a été frappée d'un sort (*scoet*) par ces êtres immondes, lorsqu'elle éprouve comme des contorsions dans les membres.

Un singulier lutin est celui que les habitants de Morlaix appellent *Potr ar voutou çoad* (le gars aux sabots). Il parcourt les rues de la ville quand sonnent dix heures du soir, et s'y promène d'un pas grave et lent. Si on le regarde, on le voit grandir, grandir démesurément, et l'on se sent devenir de plus en plus petit à mesure que le lutin devient de plus en plus grand. On met fin à ce prodige en cessant de regarder le lutin.

Les Loups-Garoux.

On les nomme en breton *Den-Vleiz* (homme-loup), au singulier, et *Tud-Vleiz,* au pluriel. Ces êtres ont une double existence. Le jour ils ne diffèrent en rien des autres hommes dont ils partagent les occupations. La nuit, ils revêtent une peau de loup, et prennent aussitôt le naturel de cette bête fauve. Ils courent les bois et les champs, attaquant les hommes, et faisant la chasse aux animaux qu'ils dévorent avec avidité. Au point du jour ils cachent leur peau de loup avec le plus grand soin, et rentrent secrètement à la ferme où ils reprennent leurs travaux habituels. Il existe entre leur peau de loup et leur corps une sorte de solidarité d'impressions physiques si grande, qu'ils éprouvent toutes celles auxquelles elle est exposée. C'est ainsi que si elle est placée dans un lieu froid, ils éprouveront tout le jour un vif sentiment de froid. On raconte qu'un loup-garou avait caché sa peau de loup dans un four. Pendant le repas, la fermière y fit allumer du feu. Aussitôt le loup-garou se mit à crier : « Je brûle ! Je brûle ! » et à se démener comme s'il avait été dans une fournaise. Ces hommes-loups passent pour être doués d'une grande force physique, et font d'excellents travailleurs.

LES LAVANDIÈRES DE NUIT (*Couerezou*, ou *Cowezerezou-Noz*[1]).

Ce sont des lavandières qui, pendant leur vie, ont, par négligence ou par avarice, gâté le linge ou les vêtements de pauvres gens qui avaient à peine de quoi se vêtir, en frottant ces vêtements avec des pierres pour économiser leur savon. En punition de cette faute, Dieu les renvoie après leur mort sur la terre, où il leur impose pour pénitence [2] de laver constamment du linge, pendant les heures impaires de la nuit, dans les rivières et dans les lavoirs où elles travaillaient habituellement pendant leur vie, et d'y transporter dans leur tablier des pierres prises dans le lieu où elles les prenaient autrefois. Pour se venger de ce travail forcé, elles appellent le soir les passants, ou vont elles-mêmes à leur rencontre et leur présentent l'extrémité d'un drap mouillé, dont elles tiennent l'autre bout, en leur ordonnant de les aider à étreindre ce linge. S'ils sont assez peu avisés pour étreindre réellement le linge en le tordant, les lavandières finissent par leur rompre les bras [3]. Pour échapper à ce supplice, il suffit de tourner le linge dans le même sens que la lavandière. Celle-ci finit, après quelque temps, par se lasser, en voyant que son travail n'avance pas, et laisse aller sa victime. Cette légende est très-répandue en Bretagne, où la crainte des lavandières de nuit est des plus vives. Aussi évite-t-on avec soin le soir le voisinage des lieux où on lave habituellement le linge. C'est bien assez d'entendre de loin le bruit effrayant de leurs battoirs.

1. Je trouve ce mot écrit au pluriel *Cauuerezou*, dans un titre de 1460. On prononce maintenant en Cornouaille *Couerezou*.

2. Cette croyance à une réparation, s'accomplissant sur la terre après la mort, des fautes commises pendant la vie, est pour les Bretons une sorte d'article de foi. J'ai mentionné plus haut, en parlant des Nains, la pénitence de cette femme condamnée à revenir sur la terre pour filer autant de lin qu'elle en avait volé pendant sa vie. On croit communément en Bretagne que toute personne doit manger après sa mort autant de boisseaux de cendre qu'elle a volontairement perdu ou gaspillé de boisseaux de pain en ce monde. Les filles de ferme qui, par impatience ou négligence, laissent, en faisant des crêpes, couler leur pâte dans le feu, reviennent la nuit pleurer et gémir sur leur ancien foyer, où elles font de vains efforts pour allumer du feu. On voit, la nuit, les meuniers, qui, faute d'avoir bien ajusté leurs meules ou par toute autre négligence, ont perdu du grain qui leur était confié, parcourir la nuit les sentiers qu'ils fréquentaient pendant leur vie, portant sur le dos des sacs remplis de pierres. En un mot, tout tort matériel, surtout celui que l'on fait aux orphelins, doit être réparé après la mort.

Une croyance, qui appartient à un autre ordre d'idées, est celle-ci : Les femmes mariées qui contrarient volontairement l'augmentation de leur famille reviennent sur la terre sous la forme d'une truie accompagnée d'un nombre de petits égal à celui des enfants qu'elles auraient eus en obéissant à la loi naturelle. Pour se débarrasser de ces divers revenants, il est nécessaire de les *conjurer*. On verra plus loin ce que les Bretons entendent par *conjuration*.

3. Dans quelques cantons du Finistère, on croit que le supplice qu'elles infligent à leurs victimes, consiste à les frapper violemment au visage avec leur drap tordu.

Les Boudiket.

Le *Boudic* que l'on nomme *Bom-Noz* dans les environs de Quimper, est un esprit qui prend surtout plaisir à tourmenter les chevaux. Si vous trouvez un matin leur crinière tellement embrouillée qu'il vous soit impossible de la démêler, soyez sûr que c'est un *boudic* qui aura fait le coup. On préserve les chevaux de ses attaques en plaçant le soir dans leur râtelier le bâton de la charrue (*Baz-an-Arar*), dont il a été question plus haut. Le *Bom-Noz* ne se contente pas d'inquiéter les chevaux, il tourmente aussi les personnes. Ainsi il a coutume de se placer la nuit sur la poitrine d'un homme endormi et de le presser de manière à l'étouffer [1]. On ne connaît pas la forme sous laquelle le *boudic* commet ses méfaits. Des personnes réveillées en sursaut par le sentiment d'oppression qu'il leur faisait éprouver, ayant vivement porté la main à leur poitrine, ont senti un objet velu qui glissait entre leurs bras et s'échappait. C'est tout ce que l'on sait du *boudic*, qui n'exerce ses malices que la nuit.

Le Feu-Follet.

On le désigne sous des noms différents suivant les paroisses. On l'appelle *Ankelc'her* (l'errant, le circulant)[2], à Saint-Pol-de-Léon ; *Letern-Noz* (Lanterne de nuit) à Plouarzel ; *Tan-Noz* (Feu de nuit), dans l'arrondissement de Quimper ; *Potr-ar-Scot-Tan* (le gars du tison), dans l'arrondissement de Quimperlé ; *Keleren*, dans d'autres localités, etc. Si l'on voit le feu-follet, avant d'être vu par lui, on n'a rien à en craindre. Mais on est exposé à perdre son chemin, s'il vous voit le premier. Il vous conduit alors dans une rivière ou dans un étang, où il vous fait voir une belle route et où vous vous noyez. Pour se garantir de ses maléfices, il faut ouvrir son couteau de manière à ce que la lame forme un angle aigu avec le manche, et le planter en terre par ses extrémités libres, le plus près possible du feu-follet. Il perdra tout son temps à tourner autour du couteau, en passant sous l'espèce d'arche qu'il forme. Un autre moyen de se préserver contre cet ennemi, est de retourner, dès qu'on

1. Dans cette situation, il forme une élévation sur la poitrine de ceux qu'il tourmente. C'est peut-être de là que lui est venu son nom, le mot *bom* signifiant toute élévation en général.

2. Legonidec (*Dict. breton-français*) écrit *Ankelch'er* en un seul mot. Il me paraît évident que ce mot est composé de l'article *An* et de *kelc'her*, qui vient de *kelc'hia*, cercler, faire un cercle. Voir le Dictionnaire de D. Le Pelletier, aux mots *Ankelher et Kelc'hia*.

l'aperçoit, une pièce quelconque de ses vêtements, son bonnet, sa poche, etc.

Ar-Ioten ou Ar-Gheoten.

Ce mot signifie littéralement l'*Herbe*. C'est une plante habitée par un certain esprit, qui, comme le feu follet, a pour spécialité de faire perdre leur route aux voyageurs, mais avec des conséquences moins graves. En effet, si vous avez la mauvaise chance de marcher sur cette plante, vous tournerez toute la nuit dans un cercle infranchissable, et ce n'est qu'au lever du soleil qu'il vous sera possible de retrouver votre chemin. Cette *herbe* répand la nuit, par intervalles, une lueur phosphorescente analogue à celle que produit le ver luisant. Elle existe dans certaines prairies, et s'il arrive que par inadvertance on la coupe, en fauchant le foin, la pluie commence de tomber immédiatement, et gâte la récolte. On croit à l'existence de cette plante dans tout le Finistère, et probablement dans toute la Bretagne bretonnante.

Les Esprits-Follets.

Leur nom est, suivant les localités, *Bouffon-Noz* (Farceurs de nuit), *Bugel-Noz* (Garçons de nuit), et *Teuz* ou *Duz*. Mais cette dernière appellation s'applique aussi aux lutins. Les esprits-follets sont des esprits familiers qui rendent service aux personnes qu'ils affectionnent, et qui font toutes sortes de malices à celles qui les ont offensées. Heureuse la servante qui a un esprit-follet dans sa manche! La maison sera balayée tous les jours avec soin, sans la moindre fatigue pour elle ; la pâte sera pétrie ; les crêpes seront faites sans qu'elle y mette la main. Heureux aussi le valet d'écurie qui est l'ami d'un follet ! Il pourra dormir la grasse matinée, laissant à son compère le soin de panser les chevaux et de nettoyer l'écurie. Mais pour obtenir les bonnes grâces de ce capricieux esprit, il faut être pour lui plein d'attentions et de prévenances. La moindre offense suffit pour l'irriter, et alors il ne laissera échapper aucune occasion de vous jouer un mauvais tour. Dans le nord du Finistère, surtout dans l'ancien évêché de Tréguier, il était d'usage, il y a quelques années (j'ignore si cette coutume s'est conservée), de placer dans un des coins du foyer, une pierre plate ou un galet (*ur vilien*), sur laquelle le *bouffon-noz* venait s'asseoir la nuit pour se chauffer. On avait soin aussi de ne pas couvrir le feu entièrement de cendre, mais on laissait à découvert un peu de braise, pour que le pauvre esprit en reçut quelque chaleur. Un jour il arriva qu'une servante maligne qui, jusques là, n'avait reçu

que des services du follet, eut la mauvaise pensée de faire rougir au feu la pierre où il venait se reposer la nuit. Le pauvre *bouffon-noz* se brûla cruellement. Mais la malicieuse servante eut à se repentir bientôt de sa méchante action. A partir de ce moment, rien ne lui réussissait. Dès qu'elle avait trait les vaches, le lait tournait; ses crêpes brûlaient sur la poële; quand elle allait à la fontaine, sa cruche se cassait. Enfin, elle faisait tant de gaucheries et de maladresses, qu'elle fut congédiée de la ferme, où, jusqu'au jour de sa mauvaise action, elle avait vécu heureuse. Une autre vengeance d'un follet, dont l'histoire est connue dans toute la Bretagne bretonnante, consistait à faire subir à la dernière personne qui se mettait au lit dans la maison, la correction qu'on inflige aux petits enfants qui ne sont pas sages. Il fallait voir comme on se hâtait pour éviter cette correction, qui était toujours suivie de bruyants ha! ha! et d'éclats de rires prolongés.

Les Conjurés.

Les âmes de ceux qui ne sont pas morts en état de grâce reviennent souvent sur la terre, où elles se plaisent à tourmenter les vivants. On ne peut s'en délivrer qu'en les conjurant. Pour cela, le prêtre doit leur jeter sur le cou son étole bénite, après quoi elles sont entièrement dans sa dépendance. Le prêtre peut donner aux conjurés la forme qui lui convient. Il les change en animaux (le plus souvent en chien barbet, le prototype du diable en Basse-Bretagne), ou en un objet quelconque, tel qu'une tabatière, un sabot, etc. La pratique la plus suivie aujourd'hui, est de les changer en ouragans. Le prêtre ouvre la fenêtre, et leur donne l'ordre de sortir. Aussitôt ils se précipitent au dehors comme un vent impétueux, auquel se mêle leur voix que l'on prend pour le tonnerre. On entend souvent la voix des esprits dans le vent.

Après leur métamorphose, les conjurés sont conduits de presbytère en presbytère, jusqu'au presbytère de Braspartz. Le bedeau de cette paroisse les mène ensuite à la Roche-Trevezel, le point le plus élevé du département du Finistère, d'où les âmes condamnées sont précipitées dans les fondrières du Yun-Elez [1], au pied du Mont-Saint-Michel dans la montagne d'Aré. Cette exécution est toujours accompagnée d'ouragans terribles qui font trembler la montagne. Pendant la route, le conjuré

1. Marais de la rivière Elez, en la commune de Botmeur (Finistère). Dans le canton de Pont-Aven (arrondissement de Quimperlé), on conduit les conjurés dans l'île, ou presqu'île de Rag-Enez, en la commune de Nevez. On verra plus bas qu'on les conduit encore dans d'autres lieux.

adresse à son conducteur les paroles les plus touchantes. Il l'implore en prenant la voix d'une personne qui lui était chère, et que la mort lui a enlevée, pour l'engager à tourner la tête et à le regarder. Mais s'il avait la faiblesse de le faire, le conjuré lui casserait le cou aussitôt.

Les conjurés ont une heure sur vingt-quatre pour faire aux hommes tout le mal possible, dans la limite du cercle où ils ont été enfermés. Ces cercles sont tracés par des plantes qui croissent ordinairement dans les marais, et leur intérieur est toujours dépourvu de végétation. Malheur à l'imprudent qui se hasarderait dans ces cercles maudits à l'heure où les conjurés sont déchaînés !

La marquise de Trevaré (Madame de M...), connue dans le pays sous le nom de *Ar Loncheghez-Coz* (la vieille goulue) [1] revenait après sa mort dans son château et y faisait tant de vacarme qu'il était devenu inhabitable. Ni les hommes, ni les bêtes, ne pouvaient passer le soir sur les routes voisines sans s'exposer aux plus grands dangers. Le recteur de Laz se décida enfin à la conjurer. Il étudia avec soin ses livres et se rendit le soir au château de Trévaré. Une lutte s'engagea entre la marquise et lui. Mais il avait négligé une précaution sans laquelle il est impossible de se rendre maître d'un conjuré. Il n'avait pas ôté ses chaussures avant d'engager la lutte. Aussi ne put-il parvenir à vaincre la marquise. Quelque temps après, ayant de nouveau consulté ses livres, il retourna au château. Mais cette fois, il eut soin de s'y rendre pieds nus. Dès que la marquise l'aperçut : « Ah ! te voilà encore, lui dit-elle. As-tu cette fois bien étudié tes livres ? — « J'ai fait mon possible, lui répondit le recteur. » — « Tu ne réussiras pas mieux aujourd'hui que l'autre jour. A nous deux maintenant. Voyons, es-tu homme ? » — « Oui, homme jusqu'à la terre. » — « Dis-tu la vérité ? » — Tu peux t'en assurer, dit le recteur en montrant ses pieds. » La marquise se baissa pour voir s'il avait réellement les pieds nus. Le prêtre profitant de ce mouvement, lui jeta son étole sur le cou. Elle était vaincue. Le recteur la changea en petit chien épagneul, et rentra à son presbytère. « Tiens ! lui dirent ses domestiques, d'où avez-vous eu ce joli petit chien, monsieur le recteur ? » — « Oh ! c'est une personne de ma connaissance qui me l'a envoyé. » — « Faut-il lui donner à manger ? — « Non, il n'a pas faim. » Il prit alors son bedeau à part, et lui dit : « Tu vas te rendre avec ce chien dans le bois de Trévaré. Arrivé dans le coin le plus sombre du bois, tu traceras avec cette baguette que je te remets, un cercle dans

1. J'écris ce mot tel que je l'ai entendu prononcer par un habitam de la commune de Laz. La forme la plus usitée est *Lonkerez*.

lequel tu feras entrer le chien. Tu lui donneras alors trois coups de baguette, mais seulement trois coups; car si tu lui donnais seulement un de plus, tu t'exposerais aux plus grands dangers. Tu reviendras ensuite sans jamais regarder en arrière, quelle que chose que tu voies ou entendes. »

Le bedeau se conforma ponctuellement aux ordres du recteur, et quand il eut placé le chien dans le cercle, et qu'il lui eut donné les trois coups de baguette, le chien lui dit : « Donne-moi encore un coup, je t'en prie. » — « Non, c'est assez, lui répondit le bedeau. » — « Ah ! si tu m'avais donné seulement un coup de plus, je t'aurais brisé tous les membres. » Aussitôt la terre s'entrouvrit. De ses entrailles sortirent des hurlements horribles. Le tonnerre gronda. Le vent souffla avec furie; des flammes s'élancèrent de l'abîme qui avait englouti le chien, et parcoururent tout le bois. C'était la réception faite à une âme damnée !

Suivant une autre tradition qui a cours dans la commune de Plougonven (Finistère), et dont je dois la communication à M. Luzel, un ancien évêque de Tréguier, connu dans le pays sous le nom d'*Escop-Penarstanc*[1], « revenait », jusqu'en ces derniers temps. En punition d'une vie qui fut loin d'être celle d'un bon évêque, Dieu l'avait condamné à venir toutes les nuits dire sa messe, ou du moins essayer de la dire, dans l'église de Plougonven, jusqu'à ce qu'il eut trouvé un chrétien pour la lui servir, et faire les répons. On le voyait vers minuit arriver au bourg, dans un vieux carrosse vermoulu et tout disloqué, traîné par deux bidets poussifs et décharnés, dont les brides et les rênes étaient en fil d'étoupe, les harnais en lambeaux, et qui ressemblaient aux chevaux de la Mort. Il descendait à la porte du cimetière, gravissait les degrés de l'escalier de pierre, et pénétrait dans l'église. Il allumait les cierges, revêtait l'étole et la dalmatique ; puis du pied de l'autel, se tournant vers le bas de l'église, il s'écriait par trois fois : « S'il y a ici un chrétien qui veuille me répondre la messe, je le prie de s'avancer sans crainte. » Mais sa voix ne trouvait pas d'écho. Alors l'évêque poussait un gémissement, il se déshabillait, éteignait les cierges et remontait dans son carrosse pour retourner au manoir de Penarstanc. La même scène se renouvelait chaque nuit.

Plusieurs habitants du bourg et des passants attardés, étonnés de voir l'église s'illuminer au milieu de la nuit, s'en étaient approchés, et trou-

1. Frère François de la Tour, successivement moine de l'abbaye du Relec et évêque de Cornouaille, puis de Tréguier. Il mourut en l'année 1593, à son manoir épiscopal de Penarstanc, en la commune de Plougonven, et fut enterré dans l'église de cette commune, sans enfeu ni épitaphe. — Albert le Grand, *Catal. des évêques de Cornouaille.*

vant les portes closes, ils avaient tout vu par le trou de la serrure. Un recteur de Plougonven, qui était plus savant que tous les autres prêtres du pays, voulut *conjurer* le vieil évêque. Voici comment il s'y prit :

Un peu avant minuit, accompagné de six jeunes garçons il alla se poster derrière le pignon d'une maison située sur le bord de la route qui menait à Penarstanc. A l'heure ordinaire, ils virent venir le carrosse de l'évêque, et aussitôt les enfants se mirent à crier, suivant les instructions du recteur : « Hé! voici l'évêque de Penarstanc! voici l'évêque de Penarstanc ! Voyez donc quel triste attelage ! Des brides de chanvre ! Des rênes d'étoupe ! et quels chevaux ! un *pillaouer* (chiffonnier) n'en voudrait pas ! »

En entendant ces cris l'évêque mit la tête à la portière de son carrosse. Mais aussitôt le recteur s'élança vers lui, lui jeta son étole sur le cou, et monta avec lui dans le carrosse. Alors les chevaux partirent au grand galop vers Penarstanc, et arrivés là, ils se précipitèrent dans l'étang du manoir, où ils s'engloutirent avec le carrosse. Le recteur seul surnagea et s'en tira sans mal. Depuis, l'eau semble toujours bouillonner à l'endroit où l'évêque avait disparu.

La Peste.

En breton *Ar Vossenn*. Elle est personnifiée sous la forme d'une dame vêtue de blanc, et tenant à la main une baguette blanche. La tradition suivante est très-populaire en Cornouaille. C'était le jour du pardon d'Elliant. Un jeune homme qui allait au bourg, aperçut assise sur le bord d'un ruisseau, qui sépare une paroisse, qu'on ne nomme pas, de la paroisse d'Elliant, une belle dame vêtue de blanc, qui tenait à la main une baguette blanche. « Veux-tu me passer de l'autre côté du ruisseau, dit-elle au jeune homme. » Celui-ci s'empressa de transporter la dame sur l'autre rive, les uns disent dans ses bras, les autres sur son épaule. La dame lui dit alors : « Tu ne sais pas, jeune homme, qui tu viens de passer. Je suis la Peste; mais en raison du service que tu m'as rendu, tu n'auras rien à craindre de moi. Mets-toi dans le coin du porche de l'église, à l'issue de la grand'messe, et sois attentif à ce que ferai. Toutes les personnes que je toucherai de ma baguette, mourront dans la semaine. » C'est ce qui arriva en effet, ajoute la légende. Presque tous les habitants de la paroisse moururent. En quittant la paroisse d'Elliant, la Peste se dirigea vers celle d'Ergué-Gabéric, qui en est voisine. Mais arrivée au bord du ruisseau qui sépare les deux paroisses, elle aperçut Notre-Dame de Kerdévot, debout sur un rocher, dans une attitude menaçante. La sainte Vierge ordonna à la Peste de retourner sur ses pas,

et lui défendit d'entrer dans la paroisse où elle avait sa chapelle. La légende ne dit pas de quel côté se dirigea la Peste. On voit encore au bord de ce ruisseau, près d'un pont appelé *Pont ar Vossenn* (Pont de la Peste), entre les villages de Rubernard et de Niverrot, en Ergué-Gabéric, le rocher sur lequel se tenait la sainte Vierge, et où elle a laissé l'empreinte de son pied. On y voit aussi l'empreinte du pied de la Peste. La chapelle de Notre-Dame de Kerdevot, qui est en grande vénération dans le pays, est située à peu de distance de ce pont. De nombreux pélerins assistent à son pardon, qui a lieu le deuxième dimanche de septembre [1].

Peu de pays ont autant souffert que la Bretagne de la peste et des autres maladies contagieuses. Depuis les temps les plus anciens jusqu'au XVIIe siècle, les documents constatent l'apparition fréquente de ce fléau dans cette province. Aussi n'est-il pas surprenant que les légendes qui en ont conservé le souvenir y soient si populaires. Ces légendes n'offrent dans leurs détails que de légères différences, mais le théâtre des événements qu'elles rappellent varie suivant les localités. En Cornouaille, les faits se passent à Elliant ; dans l'évêché de Léon, à Plouescat ; dans le pays de Tréguier, à Runan et à Guingamp. Voici celle qui a cours dans l'évêché de Tréguier. Elle a été recueillie de la bouche d'une femme âgée de quatre-vingt-deux ans, par M. F. M. Luzel, dont je reproduis textuellement la note :

« A une époque indéterminée, la peste fit de grands ravages dans l'arrondissement de Lannion, et principalement sur les côtes. Nos paysans, qui aiment à se représenter chaque chose, même les plus

1. La chapelle de Kerdévot possède un triptyque qui sert de rétable au grand autel, et que l'on peut compter au nombre des plus beaux morceaux de sculpture sur bois existant en Bretagne. Les panneaux manquent. Il n'existe que la partie centrale du meuble, qui est divisée en six compartiments dans lesquels est représentée, en haut relief, la vie de la Vierge. Quatre seulement de ces compartiments sont anciens; les deux autres y ont été ajoutés à une époque assez moderne. On ignore la provenance de ce chef-d'œuvre, qui date de la fin du XVe siècle, et qui est très-probablement un *ex-voto*.

D'après la légende qui s'y rattache, ce triptyque aurait été apporté par les flots, sur la côte de Bretagne, d'où deux bœufs de couleur blanche l'auraient transporté à la chapelle de Notre-Dame de Kerdevot. A partir de ce moment, ces deux bœufs se trouvaient tous les matins à la porte de la chapelle, à la disposition des pauvres gens de la paroisse qui pouvaient s'en servir pour labourer leur champ. Mais ils ne pouvaient les prendre qu'après le lever du soleil, et ils devaient les ramener avant son coucher au lieu où ils les avaient pris le matin. Un habitant de la paroisse ayant manqué à cette obligation, les bœufs disparurent et on ne les revit plus.

D'un autre côté, voici ce que me disait, il y a quelques années, le bedeau de la chapelle : « Ce travail a été fait par un homme pauvre, mais plein de dévotion à Notre-Dame, à qui il avait consacré sa vie. Comme il n'avait pas d'argent pour acheter du bois, il se contentait des copeaux que les charpentiers lui donnaient par charité. Il a travaillé bien des années avant d'en venir à bout, mais il n'y serait jamais parvenu si la Sainte Vierge elle-même ne l'avait aidé. »

abstraites, sous une forme concrète et palpable, se figuraient le fléau sous les traits d'une petite vieille femme pliée en deux et s'appuyant sur une baguette blanche. Il paraît qu'elle craignait l'eau, car quand elle rencontrait une rivière, elle s'arrêtait et s'asseyait auprès du gué, attendant que quelqu'un voulût la passer sur son dos. La bonne femme de quatre-vingt-deux ans, dont je vous ai parlé dans la lettre que vous me rappelez, me dit comment la Peste traversa le Guindy, puis le Jaudy, etc., avant d'arriver à Runan, où elle vida presque toutes les maisons. De Runan, elle voulut aller directement à Guingamp, et ainsi tout le pays entre Runan et Guingamp fut préservé. Comme à l'ordinaire, elle se trouva arrêtée par un cours d'eau, je ne sais lequel. C'était un samedi, jour du marché de Guingamp. Plusieurs personnes avaient déjà refusé de la passer sur leur dos; enfin, un paysan qui conduisait une charrette pleine de lin lui permit d'y monter jusqu'à la ville.

— « Que de monde il y a aujourd'hui à Guingamp, dit le paysan à la vieille.

— « Oui, répondit celle-ci, mais demain presque tout ce monde-là sera mort, ou malade au lit.

« Quand la nuit fut venue, la vieille, avec sa baguette blanche, marqua presque toutes les portes d'une croix, et le lendemain tout le monde était ou mort ou malade, et l'église de Guingamp était presque déserte à la grand' messe! »

Outre la légende en prose relative à la peste, il existe sur le même sujet un *guerz* très-connu en Cornouaille, mais dont on ne retrouve plus que quelques fragments dans les anciens évêchés de Léon et de Tréguier. Les poètes populaires bretons n'ont pas pu, en effet, négliger un sujet qui rappelait à chacun le souvenir de parents ou d'amis morts victimes de la contagion. Leurs poésies devaient être accueillies partout avec une pieuse reconnaissance; car je ne pense pas qu'aucun peuple conserve plus religieusement que les Bretons le souvenir des parents qu'ils ont perdus. Que ceux qui en doutent prennent la peine de visiter, la veille du jour des Morts, un cimetière de campagne [1].

Une version du *guerz* dont je viens de parler, a été publiée par

1. Il existe à l'île d'Ouessant une coutume touchante appelée *Broellou*, ou *Brouellou*, dont voici les détails : Quand un habitant meurt hors de l'île, soit de maladie, soit à la suite d'un naufrage, ce qui n'est pas rare, puisque les *Iliens* sont tous marins, les parents du défunt font une petite croix de bois qu'ils placent sur son lit ou sur la table de famille. On l'entoure de cierges, et l'on invite les parents et les amis à passer la nuit dans la maison pour y dire des prières, comme si le corps du défunt était présent. Le lendemain, le parrain ou le père du mort porte la croix à l'église, suivi de tous les assistants, et l'on célèbre le service des morts à l'intention du défunt. Autrefois, on enterrait la croix à l'issue de la cérémonie; plus tard on la plaçait sur l'autel; aujourd'hui on la dépose dans une urne, près de la chapelle des Trépassés et, lorsqu'il s'y trouve un certain nombre de croix, on les enterre toutes ensemble.

M. Luzel dans son Recueil de chants populaires de la Bretagne [1]. En voici une autre que j'ai recueillie en 1870 dans les environs de Quimper [2]. Elle est plus complète que la première et offre quelques variantes qui ne sont pas sans intérêt :

BOSSENN ELLIANT.

I.

Hanter cant nozvez ez oun bet
'N ur parkic bihan balanec,
'N ur parkic bihan balanec,
Clasc laeres cleier an Drindet.
O zri maint o son glaz;
Ar goulou coar an allumaz, (sic)
An oll zent a zermoni :
« Olier coz croughet e vi! »
Mar e vin croughet ar bloaz man,
Na vin ket croughet barz unan.
Me meus er gher ur verch Vari,
A oar ober archant coulz ha me.

II.

Ar Vossenn venn zo tal ma zi;
Pa garo Doue teui en ti.
Pa teui en ti, me ialo 'r mez.
Meur da galon a gra diez,

LA PESTE D'ELLIANT.

I.

J'ai passé cinquante nuits
Dans un petit champ de genêts,
Dans un petit champ de genêts,
Cherchant à voler les cloches de la Trinité.
Les trois cloches sonnent le glas;
Les cierges s'allument,
Tous les saints prêchent (disent) :
— « Vieux Olivier, tu seras pendu ! »
Si je suis pendu cette année,
Je ne le serai pas l'année prochaine.
J'ai à la maison une fille (nommée) Marie,
Qui sait faire (gagner) de l'argent aussi bien que moi.

II.

La Peste blanche est à la porte de ma maison;
Quand il plaira à Dieu elle y entrera.
Quand elle entrera, je sortirai.
Elle afflige bien des cœurs,

1. Voir, dans les *Gwerziou Breiz-Izel*, chants populaires authentiques de la Basse-Bretagne, le *gwerz* de la Peste d'Elliant, t. I, p. 497.
2. Elle m'a été chantée par une vieille femme, originaire de la commune de Briec (Finistère), journalière chez M. A. de Blois.

Calon intanv hag intanvez,
Calon minor ha minorez;
Seiz mab e oa en un tiad;
Ho zeiz int et en ur c'harrad;
Ho mam arog o charread;
Ho zad varlec'h o c'houibanat,
Collet gant han he skiant vad,
Gant ar glac'har euz he seiz vab.
« — Autrou sant German, m'ho suppli
Da lojet ma seiz mab en ho ti. »
— « Leun eo ma zi beteg 'n treuziou,
Hag ar veret beteg 'r muriou. »
— « Autrou sant German, m'ho suppli
Da benighet ur parc pe zaou,
'Vit lacat corfou ar re baour. »

III.

Et eo ar Vossenn a Elliant,
Mez ne ket et heb pourveant;
Et eo gant hi dec mil a cant.
Ha pevar mil 'r re innocent.

IV.

Barz e Kemper var un doal venn
Ez oa scrivet guerz ar Vossenn;
Diou plac'hic iaouanc o scriva,
Teir femelen o discana.

Cœur de veuf et de veuve,
Cœur d'orphelin et d'orpheline.
Il y avait sept fils dans une maison.
Ils sont *allés* tous les sept en une charretée.
Leur mère, devant, les traînait;
Leur père les suivait en sifflant;
Il avait perdu la raison,
De la douleur (de la mort) de ses sept fils.
— « Monsieur saint Germain, je vous supplie
De loger mes sept fils dans votre maison (église). »
— « Ma maison est pleine jusqu'aux seuils,
Et le cimetière jusqu'aux murs. »
— « Monsieur saint Germain, je vous supplie
De bénir un champ ou deux,
Pour mettre les corps des pauvres. »

III.

La Peste est partie d'Elliant,
Mais elle n'est pas partie sans être pourvue;
Elle a emporté dix mille et cent,
Et quatre mille innocents (enfants).

IV.

A Quimper sur une nappe blanche
Fut écrit le guerz de la Peste;
Deux jeunes filles écrivaient,
Trois femmes chantaient.

Une troisième version, qui diffère en bien des points des deux premières, a été publiée il y a déjà longtemps dans le *Barzaz-Breiz*. L'auteur paraît s'être servi pour arranger cette version, des *guerziou* de la peste d'Elliant et de la peste de Plouescat, qu'il a modifiés en partie, et auxquels il a ajouté des développements qui trahissent l'origine moderne de cette composition [1].

La peste est la seule maladie contagieuse que les Bretons aient personnifiée. Quant aux autres maladies épidémiques, telles que le choléra, le typhus, etc., ils s'imaginent, comme on le croyait généralement au moyen-âge, qu'elles sont causées par l'empoisonnement des fontaines, et par des poudres délétères que l'on répand sur les lieux élevés, d'où elles vont, portées par le vent, propager le fléau dans les campagnes. Ces poisons sont préparés par de riches habitants des villes, qui ont puisé une grande science dans les livres. Ils peuvent à leur gré arrêter la contagion, mais ils n'y mettent fin, le plus souvent, que lorsque quelques-uns de leurs parents ou de leurs amis en ont été victimes.

Il n'est pas prudent à des étrangers de s'aventurer en temps d'épidémie dans certains cantons reculés de la Bretagne, dont les populations, naturellement douces et hospitalières, peuvent devenir hostiles à des inconnus, que dans leur ignorance elles supposent être les auteurs du mal mystérieux qui les déciment. Le fait suivant, dont j'ai été témoin, en donnera la preuve.

En 1853 ou 1854, le choléra faisait de nombreuses victimes dans la presqu'île de Crozon (Finistère). Un voyageur, qui visitait à cette époque ce pays, l'un des plus pittoresques et des moins connus de la Bretagne, s'était arrêté près d'une fontaine pour se désaltérer. Des enfants l'ayant

1. Ainsi, dans l'admirable épisode de la mort des sept frères, il dit, en parlant de la mère :

« Elle hurlait, elle appelait Dieu, elle était bouleversée corps et âme : — Enterrez mes neuf fils et je vous promets un cordon de cire qui fera trois fois le tour de vos murs, — Qui fera trois fois le tour de votre église et trois fois le tour de votre asile. — J'avais neuf fils que j'avais mis au monde, et voilà que la mort est venue me les prendre, — Me les prendre sur le seuil de ma porte ; plus personne pour me donner une petite goutte d'eau ! »

Rien de semblable ne se trouve dans les versions populaires. L'immense douleur de cette mère qui traîne ses sept fils vers le cimetière doit être, en effet, une douleur muette. Elle ne songe pas à se plaindre ; sa seule préoccupation est d'obtenir un coin de terre bénite pour y déposer le corps de ses enfants. L'auteur de la version du *Barzaz-Breiz* ne s'est pas souvenu que la douleur, chez les Bretons, est toujours silencieuse. Je ferai en outre remarquer que cette femme fait un vœu bien téméraire en promettant au patron de la paroisse d'Elliant un cordon de cire qui fera trois fois le tour de son église et trois fois le tour de son asile. Il y a des asiles qui sont fort grands : l'asile ou *Minichi* de Saint-Pol-de-Léon, par exemple, comprenait sept paroisses. Celui de Loc-Ronan a deux lieues de tour. On se demande comment elle pourra payer une bougie de plus de vingt-quatre kilomètres de longueur, elle qui se plaint, quelques vers plus bas, de n'avoir plus personne pour lui donner une goutte d'eau, ce qui signifie, si je ne me trompe, qu'elle est réduite à la misère. Il est vrai que, dans la première édition du *Barzaz-Breiz*, son cordon de cire ne devait faire que deux fois le tour de l'église et quatre fois le tour de la croix. Il n'y est pas question de l'asile du saint.

aperçu, s'enfuirent en criant : « l'homme du choléra ! l'homme du choléra ! » Aussitôt les hommes et les femmes qui travaillaient dans les champs voisins, s'armant de fourches, de pioches et de pierres, se mirent à la poursuite de l'étranger en criant : « Tuez-le ! Tuez-le ! C'est l'homme du choléra ! » Les femmes surtout se montraient acharnées dans cette poursuite. Le voyageur parvint cependant à leur échapper, grâce à la vitesse de ses jambes. Mais quand après une course de plusieurs kilomètres, il arriva en vue du port de Morgat dans la baie de Douarnenez, il tomba épuisé de fatigue sur le sable de la grève, où les furies qui le poursuivaient l'auraient certainement lapidé, si le poste de la douane de Morgat n'était venu à son secours.

Le Diable.

Je ne puis clore cette galerie d'esprits malins, sans dire un mot du diable, leur chef naturel. Son nom breton est *Diaoul* ou *Diawl ;* mais on l'appelle familièrement *Polic*, diminutif probable de *Diabolus*. Les bretons le redoutent bien moins que les *lutins* et dans les histoires qu'ils en racontent, ils lui font presque toujours jouer un rôle de dupe, comme on le verra par les légendes qui suivent.

Saint Guennolé qui, avant de devenir abbé de Landévennec, était simple recteur de Locunolé, petite paroisse des environs de Quimperlé (Finistère), étant un jour fort en peine de construire un pont sur la rivière Ellé, pour relier sa paroisse à celle de Guilligomarch, se lamentait sur une des rives du fleuve, lorsqu'un beau monsieur parut tout à coup sur l'autre rive et dit au saint : « — Je sais ce qui vous embarrasse. Vous voudriez bâtir un pont sur la rivière, et vous ne pouvez y parvenir. Eh bien ! je me charge de vous le construire, mais à une condition. »

— « Laquelle ? dit saint Guennolé, qui avait aperçu le pied fourchu du diable.

— C'est que vous me donnerez la première créature qui y passera.

— Affaire conclue, dit le saint. Mettez-vous à l'œuvre. Je vais faire un tour à mon presbytère, et je reviendrai dans un instant voir comment vous travaillez.

Quand saint Guennolé revint, le pont était achevé, et le diable attendait à l'autre extrémité le payement de son marché. Alors saint Guennolé ouvrit un sac qu'il avait apporté et d'où sortit un chat qui traversa le pont en courant à toutes jambes. Le diable, obligé de se contenter de cette maigre proie, s'en alla en blasphèmant, poursuivi par les éclats de rires et les huées du saint et de ses compagnons.

Le pont auquel se rattache cette légende se trouve dans un des sites les plus sauvages du vallon de l'Ellé, et porte encore aujourd'hui le nom de *Pont-an-Diaoul* (Pont du Diable). Un pont semblable fut construit aux mêmes conditions, dans le Morbihan, au profit de saint Cado, qui dupa le diable de la même manière que saint Guennolé, Au reste, cette légende n'est pas particulière à la Bretagne. On la retrouve un peu partout.

Une autre fois, trois hommes, le sonneur de cloches, un aubergiste et un autre habitant de la commune de Pluguffan (Finistère), voulant faire fortune tout d'un coup, se rendirent dans un carrefour, peu éloigné du bourg, après avoir publié qu'ils y allaient faire une vente. Arrivés au lieu indiqué, ils tracèrent avec un crayon rouge un grand cercle dans lequel ils entrèrent, et y allumèrent du feu. L'un des hommes était armé d'un fouet pour éloigner les personnes qui s'approcheraient trop près du cercle ; le second soufflait le feu, et le troisième tenait une poule blanche qu'il paraissait se disposer à faire cuire. Quelques personnes s'approchèrent pour prendre part à la vente, mais comme ce n'étaient pas celles qu'attendaient les trois hommes, elles furent chassées à coups de fouet. Après avoir attendu quelque temps, l'un des vendeurs s'écria : « Comment ! on fait une vente ici, et personne ne se présente pour acheter ! »

Trois hommes vêtus de noir parurent alors à quelque distance du cercle. — « Je veux bien acheter, dit l'un d'eux, mais qu'avez-vous à vendre ?

— « Une des créatures qui se trouvent ici. Mais pour l'avoir, il faut me jeter une bourse où l'argent ne manquera jamais. »

— « Je n'ai pas de bourse de ce genre, dit l'acheteur, mais celui qui va me suivre vous en donnera une. » Puis il disparut.

Le second fit la même réponse et disparut à son tour. Le troisième, qui n'était autre que le diable, se présenta alors et jeta aux vendeurs la bourse qu'ils demandaient.

Il s'imaginait qu'il venait d'acheter un des hommes qui se trouvaient dans le cercle. Mais en échange de sa bourse magique, il ne reçut que la poule blanche, qu'il dévora de rage, et disparut en feu et en fumée.

Outre ces légendes qui font rire aux dépens du diable, il en est de plus sérieuses qui renferment un enseignement moral. Telle est celle-ci qui m'a été racontée sous le titre de *la Tête de feu.*

Jean était un homme qui ne possédait pas de qualités, mais qui avait en revanche, beaucoup de défauts, entre autres celui de s'enivrer régulièrement toutes les fois qu'il allait au bourg. Or, il ne manquait pas d'y aller tous les jours de la semaine, et il ne s'en revenait que le soir très-

tard, en chantant des chansons bachiques, au grand désespoir de sa femme et de ses enfants, dont il avait dissipé presque tout le bien. Un soir que, selon son habitude, il revenait de Châteauneuf, il vit s'avancer vers lui un globe de feu qui s'arrêta à ses pieds. Il put voir alors que ce globe était une tête garnie de dents aiguës sur toutes ses faces, et de laquelle jaillissait du feu. Il était si endurci dans le vice, qu'il ne fut pas effrayé de cette vision. — « Que me veut donc cette tête, avec ses dents ? lui dit-il. » — « Jean, lui répondit la tête, change de chemin, ou il t'arrivera malheur ! » — « Oh ! volontiers, dit-il ; il y a d'autres routes que celle-ci pour me rendre chez moi. » Malgré cet avertissement, il continua à mener la même vie déréglée. Seulement pour rentrer chez lui, il avait soin de prendre une autre route que celle où il avait vu l'apparition. Son aveuglement l'avait empêché de comprendre que le changement de chemin qu'on lui demandait, était le changement de sa conduite. Un matin on le trouva étranglé dans un chemin creux. La tête de feu était le diable. C'est lui qui avait causé la perte de Jean ; mais avant de lui permettre d'en faire sa proie, Dieu l'avait contraint de donner à sa victime un avertissement.

R. F. Le Men.

LA VÉRITABLE

HISTOIRE DE BRETAGNE

DE DOM LOBINEAU.

D'Argentré, dans son *Histoire de Bretagne*, nous a raconté par quels moyens François Ier réussit à obtenir des Etats de Bretagne l'union définitive de cette province à la France. Les voies de persuasion ne furent pas seules employées; la corruption fut leur auxiliaire efficace. Toutefois, l'adhésion fut loin d'être unanime, et d'Argentré nous a transmis l'*Advis des opiniastres*, c'est-à-dire, les objections des opposants, devenus des irréconciliables. Ces objections, insérées dans l'édition de 1582 (p. 1179), et les passages sur Philippe-Auguste (p. 268); sur saïnt Louis (p. 331); sur Charles V (pp. 562 et 632); sur Charles VII (p. 948), parurent à la cour de France autant d'attentats à son autorité, et déterminèrent les poursuites du procureur général La Guesle contre celui qu'il appelait le *faciendaire* du duc de Mercœur, insinuant par là que d'Argentré, au lieu d'être un historien sincère et véridique, n'avait composé qu'un pamphlet destiné à faire réussir les convoitises du duc de Mercœur qui aspirait à se faire proclamer duc de Bretagne. La Guesle n'osa pourtant pas aller jusqu'à revendiquer la suzeraineté de la France depuis la première race. Il s'attacha uniquement à établir que la Bretagne était un fief *servant*, de la nature de ceux qui se confondaient avec le fief *dominant* lorsqu'ils venaient à se trouver réunis dans la même main, ce qui serait résulté des deux mariages de la duchesse Anne avec Charles VIII et Louis XII, et qui, dès lors, ne pouvaient plus être séparés. Ces arguties, empruntées à l'arsenal de la jurisprudence féodale, furent favorablement accueillies par les magistrats français qui condamnèrent le livre et ordonnèrent la suppression des passages incriminés. Henri III ne se contenta pas de l'arrêt du Parlement de Paris. Il chargea son médecin Vignier, dont il fit son historio-

graphe, de réfuter l'audacieux écrivain qui avait osé affirmer l'indépendance originaire, immémoriale, constante, absolue, de son pays. Vignier remplit sa tâche dès 1582, mais il mourut en 1596 sans avoir publié sa réfutation qui ne parut qu'un an après l'édition de l'histoire de d'Argentré de 1618.

C'était se méprendre étrangement sur le caractère des Bretons que de croire qu'ils ne tenteraient plus d'élever la voix quand il s'agirait de la défense de leurs droits les plus chers. L'union avait conservé des adversaires d'autant plus obstinés que la violation par la France des clauses du traité passé avec François Ier révélait l'intention bien arrêtée de substituer une absorption complète à un contrat synallagmatique. Aussi Dom Lobineau se fit-il l'organe du sentiment général de la province en protestant, dans maints endroits de son histoire, contre les prétentions des rois de France à une suzeraineté remontant à la première race, suzeraineté qui aurait ainsi rendu implicitement inutile l'acte d'union de 1532, voire même les deux annexions résultant du double mariage d'Anne de Bretagne. Nous possédons un exemplaire de l'*Histoire de Bretagne* de Dom Lobineau, où le savant bénédictin soutient la même thèse que d'Argentré. Le texte y diffère essentiellement, en certains endroits, de celui des autres exemplaires que nous avons rencontrés. Parfois même, les différences sont telles qu'elles présentent des opinions tout à fait opposées. Pour qui connaît le caractère indépendant de Dom Lobineau et son peu d'orthodoxie en matière religieuse, ces variantes n'ont pas été volontaires. L'autorité civile d'une part, l'autorité ecclésiastique de l'autre, lui imposèrent ces mutilations. Dans l'intérêt de la vérité historique, nous avons cru utile de reproduire les deux textes. Le lecteur jugera, par leur dissemblance et par la nature des sujets auxquels ils s'appliquent, par lequel, du pouvoir royal ou du pouvoir ecclésiastique, a été prescrite la substitution de cartons au texte primitif. Nous placerons ce dernier à la gauche des pages qui suivent, et celui des cartons à la droite.

Tome Ier. — Histoire.

Page 2. ligne 11... qui semble avoir retenu leur nom.

P. 7. Lignes 14-27.

La diversité des religions ne contribua pas peu à fomenter cette division; les Bretons estoient Chrestiens, et les peuples de l'Armorique (si l'on excepte ceux de Nantes et quelque peu de leurs Dont le nom ne s'éloigne pas fort de celui des Samnites.

Ces premiers Bretons furent accompagnez dans leur passage, d'Evesques, de Prestres et de Moines remplis de zèle, qui travaillèrent utilement à déraciner les vices et la superstition parmi

voisins) adoroient encore les idoles. Les Bretons firent part aux Armoricains de la connaissance du vrai Dieu, par le ministère de quantité de saints Evesques et de Prédicateurs zelez qu'ils leur envoïerent. Le nom breton de Riothime, que l'on trouve à la teste des Evesques de Rennes, est une preuve du zèle des Bretons et de la docilité des Armoricains. On ne sait quel estoit ce S. Justin, que les anciens Catalogues mettent avant Riothime. On peut croire que c'estoit quelque disciple de s. Clair premier Evesque de Nantes, mais que ses prédications avoient eu peu de fruit, et qu'il n'eut point de successeur, jusqu'à Riothime, qui fut bien-tost suivi d'Athenius. Ceux de Vannes suivirent l'exemple des Rennois, la pluspart embrassèrent en peu de tems la Religion Chrestienne, mais ils voulurent avoir pour premier Evesque un homme de leur nation, comme on le verra bien-tost.

les Armoricains, tant ceux qui demeurèrent dans les païs occupez par ces nouveaux hostes, que ceux des païs de Nantes, de Rennes et de Vannes. Ce ne seroit pas estimer autant que l'on doit les travaux apostoliques de S. Clair, d'Ennius et de plusieurs autres prélats qui avoient establi la foi Crestienne dans le païs, que de croire que le culte des idoles s'y fust conservé jusqu'à ce tems; mais quoique les Armoricains eussent apparemment tous receu la vraie Religion, il est à croire que ces nouveaux hostes trouverent encore assez de vices et de pratiques superstieuses à combattre pour estre regardez comme de nouveaux apostres du païs; et leurs soins furent si bien reçûs que les habitans de Rennes souhaitèrent d'avoir pour Evesque Riothime dont le nom paroît Breton, n'aïant point eu d'Evesque (du moins les Catalognes n'en mettant point) depuis S. Justin dont le nom se trouve à la teste des Evesques de cette ville.

Page 7, ligne 28. — Nouveaux apostres.

Hommes remplis de l'esprit de Dieu.

Ibid., ligne 29, — l'empire du démon.

Les vices.

La différence des deux textes ci-dessus donna lieu, entre Dom Lobineau et son confrère Dom Liron, à une polémique dont nous avons ainsi exposé les détails à l'article *Lobineau* de notre *Biographie bretonne* (t. II, p. 353):

« Ce passage (*La diversité de religions*, etc.) communiqué à D. Liron, pendant l'impression, n'avait pas obtenu son approbation, et ses raisons avaient été goûtées de son confrère qui, sans l'en prévenir, avait substitué au feuillet primitif un carton où on lisait : « *Ce ne seroit pas estimer*, etc. Cependant, D. Liron, qui n'avait pas été prévenu du placement du carton, et qui alors, était naturellement fondé à croire que D. Lobineau avait persisté dans ses idées, s'était décidé à combattre son erreur, ce qu'il fit victorieusement dans son *Apologie pour les Armoricains et pour les églises des Gaules, particulièrement de la province de Tours*. Paris, Charles Huguier, 1708, in-12. Les passages qu'il attaquait y étaient cités textuellement.

Que fit alors D. Lobineau ? N'écoutant qu'un puéril et bien fâcheux amour-propre, persuadé d'ailleurs qu'il avait si bien pris ses mesures que sa ruse ne serait pas découverte, il se fit agresseur, et s'appuyant

sur le texte substitué, il accumula contre D. Liron les accusations de calomnie, de falsification, dans sa *Défense*, insérée dans le *Supplément du Journal des Savants de* 1708, et réimprimée plus tard sous le titre de : *Contr'Apologie, ou Réflexions sur l'Apologie des Armoricains*. Nantes, Jacques Mareschal, 1712, in-8 de 15 pp. On peut juger des aménités dont est parsemée la *Contr'Apologie* par l'épigraphe suivante qui en décore le frontispice : *Ne addas quicquam verbis illius, et arguaris, inveniarisque mendax*. Prov. xxx, 6. Etourdi du coup, D. Liron avait beau feuilleter l'*Histoire de Bretagne*, lire, relire, se frotter les yeux, il ne parvenait pas à y trouver ce qui en avait été ôté. Lobineau triomphait. Mais on ne tarda pas à découvrir sa supercherie. On avait omis de mettre le carton à plusieurs exemplaires qui, confrontés avec le livre de D. Liron, démontrèreut la véracité de ses assertions.

P. 13. Ligne 37... estoient les fondateurs, *et qu'ils y avoient establis la religion Chrestienne,* ils ne, etc.	Les mots soulignés sont supprimés dans le carton.
Page 23, lignes 38-43.	
Quoique l'on ait sujet de ne pas faire entièrement fonds sur des Auteurs interessez (moines de S. Denis fondez par Dagobert) dont le témoignage paroist suspect, par la hardiesse qu'ils ont d'avancer des faits dont ceux qui estoient présens à l'action n'ont pas dit un mot, on veut bien croire que Judicael, pour le bien de la paix, reconnut en Dagobert et en ses successeurs une supériorité de puissance, et promit d'avoir pour eux un attachement fidelle, et de ne preferer l'amitié ni le service de personne au leur.	Quoique leur témoignage ne soit pas entièrement conforme à celui du Chancelier du Roïaume, qui estoit présent à l'action; cependant, comme il n'a point fait l'histoire du Roi, mais seulement d'un particulier, on sera plus porté à croire qu'il aura obmis des circonstances qui n'estoient pas de son sujet, qu'à se persuader que ces auteurs les aient inventées contre la vérité.
P. 28. Lignes 3-6.	
Ce n'estoit pas sans doute, pour paier le tribut, que les Bretons entroient si souvent sur les terres des Rois de France, et y portoient de tous costez le feu, le fer et le carnage.	Tous les autres historiens ne se sont jamais avisé d'apporter d'autre raison des démélez qu'il y a eu entre les Rois de France et les princes Bretons, que les courses des Bretons sur les terres du Roïaume.
P. 28. Ligne 39. — Mais que ne peut pas l'amour de la liberté sur un peuple qui n'a jamais servi ?	Cette ligne est supprimée dans le carton. La ligne suivante commence par le mot *Mais*, et pour le reste, les deux paragraphes sont semblables.
P. 43. Lignes 12 et suivantes, jusqu'à la 42e comprise.	
..... (Si l'esprit inquiet d'Actard eust pu en prendre après l'avoir procuré aux autres).	... Si ses desseins ambitieux lui eussent permis de jouir tranquillement de celui qu'il venoit de se procurer.
(Actard Evesque de Nantes avoit été eslevé à Tours. Il y avoit appris	Il avoit dessein de se faire couronner Roi, se sentant assez puissant pour

que l'Armorique, selon l'ancienne disposition des Gaules, estoit de la troisième Lionnoise, et que Tours estant la Métropole de cette province, les Bretons établis dans l'Armorique devoient reconnoitre l'Evesque de Tours pour leur métropolitain legitime et naturel. Les Bretons raisonnoient sur d'autres principes, comme on l'a déjà dit, se faisoient ordonner les uns par les autres, et n'assistoient point aux Conciles de Tours ni aux autres que les Rois de France convoquoient, quoique les Evesques de Rennes, de Vannes et de Nantes y assistassent régulièrement.

(Actard (car on ne peut attribuer à d'autres qu'à lui d'avoir réveillé cette affaire de la Métropole) estoit de ces esprits remuans et pleins de feu, à qui il faut sans cesse de l'occupation et des affaires. Il n'eut pas plustôt terminé celle de Lambert qu'il entreprit celle de la Métropole. Sa qualité de médiateur de la paix lui avoit donné beaucoup d'entrée à la cour du Prince des Bretons; il s'aboucha avec les Evesques du païs, et les pressa si vivement qu'à la réserve de celui d'Alet, il entraîna tous les autres dans son parti, et les disposa à reconnoistre l'Archevesque de Tours pour leur Metropolitain).

(Nominoé n'apprit qu'avec chagrin les intrigues d'Actard. Aussi, dans le dessein qu'il avoit de se déclarer contre la France, il ne pouvoit rien arriver qui le chagrinast davantage que de voir que ses Evesques se soumissent volontairement à un prélat du Royaume. Pour empescher cette union qu'il regardoit comme l'écueil de la liberté de sa patrie, il prit la résolution de déposer les Evesques qui y avoient donné les mains, de restablir celui de Tréguer ruiné apparemment par les Normans, d'en ériger un nouveau à Saint-Brieuc; et d'engager le Pape à donner à l'Evesque de Dol la qualité d'Archevesque et de Metropolitain dans ses Estats. Cela fait, il prétendoit se faire couronner solennellement Roi par tous les prélats bretons, afin de les engager par une action d'un aussi grand éclat à soustenir la dignité dont ils lui auroient donné les marques, soustenir l'éclat de ce nom; mais il ne le pouvoit faire sans le concours de l'autorité Episcopale. De tous les Evesques de la province, les uns devoient estre naturellement dans les intérests de la France, parce qu'ils pouvoient estre redevables au Roi de leur élévation, et les autres aïant reçu leur ordination de l'Evesque de Tours, le prince Breton devoit supposer qu'ils n'oseroient pas entreprendre une nouveauté de cette nature sans le consentement de leur Métropolitain, qu'il ne donneroit jamais. Cependant une cérémonie de cette conséquence ne se pouvoit faire que de concert avec tous les Evesques. Il falloit donc, ou les gagner tous, ou trouver un moïen de chasser ceux que l'on ne pourroit séduire. La première voïe estoit presque impossible, pour les raisons que l'on vient de dire, et parmi ceux qu'il estoit le plus difficile de gagner, Actard, Evesque de Nantes tenoit sans doute le premier lieu. Ce Prélat, comme on en peut juger par toute sa conduite, estoit de ces esprits remuans et pleins de feu à qui il faut sans cesse de l'occupation et des affaires; il avoit esté élevé à Tours, et il s'y estoit parfaitemeut instruit des droits du Metropolitain; à la moindre ouverture qu'on lui eust faite des desseins de Nominoé, il auroit veu que l'indépendance que ce Prince affectoit, entraîneroit une révolte contre la Métropole, aussi bien que contre la Couronne; il n'y auroit jamais donné les mains, et se seroit servi du crédit que ses talens et sa qualité de médiateur lui avoient donnez tant à la cour du Roi qu'à celle de Nominoé, pour empescher que ce dernier ne vint à bout de ses desseins. D'ailleurs il n'y avoit pas sujet d'espérer que pendant que les Evesques de Bretagne reconnoistroient pour Metropolitain un Prélat du Roïaume, la nouvelle souveraineté peust subsister longtemps. Il falloit donc rompre cette union avant toutes choses, et mettre à la place des Evesques qui avoient receu leur ordination de celui de Tours, d'autres Evesques qui ne fussent redevables de leur dignité qu'au nouveau Roi qu'ils couronneroient, et faire un Archevesque dans

comme il s'engageroit en les recevant d'eux à les maintenir dans l'indépendance qu'il leur auroit procurée).

la Province, qui sembloit ne pouvoir devenir Roïaume, à moins qu'elle n'eust son Métropolitain particulier. Mais s'il n'avoit pas paru aisé au Prince breton de gagner les anciens Evesques, le dessein de les déposer n'estoit pas moins difficile dans l'exécution. Il falloit donner quelque prétexte, de peur qu'une violence ouverte ne rendist cette entreprise trop odieuse et n'attirast sur les auteurs les foudres de l'Eglise.

P. 85. Ligne 19.

... très-jeune, et quand il fut en âge de se marier, il le fit,

de Quimper, et cela ne l'empescha pas de se marier.

P. 147. Lignes 34-40.

...; et la pluspart des autres articles estoient ou faussement imputez, ou mal entendus. Il y en avoit peu qui fussent de lui et absolument condamnables, encore estoient-ils peu importans, et lui estoient échapez par inadvertence et par précipitation. Du reste, quand il seroit tombé en quelque erreur legere, pouvoit-on douter de la soumission de son esprit à l'autorité de l'Eglise; et falloit-il, pour des bagatelles, s'acharner sur un homme dont le savoir eust esté si utile au public, si la malice de ses ennemis ne lui eust envié cet avantage?

...; l'on voit que parmi les autres articles il y en avoit qui estoient ou faussement imputez ou mal entendus. On ne prétend pas au reste prendre ici la défense d'Abailard contre un grand saint révéré de toute l'Eglise, et contre un Concile dont le jugement a esté confirmé par le Souverain Pontife; mais on ne peut refuser ce témoignage à la vérité, qu'Abailard auroit paru beaucoup moins coupable, s'il se fust fait moins d'ennemis.

Page 212. Lignes 20-30.

... aussi bien, pour les moindres bagatelles, que pour les sujets les plus importants. La moindre revolte contre leur autorité, la moindre infraction de leurs privileges, estoit suivie d'une excommunication; maniere de proceder d'autant plus injuste, qu'ils s'estoient rendus les seuls juges de ce qui les regardoit; en sorte qu'ils n'avoient presque laissé aux tribunaux seculiers d'autre puissance que de contraindre, par le glaive temporel, à leur faire satisfaction, ceux qu'ils avoient frappez du glaive spirituel; sans leur donner la liberté d'examiner si leur sentence estoit juste, avant que de faire droit aux parties.

Sans chercher ailleurs des exemples de cette conduite des puissances ecclésiastiques, on se contentera de rapporter ce qui s'est passé entre le clergé et les ducs Pierre Mauclerc et Jean son fils.

...; mais on ne doit pas porter le mesme jugement sur le sujet de ce que l'on vient de voir par rapport à l'Angleterre. Il estoit juste et nécessaire que les Souverains Pontifes défendissent par les armes spirituelles un Roïaume qui s'estoit soumis à eux d'une manière particulière; et c'estoit un grand bien pour toute l'Eglise, que la crainte des excommunications pust empescher l'invasion d'un estat si considérable. Les differens de Pierre Mauclerc et de son fils avec les Ecclésiastiques servent encore à justifier l'usage que ceux-cy faisoient de leur autorité; car si elle passoit quelquefois ses justes bornes, ceux qui la vouloient abatre usoient souvent trop injustement de la leur.

Page 223. Lignes 12-26.

Ces ordres avoient quelque chose de

Ces ordres estoient si rigoureux

si outré, qu'il est à croire que les juges déleguez du S. Siege ne voulurent pas se charger de les exécuter dans toute leur rigueur. Il y avoit aussi de l'excez dans les plaintes du Clergé, qui faisoit passer le duc pour un autre Neron, sous ombre qu'il avoit entrepris de réduire dans de justes bornes l'excessive autorité dont ce corps s'estoit emparé. Il est vrai que le Duc estoit violent dans ses manieres, qu'il n'avoit peut-estre pas assez de respect pour l'Eglise, et qu'il s'emparoit sans aucune considération de ses biens, quand il en avoit le moindre prétexte. Mais on auroit pu le ménager un peu d'avantage, et se servir de manières plus douces et plus raisonnables.

Une preuve qu'il n'en vouloit qu'à la trop grande autorité des Ecclésiastiques, et point du tout à l'Eglise mesme, c'est que l'on a trouvé dans lui la mesme facilité que dans ses prédécesseurs, pour agréer les fondations, où l'autorité souveraine, dont il estoit extrêmement jaloux n'estoit point interessée. Comme il paroist par celle qui se fit à Nantes, de son consentement, dans le plus fort de ses démelez avec le clergé, cette année mesme.

qu'il y a sujet de douter que les juges déleguez du Saint-Siége se soient servis de toute l'autorité qui leur estoit commise. Il est vrai que le duc estoit violent dans ses manières, qu'il n'avoit pas assez de respect pour l'Eglise, et qu'il s'emparoit, sans aucune considération, de ses biens, quand il en avoit le moindre prétexte; mais toutes ses prétentions n'estoient pas également injustes, et quand on le regardoit comme un autre Neron, c'estoit faire de lui un portrait qui ne lui convenoit pas.

Pendant qu'il estoit le plus occupé de ses demelez avec les Ecclésiastiques, les Religieux Dominicains s'establirent à Nantes.

P. 299. Lignes 28-33.

... il fut réglé que les deniers de Bretagne peseroient dix-neuf sous six deniers au marc de Paris, et les mailles seize sous neuf deniers deux oboles; et les deniers de Limoges dix-neuf sous deux mailles pour l'aloi, les deniers de Bretagne devoient estre de seize grains d'argent Roïal, et les mailles de trois deniers; et les deniers de Limoges de seize grains.

... on régla les deniers de Bretagne à dix-neuf sous six deniers au marc de Paris, et les mailles à seize sous neuf deniers obole; et les deniers de Limoges à dix-neuf sous au marc, et les mailles à seize sous neuf deniers. Pour l'alloi, les deniers de Bretagne devoient estre de trois deniers seize grains d'argent le Roi, et les mailles de trois deniers, et les deniers de Limoges de trois deniers seize grains.

399. Ligne 37.

Rufflai le délia incontinent et le laissa aller.

Le païsan se trouva incontinent delié, et Rufflai le laissa aller.

P. 442. Lignes 33 et 34.

... de Bretagne; comme le nom de *Bretagne* et ceux de l'*Ermine* et de l'*Espy* se donnoient ordinairement aux poursuivans d'armes.

... et poursuivans d'armes de Bretagne; aussi bien que ceux de *Bretagne* et ceux de l'*Ermine* et de l'*Espy*.

P. 475. Ligne 48-49.

Le Duc trouvant de l'insolence dans la première de ces propositions et

Le duc irrité de la première de ces propositions, et trouvant

Ibid. Ligne 55.

... estoit le Duc.

.... il estoit.

Tome II. — Preuves.

Colonne 1. Ligne 16.

Les deux lettres C. M. signifient apparemment *communi Moneta*, ce qui revient à ce qui est dit ensuite *ex stipe conlata*, c'est à dire que tous les marchands contribuèrent à l'érection de ce Tribunal (La construction de *Locis* est assez difficile à débrouiller; car il ne paroist pas à ceux qui ont vu l'original, qu'il y ait eu rien d'éfacé que l'on puisse sous-entendre). Il paroist assez evident par la lecture de cette inscription, qu'elle estoit destinée pour un Tribunal et non pour un Autel; et la dédicace que Florus et Secundus en font aux Empereurs et au Dieu Volien, ne prouve point absolument que ce fut un autel.

.... Les deux lettres C. M. sont apparemment mises là pour *communibus*. Les mots : *ex stite* [sic] *conlata*, font voir que les Marchands contribuerent à l'érection de ce Tribunal. Il paroist assez evident par la lecture de cette inscription, qu'elle estoit destinée pour un Tribunal, et non pour un Autel; et la dédicace que Florus et Secundus en font aux Empereurs et au Dieu Volien, ne prouve point absolument que ce fust un autel.

Col. 3. Lignes 4-25.

Les deux lettres demi-effacées P. E. marquent, ce semble, que l'on donnoit à Victorin, l'un des trente Tirans, la qualité de père des armées *Pater Exercituum*, comme on appeloit Victorine, sa mere, la mere des armées (Victorin avoit esté associé à la souveraine puissance par Posthume, et tous deux de concert avoient opposé leurs armes à Gallien qui estoit venu contr'eux avec les meilleures troupes de l'Empire. Posthume aïant esté tué depuis par ses propres soldats à cause qu'il leur avoit refusé le sac de Mayence, Lollien prit sa place et fut tué par Victorin, à qui son incontinence attira le mesme sort: il fut massacré par les troupes à Cologne, avec le petit Victorin son fils. Victorine mere du Tiran donna ensuite l'Empire des Gaules à Marius qui ne le tint que trois jours, et puis au sénateur Tetricus, Président des Gaules et son parent, lequel après la mort de Victorine appella l'Empereur Aurélien à son secours, et se demit volontairement de l'Empire entre ses mains, ce qui n'empescha pas Aurélien d'orner son triomphe de cet illustre captif.

Les deux lettres demi-effacées P. E, marquent, ce semble, que l'on donnoit à Victorin, l'un des trente Tirans, la qualité de père des armées *Pater exercituum*. Ce n'est pas ici le lieu de faire le détail de ce qui regarde Victorin, et l'on ne peut conjecturer à quelle occasion l'on a dressé ce monument à sa mémoire. Il paroist qu'il estoit destiné d'abord pour servir de *Milliare* ce qui semble marqué par le mot de *Levca*.

Colonne 6. Lignes 31-54.

On peut ajouter ici que presque tous les mots françois, tant anciens que nouveaux, dont l'étimologie n'est pas

On peut ajouter ici que presque tous les mots françois, tant anciens que nouveaux, dont l'étimologie n'est pas

latine ou germanique, et que l'on doit considérer comme des restes de l'ancienne Celtique; sont Bretons, comme: Accabler, agraffe, apprenti, baratte, barguigner, barril, baron, barre, bas, bast, baston, bastard, bec, belette, bourse, bateau, (Vilain), bière (victuaille), blutter, bottes, bouton, bouc, bouclier, bran, bruit, broder, brouët, croupion, cabane (camelot, chapeau, corne du pied), chat, sangle (clairon), cloche, cotton, cri, crieur, couppe, dague, dard, danser, derechef (débonaire, écuyer), (entamer, etoffe), (faillir) ferme (pour terre à la campagne), flacon, fol, forest, (forfait, geole), garant, gourmand, guimpe, guérir, gonne (ancien mot pour robbe) hanap, havre, hacquenée, heaume, hérauld, levain, livrée, lamproye, mamam, manteau, marque, marché, matelas, moquer, mortoise, moustarde, pavois, palefroi, picquer, pilier, pisser, planche, plastre, propre (pour dire net) (le nom qu'on donne aux femmes abandonnées), rigole, roder, rostir, roussin, sain (graisse de porc), (simarre), sire, tambour, tarrière, tetter, tocque, trippes, truand, trompette, trousse (pacquet), tonneau (yvre).	latine ou germanique, et que l'on doit considérer comme des restes de l'ancienne Celtique, sont bretons, comme : Accabler, agraffe, amarrer (pour dire lier), ampois, andoüille, apprenti, balai, baratte, barguigner, barril, baron, barre, bas, bast, baston, bastard, bec, belette, bourse, bateau, branler, vilain, biere, blutter, bottes, bouton, bouc, bouclier, bran, branler, braise, briffer, bruit, broder, brouet, caille, croupion, cabanne, chat, sangle, cloche, cotton, cri, crieur, couppe, dague, dard, danser, derechef, écharpe, entamer, etoffe, fange, farce, fardeau, ferme (pour terre à la campagne), flacon, fol, forest, fournir, garant, gourmand, guimpe, guérir, golfe, gonne (ancien mot pour robbe), haleine, hanap, havre, hacquenée, heaume, hérauld, jarret, levain, livrée, lamproye, manteau, mareschal, marque, moquer, mortoise, la mouë, moustarde, pavois, palefroi, picquer, pisser, planche, plastre, propre (pour dire net) rebec (pour dire violon), rigole, roder, rostir, roussin, sain (graisse de porc), sire, tambour, tarrière, tetter, tocque, trippes, truand, trompette, trousse (pacquet), tonneau.
Col. 7. Lignes 23-25.	
Eclaircissement sur l'establissement de la Religion Chrestienne dans l'isle de Bretagne, par Dom A. Le Gallois.	Eclaircissement sur l'établissement de la Religion Chrestienne dans l'isle de Bretagne et sur ses premiers saints, par Dom A. Le Gallois.
Col. 76-79.	
Que la Bretagne n'a point esté donnée aux Normans de Normandie.	Que la Bretagne n'a point esté donnée à Rollon.

La légère différence des titres de cette dissertation est la seule qui existe entre les textes qui la composent dans les deux exemplaires. Aussi nous n'en aurions peut-être pas parlé si cette dissertation n'avait elle-même soulevé contre son auteur un violent et périlleux orage. Qu'il nous soit encore permis de reproduire ici un passage de notre article *Lobineau* retraçant les diverses phases du débat auquel elle servit de prétexte. Ce n'est pas le moins curieux du long procès fait à la Bretagne, et dans lequel, nous le verrons plus loin, fut impliqué un magistrat de la Cour des Comptes de Nantes, non moins coupable que d'Argentré et Dom Lobineau.

« Par un passage de son *Histoire*, p. 79, et par une *Dissertation* insérée

dans ses *Preuves*, col. 76-79, Dom Lobineau avait contesté que la Bretagne eût été soumise à la France sous la première dynastie, et que Charles-le-Simple eût concédé à la Normandie un droit de suzeraineté sur notre province. Ceci — qu'on se rappelle la date de l'*Histoire de Bretagne* (1707) — se passait sous Louis XIV, qui ne tolérait pas les attaques contre son pouvoir, et ne laissait pas mettre en doute qu'à toutes les époques de la monarchie l'autorité royale avait été centrale et universelle. Les propositions de D. Lobineau résonnaient d'autant plus mal sous les lambris de Versailles, que les Bretons, invoquant les priviléges qui leur avaient été reconnus, lors de l'union de la province à la France, s'agitaient à la moindre atteinte dont ils les croyaient menacés. La cour de France ne pouvait donc passer condamnation sur des assertions qui, non réduites à néant, auraient eu pour conséquence d'affaiblir son principe d'autorité. Vertot se chargea de confondre le champion de la Bretagne. Il préluda par une dissertation qu'il lut à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et qu'il développa ensuite lorsqu'il la publia sous ce titre : *Traité historique de la mouvance de Bretagne, dans lequel on justifie que cette province, dès le commencement de la monarchie française, a toujours relevé immédiatement, et en arrière-fief de la couronne de France; contre ce qu'en a écrit le P. Lobineau, dans son histoire de Bretagne.* Paris, Cot, 1710, in-12. Toutes les arguties, toutes les subtilités possibles sont groupées, habilement d'ailleurs, dans ce livre, pour justifier une thèse condamnée par toutes les autorités, toutes les traditions. L'abbé des Thuileries, comme Normand, se crut obligé de porter à Vertot le secours de sa *Dissertation sur la mouvance de la Bretagne par rapport au droit que les Ducs de Normandie y prétendaient*, etc. Paris, François Fournier, 1711, in-12. D. Lobineau riposta à ses deux adversaires par sa *Réponse au Traité de la mouvance,* etc. Nantes, Jacques Mareschal, 1712, in-8 de 293 pp. Ce chef-d'œuvre de logique ne convertit pas l'abbé des Thuileries qui reproduisit ses arguments dans sa *Défense des Dissertations sur l'origine de la maison de France et sur la mouvance de la Bretagne*, etc. Paris, Michel Guignard, etc., 1713, in-12. Il ne voulut pas davantage s'avouer vaincu par la réponse que lui fit D. Lobineau dans sa *Lettre à M. de Brilhac, premier Président du Parlement de Bretagne*, etc. Nantes, Jacques Mareschal, 1712, in-8 de 29 p., car il revint à la charge, l'année suivante, dans sa *Lettre à M. l'abbé de Vertot,* etc. Paris, 1711, in-12.

Après ce dernier écrit de l'abbé des Thuileries, la lutte cessa, non certes que Lobineau fut le moindrement disposé à mettre bas les armes. Convaincu de son bon droit, et très-peu endurant de sa nature, il n'au-

rait pas volontairement abandonné la partie, mais ses supérieurs, se conformant à des ordres venus de haut, lui prescrivirent le silence. La défense était si absolue, que D. Lobineau ne put ou n'osa s'en affranchir, lorsque, sept ans plus tard, l'abbé de Vertot tenta de raviver le débat par la publication de son *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules, et de leur dépendance des rois de France et des ducs de Normandie*, Paris, Nyon, 1720, 2 vol. in-12. — *Ibid.* 1730, 2 vol. in-12.

Cette publication, œuvre d'une inqualifiable rancune (l'amour-propre d'un auteur battu peut, il paraît, mener bien loin), cette publication, disons-nous, était un acte odieux. Vertot, en effet, avait choisi, pour rééditer son livre, le moment même où la participation de la noblesse bretonne à l'échauffourée de Cellamare avait fait tomber les têtes de MM. de Pont-Kalleck, du Couédic, de Talhouët et de Mont-Louis. En rendant D. Lobineau solidaire des faits accomplis, il voulait faire peser sur lui la vindicte du pouvoir et le ressentiment des familles des condamnés. Et pour qu'on ne se méprît pas sur son but, il l'expliqua lui-même dans son discours préliminaire (t. II), où il ne craignit pas de dire « que les mouvements qui venaient d'arriver en Bretagne, et qui, par la sagesse du gouvernement, avaient été heureusement arrêtés, lui avaient fait naître la pensée que les mauvais desseins de quelques Bretons étaient peut-être l'effet d'anciennes erreurs où ils avaient été élevés au sujet des rois particuliers et des priviléges extraordinaires de cette province. » — Puis il ajoutait : « Et comme les histoires même de cette nation [lisez : l'histoire de D. Lobineau] ont été la source de ces préjugés, j'ai cru que pour calmer les esprits, il était à propos de les désabuser de ces préventions injustes, puisées dans leurs historiens. » Non content de transformer D. Lobineau en criminel d'État dans son livre, il le dénonça comme tel au chancelier, qui eut le bon esprit de ne pas lui donner la satisfaction d'enfermer D. Lobineau dans une étroite prison : Ce dernier, on le conçoit du reste, était réduit à se taire.

Col. 396. Lignes 52-59.
(Collationné à une copie ancienne tirée du Chasteau de Blein et représentée par Pierre Tafoireau, sieur de La Tour, agent de Madame la duchesse de Rohan, ladite collation signée J. Le Jacobin, du Moulinet et Bodier en 1673, le 15 d'aoust). L'original est à la Chambre des Comptes de Paris, cotté yyy. Voyez Hévin sur les Arrests de Frain, T. I, p. 523-531.

Tit. de Blein. Copie tirée du Cartulaire d'Alençon, de la Chambre des Comptes de Paris, cotté yyy. Hévin avoit veu l'original, et en a tiré quelques pièces. Voyez ce qu'il en dit, sur les Arrests de Frain, p. 523-530. Nous avons veu l'inventaire de ce cartulaire d'Alençon qui fait mention de l'acte que l'on vient de rapporter.

On avait forcé Dom Lobineau ou à dire le contraire de ce qu'il pensait, ou à se taire. C'est ce dernier parti que l'on prit, sous le Régent, envers le magistrat de la Cour des Comptes de Nantes, dont il a été parlé précédemment. Ce magistrat était La Gibonais, dont nous ne saurions trop regretter d'avoir omis de parler dans notre *Biographie bretonne*. En comblant ici cette lacune, nous achèverons de faire connaître le système persistant de compression qui était employé à l'égard des écrivains bretons indépendants.

La Gibonais (Jean-Artur, sieur de), né à Saint-Malo, le 16 février 1649, était fils de M. Julien Artur, sieur de Pontpacre, et neveu de Jean Cheville, sieur de La Gibonais, chanoine de la cathédrale de Saint-Malo, lequel fut son parrain, et lui laissa sa terre de la Gibonais, en Trébivan, terre dont il prit le nom. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Après avoir terminé ses études, il prit le degré de bachelier en théologie, se livra plus tard à l'étude du droit et s'y voua presque exclusivement. Il était doyen des maîtres de la Chambre des Comptes de Nantes, et se disposait à publier une réfutation de l'ouvrage de l'abbé de Vertot sur la *Mouvance de Bretagne*, lorsqu'il mourut à Paris, au mois de janvier 1728. C'était un magistrat éclairé, qui connaissait bien le droit public de la province de Bretagne, et dont la vie fut une constante pratique de la morale chrétienne. René de la Bigotière de Perchambault, président aux enquêtes du Parlement de Bretagne, ayant énoncé dans ses divers ouvrages, à propos du prêt à intérêt, des maximes que plusieurs jurisconsultes trouvèrent favorables à l'usure, la Gibonais les réfuta dans un livre intitulé : *De l'usure, interest et profit que l'on tire du prest, ou l'ancienne doctrine sur le prest usuraire, opposée aux nouvelles opinions*. Paris, 1710. in-12. Cet ouvrage eut beaucoup de succès. Si l'auteur n'y répondit pas aux principes émis par la Bigotière et ses partisans, ce fut parce qu'il le jugea superflu, la faculté de théologie de Nantes les ayant déjà condamnées. On a encore de La Gibonais : I. *Maximes pour conserver l'union dans les Compagnies*. Nantes, 1714, in-8. Il n'avait d'abord écrit que pour son instruction particulière les réflexions solides que renferme cet ouvrage ; mais les regardant ensuite comme étant d'une utilité générale, il se décida à les publier ; on y trouve des portraits ou caractères tracés sans aucune vue d'application personnelle ; la troisième partie traite des devoirs particuliers aux magistrats. II *Recueil des édits, ordonnances et règlements concernant les fonctions ordinaires de la Chambre des Comptes de Bretagne, tiré des titres originaux estant au dépost de ladite Chambre, divisé en quatre parties et mis en ordre suivant la nature des matières*. Respice quoniam non mihi soli laboravi, sed et omnibus exquirentibus disciplinam. Ecclesiastici,

cap. 33. *A Nantes, de l'imprimerie de la veuve d'André Querro, imprimeur ordinaire du Roy et de Nosseigneurs de la Chambre des Comptes de Bretagne, au Saint-Augustin, Grand'-rue,* MDCCXXIII, *par privilége du Roy,* suivi de : *Succession chronologique des ducs de Bretagne avec quelques observations et faits principaux.* A Nantes (*ut suprà*) MDCCXXX, in-f° et in-8.

La publication du *Recueil* et de la *Succession chronologique* fut entravée par le gouvernement du Régent, ardent à contenir ou à réprimer l'esprit d'indépendance qui cherchait toutes les occasions de se produire en Bretagne, et que MM. de Pont-Kalleck, de Mont-Louis, de Talhouët et Du Couédic avaient payé de leur tête en 1720. Les deux ouvrages de La Gibonais étaient une revendication des priviléges et des immunités dont la Bretagne devait jouir en vertu de son contrat d'union à la France. La Chambre des Comptes, qui partageait les idées et les principes de l'auteur, l'avait encouragé et même approuvé dans son entreprise. Les faits qui se passèrent à cette occasion exigent quelques développements qui feront connaître de quels moyens usait le pouvoir central de l'époque pour empêcher le contrôle de ses actes et de ses empiètements sur les franchises de la province. Environ trente pièces déposées aux Archives de la mairie de Nantes attestent l'importance que la Cour attachait à ce que ces deux livres ne parussent pas, ou que du moins ils ne parussent qu'après avoir subi des mutilations qui les auraient appropriés à ses prétentions autoritaires. C'est de ces pièces que nous extrayons les détails suivants.

Conformément aux ordres qui lui avaient été expédiés de Paris, le 14 septembre 1723, M. Paul Esprit de Feydeau de Brou, Intendant de Bretagne, prescrivit, le 20 du même mois, à M. Mellier, maire de Nantes, de faire saisir chez Querro « toutes ses presses et deux manuscrits avec toutes feuilles imprimées concernant deux ouvrages qu'il imprime sans permission, l'un contenant plusieurs lettres-patentes, édits, déclarations et règlements concernant les finances en la Chambre des Comptes de Nantes, avec des dissertations sur la même matière, et l'autre une histoire de Bretagne par ordre chronologique. » Il était en outre enjoint d'adresser les manuscrits à Rennes, ou, à défaut, les feuilles imprimées, pour que le tout pût être transmis au Garde des Sceaux.

Docile exécuteur des ordres de l'Intendant, M. Mellier se transporta de sa personne, le 22 septembre, à l'imprimerie de Querro, et se fit accompagner d'un greffier, d'un huissier et deux recors. Après qu'il eut fait prêter à Querro le serment de dire la vérité, ce dernier lui déclara que sa mère, la veuve Querro, avait imprimé, il y avait trois ans, plusieurs feuilles du *Recueil des Edits* ; que, depuis environ un an, il avait lui-même continué cette impression jusqu'à concurrence de deux volumes

in-folio, dont cent vingt exemplaires en feuilles étaient en dépôt dans un magasin, au second étage de la maison de l'Empereur, rue de la Gaudine; qu'il avait aussi imprimé deux éditions d'une *Histoire de Bretagne*, l'une in-folio, pour être jointe au *Recueil des Edits*, l'autre in-8 pour Messieurs de la Chambre des Comptes, et que ces deux éditions, tirées à onze cents exemplaires étaient dans le magasin précédemment indiqué. Il ajouta que M. de la Gibonais, doyen et maître de la Chambre des Comptes, s'était prévalu auprès de lui de l'autorisation des officiers de cette Chambre, et qu'il retenait les manuscrits après avoir fait ses corrections sur les épreuves; qu'il n'avait connaissance d'aucun privilége du Roi autorisant l'impression, mais qu'il savait que sa mère, absente de Nantes en ce moment, avait souscrit, en 1720, un acte double, dans lequel Messieurs de la Chambre s'étaient engagés à obtenir du Roi un privilége qu'ils lui auraient transféré. La Gibonais écrivait très-incorrectement, et il avait composé ses ouvrages sur des feuilles volantes, surchargées de transpositions et de ratures, ce qui avait empêché l'envoi du manuscrit à l'examen de M. le Garde des Sceaux, et déterminé MM. de la Chambre à le faire imprimer pour qu'il pût lui être adressé, et qu'il avait été convenu que Mme Querro serait garantie de toute perte, dommage ou inconvénient. Enfin Querro déclara se souvenir qu'il avait été délivré environ trente exemplaires du *Recueil des Edits*, mais un seulement de la *Succession chronologique*, qui avait été envoyé au Conseil, à Paris, pour en obtenir le privilége.

Après qu'on eut fait l'inventaire de l'imprimerie renfermant trois presses, dix-huit casses dressées faisant trente-six hauts et bas, et les ustensiles accessoires, M. Mellier la ferma, apposa son cachet sur la serrure et remit la clef au greffier. S'étant ensuite transporté dans le magasin qu'avait indiqué Querro, il y prit deux exemplaires de la *Succession chronologique*, in-folio, et comme ils portaient sur le titre les mots *par privilége*, il interpella à ce sujet Querro qui lui répondit les avoir mis dans la persuasion que MM. de la Chambre obtiendraient le privilége qui aurait été placé à la fin de l'ouvrage. Deux exemplaires de l'édition in-8 et deux du *Recueil des Edits* furent en outre emportés par M. Mellier qui apposa les scellés sur la porte.

On ne s'en tint pas là à l'égard de Querro. Il fut conduit en prison et il y resta jusqu'au 8 octobre 1723. La veille, l'intendant avait écrit à à M. Mellier que le Garde des Sceaux lui avait fait savoir « que s'il usait de toute la rigueur de la loy, il ferait mettre au pilon l'édition entière des deux ouvrages, et qu'il interdiroit pour toujours l'imprimeur (Mme Querro) de sa profession, mais que cependant le grand âge de cet officier et ses services l'avaient engagé à traiter l'affaire avec plus de

douceur. » C'est, en vertu de cette lettre que l'intendant avait ordonné la mise en liberté de Querro, à la condition toutefois « qu'il paierait son giste et geolage jusqu'au jour de sa sortie et autres frais de son emprisonnement. » Cet emprisonnement cessa le 8 octobre, et Querro eut à payer une somme de 7 l. 10 s.

Aussitôt après la saisie des livres incriminés, M. Mellier les remit à l'Intendant qui, lui, les transmit au Garde des Sceaux. Ce dernier en confia l'examen à M. Rassicord, censeur royal et bâtonnier de l'ordre des avocats à Paris. Le long travail auquel se livra ce censeur conclut au remplacement par des cartons de toutes les feuilles qu'il avait corrigées dans les quatre parties de l'ouvrage de La Gibonais. En exécution de l'ordre intimé par M. Mellier, le 10 novembre, on commença l'impression et le placement des cartons. Les pages 242, 243, 249 et 251 de la première partie furent remplacées. La seconde partie n'eut à subir aucun changement. Querro annonça alors que La Gibonais ferait rentrer tous les exemplaires délivrés pour qu'ils fussent également corrigés. Le 13 décembre 1723, les cartons ayant été placés dans la première partie, M. Mellier remit la troisième à Querro qui fit corriger les pages 199, 294, 295, 299 et supprimer les pages 300, 301 et 302. Dans la quatrième partie, qui fut remise le 5 janvier 1724, des cartons remplacèrent les pages 1, 2, 8, 9, 15, 18, 19, 23, 36, 37, 49, 62, 83, 101, 113, 114, 119, 120, 127 et les pages 38 à 48 furent supprimées.

Ce travail terminé, M. Mellier transmet à Querro, le 16 août 1724, l'ordre de M. de Brou de ne rien délivrer à La Gibonais avant que l'Intendant fût revenu en Bretagne et se fût assuré par lui-même si les corrections prescrites avaient été opérées. Toutes les feuilles retranchées furent brûlées en présence de Messire Mathieu Gautron de la Bâte, abbé de la Vieuville, prêtre, chanoine et grand vicaire de Nantes, que le Garde des Sceaux avait nommé inspecteur de la librairie à Nantes. L'abbé de la Vieuville prit ensuite, au hasard, un des exemplaires corrigés et après s'être assuré qu'il l'était bien, il le remit à Guillaume Cors, marchand libraire et syndic de sa communauté qu'il chargea de vérifier si les autres exemplaires étaient conformes. Cors, après avoir prêté entre les mains de M. Mellier le serment de s'acquitter consciencieusement de sa charge, se mit à l'œuvre le lendemain, et ne termina son opération que le 25 juillet suivant. Il avait examiné 116 exemplaires contenant 464 pages sur chacune desquelles il avait apposé, à la cire rouge d'Espagne, son cachet représentant un cœur enflammé entouré de onze flèches avec cette devise : *Une seule me touche.*

P. Levot.

MÉLANGES.

TEUTATES.

L'intime relation qui existe entre la langue latine et le gaulois me fait croire qu'il peut n'être pas trop téméraire de proposer l'explication du nom du Dieu gaulois Teutates par les règles qui ont présidé à la formation des mots dans la langue latine.

Dans les vers de Lucain :

> *Et quibus immitis placatur sanguine diro*
> *Teutates, horrensque feris altaribus Hesus (Aesus).*

Teutates donne trois syllabes longues. Je suppose cependant que la voyelle de la dernière syllabe est un *i* bref primitif.

M. Corssen (*Aussprache* [2], t. II, p. 227-230) a relevé plusieurs exemples de l'emploi d'*e* pour *i* dans la dernière syllabe de quelques thèmes en *i* à l'époque classique de la langue latine : *torques*, *feles*, *valles*, *verres*, *aedes*, *corbes*, *puppes*, *fides*, *apes*, *claves*, *rates*, pour *torquis*, *felis*, *vallis*, *verris*, *aedis*, *corbis*, *puppis*, *fidis*, *apis*, *clavis*, *ratis*.

La seconde syllabe de *valles* = *vallis* est longue dans l'*Énéide*, livre XI, v. 522 ; c'est une faute de quantité, mais cette faute s'explique par l'analogie apparente de la désinence *es* de *valles*, avec la désinence étymologiquement longue de *clades* = *clad-as-s*, *sedes* = *sad-as-s*, *caedes* = *caed-as-s*, *nubes* = *nub-as-s*.

Il n'y a donc pas à s'étonner si Lucain a fait longue la seconde syllabe de *Teutates* = *Teutatis*.

M. Corssen, *Kritische Nachtræge*, p. 248, a signalé l'existence du suffixe *ā-ti*, dans les formations *prim-a-ti-s*, *optim-a-ti-s*, et dans des noms de peuples comme *Arpin-a-ti-s*, *Capen-a-ti-s*, *Arde-a-ti-s*. On peut y ajouter *Menates* avec un *i* = *e* dans la dernière syllabe, *Kritische Beitræge*, p. 565-566.

La plupart des noms terminés par le suffixe *ā-ti* ont perdu les deux lettres *ti* au nominatif singulier, mais nous sommes en droit de restituer

ces deux lettres dans : *summa[ti]s*, *infima[ti]s*, *pena[ti]s*, *nostra[ti]s*, *vestra[ti]s*, *cuja[ti]s*, *antia[ti]s*, *anxura[ti]s*, *casina[ti]s*, etc. (Corssen, *Aussprache*, 2e édition, t. II, p. 598).

Des noms de peuples latins qui terminent cette liste, on peut rapprocher un certain nombre de noms gaulois.

On trouve réunis dans la *Gr. C* ², p. 796-797, plusieurs noms gaulois terminés par le suffixe *ati-*, ou par le surfixe *ato*. M. Ebel n'a rien changé au système suivi par Zeuss dans leur classement, et, à l'exception de deux, les a tous placés dans la liste des noms formés à l'aide de suffixes brefs dont la lettre *t* fournit le principal élément.

Cependant l'*a* du suffixe était long dans une partie de ces noms, — les lois de l'accentuation le prouvent. — Tels sont *Cerate*, aujourd'hui Céré; *Brivatis*, aujourd'hui Brioude. A ces noms cités par conséquent à tort comme exemples de suffixe bref dans la *Gr. C* ², on peut ajouter, toujours en s'appuyant sur les lois de l'accentuation : *Carpentorate*, Carpentras, *Curcionatis*, Coussenas, *Marciolatis*, Marsollat, *Condate*, Condat, Condé, cités par Quicherat, *de la formation française des noms de lieu*, p. 42, et *Vasates*, Bazas.

Il y avait toutefois un suffixe gaulois *ăti* par *ă* bref puisque *Condate* a donné à la géographie française des noms de lieu comme Condes et Cosne (Quicherat, *ibid.*, p. 43). Comparez le suffixe latin *-es*, *-itis* pour *ă-ti-s* si savamment étudié par M. Corssen (*Aussprache* ², II, 209-211).

Nous ne pouvons donc savoir avec certitude si nous devons rattacher au suffixe *āti* par *ā* long ou au suffixe *ăti* par *ă* bref, les nombreux noms gaulois terminés en *atis* au nominatif singulier, en *ates* au nominatif pluriel, que MM. Becker et Pictet ont réunis et rapprochés de l'adjectif *namausatis* (*Beiträge*, t. III, p. 419-420, cf. *Revue archéologique*, nouvelle série, t. XV, année 1867, p. 387). Cependant, si l'on en juge par les exemples que nous avons cités, un certain nombre doit s'expliquer par le suffixe *āti*.

Le suffixe *ăti*, en latin *-iti*, *-it*, doit son origine à la combinaison de l'*a* final de thèmes en *ă* bref avec le suffixe *ti* (cf. Schleicher, *Compendium*, 2e éd., p. 450 et suivantes).

D'où vient l'*ā* long du suffixe *āti* dans les noms latins dont nous avons parlé plus haut?

Ces noms, dit M. Corssen, s'expliquent par des verbes nominatifs de la conjugaison en *a*, non pas que tous ces noms aient été précédés par des verbes dénominatifs, mais, en ce sens, que les plus anciens sont issus de verbes dénominatifs, et qu'une fois le suffixe *āti* formé, il s'est employé en des circonstances où aucun verbe dénominatif ne déterminait

l'adjonction de ce suffixe au thème primitif (*Kritische Nachtræge*, p. 248-249.

Teutātīs = *teutātis* peut donc être dérivé du thème *teuto* par l'intervention réelle ou idéale d'un verbe dénominatif dont le thème était *teută*. M. Stokes dans sa savante étude sur le verbe irlandais a constaté l'existence de verbes en *a* dans le celtique primitif (*Beitr.*, t. VI, p. 365).

Primatis de *primare* veut dire « celui qui prime, » celui qui a la qualité d'être *primus*. *Teutates*, *teutatis*, dérivé d'un verbe qui, s'il avait existé en latin aurait fait *teutare*, *totare* à l'infinitif, signifierait : celui qui a la qualité désignée par l'adjectif ou le substantif *Teuto-s*. Le thème *teuto* de *teutos* existe en gaulois, dans les composés *Teuto-matus*, nom d'un roi des Nitiobriges (César *de Bello Gallico*, VII, 31, 46; *Teuto-bodiaci*, nom d'un peuple de la Galatie (Pline, *Hist. Nat.*, V. 32), voir *Gr. c*², p. 34.

Que veut dire *teutos?*

Teutos est dérivé de la racine *TU* « croître » « grandir, » (Pott, *Wurzel-Wœrterbuch*, nº 265, *Etymologische Forschungen*, 2ᵉ édit., t. IV, p. 793) au moyen du *guna* et du suffixe *-ta-* qui sert ordinairement à former des participes passés passifs (Schleicher, *Compendium* ², p. 426), et quelquefois des substantifs ayant un sens analogue à celui du participe présent actif (*ibid.*, p. 436). Il semble donc que *teutos* devrait signifier « celui qui s'est accru, » « celui qui s'est agrandi, » « le fort, » « le grand, » « le puissant. »

A côté du thème *teuto*, il existe un autre thème gaulois qui lui ressemble beaucoup, c'est le thème *touto*, qui ne diffère du premier que parce que la racine *tu* paraît être élevée à la vriddhi dans *touto*, tandis qu'elle est élevée seulement au guna dans *teuto*. M. Becker (*Beitræge*, III, 192), a donné un recueil d'exemples du thème *touto* et de ses dérivés, d'après les inscriptions et les monnaies gauloises et gallo-romaines. L'identité des deux thèmes paraît avec raison, ce semble, démontrée à M. Stokes (*Beitræge*, II, 107-108). Le grec a échappé à la confusion des diphthongues *eu* et *ou* (Schleicher, *Compendium* ², p. 68-69). Mais en latin et en osque, l'*e* de la diphthongue *eu* s'assimilant à l'*u* suivant s'est changé en *o* (Schleicher *Compendium* ², p. 93, 111) et la diphthongue *ou* s'est finalement transformée en *u* ou en *o*. Le même phénomène paraît s'être produit dans les langues celtiques (*Gr. C.*², 34-35.

Touto ne serait donc qu'une forme secondaire de *teuto*, et aurait la même valeur étymologique; on rencontre la forme *tuto* et pourrait trouver aussi *toto*.

La forme féminine du thème *teuto*=*touto-* s'est conservée dans les langues néo-celtiques : *tud*, en breton-armoricain; *tus*, en cornique; *tuath*,

en irlandais, sont des déformations d'un primitif * *tota* * *touta* * *teuta*, ils veulent dire « gens, » « peuple. » *Teuta* est identique au nom osque-sabin et ombrien de la « cité : » *tauta, touta, tuta, tota* (Corssen, *Aussprache* [2] t. I, p. 371) et au gothique *thiuda*, « peuple. »

Teuto- et *touto-* sont des formes masculines du celtique * *tota*, « peuple, » « gens, » de l'italique *tauta, touta, tuta, tota*, « cité, » du germanique *thiuda* « peuple [1]. » Le sens de « peuple, » « gens, » « cité » n'est pas pour le nom féminin un sens primitif; le sens primitif est « celle qui s'est accrue, » « qui s'est agrandie, » « qui est devenue et qui est puissante. » *Teuto-* serait donc comme nous l'avons déjà dit « celui qui s'est accru, » « qui s'est agrandi, » « le fort, » « le puissant, » et *Teutates, teutatis* dérivé de *teuto* aurait une signification analogue. Le sens de *primas*, d'*optimas*, pour *primatis optimatis*, diffère peu de celui de *primus*, d'*optimus*.

Mais au lieu de recourir à l'intervention du thème masculin *teuto*=*touto*, pour nous rendre compte de la formation du nom divin *Teutates*, peut-être devrions-nous faire dériver ce nom du thème féminin * *teuta* = *touta* = *tota* = *tuath* = *tud*.

Dans ce cas, on pourrait comparer le sens du suffixe gaulois *-ati-s*, dans *Teutates*, avec celui du même suffixe en latin dans les adjectifs géographiques *Arpin-a-ti-s* d'*Arpinum*, *Arde-a-ti-s* d'*Ardea* *Teutates* serait le Dieu qui a rapport à la cité, au peuple, considéré comme groupe politique; *Teutates* aurait été un Dieu « national. »

Quoi qu'il en soit, on ne peut considérer *Teutates, teutatis* comme un nom abstrait, le supposer formé au moyen du suffixe *-tati-*. Ce suffixe est secondaire, ne se juxtapose pas immédiatement à la racine, ne se place qu'à la suite d'un thème déjà formé et composé d'une racine et d'un suffixe. Tels sont en latin *duri-tas duritatis*, *anxie-tas anxie-tatis*, etc. (Schleicher, *Compendium* [2], p. 441). Ce serait violer une loi grammaticale certaine que de comparer *Teutates* aux dieux abstraits des Romains comme *Libertas, Felicitas, Pietas, Æquitas* (Preller, *Les Dieux de l'ancienne Rome*, trad. de Dietz, 2e édit., p. 412, 413, 418, 420).

Un nom divin de Rome qui peut se mettre en regard de *Teutates*, est celui des *Pĕnātes*.

La racine est différente : TU, « croître, » « grandir, » dans *Teutates*, PA, « protéger, » « nourrir, » dans *Penates*. Elle est élevée au guna dans *Teutates*, elle reste sans renforcement dans *Penates;* mais *Penates* dérive du thème *peno-*, qui pourrait être un participe passé passif, de la racine

1. Il n'y a vraisemblablement pas de rapport entre ce thème et le latin *totus*, dont la racine paraît être le pronom *ta*; cf. Fick, *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXI, p. 10.

verbale PA, comme *teuto-* un participe passé passif de la racine verbale TU. Le suffixe *-na-*, *-no-*, qui sert à former des participes passés passifs (Schleicher, *Compendium* [2], p. 429), est aussi employé comme le suffixe *-ta-*, *-to-* à former des noms qui ont un sens analogue à celui du participe présent actif : *penus* = *pe-no-s* signifie donc en latin « nourriture, » « provisions de bouche, » à proprement parler « nourrissant, » et de *penus* est dérivé au moyen du suffixe *ati-s*, le nom des *Penates*, qui sont les dieux des provisions de bouche, (Preller, *ibid.*, p. 364; Corssen, *Aussprache* [2], t. I, p. 425), comme *Teutates* serait le dieu de la puissance ou de la cité.

Je me reprocherais d'être aussi affirmatif sur le sens de *Teutates* que je le suis sur le mode de formation de ce mot. Le sens du thème masculin *teuto*, en gaulois, ne nous est pas connu d'une manière rigoureusement précise. *Teutates* peut être dérivé de la forme féminine de ce thème aussi bien que de sa forme masculine. Il doit encore rester, ce me semble, quant à présent, une certaine incertitude sur la signification de ce nom qui, si nous nous en rapportons à Lucain, aurait tenu dans la mythologie gauloise une place si importante.

Je dis : si nous nous en rapportons à Lucain. En effet, nous sommes réduits à un seul témoignage. Le texte de Lactance qu'on cite avec celui de Lucain ne me semble avoir aucune valeur, il ne me paraît autre chose que la rédaction en prose des vers de Lucain. Il est étrange que le nom de *Teutates* ne se soit jusqu'à présent trouvé dans aucune des inscriptions si nombreuses qui nous donnent des noms de dieux gaulois. *Teutates* pourrait bien n'avoir été qu'un dieu topique, le dieu d'un peuple gaulois; on ne voit nulle part la preuve qu'il ait été adoré dans toute la Gaule, et qu'il y ait occupé le rang considérable que lui attribuent D. Martin, *Religion des Gaulois*, t. I, p. 201 et suivantes, et M. Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, livre IV, chap. I (5e édition, t. I, p. 479). L'identité de *Mercure* et de *Teutates* n'est nullement démontrée, puisque, pour l'établir on s'appuie sur un passage interpolé de Tite-Live.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

BIBLIOGRAPHIE.

Om Vildsviintypen paa galliske og indiske Mynter, af C. A. Holmboe, (Særskilt aftrykt af Vidensk-Selsk-Forhandlinger for 1868), Christiania, 11 p. in-8°, avec 1 planche.

M. C. A. Holmboe, en étudiant *le type du sanglier sur les monnaies de la Gaule et de l'Inde*, a cherché à établir des rapports entre la numismatique de l'Inde orientale depuis le ve siècle après Jésus-Christ, et la numismatique gauloise des deuxième et troisième siècle avant notre ère. Il rappelle que le sanglier fut, ainsi que l'a établi M. de La Saussaye, l'emblème national gaulois; les monnaies en font foi, ainsi que les figurines en bronze de cet animal qui ont été retrouvées sur plusieurs points et qui ont probablement surmonté des enseignes.

Sur des monnaies, des sceaux et des poinçons royaux d'origine indoue on trouve également le sanglier, soit isolé, soit placé au sommet d'un drapeau.

M. Holmboe pense que les Gaulois ont emprunté leur symbole national plutôt à l'Inde d'où ils venaient qu'à la Grèce ou à l'Italie. Pour expliquer l'énorme écart chronologique qui existe entre les monnaies gauloises et les monuments indous similaires, l'auteur suppose que la race des Chalukyas du ve siècle de notre ère se rattachait à une dynastie qui régnait dans l'Ayodhyapura et sur d'autres contrées de l'Inde septentrionale et de l'Indoustan deux siècles avant Jésus-Christ. Tout en reconnaissant que ce n'est là qu'une hypothèse qui a besoin d'être étayée de preuves solides, M. Holmboe a voulu établir qu'à la rigueur, on peut supposer que le symbole du sanglier existait dans l'Inde dans des temps contemporains de la nationalité gauloise. Nous ne pensons pas que, dans l'état de la science, on puisse rien fonder sur une conjecture aussi hardie, dans laquelle l'imagination et des rapprochements un peu forcés tiennent plus de place que la véritable critique.

*

Glossaire gaulois, avec deux tableaux généraux de la langue gauloise, par Roget, baron de Belloguet, 2e édition, Paris, Maisonneuve, 1872, in-8°, xxi-450 pages. — Prix : 9 fr.

Cet ouvrage est le premier volume de l'*Ethnogénie gauloise* qui, sous un titre un peu bizarre, marque en France un progrès considérable dans les travaux sur les origines de notre histoire. Cette publication de M. de Belloguet, justement honorée du premier prix Gobert par l'Académie des Inscriptions, porte partout l'empreinte d'un effort vigoureux pour faire sortir les études celtiques des traditions fantaisistes où elles se traînent littérairement et poétiquement chez nous depuis le commencement de ce siècle en voilant pour ainsi dire d'un rideau de fleurs l'abîme de notre ignorance. Si seulement nous n'avions pas eu d'autre illusion ! Ainsi, M. Roget de Belloguet nous a donné un exemple auquel nous voudrions de nombreux imitateurs. Nous ne disons pas des copistes serviles, car son livre, avec une incontestable valeur, a, suivant nous, aussi des défauts contre lesquels il faut se mettre en garde.

Il y a d'abord un ordre défectueux. M. de Belloguet s'est avec raison attaché d'abord à recueillir dans les auteurs anciens les mots gaulois qu'ils nous ont conservés en nous en apprenant le sens. Mais pourquoi ne pas ranger ces mots par ordre alphabétique ? L'ordre alphabétique si commode pour les recherches, rapproche les uns des autres les dérivés de la même racine : il facilite ainsi la comparaison de ces dérivés entre eux et la fixation de leur sens. M. de Belloguet aurait pu prendre pour modèle à ce point de vue le *Glossarium italiacum* de M. Fabretti, qui peut donner lieu à bien des critiques quand on l'examine au point de vue de la linguistique, mais qui est si commode à consulter et qui, par conséquent, peut rendre tant de services à un homme pressé comme sont tous les érudits.

Une autre critique plus grave ne porte pas sur la forme, elle porte sur le fond. L'auteur n'a pas suffisamment tiré parti des lois phonétiques qui font la base de la *Grammatica Celtica* de Zeuss, et dont la découverte fait tant d'honneur à cet érudit : il suit de là qu'il a souvent rapproché des mots gaulois de mots bretons ou irlandais qui n'ont aucun rapport avec eux. Ainsi, p. 372, M. de Belloguet persiste, malgré mes réclamations, à maintenir dans l'article consacré à *Esus* le breton armoricain *euzuz*. Il paraît ignorer que la désinence *us* du nominatif singulier gaulois *esus* n'a été conservée dans aucun nom breton, que le premier *z* d'*euzuz* a succédé à une dentale primitive comme le prouvent la forme cornique et galloise *uth*, la forme irlandaise *uath*, la forme vannetaise *ec'h* du substantif armoricain *euz* d'où *euzuz* est dérivé;

il ne veut pas tenir compte du fait que la voyelle primitive initiale que supposent les formes néo-celtiques *euz*, *uth*, *ec'h*, *uach*, est un *ô* long et non l'*ê* long par lequel commence le gaulois *esus*.

A la page 89, M. de Belloguet rapproche *reno* de l'armoricain *kroc'hen* en vieil irlandais *crocenn* (*Gr. C.*², p. 69, 103); il m'est impossible d'apercevoir entre ces deux noms la moindre ressemblance.

Candetum est rapproché par lui probablement avec raison (p. 92) de l'arm. *kant*, du corn. *cans* «cent.» Ce rapprochement s'appuie sur Isidore, *Origines*, l. XV, c. 14, § 6 : *Galli candetum appellant in areis urbanis spacium centum pedum*. On aurait dit en gaulois *canton*, « cent » en conservant l'*n* primitif comme dans le grec ἑκατόν, tandis que l'irlandais archaïque *cet* suppose un primitif *centan* avec un *e* = *a* comme dans le latin *centum*. *Candetum* = *cantetum* aurait déjà changé le *t* en *d* entre *n* et une voyelle, comme nous l'avons fait dans « marchand » de *mercantem* ; quant au suffixe *etum* qui finit ce mot : il est bien connu. Mais, pourquoi ne pas se borner là et nous citer l'armoricain *kantvad* (lisez *kant-ved*) = *cant*[*o*]-*met*[*o-s*] (*Gr. C.*², p. 324) où le suffixe est complètement différent de celui de *candetum?*

Il n'y a aucun rapport entre le mot *asia* (p. 96) et l'armoricain *ed* = *itu* «blé» (*Gr. C.*², p. 238) ; — entre le gaulois *culcita* et l'armoricain *gwelé* = *vali-on* ou *vali-a* (?) « lit » (*Gr. C.*¹, p. 815), etc.

M. Roget de Belloguet ne paraît pas non plus se rendre un compte bien net de la théorie de la dérivation. Ainsi il fait un substantif du suffixe *-aco-s*[1] qui sert à former des adjectifs, des noms de personne et des noms de lieu (p. 211, 364, cf. *Gr. C.*², p. 806-807), et qui existe en latin comme en gaulois (Corssen, *Beitræge*, p. 322 ; *Aussprache* ², t. II, p. 195, 590). Il ne veut pas admettre l'existence du suffixe gaulois *-inco-* en regard duquel on peut cependant placer le suffixe grec -ιγξ -ιγγος. (Regnier, *Formation des mots dans la langue grecque*, p. 197), et le suffixe latin *-unca* dans *spelunca* (Corssen, *Aussprache* ² t. II, p. 188). En général, la distinction entre les composés et les dérivés n'existe pas à ses yeux.

Il a placé dans sa liste de mots gaulois deux mots francs : *Yrias* (p. 215) expliqué par Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache*, 3ᵉ édition, p. 381, et *dadsidas* (p. 216) sur lequel on peut consulter le même ouvrage de Grimm (p. 381) et Schade, *Wœrterbuch*, p. 56.

L'inscription qu'il publie p. 336 a été commentée par M. Mowat en

1. Le français « accin » que M. Roger de Belloguet cite à ce propos était en bas-latin *ad-cinctum*. Entre ce mot et le suffixe *aco-s*, il n'y a aucune relation.

1870 dans une dissertation dont nous avons rendu compte dans la seconde livraison de la *Revue Celtique* et qu'il paraît ne pas connaître[1]. Mais ceci n'est qu'un détail accessoire.

J'en ai assez dit pour montrer clairement quel est le principal défaut d'un livre auquel je me plais à reconnaître une immense supériorité sur tous les ouvrages analogues publiés en France jusqu'à ce jour. M. Roget de Belloguet sent bien lui-même quel est ce défaut. Il se plaint dans sa préface (p. 11) des savants qui regardent son travail du haut des règles du *Laut-verschiebung* et il déclare que les lois posées par Bopp et par Grimm ne sont pas applicables au Gaulois. Je ne songe en aucune façon à introduire dans la grammaire celtique les règles de la *Laut-verschiebung* puisque un des caractères qui distingue les langues néo-celtiques est d'échapper à la *Laut-verschiebung*. Je n'invoque ni l'autorité de Bopp, ni celle de Grimm, je me contente de l'autorité de Zeuss que M. Roget de Belloguet cite si fréquemment, et je l'en félicite. Grâce à l'étude qu'il a faite de la *Grammatica celtica*, des *Keltische Namen* de M. Glück, des mémoires que MM. Ebel, Becker et Stokes ont publiés dans les *Beitraege* de M. Kuhn, il a considérablement amélioré son *glossaire*. Mais je crains qu'il n'ait lu un peu superficiellement les travaux de ces savants linguistes, disciples de Bopp et de Grimm, avant de créer et de perfectionner avec tant de succès la grammaire comparée des langues celtiques. M. Roget de Belloguet me cite plusieurs fois avec une politesse qui me flatte d'autant plus que je suis un des critiques dont il se plaint. J'ai peut-être eu dans la forme un peu de rigueur, ainsi qu'il sied à un « néophyte, » comme disait de moi un critique éminent en parlant précisément du mémoire dont il s'agit. Néophyte, disait-il. En effet, indépendamment de la question de forme, il y a dans ce mémoire, bien des passages qui trahissent la main d'un écolier. Mais dans mes critiques il est un point sur lequel je n'ai point varié : je regrette que M. Roget de Belloguet, qui est un si consciencieux travailleur, n'ait pas davantage étudié les lois de la phonétique celtique, et j'ajouterai même d'une manière générale, les lois fondamentales de la formation des mots dans les langues indo-européennes : c'est le côté faible d'un livre dont l'auteur joint à un jugement droit une profonde érudition.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

1. [Citant cette inscription d'après le texte donné par la *Revue Archéologique* (mars 1868), M. de B. reproduit la mauvaise leçon RHED, au lieu de RIED, leçon réelle rétablie par M. Mowat. On peut s'étonner que la *Revue archéologique* n'ait pas, après le travail de M. Mowat, rectifié ce texte erroné donné par elle. Faute de cette rectification, la mauvaise lecture subsistera et ira se propageant, — nous en avons ici la preuve, — grâce au patronage de cet estimable recueil. — H. G.]

[Qu'il me soit permis d'ajouter, *pro domo mea,* que je n'ai jamais émis l'étrange assertion que M. de B. me prête par méprise p. 80, n.—H.G.]

Di alcune Forme de' nomi locali dell' Italia Superiore, dissertazione linguistica di Giovanni Flechia (extrait des *Memorie della reale Academia delle Scienze di Torino,* ser. II, tom. XXVII), Torino, Stamperia reale, 1871, 101 p. in-4°. — Prix : 6 lire.

Un professeur de Turin, déjà connu des Celtistes par une brochure *Di un' iscrizione Celtica trovata nel Novarese* (Turin, 1864), publie aujourd'hui une importante dissertation sur les quatre suffixes les plus remarquables que présente la nomenclature géographique de l'Italie du Nord, les suffixes *ago*, *asco*, *ate*, *engo*. Il étudie chacun d'eux dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire dans ses transformations phonétiques et dans l'étendue de son aire géographique. — Le suffixe *ago* est le plus nombreux de tous; il se rencontre dans environ 400 noms. La moitié en appartient à la Lombardie et le huitième au Frioul; le reste est dispersé dans les provinces vénitiennes, dans le Piémont, le long de la rive droite du Pô, dans le Trentin, dans la Suisse italienne et en Ligurie. L'origine celtique de ce suffixe (anciennement *acus*, *aca*, *acum*, *iacus*, *iaca*, *iacum*), se démontre principalement par ce fait qu'elle se rencontre seulement dans des pays habités par des Celtes : M. Fl. établit qu'il exprime la possession, et que les noms en *ago*, accompagnés à l'origine de termes tels que *vicus*, *fundus*, *prædium*, *rus*, *ager*, *colonia*, *villa*, *domus*, *casa*, etc., dérivent tous plus ou moins vraisemblablement des noms de personne, romains pour la plupart. M. Fl. analyse un grand nombre de ces noms et donne en passant les formes correspondantes de la toponomastique française. Dans ces rapprochements, il ne lui a pas toujours été possible de rechercher l'ancienne forme des noms français et il les identifie d'après leur forme actuelle. Cette identification est presque toujours exacte; mais il arrive quelquefois qu'un nom qui pourrait, philologiquement, avoir l'origine supposée par M. Fl. se trouve, historiquement, en avoir une autre. La critique de l'auteur est du reste si sûre que ses doutes ou ses scrupules sont souvent confirmés par des faits qu'il semble ignorer[1]. — Les noms en *asco* se rencontrent au nombre d'environ 250 dans l'Italie du Nord:

1. Donnons quelques exemples : M. Fl. rapproche (p. 23) Chambly et quelques noms analogues de Cambiago = *Cambelliacum*, tout en admettant que dans les formes françaises le *b* pourrait être adventice. Chambly est en effet *Camiliacum*. — A propos de Bogliaco (p. 19) qu'il explique par *Boviliacum*, il cite entre autres noms français, mais avec hésitation (*forse*, dit-il), Bouilly ; Bouilly est *Baudiliacus*. — Nos nombreux Châtenoy, Châtenay, etc. viennent plus souvent de *Castanetum* que de *Castiniacum* (p. 27). — Brissac vient de *Bracaciacum* (p. 20).

la moitié en appartient au Piémont et le reste se répartit entre la Ligurie, Lombardie et la Suisse italienne. M. Fl. réfute l'opinion qui fait venir ce suffixe du latin *-aticus*, mais, n'en pouvant découvrir l'origine, émet, faute de mieux, l'hypothèse qu'il peut être un reste du séjour des Ligures dans la Haute-Italie et avoir survécu à leur langue comme le suffixe *-aco* a survécu à l'usage de la langue gauloise. L'examen des noms où entre le suffixe *-asco*, montre que comme le suffixe *-ago* il servait originairement à former des adjectifs. — Les noms en *-ate*, au nombre de plus de 200, sont propres à la Lombardie. Les anciens noms gaulois en *-ate*, comme *Arelate*, *Condate*, se présentent aussitôt à l'esprit; mais l'examen des formes qui, dans les autres parties de la Haute-Italie, correspondent aux formes lombardes en *-ate*, mène M. Fl. à l'opinion que cette coïncidence avec l'ancien gaulois est accidentelle et que ces formes actuelles en *-ate* se ramènent à un prototype *-ato* (*-atum*), formant comme un participe passif analogue à ceux des verbes en *-are*, et acquérant ensuite la valeur d'un substantif. C'est donc une forme d'origine romane et de signification participiale. — Le dernier suffixe, *-engo* qui se rencontre non-seulement dans les noms de lieu de l'Italie supérieure au nombre de plus de 200, mais aussi dans des noms de famille, est incontestablement germanique et témoigne de l'influence de la conquête lombarde en Italie. — C'est ainsi que ces recherches linguistiques éclairent l'ethnographie de la Haute-Italie, en montrant les couches successives laissées par les populations qui en ont occupé le sol. La critique rigoureuse et l'érudition étendue qui se montrent dans cette dissertation font vivement désirer que l'auteur publie prochainement le travail qu'il promet sur les traces de l'élément celtique dans l'Italie du Nord.

H. G.

L'Art gaulois, ou les Gaulois d'après leurs médailles, par Eugène Hucher, T. I, 1868, in-4°, 63 pages et 101 planches. Prix: 30 fr. — T. II, 1re et 2e livraison, 1872, in-4°, 16 pages. Prix: 1 fr. la feuille pour les souscripteurs (le tome II aura 20 feuilles).

Cet ouvrage, fort justement couronné par l'Académie des Inscriptions en 1869, paraît devoir former un traité complet de numismatique gauloise. Dans les planches les médailles sont représentées grossies au microscope; elles sont, par conséquent, beaucoup plus faciles à étudier que dans les publications anciennes et même que dans les planches si soigneusement exécutées de la *Revue de numismatique*. Nous n'avons qu'une critique à exprimer. L'auteur qui connaît la *Grammatica celtica* ne s'en est pas suffisamment servi et s'est trop facilement laissé séduire

par son imagination dans les rares circonstances où il a cru devoir faire des rapprochements étymologiques.

Voici un exemple de la témérité avec laquelle certains numismatistes confondent des racines complètement différentes. Je dis certains numismatistes, au pluriel, car ici M. Hucher n'est pas seul coupable, il n'a fait qu'adopter une idée du savant qui, dans notre siècle, a fait faire le plus de progrès à la numismatique gauloise, de M. de Saulcy. Il y a en France une rivière qu'on appelle aujourd'hui Durance. Mais cette forme moderne du nom altère par une métathèse de l'*r* le nom primitif, *Druentia*. *Druentia* est le nom qu'ont écrit Tite Live, XXI, 31 ; Pline le naturaliste, III, 4, 5 ; Silius Italicus, III, 463. Cette forme est confirmée par l'adjectif *druenticus* que deux inscriptions nous ont conservé, et par la variante Δρουεντίας qu'on trouve dans Strabon. *Druentia* est dérivé de la racine DRU « courir, couler. » Cette racine a été étudiée par M. Pott, *Etymologische Forschungen*, t. IV, p. 1063, n° 279, et ici même, pages 299-305, par M. Pictet. M. Hucher, s'appuyant sur l'autorité de M. de Saulcy, rapproche du nom de la Durance le commencement du mot *durnacos* inscrit sur certaines monnaies gauloises (t. I, p. 23). « La syllabe *dur*, » dit-il, « évoque naturellement l'idée d'eau. » — C'est une erreur : *dour* « eau » en breton est une forme contractée du primitif **dubron*. Elle n'évoque pas plus l'idée d'eau en gaulois que la syllabe française *père* (= *patre*) n'évoquerait en latin l'idée de paternité.

Si *durnacos* est un nom d'homme, son sens ne peut guère faire doute. En gaélique d'Ecosse *dornach* signifie : « belonging to fists, a boxer, a pugilist » (Dictionnaire de Macleod). C'est un dérivé de l'irlandais *durn*, *dorn* « le poing, » en gallois *dwrn*, en cornique *dorn*. Le breton armoricain a légèrement modifié la signification de ce nom, et, comme il a perdu le substantif *lam* « main, » il a donné à *dourn*, *dorn*, le sens de « main, » par conséquent en breton armoricain *dournek*, équivalent de *durnacos* et de *dornach* veut dire « qui a de grandes mains, » mais ce n'est pas le sens primitif; et le sens primitif a été conservé dans le dérivé *dourna* « battre à coups de poing. » *Durnacos* paraît donc signifier « qui a un poing robuste. »

Durna-cos est dérivé du thème *durno-* qui apparaît dans un nom de lieu gaulois *Durno-magus*. Je crois qu'ici le thème *durno-* a probablement un sens plus général que dans le dérivé *durnacos*. *Durno-* qui semble dérivé de la racine DHAR « soutenir, porter, fortifier ; » serait originairement un participe ou un adjectif signifiant en général « qui est fort, » comme le latin *fortis*, *firmus*, *frenum* qui ont la même racine (Pott, *Etym. Forsch.*, t. V, p. 333 et suivantes, n° 455); « poing » est avec valeur de substantif

un sens spécial bien ancien puisqu'il est commun au breton et à l'irlandais ; mais le sens général de « fort » s'était probablement maintenu avec valeur d'adjectif dans *Durno-magus* dont le premier terme peut être comparé quant au sens à un autre thème gaulois dont la racine n'est pas clairement déterminée, je veux parler du thème *duro* qui avait valeur de substantif et signifiait « forteresse. »

Je conclus qu'entre le nom de la Durance et la légende monétaire *Durnacos* il n'y a aucun rapport et que M. Hucher dont la publication est du reste excellente, fera bien à l'avenir ou de s'abstenir de spéculations étymologiques ou d'étudier préalablement un peu plus à fond la grammaire comparée des langues indo-européennes en général, la *Grammatica celtica* en particulier.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Lettres à M. A. de Longperier sur la numismatique gauloise, par F. DE SAULCY. (Extrait de la *Revue numismatique*, nouvelle série, t. III, 1858.) Paris, in-8°.

MM. Rollin et Feuardent publient une nouvelle édition de ce recueil. Ils reproduisent littéralement le texte et jusqu'à la date de la première édition. Ces lettres sont plutôt un recueil de causeries qu'un livre proprement dit. En effet, chez M. de Saulcy, à côté du savant il y a un causeur charmant, plein d'esprit, d'imagination et de feu. La vue d'une monnaie gauloise éveille chez lui tout un monde de vieux souvenirs et d'idées neuves, et il se hâte de les exprimer avec une ardeur égale à la vivacité de sa conviction, sauf à reconnaître le lendemain qu'il s'est trompé. Quand il voit qu'il a commis une erreur, il s'empresse de le proclamer avec autant de sincérité que de bonheur, car c'est pour lui le point de départ d'une théorie nouvelle qu'il expose avec le même entrain, le même esprit, la même science et la même bonne foi que la théorie de la veille.

Cependant, chemin faisant, il rectifie nombre de lectures défectueuses des légendes monétaires et par là fait faire aux études celtiques d'incontestables progrès. Il est inutile d'insister ici sur les découvertes que nous devons au savant numismatiste. Elles sont bien connues de tous ceux qui s'occupent de ces matières. Loin de nous la pensée de les déprécier ! Mais ce qui, dans les érudites et ingénieuses recherches de M. de Saulcy, prête à la critique, ce sont certains rapprochements hasardés entre des légendes monétaires et soit des noms de chefs gaulois mentionnés par César, soit des termes qui appartiennent aux langues néo-celtiques.

En voici deux exemples :

Le nom du chef *Cattos*, inscrit sur des monnaies gauloises (p. 114 et suivantes), paraît identique à l'armoricain moderne *caz* = *catt* « chat » et n'a aucun rapport avec le nom de *Cotus*, vergobret des Eduens, dont parle César. M. de Saulcy a renouvelé dans l'*Annuaire de la Société française de Numismatique* pour 1867, p. 11, le rapprochement de *cattos* avec *cotus;* et ce rapprochement est inadmissible, puisque les deux mots diffèrent, au double point de vue du vocalisme et du consonantisme.

M. de Saulcy divise en deux parties la légende d'*Arviragus* (p. 38 et suivantes). *Ar*, suivant lui, est l'article, *viragus* serait le nom d'un chef breton! Le savant auteur traite de même *Arcantodan*, ce qui lui permet de le rapprocher du *Conetodunus* des Commentaires de César. En effet, l'article armoricain est aujourd'hui *ar* devant les consonnes autres que les dentales et *l*. Mais l'*r* final de cet article est tout moderne et a pris la place d'*n* il y a au plus trois siècles. A l'époque gauloise, cet article, s'il existait, était probablement prononcé **hindos* ou **Sindos*. Si dans *Arviragus* et *Arcantodan ar* doit être séparé du reste du mot, c'est une particule augmentative et non un article.

L'autorité si légitime qui s'attache aux écrits de M. de Saulcy fait aux critiques un devoir de relever les erreurs qu'ils y remarquent. Quand un livre a la valeur des *Lettres sur la numismatique*, il attire à lui les lecteurs et la confiance. Plus les lecteurs sont nombreux et la confiance fondée, plus est grand le danger que présentent quelques doctrines fausses éparses dans un travail où l'on trouve une science si vraie associée à un si profond amour de la vérité.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Etudes d'Archéologie celtique, notes de voyage dans les pays Scandinaves, par Henri MARTIN, membre de l'Institut. iv-426 p. in-8. Paris, Didier, 1872. — Pr. 7 fr. 50.

M. Henri Martin a pris place, par ses diverses publications en prose et en vers [1], parmi les écrivains qui ont le plus contribué à répandre en France l'étude de nos antiquités gauloises et le goût des choses celtiques. Par la vivacité de son imagination, par l'éclat de son style, le poète, qui chez M. M. se mêle à l'érudit, a réussi à donner l'illusion de la vie aux héros de cette vieille histoire. Personne ne mérite donc

1. En prose, dans le premier volume de son *Histoire de France* et dans de nombreux articles de revues et de journaux : en vers, dans son drame de *Vercingétorix* (Paris, Furne, 1865.)

plus l'estime de la critique; mais quel que soit notre respect pour le talent et pour le caractère de M. M., qu'on nous permette de dire sans détours notre façon de penser sur les théories qu'il soutient : *amicus Plato, sed magis amica veritas.* Nous sommes, par nos propres études, arrivé sur quelques points importants à des conclusions trop différentes de celles de M. M., pour laisser passer les siennes sans protester. Les lecteurs de la Revue, qui sont les véritables juges, iront au fond du débat dont nous ne pouvons (faute d'espace) que poser les termes, et ils décideront pour eux-mêmes.

Le dissentiment principal entre M. M. et nous, avant d'être dans les faits, est déjà et surtout dans la façon de les envisager. M. M. est le plus savant et le plus illustre représentant d'une école qu'on pourait appeler l'école *druidique;* elle a en effet pour principe que les prêtres ou magiciens des Gaulois, les « Druides » comme les appellent les anciens, formaient entre eux une école de philosophie transcendante, étaient dépositaires d'une sagesse ésotérique de la plus grande élevation, pour ne pas dire d'origine divine, et que les anciens Celtes sont dans l'histoire comme un second peuple de Dieu, un autre Israël. L'école *critique*, que cette revue représente de son mieux, tient au contraire que les Celtes, si anciens qu'on les suppose, n'avaient reçu aucun privilége entre les autres nations de l'antiquité, et que leur histoire doit se faire, comme toute autre, moins par la divination que par l'étude de leurs monuments, de leurs traditions et de leur langue, entreprise sans parti pris et avec assez de patience pour qu'une affirmation soit seulement la généralisation d'une série de faits incontestables. C'est la méthode mise en honneur par les deux hommes qui ont véritablement fondé l'ethnographie de l'Europe centrale et occidentale, J. Grimm et Zeuss : J. Grimm pour les peuples germaniques, Zeuss pour les peuples celtiques. Nous ne sommes partisans d'aucune tradition : mais s'il en est une en dehors de laquelle on pourrait dire avec quelque vraisemblance qu'il n'y a pas de salut, c'est bien celle qui relève de ces deux grands génies.

Aussi, formés à une autre école que M. M., sommes-nous arrêtés à tout instant dans son nouveau livre par des théories ou des assertions qui nous étonnent. Ainsi dans sa première étude (*Les races brunes et les races blondes*) où il revient, à tort selon nous, sur l'opinion qu'il avait émise dans son *Histoire de France* et qui faisait des Gaulois un peuple à cheveux blonds, M. M. parle encore de « Gaëls » et de « Cymrys » en Gaule. Le lecteur français sait qu'à une époque où les études celtiques n'existaient pas encore, en 1828, M. Amédée Thierry mit en avant, dans son *Histoire des Gaulois*, un système ethnographique qui, de la

division actuelle des peuples Celtiques en deux branches, concluait à l'existence de cette distinction chez les Gaulois du continent d'avant César, et qui profitait de la ressemblance fortuite du nom national des Gallois (*Cymry*) avec celui des Cimbres et celui des Cimmériens pour faire de ces différents peuples une seule et même race. Ce système qui a malheureusement fait fortune en France, n'a guère été adopté à l'étranger. Grimm et Zeuss n'ont pas même daigné le discuter, et en France même il a été enterré, définitivement nous l'espérions, dans l'*Ethnogénie Gauloise* de M. de Belloguet.

Ailleurs nous rencontrons une autre opinion qui pour nous est également une hérésie au premier chef. M. M. regarde les Cimbres comme des Celtes et il cite, à l'appui de cette thèse, des passages de Cicéron et de Salluste qui appelle les Cimbres Gaulois. Mais il passe sous silence les textes si positifs de Pline, de Tacite et du testament d'Auguste qui en font positivement des Germains. Il est facile de voir que de ces témoignages contradictoires les derniers ont le plus d'autorité justement parce qu'ils sont les plus récents et que les premiers datent d'une époque à laquelle les Romains confondaient dans le nom de Gaulois l'ensemble des barbares du Nord, de même que les Grecs avaient longtemps fait rentrer dans le terme de Κελτική les régions septentrionales encore inconnues et qu'habitaient les Germains, à côté et au-delà des Gaulois.

M. M. n'est pas philologue. Eminent historien comme il est, ce défaut lui est bien pardonnable, mais au moins, quand il veut parler philologie et quand il bâtit des théories historiques ou philosophiques sur la pointe menue d'une étymologie, devrait-il se renseigner dans les ouvrages, aujourd'hui nombreux, qui traitent avec compétence de philologie celtique. Il est décourageant de voir des faits qu'on regarde comme établis, tout simplement ignorés de M. M. Ainsi il fait venir du nom d'un prétendu dieu Bel le mot breton *belek* « prêtre », quand ce mot a une étymologie si claire et si chrétienne [1]. Ainsi il retrouve le nom du dieu Gaulois Belenos dans les noms propres français modernes Belin, Blin, etc.[2] Ainsi il rapproche le nom des Cimbres du nom que les Gallois se donnent à eux-mêmes, *Cymry*, quand ce nom est relativement moderne, et n'a du reste très-probablement aucune parenté étymologique avec le

1. *Belek*, anc. *baelec* = Gall. *baglog* = Irl. *bachlach* vient du latin *baculus* et signifie étymologiquement « l'homme au bâton. » C'est le « bâton pastoral » que les évêques ont gardé.

2. Les noms propres comme *Belin, Blin*, etc. sont des formes aphérésées de noms tels que *Lembelin* et *Robelin*. Voyez Mowat : *Noms propres anciens et modernes*, p. 54. Bien plus, et d'une façon plus générale, nous ne croyons pas qu'il existe en France, sauf les noms empruntés aux noms de lieu, de noms propres d'origine celtique (la Bretagne naturellement mise à part) ; la formation des patronymiques est de date trop récente.

premier [1]. Une ressemblance de son est pour M. M. un argument philologique. A ce compte, on se demande pourquoi il n'identifie pas les Gallas d'Afrique avec les Gaulois : car avec des procédés aussi peu rigoureux il n'y a pas de limite à l'hypothèse. C'est ainsi qu'un écrivain de l'école druidique dont un livre a été critiqué plus haut (p. 278) M. Terrien, a retrouvé la Gaule dans le lac de *Gal*-ilée et en a tiré la conclusion que Jésus-Christ était Celte!

Se faisant de l'ancienne sagesse des Celtes les idées les plus hautes, il n'est pas étrange que M. M. ait voulu en voir un écho dans le « Mystère des Bardes de l'Ile de Bretagne, » publié en 1794, par Edward Williams (plus connu sous son pseudonyme littéraire Iolo Morganwg [2]) et traduit en français par M. Pictet en 1856. L'essai que M. M. a consacré à ce mystère occupe une grande partie du volume (p. 289-368); l'auteur y donne des extraits des mss. d'Iolo, publiés en 1862 à Llandoveri, sous le titre de *Barddas*. Il semble tout naturel à M. M. que l'esprit de l'ancienne Bretagne (à supposer qu'il eût été tel) se soit conservé jusqu'à nos jours malgré les révolutions qui se sont accomplies dans l'histoire de l'Ile. Il oublie que l'Ile de Bretagne a été très-fortement latinisée, que si les Saxons et les Angles fussent venus un siècle ou deux plus tard, ils l'eussent trouvée toute latine, que la langue Bretonne était tombée au rang de patois, ce qu'atteste le nombre considérable de mots d'origine latine en Gallois (ce qu'accorde même l'auteur du *Barddas*, p. 61) et que, si dans un semblable abaissement de la nationalité Bretonne, les traditions qui sont l'âme même d'un peuple n'ont pas péri, il n'en a pu être de même d'une doctrine (je suppose un instant qu'elle aurait existé), d'une *cabale* qui eût été le fait particulier d'une école théologique. Du reste, *probatio est affirmantis;* c'est à M. M. à montrer, s'il le peut, le lien historique qui rattache à l'antiquité le néo-druidisme de quelques enthousiastes Gallois. Aussi bien, un théologien distingué de Montauban, dont les travaux sur cette question mériteraient d'être traduits dans une revue de Galles, M. Michel Nicolas, a montré dans deux articles du *Disciple de Jésus-Christ* (n^os^ des 30 septembre et 15 octobre 1865) que les doctrines philosophiques et religieuses contenues dans les

1. Voyez Zeuss : *Gr. C.*, 1re éd., p. 226; 2e éd., p. 207.

2. Il ne faudrait pas s'imaginer par ce que M. M. dit d'Iolo Morganwg, que cet enthousiaste sans critique du commencement de notre siècle soit une autorité auprès des écrivains sérieux du pays de Galles. Voici comment l'apprécie le savant et honnête M. Stephens, à propos des Triades dites Historiques : « Iolo Morganwg et ses disciples n'avaient aucune notion d'histoire générale; ils ne connaissaient point la littérature de l'Angleterre et des autres pays au xve siècle; et, en conséquence, ils étaient incapables d'apercevoir les rapports qui existent entre les Triades et la littérature originale sur laquelle elles reposent » *Y Beirniad*, T. VI, p. 307 (1865).

Triades Galloises n'ont rien de commun avec l'antiquité, et qu'elles sont empreintes d'un bout à l'autre d'un caractère essentiellement chrétien. Dans un autre article publié dans la *Revue de Théologie* de Strasbourg de 1868 (3e sér., vol. VI, 4e livr.), il a essayé de montrer que ces doctrines ont leur source dans les doctrines d'Origène. Remontent-elles vraiment aussi haut ? Car l'intensité du mouvement religieux dont le pays de Galles donne le spectacle depuis la Réforme montre un peuple dont l'esprit se passionne facilement pour les subtilités théologiques. Quoi qu'il en soit de la date encore inconnue de ces productions, le problème de leur origine appartient à l'histoire du mouvement religieux en Galles et se trouve par conséquent au-dessus de notre compétence en même temps qu'en dehors de l'objet de nos études.

Ces réserves faites sur quelques-uns des points traités par M. M., nous devons dire qu'on lira avec intérêt, comme nous l'avons fait nous-même, ses essais sur l'origine des monuments mégalithiques [1], sur les antiquités Bretonnes et surtout ses notes de voyage dans le pays de Galles, en Irlande et dans le Nord scandinave, où il raconte à grands traits et d'une façon tout-à-fait attachante l'impression que lui ont laissée la nature, les hommes et les monuments.

H. G.

Grammatica celtica e monumentis vetustis tam hibernicæ linguæ quam britannicarum dialectarum, cambricæ, cornicæ, aremoricæ, comparatis gallicæ priscæ reliquiis. Construxit I. C. Zeuss. Editio altera. Curavit H. Ebel. Berlin, Weidmann, 1868-1871, lij-1115 pages. — Prix : 10 th. (40 fr.).

Nous sommes heureux d'annoncer l'achèvement de cette nouvelle édition d'un ouvrage qui ne peut être trop répandu. Des améliorations que M. Ebel y a introduites, il en est une surtout qui est appelée à rendre en France de grands services. Nous avons, en effet, la satisfaction de constater l'heureux succès des efforts qu'il a faits pour découvrir la voyelle finale d'un grand nombre de thèmes néo-celtiques dont la terminaison était restée indécise dans la première édition. Il donnera par là le moyen d'établir l'identité d'un certain nombre de mots néo-celtiques, dont le sens est connu, avec des noms gaulois dont nous ne pouvons autrement fixer la signification. Nous regrettons toutefois que M. Ebel n'ait pas davantage utilisé les publications françaises dont divers monuments celtiques ont été l'objet depuis la première édition de la

1. Sur ce mémoire en particulier voir de Belloguet : *Ethnogénie Gauloise*, T. III, p. 520 et suiv.

Grammatica Celtica. Il s'est beaucoup servi du *Catholicon*, de Jean Lagadeuc, publié par M. Le Men, du *Grand mystère de Jésus*, édité et traduit par M. de la Villemarqué. Il s'exprime avec beaucoup trop de bienveillance sur les *commentatiunculæ*, que M. Gaidoz et moi avons publiés sur divers points de philologie celtique dans la *Revue Critique*, la *Revue Archéologique*, et la *Revue Celtique : quibus ostenderunt*, dit-il, en parlant de nous, *quid illius gentis homines profecturi fuerint si tandem aliquando litterarum studiis Germanos aemulari mallent quam malis artibus impugnare et aspergere sanie, imbuti invidia insana.*

De telles appréciations insérées dans un livre de science internationale, si je puis m'exprimer ainsi, ne sont pas de nature à calmer des esprits irrités par des événements qui n'ont aucun rapport avec la philologie celtique. Il est inutile, pour ne pas dire plus, de faire appel aux haines nationales dans un monde littéraire qui devrait les dominer. M. Ebel, qui date ces paroles de Schneidemühl (Pila), le 13 décembre 1870, regrette, sans doute, aujourd'hui de ne pas les avoir effacées de sa préface.

Plus calme aujourd'hui, il doit reconnaître qu'il aurait agi d'une manière plus conforme à la vraie tradition de la science, s'il s'était mis en mesure de les remplacer par l'indication du cartulaire de Redon, publié en 1863 par M. de Courson (CCCXCV et 760 pages in-4°), et des nombreux travaux français sur la numismatique gauloise que le savant continuateur de Zeuss paraît avoir ignorés.

De M. de Courson, Zeuss a connu l'*Histoire des peuples bretons*, publiée en 1846 (*Gr. C.*[1], p. XLVI). C'est principalement d'après cet ouvrage que Zeuss a cité le cartulaire de Redon, et M. Ebel s'est contenté comme Zeuss de citer, d'après l'*Histoire des peuples bretons*, les chartes du cartulaire de Redon, que cette histoire contient. Mais, par là, d'une part, il s'est privé de ressources philologiques importantes, car l'édition du cartulaire de Redon, faite en 1863, a mis au jour un grand nombre de chartes inédites; d'autre part, en se servant de textes défectueux, quand il avait un texte correct à sa disposition, il rendra nécessaire un *errata* volumineux, dont nous avons le regret d'avoir à donner ici l'esquisse.

Dans la *Gr. C.*[2], p. 87, nous lisons : *vox* nemet *semper* e *in syllaba posteriore*, i *in* priore *exhibet in uno nomine viri comp.* Vidnimet *in chart. Fined. Mor.* 330, *sed alias ubique* e. On trouve cependant *Cat-nimet* cinq fois dans le *Cartulaire de Redon*, p. 45, 62, 64, 84.

Dans la *Gr. C.*[2], p. 93, on oppose aux noms propres armoricains dont le second terme est *-hocar*, *-hucar*, *-hegar*, ceux dont le second terme est *-hocart* = *hegarat* (cf. p. 152). Mais *-hocart* est une faute dans l'*Histoire des peuples bretons*. On lit *hocar* dans le *Cart. de Redon*, p. 81, 116.

Plus bas, *Gr. C.*², p. 106, au lieu de *Witengloeu*, lisez *Vuetengloeu* par un *e* (*Cart. de Redon*, p. 81).

Dans la *Gr. C.*², p. 110, sont réunis des exemples de l'adjectif *biu* « vivus » second terme d'un certain nombre de composés. Un de ces exemples est *Aellifeu*. Mais il faut lire *Haelliffen* avec un *n* final et non un *u* (*Cart. de Redon*, p. 8). C'est donc un mot à rayer. La même erreur est reproduite plus bas, p. 137.

Dans la *Gr. C.*², p. 112-113 on étudie l'*m destitutus*. Cet *m* paraît figuré graphiquement par *mh* en quelques textes armoricains. Mais un des exemples cités ne prouve rien, c'est *Guormhowen*, faute d'impression, pour *Guor-houuen* (*Cart. de Redon*, p. 10). On en rapproche *Worwohen*, *si tamen recte est impressum;* ce doute était parfaitement fondé : il faut lire *Vuor-houuen* (*Cart. de Redon*, p. 39).

C'est donc à tort, que, *Gr. C.*², p. 116, *Wor wohen* est de nouveau cité comme exemple d'*m infectus* = *w*. Il faut lire *vuor-houuen* comme plus haut, et dans ce mot *uu* ou *w* = *v* (*Gr. C*², p. 82, note).

Dans la *Gr. C.*², p. 133, au lieu de *Anogen*, lisez *Anaugen* (*Cart. de Redon*, p. 10).

Dans la *Gr. C.*², p. 152, le second terme d'*Anau-bechan* semble être identique à l'armoricain moderne *bihan*, petit, pour *biccan*. Mais il faut lire *Anau-Lechan* avec un *l* au lieu d'un *b* au commencement du second terme (*Cart. de Redon*, p. 95).

Berthwalart, donné (*Gr. C.*², p. 169) comme un exemple néo-celtique de transposition des consonnes finales *t r*, est un nom franc : *Bertuualt* (*Berctho-waldus*) qui ne s'est jamais terminé par *tr* (*Cart. de Redon*, p. 10).

Parmi les exemples d'*i* final *Gr. C.*², p. 815, se trouve *Rami;* lisez *Urmie* par *e* final (*Cart. de Redon*, p. 23).

Ces noms en *-i* ont en général perdu un *n* qui suivait cet *i*. D'après la *Gr. C.*², p. 815-816, *Davi* fait exception et avait un *d* final; cependant on trouve dans le *Cart. de Redon*, p. 177, *Dauuinus*.

Dans la *Gr. C.*², p. 816, *Suloe* est donné comme un exemple de la désinence *oe* = *ê*. Mais au lieu de *Suloe*, il faut lire *Suloc* avec un *c* final (*Cart. de Redon*, p. 38). Notons en passant à la même page de la *Gr. C.*², *Haeswalloe* pour *Hael-uualoe* (*Cart. de Redon*, p. 3) et *Grenbidoe* pour *Greu-bidoe* = *Gleu-uidoe* (*Cart. de Redon*, p. 211-213)[1].

1. Il me paraît bien difficile d'admettre que l'*oe* de *Portitoe*, cité à la même page soit l'équivalent d'un *ê* primitif. Le suffixe *toe* du participe de nécessité (*Gr. C*² p. 192, 532) paraît identique au suffixe sanscrit *-tavjas* et au suffixe grec τεος pour τεϝιο-ς. Donc, dans le suffixe breton *-toe*, *o* = *av* et *e* = *ja*. Des exemples armoricains d'*o* = *av* sont réunis dans la *Gr. C.*², p. 832. Dans *eguile* le dernier *e* = *ja*.

Dans la *Gr. C.*², p. 824, *Winon*, *Leison* donnés comme exemples de la désinence *-on* = *awn* = *-ân* sont écrits par erreur pour *Vuinou* (*Cart. de Redon*, p. 8), *Leisou* (*Cart. de Redon*, p. 21), mots terminés en *u* et non en *n* et dont le suffixe de dérivation contenait probablement à l'origine un *v* au lieu d'un *n* (*Gr. C.*², p. 832). Au lieu de *Jarun*, exemple du suffixe *-un* = *-ân*[*os*], (*ibid.*, p. 824), il faut lire *Iarnn* avec deux *n* (*Cart. de Redon*, p. 49). *Galion*, exemple unique du suffixe *-ion* en armoricain (*ibid.*), doit être lu *Galcon* avec un *c* au lieu d'un *i* (*Cart. de Redon*, p. 20 et 75).

Ce qui est plus étrange, c'est un exemple du suffixe *an* : Virmanan (*nomen feminae conferendum nomini fluvii bavarici* Wirmina? *adj. cambr. hod.* gwrm *fuscus?*) (*Gr. C.*², p. 825). Le meilleur dans ce passage ce sont les points d'interrogation. Au lieu de *Virmanan* lisez *Vinuanau* (*Cart. de Redon*, p. 26), qui n'est pas un exemple du suffixe *-an* et qui n'a aucun rapport ni avec *Wirmina* ni avec *gwrm*.

Parmi les exemples du suffixe *-ac*, *Gr. C.*², p. 848, se trouve *Ranwinac*, lisez *Ran-uuinae* avec un *e* final (*Cart. de Redon*, p. 14); parmi les exemples du suffixe *-iac*, on rencontre *Pirisiac*, lisez *Pirisac*, sans *i* entre l'*s* et l'*a* (*Cart. de Redon*, p. 39).

Si M. Ebel avait consulté les tables du *Cart. de Redon*, il n'aurait pas pris pour un nom commun le substantif *Imhoir*, dans le curieux passage armoricain reproduit *in extenso*, p. 663, et en extrait, p. 697 de la *Gr. C.*² (*Cart. de Redon*, p. 112). Il aurait vu que ce substantif était un nom propre de rivière. Comparez les passages suivants du *Cart. de Redon*, où il est question de la même localité : *flumine quod vocatur Imuuor* (p. 12), *super ripam Hemhoir* (p. 119), *flumine quod vocatur Himhoir* (p. 119), *flumen quod vocatur Himboir* (p. 120). La forme *Himboir* établit en outre que *imhoir* ne peut être donné comme un exemple de nasalisation du *p* dans le groupe *mp*, et qu'il n'y a aucun rapport entre *imhoir* et *emporium* quoi qu'en dise M. Ebel, p. 113, dans une addition malheureuse au texte primitif de Zeuss.

Les tables lui auraient fourni le mot *cruc*, glose d'*acervus* (*Cart. de Redon*, p. 198) à rapprocher du cornique *cruc*, du cambrien *crug* (*Gr. C.*², p. 1077). De l'armoricain *cruc* est dérivé *cruguel* qui se trouve dans le *Catholicon*. *Kreac'h* cité dans le passage en question de la *Gr. C.*², est un autre mot, c'est une altération d'une forme plus ancienne *knech*, *quenech* (*Catholicon*, éd. Le Men, p. 66 et 185; *Dictionnaire* de Rostrenen, au mot «montée»); comparez le cambrien *cwn* « altitudo » « summitas, » (*Gr. C.*², p. 92), et peut-être le vieil irlandais *cnocc* « gibber » (*Gr. C.*², p. 67).

Je passe aux publications françaises sur la numismatique. Je ne veux

pas dire que la plupart des Français qui s'occupent de numismatique celtique n'auraient pas beaucoup à apprendre dans la *Grammatica celtica*. Je crois que, sauf quelques exceptions, ils pourraient plus gagner par la lecture de ce livre que M. Ebel à celle de leurs écrits. Mais je suis convaincu, en même temps, que la nouvelle édition de la *Gr. C.*², vaudrait mieux si le savant philologue avait pris la peine de lire ces modestes publications. Quand une monnaie nous donne un nom sous sa forme nationale, il est déplorable de le voir reproduit dans la *Gr. C.*², sous la forme exotique que lui ont imposée les écrivains romains.

Parmi les exemples du substantif *-magus* comme second terme de composés (*Gr. C.*², p. 4 note), je voudrais trouver *Ratu-macos* avec son *c* = *g* comme dans l'écriture romaine archaïque et son *-os* final. Au lieu de *Divitiacus* (*Gr. C.*², p. 20), on devrait lire *Deiouigiagos* (*Annuaire de la Société française de numismatique*, 1867, p. 17).

Du cambrien *cath*, de l'armoricain *kaz*, « chat » rapprocher le bas latin *cattus* qui a été relevé par Ducange, quand on a le gaulois *cattos* (*Ann. de la Soc. de num.* 1867, p. 11), cela me paraît peu à sa place dans une grammaire celtique. Sans admettre comme bien fondées toutes les hypothèses de M. de Saulcy, il faudrait savoir profiter de ce qu'il y a de bon dans ses travaux si nombreux et si pleins de faits.

Au lieu de *Vercingetorixs* (Hucher, *Révision des légendes des monnaies de la Gaule* dans *l'Annuaire de la Société de Numismatique* de 1866, p. 2), d'*Orgetirix* ou *Orcetirix* avec un *c* = *g* (Hucher, *Art gaulois*, pl. 72) de LVXTIIPIOS = *Lucterios* (Longpérier, *Rev. Num.* Nouv. série, T. V, p. 188), pourquoi écrire avec les manuscrits de César *Vercingeto-rix* sans *s* final, *Orgeto-rix* avec un *o* au lieu d'un *i* à la fin du premier terme, *Lucterius* avec la désinence *-us* au lieu de *-os* (*Gr. C.*², p. 797, 68, 156, 779)?

Brennus (*Gr. C.*², p. 1070), aurait dû céder la place à sa forme gauloise *Brenos* (Longpérier, *Rev. Num.* Nouv. sér., T. VIII, p. 160). Parmi les exemples du préfixe *ate-* le nom gaulois *Atepilos* (Longpérier, *Rev. Num.* Nouv. sér., T. V, p. 180) aurait fait meilleure figure que *Centullus Ateponis* cité d'après Muratori (*Gr. C.*², p. 866).

La liste des noms gaulois terminés en *-illus* = *illos* que M. de L. a réunis, p. 184-5 du mémoire que nous venons de citer, est beaucoup plus complète que celle de la *Gr. C.*², p. 767. M. Ebel ne paraît pas l'avoir connue, pas plus que la correction proposée par le savant français au nom du roi *Adcantuannus* (*Rev. Num.* Nouv. sér., T. IX, p. 342-4).

Dans la *Gr. C.*², p. 814, on cherche à rassembler quelques rares exemples de maintien en cambrien de l'*u* suffixe gaulois. Un des mots

cités est *Boduc* dont l'*u* est rapproché de celui du premier terme de *Boduo-gnatus* (habitué à faire acte de volonté, résolu, opiniâtre ?) Mais dans *Boduc* les deux dernières lettres représentent probablement sous une forme moderne le suffixe gaulois *-âcos* (*Gr. C.*², p. 849). Pour retrouver l'*u* du premier terme de *Boduo-gnatus*, il faut remonter à une forme plus ancienne que *Boduc*, il faut remonter à *Boduoc* (= *Boduâcos*), conservé par une inscription de Margam dans le Glamorganshire (Longpérier, *Rev. Num.* Nouv. sér., T. IX, p. 347, voir ici même p. 293). — [Sur l'inscr. de Margam, cf. *Archæologia Cambrensis*, 3ᵉ sér., T. V, p. 287-292.]

La *Grammatica celtica* de Zeuss est un chef-d'œuvre que M. Ebel a beaucoup amélioré et bien des érudits français devraient l'étudier plus qu'ils ne le font: l'auteur de cet article, tout le premier, a sur ce point, plus d'un reproche à s'adresser. Mais, il ne s'ensuit pas que tous les travaux français sur les étymologies celtiques soient dépourvus de valeur.

Il est dit dans la *Gr. C.*², p. 797, que le nom gaulois de Chartres, *Autricum*, est dérivé du nom de la rivière d'Eure et on propose de restituer la forme celtique du nom de la rivière : on suppose que ce nom devait être *Autara*. Au lieu d'*Autara*, lisez *Autura* (charte de l'année 918, publiée par Tardif, *Monuments historiques* nº 229, cf. Merlet, *Dictionnaire topographique du département d'Eure-et-Loir*, p. 66). Quand on peut consulter des textes, les hypothèses sont aussi inutiles qu'aventureuses.

Après les savantes études de M. G. Paris sur l'*accentuation* et de M. Quicherat sur la *formation française des noms de lieux*, on ne devrait plus pouvoir écrire que l'*ô* de *Cabillónum*, « Châlon, » que l'*â* de *Cenománi*, « Le Mans » sont des voyelles brèves (*Gr. C.*², p. 773, cf. 825).

Les linguistes qui s'occupent de celtique pourraient même apprendre quelque chose dans les écrits de savants français plus anciens.

On lit dans la *Gr. C.*², p. 119, que la substitution de l'*h* à l'*s* dans les dialectes bretons héritiers du gaulois est postérieure à l'époque romaine. Cependant, au siècle dernier, d'Anville signalait dans Ptolémée les formes Οὐέσσονες et Οὐίνδινον pour *Suessones* et *Suindinum* (*Notice de la Gaule*, p. 620, 621, cf. l'extrait de Ptolémée, publié par M. L. Renier, *Annuaire de la Société des antiquaires de France*, 1848, p. 274, 204). Et de plus il remarquait le maintien de cette suppression de l'*s* dans le nom donné à la ville de Soissons, au IXᵉ siècle, par Radbert, abbé de Corbie : ce nom est *Uesona*, écrit *Vesona* par Mabillon, *Acta s. Bened.*, saec. IV, part. II, p. 230 [1]. Il est, par conséquent impossible de croire à une

1. Mabillon entre, a ce sujet, dans de longs développements que je n'ose reproduire ici de crainte de paraître prolixe, mais qui méritent d'être lus.

fantaisie ou à une erreur de Ptolémée. Dès l'époque de Ptolémée, il y avait en gaulois une tendance vers la suppression de l'*S* initiale dans certains mots. Cette tendance était contraire au génie de la langue latine qui paraît en avoir triomphé partout où elle établit sa domination définitive.

Le fait observé par d'Anville est d'autant plus curieux que l'*S* initial de *Suessiones* appartient à la particule *su* qui, dans les dialectes bretons comme en grec, a perdu son *s* ou l'a remplacé par une gutturale spirante plus ou moins sensible [1].

Cette critique est bien longue, cependant j'ai encore à ajouter un mot. M. Ebel n'a pas compris la glose *dacr-lon* « lacrymarum plenus » mise par une plume cambrienne à côté du mot latin *viduus* qu'il tient à lire *uvidus* (*Gr. C.*², p. 94, 149, 1054)! Il ne paraît pas concevoir la différence qu'il y a entre une glose et une traduction.

Je donnerai comme appendice une concordance entre le *Cartulaire de Redon* et les extraits publiés dans l'*Histoire des peuples bretons*.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Concordance entre les numéros des pièces du Cartulaire de Redon publiées par M. de Courson dans son *Histoire des peuples bretons*, 1846, et les numéros portés par les mêmes pièces dans l'édition du *Cartulaire de Redon*, qu'a donnée le même savant en 1863.

Histoire des peuples bretons,	*Cartulaire de Redon.*	
T. I, n° i	n° i,	p. 1
ii	ii,	1
iii	iii,	3
iv	iv,	4
v	v,	5
vi	vi,	6
vii	vii,	7
viii	viii,	8
ix	ix,	9
x	xxi,	18
xi	xxvi,	21
xii	xxvii,	22
xiii	xxxiii,	26

1. Un des exemples les plus curieux de ce phénomène de substitution me semble être l'armoricain *dec'h*, *deac'h*, « hier » = χθες = *χδιες = skt [g]*hjas* = lat. *hes*-ternus = *her*-i = *hes*-i = goth. *gis*-tra. Le *c'h* final de *dec'h* tient lieu d'un *s* primitif; et, au commencement de ce mot, la présence de la dentale = *j*, en grec, comme dans les dialectes néo-celtiques (cf. voc. cornique *doy*, gall. *doe*) fournit une concordance digne d'attention (cf. Max Müller, *Lectures*, 2ᵉ série, 2ᵉ édit. p. 214-215; Curtius, *Griech. Etym.*, 2ᵉ éd., p. 183; Schleicher, *Compendium*, 2ᵉ édit. p. 216).

Histoire des peuples bretons,	*Cartulaire de Redon.*	
xiv	xxxiv,	27
xv	xxxv,	28
xvi	xlv,	36
xvii	xlvi,	37
xviii	xlviii,	38
xix	xlix,	39
xx	lviii,	46
xxi	lxi,	49
xxii	lxviii	53
xxiii,	lxxxv,	64
xxiv	lxxxvi,	65
xxv	xci,	69
xxvi	xciii,	70
xxvii	xcvi,	72
xxviii	cv,	79
xxix	cvi,	80
xxx	cvii,	81
xxxi	cviii,	82
xxxii	cix,	82
xxxiii	cxiii,	86
xxxiv	cxiv,	87
xxxv	cxxvi,	95
xxxvi	cxxxi,	99
xxxvii	cxxxvi,	103
xxxviii	cxxxix,	106
xxxix	cxlvi,	112
xl	cxlvii,	113
xli	cxlviii	113
xlii	clii,	116
xliii	clv,	119
xliv	clix,	122
xlv	clxii,	125
xlvi	clxxxvii	144
xlvii	cxcv,	151
xlviii	ccii,	157
xlix	ccxxxvi	184
l	ccxli,	189
li	ccxliii	194
lii	ccxlvii,	198

Histoire des peuples bretons,	*Cartulaire de Redon,*	
liii	cclvii,	207
liv	cclxi,	210
lv	cclxxiv	222
T. II, n° i	cclxxxvii,	234
ii	ccxciii,	242
iii	cccv,	257
iv	cclxxxiv	231
v	cclxxxix,	237
vi	ccxc,	238
vii	ccclxvi	318
viii	cccxxvii,	278
ix	cccxxxiii,	283
x 1°	ccclx	311
x 2°	ccclxx,	323
xi	ccclxxi,	324
xii	ccclxxiii,	326
xiii	x,	10
xiv	xi,	11
xv	xii	12
xvi	xiv	13
xvii	xv,	14
xviii	xvi,	15
xix	xix,	17
xx	xx,	17
xxi	xxi,	18
xxii	xxiii	19
xxiii	xxiv	20
xxiv	xxvii,	22
xxv	xxviii,	23
xxvi	xxix,	23
xxvii	xxxii,	25
xxviii	xxxiv,	27
xxix	xliii,	35
xxx	xliv,	36
xxxi	xlvii,	38

Il semble, à première vue, que le nombre des pièces du Cartulaire de Redon, publiées en 1846 dans l'*Histoire des peuples bretons* soit de 86, mais il n'est que de 83, parce que les chartes données dans le tome 1er

sous les numéros x, xii, xiv, sont identiques aux chartes imprimées dans le tome II dans les numéros xxi, xxiv, xxviii. Le volume intitulé *Cartulaire de l'abbaye de Redon*, 1863, contient 470 chartes, savoir 1° la reproduction intégrale du Cartulaire, 391 pièces, 2° un appendice comprenant 79 actes, dont 45 inédits.

Reliquie Celtiche raccolte da Costantino Nigra. — I. — Il manoscritto irlandese di S. Gallo. Turin, Lœscher, 1872, in-4°, 55 pages et 4 planches.— Prix : 16 fr.

Dans la préface de la *Gr. C.*, Zeuss a placé au premier rang parmi les manuscrits irlandais qui ont servi de base à cet ouvrage, le ms. 904 de Saint-Gall, qui est un Priscien, muni de nombreuses gloses et inscriptions marginales en irlandais. Il a consacré sept pages (*Gr. C.*[1] xiii-xx) à décrire ce manuscrit et à en rechercher l'origine ; et, dans le cours de son livre, il en a donné une foule d'extraits qui sont distingués par le signe abréviatif *Sg*. Le plus long de ces extraits se trouve à l'*appendice*, p. 1010-1032.

M. C. Nigra, auquel nous devons une excellente édition des gloses irlandaises de Turin (Paris, Franck, 1869), déjà publiées par M. Wh. Stokes dans ses *Goidilica*, et qui a inséré dans cette revue, p. 60 et suiv., des gloses irlandaises inédites du manuscrit C. 301 de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, précédemment étudié par Zeuss (*Gr. C.*[1], p. xxix-xxxi, 1063-1071), et par M. Wh. Stokes (*Goid.*, p. 17-33), M. C. Nigra a su trouver, au milieu d'occupations multipliées d'un autre ordre, le loisir de se livrer à une révision du ms. 904 de Saint-Gall.

De son travail est résulté à la fois la rectification de plusieurs lectures inexactes et un accroissement notable dans le nombre des matériaux dont nous disposons pour l'étude de l'irlandais ancien.

Le savant auteur commence par la description du manuscrit. Il parvient à en fixer la date à l'aide, entre autres choses, d'une pièce de vers latins, en l'honneur de Gontier, archevêque de Cologne dans la seconde moitié du ixe siècle. Cette pièce paraît avoir été écrite sur un des feuillets du manuscrit, vers l'année 860. Le ms. existait déjà à cette époque : il aura été écrit en Irlande vers le commencement du ixe siècle, sera arrivé d'Irlande aux environs de Cologne vers 850, et aura pris place dans la bibliothèque de Saint-Gall vers la fin du ixe siècle.

Ce qui, dans ce manuscrit, pique d'abord la curiosité de l'érudit, ce sont des inscriptions oghamiques. Elles sont au nombre de huit. Zeuss en avait publié six seulement (*Gr. C.*[1], xiv). Il l'avait fait en caractères latins et en laissant une faute se glisser dans la première ; M. Nigra les publie toutes : il corrige le *lapsus* de Zeuss ; et, à côté de la reproduction

en caractères latins, il donne la reproduction en caractères oghamiques, qui manque dans la *Gr. C.*

Des inscriptions oghamiques, M. N. passe aux inscriptions marginales. Les plus importantes ont été publiées par Zeuss. M. N. donne une édition complète de ces inscriptions. Il signale, à cette occasion, trois fautes de lectures de Zeuss : *Gr. C.*², p. 953, *oaloch lind*, lisez *ŏaloth lind* (*Reliquie*, p. 18, *Gr. C.*², p. 954), *chuil*, *chluim*, lisez, *chail*, *chlaim* (*Rel.*, p. 25).

Viennent enfin les gloses. Ici M. Nigra donne, non plus une édition complète, mais un choix, qui porte autant que possible sur les gloses qui n'ont pas été insérées dans la *Grammatica celtica*, ou sur celles qui s'y trouvent inexactement reproduites.

M. Nigra a fait l'observation nouvelle que, dans le ms., le signe abréviatif destiné à remplacer les nasales, est de deux formes : l'une, tient lieu de l'*n* ; l'autre, de l'*m*. Cette distinction parait spéciale à la paléographie irlandaise : elle est étrangère à la paléographie du continent. Il se suit de là, que Zeuss et M. Ebel se sont trompés, en attribuant à l'ancien irlandais les deux conjonctions *dim* (*igitur*), et *dam* (*etiam*), qu'il faut lire *din* et *dan* (*Gr. C.* ², 699, 700).

D'autres lectures défectueuses ont été sans doute le résultat d'inattentions momentanées : ainsi, à la page 771 de la *Gr. C.* ², *solam* est donné comme exemple du suffixe irlandais *-am* : il faut lire *solum*, qui est un mot latin [1].

1. Voici d'autres corrections proposées par M. Nigra :

Gr. c²	226, 711	*atá diserc*,	lisez :	*atta diseirc*	*Reliquie*	p. 31
—	1008,	*hi condeilc*,	—	*hi condeulc*	—	p. 32
—	1008,	*cruinda*,	—	*cruindae*	—	p. 32
—	1012,	*ní aedparthi*,	—	*ní tedparthi*	—	p. 32
—	1012,	*oai*,	—	*occi*	—	p. 32
—	1014,	*daṅdichtet*,	—	*daṅdichaet*	—	p. 32
—	1015,	*dongnítis*,	—	*dondgnítis*	—	p. 33
—	1015,	*sluindidae*,	—	*sluinditae*	—	p. 33
—	1016,	*isnaib tredaib*,	—	*isnaib tredib*	—	p. 33
—	61,	*omalgg*,	—	*ommalgg*	—	p. 33
—	480, 1018	*ní eclustai, ní elcustai*,	—	*ní eclastai*	—	p. 34
—	791,	*muinae*,	—	*muince*	—	p. 34
—	984,	*taidmide*,	—	*tuidmide*	—	p. 35
—	274,	*airune*,	—	*airnne*	—	p. 36
—	35,	*mancipium* (latin),	—	*mancipi*	—	p. 36
—	791	*dalte*,	—	*dalta*	—	p. 37
—	271,	*idultaigae*,	—	*idaltaigae*	—	p. 38
—	782,	*pellis* (latin),	—	*pelvis*	—	p. 39
—	246, 714	*iṅgraidi*,	—	*iṅgnaidi*	—	p. 40
—	23, 854	*muirmóru*,	—	*mairmoru*	—	p. 41
—	794,	*medtosrigachtigtheid*,	—	*medtosṅgachtigtheid*	—	p. 42
—	10,	*neim*,	—	*neimi*	—	p. 43
—	434,	*doardechtim*,	—	*doerdechtim*	—	p. 45
—	72,	*indaelchubi*,	—	*indtelchubi*	—	p. 46
—	743,	*is*	—	*as*	—	p. 46
—	739,	*breth-*	—	*breith-*	—	p 47

Parmi les mots de l'ancien irlandais qui n'étaient pas connus avant la publication de M. Nigra, un des plus curieux est le nom qui signifie «poisson». On sait qu'un des caractères de l'irlandais, est de supprimer dans certains mots le *p* initial. Un des exemples donnés par Zeuss, *Gr. C.*[1], p. 77, est le nom moderne qui signifie « poisson », *iasg*; en vieux cambrien, *pisc*. M. Wh. Stokes reproduit cet exemple, *Ir. gloss.*, p. 38; seulement, pour donner à l'irlandais *iasg* un caractère plus archaïque, il supprime la *destitutio* de la finale, et il écrit *iasc*. M. Ebel, se défiant probablement de ce mot moderne, l'a retranché dans sa rédaction nouvelle, *Gr. C.*[2], p. 67. M. Nigra nous apprend que la forme ancienne de l'irlandais moderne *iasg* était *aesc* au nominatif singulier, *éisc* au génitif. C'était par conséquent un thème en *a*, et non un thème en *i* comme le latin *piscis* (*Rel.* p. 31; cf. *Gl. Taur.* p. XXIII et Diefenbach, *Lexicon comparativum*, t. I, p. 38).

Les *Reliquie Celtiche* sont un ouvrage indispensable à tous ceux qui s'occupent sérieusement de philologie celtique.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

M. Nigra communique à la *Revue* les additions suivantes aux « Correzioni » qui terminent son livre :

P. 10, lin. 6, ergregius — si corregga : egregius
P. 11, lin. 24, *follega* deve tradursi « dele, deline » 2 per. s. del fut. red. con significazione imperativa, del verbo *fosligim* (lino, delino)
P. 18, lin. 23, maris M. — Si corregga : maris aperti
P. 23, lin. 14, clarum poema metri gratiosi — Si corregga : cuculus clarus, hilaris, pulcher
— — Ita me Dominus servet! — Si corregga : approbatio a meo Domino veniat. *debrath* = *derbad*, t. n. in *a*
P. 26, lin. 4, domenica di pasqua — Si corregga : pascha aestiva; *samchasc* significa la sexta domenica dopo Pentecoste
P. 37, lin. 23, ommia — Si corregga: omnia
P. 45, nota, 161b. *arúnntangar* — l. *arúnutangar*

The poems of Ossian in the original Gaelic, with a literal translation in to English and a dissertation on the authenticity of the Poems, by the Rev. Archibald CLERK, minister of the Parish of Kilmalie. Together with the English translation by Macpherson. In two volumes (lxvj-503 et 584 p. grand in-8). Edinburgh and London, W. Blackwood and Sons. — Prix : 31 sh. 6 d. (40 fr. 50).

Handbuch der mittelgælischen Sprache, hauptsæchlich Ossian's. Grammatik, Lesestücke, Wœrterbuch, von Dr August EBRARD. xiv-305 p. in-8. Wien, Braumüller, 1870. — Prix : 2 th. 20 sgr. (10 fr. 75).

Depuis plus d'un siècle que les « poèmes d'Ossian » ont été publiés en anglais par James Mac Pherson, l'authenticité et l'origine de ces

poèmes n'ont cessé de faire l'objet de discussions toujours renouvelées. Pendant longtemps les préjugés nationaux ont eu plus de part dans ces controverses que l'amour désintéressé de la vérité et la passion y a joué un plus grand rôle que la critique. Le terrain de la discussion est aujourd'hui changé. Les adversaires de l'Ossian de Mc Ph. ne partent plus de cette assertion établie en principe par les critiques anglais celtophobes du siècle dernier, Johnson et Pinkerton, qu'il n'y a pas de littérature gaelique (Johnson) et que les Celtes sont des sauvages incapables de poésie (Pinkerton); — et ses défenseurs (à part peut-être quelques Highlanders enthousiastes mais sans autorité en Ecosse même) ne prétendent plus qu'on possède dans ces poèmes l'œuvre d'un barde du IIIe siècle de l'ère chrétienne. La longue querelle entre l'Irlande et l'Ecosse prétendant chacune avoir le monopole des traditions ossianiques perd aussi sa raison d'être devant ce fait indiscutable que, depuis le VIe siècle de notre ère, c'est le même peuple qui habite l'Irlande et l'Ecosse occidentale, avec les mêmes usages, la même langue, la même tradition. Ce nom même d'*Erse*, c'est-à-dire « Irlandais, » donné aux habitants des Hautes-Terres par ceux des Basses-Terres, devrait rappeler le souvenir de cette identité ethnographique aux Highlanders qui se croient autochthones. La séparation en deux peuples distincts (Gaels d'Irlande et Gaels d'Ecosse) ne s'est faite qu'au XVIe et au XVIIe siècle, sous l'influence de circonstances religieuses et politiques. Mais dans cette séparation aucun des deux peuples n'a abandonné l'héritage des vieilles traditions des ancêtres : c'est le bien commun de tous les Gaels :

Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier.

La question se réduit donc à ceci : James Mac Pherson a-t-il inventé ces poèmes tout d'une pièce, comme l'en accusaient Johnson et d'autres? S'il ne les a pas inventés, les a-t-il retouchés, arrangés, fondus? Au commencement de ce siècle, la *Highland Society of Scotland* qui ouvrit une enquête à ce sujet et qui la mena avec une intelligence et une honnêteté qu'on ne saurait trop louer [1] arriva à une conclusion négative sur le premier point, affirmative sur le second. Mc Ph. n'est donc pas le faussaire que l'on a dit; mais d'autre part on ne peut savoir dans quelle proportion exacte les ballades popu-

1. Les résultats en ont été publiés dans un rapport dont la rédaction avait été confiée à H. Mackenzie et qui est encore l'œuvre la plus importante sur le sujet : *Report of the Committee of the Higland Society of Scotland appointed to inquire into the nature and authenticity of the poems ol Ossian*, drawn up... by Henry Mackenzie, Edinburgh, 1805, X-155-343 p. in-8.

laires recueillies par lui ou par ses amis dans les Highlands, ou trouvées dans des manuscrits disparus depuis, entrent dans la composition des morceaux épiques qu'il a publiés. Cette opinion à laquelle la *Highland Society* est arrivée après une étude minutieuse et impartiale il y a plus d'un demi siècle, ne semble pas devoir être modifiée aujourd'hui. C'est encore celle que soutenait dans le quatrième volume, de ses *Popular Tales of the West Highlands* un des hommes les plus compétents sur la question, M. J. F. Campbell, et qu'il a résumée ici même en quelques lignes (p. 193). Voici pourtant deux nouveaux champions d'Ossian ou plutôt de James Mac Pherson qui surgissent au même moment, l'un en Ecosse, l'autre en Allemagne.

M. Archibald Clark, dans deux magnifiques volumes publiés aux frais d'un généreux *nobleman*, le marquis de Bute, édite à nouveau le texte gaëlique des poèmes d'Ossian, c'est-à-dire, le texte manuscrit laissé par Mc Ph. (et rédigé de sa main), et publié, onze ans après la mort de ce dernier, en 1807, par la *Highland Society of London*, avec une orthographe ramenée à celle employée dans la Bible en gaelique Ecossais [1]. Deux éditions subséquentes [2] avaient apporté quelques modifications à ce texte; mais M. Cl. a suivi le texte de 1807, se bornant, dit-il, à corriger des centaines de fautes d'impression et à « bannir quelques modernisations évidemment introduites par le Dr Ross » qui avait été chargé par la *Highland Society* de l'édition de 1807.

En regard du gaelique il donne une traduction nouvelle et fort littérale dont il est l'auteur; et au bas des pages il reproduit le texte anglais de Mc Ph. qui est souvent plutôt une paraphrase un peu ampoulée du gaelique qu'une traduction réelle. Quelque opinion qu'on se fasse sur l'authenticité de ces poèmes, il est utile de trouver réunis de la sorte les premiers matériaux nécessaires à l'étude de cette question et son livre sera par conséquent le bienvenu même auprès des adversaires de la thèse qu'il soutient. Cette thèse est développée dans une « dissertation sur l'authenticité des poèmes d'Ossian, avec l'indication des différentes éditions gaeliques, des éditions, etc., qui ont été publiées jusqu'ici, » qui figure en tête du t. I; l'auteur cherche à y établir non-seulement l'authenticité *intégrale*, mais aussi l'*ancienneté* des textes publiés par Mc Ph.,

1. Il semble qu'après cette publication le ms. de Mac Ph. jugé désormais sans utilité fut détruit : en tout cas il a disparu depuis. Le seul fragment que Mac Ph. avait publié en gaelique de son vivant est le septième chant de Temora; ce texte forme l'appendice de l'édition de Temora publiée en 1763.

2. *Dàna Oisein mhic Fhinn*... Dun-Eidin (Edimbourg) 1818, 8-344 p. in-8. — *Dàna Oisein mhic Fhein*... Dun-Eidin, 1859. xvi-344 p. in-18. Cette édition de 1859 est due aux soins de M. Th. Mac Lauchlan.

Il n'a pas manqué de rencontrer outre-Manche des critiques sévères, parmi lesquelles nous signalerons celle de M. Hennessy dans l'*Academy* des 1er et 15 août 1871. La philologie de M. Cl. est tout au moins étrange. Ainsi il émet l'hypothèse que la langue de ces poèmes peut remonter au xe siècle, sinon au-delà, ce qui ne peut se préciser, ajoute-t-il, faute de documents écrits de ces époques. Les documents au contraire abondent, bien que presque exclusivement en Irlande, et il faut être aveuglé par les préjugés d'un patriotisme Ecossais mal entendu pour ne pas reconnaître que le gaelique Ecossais n'existe, en tant que dialecte indépendant, que depuis le xviie siècle et qu'avant cette date il n'était pas sorti du gaelique commun à l'Irlande et à l'Ecosse et dont il reste tant de monuments en Irlande. Il va même plus loin et pour expliquer les formes usées de la langue d'Ossian, affirme qu'elle peut remonter à une époque où le langage ne connaissait pas encore les inflexions! Nous regrettons d'autant plus de trouver un tel manque de *training* philologique chez M. Cl. qu'une grande lumière pourrait être jetée sur le problème ossianique par l'étude minutieuse de la langue de ces poèmes, comparée d'une part avec la langue des derniers siècles, et d'autre part avec la langue parlée actuellement dans les Highlands et qui a subi peu de changements depuis le dernier siècle. Cette tâche est délicate et difficile pour un étranger : un Gael d'Ecosse ne l'entreprendra-t-il pas? La gloire de l'Ecosse n'a rien à y perdre, car, quelle que soit définitivement la date de ces poèmes, ils ont fait assez de bruit dans le monde et tiennent assez de place dans l'histoire de la littérature pour que l'éclat de leur fortune jette un voile sur leur origine, celle-ci fût-elle humble et récente.

L'enthousiasme que M. Ebrard nourrit pour « les poèmes d'Ossian » rappelle la *Sturm-Periode* ossianique du dernier siècle, dont le *Werther* de Gœthe nous a transmis l'écho. M. Ebrard est professeur de théologie à l'Université d'Erlangen : ses études sur l'histoire ecclésiastique des Gaels (il a publié sur les Culdees un travail dans la *Zeitschrift für historische Theologie* de 1862) l'ont amené à en étudier la littérature et il s'est pris de passion pour Ossian. Après avoir publié une traduction en vers allemands de Fingal (Lepzig, 1868) il donne aujourd'hui une grammaire de la langue de l'Ossian de Mc Ph. et son but principal est, dit-il, d'encourager la jeunesse allemande à la lecture de l'épopée ossianique dans l'original et de la lui rendre facile. La grammaire est accompagnée de morceaux choisis et d'un vocabulaire et forme en effet une utile préparation à l'étude des « poèmes d'Ossian. » L'auteur n'a pas évité de rapprocher le gaelique avec les autres langues de la famille indo-

celtique, sans doute pour en faciliter l'étude, mais s'il avait restreint le nombre de ces rapprochements, inutiles pour le but qu'il se propose, il se fût évité plus d'une erreur de détail. Quant à son titre (Grammaire du gaelique moyen, principalement d'Ossian) nous avouons ne pas le trouver justifié; M. E. admet que la langue de l'Ossian de Mc Ph. forme une époque distincte et datée dans l'histoire de la langue gaelique, mais ne dit rien pour le prouver. L'Ossian de Mc Ph. est le monde dans lequel vit et se meut M. E., qui n'introduit dans cette étude aucun terme de comparaison, pas même les ballades ossianiques d'Ecosse (celles-là d'une authenticité incontestable) que nous a conservées un ms. écrit dans les premières années du XVIe siècle et que MM. Th. Mac Lauchlan et W. F. Skene ont publié en 1862, à Edimbourg, sous le titre de *The Dean of Lismore's Book*.

H. G.

Traditions and Hearthside Stories of West Cornwall, by William Bottrell (an old Celt). Penzance (London, Trübner), 1870, in-12, vj-292 p. — Prix : 6 sh. (7 fr. 50).

Ce volume peut être apprécié à deux points de vue différents. Composé par un habitant du pays dont il s'occupe et destiné surtout aux compatriotes de l'auteur, il a pour eux sans doute un charme qu'un étranger apprécie difficilement. Les mœurs et les usages, les plaisanteries familières, le parler vulgaire de l'endroit s'y reflètent dans des récits dont la scène variée offre à l'auteur l'occasion de décrire presque tous les sites intéressants de la contrée. Nous ne doutons donc pas que le livre de M. Bottrell n'ait du succès en Cornouailles ; mais nous avouons, pour nous, que le titre nous avait fait concevoir des espérances que la lecture n'a pas confirmées.

Le coin occidental de la presqu'île de Cornouailles (et spécialement l'extrême pointe, ou district de West Pentrith), où l'auteur a recueilli les matériaux de son recueil, n'est en relations faciles et fréquentes avec le reste de l'Angleterre que depuis un temps relativement très-récent. Bien que l'anglais s'y parle depuis longtemps et s'y parle seul depuis plus d'un siècle, il est naturel de croire que ces populations isolées du reste du monde ont gardé un riche trésor de superstitions et de récits mythologiques. Il ne semble pas, d'après le livre de M. Bottrell, qu'il en soit tout à fait ainsi. De tous les pays européens, l'Angleterre est peut-être celui où la civilisation moderne a le plus complètement étouffé l'ancienne tradition populaire, si tenace encore dans beaucoup de parties de l'Allemagne ou de la France. Le goût tout celtique des longues histoires

s'est conservé en Cornouailles[1], mais les conteurs de *drolls* ont peu à peu substitué aux anciens récits des anecdotes d'un caractère tout moderne, généralement plaisantes, et où l'abondance des détails, la vivacité du dialogue, l'originalité des caractères mis en scène ne suppléent que fort imparfaitement au vide presque absolu du fond. Ce qui reste encore dans ces récits de l'ancienne mythologie s'est effacé, aplati, décoloré de telle sorte que la lecture de ces histoires irrite souvent plus qu'elle ne l'intéresse l'amateur de véritable *folk-lore*. Je ne connais rien de plus désagréable, pour ma part, que les histoires, qui remplissent les trois-quarts des livres de ce genre écrits en Angleterre, où des revenants et des fantômes terribles se trouvent finalement n'être que les rêves d'un ivrogne ou des mannequins manœuvrés par un farceur. Cet *evhémérisme* sans portée est surtout choquant lorsque l'auteur du récit l'emploie dans une intention morale, pour guérir le peuple (qui ne le lit pas) de ses superstitions. M. Bottrell est tombé souvent dans ce défaut, mais bien plus souvent encore dans celui que je signalais tout à l'heure : la majorité de ses récits sont des anecdotes sans aucun intérêt, où un grain de sel est délayé dans un seau d'eau.

Ce n'est pas qu'il n'y ait rien d'intéressant dans ce livre : quelque affaiblie qu'elle soit, la mythologie celtique n'est pas tout à fait morte en Cornouailles, et M. B. en a çà et là conservé quelque trace précieuse. Si, au lieu de mettre ses histoires bout à bout, il avait classé les sujets dans un ordre quelconque, si surtout il avait donné sur les points vraiment importants des explications précises [2], son recueil aurait bien plus de valeur. Il a rendu service en rassemblant des traditions qui sont à peu près toutes, à ce qu'il dit lui-même, déjà éteintes; mais il est malheureux que son travail n'ait pas été mieux dirigé. Disons à ce propos qu'il existe des livres qui peuvent servir de modèles pour des travaux de ce genre, et qu'on peut imiter sans avoir la science de leurs auteurs. Je citerai surtout les *Norddeutsche Sagen* de Kuhn et Schwartz ; là tous les faits intéressants sont recueillis avec discernement, sobrement présentés, classés avec soin et méthode; quant aux remarques mythologiques, le collecteur local en est dispensé; il lui suffit d'apporter à la science le résultat sincère et bien trié de ses recherches. — Je vais indiquer rapidement ce qui, dans le livre de M. Bottrell, mérite surtout d'attirer l'attention des mythologues.

1. Encore M. B. dit-il que les *droll-tellers* sont de plus en plus remplacés par la lecture des journaux.

2. Ainsi la plupart des croyances populaires que je signalais ci-dessus sont indiquées dans ce livre par des allusions, en passant; mais on ne nous dit nulle part ce que le peuple croit au juste des esprits, des *small people*, des *piskeys*, etc.

Les récits sur les *géants*, en tant que récits, n'ont pas de valeur ; mais ils constatent très-abondamment la croyance populaire à l'existence d'êtres gigantesques qui auraient autrefois habité tout le pays. Quelques-uns de ces géants, là comme ailleurs, ont laissé des traces de leur passage dans des vallées, des rochers, etc., dont la configuration favorisait cette attribution. La légende du géant Bolster, qui poursuit sainte Agnès (p. 47) nous montre une variante effacée d'un mythe extrêmement répandu. — Les *fées* n'apparaissent pas dans le livre ; on y voit d'autant plus souvent la mention du *small people*, qui vit sous terre, travaille dans les mines (on sait que la Cornouailles est la terre de l'étain) et entre avec les hommes dans des relations variées, tantôt bienfaisantes, tantôt funestes. — Le *piskey*, qui égare les voyageurs ou lutte la nuit avec eux, a son pendant dans les *galipotes*, *garaches*, *bigournes*, etc., de nos diverses provinces de France. — Le *chasseur noir* est également connu en Cornouailles, où il paraît complètement assimilé au diable. — La *mermaid* figure aussi dans une ou deux légendes, très-modernes comme forme, mais qui conservent la croyance en des êtres surnaturels habitants des flots. — La dévotion aux *fontaines* n'est pas encore éteinte ; on vient de très-loin baigner les enfants dans certains puits qu'on croit doués de vertus divines ; les filles y jettent des épingles ; autrefois tous ces puits étaient ornés de croix vénérées, qui ont presque partout disparu. — La *sorcellerie*, autant qu'on peut en juger par l'exposition peu claire de l'auteur, est encore florissante ; mais il n'y a plus guère que des *white witches*, ou *pellars*, qui, moyennant salaire, donnent des charmes qui préservent des fantômes, des mauvais sorts, des maladies, etc. (voy. cependant p. 85). On vient annuellement, souvent de loin, chez le *conjuror* en renom, faire renouveler sa *protection* (p. 115). — Je ne parle pas des anciens usages, des jeux, des danses, etc., mentionnés dans ce volume ; ce n'est pas ce qu'il contient de moins intéressant, mais il est difficile d'en donner une idée sommaire.

Pour la langue, je ne vois rien à relever, en dehors de quelques étymologies hasardées de noms de lieux. L'auteur donne quelques détails, qui n'ont d'ailleurs ni authenticité ni grand intérêt, sur Dolly Pentreath, la fameuse vieille femme de Mousehole, morte en 1777, qui, dit-on, parla la dernière le cornique, et à laquelle le prince Lucien Bonaparte a élevé un monument. Le langage actuel en Cornouailles est de l'anglais relativement pur, mais qui, dit-on, est prononcé avec une mélopée toute particulière. M. Bottrell annonce que si sa publication est accueillie avec faveur, il publiera une seconde série. Nous l'y encourageons vivement, mais en souhaitant qu'il apporte dans son nouveau recueil plus d'ordre

et d'esprit scientifique, qu'il entoure les points vraiment intéressants d'explications plus claires, qu'il écarte tout ce qui n'est que du remplissage, qu'il nous donne, en un mot, moins de paille et plus de grain.

Gaston Paris.

The Life of Saint Meriasek, Bishop and Confessor, a Cornish Drama edited, with a translation and notes, by Whitley Stokes. xvj-279 pages, in-8° avec un fac-simile. London, Trübner, 1872. — Prix : 15 sh. (18 fr. 75).

Patronymica Cornu-Britannica ; or, the etymology of Cornish Surnames, by H. S. Charnock, Ph. Dr., etc. xvj-160 p. in-12. London, Longmans, 1870. — Prix : 7 sh. 6 d. (9 fr. 35).

L'état misérable où la nationalité bretonne fut réduite dans la péninsule de la Cornouailles anglaise après les conquêtes saxonne et normande ne permit pas à une véritable littérature de s'y développer ; car une littérature ne peut naître que là où, par suite de circonstances politiques, un peuple a la conscience de son existence et de son activité nationales. Aussi le cornique, éteint, comme on sait, à la fin du dernier siècle, n'a-t-il laissé d'autres monuments que quelques mystères compilés ou traduits à différentes époques des xive et xve siècles pour le divertissement du peuple de Cornouailles. Ces représentations se sont continuées jusqu'au commencement du xviie siècle, époque à partir de laquelle le cornique tomba définitivement au rang de patois et décrut rapidement devant les progrès de l'anglais. Les mystères corniques jusqu'ici connus avaient été publiés par M. Edwin Norris (*The ancient Cornish Drama*, 2 vol. Oxford, 1859) et par M. Wh. Stokes (*The Passion of our Lord*, Londres, 1862; *The Creation of the World*, Londres, 1864). Un heureux hasard fit découvrir il y a trois ans dans la riche collection d'Hengwrt (aujourd'hui propriété de M. Wynne, à Peniarth) un nouveau mystère cornique. M. Wh. St. vient de le publier avec une traduction anglaise et des notes philologiques.

Le sujet de ce mystère, qui est la vie de saint Meriadec, atteste une fois de plus la parenté étroite qui unissait les Bretons d'Armorique et ceux de la Cornouailles insulaire ; cette parenté se retrouve aussi bien dans la communauté de traditions littéraires et religieuses que dans les caractères philologiques des deux dialectes. Saint Meriadec (en cornique Meriasek) est un saint breton, et la scène de l'action est le plus souvent en Bretagne (les noms de localités bretonnes mentionnées dans la pièce ont été identifiées pour M. St. par M. de la Villemarqué). Le mystère, qui, comme les œuvres de ce genre, brille plus par la naïveté des sentiments que par l'habileté de la composition, repose sur trois légendes

cousues sans art par l'auteur : 1). L'histoire de saint Meriadec, que l'on connaît d'autre part par les Bollandistes (7 juin), Albert le Grand et Dom Lobineau; 2) l'histoire du pape saint Silvestre et de l'empereur Constantin, thème souvent traité par la littérature du moyen-âge et dont M. St. signale en passant la trace dans la littérature irlandaise (p. VIII, n.); 3) la curieuse histoire d'une femme dont le fils unique a été enlevé par des brigands et qui ayant trouvé la sainte Vierge sourde à ses prières enlève l'enfant Jésus des bras de la statue de la Vierge et le garde en gage jusqu'à ce que son propre fils lui soit rendu par l'intervention de la Vierge. M. St. n'a pu retrouver ailleurs la trace de cette dernière histoire; mais le savant M. Reinhold Kœhler nous fournit à cet égard les renseignements suivants : « L'auteur du drame cornique a sans doute tiré cette histoire de la *Legenda Aurea* de Jacques de Voragine où elle se rencontre au § 4 du chap. CXXXI intitulé : de nativitate beatæ Mariæ virginis (Ed. Græsse, Dresde, 1846, p. 591). — Elle se trouve en outre dans *Li Miracoli della Madonna*, testo di lingua citato a penna recato a buona lezione. Urbino, 1855. Chapitre XLII : Come un figliuolo di una donna vedova fu messo in prigione, per li meriti di Nostra Donna fu liberato, cioè scampato da Lei. Ce récit ne s'écarte pas de celui de la *Legenda Aurea*, il semble en être une traduction libre. Sur les différentes éditions des *Miracoli della Madonna*, voir Fr. Zambrini : *Le opere volgari a stampe dei secoli xiii et xiv*. Bologna, 1866, p. 289 et suiv. — L'auteur anonyme du Passional a aussi introduit cette légende dans son poème. Elle a été plus d'une fois publiée; Voyez 1) *Das alte Passional* Hgg. von K. A. Hahn, Francfort-sur-le-Main, 1845, p. 143. 2) *Drei mittelhochdeutsche Gedichte*, Hgg. von K. Schædel, Hanovre, 1845, p. 9 et suiv.; 3) *Marienlegenden* [Hgg. von Fr. Pfeiffer] Stuttgard, 1846, n° v; 4) *Gesammtabenteuer*. Hundert altdeusche Erzæhlungen, Hgg. von Fr. H. von der Hagen, vol. III, Stuttgart et Tubingue, 1850, n° LXXV; 5) Gœdeke : *Deutsche Dichtung im Mittelalter*, Hanovre, 1854, p. 137 et suiv. D'après les recherches de Joseph Haupt (*Sitzungsberichte der phil. histor. Classe der kais. Akademie der Wissenschaften*, vol. LXIX, p. 113 et suiv.) le poète du *Passional* n'a très-probablement eu que la *Legenda Aurea* comme source de son œuvre[1]. »

1. M. R. Kœhler nous écrit encore à ce sujet : « Après avoir lu le drame de Meriasek dans la traduction je veux vous faire remarquer que l'auteur, en ce qui concerne l'empereur Constantin et le pape Sylvestre, a évidemment mis à contribution le ch. XII de la *Legenda Aurea* qui traite de saint Sylvestre. La phrase qui vient après le vers 1835 : « Cum in aquam descendisset baptismatis mirabilis enituit splendor lucis Sic inde mundus exivit et Christum se vidisse asseruit » se trouve dans la *Leg. A.*, à cela près qu'il y a *ibi emicuit splendor* et *sicque* (l'éd. de Græsse donne au dernier mot *aperuit*, mais par erreur : deux

Le ms. est daté de 1504 et renferme le nom du scribe, mais il ne fournit aucun renseignement sur la date de composition de l'œuvre; le langage, qui appartient au cornique moyen, est un peu plus moderne que celui des drames publiés par M. Norris; mais il donne encore les formes grammaticales dans leur régularité. M. St. a accompagné le texte d'une traduction serrée et précise, et a, dans des notes, relevé et expliqué les formes les plus intéressantes philologiquement. Il est inutile d'ajouter qu'on y trouve l'érudition et la critique ordinaires au savant et laborieux éditeur.

Nous aurions voulu retrouver cette rigueur philologique dans une autre œuvre consacrée à la Cornouailles, les *Patronymica Cornu-Britannica* de M. Charnock. Si cette rigueur est nécessaire quelque part, c'est bien dans l'étymologie des noms propres, recherche fatalement conjecturale, car les documents font le plus souvent défaut; il n'y a nul criterium extrinsèque; et, par conséquent, la limite est malaisée à établir entre l'hypothèse et la fantaisie. Pour quelques noms qui ont gardé une forme transparente où l'on entrevoit leur sens primitif, combien se transmettent altérés, et, ce qui est pis encore, défigurés à dessein, quand le son primitif est oublié, pour retrouver une apparence de sens! L'ouvrage de M. Ch., qui contient de 1,200 à 1,400 noms, repose comme matériaux, sur les almanachs d'adresses de Cornouailles et sur des listes de noms que lui ont communiquées des personnes qu'il nomme. Les noms d'origine celtique forment du reste actuellement une très-faible minorité en Cornouailles; M. Ch. donne la proportion de 1 à 10. Après une intéressante préface et une liste d'ouvrages consultés, (parmi lesquels on est étonné de ne pas rencontrer le *Cornish Drama* de M. Edw. Norris et surtout les *Notes on the names of Places* de M. E. Hoblyn Pedler qui sont dans l'appendice du tome II de M. Norris), l'auteur donne par ordre alphabétique les noms qu'il a recueillis en les accompagnant des étymologies qu'il présente ou qu'il suggère. Il nous eut semblé plus rationnel

anciennes éditions que j'ai sous les yeux, de Deventer, 1479, et de Bâle, 1490, donnent, comme le drame cornique, *asseruit*). — Aux vers 1627-31, comp. *Leg. A.* « dignitas romani imperii [populi, *Grœsse*] de fonte nascitur pietatis, quæ hanc etiam legem dedit, ut capitali sententiæ subderetur quicunque in bello aliquem occidisset infantem. » — Aux vers 4046 et suiv., et 4080 et suiv., comp. *Leg. A.* « eum taliter alloquaris: Dominus noster Jesus Christus de Virgine natus, crucifixus et sepultus, qui resurrexit et sedet ad dextram patris, hic venturus est judicare vivos et mortuos. » Aux vers 4168-73, comp. *Leg. A.* « sicque populus Romanorum a morte duplici liberatus est, scilicet a cultura dœmonis et veneno draconis. » — Le Soracte, qui, soit dit en passant, doit s'être appelé jusqu'à une époque récente *Monte san Silvestre*, s'appelle dans la *Leg. A.* du nom de *Siraptim*, dans le drame cornique et dans les poésies de Conrad de Wurzbourg, au vers 1283, *Seraptin*. Cette dernière leçon se trouvait sans doute dans certains mss. de la *Legenda Aurea.* »

de répartir ces noms par séries, de grouper séparément les noms de lieu devenus noms d'hommes, les noms de baptême transmis héréditairement, les noms de dignités ou de profession, les noms de bonnes ou de mauvaises qualités physiques ou morales, etc. [1], d'autant plus que le rapprochement de noms analogues aurait porté avec soi une lumière claire et vive qu'on cherche vainement dans le livre de M. Charnock. En outre et surtout, il eut fallu, soit par des exemples empruntés à la langue cornique même, soit par l'histoire de noms de lieu en Cornouailles, établir les règles de la composition des mots et légitimer leurs transformations phonétiques. Faute de méthode philologique, et malgré la justesse de l'explication de quelques noms, nous ne pouvons voir dans ce livre qu'une œuvre d'étymologie conjecturale poussée à outrance. Au reste l'auteur semble avoir écrit moins pour les savants que pour le grand public.

H. G.

Die keltischen Bestandtheile in der englischen Sprache. Eine Skizze von Otto v. Knobelsdorff. Berlin, Weber, 1870, 73 p. in-12. Prix : 10 sgr. (1 fr. 35).

L'auteur de cette brochure trouvant que M. Ed. Müller dans son excellent *Etymologisches Wœrterbuch des englischen Sprache* (Cœthen, 1865) a fait la part trop petite à l'élément celtique, a dépouillé les ouvrages de Diefenbach, de Pott, de Diez, etc., et, partout où il a vu un mot anglais rapproché d'un mot celtique, l'a inséré dans son vocabulaire des « Eléments celtiques de la langue anglaise. » Mais la bonne volonté ne supplée pas à la méthode et son livre ne peut guère être considéré que comme un index des ouvrages qu'il a consultés. M. de Kn. mêle au hasard de l'ordre alphabétique les mots qui ont une origine commune dans l'unité européenne et dont il eût été inutile de grossir son glossaire (ex. *seven*, *young*, etc. ; ce sont les plus nombreux de sa liste) ; ceux qui, quoique d'origine primitivement celtique, viennent à l'anglais directement du français (ex. : *ambassador*, *arpent*, *embassy*, etc.), ceux qui viennent à l'anglais et aux langues celtiques d'une source étrangère commune (ex. : *Street*, *sugar*, etc.) : il ne distingue pas les mots entrés tout récemment dans la langue (ex. : *glen*, *brogue*), met en ligne des mots qui restent celtiques en anglais (ex. : *Brehon* dans *Brehon*

1. C'est, par exemple, le procédé suivi par M. P. Potier de Courcy dans son intéressante *Dissertation sur l'origine et la formation des noms de famille en Bretagne*, publiée d'abord en 1851 dans le *Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne* (t. III, 2e part., p. 115-159) et réimprimée par l'auteur dans le t. III (p. 1-30) de son *Nobiliaire et Armorial de Bretagne* (2e éd. 1862, in-4).

Laws), et enregistre jusqu'à des mots comme *Mac* « fils » du gaelique *mac* ! Il est vrai que s'il n'eût enrôlé de force tous les mots qu'il rencontrait sur son chemin, il n'eût pu former, comme il l'a fait, tout un bataillon de mots anglais d'origine celtique ; mais il eût mieux fait d'accorder une étude particulière aux quelques mots anglais auxquels on a, faute de mieux, attribué une origine celtique, et qu'il se borne à enregistrer comme les autres dans son index. M. de Kn. qui semble pour sa préface fort enthousiaste des choses celtiques s'apercevra lui-même de tous ces défauts en poussant plus loin ses recherches.

H. G.

Hanes Cymry America; a'u sefydliadau, eu heglwysi, a'u gweinidogion, eu cerddorion, eu beirdd, a'u llenorion; yn nghyda thiroedd rhad y llywodraeth a'r reilffyrdd; gyda phob cyfarwyddiadau rheidiol i ymfydwyr i sichrau cartrefi rhad a dedwyddol. Gan y Parch. R. D. Thomas (*Iorthryn Gwynedd*). Cyfrol I. Utica, N. Y. (T. J. Griffiths, Argraffydd, Exchange Buildings.) 1872, vj-179-171-177 p. in-12 (avec 5 p. de musique et 16 p. d'annonces). — Prix : 2 dollars (relié : 2 1/2 et 3 doll.)

Cette *Histoire des Gallois d'Amérique* qu'un patriote plein de zèle, M. R. D. Thomas, vient de publier dans la petite ville d'Utica (État de New-York) comble une grave lacune dans l'histoire de l'émigration celtique au Nouveau-Monde. Les émigrants gallois ne se comptent pas par millions comme les émigrants irlandais[1] ; mais si peu nombreux qu'ils soient, ils manifestent un grand attachement à leur nationalité première, et il se publie en Amérique et en Australie des journaux, des revues et des livres en langue galloise, tandis que la langue irlandaise, déjà dédaignée et traitée de patois en Irlande même, l'est encore plus en Amérique[2]. L'ouvrage de M. Thomas, fruit de longues années de travail, raconte dans le plus grand détail l'histoire des établissements des Gallois aux États-Unis, depuis le temps du célèbre quaker W. Penn[3] jusqu'à

1. Sur l'émigration irlandaise aux États-Unis, voir l'ouvrage d'un membre du Parlement britannique, M. Maguire, *The Irish in America* (London, Longmans, 1868). Mais M. Maguire ne donne ni l'histoire, ni la statistique de l'émigration irlandaise et se borne à décrire l'état social et moral des irlandais aux États-Unis et dans l'Amérique anglaise. M. d'Arcy Mac Gee a écrit un livre intitulé : *A history of the Irish settlers in North America from the earliest Period to the Census of* 1850 (Boston, 1855) ; mais je ne connais cet ouvrage que par son titre et je ne l'ai jamais eu entre les mains.

2. Les journaux irlandais d'Amérique, — je veux dire les journaux de langue anglaise qui défendent les intérêts de la nationalité irlandaise aux États-Unis, — publient quelquefois des mélanges poétiques en gaelique ; mais c'est, à ma connaissance, tout ce qui se publie de gaelique irlandais en Amérique. Les Gaels d'Ecosse sont plus attachés à leur langue : il y a des publications en gaelique écossais au Canada, dans la Nouvelle-Écosse et en Tasmanie.

3. William Penn était Gallois et c'est contre son gré qu'on a donné son nom au pays où il s'est établi (Pennsylvania) ; il voulait l'appeler Nouvelle-Galles, *New-Wales*.

nos jours et aussi de chaque groupe gallois existant à l'heure actuelle aux États-Unis. Mais les descendants des colons gallois des XVIIe et XVIIIe siècles sont aujourd'hui tout à fait américanisés et les émigrants de ce siècle sont les seuls qui aient conservé leur nationalité et leur langue. M. Th. constate avec regret que les Gallois des États-Unis sont trop peu nombreux et surtout trop dispersés au milieu de la population de langue anglaise pour pouvoir garder leur nationalité, et la langue qui en est le symbole, au-delà de la seconde ou de la troisième génération. Le nombre de Gallois aux Etats-Unis est évalué à 300,000, *grosso modo*, mais plus strictement, et en s'en tenant au nombre des Gallois qui forment les congrégations des églises de différentes confessions où le service divin se célèbre en Gallois, M. Th. arrive au chiffre de 115,716. Voici comment ce total se divise entre les différents États de l'Union :

1	Pennsylvania	32,974	13	Indiana	200
2	New-York	21,840	14	Illinois	2,035
3	Ohio	24,810	15	Michigan	400
4	Vermont	1,350	16	Wisconsin	18,260
5	New-Jersey	942	17	Minnesota	1,745
6	Maryland	800	18	Iowa	2,265
7	Columbia District	50	19	Missouri	2,195
8	Virginia	100	20	Kansas	1,750
9	West-Virginia	300	21	Nebraska	200
10	Tennessee	200	22	California	2,000
11	Massachussets	500	23	Oregon, etc.	500
12	Maine	300		Total,	115,716

Ceci est le chiffre des Gallois *gallisants* (s'il m'est permis de donner un pendant à l'expression de « Breton bretonnant ») mais c'est évidemment un *minimum*, puisqu'il y a des Gallois allant de préférence à des églises de langue anglaise. Si religieux que soient d'ordinaire les Gallois, il en est peut-être aussi qui ne fréquentent aucune église.

A ces chiffres il nous paraît intéressant d'ajouter la liste de publications périodiques en langue galloise qui paraissent *actuellement* aux États-Unis (on trouvera dans le livre de M. Th. l'indication d'autres qui ont cessé de paraître) :

1. *Y Drych* (Le Miroir) : journal politique hebdomadaire, fondé en 1851 ; paraît à Utica, comté d'Oneida, État de New-York. C'est le plus important organe de la presse galloise aux États-Unis ; il tire à plus de cinq mille exemplaires.

2. *Baner America* (le drapeau d'Amérique), journal politique hebdo-

madaire, fondé en 1868, paraît à Scranton, comté de Luzerne, État de Pennsylvania.

3. *Y Cyfaill O'r hen Wlad* (l'ami de l'ancien pays). Revue mensuelle fondée en 1838; organe des Méthodistes Calvinistes, paraît à Rome, comté d'Oneida, état de New-York.

4. *Y Cenhadwr Americanaidd* (le missionnaire américain), revue mensuelle fondée en 1840; organe des Indépendants, paraît à Steuben, comté d'Oneida, État de New-York.

5. *Y Seren Orllewinol* (l'Étoile de l'Ouest), revue mensuelle fondée en 1842; organe des Baptistes; paraît à Pottsville, comté de Schuylkill, État de Pennsylvania.

6. *Yr Ysgol* (l'école), revue mensuelle destinée à la jeunesse; a cessé de paraître par suite de la mort de son éditeur; mais va renaître sous le titre de *Blodau yr Oes a'r Ysgol* (fleurs de l'âge et de l'école) chez l'éditeur même du volume de M. Th., à Utica.

7. *Yr Ymwelydd* (le visiteur), petite revue mensuelle publiée à Hyde-Park, Pennsylvania.

8. *Yr Negesydd* (le messager), journal hebdomadaire publié à Pittsburgh, Pennsylvania.

Nous avons donné cette statistique des Gallois et de leurs journaux aux États-Unis pour indiquer l'intensité du sentiment national gallois en Amérique et pour faire pressentir l'intérêt que présente le livre de M. Th. aux celtophiles. M. Th. parle seulement des États-Unis et n'a que quelques mots pour les Gallois de Patagonie[1] et ceux du Canada[2]; il mentionne en passant les Mormons, mais sans parler de l'élément gallois de la communauté du Lac Salé, élément que l'on dit assez important. Ce volume qui est intitulé « tome I » est partagé en trois parties, avec pagination distincte. La première est consacrée à l'histoire générale de l'émigration galloise des deux derniers siècles, principalement en Pennsylvania, et à la description des établissements gallois dans les États de l'est et du sud; la seconde traite des établissements gallois dans les États de l'ouest; dans la troisième, M. Th. donne la statistique générale des Gallois, celle des églises des différentes confessions, des notices sur

1. On trouvera des renseignements détaillés sur la petite colonie galloise du Rio Chupat dans une correspondance officielle publiée l'an dernier, à Londres, sous ce titre: *Correspondence respecting the Welsh Colony on the River Chupat, in Patagonia. Presented to the House of Commons by Command of Her Majesty...* London, printed by Harrison and Sons. 24 p. in-folio.

2. Il n'a aucun renseignement sur la force de l'élément gallois au Canada et se borne à ces paroles : « Diau fod llawer o Cymry yn wasgaredig ynddi, ac mewn ynded crefyddol â'r Saeson; ond nid wyf yn gwybod am un eglwys na chapel Cymreig yn un man ynddi » 2e partie, p. 169.

les Gallois éminents d'Amérique, des détails sur la littérature galloise aux États-Unis et enfin des renseignements destinés aux émigrants. Si ce volume est accueilli favorablement — et nous ne doutons pas que le public de Galles lui fasse bon accueil, — M. T. publiera un second volume consacré à l'histoire de la littérature galloise aux États-Unis et à la biographie des membres les plus distingués de l'émigration.

H. G.

Nous avons en outre reçu les ouvrages suivants :

Lectures on the history of Ireland (second series) from A. D. 1534 *to the date of the Plantation of Ulster,* by A. G. Richey, Esq., v-447 p. in-12. London, Longmans, 1870. Prix : 8 sh. Ce sont des lectures faites à l'Université de Dublin (Trinity College) en 1870. Cet ouvrage, dont l'esprit critique a été loué par la presse d'outre-Manche, sort par sa nature du cadre de cette Revue : il s'agit en effet de l'histoire politique de l'Irlande conquise. Nous nous bornerons donc à signaler le chapitre II (p. 39-79) qui traite de l'Église d'Irlande avant la Réforme et qui est fort instructif.

Legend Lays of Ireland, by Lageniensis (Dublin, Mullany, xxviij-156 p. in-12, prix : 1 sh. 6 d.). Recueil d'agréables poésies dont les sujets sont empruntés aux traditions et à l'histoire de l'Irlande. Les notes qui accompagnent ces poésies renferment d'intéressants détails sur les légendes populaires de l'Irlande (sur un autre ouvrage du même auteur, voir plus haut, p. 276).

An essay on the Druids, the ancient Churches and the Round Towers of Ireland, by the Rev. R. Smiddy (Dublin, Kelly, vij-242 p. in-12; prix : 4 sh.) où l'on trouve plus de patriotisme celtique que de critique. On y lit que l'irlandais est le premier langage parlé par l'homme, que les Celtes sont une colonie scythique, etc.

Buez ann Duc a Vourdell, Herri V [par M. l'abbé Henry], viij-222 p. gr. in-16. Quimperlé, Clairet, 1872.

Laez ann den paour, great gand P. E. P. Herpin, belek, 14 p. in-12, Rennes, Hauvespre, poème breton dédié à Mgr. A. David, évêque de St.-Brieuc.

Himnou ha Canticou, hervez kelenadurez ar Scritur Santel [par M. J. Jenkins], 68 p. pet. in-16. Brest. Gadreau, 1872.

CHRONIQUE.

M. Wocel et M. de Belloguet. — L'inscription d'Hoeylaert. — Articles de Revues. — Lectures de MM. Mac Lauchlan, Luzel et d'Arbois de Jubainville. — Publications annoncées. — Création d'une chaire de philologie celtique à l'Université de Berlin.

Il nous faut encore commencer cette chronique par la nécrologie. Nos études ont, depuis l'apparition du précédent numéro, perdu : M. J. E. Wocel, professeur à l'Université de Prague, mort dans cette ville le 18 septembre 1871, à l'âge de 68 ans. Dans ses études sur les antiquités nationales de la Bohême, il s'était occupé avec zèle et talent de la période celtique de cette histoire (voir plus haut, p. 147) et il mérite à ce titre que son souvenir soit signalé ici ; — et M. Roget de Belloguet, décédé à Nice, le 3 août 1872, à l'âge de 76 ans. Depuis plusieurs années déjà sa santé était chancelante, et ce n'est que par un grand effort de courage qu'il a pu terminer son *Ethnogénie Gauloise.* On trouvera plus haut un compte-rendu du premier volume de cet ouvrage, et nous même avons annoncé le troisième ailleurs (*Revue Critique* du 10 avril 1869). Si dans les questions de pure philologie M. de Belloguet n'apportait pas toute la rigueur de méthode qu'on demande aujourd'hui aux études de ce genre (voir plus haut l'article de M. d'Arbois), il faisait preuve dans les questions d'histoire d'une grande érudition et d'une critique ferme et sagace. Son *Ethnogénie* fait époque dans l'histoire des études gauloises en France.

* *
*

Une inscription inédite se rapportant au culte des Déesses Mères a été découverte en 1870 en Belgique, à Hoeylaert (province de Brabant). La voici (nous étendons, faute de caractères spéciaux, les ligatures du lapicide) :

MATRONIS || CANTRVSTEI || HIABVS. C. AP || PIANIVSPAC || ATVS. PROSEET || SVIS. L. M. (*Matronis Canstrusteihiabus, Caius Appianius Pacatus, pro se et suis* votum solvit *L*ibens *M*erito).

Elle a fait l'objet d'un mémoire d'un savant épigraphiste de la Belgique, M. Schuermans, dans le *Bulletin des Commissions royales d'Art et d'Archéologie*, et cette étude a amené la rectification du texte de deux inscriptions déjà connues depuis longtemps, où l'on avait lu jusqu'ici *Matronis Andrustehiabus.* C'est l'inscription 406 du recueil de Brambach (De Wal, *Mœd.*, n 125) et l'inscription

de Godesberg (*Jahrb. des Ver. von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, t. XLIV-XLV, p. 81), toutes deux conservées au Musée de Cologne. Un nouvel examen de ces deux inscriptions par MM. Düntzer et Freudenberg a fait retrouver, comme le soupçonnait M. Schuermans, un C à demi-effacé : on doit donc lire dans ces deux inscriptions *Matronis Candrustehiabus*... Cette correction vérifiée fait honneur à la sagacité de l'épigraphiste de Liége.

* *
*

La dernière livraison des *Archives des missions scientifiques et littéraires*[1] nous apporte quatre rapports adressés par M. Luzel à M. le Ministre de l'Instruction publique. M. Luzel avait été chargé, il y a quelques années, de recueillir en Basse-Bretagne les manuscrits encore existants de mystères bretons, et il avait été assez heureux pour réunir une riche collection de manuscrits aujourd'hui déposée à la Bibliothèque Nationale de Paris. Plus récemment il eut mission de recueillir dans le même pays les traditions orales pouvant servir à l'étude comparée de l'histoire de la philologie et de la mythologie des populations d'origine celtique. M. Luzel donne dans ces rapports (qui seront continués) les principaux résultats de ses recherches : il classe les récits qu'il a recueillis en 1° contes mythologiques, 2° contes légendaires chrétiens, 3° récits facétieux et plaisants, et donne, tantôt en breton, tantôt en français, le texte de quelques contes de ces différentes classes. Ces rapports sont de précieux documents et se recommandent d'eux-mêmes aux savants qui s'occupent de mythologie comparée et qui s'intéressent aux traditions populaires. L'humble et laborieux travail du collecteur est le point de départ nécessaire de travaux plus étendus et plus complets ; M. Luzel est au premier rang parmi ces chercheurs infatigables et, à ce propos, nous rappellerons ce qu'un maître de la critique disait de sa collection de *Chants populaires de la Basse-Bretagne* (Paris, Franck) : « Pour fonder chez nous les études celtiques, deux conditions sont indispensables : au fond des pays où vivent encore les langues celtiques, de zélés et consciencieux chercheurs apportant modestement leur pierre à l'édifice futur ; à Paris, un enseignement élevé où la théorie philologique et historique soit dressée, avec l'aide que fournit la comparaison des branches de la science plus avancée, et d'après les méthodes qui ont fait faire aux autres parties de la philologie et de la critique de si admirables progrès. M. Luzel remplit parfaitement le premier de ces devoirs[2]. »

* *
*

Nous sommes forcé, faute d'espace, de nous borner à signaler des articles et des travaux qui mériteraient chacun une analyse.

Revue des Questions Historiques, avril 1872, pp. 360-390, article de

1. Deuxième série, t. VII, 1° livraison, pp. 101-205.
2. M. E. Renan, dans le *Journal des Débats* du 4 septembre 1860.

M. An. de Barthélemy, *Les libertés gauloises sous la domination romaine, de l'an 50 à l'an 27 avant J.-C.*, résumant, principalement à l'aide des renseignements fournis par la numismatique gauloise « ce que l'on peut savoir sur la période de transition comprise entre l'an 50 avant J.-C. (704 de Rome), date de la soumission de la Gaule, et l'an 27 (727 de Rome), époque à laquelle Rome comprit notre pays dans l'uniformité administrative qui régissait les autres provinces. » M. A. de B. avait déjà publié dans la même revue deux articles que nous recommandons au lecteur : *Alesia, son véritable emplacement*, t. III, pp. 5-60, et *Les Assemblées nationales dans les Gaules avant et après la conquête romaine*, t. V, pp. 5-48.

Revue Archéologique, 1872 ; janvier, pp. 44-55, et février, pp. 95-104, *La cité des Osismii et des Veneti* (*III*e *Lyonnaise*), par M. Le Men, avec une carte; travail important et encore inachevé sur la géographie de l'ancienne Armorique (M. Le Men montre en passant que l'île appelée *Sena* par les écrivains anciens ne peut être l'île de Sein actuelle). Les conclusions de ce mémoire ont été adoptées par la Commission de la Topographie des Gaules. — Mars, pp. 153-156, *sur un fond de* poculum *de la fabrique de Capoue* (avec une gravure), par M. Fr. Lenormant. M. Lenormant reconnaît dans le médaillon en relief qui forme le fond de ce *poculum* un guerrier gaulois dans le temple de Delphes. — Avril, pp. 234-244, Mai, pp. 320-333, suite des *Fouilles de Bibracte*, par M. Bulliot, qui fournissent des détails nombreux et précis sur l'émaillerie gauloise. — Avril, pp. 259-266, *Monnaies émises pendant la seconde campagne de César* (57 *av. J.-C.*) *dans les Gaules, par un chef de l'armée confédérée des Belges*, par M. F. de Saulcy. — Juillet-Août, pp. 39-51, *Les Cimbres et les Kymri*, par M. d'Arbois de Jubainville qui, à l'occasion du dernier livre de M. H. Martin, développe l'opinion indiquée par nous plus haut (p. 464), à savoir que les Gallois n'ont rien de commun avec les Cimbres, pas même leur nom, et que les Cimbres étaient une population germanique. Mais nous avons vu avec étonnement M. d'A. de J. y parler (p. 39) des Triades galloises comme de « textes versifiés. » On sait que les Triades sont en prose.

Journal of the Royal Historical and Archæological Association of Ireland ; (cette publication étant fort peu connue sur le continent, nous remontons jusqu'en janvier 1870 pour signaler les articles qui peuvent intéresser les lecteurs de la Revue) 1870, janvier, pp. 94-112, *Ancient lake legends of Ireland. — N° I. The destruction of Eochaid, son of Mairid*, texte tiré du Lebor na h-uidre et publié avec une traduction par M. J. O'Beirne Crowe. — 1871, janvier, pp. 352-359, *Irish Art in Bavaria*, par Mlle Stokes; traduction de l'article de M. Wattenbach que nous avons donné plus haut et analyse d'un article de M. Fr. Bock sur la coupe de Tassilo, publié dans les *Mitth. des k.k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Baudenkmale* (Vienne); — pp. 371-448, *Siabur-Charpat Con Culaind* (*the demoniac Chariot of Cu Chulaind*), texte curieux du Lebor na h-uidre et publié avec traduction et notes par M. J O'Beirne Crowe. — Juillet, pp. 509-534, *The precious metals and ancient mining in Ireland*, par M. R. R. Brash. — 1872, Janvier, pp. 26-49, *Ancient lake*

legends of Ireland. — *N° II. The vision of Cathair mor*, texte tiré du ms. de Lecan et du ms. de Leinster et publié avec traduction et notes par M. J. O'Beirne Crowe.

Collections, historical and Archæological, relating to Montgomeryshire (Vol. IV, ij, p. 345-358, Octobre 1871); M. D. Silvan Evans y donne sous le titre : *The rivers of Montgomeryshire* la liste (environ 200 noms) des rivières et ruisseaux dont le cours est en totalité ou en partie compris dans les limites de ce comté; il donne seulement les noms actuels sans en rechercher les anciennes formes.

M. Silvan Evans est depuis l'an dernier chargé par l'Association Archéologique Cambrienne de diriger la publication de l'*Archæologia Cambrensis*, et nous voyons avec plaisir que, sous sa direction, ce savant recueil qui, dans ces dernières années, faisait — au gré des savants étrangers — la part trop grande à l'archéologie locale, s'occupe davantage de philologie et d'histoire littéraire. C'est une façon de rendre ce recueil plus européen sans qu'il soit pour cela moins cambrien. Les trésors, en partie inédits, de la littérature galloise du moyen-âge intéressent les savants du continent autant que personne en Galles.

Le dernier numéro de l'Archæologia Cambrensis (juillet 1872) nous apporte justement, pp. 181-210, un remarquable article de M. Thomas Stephens, *An essay on the Bardic Alphabet called* « Coelbren y Beirdd » que nous recommandons particulièrement aux écrivains qui croient à la présence dans la littérature galloise de traditions remontant aux druides et aux bardes de l'antiquité celtique.

C'est une prochaine livraison de l'*Arch. Cambr.* que paraîtra (si nous en croyons une note du numéro d'avril, p. 166) le travail de M. Wh. Stokes sur les Gloses galloises récemment découvertes à Cambridge, dans un ms. de Martianus Capella, travail que M. St. a fait imprimer à quelques exemplaires dans l'Inde, et auquel il avait consacré les loisirs de la traversée « Between Aden and Bombay. » Un autre fruit de son voyage en Europe est, après le mystère de St Meriasek, une seconde édition des *Goidelica*. — Le même érudit a aussi pendant son séjour à Dublin fait imprimer un choix de mélodies populaires irlandaises tirées de la collection inédite du Dr Petrie. On ne saurait trop admirer sa merveilleuse activité.

Les recueils en langue galloise nous présentent aussi des articles qui méritent d'être signalés, bien que la langue dans laquelle ils sont écrits soit accessible à bien peu de savants du continent : nous les trouvons dans les deux meilleures revues trimestrielles du pays de Galles, le *Beirniad*, publié à Llanelli, et le *Traethodydd*, publié à Treffynon (en anglais Holywell).

Y Beirniad ; série d'articles de M. John Peter sous le titre *Y Cynfeirdd* (juillet 1870, pp. 75-92; octobre 1870, 128-147 ; et juillet 1871, pp, 48-60), consacrés à l'histoire de l'ancienne littérature galloise et à ses plus anciens poètes, et bien propres à faire pénétrer dans le grand public gallois les résultats de la critique moderne sur ce sujet.

Y Traethodydd ; avril 1871, pp. 225-243, article du même auteur sur la nouvelle édition de la *Grammatica Celtica* de Zeuss ; — janvier 1872, pp. 90-107, article intitulé *Hen Lyfrau y Cymry* et qui donne maint détail nouveau sur la bibliographie galloise. M. D. Silvan Evans lui a fait quelques emprunts dans l'article qu'on a vu plus haut ici même (pp. 376 et suiv). Nous devons remercier l'auteur anonyme de cet article pour la façon bienveillante dont il parle de nous et de la Revue Celtique. — Juillet 1872, pp. 368-380, *Henafiaeth a phwysigrwydd iaithyddol Llenyddiaeth y Cymry*, par M. John Rhys : résumé de l'histoire de la langue galloise. C'est avec étonnement que nous avons vu M. Rhys, un des savants dont le talent honore le pays de Galles à l'étranger, attaqué comme mauvais patriote dans quelques journaux gallois, pour avoir, dans un discours prononcé à un *Eisteddfod* de Liverpool (Noël 1871), reconnu que la littérature irlandaise remonte plus haut que la littérature galloise, et pour avoir, tout en recommandant la culture du gallois, exprimé la crainte qu'il disparaisse un jour devant les progrès de l'anglais. Sans doute il est honorable aux Gallois d'avoir une foi ferme au dicton : « *Oes y byd i'r iaith Gymraeg!* », et de toutes les langues celtiques le gallois est certainement celle dont la vitalité est la plus forte et l'avenir le plus durable, mais l'histoire montre malheureusement que les groupes nationaux qui n'ont pas d'existence politique indépendante et sont trop faibles pour avoir en eux-mêmes leur centre de gravité, sont insensiblement absorbés par le milieu où ils vivent. Le discours de M. Rhys, dont le thème était l'importance philologique des langues celtiques, a été publié dans le *Carnarvon and Denbigh Herald* du 30 décembre 1871.

* *
*

Nous devons en outre signaler deux importantes lectures faites, l'une à Edimbourg par M. Th. Mac Lauchlan, l'autre à St-Brieuc par M. Luzel.

M. Th. Mac Lauchlan, un des savants écossais les plus versés dans la connaissance de la langue et de la littérature gaelique, fait au collége de l'Eglise Presbytérienne libre d'Ecosse un cours de gaelique destiné principalement aux jeunes gens qui doivent exercer le ministère ecclésiastique dans les Highlands, et voilà vingt un ans qu'il se consacre à cette œuvre, toute de dévouement. L'an dernier il a ouvert son cours (le 21 novembre 1871) par un discours où il a tracé à grands traits les principaux caractères de la toponomastique de l'Ecosse gaelique et où il a mis ses auditeurs en garde contre les étymologies fantaisistes, en leur indiquant la méthode à suivre dans ces recherches délicates et intéressantes. Ce discours a été publié dans la *Daily Review* d'Edimbourg du 23 novembre 1871.

La lecture de M. Luzel se rapporte à un important problème d'histoire littéraire et elle a eu lieu dans une des séances de la 38e session du Congrès scientifique de France, qui s'est tenue à Saint Brieuc pendant les premiers jours de juillet 1872. M. Luzel a lu un travail sur l'authenticité des poésies prétendues populaires publiées par M. de la Villemarqué sous le nom de

Barzaz Breiz, sujet déjà traité ou touché par M. Le Men, dans l'*Athenæum* anglais du 11 avril 1868, p. 527; par M. d'Arbois de Jubainville, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 3e série, t. III, p. 265 et suiv., et t. V, p. 621 et suiv.; dans la *Revue Archéologique*, t. XVII, p. 227 et suiv.; et dans la *Revue Critique* des 16 février et 23 novembre 1867, et du 3 octobre 1868; par M. F. Liebrecht dans les *Goettingische gelehrte Anzeigen* du 7 avril 1869; par M. Luzel même dans la *Revue Archéologique*, t. XX, p. 120 et suiv., par M. Halléguen au Congrès celtique de St-Brieuc de 1867 (voyez le volume intitulé : *Congrès celtique international*, *Saint-Brieuc*, 1868, in-8, p. 291 et suiv.). Le nouveau travail de M. Luzel paraîtra prochainement en brochure à la librairie Franck.

* *
*

Dans une des dernières séances de l'Académie des Inscriptions, M. de Longpérier a donné lecture d'une note de M. d'Arbois de Jubainville sur une inscription de Poitiers, aujourd'hui conservée au Musée de Saint-Germain et qu'on s'est jusqu'à présent accordé pour considérer comme en partie celtique. Suivant M. d'Arbois, cette inscription serait en latin avec mélange de quelques mots grecs. Voici comment il la lit :

BIS GONTAVRION ANALABIS, BIS GONTAVRION CE ANALABIS. GONTAVRIOS CATALAGES VIM, S[cilicet] ANIMA[m], VIM S[cilicet] PATERNAM. ASTA, MAGI ARS, SECVTA TE, IVSTINA, QVEM PEPERIT SARRA.

Les mots grecs seraient : GONTAVRION = κενταύρειον, nom de la centaurée; CE = καί, conjonction; GONTAVRIOS = κενταύρειον au nominatif; CATALAGES = καταλλαγῆς; et de plus ANALABIS, que M. d'Arbois croyait être latin, et qui, suivant l'observation de plusieurs académiciens, est vraisemblablement le grec ἀναλαβῆς. *Quem* = *quam* est fréquent dans le latin de la décadence. L'inscription de Poitiers devrait donc se traduire comme il suit : « Deux fois tu prendras de la centaurée ; et deux fois tu prendras de la » centaurée. Que la centaurée te donne la force, c'est-à dire la vie, la force, » c'est-à-dire [la force] paternelle. Viens-moi en aide, art magique, en suivant » Justine qu'a enfantée Sarra ! »

* *
*

Deux importantes publications sont annoncées dans le pays de Galles, mais elles ne se feront que si elles rencontrent un nombre suffisant de souscripteurs; et le continent leur doit sa part de concours. C'est d'abord un recueil des inscriptions britanno-romaines du pays de Galles publié sous les auspices de l'Association Archéologique Cambrienne et sur le plan des inscriptions irlandaises de Mlle Stokes : il formera trois livraisons, à 10 sh. chaque. L'ouvrage sera donné à l'impression dès qu'il y aura un nombre suffisant de souscripteurs. Les souscriptions doivent être adressées à M. E. Barnwell, secrétaire général de l'Association Cambrienne, à Melksham, Wiltshire. — M. Robert Williams

annonce en outre un recueil de textes gallois du moyen-âge (St-Graal [1], Gestes de Charlemagne, Beuve d'Hampton, Purgatoire de St-Patrice, Evangile de Nicodème, etc.), qui paraîtra par demi-volumes, à 10 sh. 6 d. chaque, s'il se rencontre un nombre suffisant de souscriptêurs. Les souscriptions sont reçues par M. Robert Williams à Rhydycroesau, Oswestry. — Les souscripteurs du continent peuvent employer l'intermédiaire d'un libraire.

Nous recommandons en outre la seconde série de l'*Art Gaulois* par M. Hucher, annoncée plus haut, et qui paraît par souscription, au prix d'un franc la feuille: on peut avoir des prospectus de l'auteur, rue d'Hauteville, 25, au Mans (Sarthe). C'est un ouvrage indispensable pour l'étude de l'antiquité gauloise.

Le manque d'espace nous force de remettre au prochain n° l'analyse d'un article de M. Leemans sur un autel de Nehalennia trouvé récemment à Dombourg (Zélande) et la traduction d'une dissertation de M. Kern sur la déesse même Nehalennia, travaux publiés le premier dans les *Verslagen en Mededeelingen* de l'Académie néerlandaise, et le second dans le *Taal- en Letterbode*, recueil philologique de Haarlem.

Il nous arrive au dernier moment une importante nouvelle. M. Ebel, jusqu'ici professeur au collége (*grammar-school*) de la petite ville de Schneidemühl, vient d'être appelé à occuper une chaire de langues et de littératures celtiques à l'Université de Berlin. Voilà donc la philologie celtique recevant droit de cité dans le haut enseignement : comme on devait s'y attendre, c'est l'Allemagne qui prend l'initiative et donne l'exemple à cet égard.

H. Gaidoz.

P. S. Nous comptons, dès le second volume, analyser d'une façon régulière les principaux articles des revues d'érudition consacrées aux mêmes études que la nôtre. Quand il paraîtra dans d'autres recueils, où ils pourraient nous échapper, des articles se rapportant aux langues ou aux littératures celtiques, nous prions les auteurs de vouloir bien nous les adresser. Même prière pour les lectures ou conférences publiées dans les journaux.

1. En 1865, M. R. Williams avait publié quelques fragments de la version galloise du Saint-Graal (*Archæologia Cambrensis*, 3e série, t. IX, pp. 160-178).

CORRIGENDA ET ADDENDA.

P. 1, l. 24, p. 3, l. 6, et p. 5, l. 10, au lieu de : Prémeaux lire : Pernand
P. 13, l. 11, au lieu de : Kronweissenburg lire : Wissembourg
P. 35, l. 12, and, p. 41, l. 34, for : Gaeidhel read : Gaeidhil
P. 37, n. 1 read : *Lis-Badhbha*
P. 41, l. 19, for : Slaibh read : Sliabh
P. 42, l. 14, for : hight read : night
— l. 34, for : cloud read : clouds
P. 47, l. 33, for : *Dauautat* read : *Danautat*
P. 48, l. 1, for : *gergara* read : *fergara*
P. 50, l. 30, for : strenght read : strength
P. 51, l. 11, for : *dolliud* read : *dolluid*
P. 56, l. 7, for : Valkyrian read : Valkyria
P. 71, l. 7, au lieu de : *nurad inse* lire : *nuradinse*
P. 73, l. 37, — *trigium* — *trigiun*
P. 76, l. 7, — séc. — sec.
P. 79, dern. l. — *duaccradat* — *duacradat*
P. 80, l. 22, lire : *nuradinse* (quæ loquebar), prés. sec.
P. 81, l. 14, au lieu de : salvabantur lire : salvabuntur
P. 83, l. 7, — th. masc. en *u*, lire : th. masc. en *t*
P. 85, l. 5, et av. dern., au lieu de *français*, lire : *françois*
P. 108, l. 16 et 19. au lieu de : *as bo* lire : *as po*
— av. dern. l. — *gistr* — *jistr*
P. 110, l. 18, — *a-c'han* — *a-c'hann*
P. 112, l. 20, — *setu-int* — *setu int*
— l. 22, — *da Koadalan* — *da Goadalan*
— l. 30, — *ker du* — *ken du*
P. 114, l. 20, — *gromzas* — *gomzas*
P. 116, l. 4, — *strumm* — *stumm*
— l. 5, — *ma oa oa d.* — *ma oa d.*
— avant dern. l. — *a roue* — *ar roue*
P. 118, l. 3, mettre une virgule après *Perag*
— l. 5, au lieu de : *nemet-hon* lire : *nemet-on*
— — — *kolzgoudé* — *koulzgoudé*
— l. 12, — *werwel* — *verwel*
— l. 29, — *ouspem* — *ouspenn*
— l. 33, — *inve* — *iwe*
— l. 34, — *bijè* — *bijè*

P. 120, l. 1, — *rochell* — *roc'hell*
— l. 6 et 8, — *a t'euz* — *at euz*
— l. 17, p. 122, l. 12 et p. 124, l. 22, au lieu de: *gaut* lire: *gant*
— l. 19, au lieu de: *hè*, lire: *hé*.
P. 122, l. 11, — *ijem as chaera* — *ijenn as c'haera*
— l. 16, — *aun* — *ann*
— l. 31, — *enz* — *euz*
P. 124, l. 11, — *e ger* — *er ger*
— l. 51, — *grié..hé* — *grié... hé*
P. 126, l. 1, — *o zri* — *ho zri*
— l. 5, — *neuzè* — *neuzé*
— l. 12, — *pérè a ha* — *péré ac'h a*
— l. 25, — *ec'h han* — *ec'h an*
— l. 26, — *pa wo* — *pa vo*
P. 128, l. 21, — *vagerez* — *vageres*
P. 130, l. 14, — *gawd* — *gwad*
— l. 15, — *e-kreiz* — *en kreiz*
— l. 19, — *wr ar baern* — *war ar bern*
P. 157, l. 34, — *ruccaitgthe* — *ruccaigthe*
P. 159, l. 26, — persuasis — peruasis
— l. 37, — perrerantes — pererrantes
P. 162, n. 1, l. 1, — Le lecteur — Les lecteurs
P. 197, l. 26, — Varon — Varron
P. 267, l. 19, — Plouniventer — Plounéventer
P. 278, l. 1, — Liherien hag Avielen lire: Liherieu hag Avieleu
P. 289, l. 18, — *Ha da* lire: *Ha d'ar*

P. 261, MAN OCTIPARTITE. M. R. Kœhler nous fait remarquer que sur cette légende il a écrit un article (*Adam's Erschaffung aus acht Theilen* dans la *Germania* de Pfeiffer, t. VII (1862), p. 350-354), où il a fait entrer le texte irlandais publié par M. Stokes dans *Thr. Ir. Gl.* Il nous apprend en même temps que cette légende a été étudiée depuis par W. Scherer (*Denkmæler deutscher Poesie and Prosa aus den* VIII-XII *Jahrhunderten* hgg. von K. Müllenhoff und W. Scherer. Berlin, Weidmann, 1864, p. 342 et suiv.), et il renvoie en outre à la *Revue critique* (1866, t. Ier, p. 222) et au *Correspondenzblatt des Gesammtvereines der deutschen Geschicht- und Alterthumsvereine* (Altenberg, Pierer; année 1871, p. 3).

THE LUXEMBOURG FOLIO.

P. 354, l. 38. The Welsh glosses lately discovered in a ms. of Martianus Capella, which have just come to hand, make me hesitate as to the relative age of *au* and *o*.

P. 360, l. 34. The words *nit guorgnau molim map meir* are Stokes' and Bradshaw's reading.

P. 365, l. 11, *crihet* is to be struck out : *crihot* is probably the correct form, belonging, as it seems, to the *ā*-conjugation: the first person is *creham* and the whole singular would probably be:

1. *creham* = **crihāmi*.
2. **creha* = **crihāsi*.
3. *crihot* = *crihāt* [*i*].

The *i* in the third person having been dropped at a very early date, *crihāti* became *crihot*; where as the *i* having probably been retained longer in *crihāmi* prevented the preceding *ā* becoming *ō*, just as it frequently does in words borrowed from Latin, e. g. *braich* from *brāchium*, *maer* from *mājor*, *pabell* from *pāpilio*, etc.

P. 365, l. 21, *treorgam* = *tre* « through » and *org-am*, with which compare *orgiat* (gl. cæsar· i. e. qui cædit) *Gr. C.*[2], p. 839. So *treorgam* = « I cut or break (my way) through. »

P. 366, l. 12, *enarima* stands probably for *en airĭma*, the second *i* being an obscure or irrational vowel not written in *airmaou*.

P. 366, l. 34, s. v. *milinon :* compare the late Latin *mellitura* in Diefenbach : *torta* « libus vel mellitura. »

P. 367, l. 23, instead of *trwm* = **trom* read : *trwm* = **trum*.

P. 369, l. 8, s. v. *cepriou :* another scrutiny of the ms. must decide between *cepriou* and *cipriou :* the former is favoured by the modern *ceibr*, while the latter has the analogy of such words as *guiltiatou* in its favour. The word is to be compared with the French *chevron* derived from a late Latin form *caprio*.

P. 374, l. 37, s. v. *holeu*. I am now inclined to think that *holeu* (=*hylef*) can hardly be the correct reading on account of the

infection of the *m* : so I wish to suggest that what now looks like an *u* is merely the first part of an *m*, the rest having disappeared when the ms. was damaged in this part : thus we should have *holem* (= *hylef*).

The mistakes I have made in my attempts to explain these glosses, will be readily excused by Celtic scholars, who, I hope, will kindly suggest to me further corrections as well as explanations of what still remains obscure in them.

John Rhys.

June 11, 1872; Rhyl, North Wales.

Nous profitons des pages blanches qui nous restent pour donner une note de M. Nigra sur la dernière publication de M. Wh. Stokes, en regrettant que cet article ait dû se proportionner à d'aussi étroites limites.

Goidelica. Old and early-middle-Irish glosses, prose and verse. Edited by Whitley Stokes. Second edition. 184 p. in-8°. London, Trübner. 1872. — Prix : 18 sh. (22 fr. 50).

Dans le « procemium » à la 2e édition de la *Gr. C.*, M. Ebel, parlant de l'éditeur des *Goidelica*, dont nous annonçons ici la seconde édition, s'exprime ainsi : « Post ipsum conditorem ac parentem grammaticae celticae [Zeuss], haud facile quisquam invenitur, qui melius meritus sit » de omnibus huius doctrinae partibus quam Whitleius Stokes[1]. »

Cet éloge n'est que mérité, et M. Stokes le justifie chaque jour davantage par ses publications multipliées de textes et d'observations ayant trait aux deux branches des langues celtiques. Ses études sur le verbe irlandais, publiées dans les *Beitræge* de M. Kuhn en 1870-71 (vol. VI, 459, VII, 1), ont fait connaître plusieurs formes verbales, qui étaient restées inconnues à Zeuss et à Ebel, et elles forment le complément indispensable de la *Grammatica Celtica*. Le recueil, dont il vient maintenant de publier une seconde édition améliorée et augmentée, est non moins important par la quantité de textes de l'ancienne langue irlandaise qu'il contient et par les traductions et les remarques comparatives dont l'éditeur les accompagne souvent. L'espace réservé à cette annonce ne nous

1. Zeuss. *Gr. C.*² XXXIX.

permet pas d'entrer dans un examen détaillé des *Goidelica*. Nous devons nous borner à signaler cette nouvelle publication de M. Stokes à l'attention de tous les celtistes. Nous le faisons avec un vif sentiment de gratitude pour le nouveau et réel service que le savant linguiste irlandais vient d'ajouter à ceux qu'il a rendus à la philologie celtique par ses nombreuses publications antérieures.

Les *Goidelica* contiennent : I. Les gloses irlandaises du ms. de Turin, que M. St. publie, en tenant compte, avec des expressions dont je le remercie sincèrement, de l'édition que j'ai faite de ces mêmes gloses, en 1869. II. Des extraits des gloses du ms. de Milan. III. Id. des mss. de Vienne. IV. Les gloses du ms. de Nancy, découvertes par M. d'Arbois de Jubainville, dont les lecteurs de la « Revue » ont pu apprécier les travaux extrêmement remarquables, et publiées avec une traduction exacte et un excellent commentaire par M. H. Gaidoz dans les actes de l'Académie royale irlandaise, X, 70-71. V. Une glose des Évangiles de Mac-Durnan. VI. Les gloses du ms. de Berne que je me réserve d'examiner dans une étude spéciale. VII. Les gloses du ms. de Leyde. VIII. Les gloses du Psautier de Southampton. IX. Les gloses irlandaises du « Liber Hymnorum » du Trinity-College. X. Le *Dúil Laithne*. XI. Les notes irlandaises du « Book of Armagh. » XII. Les préfaces irlandaises aux hymnes latins du « Liber Hymnorum » du Trin. Coll. XIII. La partie gaelique du « Book of Deir. » XIV. Les hymnes irlandais du « Liber Hymnorum » du Trin. Coll. XV. Les poésies irlandaises du ms. du couvent de Saint-Paul, en Carinthie. XVI. Les vers irlandais du « Codex Boernerianus. » — Le recueil est terminé par deux pages de « corrigenda et addenda, » auxquelles je me permets d'ajouter ici quelques corrections, concernant les gloses de Milan.

P. 23	*líthai*	Leg.	Ml.	131*d*	*líthtai* (gl. festiui)
»	gl. rugatus	»	»	132*c*	gl. corrugatus. ms. conro-
»	*todaernam*	»	»	133*a*	*todáernam*
24	cruciatum	»	»	»	cruciatuum
»	*trisnaceimmen*	»	»	133*b*	*trisnacemmen*
»	*huad fadisin*	»	»	133*c*	*huadi fadisin*
»	*aitherrech*	»	»	133*d*	*aithirrech*
25	*ascada*	»	»	134*c*	*ascadu*
26	*arúnntangar*	»	»	135*a*	*arúnutangar*
»	*cianudchanar*	»	»	»	*cian-*
»	*remsedaigthe*	»	»	»	*remsetaigthe*
»	*ndae*	»	»	135*c*	*ṅdae*

P. 26	*inmeccun*	Leg.	Ml.	135*c*	*inmeccunn*
»	Nota 47*r* *immindairc,* est le verbe *imm-air-ic* avec le pronom infixe. La glose est « licet Salomonis personae... incinatur; » c'est-à-dire : « licet conveniat ei, directus sit ei, psalmus. »				
27	*innim*	Leg.	Ml.	135*c*	*inniim*
»	*forsnadrummaib*	»	»	»	*forsnaib drummaib*
»	*slain*	»	»	136*a*	*slâin*
»	modulus	»	»	136*b*	modulum
»	*nonnodiummusaigtis*	»	»	»	*-diummuss-*
»	*ronsoirni*	»	»	136*c*	*nonsoirni*
28	*tindnacul*	»	»	137*b*	*tindnaccul*
»	*cach dib*	»	»	137*c*	*cach diib*
29	*cosochenelaigidir*	»	»	138*c*	*-aigdir*
»	*doibsium*	»	»	»	*doibsum*
»	gl. delicta	»	»	139*c*	gl. delicata
»	*huat ingnu*	»	»	140*b*	*uat ingnu*
30	*is dae*	»	»	140*c*	*is daé*
»	*huammuintir*	»	»	143*a*	*huammuntir*
»	gl. tinctum	»	»	142*c*	gl. distinctum
31	*immaircidetaid*	»	»	144*d*	*immaircedetaid*
»	*conterisedar*	»	»	145*c*	*conterissedar*
35	*cena nidfris*	»	»	27*b*	*cenanid fris*
»	cernetur	»	»	30*a*	cernitur
36	nequat	»	»	31*c*	nequeat
38	*consennam*	»	»	35*c*	*consernam*
»	opprimat	»	»	36*a*	devoret
43	dimisit sum	»	»	53*b*	dimisit eum
46	quamvis sit gravis ista	»	»	61*b*	quaevis sit ejus gravitas
47	*dilei*	»	»	68*a*	*dileir*
48	*conroemi*	»	»	76*a*	*conrocmi*
51	effecta	»	»	101*c*	effectu

C. N.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

PB 1001 .R5 v.1 SMC
Revue celtique

Does Not Circulate